Digitized by Google

Digitized by Google

RAB 482
BCU - Lausanne
1094138941
Digitized by Google

Digitized by Google

Ch. Sacotte
Thed latt 69.

130654

Digitized by Google

LES

CÉLÉBRITÉS

FRANÇAISES

Digitized by Google

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Digitized by Google

Digitized by Google

Passage des Alpes par Charlemagne

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

CÉLÉBRITÉS

FRANÇAISES

VIES ET PORTRAITS

DES ROIS ET REINES, CONNÉTABLES, MINISTRES, CHANCELIERS
MAGISTRATS, GÉNÉRAUX, SAVANTS, RELIGIEUX
MARINS, POËTES, ÉCRIVAINS, PRÉDICATEURS, PHILOSOPHES, MUSICIENS
SCULPTEURS, PEINTRES, ETC.

PAR

ALFRED DES ESSARTS

Sous-Bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève

ILLUSTRÉ PAR HADAMARD

LUCB 1407
RAB 482

PARIS

J. VERMOT, LIBRAIRE-EDITEUR

33, QUAI DES AUGUSTINS ET PASSAGE DES PANORAMAS, 38

1862

Digitized by Google

BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE

Digitized by Google

INTRODUCTION

Le sujet et le dessein de ce livre ressortent du titre même. Nous avons voulu réunir dans l'ensemble le plus complet possible ce que la France a compté de grandes figures, de nobles caractères, de vertus héroïques, de dévouements sublimes, de génie et de courage.

A cet égard, on peut affirmer, sans vanité nationale, que nulle contrée ne fut jamais plus riche. Non que l'histoire des autres pays ne se glorifie également de beaux exemples; mais nous osons croire et dire que la France offre un ensemble

unique. Aucun genre d'illustration ne lui a manqué, et elle a excellé dans tous.

Cependant il nous a paru qu'il pouvait être de quelque utilité de réunir ces grands modèles et d'en faire une sorte de gerbe lumineuse. Notre siècle, emporté qu'il est par son activité fébrile, par sa passion pour la science, n'est que trop disposé à s'isoler du passé, à le méconnaître; ou bien, s'il reconnaît les grandeurs d'autrefois, à leur jeter à peine un souvenir.

Il est donc bon de venir quelquefois dire au dix-neuvième siècle : « La France ne date pas que de 89. Elle a d'antiques et mémorables annales. Sa route a été jalonnée par des œuvres éclatantes; sa marche a été tracée par toute une légion de grands hommes. Oublier tant de caractères, tant de types immortels, les tenir désormais dans une demi-ombre, c'est appauvrir volontairement les fastes de la nation. »

Mais, comme les lecteurs de ce temps-ci sont gens pressés, et comme, d'autre part, ils aiment qu'on leur épargne les longues recherches, nous avons pris soin de grouper tous ces types dans l'ordre qni nous a paru le plus rationnel, et en ne laissant pas de lacunes. Notre livre est un ensemble de *portraits-biographies*, c'est le musée des grandeurs françaises; c'est la galerie où défilent *tous nos célèbres :* Charlemagne ouvre la marche, et Napoléon la ferme. Le cortége s'avance sous les auspices des deux empereurs.

Digitized by Google

Nous espérons que notre travail rendra service à ceux qui aiment l'étude, et qu'il offrira en même temps l'attrait d'un récit animé et varié.

C'est l'histoire par le portrait; c'est la France dans tout ce qu'elle a eu de grand et de généreux.

A. D.

Digitized by Google

LES

CÉLÉBRITÉS

FRANÇAISES

I

LES SAINTES MÉROVINGIENNES

GENEVIÈVE — CLOTILDE — RADEGONDE — BATHILDE

L'histoire de tous les peuples, au début, n'est qu'un drame sanglant obscurci d'épaisses ténèbres, du sein desquelles sortent des clameurs confuses et des plaintes déchirantes. Image en raccourci du chaos où la création se débattit d'abord, elle nous fait assister aux cataclysmes des invasions, aux chocs terribles des races. Peu à peu l'ordre s'établit, la lumière jaillit, les civilisateurs se produisent.

Au milieu de la confusion où l'irruption des Franks et autres tribus germaniques avait plongé la Gaule, les premiers accents de douceur, de charité, de piété que nous recueillons furent proférés par les lèvres de quelques saintes. Ce sont des femmes qui donnèrent le salutaire exemple de la foi : c'est donc par leurs noms que doit s'ouvrir notre galerie de portraits. Unissons-les dans un même cadre, comme dans un même hommage.

Digitized by Google

GENEVIÈVE

NÉE VERS 423 — MORTE EN 515

Geneviève nous apparait dès le cinquième siècle. Ce Paris, aujourd'hui la capitale des capitales, n'était alors que l'étroite Lutèce; près de là, dans un modeste village, s'étaient arrêtés deux apôtres, Germain d'Auxerre et Lupus de Troyes, quand ils distinguèrent au milieu de la foule une petite fille de sept ans, dont le visage semblait encadré par des rayons célestes. Saint Germain ne se méprit pas sur la vocation de cette enfant, sur ses réponses fermes, sur son intention arrêtée déjà de se consacrer entièrement au service de Dieu.

Avant l'âge de quinze ans, la jeune fille avait eu la puissance de guérir sa mère aveugle, en lui appliquant sur les yeux quelques gouttes d'eau; mais elle n'en eut pas assez pour confondre la calomnie, qui, dès le jour où Geneviève vint habiter Paris, l'attaqua avec violence. On raillait sa ferveur; on l'accusait d'usurper le don de prophétie. Soudain arrive un bruit formidable : les Huns, portant la flamme et la dévastation sur leur passage, se dirigent vers la ville épouvantée. La défense est impossible; la mort prochaine est devant tous les yeux. Seule, Geneviève est confiante et calme.

— Amis, dit-elle, Attila changera l'ordre de sa marche si vous invoquez Dieu.

— Invoquer Dieu!... crie la foule : il nous a abandonnés!

— Non, il sera avec vous, qui osez douter de sa puissance, si vous joignez à la prière le jeûne et la pénitence.

— Imposture! imposture! hurle la multitude.

Mais la voix de la sainte a ébranlé bien des consciences. La plupart des habitants de la ville se prosternent et se mortifient. Un ordre du ciel est-il venu surprendre le roi barbare? Lui qui de la pointe de son épée montrait le chemin de Lutèce, il s'éloigne... Il va, le *fléau de Dieu*, peser sur d'autres contrées.

Assiégé par Childéric, Paris fut ravitaillé par les soins courageux de Geneviève. Après la victoire, le roi barbare vénéra la sainte, et

Digitized by Google

Clotilde reçoit d'un ambassadeur déguisé en mendiant l'anneau de Clovis

Digitized by Google

Digitized by Google

en cela il fut imité par Clovis, son fils, qui accorda la liberté aux prisonniers toutes les fois que Geneviève intercéda en leur faveur.

Telle fut celle que la grande ville a adoptée pour sa patronne, et dont on portait pieusement la châsse par les places et les rues dans les temps de calamités publiques. Touchante vénération! Quand sévissait le *mal des ardents*, ce fut sainte Geneviève que le peuple invoqua; ce fut à cette pieuse bergère qu'il demanda protection contre les souffrances que ne pouvait conjurer la science humaine, si fragile et si incertaine. Aujourd'hui encore, après tant de secousses, tant de révolutions, cette douce image de la fille des champs plane sur une cité géante, qui elle-même domine l'univers. Paris est comme plus grand par la simplicité de la patronne qu'il s'est donnée.

Mais laissons défiler majestueusement les autres saintes mérovingiennes.

CLOTILDE

NÉE EN ... — MORTE EN 545

Sur le fond étoilé du ciel des bienheureux se détache la noble figure de Clotilde, fille, femme et mère de rois.

Qu'elle est touchante cette légende, qui pourrait s'appeler le *baptême d'une nation!* Rien n'y manque, ni les douleurs de l'enfance ni les amertumes de la vieillesse. Le berceau de Clotilde avait été arrosé du sang d'un père. La pitié de l'assassin permit à la jeune princesse burgonde de grandir... Mais Clotilde n'était qu'une orpheline, et sans doute elle songeait à imiter sa sœur Chrona, qui n'avait point tardé à prendre le voile, lorsqu'à la porte d'une église elle fit la charité à un pauvre qui, sous les haillons du mendiant, cachait la pourpre d'un ambassadeur.

Clovis Merwing, l'invincible roi des Franks, avait commandé à Aurélien, personnage consulaire, d'aller voir, à l'insu de son oncle Gondebaut, une princesse qu'on disait belle entre toutes les filles des Gaules. Aurélien, ayant reconnu par le témoignage de ses yeux que

Digitized by Google

la renommée n'avait rien exagéré, alla droit au roi des Burgondes lui offrir l'alternative d'un mariage ou d'une guerre.

Grande est la colère de Gondebaut. Quoi! Clotilde a accepté sous le porche de l'église l'anneau d'or du roi Clovis!

Gondebaut convoque le Champ de Mai. Aurélien s'y présente, et répète son message sans hésiter. Interrogée par son oncle, Clotilde se lève. Elle promène un regard doux et calme autour d'elle, le dirige vers le ciel, puis, l'arrêtant avec fierté sur Gondebaut :

— Je suis, dit-elle, la femme du roi des Franks, je suis sa servante. Et demain, puisque mon seigneur et maître m'appelle, je ferai mes adieux à ma sœur, à mes proches, à vous tous, et j'irai là où il a plu au Dieu du ciel de marquer ma place sur la terre.

Le Burgonde frémit, mais il doit céder. Clotilde monte dans sa basterne dorée... Elle va à la conquête des âmes de tout un peuple.

Vainement Gondebaut, s'étant ravisé, envoie-t-il un détachement de troupes à la poursuite de sa nièce. La prudente Clotilde a pris des chemins de traverse; elle échappe au danger. Voilà qu'enfin à l'horizon apparaissent les tours de Soissons. Un gros de cavaliers accourt. Il y en avait un qui devançait tous les autres, sa hache à la main. Clotilde ne s'y méprend pas : « Mon maître et seigneur! » s'est-elle écriée.

Quatre ans se sont écoulés; Clotilde n'a rien négligé pour entretenir Clovis des bienfaits de la foi chrétienne. Il y a encore trop de ronces dans ce cœur idolâtre pour que la bonne semence puisse y fructifier.

C'est aux champs de Tolbiac que la vérité éclatera. Les Germains du roi Gibulde vont triompher; les Franks ploient et se croient perdus.

— Dieu de Clotilde, s'écrie Clovis, si tu m'accordes de vaincre ces ennemis, et si j'éprouve l'effet de cette puissance que le peuple dévoué à ton nom publie avoir éprouvée, je croirai en toi et je me ferai baptiser!

Le serment de Clovis a été entendu par l'armée, comme il vient d'être recueilli par les anges. L'attaque recommence; les Germains, terrifiés, tombent à genoux.

Digitized by Google

... Écoutez, écoutez ces clameurs joyeuses. La foule inonde la principale église de Reims. Clovis paraît; ses sœurs et ses *leudes* l'accompagnent : tous ont soif des eaux du baptême.

Clovis, après avoir récité le Symbole des Apôtres, pénètre dans le Jourdain, sanctuaire de forme circulaire au centre duquel s'arrondissait un large bassin de porphyre rempli d'eau sacrée. Regardant l'orient, image de la lumière, puis l'occident, image des ténèbres, l'évêque Remi se disposait à verser sur le front de Clovis l'onde régénératrice, lorsqu'une colombe, descendue du ciel et portant à son bec une petite fiole, entra dans le baptistère par une des fenêtres ouvertes.

L'évêque, accomplissant les ordres secrets du Seigneur, saisit la fiole, répand sur la tête de Clovis quelques gouttes de la liqueur céleste qu'elle renfermait et s'écrie : « Baisse le front, fier Sicambre; « brûle ce que tu as adoré; adore ce que tu as brûlé. »

Un murmure d'enthousiasme parcourt l'assemblée; Clovis sort du baptistère, revêtu de la blanche robe des néophytes; il s'approche des prisonniers de Tolbiac et détache leurs chaînes. C'est par un acte de clémence que le roi des Franks veut mériter son titre de chrétien.

RADEGONDE

NÉE EN 519 — MORTE EN 587

Quand Clotilde fut vieille, veuve et triste, elle quitta un jour sa retraite pour aller embrasser, comme une fille chérie, la douce orpheline de Thuringe, la pieuse Radegonde, que la guerre avait faite la prisonnière de Clotaire Ier, et que ce prince avait voulu nommer du nom d'épouse.

— Radegonde, dit la veuve du grand Clovis, je salue l'aurore de ton pouvoir, de ta splendeur; mais je salue aussi le jour où tu chercheras l'ombre et l'humilité. Il n'y a de véritable grandeur que celle de Dieu. Ainsi parlait ma sainte amie Geneviève, qui aujourd'hui jouit pleinement de sa félicité céleste. Et moi, au nom de Geneviève, je te recommande de ne pas t'abandonner à l'ivresse des joies d'une vie périssable.

Ces conseils ont été entendus. Radegonde se fait la servante des pauvres : elle délivre les captifs ; elle travaille de ses royales mains pour les malheureux ! Et combien elle sentit de joie lorsqu'elle put, avec la permission de Clotaire, se retirer au cloître de Poitiers !

C'est ainsi que finissaient ces saintes femmes, sitôt lasses du bruit des cours, et leur humilité était la meilleure comme la plus frappante leçon pour des peuples encore barbares.

BATHILDE

NÉE EN ... — MORTE EN 680

C'est **Bathilde** maintenant qui va nous apparaître. Celle qui fut enlevée d'Angleterre par un pirate, celle que le maire du palais Erchinoald a unie à Clovis II, prodigue les consolations à ce roi enfant ; car il sent sa faiblesse, et il en gémit. Elle le rassure ; elle apaise ses terreurs ; elle l'aide à supporter l'approche redoutable de la mort. Veuve et mère, elle se voue aux rudes labeurs de la régence ; elle réforme des abus, combat la simonie, met l'ordre dans l'État ; puis, lorsqu'elle croit son œuvre achevée, elle se retire à l'abbaye de Chelles, touchant héritage de sainte Clotilde.

« Elle s'estima infiniment plus heureuse, dit Baillet[1], dans ce dernier changement, qui la faisait passer de la souveraineté à la servitude, qu'elle ne l'avait paru aux yeux du monde en passant de l'esclavage à la royauté. »

Les quatre noms que nous avons réunis parlent éloquemment, et prouvent que si, dans ces siècles reculés, la férocité des mœurs fit commettre de grands crimes, il y eut aussi alors des vertus surnaturelles qui n'ont jamais été surpassées.

[1] *Vies des Saints.*

Digitized by Google

II

KARLE LE GRAND

NÉ EN 742 — MORT EN 814

Trois hommes supérieurs précédèrent Charlemagne : Pepin d Héristal, Charles Martel et Pepin le Bref. Il semble que le grand empereur franco-germain fût une de ces statues gigantesques auxquelles il faut un piédestal de granit. Le pouvoir échappait aux mains défaillantes des derniers Mérovingiens, pauvres rois flétris par l'histoire du nom de *fainéants*, et qui passaient tour à tour du trône au cloître. Tout périssait, sans l'avénement de la forte race des Carlovingiens.

L'unité du pays date de Charlemagne. Un règne de plus de quarante ans, rempli de victoires et de faits d'armes prodigieux, va refaire momentanément l'empire d'Occident, c'est-à-dire la moitié de ce que les Romains accomplirent en un si grand nombre de siècles.

La jeunesse de Charles fut obscure ; on peut présumer seulement qu'elle s'accomplit dans le rude métier de la guerre. En 768, il obtint, pour sa part d'héritage, le royaume d'Austrasie, avec la Bavière et la Thuringe. Son frère Carloman eut la plus grande partie du royaume de Neustrie, la Bourgogne, la Provence et la Septimanie. Un moment ils unissent leurs efforts contre les tribus indociles et belliqueuses de la Gascogne. Les Aquitains et leur chef Hunald se soumettent, et laissent élever sur la Dordogne le *Château frank* (Fronsac), destiné à les contenir. Mais le jeune roi de Burgondie trouvait son lot inférieur à celui de son frère ; peut-être l'épée eût-elle été tirée, sans les nobles efforts de Bertrade, la mère des deux souverains. Elle les réconcilia. La mort, d'ailleurs, en enlevant Carloman, mit l'empire entier aux mains de Charles. La veuve de Carloman, Gerberge, avait pris la fuite avec ses enfants et s'était réfugiée chez Didier, roi des Lombards, qui se servit de ces orphelins comme

d'instruments pour sa politique et sa haine particulière, et pressa le pape Adrien de les sacrer « rois des Franks. »

Didier et l'Italie n'étaient qu'une préoccupation. Le danger principal venait des *Marches* saxonnes.

Sourds à la prédication évangélique de saint Boniface, les Saxons avaient des affinités de race et de croyances avec les Scandinaves. Le dieu Odin entretenait leur férocité; des skaldes les conduisaient aux combats, si chers à une association guerrière qui, fractionnée en tribus, répudiait le principe de l'autorité royale. Ainsi les Saxons représentaient la vieille Germanie stationnaire et sauvage, tandis que dans les Franks se personnifiait la Germanie conquérante et progressive. Les premiers empiétaient pas à pas sur la France transrhénane. Un accord était impossible.

Les barbares venaient de brûler l'église de Deventer (sur l'Issel). Un missionnaire anglais, saint Libuin, ose se présenter à leur assemblée générale; il leur annonce que la main du vrai Dieu est suspendue sur eux, que « le grand roi des Franks » ne tardera pas à ravager leur pays, malgré les forêts et les montagnes qui le protégent, et à traîner leurs familles en captivité.

Le printemps de 772 est venu. Charles, après avoir tenu le Champ de Mai à Worms, passe le Rhin, et marche droit sur Ehresbourg (la ville d'honneur), citadelle et sanctuaire principal de la Westphalie, c'est là qu'était le temple qui renfermait le célèbre Irmensul, symbole de la colonne destinée à soutenir le monde. La ville est prise, le temple démoli, l'idole brisée, le bois sacré d'Irmen dévoré par les flammes. Les Saxons conternés se soumirent — au moins momentanément — et donnèrent douze otages.

Ce n'était là que le commencement des guerres du roi des Franks; on reste stupéfait quand on pense que ce souverain infatigable, qui tout en combattant se préoccupait de la renaissance des lettres, eut à lutter contre tant de peuples et à diriger, soit par lui-même, soit par ses lieutenants, cinquante-trois expéditions.

A leur tour les Lombards devaient expier leurs anciens succès sur les Franks. Charles prend prétexte de l'hospitalité que Didier a donnée aux enfants de Carloman; il passe les Alpes; un moment ar-

Digitized by Google

rêté dans la vallée de Suze, il force cet obstacle et oblige Didier à s'enfermer avec toute son armée dans les murs de Pavie; prend Vérone; puis, aux approches de Pâques, s'en va par la Toscane à Rome avec une suite nombreuse. A un mille de la ville éternelle, il rencontra les cohortes de la milice, les sénateurs, les enfants des écoles publiques avec des palmes à la main. Peut-être fut-ce cette touchante procession qui inspira au grand homme l'idée de faire revivre en France l'instruction anéantie. Le pape Adrien avec tout le clergé et le peuple attendait le roi des Franks à la basilique de Saint-Pierre. Charles, proclamé patrice des Romains, monta les degrés de la basilique en les baisant l'un après l'autre, par respect pour le prince des Apôtres. Il renouvela et augmenta l'acte de donation fait par Pepin en faveur du saint-siége. Puis il revint vers Pavie recevoir la capitulation de cette ville, ajouter à sa couronne celle de Lombardie et emmener en captivité le malheureux Didier, qui devait mourir au monastère de Corbie.

Si l'on songe que la résistance des Saxons dura trente-trois ans, animée qu'elle fut par les efforts et l'opiniâtreté de Wittikind, — un autre homme de génie, digne de lutter contre Charlemagne ; — si l'on pense aux étapes prodigieuses que le roi des Franks faisait avec l'impétuosité de l'aigle pour passer alternativement de Germanie en Italie et d'Espagne en Germanie, à une époque où les moyens de transport étaient si défectueux, on est pénétré d'admiration.

Chaque fois que Wittikind était vaincu, il trouvait un refuge parmi les terribles enfants d'Odin. Charles forçait les Saxons à recevoir le baptême, et ces païens retournaient aux pratiques de leur culte séculaire; Charles établissait chez eux des abbayes et, au premier soulèvement, les abbayes étaient dévastées et les prêtres mis à mort. Quelque sévères que fussent les *Capitulaires* qu'on dirait écrites en lettres de sang, elles n'empêchèrent pas Wittikind de surprendre et exterminer sur le mont Sonnethal un détachement de troupes franques. En expiation, Charles fit immoler quatre mille cinq cents prisonniers saxons. Cet horrible massacre fut à peu près le terme de la lutte : Wittikind se soumit et reçut le baptême avec son frère dans la diète d'Attigny.

Quatre ans auparavant, Charles, au retour d'une expédition en Espagne, avait subi dans les défilés de Roncevaux cette défaite que la *chanson de Roland* et les romans de chevalerie ont immortalisée. Les Franks furent écrasés par les blocs que roulaient sur eux les Navarrais et les Vascons. A la distance de dix siècles, les Pyrénées sont encore remplies du nom de Roland, et les guides vous montrent les roches que le paladin fendit d'un coup de sa terrible *Durandal*. Ce qui fut plus utile qu'une expédition de ce genre, ce furent les trois guerres dirigées avec succès contre les Huns ou Avares, débris formidables de l'empire d'Attila.

A Rome, pendant les fêtes de Noël, Charlemagne fut couronné par le pape Léon III et proclamé *toujours auguste, grand et pacifique empereur des Romains*. Ce n'était pas une vaine prérogative, mais bien un titre puissant sur l'esprit des peuples, et qui, aux yeux des Franks, eut assez d'importance pour qu'ils crussent devoir prêter à leur souverain un nouveau serment de fidélité. Charles était arrivé au faîte de ses vœux : vengeant ses ambassadeurs insultés à Constantinople, il humiliait l'empereur d'Orient Nicéphore; il recevait de l'estime de Haroun-al-Raschid les clés du Saint-Sépulcre.

Mais il était impossible qu'une prospérité si constante n'aboutît pas à de rudes épreuves. Les Normands, peuple inconnu en Occident, se révélèrent tout à coup par des incursions hardies sur les frontières du Nord. Charlemagne prévit les ravages qu'ils porteraient dans son empire et se hâta de former des flottes. Il avait partagé ses États entre ses trois fils : les deux aînés, Charles, roi de Germanie, et Pepin, roi d'Italie, moururent : la couronne impériale échut fatalement à Louis le Débonnaire qui était le moins digne de la porter.

Les Normands continuaient de se montrer. — Qu'adviendra-t-il après moi? disait tristement Charlemagne.

Et son âme affligée n'osait interroger un avenir prochain.

Un peu de temps encore, et l'empire le plus vaste qui eût été formé depuis les Césars romains allait s'écrouler. Mais ce qui triomphe des événements, c'est la part faite à l'intelligence, et l'honneur éternel de Charlemagne sera son amour des lettres, qui lui fit fonder les écoles de Paris et appeler autour de lui, d'Italie, d'Espagne et de

Digitized by Google

Germanie, les savants et les écrivains les plus célèbres. Comme le dit si bien l'historien Cayx : « Presque toutes ses institutions furent abandonnées ou détruites après sa mort; mais le mouvement qu'il avait imprimé reprit lentement son cours dans les temps qui suivirent, et l'esprit humain retrouva les nouvelles voies que lui avait tracées le fondateur de l'empire. »

III

EGINHARD

NÉ EN ... — MORT EN 839

Souvent dans le cours de ce livre nous rencontrerons des noms que l'histoire a faits inséparables. Après avoir parlé de Charlemagne, pourrait-on sans un oubli volontaire omettre Éginhard, le secrétaire, le conseiller et plus tard l'annaliste de ce grand homme? Éginhard, qui fut si dévoué à cet empire moins durable, hélas! que la gloire de son fondateur!

On ne sait rien de son origine, sinon que c'était un Frank, presque un Germain. Si Charlemagne, dès sa plus tendre jeunesse, l'attira près de lui et le fit élever à l'école du célèbre Alcuin, ce fut sans doute sur le bruit de l'intelligence précoce d'Éginhard. Ces soins et cette faveur ne demeurèrent pas stériles : le disciple d'Alcuin devint le compagnon des fils de Charlemagne, et ses fonctions de secrétaire s'étendirent à l'inspection de tous les travaux que l'empereur entreprenait, églises, palais, routes, canaux, etc.; « ce qui, comme dit si bien M. Guizot, était en quelque sorte le ministère de la civilisation.» Le maître et le serviteur ne se quittèrent plus, et les écrits d'Éginhard portent le témoignage d'une affection sans bornes.

Quelle ne dut donc pas être la douleur d'Éginhard lorsque, après la mort de Charlemagne, il vit de toutes parts crouler l'édifice de l'empire d'Occident! Vainement Louis le Débonnaire lui avait-il prouvé son estime en lui confiant l'éducation de son fils Lothaire; Éginhard

Digitized by Google

avait enseveli tout son bonheur dans le tombeau d'Aix-la-Chapelle. Il n'aspirait plus qu'à fuir le spectacle navrant d'un monde en décadence et à se réfugier dans l'ombre d'un cloître. Successivement il fut abbé de plusieurs monastères.

Il n'est pas cependant de retraite si profonde où n'arrive l'appel du devoir. Pour Éginhard, ce devoir consistait à réprimer chez Lothaire l'esprit impie de rébellion contre un père. La lettre que l'ancien précepteur écrivit au prince est une œuvre courageuse et chrétienne au plus haut degré. On admirera comme nous ces paroles inspirées et nobles :

« Votre Sagesse n'ignore pas, j'en suis convaincu, combien le fils désobéissant et rebelle envers ses parents est en abomination devant le Seigneur... J'ai donc cru de mon devoir de vous avertir, mon cher fils, d'employer la prudence que la Providence vous a départie à vous garantir du péril qui vous menace, car ne croyez pas que, dans quelque rang qu'on soit, on puisse se jouer de la sentence que Dieu a portée. »

Ces conseils n'arrêtèrent pas la révolte; mais c'est chose consolante qu'ils aient été donnés.

La douleur privée allait se joindre pour Éginhard à la tristesse amère que lui causait l'état des affaires publiques. En même temps que l'ancien favori de Charlemagne, sa femme Imma, qu'on prétend avoir été une des filles du grand empereur, était entrée dans un cloître, suivant un pieux et touchant exemple qui se renouvela fréquemment au moyen âge. La mort vint chercher dans sa retraite cette épouse devenue une sœur. Les regrets d'Éginhard se sont exhalés dans d'admirables lettres. Dans la dernière, il annonçait lui-même le moment de sa délivrance, et il termina ainsi sa lettre et sa vie : « Imma, ma sœur bien-aimée, viens en ce jour à mon aide : c'est à toi que je recommande mon âme. »

Une si belle prière dut être entendue.

Digitized by Google

IV

ROLLON

NÉ VERS 840 — MORT EN 917

La Scandinavie devait être, par une mystérieuse loi de la Providence, la pépinière féconde et inconnue d'où sortiraient les conquérants de la dernière heure, les Normands, ces guerriers farouches et pillards qui ne craignaient pas de remonter dans leurs barques le cours des fleuves et de pénétrer ainsi jusqu'au cœur des États, où ils répandaient la terreur et la destruction.

Était-ce donc que les Franks, par eux assaillis tant de fois, avaient perdu ce bouillant courage qui, à Poitiers, triompha des innombrables Sarrasins d'Abdérame? N'étaient-ils plus de la race de ceux qui, sous la conduite de Charlemagne, avaient détruit la nation féroce des Huns? Les Normands eux-mêmes ne rencontrèrent-ils pas Robert le Fort, le vaillant comte d'Anjou, noble tige de la maison de Bourbon?

Mais, las de vaincre, Robert le Fort avait péri dans une escarmouche, et ses exploits avaient pu être comparés à ceux de Macchabée. Son fils, le comte Eudes, gardait Paris, lorsqu'en 845 les Normands parurent à l'embouchure de la Seine, remontèrent le fleuve sur une flotte de six cents voiles et vinrent assiéger la Cité. Ayant échoué contre l'énergie de la défense, ils débarquèrent et ravagèrent les environs de la ville. Les abbayes de Saint-Germain, de Sainte-Geneviève et de Saint-Germain des Prés furent saccagées. C'était pitié de voir les barbares emporter les ornements sacerdotaux, les calices, les croix d'argent.

Eudes fut proclamé roi, et, pour son avénement, il tailla en pièces les Normands dans la plaine de Montfaucon. Pendant vingt-cinq ans la France fut délivrée de ces redoutables pillards.

Un chef nouveau s'élance du fond de la Scandinavie, Rollon, que les chroniques appellent *Rhou*. Il est jeune, impétueux dans les combats, prudent et rusé dans le conseil.

Digitized by Google

Pour son coup d'essai, il aborde en Angleterre et ravage plusieurs comtés. Mais un songe le décida à tourner ses armes contre la France, pour la conquérir et se faire baptiser ensuite. D'ennemi, il devint l'allié du roi Alfred, qui lui donna un corps de troupes anglais. Au printemps, les Scandinaves partirent. Battus par l'orage, ils parvinrent aux rivages du Rhin.

Voici comment un vieil historien décrit la lutte que les hardis aventuriers eurent à soutenir contre la mer :

« Le printemps n'eut pas plus tôt fondu les glaces et déridé l'Océan, que Rhou abandonna l'air de la cour pour respirer celui des eaux. Un vent à désir portoit déjà sa flotte vers la Neustrie, quand les malins esprits, qui désiroient plutôt voir noyer ces infidèles dans les flots de la mer que leurs péchez dans les eaux du baptême, mutinèrent les vents, remplirent l'air de foudres et la mer de tempêtes si grandes que ces infidèles n'espéroient plus rien que le naufrage et la mort. Mais Dieu, qui tient la bride des vents et calme l'air et la mer à son plaisir, à la simple prière de Rhou, qui dans l'Angleterre avoit reçu quelque petite lumière de la foi chrétienne, aplanit les ondes et permit que toute la flotte parvînt aux rivages du Rhin. »

Conquérir la Frise fut un jeu pour Rollon. Le Hainaut devint également la proie des Normands. Ensuite Rollon fit voile vers l'embouchure de la Seine, et il arriva majestueusement devant Rouen, qui, dépourvu de moyens de défense, ne put que lui ouvrir ses portes. Deux victoires remportées par Rollon sur Renaud, duc d'Orléans, et Hastene, comte de Chartres, le conduisirent jusqu'aux murs de Paris : deux fois Rollon attaqua cette ville et deux fois il fut repoussé.

Pour se consoler de cet échec, il retourna en Angleterre, où il raffermit l'autorité du roi Alfred; puis il revint plus formidable que jamais, avec trois flottes et trois corps d'armée. Tandis qu'il poussait ses conquêtes jusqu'à Trèves, ses lieutenants Bothon et Gélon dévastaient la Bretagne, la Touraine, l'Anjou et s'avançaient jusqu'à Clermont, en Auvergne.

Charles le Simple régnait alors : écrire ce nom, c'est tout dire. Le faible monarque céda aux instances des États du royaume : il traita avec le Normand et lui céda la Neustrie; Rollon voulut en outre la

Digitized by Google

Bretagne. L'entrevue eut lieu à Saint-Clair-sur-Epte. Il y a une vieille anecdote à ce sujet. Quand vint le moment de saluer Charles, le fier Rollon refusa d'abord de se conformer au cérémonial d'usage, qui consistait à mettre ses mains entre celles du roi; à la fin cependant il y consentit; mais lorsqu'on lui parla de se jeter aux genoux du prince et de lui baiser le pied en signe de *foi et hommage*, il jura sur son épée qu'il ne *fléchirait* devant personne. Par accommodement, un de ses officiers remplit ce devoir pour lui. Celui-ci, soit maladresse, soit insolence, leva si haut le pied du roi qu'il fit tomber Charles à la renverse. On prit le parti de tourner la chose en plaisanterie.

L'archevêque de Rouen, Franco, fit toutes ses diligences pour convertir Rollon à la foi chrétienne et il eut enfin la joie de le baptiser. Rollon eut pour parrain Robert, comte de Paris, qui lui donna son nom. Durant les vingt années qui s'écoulèrent ensuite, on vit cet homme, dont l'ardeur guerrière n'avait pas connu de frein, gouverner sa riche province avec un soin, une douceur, une équité sans exemple. Son corps fut inhumé dans l'église de Notre-Dame de Rouen, et l'on grava sur son tombeau une épitaphe latine dont voici la traduction :

> Rollon, le fier, le vaillant, que la race normande invoque
> A l'article de la mort, est renfermé dans ce tombeau.
> Que sur lui veille ta clémence, ô Christ!
> Pour qu'il te voie éternellement dans la compagnie des anges.

Longtemps après sa mort, son nom prononcé par le faible était une invocation contre l'injustice. *Clameur de haro* signifiait : « J'en appelle à Rhou, » l'aventurier qui avait trouvé un duché au bout de son épée et fait souche de rois d'Angleterre.

V

GERBERT (SILVESTRE II)

NÉ EN 940 — MORT EN 1003

Il y avait, vers le milieu du dixième siècle, aux environs d'Aurillac, un jeune pâtre qui ne ressemblait en rien à ceux de son âge. Tandis que les bergers se tiennent immobiles dans un silence stupide ou bien égayent leur solitude par de vives chansons, celui-là noyait ses regards dans le bleu du ciel et laissait voir sur son visage pensif le recueillement et la méditation. Parfois il arrivait à des bénédictins d'Aurillac d'aller se promener sur les collines avoisinantes pour se donner le plaisir d'interroger le jeune pâtre, et ils étaient confondus d'admiration devant la sagesse de ses réponses. Ils remarquaient combien il paraissait altéré de savoir et avec quelle attention il contemplait le ciel.

Après avoir acquis la conviction que Gerbert, l'enfant pauvre, le fils d'un obscur vassal, les dédommagerait amplement de leurs soins, ils l'admirent à l'abbaye; et celui qui, la veille, gardait les moutons, se mit à épeler les langues sublimes de Cicéron et de Démosthènes.

Il était digne d'un tel bienfait le pâtre qui devait un jour connaître la puissance occulte des figures et des nombres, animer l'orgue, imaginer le télescope pour suivre le cours des astres, devenir l'arbitre des rois et monter sur le trône pontifical, c'est-à-dire sur le premier trône du monde.

Il acquit la science et eut l'honneur de revêtir l'habit de bénédictin. Mais un des premiers fruits de cette science tant souhaitée par lui, un fruit rempli de cendres, ce fut la jalousie calomnieuse. Son besoin d'agrandir sans cesse le cercle de ses connaissances fut taxé d'orgueil. Son supérieur, le sage abbé Géraud, jugea à propos de l'envoyer à Borel, comte de Barcelone. — Gerbert fut placé près de l'évêque Haïton, qui lui enseigna les mathématiques. Sa soif de savoir le conduisit à Séville et à Cordoue, terre musulmane, il est vrai, mais où

la civilisation était alors si florissante. Nous le trouvons ensuite à Rome : il y obtint l'amitié d'Othon le Grand qui lui donna l'abbaye de Bobbio fondée par saint Colomban. Le premier soin de Gerbert fut d'y établir une école où les élèves accoururent des pays les plus éloignés. Mais des factions déchiraient l'Italie, et Gerbert dut quitter son abbaye pour garder sa foi à l'empereur dont il alla élever le fils.

L'archevêque de Reims Adalbéron le prit ensuite auprès de lui en qualité de secrétaire, et ce fut l'époque de sa vie où Gerbert put donner le plus libre essor à son génie à la fois littéraire et scientifique. Rien n'échappait à son immense érudition : langues classiques, rhétorique, astronomie, mathématiques, médecine, musique, et il est resté assez de ses œuvres pour qu'on puisse encore apprécier cette universalité de connaissances.

Mais il appartenait à une époque où il n'était pas permis de monter au-dessus du niveau ordinaire sans être taxé de magie. Ses ennemis — et ils étaient nombreux — le poursuivirent de ces accusations absurdes. Une vie irréprochable, passée *à bien faire comme à bien dire*, ne les désarma pas. Chacune des actions de Gerbert trouva son blâme intéressé, et ce ne fut pas pour les détracteurs une des moindres preuves de sortilége que l'élévation de l'ancien pâtre à la dignité suprême de souverain pontife.

La papauté était alors si puissante que, sous Robert I^er^, fils et successeur d'Hugues Capet, elle mettait la France entière en interdit.

Le pontificat de Gerbert dura quatre ans; il fut actif et glorieux. Sylvestre II rétablit la paix dans l'Église en conciliant les démêlés des prélats d'Allemagne. Ce fut lui qui décerna le titre de roi à Boleslas, duc de Pologne; lui qui envoya la couronne d'or à Étienne de Hongrie; lui qui, promoteur des croisades, fit entendre aux nations la plainte douloureuse de Jérusalem. Sa grandeur ne lui fit pas oublier les bons religieux d'Aurillac : parmi les présents qu'il leur envoya figuraient des manuscrits... Le savant reparaissait toujours.

Quelles sont ces longues processions de pénitents qui s'en vont par les campagnes en faisant retentir l'air de lamentations? pourquoi les peuples contemplent-ils avec épouvante une comète qui sillonne le ciel de sa crinière de feu? d'où vient que tous les travaux sont sus-

pendus et que l'on attend l'arrivée terrible de l'Antechrist? — C'est que l'*an mil* tant annoncé, tant redouté, vient de sonner à l'horloge des siècles. Passé cette épreuve redoutable, les factions et la rébellion recommencèrent à agiter l'Italie. Rome qui, alors comme aujourd'hui, donnait parfois des signes d'antipathie aux Allemands et au saint-siége, outragea Sylvestre II et Othon III. Cet orage fut conjuré, et le glorieux pape, délivré enfin en 1003 des fatigues de la vie et du poids de l'apostolat, fut enterré dans l'église de Latran. L'histoire, plus équitable que les contemporains, a fait justice des fables qui noircirent la mémoire de ce grand homme dont la France redira toujours le nom avec orgueil : car Gerbert fut le premier Français qui s'assit dans la chaire de saint Pierre.

VI

HUGUES CAPET

NÉ EN 939 — MORT EN 996

L'existence toute guerrière et politique de Hugues Capet n'aurait qu'un médiocre intérêt pour nos lecteurs, si elle ne se rattachait à un fait de premier ordre qui fut un des jalons principaux de notre histoire nationale.

C'est que ce prince, descendant de Robert le Fort, fut le chef de la troisième dynastie à laquelle il donna son nom; c'est qu'avec les Capétiens un peuple nouveau se leva, un peuple qui n'avait pas encore de mœurs et d'institutions proprement dites, un peuple qui, affaibli, divisé, morcelé par l'anarchie féodale depuis le déplorable règne de Charles le Chauve, avait besoin de se former en un corps compacte et de devenir véritablement la France. Car, sous Charlemagne, la France avait été la Germanie, ou plutôt l'Europe.

Ce n'est pas que, pendant ses dix ans d'autorité, Hugues Capet n'ait eu des luttes acharnées à soutenir. Désigné d'avance pour la royauté par l'illustration de sa race, par ses titres de comte de Pa-

Digitized by Google

ris et d'Orléans et de duc de France, il s'était en outre rendu cher aux évêques et aux peuples par sa piété. On se rappelait qu'après avoir conquis la châsse de saint Riquier sur Arnould III, comte de Flandre, il avait voulu porter les précieuses reliques sur ses épaules et pieds nus jusqu'à l'église de l'abbaye... et le saint, disait-on, lui avait prédit qu'il deviendrait un jour roi de France.

Il le devint; mais Charles de Lorraine, oncle de Louis V — le dernier carlovingien — se porta prétendant à la couronne et reçut l'appui du duc d'Aquitaine. Hugues avait eu soin de s'associer son fils Robert, et de le faire sacrer à Orléans. Charles se trouva donc en face de deux rois, n'ayant guère pu s'emparer que de la ville de Laon : il est vrai qu'il fit ensuite quelques progrès et entra même à Reims par la complicité de l'archevêque Arnould. Au bout de trois ans de lutte, Hugues se présenta devant Laon dans la nuit du jeudi saint, pénétra dans la ville en escaladant une muraille et fit prisonnier Charles de Lorraine avec sa femme, Agnès de Vermandois, et l'archevêque de Reims. Quelque temps après, Charles mourut de chagrin dans sa prison. Dès ce moment, Hugues resta paisible possesseur de la royauté, et il eut l'habileté d'affermir sa domination par la paix et de laisser les grands vassaux user largement du droit, dont ils étaient si jaloux, de se faire la guerre entre eux. Ses successeurs s'appliquèrent à suivre sa ligne politique, c'est-à-dire à affaiblir et ruiner la féodalité, et ils firent sagement : la féodalité, c'est le morcellement à l'infini; la royauté ferme, c'est la nation.

VII

ROBERT GUISCARD

NÉ EN 1022 — MORT EN 1085

Il y avait, vers le milieu du onzième siècle, dans un petit castel du Cotentin (diocèse de Coutances, en basse Normandie), un pauvre gentilhomme banneret nommé Tancrède de Hauteville. Deux maria-

ges lui avaient onné quinze enfants, et c'était à peine s'il pouvait suffire à l'éducation toute militaire de cette nombreuse lignée qu'il espérait mettre au service de quelque prince puissant.

A ce début, ne croiriez-vous pas lire le conte du *petit Poucet?*... Perrault connaissait certainement l'histoire de Robert Guiscard, et il a dû en faire son profit.

Parmi les fils de Tancrède, les trois puînés, Guillaume Bras-de-Fer, Drogon et Humfroy, étaient déjà en âge de s'illustrer. Robert, surnommé Guiscard ou l'*avisé*, n'avait encore que douze à treize ans.

C'était l'époque où les aventuriers normands tournaient leurs regards vers l'Italie pour chercher fortune dans ce pays des Grecs et des Lombards. Guillaume, Drogon et Humfroy y passèrent, et ils n'en revinrent pas.

Au bout de quelques années, grande rumeur dans le castel : on y a appris que chacun des frères possédait une ville avec le titre de comte, et que Guillaume nommément commandait une armée dans la Pouille! En fallait-il davantage pour enflammer l'imagination de Robert Guiscard, alors âgé de vingt-quatre ans et le plus beau chevalier qu'on eût jamais vu au pays de Normandie? Un de ses frères, quatre chevaliers et trente hommes d'armes s'associèrent à son entreprise. Sous des déguisements qu'ils avaient pris pour échapper à la surveillance de la cour pontificale, ils arrivèrent à Melfi où résidait le comte de la Pouille.

Ce titre était alors dévolu à Drogon, par suite de la mort de Guillaume. Drogon reçut froidement le frère qui venait lui demander place au banquet de la gloire. Robert, dénué de toute ressource, dut se mettre à la solde des princes lombards.

Cependant les exactions et l'insatiable avidité des Normands avaient allumé la haine au cœur des Italiens. Véritable représentant de la cause nationale, le pape Léon IX se met à la tête de la réaction, obtient de l'empereur d'Allemagne un contingent souabe et lorrain, arme les Romains et entre en campagne avec plus de douze mille hommes.

Les Normands ne se dissimulèrent pas la gravité du péril. Humfroy, le nouveau comte de la Pouille, élu après la mort de Drogon

Digitized by Google

qui avait été assassiné dans une église, appelle à lui tous les aventuriers, y compris Robert Guiscard qui voulut bien oublier les torts de son frère.

Quand les armées se rencontrèrent près de Civitella, en Capitanate, les Normands, se comptant avec effroi, virent qu'ils n'étaient que trois mille. Ils eurent toutefois promptement raison des Italiens : la résistance ne vint que des Allemands; elle fut terrible, et peut-être la victoire eût-elle été acquise à Léon IX si Robert Guiscard, accourant avec ses Calabrais, n'eût pris en flanc les Impériaux. Trois fois désarçonné, trois fois il se releva plein d'une nouvelle ardeur. Le pape tomba au pouvoir des vainqueurs.

Qui le croirait? le héros de Civitella réclama vainement le prix de ses services. Tout ce qui lui fut accordé, ce fut de chercher fortune en Calabre, c'est-à-dire en pays grec. Il alla dresser ses tentes à l'entrée du val de Crati. Sans approvisionnements, sans argent, il fallait qu'il tirât tout de la force ou de la ruse. Voici deux exemples de sa fécondité d'expédients que la bonne foi eût désavoués; nous les empruntons au récit de M. C. de Cherrier :

« Suivant une coutume chevaleresque fort en vogue dans le onzième siècle, un riche Grec, nommé Pierre, chef de la ville de Bisignano, avait fait proposer au commandant de San-Marco de l'adopter pour son fils d'armes. Guiscard accepte avec empressement et demande une entrevue qui est aussitôt accordée. Les deux escortes restent en arrière : Robert et l'officier grec s'avancent l'un vers l'autre : mais, pendant que celui-ci offre le baiser de paix, le Normand se jette sur lui, le renverse de cheval et lui attache les mains. Les chevaliers, accourus à la voix de leur chef, mettent en fuite les Calabrais et conduisent le prisonnier au camp de San-Marco. — « Tu es mon père, lui dit Guiscard, tu es riche, tandis que je suis pauvre; le devoir d'un père est de secourir son fils : j'exige de toi vingt mille sous d'or. » Pierre cédant à la nécessité, paya cette rançon exorbitante, que le héros normand restitua lorsque la fortune l'eut appelé à des destinées plus dignes de lui.

« . . . . Cosenza, Bisignano, avec la plupart des places du val de Crati, se soumirent ; Malvito, situé sur un sommet escarpé,

fit une opiniâtre résistance. Les Normands, ayant perdu devant cette dernière ville plusieurs des leurs, feignirent de vouloir se retirer. Une sorte de trêve s'était établie entre eux et les Grecs, lorsqu'un jour Guiscard fait prier les moines de Malvito d'enterrer dans leur église un de ses compagnons qui venait de mourir. A ce nom redouté, les religieux tremblent, ils n'osent refuser leur ministère et vont enlever la bière que des guerriers sans armes escortaient en silence; mais à peine le cortége funèbre est-il entré dans la ville, que le chevalier mort, jetant le drap qui le couvrait, se lève, distribue à ses compagnons des épées cachées dans son cercueil; puis tous ensemble poussent leur cri de guerre et tombent sur les Grecs épouvantés de cette attaque imprévue. Guiscard suivait de loin avec le reste de ses gens; on ouvre une porte dont il s'empare; la garnison met bas les armes, et le drapeau rouge des Normands flotte sur les murs de Malvito. »

La mort de Humfroy permit à Robert de se faire élire comte de la Pouille. Ce titre ne suffisait pas à son ambition; il se fit proclamer par ses soldats duc de la Pouille et de la Calabre. Répudiant sa première femme sous prétexte de parenté, il contraignit Gisulfe, prince de Salerne, à lui accorder la main de Sichel-Gayta, sa sœur. La nouvelle duchesse, non moins ambitieuse peut-être que Guiscard, le seconda dans tous ses projets; elle le suivait à la guerre, et plus d'une fois, l'armure qu'elle portait fut teinte de son sang.

L'habile Guiscard voulait échapper pour sa descendance à la loi d'élection qui maintenait la puissance d'une aristocratie turbulente. Par un traité fort bien fait avec Nicolas II, ou plutôt avec le cardinal Hildebrand, cet homme de génie qui s'appela depuis Grégoire VII, le duc se reconnut feudataire du saint-siége : ce traité le mettait dans une position à peu près semblable à celle des ducs de Bourgogne ou de Normandie, grands vassaux du roi de France et souverains chez eux avec le principe d'hérédité.

Aidé de son dernier frère Roger qui, après la mort du vieux Tancrède, était venu le rejoindre, Guiscard s'empara de Reggio et força les Grecs à abandonner la Calabre.

Le chemin de la Sicile était ouvert. Roger s'y fit appeler par un

Digitized by Google

émir sarrasin qu'un de ses voisins avait dépouillé. Mais l'entreprise était prématurée ; il fallait d'abord chasser complétement les Grecs de l'Italie, et ce fut à cette œuvre que Guiscard donna tous ses soins. Il y réussit par la prise de Tarente, de Matera, d'Otrante et de Bari.

A leur tour, les Sarrasins de Sicile éprouvèrent l'irrésistible effet de l'impétuosité normande. Palerme fut pris d'assaut ; le butin fut immense.

Ce fut l'apogée de la grandeur de Robert : l'aventurier était devenu l'un des plus puissants princes de la chrétienté ; ses filles s'étaient unies à des souverains ; le pape avait été obligé de composer avec lui. Mais Guiscard n'était pas homme à se reposer sur son admirable fortune ; et il en devait être ainsi par la permission de la Providence qui veut que les conquérants ne sachent jamais s'arrêter, et qu'ils perdent tout pour avoir eu le désir de tout gagner. Son ambition lui désignait Constantinople.

Une bataille gagnée près Durazzo sur Alexis Comnène eût peut-être livré à Guiscard l'empire grec, si des circonstances impérieuses n'avaient rappelé en Italie l'intrépide Normand. Il s'agissait de sauver le pape Grégoire VII, à la fois combattu par l'empereur d'Allemagne, Henri IV, et par les Romains révoltés Guiscard revient, trouve une armée, prend Rome par escalade et y met le feu, comme « à un antre de serpents. » En Orient, pendant son absence, l'expédition a péri ; Guiscard part de nouveau : battu deux fois par les Vénitiens, il triomphe dans une troisième rencontre ; mais une maladie contagieuse se déclare parmi ses troupes : en peu de temps dix mille soldats périssent. Il faut quitter cette côte funeste... Guiscard lui-même, atteint d'une fièvre violente, succombe à Céphalonie. Il avait soixante-trois ans ; et il semblait que sa vie eût duré deux siècles, tant elle avait été remplie. Sa courageuse femme Sichel-Gayta ne l'avait pas quitté ; elle eut peine à calmer la terreur panique qui s'était emparée des soldats privés de leur invincible chef. On fit voile pour Otrante, mais une tempête furieuse sépara la flotte et submergea le navire sur lequel on avait placé les restes de Guiscard. Le cercueil englouti, puis retiré à grand'peine, fut transporté à Venosa

et enterré dans l'église de Sainte-Sabine, à côté des comtes de la Pouille, de la famille de Hauteville.

VIII

GUILLAUME LE CONQUÉRANT

NÉ EN 1028 — MORT EN 1087

Cette race des Normands est peut-être celle que les poëmes chevaleresques devaient chanter de préférence à toute autre ; car les faits d'armes qu'elle a accomplis tiennent du prodige. Nous avons esquissé la figure de Rollon, puis celle de Robert Guiscard, ces aventuriers que n'effrayait aucun obstacle et qui unissaient si étroitement la ruse à la plus bouillante valeur. Ils trouvent l'Europe entièrement occupée et gardée, ce qui ne les empêche point de s'y tailler des royaumes. Un troisième exemple, non moins surprenant, va se produire.

On a nommé le duc Guillaume, le fils de Robert le Diable.

Il n'avait que sept ans lorsque son père, pour expier les fautes qui lui ont valu son terrible surnom, voulut partir pour Jérusalem. Les seigneurs jurèrent fidélité à l'enfant. Mais une brigue puissante ne tarda pas à se former contre lui, et à se changer en révolte sitôt qu'on eut appris la mort du duc Robert, empoisonné à Nicée. Turold, précepteur du jeune prince, et Osbern de Crespon son intendant, furent massacrés au Vaudreuil, dans la chambre même de Guillaume, pendant que celui-ci, averti par le bruit des pas des assassins, s'enfuyait presque nu. Les barons fidèles se choisirent pour chef Raoul de Guacé, que Guillaume nomma son tuteur et son connétable. Tour à tour le jeune duc eut pour compétiteur Guy, comte de Bourgogne, pour adversaire Henri, roi de France, pour ennemi Martel, comte d'Anjou.

A l'âge de vingt-deux ans, il avait surmonté tous les dangers, étouffé tous les ressentiments, et il épousait Mathilde, fille de Baudouin le Pieux, comte de Flandre. Entre deux guerres, il faisait d'u-

Digitized by Google

tiles règlements, et dans le nombre nous rangerons la *Trêve de Dieu* et le *Couvre-feu*. Mais l'événement le plus important de sa vie allait se produire par la mort du roi Edward d'Angleterre.

En 1065, Harold, grand sénéchal, fut envoyé à Guillaume par Edward, qui l'avait désigné pour son successeur. Harold fut accueilli ainsi que devait l'être le porteur d'une aussi bonne nouvelle, promené de fête en fête, armé chevalier par le duc ; et dans le grand conseil des hauts *bers* ou barons, il jura sur les saintes reliques d'aider Guillaume de tout son pouvoir à ceindre la couronne d'Angleterre.

Le moment venu, Harold oublia son serment et prit pour lui-même cette couronne.

Guillaume, malgré son indignation, se donna le temps de sonder le terrain. Il s'assura prudemment de l'appui du Saint-Père qui lui envoya un étendard bénit ; puis, malgré le mauvais vouloir de Philippe de France et le refus de participation de ses principaux voisins, il trouva moyen de réunir, à l'embouchure de la Dive, une armée de cinquante mille combattants et une flotte considérable. Mathilde eut la régence du duché : on conserve précieusement à Bayeux la tapisserie qu'elle fit de ses royales mains, pour tromper l'ennui de l'absence.

L'armée normande passa la mer dans la nuit de la fête de saint Michel, et le lendemain 29 septembre 1066, Guillaume aborda sans résistance dans le comté de Sussex. On rapporte qu'en descendant de son vaisseau il fit un faux pas et tomba. — Mauvais présage !... murmurait-on déjà. — Par la splendeur de Dieu, s'écria-t-il, vous ne voyez donc pas que je prends possession de l'Angleterre !

On sait aussi qu'il fit mettre le feu à sa flotte afin de ne pas laisser à ses soldats d'autre alternative que la victoire ou la mort.

Harold refusa le combat singulier offert par Guillaume, selon les mœurs du temps. Il résolut de livrer bataille dès le lendemain.

Les deux armées se préparèrent à la lutte : les Anglais, par l'orgie ; les Normands, par la prière.

Au point du jour, les Normands s'élancèrent au cri de : *Dieu aide ! Nostre Dame ! Dieu aide !* Les Anglais, en criant : *Sainte croix de Dieu tout-puissant !*

Un moment, la bataille fut perdue pour les Normands; mais Guillaume, qu'on croyait mort, jeta son casque au loin et barra le passage aux fuyards en criant : « Me voilà ! me voilà ! » Il avait gagné un royaume et fondé sa dynastie à Hastings.

Au bout de peu de jours Londres se rendait, et le prudent Guillaume, avant de se hasarder à l'habiter, y faisait construire la fameuse Tour où ont gémi tant d'illustres prisonniers.

L'impartiale vérité dira que Guillaume se souvint trop bien des usages jadis en honneur chez ses ancêtres scandinaves, et qu'il dépouilla sans pitié ni merci les malheureux Saxons vaincus pour enrichir les aventuriers qui l'avaient suivi. Un seul chevalier nommé Guilbert eut la générosité et le courage de refuser sa part du butin; il répondit que son modeste héritage lui suffisait, et qu'il ne voulait faire tort à personne.

Plusieurs années se passèrent pour Guillaume à étouffer les séditions, à comprimer le mécontentement des provinces et à combattre les Écossais et les Danois qui prêtaient appui à la révolte. Maître enfin de l'Angleterre, Guillaume la divisa en baronnies, et fit rédiger le livre authentique conservé jusqu'à nos jours et nommé *Rôle royal*.

Ce n'était pas de sa conquête, mais de la Normandie même que devaient venir les chagrins qui empoisonnèrent la fin de sa vie si brillante. Son fils aîné Robert, *Courte-Heuse*, avide de plaisir et de domination, réclama une part des États paternels, se mit en révolte ouverte et erra pendant cinq ans à l'étranger, vivant des secours que sa mère lui faisait passer en cachette. Cette désunion du père et du fils navra tellement le cœur de Mathilde, que la pauvre duchesse y prit le germe d'une maladie lente qui la conduisit au tombeau où la suivirent les regrets d'un peuple entier.

Guillaume lui survécut quatre ans seulement. Personne n'ignore qu'ayant voulu se venger d'une plaisanterie du roi de France il alla brûler Mantes, et que son cheval effrayé par la vue des flammes et les cris des combattants, le renversa. Cette chute coûta la vie au conquérant. Parmi les serviteurs de Guillaume, il n'y en eut qu'un seul, Herluin, qui se chargea des funérailles de son maître. Les autres avaient fui. Au moment où l'on allait descendre le corps dans la

Digitized by Google

fosse, un bourgeois de Caen fit entendre la *clameur de haro*, disant que « cette place avait été celle de la maison de son père, laquelle lui avait été ôtée de force par l'usurpateur Guillaume. » On dut désintéresser immédiatement le plaignant. « Ainsi, dit la chronique, celui qui avait été prince de tant de villes, de forts et de provinces, eut peine à trouver une sépulture ! »

IX

GODEFROI DE BOUILLON

NÉ EN 10.. — MORT EN 1100

« *Diex el volt! Diex el volt!...* » C'est à ce cri sublime que toute l'Europe s'était levée pour aller délivrer les chrétiens de terre-sainte opprimés depuis deux siècles par les Sarrasins. La voix éloquente d'Urbain II, retentissant dans le concile de Clermont, avait déterminé la croisade. On vit alors se diriger vers Constantinople tout ce que la chrétienté comptait de braves soldats et de valeureux chevaliers.

Parmi ces guerriers, parmi ces souverains qui s'éloignaient sans regret de leurs États, portant la croix rouge sur l'épaule droite, aucun ne fut aussi grand que le duc de Lorraine, Godefroi de Bouillon, *il capitano*, dont le souvenir ouvre si glorieusement le poëme de la *Jérusalem délivrée*. L'ascendant de ses vertus et de ses talents militaires lui assigna, sans qu'il l'eût demandé, le commandement de cette armée si nombreuse et si formidable qu'en la voyant approcher du haut des remparts de Constantinople, Anne Comnène, la fille de l'empereur Alexis, s'écriait : « Les portes de l'Occident viennent de s'ouvrir, vomissant des multitudes qui dépassent le nombre des étoiles du soir et des sables de la mer, et qui descendent vers l'Orient comme des torrents irrésistibles. »

Godefroi était né dans un manoir, près de Nivelle. Son père, Eustache II, comte de Boulogne, était prince souverain; et sa mère

Yde, la propre sœur de Godefroi le Barbu, duc de Lorraine, descendait de Charlemagne.

Il n'avait pas atteint l'âge de seize ans, quand son oncle lui laissa l'héritage de Lorraine. C'était une couronne lourde à porter; car il fallut d'abord la défendre, les armes à la main, contre Henri IV, empereur d'Allemagne, lequel revendiquait la Lorraine comme fief relevant de son autorité. Le jeune duc accepta la guerre et la soutint douze ans sans rien abandonner de son bon droit. On montre encore, au pays de Bouillon, les ruines du château où il se mesura vaillamment contre les troupes de l'Empereur. Réconcilié avec Henri IV qui s'estima heureux d'avoir pour allié un tel adversaire, il le suivit au siége de Rome, et bientôt il planta sa bannière toujours victorieuse sur les remparts de la ville immortelle.

Mais à cette expédition succéda pour lui une maladie grave : en face de la mort, il interrogea sa conscience, se reprocha d'avoir tiré l'épée contre l'Église et promit à Dieu de combattre désormais pour la délivrance du Saint-Sépulcre.

Il se mit en marche vers l'Orient, le 15 août 1096. Quatre-vingts mille fantassins et dix mille cavaliers le suivaient. Vainement Alexis chercha-t-il à l'arrêter par sa politique astucieuse, à le séduire par des présents magnifiques. Non-seulement il résista aux piéges du despote byzantin, mais encore il y arracha les princes latins dont l'ardeur s'était amollie, au sein d'une cour corrompue.

Quel spectacle pour lui lorsque, traversant les plaines de la Bithynie pour aller attaquer Nicée, il retrouva les restes des trois cent mille malheureux qui, comme un troupeau sans ordre, s'étaient précipités, à la voix de Pierre l'Hermite!... L'ardeur de l'armée se ranima devant ce tableau de deuil. Nicée apparut avec ses fortifications redoutables; Nicée où les Musulmans avaient réuni toutes leurs forces. Une bataille gagnée sous les murs de cette ville effraya les habitants qui se rendirent, mais qui, séduits par les propositions de Butumite, officier grec, arborèrent l'étendard d'Alexis sur leurs murailles, au moment où Godefroi allait y planter sa bannière.

L'illustre chef continua sa route en divisant ses forces, circonstance qui faillit perdre les Croisés. Attaqués à l'improviste dans la

Digitized by Google

vallée de Gorgoni, Bohémond, Tancrède et le duc de Normandie eussent succombé si Godefroi, arrivant comme la foudre, n'avait arraché la victoire aux Sarrasins auxquels il tua plus de vingt mille hommes.

L'ennemi fuyait; mais, dans sa retraite, il brûla toutes les ressources que pouvait offrir la Phrygie; et lorsqu'à son tour l'armée chrétienne dut traverser ce pays, elle n'y trouva plus que des ruines. Les provisions s'épuisèrent; la faim et la soif exercèrent d'affreux ravages. La douleur de Godefroi n'était comparable qu'à l'étendue de tant de maux :

« Molto soffri nel glorioso acquisto. »

a dit avec raison le Tasse. Devant Antioche, les Croisés eurent, durant un siége de plus de six mois, à supporter les tourments réunis de la disette, du froid, de la peste et de la guerre la plus acharnée. Tout fut surmonté...

« E invan' l'Inferno a lui s'oppose, e invano
« S'armò d'Asia e di Libia il popol misto. »

Jérusalem ! Jérusalem !... enfin tu apparus à Godefroi. « *Diex el volt !* » s'écria l'armée tout entière; et après avoir baisé la terre que foula le Sauveur, Godefroi et les chefs s'avancèrent, pieds et tête nus, jusqu'au penchant du Cédar et du mont des Olives où ils établirent leur camp.

Il ne fallut pas moins d'un mois pour apprêter les machines de guerre. Avant l'assaut, l'armée fit un jeûne de trois jours. Puis la lutte s'engagea, avec une résistance d'autant plus grande que le nombre des assiégés dépassait de beaucoup celui des assiégeants. Le second jour, les chrétiens commençaient à fléchir quand Godefroi s'élance sur sa tour roulante, la fait toucher aux remparts, abat ceux qui les défendent, arrive à travers les cadavres jusqu'à la porte Saint-Étienne, l'enfonce à coups de hache et se précipite dans Jérusalem.

C'était le vendredi 15 juillet 1099, à trois heures du soir, le même jour et à la même heure où Jésus était mort pour racheter le monde.

Le carnage des Sarrasins fut terrible. Réunis sous le portique de la mosquée d'Omar, ils tentèrent une résistance inutile. Au dire des chroniqueurs, les chevaux avaient du sang jusqu'au poitrail. Godefroi essaya d'arrêter le massacre; voyant que ses ordres étaient méconnus et que la fureur du soldat ne tomberait pas tant qu'il resterait un ennemi debout, le pieux capitaine ne songea plus qu'à rendre grâces à Dieu de sa victoire. Suivi seulement de trois serviteurs, il courut à l'église du Saint-Sépulcre, et s'y agenouilla devant le Maître de toutes choses. Cet exemple fut puissant à apaiser la fureur des Croisés : un moment après, tous jetaient leurs armes ensanglantées et partageaient la prière de Godefroi comme ils avaient partagé ses fatigues.

Celui qui avait pris Jérusalem en devint le roi. Un diadème lui fut apporté dans sa tente; mais il refusa de l'accepter, disant qu'il ne devait pas ceindre une couronne d'or là où Jésus-Christ avait eu au front une couronne d'épines.

Après la victoire d'Ascalon qui fut son dernier exploit, il renvoya en Europe ceux des soldats qui ne lui étaient plus nécessaires, et, en compagnie de Tancrède et de trois cents chevaliers qu'il garda, il poursuivit dans la Palestine entière son œuvre de régénération.

Une mort prématurée l'enleva à l'amour de ses sujets. On prétend que, dans une entrevue avec l'émir de Césarée, il fut empoisonné par un fruit que celui-ci lui présenta. Quelle qu'ait été la cause de cette fin enveloppée de mystère, on ne peut, sans regret, songer que Godefroi n'eut pas le temps de se montrer aussi grand roi qu'il avait été grand guerrier.

Digitized by Google

X

ABAILARD

NÉ EN 1079 — MORT EN 1142

Au moment même où, docile à l'appel passionné de Pierre l'Hermite, l'esprit religieux prenait son plus grand essor, au moment où la croix allait entraîner les nations sur la route sanglante des conquêtes lointaines et les guider par la grande lumière de la foi, l'esprit d'examen allait se manifester, lui aussi.

Abailard avait quitté Nantes et parcourait la France, engageant des passes d'armes de scolastique. Par une étrange contradiction, l'émancipation de la pensée, la périlleuse souveraineté de la raison datent du jour même où le catholicisme déploya le plus largement ses ailes.

Sa naissance noble appelait naturellement Abailard à porter la cuirasse et l'épée : mais la philosophie lui plut bien davantage que la gloire militaire, la dispute des mots que le bruit des clairons et le choc des armes. A seize ans, il avait achevé ses études. Lorsqu'en 1100 il arriva à Paris, tout y retentissait de la querelle des *réalistes* et des *nominaux*. L'ascendant de Guillaume de Champeaux sur les écoles donnait l'avantage au réalisme. Abailard, pour connaître à fond les principes de ce maître, se déclara son disciple ; puis il se mit à le harceler si bien que, de discussion en discussion, les deux docteurs devinrent ennemis jurés. Sans se laisser intimider par l'âge et l'autorité de son adversaire, Abailard alla fonder à Melun, alors résidence royale, une école qui attira bientôt la foule. Il la rapprocha successivement par étapes, et finit par l'installer sur la montagne Sainte-Geneviève. Guillaume de Champeaux qui s'était retiré à l'abbaye de Saint-Victor, était obligé d'en sortir quelquefois, comme un vieux lion forcé dans sa tanière, pour livrer de nouveaux combats.

De fait, Abailard ne se prononçait pas et il voulait jouer le rôle de médiateur entre les réalistes et les nominaux : il les mit également

contre lui. Si la jeunesse, la même dans tous les pays, l'adopta avec un tel enthousiasme, ce fut à cause de l'éclat et de la nouveauté de sa parole. Nous aimons à penser que les auditeurs d'Abailard ne soupçonnaient pas le péril de ses doctrines.

Cependant le jeune dialecticien se sentait tourmenté du besoin d'ébranler une autre réputation. Il se présenta pour suivre l'école de théologie chez Anselme, qui alors brillait à Laon. Anselme ne tarda pas à éprouver les mêmes railleries, à recevoir les mêmes défis que Guillaume de Champeaux. Le vainqueur s'en revint à Paris reprendre son enseignement, et il vit affluer autour de lui des élèves accourus de toutes les parties de la France et même de l'étranger.

Jusqu'ici Abailard n'avait connu que les triomphes : il était jeune, beau, éloquent, téméraire; à la science il joignait le don de la poésie et la connaissance de la musique. Mais ses erreurs contre la doctrine de l'Église, ses défis si nombreux portés aux hommes les plus doctes, les plus vénérés, mirent enfin l'opinion contre lui.

Abailard se retira à l'abbaye de Saint-Denis où, à la suite de débats comme il en faisait naître partout, il fut enfermé par mesure de discipline. Il fallut la généreuse intervention de Suger pour lui faire rendre la liberté. Au sortir de l'abbaye, le docteur ouvrit une nouvelle école, où il entreprit, — quelle témérité! — l'explication rationaliste des mystères de la religion. Deux théologiens, anciens élèves d'Anselme, qui désiraient venger leur maître, Albéric de Reims et Lotulphe de Novare, firent citer l'audacieux novateur devant un synode assemblé à Soissons. Condamné à l'unanimité, Abailard dut faire amende honorable, livrer lui-même aux flammes son traité de l'*Introduction à la théologie;* et on l'enferma dans le couvent de Saint-Médard où il eût passé le reste de ses jours sans l'intervention toute bienveillante du légat.

Dégoûté du monde, effrayé du bruit, Abailard conçut le dessein de se vouer à la solitude. Il chercha sa Thébaïde sur les bords de l'Arduzon, dans un val désert, non loin de Nogent-sur-Seine. A l'instar des anciens anachorètes, il se construisit une hutte de joncs couverte de chaume. Y avait-il une solitude possible pour un homme aussi remuant? A peine le secret de sa retraite fut-il connu, qu'une

Digitized by Google

foule de jeunes gens désertèrent les écoles de Paris et de Reims, et vinrent en ce lieu sauvage s'exposer aux plus rudes privations pour se nourrir de l'éloquente parole de ce maître. Bientôt des bâtiments s'élevèrent; un oratoire fut érigé et dédié au Saint-Esprit, sous le nom de *Paraclet*. On s'émut de cette dédicace dans l'enceinte de Clairvaux, où dominait saint Bernard. Abailard, qui était devenu extrêmement ombrageux, vit dans l'opposition de l'abbé de Clairvaux un caractère de haine qu'elle ne pouvait certainement avoir. Il quitta donc brusquement le Paraclet pour aller prendre, en Basse-Bretagne, la direction de l'abbaye de Saint-Gildas de Ruys. Là encore cet homme, qui ne connaissait pas le repos d'esprit, ne put se mettre en bonne intelligence avec les religieux qui l'entouraient. Il disparut dans une nouvelle retraite.

En 1136, nous le retrouvons sur cette même montagne Sainte-Geneviève qui avait été le théâtre de ses premiers succès. La foule égarée continue de l'admirer. Cette fois, il rencontra un adversaire vraiment redoutable, saint Bernard, qui après de longues hésitations se décida, en vertu des témérités dont Abailard se rendait coupable, à le combattre par ses lettres. L'orgueil entraîna Abailard à lui porter un défi, à l'appeler au concile de Sens. Saint Bernard ne voulut point livrer les dogmes aux périls d'une controverse: il désigna dans les livres du philosophe les passages contraires à la foi, et lui donna le choix ou de désavouer ces passages ou de rétracter les erreurs signalées, ou enfin de répondre aux preuves tirées des saintes Écritures qu'on lui opposerait. Abailard refusa le combat, pour n'être pas enfermé dans le cercle de l'orthodoxie. Il en appela au saint-siége : mais, à Lyon, il apprit que le pape Innocent II avait confirmé la condamnation prononcée par le concile. Il ne lui restait plus qu'à se soumettre; il se retira à Cluny, auprès de Pierre le Vénérable, rétracta ses erreurs, se réconcilia avec saint Bernard, et mourut au bout de deux ans d'une pénitence exemplaire.

XI

SAINT BERNARD

NÉ EN 1091 — MORT EN 1153

De même qu'Abailard, saint Bernard était issu de famille noble et semblait appelé, par sa naissance illustre, au métier des armes, car il descendait par sa mère des comtes de Montbard. Mais la vocation qui entraîna l'un vers les disputes philosophiques, commanda impérieusement à l'autre de réformer les mœurs de l'Église, où la règle s'était relâchée.

Il déclara à ses parents sa résolution inébranlable d'entrer à Cîteaux. Combattu par eux, il imagina de leur faire partager le sort qu'il rêvait pour lui-même, et il réussit à détacher du monde son oncle Gaudri et ses frères.

Au sortir de la maison paternelle, il aperçut son plus jeune frère qui jouait sur la place avec des camarades :

— Guy, dit-il, vous aurez seul tout notre bien.

— Quoi ! répondit l'enfant, vous prenez donc le ciel pour vous et ne me laissez que la terre !

On doit penser avec quelle joie Étienne, abbé de Cîteaux, reçut ces jeunes gentilshommes.

Deux ans après, Bernard fut choisi pour aller fonder une pieuse colonie dans un lieu offert par Hugues, comte de Champagne, et situé près de la rivière de l'Aube. Ce lieu, depuis nommé Clairvaux, s'appelait la vallée d'Absinthe, sans doute à cause des brigandages qui s'y étaient commis. Bernard et ses compagnons s'y construisirent des cabanes. Bientôt leur retraite fut visitée par tout ce que l'époque comptait de hauts personnages. La plupart emportaient une si profonde impression de leurs conférences avec Bernard, qu'ils en sortaient détachés du monde. C'est ainsi que furent décidées les vocations d'Henri, fils de Louis VI, roi de France, d'Ermengarde, duchesse de Bretagne, et d'Adélaïde de Lorraine. Le

Digitized by Google

père de Bernard lui-même, le vieux Tescelin, qui était resté seul dans son manoir, vint un jour frapper à la porte de Clairvaux, afin de mourir auprès de ceux que le service de Dieu lui avait enlevés.

Le calme et la retraite que Bernard avait rêvés devaient lui échapper, sitôt que le bruit de ses vertus et de son génie se fut répandu partout au dehors. Un simple moine allait devenir l'arbitre des rois et des peuples.

Un différend s'élève entre l'archevêque et les habitants de Reims : c'est Bernard qui est appelé à le juger.

Le sacré-collége s'est divisé dans l'élection du successeur d'Honoré III : les uns ont nommé Innocent II, les autres Anaclet. Bernard est mandé par le roi de France au concile d'Étampes. Le concile annonce qu'il s'en remet à la décision de l'abbé de Clairvaux. Celui-ci se prononce en faveur d'Innocent II ; aussitôt tous les prélats jurent une fidélité inviolable au pape que Bernard vient de désigner.

C'est encore Bernard qui, en 1132, réconcilie Gênes et Pise, ces deux sœurs rivales. Il va à Milan pour détacher cette ville du parti de l'antipape. Son séjour y est un triomphe.

Maintenant nous allons le voir à l'apogée de la grandeur, pour mieux mesurer sa chute quand Dieu voudra lui infliger la plus cruelle épreuve.

Louis le Jeune méditait son expédition en Terre Sainte. Ses barons consultés par lui s'en référèrent, d'une voix unanime, à l'opinion de Bernard, qui invoqua, avant tout, la décision du pape Eugène III. Lorsque le pape eut répondu par un avis favorable, il fut facile de reconnaître, à la joie et à l'empressement de l'abbé de Clairvaux, que l'autorisation pontificale était d'accord avec ses sentiments secrets. L'assemblée fut tenue à Vézelai, en Bourgogne. Jamais Bernard n'avait été plus éloquent. Sa parole dissipa toute irrésolution ; le roi se jeta aux pieds du religieux et lui demanda la croix ; tous les assistants l'imitèrent. Il n'y eut pas de château, pas de chaumière qui ne fournît un combattant ; en Allemagne, où Bernard alla prêcher la croisade, l'enthousiasme fut aussi grand qu'en France. Louis VII se rendit à Saint-Denis, reçut l'oriflamme des

mains de Suger, et, suivi de quatre-vingt mille soldats, se mit en route pour la Palestine.

Bernard avait écrit au pape : « On ne voit que des veuves et des orphelins dont les maris et les pères sont vivants. »

Au bout de quelques mois, il eût été plus exact d'écrire : « On ne voit que des veuves et des orphelins qui pleurent leurs maris et leurs pères. » Les désastres subis par les croisés ne furent plus un mystère pour personne : Louis le Jeune ramena à peine une poignée d'hommes!

Le ressentiment public dirigea les plus cruels reproches contre l'instigateur de la croisade, et les peuples maudirent son éloquence, ignorant que l'indiscipline et une valeur téméraire avaient causé en grande partie le désastre des croisés.

Dès ce moment, Bernard se retira des affaires politiques pour se renfermer exclusivement dans la défense des dogmes, hardiment attaqués par les hérésiarques qui faisaient appel aux passions de la foule. Tour à tour il combattit Abailard, Henri, disciple de Pierre de Bruis, et Gilbert de la Porée. Tandis qu'il terrassait l'erreur, il enseignait dans un livre leurs devoirs aux souverains pontifes, et certes il n'y ménagea point les vérités sévères.

Une tendre amitié l'avait toujours uni à Suger. Aussi éprouva-t-il, de la mort de ce grand ministre, une douleur profonde. Il lui avait écrit : « Souvenez-vous de moi quand vous serez arrivé là où vous me précédez, afin qu'il me soit donné de partir bientôt et d'arriver où vous serez. »

Au bout d'un an, ce désir était exaucé. Bernard se reposait enfin des immenses fatigues de sa vie.

Digitized by Google

XII

SUGER

NÉ VERS 1087 — MORT EN 1152

L'heure des matines avait sonné. Les religieux de l'abbaye de Saint-Denis venaient de quitter leurs cellules et se dirigeaient vers l'autel principal pour réciter les prières, lorsqu'un objet d'une forme étrange frappa leurs regards. Ils s'approchèrent et virent un enfant soigneusement enveloppé dans un sayon et profondément endormi. A la lueur d'un cierge abaissé vers son visage, l'enfant s'éveilla soudain. Tout troublé par l'immensité du lieu où il se trouvait, ainsi que par l'aspect des moines aux traits austères, il jeta un cri, se dressa et parut vouloir prendre la fuite. On le retint avec bonté et on l'interrogea. Il ne pouvait, hélas! que parler de sa misère; à défaut de parents plus proches, son grand-père l'avait élevé : mais sans doute le vieillard n'avait pu davantage supporter le fardeau...

Cet orphelin avait nom Suger. L'abbaye l'adopta; l'étude eut bientôt trompé sa tristesse. Ses merveilleuses dispositions étonnaient ses doctes maîtres, en même temps que sa douceur et sa piété les charmaient.

C'était alors l'usage des rois de France d'envoyer à l'abbaye de Saint-Denis leurs héritiers présomptifs. Là, les jeunes princes recevaient une éducation forte et sérieuse, à l'abri de la séduction des plaisirs et du danger des adulations.

Un jour, Suger se promenait seul et rêveur sous les grands ormes du préau; il songeait à la belle latinité qu'il avait reconquise en découvrant, au fond de la bibliothèque du couvent, les œuvres d'Horace enfouies dans la poussière et l'oubli. Voilà qu'il aperçut, assis sur un banc de pierre, un adolescent au visage méditatif. Les deux jouvenceaux échangèrent un regard de sympathie. Il ne leur fallut qu'un instant, un serrement de mains pour comprendre que leurs âmes

étaient sœurs. Et cependant l'un n'était qu'un pauvre enfant trouvé, et l'autre devait s'appeler Louis VI. A partir de l'heure où les deux jeunes gens s'étaient rencontrés, une étroite amitié s'établit entre eux; mais lorsqu'en 1099 Philippe Ier associa Louis à sa couronne, Suger resta seul à Saint-Denis.

Neuf ans après cette pénible séparation, des voix s'élevaient criant : *Le roi est mort, vive le roi*! d'éclatantes fanfares retentissaient sous les murs de l'abbaye; Louis VI venait visiter les religieux, ses anciens précepteurs. En voyant Suger se prosterner, Louis s'écria : « Viens sur mon cœur. Notre séparation a été longue, mais tu ne me quitteras plus. Viens, suis-moi à Paris. Désormais tu seras mon meilleur conseiller, comme à Saint-Denis tu fus mon meilleur ami ! »

Le spectacle donné par le roi et son ministre fut touchant. Pendant un règne de trente ans, Suger fut investi d'une autorité sans bornes, et avec quelle constante ardeur il veilla sur les intérêts du souverain !

Chez lui brillaient à un degré égal le savant et le politique. Le savant engagea Louis VI à fonder les écoles de la cathédrale et de Saint-Victor, origine de l'Université. De plus, il songea le premier à former un corps d'histoire nationale en rassemblant avec ordre et méthode les titres obscurs et les vieilles annales sous le titre collectif de *Chroniques de Saint-Denis*. Ce fut lui qui fit rebâtir l'abbaye telle qu'on l'admire aujourd'hui, à l'exception du portail et des deux tours, restes vénérables de la basilique édifiée par Pépin et Charlemagne.

La royauté se voyait réduite aux minces possessions de l'Ile-de-France et de l'Orléanais. Il fallait tout reconquérir en commençant par abattre l'insolence de mille vassaux retranchés derrière leurs murailles. Suger voulut former comme contre-poids une classe nombreuse, vivace, énergique. Les Communes furent créées.

Désormais les villes, affranchies de l'autorité des seigneurs, formèrent autant de petites républiques; elles nommaient leurs maires et échevins, et, le cas échéant d'une guerre, faisaient marcher sous la bannière de leurs saints le contingent d'hommes qu'elles devaient au souverain. C'est de là que date la bourgeoisie. Un autre établissement non moins utile fut la création des *juges royaux* à qui les

Digitized by Google

vassaux en appelaient, en mainte occasion, des sentences arbitraires rendues par les officiers de leurs maîtres.

Il faut le dire à l'honneur de Louis VII, il s'empressa de maintenir Suger dans ses dignités. Mais le jeune roi n'écoutait pas toujours les sages conseils de l'abbé de Saint-Denis. La première et déplorable preuve de cette vérité fut le sac de Vitry, où treize cents personnes périrent dans les flammes ! — La seconde faute, plus généreuse du moins, fut la croisade entreprise à la voix de saint Bernard, mais contre les conseils de Suger.

Celui-ci gardait le lourd fardeau de la régence. A peine le roi parti, des hommes avides de pillage avaient pris les armes et commençaient à désoler la France : bientôt le régent eut réprimé ces brigandages. Il parvint à mettre dans les finances un ordre tel, que, sans charger les peuples, il put payer les dettes de l'État et, de plus, envoyer en Asie des sommes considérables. Aussi écrivait-il au roi ces détails minutieux mais touchants :

« Les perturbateurs du repos public sont revenus tandis que, obligé de défendre vos sujets, vous demeurez captif dans une terre étrangère. A quoi pensez-vous, seigneur, de laisser ainsi vos brebis à la merci des loups? Non, il ne vous est pas permis de vous tenir plus longtemps éloigné de nous. Nous prions Votre Altesse, nous supplions votre piété, nous vous conjurons, par la foi qui lie réciproquement le prince et les sujets, de ne pas prolonger votre séjou en Syrie, de peur qu'un plus long délai ne vous rende coupable, aux yeux de Dieu, de manquer au serment que vous avez fait en recevant la couronne... — Vous avez lieu, je pense, d'être satisfait de notre conduite. Nous avons remis entre les mains des chevaliers du Temple l'argent que nous avions résolu de vous envoyer. Nous avons, de plus, remboursé au comte de Vermandois [1] l'argent qu'il nous avait prêté pour votre service. Votre terre et vos hommes jouissent, quant à présent, d'une heureuse paix. Nous réservons pour votre retour les reliefs des fiefs mouvants de vous, les tailles et les provisions de bouche que nous levons sur votre domaine. Vous trou-

[1] Raoul, comte de Vermandois, beau-frère du roi et co-régent.

verez vos maisons et vos châteaux en bon état, par le soin que nous avons pris d'en faire les réparations. »

Il écrivait encore au roi : « J'étais déjà vieux, mais j'ai vieilli bien davantage au milieu de ces travaux dans lesquels l'amour que je dois à Dieu et celui que je vous porte ont pu seuls me déterminer à me consumer. »

Cependant, à mesure que les nouvelles de Palestine devenaient plus désastreuses, les difficultés croissaient à l'intérieur. Le propre frère du roi, le comte de Dreux, fut le plus formidable adversaire que le régent eut à combattre, et ce fut à une assemblée générale que le prudent Suger commit le soin d'anéantir les projets de cet ambitieux.

Enfin, au retour de Louis VII, Suger, comme si son rôle fût terminé sur la terre, voulut absolument se retirer dans son abbaye : il y rentra avec le titre glorieux de *Père de la patrie*.

Le 13 janvier 1152, Suger expirait à l'âge de soixante-dix ans. Le roi honora de sa présence et de ses larmes les funérailles de son ancien ministre, de son second père. Quant aux religieux de Saint-Denis, ils comprirent que le plus bel éloge à faire de ce grand homme consistait en cette simple épitaphe :

Ci-git l'abbé Suger.

XIII

PHILIPPE-AUGUSTE

NÉ EN 1165 — MORT EN 1223

Si l'on nous demandait lequel fut le plus grand, de Charlemagne ou de Philippe-Auguste, nous aurions peine à répondre. Mais si l'on voulait examiner lequel rendit le plus de services à la France, nous n'hésiterions pas. Charlemagne trouva un empire tout formé par ses glorieux prédécesseurs : Philippe-Auguste, au contraire, n'avait recueilli, des mains de Louis le Jeune, qu'une ombre de royaume.

Digitized by Google

L'Angleterre, enrichie de la dot d'Aliénor de Guienne, tenait tout le littoral de l'Océan, depuis Bayonne jusqu'à la Loire ; en outre, par la Normandie, elle avait sa frontière à deux heures de marche de notre capitale. La Bourgogne, la Champagne, la Provence et le Languedoc avaient autant de petits souverains qui se raillaient de la suzeraineté du roi de France.

Philippe-Auguste n'avait que quinze ans lorsqu'il dut porter le poids de la couronne. Déjà cependant il avait réprimé l'audace de plusieurs grands vassaux. Une première conspiration fut tramée contre lui par le duc de Bourgogne et le comte de Sancerre : le roi amena les traîtres à composition. Il se fit ensuite restituer le Vermandois, que détenait injustement le comte de Flandre, oncle de sa femme, Isabelle de Hainaut. Puis, après avoir châtié les bandes de *Cotereaux* qui ravageaient le Berry, il s'occupa du soin d'embellir sa capitale. Ce fut lui qui le premier en fit paver les rues, véritables cloaques. Le bois de Vincennes, le marché des Innocents, furent entourés de murs ; la foire de Saint-Lazare fut établie, avec affectation de ses revenus à l'hospice des lépreux.

Une première rupture avec l'Angleterre valut au jeune souverain la reprise du château de Gisors et de toutes les autres places du Vexin que Louis VII avait données en douaire à sa fille Marguerite, ces biens devant retourner à la France si Marguerite devenait veuve sans enfants.

Dans une seconde guerre contre les Anglais, Philippe s'empara du Mans et de Tours, qu'il rendit à Richard Cœur de Lion contre les terres de Graçay, d'Issoudun et les fiefs d'Auvergne.

Ces démêlés n'empêchaient pas que dans la plaine de Champ-Sacré les deux rois eussent fait serment de partir ensemble pour la croisade. Ils ne se réunirent qu'à Messine, mais plutôt en ennemis qu'en frères et chrétiens combattant pour la cause de Dieu. Philippe arriva le premier devant Saint-Jean-d'Acre, qui ne fut pris qu'au bout de deux ans de siége. Le retour du roi de France causa des transports de joie parmi ses sujets. De son côté, Richard, après la dure captivité que lui avait fait subir l'empereur Henri, revenait altéré d'une haine plus forte que jamais contre Philippe : un coup

d'arbalète mit fin à sa vie de violences. Il fut tué au siége de Chalus, près Limoges, le 8 avril 1199.

Philippe s'était hâté d'aller recevoir l'hommage du jeune Arthur, duc de Bretagne, qui venait d'entrer en possession de ce riche héritage. Il comptait s'en servir utilement contre le roi Jean, rival sans valeur et sans gloire. Arthur, fait prisonnier par les Anglais dans le Poitou, est égorgé dans sa prison. La France entière accusait Jean de ce crime. Les pairs du royaume sont convoqués pour juger le meurtrier. Jean fut déclaré atteint et convaincu de parricide, condamné à perdre toutes les terres qu'il avait en France; et l'exécution de la sentence fut commise au roi.

Toute la Normandie rentra sous les lois de Philippe-Auguste; Rouen ne tint que quarante jours; le reste ne fit pas de résistance. Successivement, soit en personne, soit par ses généraux, Philippe soumit le Poitou, l'Anjou, le Perche et la Touraine.

Déjà, appelé par le saint-siége au trône d'Angleterre, il avait fait d'immenses préparatifs et réuni à l'embouchure de la Seine une flotte de dix-sept cents voiles et une armée de soixante mille hommes, lorsqu'une ligue formidable vint mettre en péril non-seulement l'existence de la royauté, mais même celle de la nation. Renaud de Boulogne, Ferrand, comte de Flandre, l'empereur Othon IV, le duc de Brabant, les comtes de Bar, de Namur, Jean sans Terre, tous les princes de l'empire étaient de la coalition. D'avance, on s'était partagé la France.

Écrivons la date glorieuse du 27 juillet 1214, — la date de la bataille de Bouvines.

Avant l'action, Philippe déposa sa couronne sur un autel élevé au milieu du camp, et offrit de la céder au plus digne. Aussitôt s'éleva cette unanime clameur : « Gardez-la, sire roi, gardez-la! »

Jamais mêlée ne fut plus acharnée : Philippe fut abattu, foulé aux pieds. Avertis par Galon de Montigny qui agitait avec force l'oriflamme, les chevaliers se précipitent au secours du roi : celui-ci se relève, remonte à cheval et décide la victoire. Othon n'échappa que par une fuite rapide. Les auteurs de la coalition, Salisbury, Renaud de Boulogne et Ferrand de Flandre furent faits prisonniers.

Digitized by Google

En commémoration de cette grande journée, Philippe-Auguste fonda près de Senlis l'*abbaye de la Victoire.*

Les dernières années de sa vie si remplie de guerres purent être consacrées par lui à des travaux pacifiques. Il mourut à Mantes, le 14 juillet 1223, après quarante-trois ans du règne le plus glorieux et le plus utile à la France. Outre le partage équitable qu'il avait fait de son épargne entre la reine Isemberge, ses enfants, le roi de Jérusalem, les églises et les hôpitaux, il chargea ses exécuteurs testamentaires de faire restitution pleine et entière à ceux de ses sujets qu'il aurait injustement dépouillés.

N'est-ce pas là finir en roi chrétien !

XIV

BLANCHE DE CASTILLE

NÉE EN 1188 — MORTE EN 1252

« Mon fils, j'aimerais mieux vous savoir mort que souillé d'un seul péché mortel. » Telles sont les sublimes paroles, les nobles enseignements que la reine Blanche adressait à Louis IX, et que l'histoire a consacrés par son admiration. En apprenant à sa jeune âme à s'élever au-dessus des passions terrestres, en le guidant dans le sentier de la vertu, elle en fit un grand roi et un saint. Aussi la postérité équitable a-t-elle fait de l'éducation de Louis un des plus beaux titres de gloire de la reine Blanche, et le front de ce modèle des mères chrétiennes s'illumine-t-il d'un rayon de l'auréole céleste de son fils.

Cette princesse, si justement célèbre par ses talents et sa beauté, était fille d'Alphonse IX et d'Éléonore d'Angleterre. Elle naquit en 1188 à Burgos, capitale de la vieille Castille. A l'âge de quinze ans elle épousa Louis VIII, ce digne fils du magnanime Philippe-Auguste. Elle vint en France comme une nouvelle colombe, gage d'une paix conclue avec l'Angleterre. Ce lis de Castille fut accueilli avec enthou-

Digitized by Google

siasme. En effet, cette alliance pouvait être un bienfait inappréciable pour la nation, puisque, par son aïeule Aliénor de Guienne, Blanche devait hériter de toutes les provinces que le roi d'Angleterre possédait en France. En 1223, Louis VIII succéda à son père, et les jeunes époux furent sacrés et couronnés à Reims. Mais leur bonheur devait être de courte durée. Trois ans après son avénement au trône, le roi de France mourut dans une malheureuse expédition contre les Albigeois. Blanche de Castille resta veuve avec des enfants en bas âge, à la tête du royaume dans des circonstances difficiles. Les seigneurs, mécontents des dernières volontés de Louis VIII à l'égard de la régente, se liguèrent contre elle pour renverser son autorité, et même pour dépouiller son jeune enfant de la couronne. Blanche sut par sa fermeté d'âme tenir tête à l'orage. Elle se montra habile dans les négociations, courageuse dans le péril. Tour à tour sévère et souple, elle vint à bout de punir la rébellion et la félonie. Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre, subjugué par ses mérites, abandonna le parti des barons révoltés, et défendit la reine comme un preux chevalier après l'avoir chantée comme poëte. Cette tendre mère couronna son œuvre par l'heureux mariage de son fils avec Marguerite, princesse de la gracieuse cour de Provence, union qui enrichit la France d'une de ses plus belles contrées.

La majorité du roi ayant amené le terme de la régence, Blanche et son fils administrèrent ensemble le royaume avec une haute sagesse. Mais le vainqueur de Taillebourg tombe gravement malade, et les désastres des chrétiens d'Orient accablant son cœur : « Beau sire Dieu, dit-il, je fais vœu de me croiser si je recouvre la santé. » Fidèle à cette fatale promesse, malgré les larmes de sa mère, Louis prépare tout pour l'expédition sainte. La pauvre reine, nommée de nouveau régente, est insensible aux charmes de la puissance. Elle reprend d'une main ferme les rênes de l'État, mais son cœur maternel est sans cesse tourné vers la rive étrangère. Cette grande âme, qui avait soutenu les plus rudes épreuves, se laisse abattre par de noirs pressentiments. Elle se prosterne dans le silence des nuits, invoquant le Dieu des armées pour le salut de ses fils et la gloire de la France. Mais la pieuse mère eut bientôt la douleur d'appren-

Digitized by Google

dre les désastres des chrétiens et la captivité du roi. Succombant sous l'affliction la plus profonde, elle fut prise d'une fièvre lente qui la conduisit au tombeau à l'âge de soixante-six ans. Quelques jours avant sa mort, Blanche donna un grand exemple au monde. Elle prononça des vœux et prit l'habit de l'ordre de Cîteaux.

Après sa mort, on couvrit du manteau royal ses habits de religieuse et on la porta, en grande pompe, à l'abbaye de Maubuisson, qu'elle avait fondée, près Pontoise, dix ans auparavant. Son cœur fut déposé à l'abbaye du Lis, une autre de ses fondations.

Dans les circonstances difficiles où se trouvait la France, la mort de Blanche de Castille fut une calamité de plus. Saint Louis, en apprenant une perte si cruelle, voulut que la France et l'Orient s'unissent à sa douleur. Des prières s'élevèrent dans toutes les basiliques, et on donna des pleurs et des bénédictions à une mémoire si auguste, à un nom si vénéré, qui ont traversé les âges avec le même éclat et le même prestige.

XV

SAINT LOUIS

NÉ EN 1215 — MORT EN 1270

Nous avons dit avec quelle inébranlable fermeté Louis IX avait suivi l'exécution de son vœu. Il n'y avait que la voix de sa conscience qui pût le rendre sourd aux avis d'une mère toujours si respectée.

Le pieux roi partit avec Marguerite sa femme, ses trois frères et une foule de seigneurs, et s'embarqua à Aigues-Mortes pour la Terre Sainte, emmenant avec lui quinze mille hommes de cavalerie et deux cent mille fantassins.

Louis passa l'hiver en Chypre, où régnait Henri de Lusignan. Là il attendit des renforts, et le 4 juin 1249 il se montra devant Damiette. Les armées du sultan s'y trouvaient déjà, l'une défendant

Digitized by Google

l'embouchure du Nil, l'autre le rivage. Cet appareil formidable ne découragea pas le roi, qui résolut de commencer l'attaque. Lui et ses chevaliers descendirent alors sur des bateaux plats, que l'on avait construits exprès pour l'expédition afin d'éviter le danger des bas-fonds, et en un instant l'ennemi fut assailli d'une pluie de flèches et de dards. Les Sarrasins irrités répondirent vivement. Impatient d'atteindre la plage, Louis s'élança du bâtiment qui le portait; et, fière de l'imiter, son armée se rangea en bataille au milieu des flots. Les Sarrasins, épouvantés de tant de valeur, ne tardèrent pas à reculer. Ils s'enfuirent, abandonnant les morts et les blessés, sans songer à rompre le pont de bateaux qui facilitait l'entrée des Français à Damiette, et les habitants de cette ville eux-mêmes se sauvèrent avec ce qu'ils avaient de plus précieux.

En apprenant que Louis IX, au lieu d'étaler le luxe d'un triomphateur, s'était présenté aux regards de ceux que la curiosité ramenait à Damiette vêtu de simples habits, marchant humblement à pied, ainsi que ses frères et ses compagnons d'armes, et tenant sa femme par la main, les habitants rassurés revinrent se mettre à la merci du bon roi. Sa clémence les toucha, et l'admiration qu'il leur inspirait par ses vertus les fit tomber aux pieds de Louis IX. Ce n'étaient plus des ennemis, c'étaient déjà des sujets.

Depuis la descente des Français en Égypte, le premier antagoniste de saint Louis, le sultan Mecksala, était mort; et le vaillant Fakreddin, devenu chef des troupes sarrasines, avait profité de cette espèce de trêve pour enseigner l'art de la guerre aux soldats qui se pressaient sous l'étendard de Mahomet. Les plus petits villages comme les plus grandes cités envoyaient leur tribut d'hommes au combat. L'Égypte se levait en masse contre les chrétiens.

Les croisés se fiaient à leur courage, à la justice de leur cause; les infidèles recouraient à la ruse, à la perfidie : ce fut ainsi qu'ils ne rougirent pas d'adopter un odieux système d'attaque, dont ils possédaient seuls le secret. Cette lâche invention, c'était le feu grégeois.

Louis IX avait établi son camp au bord du Nil : remparts, galeries couvertes, beffrois, rien n'y manquait. Malheureusement, le feu

Digitized by Google

grégeois, traversant comme une flèche l'espace qui séparait l'armée française de l'armée sarrasine, s'élançait en tourbillons sur le camp des chrétiens et dévorait tout. A l'approche de cette sorte de météore, l'effroi s'emparait des cœurs les mieux trempés; la prière était l'unique moyen qu'on employât pour détourner le maléfice; et les Sarrasins considéraient de loin, avec une joie satanique, l'abattement de leurs victimes.

L'armée française allait périr sous les cruelles atteintes du feu grégeois, quand un transfuge indiqua, à prix d'or, un gué qui permit de traverser le Thanis.

Une terrible bataille fut livrée, la bataille de Mansourah, où Robert, comte d'Artois et frère de saint Louis, périt victime de son imprudente valeur. Le roi rétablit l'ordre dans les troupes, raffermit le courage de ses soldats qui, le soir, l'entouraient d'un air consterné; et, bien que sa pensée s'envolât vers le comte d'Artois, dont il ignorait encore la fin déplorable, il leur dit en s'efforçant de retenir ses larmes : « Il faut louer Dieu de tout et adorer ses profonds jugements. »

Le lendemain, les Sarrasins promenaient, au son des trompettes, la tête du prince Robert. Les chrétiens étaient déjà prêts à combattre; mais la plupart d'entre eux étaient blessés et n'eussent pu ni lacer leur cuirasse ni supporter le poids du casque. Ils marchèrent au-devant de l'ennemi, la tête nue, le corps couvert de légers vêtements; les chefs seuls montaient les chevaux que l'on avait ramenés de l'affaire désastreuse de la veille. Les Sarrasins, sourds à la voix de la pitié, recourent à leur affreux moyen de défense; un torrent de flamme inonde et enveloppe les bataillons français. Défiant le feu et les flèches, Louis sauve son frère, le duc d'Anjou, rallie ses soldats et regagne le camp avec ceux qui ont échappé au massacre. Jamais il n'a montré plus de résignation; sa pitié pour les souffrants est immense, et son zèle charitable ne connaît pas la fatigue. Il ne craint pas non plus de s'humilier en proposant une trêve au sultan Almondin, qui n'y veut consentir qu'au prix de la liberté du roi. Louis accepte, mais ses chevaliers refusent : il faudra donc combattre. Les croisés, mourant de faim

et consumés par la fièvre, puisent dans leur foi la force de parcourir à pied une étendue de vingt lieues; la route est semée de leurs cadavres. Dès le commencement de la bataille, le roi, à peine guéri de la peste, s'évanouit entre les bras de ses écuyers. On emporta Louis à Sarmosse, petite ville du voisinage; et bientôt l'armée, s'imaginant que telle était la volonté du monarque, se rendait aux infidèles, qui égorgèrent les uns et emprisonnèrent les autres.

Les frères du roi et le roi lui-même furent obligés de se constituer prisonniers. Louis, jeté d'abord au fond d'un étroit cachot, soulève ses mains chargées de chaînes et s'écrie : « Seigneur, il n'y a que vous qu'on bénisse dans les fers. »

Ce noble prince n'avait plus auprès de lui qu'un fidèle domestique appelé Isambert, qui lui préparait à manger, le levait et le couchait, car il était d'une faiblesse extrême. Son chapelain et les chevaliers de sa suite lui ayant offert de le servir, il refusa leurs soins, par respect pour la dignité de la chevalerie.

Cette conduite admirable remplit Almondin d'enthousiasme. Dès lors le sultan s'étudia à rendre moins rigoureuse la captivité du roi de France; il commença par lui envoyer de magnifiques habits d'honneur. Le modeste Louis renvoya ces présents inutiles; et plus tard, le chef musulman lui ayant fait proposer de le délivrer, lui et ses chevaliers, moyennant la reddition de la ville de Damiette et la somme de cent mille marcs d'argent : « Un roi de France ne se rachète pas à prix d'argent, répondit l'illustre prisonnier; mais je consens à abandonner Damiette pour ma propre personne, et les cent mille marcs pour mes sujets. »

Cette juste fierté charma le soudan. Désireux d'égaler au moins en quelque chose un ennemi si magnanime, il réduisit de moitié la rançon du roi de France. Un traité de paix devait être signé à Pharescour, maison de plaisance d'Almondin, quand une révolte de mamelouks éclata...

— Que me donneras-tu à moi qui ai tué ton ennemi? dit à Louis IX un des meurtriers du soudan. Fais-moi chevalier, ou meurs!

— Fais-toi chrétien, ou fuis, répliqua le roi sans s'émouvoir.

Digitized by Google

Un autre jour, le cachot est envahi par les chefs de l'armée sarrasine. Ils viennent offrir à Louis le titre de soudan. Le captif refuse sans dédain, mais avec fermeté. Mille poignards se lèvent sur le fils de Blanche de Castille. Louis ne pâlit point. Il attend la mort sans trembler, ses regards se tournent vers le ciel... A cet aspect, les meurtriers se déconcertent, ils laissent échapper leurs armes et tombent à genoux.

— Je suis entre vos mains, dit le roi d'une voix inspirée; vous pouvez à votre gré disposer de mon corps: mon âme appartient à Dieu.

Ces paroles achèvent de confondre les Sarrasins, qui s'écrient :

— Nous te regardions comme notre esclave, et tu nous traites comme si nous étions tes prisonniers!

Une trêve de dix ans fut enfin conclue. Louis acquitta la rançon de ses chevaliers et rendit Damiette. Quand il s'embarqua pour la Palestine avec sa famille et ses derniers compagnons d'armes, un peuple entier couvrait les rivages du Nil et ne se lassait pas de former des vœux en faveur du héros qui s'éloignait.

Cinq années s'écoulèrent avant que Louis revît la terre de France. Ces cinq années passées en Palestine furent consacrées à la réédification des principales villes et au rachat de plus de douze mille esclaves chrétiens. La mort de la régente rappela enfin le pieux monarque dans son royaume. Déposant alors les armes, il s'occupa du bonheur de son peuple, de l'administration de ses États, jusqu'à l'époque où fut prêchée une nouvelle croisade. Pendant cet intervalle de temps, Louis ne cessa de gouverner son royaume avec zèle. Il fit rebâtir la basilique de Saint-Denis, éleva la Sainte-Chapelle, fonda l'hôpital des Quinze-Vingts et le collége de la Sorbonne. Souvent il descendait dans son jardin et y donnait audience au menu peuple; parfois aussi c'était à Vincennes qu'il tenait ses plaids, assis dans les bois sous l'ombrage d'un chêne. Il écoutait tour à tour les parties adverses et décidait sagement de quel côté était le bon droit.

Un jour, un prince fut cité devant le tribunal de Louis pour avoir dépouillé de ses biens un gentilhomme, son vassal: ce prince, c'était

Digitized by Google

le duc d'Anjou, frère du roi; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût condamné à restituer au gentilhomme le château qu'il lui avait enlevé. La *prudhomie* de Louis IX était si connue, que le roi d'Angleterre lui-même le pria de juger un différend qui était advenu entre lui et ses barons.

Mais l'heure de la croisade avait sonné : Louis, confiant la régence à des hommes éclairés et laissant la reine Marguerite à Vincennes, s'embarqua pour Tunis avec ses fils et une armée de soixante mille combattants. Il ne devait plus revoir la France!

A peine le siége de Tunis était-il entrepris, que la peste se déclara dans l'armée chrétienne. Déjà le roi avait vu périr un de ses fils, le jeune comte de Nevers, dont la naissance, arrivée à Damiette pendant la première croisade, avait été aussi triste que le fut sa fin; déjà Philippe, l'héritier de la couronne, se débattait sous l'étreinte d'horribles douleurs, lorsque Louis, en soignant Philippe, se sentit attaqué du même mal et comprit bientôt que la mort avait changé de proie.

Dès qu'il a acquis la certitude qu'il va quitter ce monde, il remercie le ciel et se fait étendre sur une couche de cendre. Pendant les vingt-deux jours que dura sa maladie, il ne cessa de tenir son regard fixé sur un crucifix suspendu devant lui. Vers l'heure dernière, il appela Philippe, son fils aîné, et il lui communiqua ce testament, qui semble avoir été écrit sous la dictée des anges :

« Beau fils, la première chose que je t'enseigne, c'est que de tout ton cueur, et sur toute chose, tu aymes Dieu. Aies le cœur doulx et piteux aux povres; maintien les bonnes coustumes de ton royaume, abaisse et corrige les mauvaises; garde-toy de trop grant convoitise; ame ton honneur; fais droicture et justice à chascun, tant au povre comme au riche; tien ton peuple en faveur et amour... Et te supply, mon enfant, que en ma fin tu aies de moy souvenance, et de ma pauvre ame; et je te donne toute bénédiction que jamais père peut donner à son enfant, priant à toute la Trinité de Paradis, le Père, le Fils et le Saint-Esperit, qu'elle te garde et deffende de tous maulx, par espécial de mourir en péché mortel; ad ce que nous puissions

une foiz, après cette mortelle vie, estre devant Dieu ensemble à lui rendre grâces et louenges sans fin en son royaume. »

La nuit suivante, on l'entendit soupirer et dire : « Jérusalem ! Jérusalem ! »

Enfin, le 25 août, il leva les yeux au ciel et rendit sa belle âme en achevant de murmurer ce verset du Psalmiste : « Seigneur, j'entrerai dans ta maison pour y célébrer tes louanges[1]. »

Au siècle dernier, l'on montrait encore, sur la route de Paris à Saint-Denis, des croix de pierre marquant les stations qu'avait faites Philippe le Hardi quand il porta pieusement jusqu'à la basilique le cercueil qui contenait les cendres de son père.

XVI

LE SIRE DE JOINVILLE

NÉ EN 1223 — MORT EN 1318

Il est touchant de rapprocher, dans cette galerie, le serviteur du maître, quand maître et serviteur furent aussi étroitement unis que Louis IX et le bon sénéchal Jehan de Joinville.

Ce féal ami du saint roi ne fut pas seulement un compagnon d'armes dévoué, un sujet fidèle, un confident parfait, ce fut encore un chroniqueur qui, au déclin de sa longue carrière, laissa tomber de ses mains, habituées à manier l'épée, le livre le plus naïf, le plus sincère, le plus éminemment français.

Les Joinville marchaient parmi les hauts barons de la cour des comtes de Champagne. Jehan, issu de cette race illustre, fut élevé avec soin sous les yeux de son oncle, l'archevêque de Reims, qui venait de sacrer Louis VIII, puis placé auprès du comte Thibaut VI, le *chansonnier*, depuis roi de Navarre, dont il devint sénéchal.

La première fois qu'il aperçut le jeune roi de France, le vertueux fils de Blanche de Castille, ce fut à la cour plénière de Saumur

[1] Saint Louis fut canonisé en 1297, par le pape Boniface VIII.

« où assistèrent bien trois mille chevaliers moult richement armés. » Il sentit, à la vue de ce prince, naître en son cœur l'amitié dévouée que son livre exprime si bien.

Cette amitié le porta à se rendre à l'appel de Louis IX et à se croiser. Il a peint admirablement la tristesse de ses adieux à sa « douce compaigne, » Alix de Grandpré, à ses amis, voisins et vassaux, et comme quoi, en repassant sous les murs du manoir paternel, « il ne voulut onques retourner la face, pour ce que le cueur ne lui attendrist du biau chastel qu'il laissoit, et de ses doulx enfancts !... »

Durant six années, compagnon inséparable de saint Louis et de tous les personnages illustres qui se pressaient à la croisade, il raconte simplement les hauts faits d'armes dont il fut témoin comme ceux dont il fut le héros; il n'exagère rien, mais il ne passe rien sous silence « li qui onceques ne mentit. » La langue qu'il parle sort de son cœur; elle en a l'honnêteté; et elle est hardie de même que son courage de chevalier.

Reproduire en l'analysant le récit de Joinville, ce serait répéter ici l'histoire de saint Louis. Un trait seulement.

Entassés par les Sarrasins dans une vaste salle, les principaux barons vont être massacrés. L'un d'eux, Gui d'Ibelin, connétable de Chypre, se jette aux genoux de Joinville et lui déclare ses péchés en confession : « Je vous absous selon le pouvoir que Dieu m'en a donné, lui répond le chevalier. Et quand il se leva d'illec, il ne se recorda de chose qu'il lui eût dicte ne racontée. » Puis il s'agenouille lui-même devant un des barbares qui brandissait sa hache, lui tend le cou et dit pour toute oraison : « Ainsi mourut saincte Agnez ! »

Au retour, après tant d'épreuves, il ne quitte plus le bon roi; il est admis à sa table, il chevauche à ses côtés, il prend part à ses conseils, il assiste à ses œuvres charitables, tout en ne voulant pas, il est vrai, laver les pieds aux pauvres le jeudi saint, et s'écriant : « Fi !... jamais ne les laveray-je à tels vilains ! »

Avec Louis IX se termine le livre du sire de Joinville. Selon la touchante expression de M. le marquis de Villeneuve-Trans : « Cette histoire s'arrête comme glacée et muette en face du mausolée de son saint maître. »

Digitized by Google

Mais elle s'arrête, recueillie dans le sentiment le plus touchant, celui de la vénération. Le serviteur ne voit plus dans son maître que le saint qui, du haut des cieux, veille sur la France :

« Encore escriprai-je quelque chose en l'onneur du bon roy Loys. C'est assauvoir, que moy estant en ma chappelle à Ionuille, il me fut aduis à certain jour, qu'il estoit deuant moy tout joieux. Et pareillement estois bien à mon aise, de le veoir en mon chastel. Et lui disoie : Sire, quand vous partirez d'icy, je vous menerai logier en vne autre mienne maison, que j'ay à Cheuillon. Et il m'estoit aduis, qu'il m'auoit respondu en riant : Sire de Ionuille, foy que dois à vous, je ne me partiray pas si toust d'icy, puisque je y suis. Quand je m'esueillay, je pensay en moy que c'estoit le plaisir de Dieu et de lui, que je le herbergeasse en ma chappelle. Ce que je fis incontinent après. Car j'ay fait faire vng autel en l'onneur de Dieu et de lui; et là y ay estably une messe perpétuelle par chacun jour, bien fondée en l'onneur de Dieu, et de monseigneur saint Loys...

« Et foys assauoir à tous les lecteurs de ce petit Liuret, que les choses, que je dis auoir veuës et sceuës de lui, sont vraies, et fermement le doiuent croire. Et les autres choses, que je ne tesmoigne que par oir, prenez-les en bon sens s'il vous plaist. Priant Dieu que par la prière de Monseigneur saint Loys, il lui plaise nous donner ce qu'il sceit nous estre nécessaire, tant au corps que aux âmes. Amen. »

Tout entier à ses regrets, à ses souvenirs, le sénéchal de Champagne vit passer plusieurs rois de France. Cependant sa vieillesse était verte; et bien qu'il eût atteint sa quatre-vingt-douzième année, le bon sire se rendit avec un chevalier et six écuyers au camp que Louis X (*le Hutin*) réunissait en Artois.

Il vécut encore trois ans après cette expédition.

Le manoir de Joinville n'existe plus; il a disparu, comme tant d'autres monuments qui étaient l'histoire vivante de l'ancienne France. Du moins le livre du chroniqueur restera-t-il, de plus en plus vénérable et précieux.

XVII

GAUCHER DE CHASTILLON

NÉ EN 1249 — MORT EN 1329

Du treizième au quatorzième siècle, c'est-à-dire de 1249 à 1329, vécut un de ces hommes rares chez lesquels s'allient les mérites les plus opposés : la valeur, la prudence, la modération, le désintéressement. Gaucher de Chastillon eut toujours l'épée à la main; il servit, sur les champs de bataille, sept rois de France; il contribua plus que personne aux victoires de Mons-en-Puelle et de Cassel; en un mot, il réprima énergiquement la turbulente ardeur des Flamands, éternels antagonistes des Valois. Durant cinq règnes, il porta haut et ferme la dignité de connétable; et il était tellement illustre, tant par ses services que par ses alliances avec la race de nos rois, qu'il avait le pas même sur les princes du sang. Mais ce que nous apprécions par-dessus tout chez Gaucher de Chastillon, c'est son œuvre politique. Si, après la mort de Louis X, le principe de la loi salique fut maintenu dans la personne du comte de Poitiers; si Jeanne de Navarre, fille du Hutin, ne monta pas sur le trône de France, malgré les prétentions qu'elle élevait à cet égard, ce résultat immense fut dû à la puissante intervention du connétable. Il se hâta de conduire à Reims le monarque dont les droits lui semblaient seuls légitimes, en vertu du vieux pacte français; et quand Philippe le Long eut reçu l'onction sainte et été acclamé par les prélats, les bannerets et les notables de la bourgeoisie, le héros qui disposait ainsi de la couronne sut défendre ce qu'il avait élevé.

Une seconde fois le péril reparut, après la mort de Charles le Bel. Édouard III, roi d'Angleterre, réclama la couronne, au nom de sa mère, Isabelle de France : il avait des droits directs, tandis que Philippe de Valois n'avait que ceux d'un cousin, d'un collatéral. Le connétable se trouvait là encore pour maintenir la loi salique, pour empêcher que la France eût la honte et le malheur de subir la do-

Digitized by Google

Gaucher de Chastillon défend seul l'entrée du faubourg de Minieh.

Google

Digitized by Google

mination anglaise. Les états généraux, convoqués, déclarèrent que Philippe, comme le plus proche héritier mâle descendu de saint Louis, en ligne masculine, serait reconnu *vrai roi de France*.

Peut-être le vieux connétable prévit-il douloureusement la lutte terrible qui devait s'engager entre les deux pays pour cette question d'hérédité et qui a attaché à notre histoire les trois dates funèbres de Crécy, Poitiers et Azincourt. Du moins il ne fut pas témoin de ce duel de cent ans.

Quand cet homme immense qui avait trouvé le temps d'aimer les lettres, de fonder à Chastillon-sur-Marne une école de langue romane, d'y appeler Jean de Meung [1], d'accueillir Dante exilé de son pays; quand ce héros disparut, la victoire quitta les champs de bataille, la prudence sortit du conseil; la France pencha vers sa ruine...

Mais du Guesclin venait de naître : et un jour le fougueux Breton retrouvera la victoire que le sage Charles V saura organiser, du fond de son hôtel de Saint-Pol.

XVIII

BERTRAND DU GUESCLIN

NÉ EN 1320 — MORT EN 1380

Les généalogistes, ces intrépides pionniers du passé, se sont donné de grandes peines pour trouver au vaillant du Guesclin une illustre origine. Ils ont même cité, à l'appui de leurs thèses, les prophéties de l'enchanteur Merlin. Mais la vérité paraît se réduire pour Bertrand à être né vers 1320, au château de la Motte-Broon, près Rennes, de Renault du Guesclin, gentilhomme breton, et de Jeanne de Malemains. Il était l'aîné de dix enfants, et par consé-

[1] Auteur du *Roman de la Rose*.

quent appelé à porter les armes. Dans les familles de ce temps-là, il n'y avait pas d'hésitation à cet égard : le sang du premier-né appartenait au pays.

« Il avoit le visage moult brun et le nez camus. Et avecques ce estoit-il de grosse et rude taille, rude aussi en maintien et en paroles. » « Je suis fort laid, » disait plus tard Bertrand lui-même... « mais serai hardi et vaillant à l'encontre des ennemis. »

Son enfance fut un prélude caractéristique à une vie de combats et d'aventures. Bertrand ne savait pas ce que c'était qu'un livre : en revanche, dès qu'il eut la force de monter à cheval et de tenir un bâton, il s'essaya contre les jouvenceaux du voisinage. Plusieurs fois il disparut, engagé dans des équipées lointaines, et sa pauvre mère en avait le cœur navré.

Une passe d'armes ayant lieu, de par l'ordre du duc de Bretagne, dans la ville de Rennes, un jeune inconnu s'y présenta et fit mordre la poussière à treize adversaires redoutables. Le quatorzième était le brave Renault du Guesclin. A son aspect, l'étranger recula, baissant humblement sa lance. L'étonnement, qui avait été général, cessa lorsqu'on apprit que le paladin n'était autre que Bertrand, le fils du noble chevalier. Les acclamations des spectateurs lui décernèrent la couronne due au *mieux faisant*.

Le duc de Bretagne étant mort sans laisser d'enfants, Charles de Blois et le comte de Montfort se disputèrent son riche héritage. Bertrand s'empressa de se ranger sous les drapeaux de Charles de Blois, que le roi de France favorisait. Dans l'autre camp se trouvait Olivier de Clisson, ce terrible guerrier qui fut d'abord l'ami des Anglais, pour devenir ensuite leur ennemi le plus acharné, et prendre enfin l'épée de connétable quand elle échappa aux mains défaillantes de du Guesclin.

Au siége de Rennes, que pressait le duc de Lancastre, Bertrand, avec une audace inouïe, brûla le camp des Anglais. Charles de Blois, reconnaissant, l'arma lui-même chevalier.

Les événements s'étaient compliqués par la mort du roi Jean. Comme nous l'avons dit plus haut, Édouard III, petit-fils, du côté maternel, de Philippe le Bel, prétendait avoir des droits à la cou-

Digitized by Google

ronne de France. La guerre se ralluma. A la bataille de Cocherel, les soldats donnèrent, d'une voix unanime, le commandement général à du Guesclin. Le rusé Breton feignit une retraite : aussitôt, malgré l'avis du chef ennemi, le fameux Jean de Grailly, captal de Buch, les Anglais et les Navarrais, leurs alliés, s'élancèrent à la poursuite des fuyards. Ils s'engagèrent dans un défilé où ils périrent presque tous. Le captal fut fait prisonnier et envoyé au nouveau roi de France, Charles V, dont messire Bertrand « étrenna ainsi la couronne. » Le roi lui prouva sa reconnaissance en le créant maréchal de Normandie et comte de Longueville.

La Bretagne était pacifiée ; mais les troupes qui avaient pris part à la guerre s'étaient réunies sous le nom de *grandes compagnies*, pour ravager la France. Campées aux environs de Châlons-sur-Saône, elles formaient un effectif de plus de trente mille hommes. Du Guesclin se chargea de venir à bout de cet embarras : il se mit bravement à la tête des *routiers* pour aller en Espagne, à la solde de Henri de Transtamare, dépossédé par Pierre du trône de Castille.

Voici en quels termes il harangua ces redoutables reîtres du quatorzième siècle ; on verra quelle finesse il y avait dans son langage militaire :

« Seigneurs, vers vous m'envoye le roy Charles qui, pour venger la mort de Blanche de Bourbon, sœur de la reine de France et de monseigneur de Bourbon, et pour faire repentir Pierre, le roy d'Espagne, qui l'avoit prise à femme et l'a fait cruellement souffrir sans sujet, a résolu de diriger son armée droit dans ses États. Il a plu au roy de me donner la charge de cette armée, et je m'adresse à vous, qui êtes renommés en chevalerie, en vous suppliant que, pour exhausser et maintenir notre foy, que le roy Pierre a trahie en accordant confiance aux juifs et aux Sarrasins, il vous plaise être de la partie. Frères et compagnons, après avoir causé tant de maux en France, pillé le pauvre peuple, ravi les femmes, tué les hommes, brûlé villes et églises, bien devons-nous à présent, ce me semble, faire service à Dieu pour nos âmes sauver. Sachez, seigneurs, que si vous me voulez croire et prendre pour compagnon, je vous ferai

tous riches et acquérir honneur, et bien vous montrerai le chemin. »

Tous l'acclamèrent et le suivirent.

A quelque temps de là, l'épée de du Guesclin rendait une couronne à Henri de Transtamare, comme elle avait assuré celle de Charles V. Malheureusement pour Henri, il avait le caractère impétueux et irréfléchi. Ayant vu don Pèdre revenir avec l'appui de l'Anglais, il voulut marcher à l'ennemi, contre l'avis de son général. La bataille fut perdue. Entouré de quelques chevaliers, du Guesclin luttait encore. Enfin il fut forcé de se rendre au prince de Galles, qui le plaça sous la surveillance du captal de Buch.

— Eh bien! dit le captal, vous me prîtes à Cocherel, et je vous tiens aujourd'hui.

— Oui; mais, à Cocherel, vous fûtes mon prisonnier, et aujourd'hui vous n'êtes que mon gardien.

Du Guesclin repoussa l'offre de s'attacher au service de l'Angleterre, et il fixa lui-même sa rançon à cent mille florins.

— Par saint Georges! vous vous estimez, messire! s'écria le prince de Galles.

— Je m'estime ce que je vaux.

— Mais où prendrez-vous une telle somme?

— Je ne suis qu'un pauvre gentilhomme, il est vrai; mais les rois de France et de Castille, le pape et le duc d'Anjou me prêteront les cent mille florins; et d'ailleurs, au besoin, les femmes de mon pays fileront pour payer ma rançon.

Du Guesclin ne se trompait pas: ce fut une femme, la princesse de Galles, qui voulut contribuer la première à sa délivrance; elle le pria d'accepter le don de vingt mille florins. Chandos, le célèbre capitaine anglais, en offrit dix mille, et ses officiers suivirent son noble exemple.

Muni de la forte somme qu'il avait reçue, Bertrand partit, sur parole, pour Paris, afin d'aller y recueillir le reste de la rançon. Mais lorsqu'il revint à Bordeaux, où l'attendait le prince Noir, son escarcelle était vide... Sur sa route, il avait racheté quatre mille captifs français.

Digitized by Google

Par bonheur pour du Guesclin, qui n'était pas ami du repos forcé, les souverains ses protecteurs acquittèrent la dette.

Une seconde expédition en Espagne, dirigée par le valeureux Breton, assura définitivement le trône à don Henri. Cent mille écus d'or et le titre de connétable de Castille furent la récompense du général victorieux. Pour ne pas perdre son temps il prit, au retour, plusieurs places fortes sur les bords de la Garonne. Enfin il arriva à Paris, où le peuple l'accueillit au cri de : *Noël! Noël!* Charles V envoya une députation au-devant de lui, le reçut avec les marques d'une vive amitié et lui présenta l'épée de connétable.

« Adonc s'excusa messire Bertrand grandement et sagement, et dit qu'il n'en étoit point digne, et qu'il étoit un *povre* chevalier et un petit bachelier auprès des grands seigneurs et vaillants hommes de France, bien que la fortune l'eût un peu avancé. — Là, lui dit le roi, qu'il étoit ainsi ordonné et déterminé de tout le conseil de France, lequel il ne vouloit pas briser[1]. »

Pour ne point désobliger le roi, Bertrand accepta la charge de connétable, et il n'en resta pas moins le meilleur *soldat* de son armée. Il continua à guerroyer, et notamment reprit devant Soubise le captal de Buch. Arrivé au déclin de la vie, son courage avait encore la verdeur de la jeunesse. « Sire, disait-il à Charles V, je suis vieux, mais non las. » Pour comble d'honneur il fut invité par son doux maître à servir de parrain à Louis d'Orléans, l'un des nobles fils de France. Depuis ce jour, Charles V n'appela plus du Guesclin que « son compère. »

Le 13 juillet 1380, le camp des Français, établi devant Châteauneuf-Randon, était plongé dans la consternation. Du Guesclin se mourait, sous l'étreinte d'une fièvre continue.

— Ne m'oubliez pas, mes amis, dit-il à ses compagnons d'armes. Rappelez-vous surtout, en quelque pays que vous fassiez la guerre, que votre devoir est d'épargner les gens d'Église, les femmes, les enfants et le pauvre peuple.

Cela dit, messire Bertrand demanda son épée de connétable, la

[1] *Chroniques* de Jean Froissard.

baisa dévotement et jura qu'il ne l'avait jamais tirée que pour l'honneur et le bien du roi; puis, ayant reçu d'une manière édifiante les derniers sacrements, il se recommanda d'une voix presque inintelligible « à Dieu, à la Vierge Marie et à leur sainte compagnie, » et il expira.

Le gouverneur de la ville qui avait capitulé se crut aussi bien engagé envers du Guesclin mort que s'il eût vécu encore : il vint donc, accompagné de l'élite des chevaliers anglais, déposer les clefs de la place sur le cercueil du connétable.

Les obsèques de Bertrand furent splendides; son corps fut déposé dans le caveau des rois, à Saint-Denis. Charles V ne pouvait faire moins pour le défenseur de son royaume, pour l'invincible guerrier qui *voulait entrer partout où le soleil entrait.*

XIX

JEAN GERSON

NÉ EN 1363 — MORT EN 1429

Reposons-nous un peu des batailles dans le sein de l'incomparable auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ.*

C'est au quatorzième siècle, — le siècle des grandes violences et des grandes vertus, — qu'appartient l'honneur d'avoir vu naître Jean Gerson, dans un village du diocèse de Reims. Il y a tout lieu de penser que les années d'enfance se passèrent pour lui au milieu des travaux utiles de la vie rustique; mais il dut probablement se révéler de bonne heure pour que ses parents aient fait le sacrifice d'une bonne partie de leur avoir afin de lui faire apprendre la « *saincte Écriture.* »

Jean vint à Paris, au collége de Navarre où il prit ses grades en théologie. Sa vocation fut déterminée par la rencontre d'un opuscule de saint Bonaventure : *Itinerarium mentis in Deum*[1]. Du jour

[1] *Chemin de l'âme vers Dieu.*

Digitized by Google

où il se fut nourri de cette lecture fortifiante qui lui fit abandonner les auteurs profanes, il sentit en lui le souffle de l'apostolat. Embrassant avec ardeur la vie religieuse, il s'astreignit aux plus rudes austérités.

A cette époque, l'Université avait atteint l'apogée de sa grandeur. Les rois, les papes eux-mêmes comptaient avec elle. Gerson en devint chancelier, à l'âge de trente-trois ans, en remplacement et sur la désignation de Pierre d'Ailly, son ancien maître, que l'épiscopat enlevait à ce poste important. Jusque-là, il avait été professeur à la faculté de théologie, et chanoine de l'Église de Paris. Si Gerson avait désiré devenir chancelier, c'est qu'il savait quel bien il pourrait faire et quels abus redresser, puisque alors l'influence de l'Université se mêlait aux affaires mêmes de l'État.

Gerson s'était trompé en croyant qu'il lui serait facile de corriger le mal dont il gémissait. Il ne se fut pas plus tôt mis en devoir de rétablir la discipline dans les écoles et d'exiger des maîtres la science réelle et le bon exemple, qu'un concert de plaintes et de menaces s'éleva contre lui. Abreuvé de dégoûts, mais surtout craignant d'être au-dessous des obligations étroites que lui imposait sa dignité, il voulut se démettre de ses fonctions. Peut-être aussi aspirait-il ardemment aux contemplations de la vie cénobitique. Heureusement pour l'Université et l'Église, ses amis le contraignirent à rester chancelier.

Il aimait les petits enfants d'une affection presque maternelle. Il s'en entourait, il allait même leur faire le catéchisme, et il écrivit à leur sujet son traité : *De Parvulis ad Christum trahendis*[1]. Ce fut, de la part de ses ennemis, un nouveau sujet d'incrimination. Un chancelier descendre à de pareils soins! enseigner les enfants du menu peuple! Sûrement, ce ne pouvait être que par orgueil et pour se grandir parmi les petits. Que n'invente pas la haine? Cependant Gerson ne négligeait aucun devoir important. Il combattait l'invasion des ordres mendiants, il éclairait les esprits sur les superstitions de l'astrologie et de la magie; il avait le courage de dénoncer à l'indignation publique ces saturnales favorisées par le bas clergé et nom-

[1] *De la direction des enfants vers le Christ.*

mées *Fêtes des fous*. Si l'on songe qu'il luttait ainsi pour la cause de la vérité et même du progrès dans le temps malheureux où Charles VI était presque constamment livré à la démence et où l'étranger avait envahi la France avec le concours de l'indigne reine Isabeau, l'on admirera la fermeté du chancelier.

Mais un événement terrible vint exercer une influence bien grave sur l'existence de Gerson. Nous voulons parler de l'assassinat commis dans la rue Barbette sur la personne de Louis d'Orléans par les ordres du duc de Bourgogne, son cousin. Après une courte absence, Jean-sans-Peur osa reparaître; et il trouva un apologiste dans le docteur Jean Petit, qui eut l'impudence de démontrer, par une accumulation de textes sacrés, qu'il est licite de tuer un tyran. Jean Petit résuma sa doctrine en neuf propositions.

C'était avec douleur, avec indignation que le chancelier avait entendu ces monstruosités. Entre sa conscience et le péril il n'hésita pas ; et non-seulement il prononça l'oraison funèbre du prince assassiné, mais encore il fit condamner par l'Université et l'évêque de Paris les neuf propositions de Jean Petit.

Les Bourguignons, furieux, coururent dévaster la maison du chancelier, et celui-ci n'échappa à la mort qu'en se tenant caché durant deux mois dans l'église Notre-Dame.

La vérité était si chère à Gerson, qu'il la disait toujours, au roi comme au peuple. Sa pensée ardente lui suggérait sans cesse des remèdes aux maux publics; il avait quelque pressentiment du système représentatif lorsqu'il conseillait au souverain « de faire venir des principaux points du royaume des personnes, tant nobles que clercs et bourgeois, pour entendre de leur bouche le libre exposé de la situation misérable de leurs contrées. »

Nulle part nous ne le voyons aussi grand, aussi pratiquement chrétien, que lorsqu'il se mesure avec le schisme d'Occident.

Vers la fin du quatorzième siècle, deux papes avaient été nommés presque en même temps, l'un à Avignon, l'autre à Rome. De là une anxiété cruelle pour les nations qui, se partageant entre les deux antagonistes, avaient lieu de se demander de quel côté se trouvaient l'infaillibilité et le droit d'excommunication.

Digitized by Google

Envoyé en ambassade auprès de Benoît XIII, Gerson, que le schisme remplissait de douleur, s'efforça d'obtenir l'abdication de ce pape. Il n'y réussit point et proclama, au retour, la doctrine de la suprématie des conciles généraux. Il ne se borna pas à émettre ces principes dans un traité spécial, il les soutint encore victorieusement au sein du concile de Pise, lequel prononça la déchéance des deux papes, qu'il remplaça par Alexandre V. — La résistance des pontifes supprimés nécessita la tenue d'un autre concile, celui de Constance, où, comme on sait, furent jugés et condamnés au feu Jean Huss et Jérôme de Prague, ces malheureux précurseurs des réformateurs du seizième siècle. Gerson avait été chargé par le roi et l'Université de poursuivre la condamnation des neuf propositions de Jean Petit. Il ne faillit pas à ce devoir. Mais la haine du duc de Bourgogne était trop vigilante pour lui permettre de revenir dans sa patrie. Ainsi, au sortir des travaux du concile, Gerson, proscrit, prit à pied le chemin des montagnes de la Bavière. Il n'était pas à plaindre, car il avait combattu pour la cause immortelle de la vérité. De retour en France, il se retira à Lyon, dans le couvent des Célestins, dont son frère était prieur. Les dix années qu'il passa dans cette sainte retraite furent peut-être les plus douces de sa vie : enfin il jouissait des joies pures de l'ascétisme, il entendait de loin la vaine rumeur du monde et, tout en aimant comme par le passé les jeunes enfants et se faisant *petit avec les petits*, il ajoutait de nouveaux chapitres à cette immortelle *Imitation* dont Fontenelle a écrit : « C'est le plus beau livre qui soit sorti de la main de l'homme; car l'Évangile n'en est pas. »

Il s'était toujours surnommé *le pèlerin*, jugeant avec raison qu'il n'était que dans un lieu de passage. Ainsi, la veille de sa mort, il pressentit que son rude voyage allait être terminé; et ayant rassemblé les petits enfants dans l'église où il les instruisait d'ordinaire, il leur adressa une dernière et touchante allocution, puis leur fit réciter cette prière : « Mon Dieu, mon créateur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Jean Gerson ! »

XX

VALENTINE DE MILAN

NÉE VERS 13 0 — MORTE EN 1408

Figure douce et plaintive, Valentine de Milan passe encore devant nous dans de longs vêtements de deuil. Nous sommes accoutumés à ne voir sur son visage qu'une seule expression, celle du regret, à n'entendre tomber de ses lèvres que les paroles de la mélancolie. Elle est surtout pour nous la veuve de Louis d'Orléans, le type de la veuve fidèle et inconsolée, rien de plus; car sa vie est bien courte et elle tient dans un moment immortel, le seul moment où Valentine soit sortie de son ombre modeste, où elle se soit montrée aux hommes, sublime de douleur et de tendresse, pour rentrer ensuite dans son silence et dans sa solitude. Son existence ineffaçable tient dans un mot que l'on n'oubliera jamais : « *Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien.* »

Elle nous venait d'Italie, cette princesse humble de cœur qui s'est plu à vivre ignorée, à une époque où tout semblait emporté dans un bruyant vertige, et où l'hallucination s'étendait véritablement du roi aux sujets. Fille de Galéas Visconti, elle avait épousé Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI. Elle ne trouvait que peu de plaisir à suivre son mari dans les fêtes turbulentes de la cour où le duc d'Orléans donnait l'essor à sa fantaisie insensée. Ces mascarades, ces danses effrénées, ces modes bizarres et monstrueuses, cette gaieté frénétique, tout cela n'était guère fait pour plaire à une jeune femme qui n'avait que des goûts nobles et simples. Elle marqua du dédain pour cette cour ensorcelée, qui s'en vengea en la calomniant. On s'en prit à ses vertus mêmes, à sa douceur, à sa bonté. On lui fit un crime de se consacrer à Charles VI, le pauvre fou, de lui tenir compagnie et de le charmer sans que l'on sût comment. Plus d'un la traita de sorcière, sans qu'elle eût d'autre enchantement que celui de sa piété pour attirer vers elle le triste malade. Seule il la reconnaissait, seule il l'aimait, et

Digitized by Google

toujours il voulait voir celle qu'il appelait *sa chère sœur*. Sans doute elle avait dans le regard, dans la voix, ce charme qui console, qui soulage, qui guérit.

Comment eussent-ils compris cette influence de la charité, cette puissance de la tendresse, tous ces hommes, toutes ces femmes de la cour qui abandonnaient si cruellement le malheureux roi pour suivre l'ingrate et infidèle Isabeau de Bavière dans ses fêtes criminelles? Charles VI était un délaissé; et voici pourquoi elle s'attachait tant à lui, cette sœur mélancolique qui, elle aussi, était une délaissée. Louis d'Orléans n'avait pas tardé à sacrifier sa femme à toutes les héroïnes de ses aventures. Valentine avait souffert et s'était résignée, cherchant ses consolations dans la prière, le soin de ses enfants et la compagnie du pauvre fou.

Louis d'Orléans fut souvent dur et cruel pour sa femme. Non content de la désoler par son abandon, il l'éloigna de sa présence. Quelque temps il la relégua à Neufchâtel. Plus tard, cependant, tout en persévérant dans sa folle conduite, il rendit à sa femme un peu de sa sollicitude et de sa confiance. Vers la fin de son existence, ce prince consultait Valentine sur ses projets si incertains, si périlleux, et qui devaient aboutir au subit renversement de sa fortune et de sa vie.

Un jour on rapporta à Valentine le corps inanimé de Louis d'Orléans, assassiné par les hommes de Jean sans Peur, au coin de la rue Vieille-du-Temple. Devant ce cadavre Valentine oublia tout, excepté le serment religieux qui avait lié son existence à celle de Louis. Elle n'eut plus qu'une pensée, celle de faire punir les assassins de son mari. On la vit, avec ses enfants, pâle et désolée, se jeter aux pieds du roi et demander justice. Elle pleurait à toucher tous les cœurs. On l'écouta, on s'attendrit; mais, comme le meurtrier était puissant et populaire, on ne fit pas droit à la pauvre veuve. Elle dut subir la vue de l'assassin, entendre les échos des acclamations qui saluèrent son retour, apprendre que dans la chaire chrétienne on avait prononcé son éloge et que le roi lui avait accordé des lettres de rémission « pour avoir fait mettre hors de ce monde son frère le duc d'Orléans. » Ses enfants furent obligés à feindre une réconciliation avec le vainqueur.

Veuve deux fois, frappée par le crime et l'impunité du coupable, transfigurée par son rôle de vengeresse impuissante, Valentine se désespéra, et bientôt tomba dans une triste et douloureuse langueur qui la conduisit vers la mort. Tout espoir lui était ravi. Qu'avait-elle à faire en ce monde, où elle ne pouvait pas même obtenir un tombeau pour son mari? La faiblesse, la timidité de ses enfants, lui faisaient craindre que jamais le crime n'eût son expiation. Elle n'espérait pas de vengeurs dans sa famille. Une seule consolation lui restait, c'était de voir grandir, ardent et courageux, ce fils de son adoption qui devait s'appeler Dunois et qu'elle avait élevé comme ses propres enfants. Elle le serrait souvent contre son cœur en lui disant : « Ah ! tu m'as été dérobé! c'est toi qui vengeras ton père ! »

Mais, malgré la tendresse de cet enfant, qui l'aimait comme sa mère, lasse, découragée, aspirant à la vie des bons et des purs, captive dans le monde des traîtres et des parjures, Valentine s'éteignit avec bonheur, et celle qui avait été grande un moment et douce à toute heure disparut en redisant une fois encore : « *Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien !* »

XXI

ALAIN CHARTIER

NÉ EN 1380 — MORT EN 1440

On est trop disposé généralement à considérer Alain Chartier comme le père de la poésie française. Il fut glorieusement précédé dans ce domaine par Thibaut, comte de Champagne, Guillaume de Lorris, Jean de Meun et Jean Froissard. Et même Christine de Pisan, qui écrivait avant lui, tint la balance égale avec celui auquel ses succès firent décerner, dès sa jeunesse, les titres « d'excellent orateur, noble poëte et très-renommé rhétoricien. »

Contrairement à l'usage qui a mené droit à l'hôpital tant de rimeurs et écrivains, Alain Chartier n'avait pas seize ans que déjà

Digitized by Google

il était nommé, par le roi Charles VI, clerc, notaire et secrétaire de sa maison, avec charge d'écrire l'histoire de son temps : à quoi il s'employa très-diligemment; et nous voyons que ses fonctions lui furent continuées par Charles VII. Sa douceur, son esprit, son inspiration naïve, lui avaient concilié toute la cour. La tradition dit que Marguerite d'Écosse, femme du Dauphin, depuis Louis XI, tint le bon Chartier en grand honneur.

On pourrait dire : Heureux homme, dont la vie n'a pas eu d'autres événements que des ouvrages, si Alain Chartier n'avait été que le poëte s'amusant à des jeux d'esprit, à des idylles et des ballades; mais son époque sombre et tourmentée déteignait sur lui, et le prosateur se mêla avec son inspiration honnête, avec ses appels à la foi et à la conciliation, aux tristes événements dont il fut le témoin. Dans le *Livre des trois Vertus*, il parla le langage de la religion ; celui de l'honneur, dans le *Quadriloque invectif*. Ce dernier mot s'appliquait, pour Alain, à la censure sévère, bien que paternelle, qu'il avait à infliger aux vices du temps. C'est un dialogue entre le Peuple, la Noblesse et le Clergé, formulant devant la France des plaintes réciproques, des accusations mutuelles. Quand la querelle a duré assez, la France invite ses enfants à se mettre d'accord, à s'unir contre l'ennemi commun.

C'est un tableau des plus saisissants, des plus exacts, et qui serait précieux pour l'historien.

Le *Livre des quatre Dames* est une touchante élégie sur le désastre d'Azincourt.

Mais le temps allait venir où Alain, reprenant courage, verrait la noblesse entière se rallier autour de Charles VII, presser les Anglais et peu à peu les chasser vers leurs vaisseaux. Dès lors il sentit vibrer en lui les cordes poétiques, et il put se donner les doux loisirs qui se sont traduits par ces titres gracieux : le *Débat du Réveille-matin*, le *Lay de plaisance*, la *Belle Dame sans mercy*, et surtout le *Débat des deux Fortunes d'Amour*.

Peut-être ne lira-t-on pas sans intérêt une strophe que nous extrayons d'une de ses poésies. La grâce du ton s'y unit à la gravité de la pensée, et ce vieux langage a du charme.

O fols des fols, et les fols mortels hommes
Qui vous fiez tant ez biens de fortune,
En celle terre et pays où nous sommes,
Y avez-vous de chose propre aucune?
Vous n'y avez chose vostre nessune,
Fors les beaux dons de grâce et de nature.
Si fortune donc par cas d'aventure
Vous toult les biens que vostres vous tenez,
Tort ne vous fait, ainçois[1] vous fait droiture:
Car vous n'aviez rien quand vous fustes nez.

La langue française — et surtout la langue poétique — était dans un état d'enfance barbare lorsqu'Alain Chartier la prit, la mania et lui donna un tour aisé, préparant ainsi la voie à Villon et à Clément Marot. Mais, pour croire et dire qu'il exerça sur son siècle une influence sans partage, il faudrait oublier qu'il fut précédé de quelques années par Christine de Pisan, et eut pour contemporain ce charmant poëte de sang royal qui s'appela Charles d'Orléans.

XXII

CHRISTINE DE PISAN

NÉE EN 1363 — MORTE EN 14..

Le roman le plus ingénieusement combiné n'offrirait peut-être pas de péripéties plus variées, plus saisissantes que la simple biographie de cette femme illustre, qui, élevée à la cour de Charles V, souffrit tant de tristesses et de misères sous le pauvre roi insensé, sous le malheureux Charles VI. Aucune Française n'aima plus la France : et cependant Christine était née à Venise, où son père, Thomas de Pisan, exerçait les fonctions de conseiller.

Thomas jouissait d'une grande réputation d'astrologue habile. On sait quelle place importante l'astrologie tenait dans cette époque, où la foi, en s'affaiblissant, laissait le champ plus libre à de gros-

[1] *Mais au contraire.*

Digitized by Google

sières superstitions. Mandé par le roi de Hongrie et le roi de France, Thomas opta pour ce dernier; il comptait ne rester qu'un an à Paris, où l'attachèrent définitivement les faveurs du monarque.

Christine avait grandi en beauté comme en science, apprenant le latin et faisant force lectures. Quand elle eut quatorze ans, son père choisit entre les nombreux soupirants de la jeune Vénitienne un gentilhomme pauvre nommé du Castel, notaire et secrétaire du roi. L'avenir des deux époux semblait assuré; leurs vertus, la similitude de leurs goûts, les biens acquis déjà par Thomas de Pisan, et enfin la protection d'un souverain, tout garantissait l'avenir du jeune ménage. Mais les malheurs fondirent sans relâche sur leur tête.

D'abord, ce fut la mort du roi. Selon l'usage, la cour nouvelle méprisa les vieux serviteurs et les mit de côté. L'astrologue — qui n'avait pas prévu sa mauvaise chance — vit décroître ses revenus et tarir la source des faveurs. Le chagrin qu'il en ressentit le conduisit au tombeau.

Quelque temps après, une maladie pestilentielle enleva Étienne du Castel à l'amour de sa femme et de ses trois enfants. Y eut-il jamais plus touchante oraison funèbre que ces lignes écrites par Christine, sous la dictée de la douleur : « Ayant encore en mon cœur le remords débile de celui sans lequel je ne devois ni ne pouvois avoir joye, et lequel faisoit de moy telle estime, que moins ne luy estois qu'une simple colombe correspondant à son vouloir... en luy avois tout mon confort, mon souhait et mon espérance... »

La jeune veuve rencontra partout l'injustice, l'inimitié, l'esprit de spoliation. Vainement réclama-t-elle la succession de son père. D'impitoyables créanciers la traînèrent de tribunaux en tribunaux. C'était avec raison qu'elle disait :

Tous nos beaulx jours et ma joye est allée.

Son talent devint son unique ressource. Après avoir savouré les dons de la fortune, elle fut réduite à se plonger dans la solitude, et les chants qu'elle y composa ne tardèrent pas à la rendre célèbre. Mais que de veilles laborieuses, à la lueur de la lampe! et combien il

était chèrement acheté, le pain donné aux trois orphelins! Parfois Christine dut encore se montrer chez les grands pour faire agréer la dédicace de ses livres : car, jusqu'au dix-huitième siècle, les auteurs n'ont guère vécu que par les dédicaces. Elle révèle les ennuis qu'il lui fallait cacher en fardant sa pauvreté sous « mantel fourré de gris, et soubs surcot d'écarlate. » Mais le travail et la retraite lui apprirent la patience et la résignation, qu'elle comparait à la rose « qui fleurit souefve et belle entre les espines poignants. »

Boëce, avec le traité de la *Consolation*, fut son compagnon favori; et le chemin qu'elle aima à suivre, ce fut ce *Chemin de longue étude*, titre que porte son principal ouvrage.

Sa grande réputation lui valut des propositions brillantes. Le comte de Salisbury, favori de Richard II, roi d'Angleterre, demanda le fils de Christine pour l'élever. Après la chute de Richard II, Henri de Lancastre, devenu roi à son tour, témoigna la même faveur à l'illustre auteur des *Dictiez et Ballades*. Le duc de Milan voulut l'attirer en Italie, mais elle préféra à son pays natal sa patrie adoptive. Philippe, duc de Bourgogne, lui témoigna pareillement son estime en lui commandant l'*Histoire de Charles le Sage*. Christine ne mit qu'une année à faire ce beau livre, où l'on a puisé tant de fois à pleines mains. Elle allait interrogeant la mémoire de tous ceux qui avaient connu le feu roi, et ses renseignements furent si bien pris, qu'ils n'ont jamais été démentis par personne.

A l'heure qu'il est, sa *Cité des Dames*, qui contient de si utiles avis sur le luxe excessif des classes bourgeoises, serait encore de saison.

Après avoir tant écrit, tant lutté, tant veillé, la pauvre Christine, toujours chargée de famille, toujours en butte aux impérieux besoins de la vie quotidienne, fut obligée de tendre la main aux puissants... Elle la tendit même à la folie : car son livre du *Chemin de longue étude* fut dédié par elle à Charles VI... Et ensuite, au milieu des malheurs publics, Christine de Pisan disparut de la scène du monde sans que l'histoire ait recueilli aucune lueur sur sa fin.

Digitized by Google

XXIII

CHARLES D'ORLÉANS

NÉ EN 1391 — MORT EN 1465

Charles d'Orléans n'avait que seize ans lorsque son père tomba en pleine rue sous le poignard des assassins apostés par le duc de Bourgogne. Il alla aussitôt demander justice au roi; mais Charles VI n'était plus qu'un fantôme couronné, et la puissance de Jean sans Peur rendit inutile cette courageuse protestation. Au lieu de punir le meurtrier, on entreprit une réconciliation entre lui et le fils de la victime. Ce fut dans la cathédrale de Chartres et avec un cérémonial extraordinaire qu'eut lieu cette scène dérisoire. Le duc de Bourgogne récita une formule convenue; après quoi, le roi lui pardonna : puis Charles d'Orléans et ses frères, lesquels versaient d'abondantes larmes, furent requis de pardonner également. Ils durent s'y engager; mais on comprend la valeur de cette paix cimentée par un sang encore fumant.

Charles se hâta de gagner son duché pour fuir une cour qui lui était odieuse. Là, il eut la douleur de perdre sa femme Isabelle [1], qu'il avait épousée l'année précédente.

Cependant la haine, comprimée par le traité de Chartres, ne faisait que sommeiller. Elle était plus vivace que jamais dans le cœur du duc de Bourgogne, qui ne pouvait pardonner aux princes d'Orléans l'amende honorable qu'il avait été obligé de faire envers eux. Il se vengeait indirectement en opprimant tous les malheureux qu'il soupçonnait d'être attachés à leur cause. Charles, indigné, ne songea plus qu'à s'unir aux ducs de Berry, de Bourbon et de Bretagne, et il s'allia plus étroitement encore avec eux en épousant Bonne, fille du comte d'Armagnac, qui tenait pour le duc de Berry.

[1] Fille de Charles VI et veuve de Richard II, roi d'Angleterre.

Les confédérés marchèrent sur Paris; mais, au moment décisif, ils furent abandonnés par le duc de Berry, dont le caractère était faible et irrésolu. Cette défection fit manquer l'entreprise.

Sans se laisser abattre, Charles jeta le cri de guerre, et ce fut alors que toute la France se divisa en deux partis : les Armagnacs ou orléanistes et les Bourguignons. A Paris, la populace, commandée par trois bouchers, commit contre les Armagnacs des atrocités dont, plus tard, les massacres de Septembre ne furent que la triste et exacte répétition. Sur les champs de bataille, où la lutte du moins était plus noble et plus égale, Charles obtint des succès marqués : il prit le Beauvoisis et le Soissonnais, rejoignit à Montdidier Jean sans Peur, qui leva honteusement son camp; puis le jeune héros s'empara de Saint-Denis et força à capituler le prince d'Orange, envoyé contre lui avec des forces nombreuses. Un pas de plus, et c'en était fait peut-être de l'influence du duc de Bourgogne, et l'invasion de Henri V d'Angleterre, appelé secrètement par Jean sans Peur, n'eût pas eu lieu.

Mais Dieu avait décrété, parmi les épreuves de la France, la funeste bataille d'Azincourt, où périt l'élite de la noblesse.

Sous un monceau de cadavres on trouva Charles d'Orléans, criblé de blessures, et pressant encore son épée d'une main.

Le roi Henri fit soigner à Calais le duc prisonnier : sitôt que l'état de sa santé le permit, on transporta Charles en Angleterre avec la ferme intention de l'y garder jusqu'à sa mort; car c'était le seul homme qui, par son courage, ses talents et sa prudence, pût traverser les projets des envahisseurs de la France.

C'est ainsi qu'à vingt ans ce prince, si admirablement doué par le ciel, fut arraché à la sphère d'action où il eût rendu tant de services.

Son rôle de poëte allait commencer.

Pendant vingt-cinq ans que dura son exil, son unique consolation fut dans les chants tantôt patriotiques, tantôt doux et gracieux, qu'il laissa tomber de son cœur. A diverses époques, il prouva par des stances élégiaques que, pour être éloigné de la France, il n'était pas devenu indifférent à ses malheurs. Il est resté fidèle à l'amour de sa patrie, le prisonnier qui écrit ces stophes :

France, jadis on te souloit nommer,
En tous pays, le trésor de noblesse,
Car ung chascun povoit en toy trouver
Bonté, honneur, loyaulté, gentillesse,
Clergie, sens, courtoisie, proesse ·
Tous estrangiers amoient te suir,
Et maintenant voy, dont j'ay desplaisance,
Qu'il te convient maint grief mal soutenir,
Tres chrestien, franc royaume de France.

. . . .

Souviengne toy comment voult ordonner
Que criasses Montjoye, par liesse,
Et, qu'en escu d'azur, deusses porter
Trois fleurs de lis d'or, et pour hardiesse
Ferner en toy, t'envoya sa haultesse,
L'auriflamme qui t'a fait seigneurir
Tes ennemis; ne metz en oubliance
Telz dons haultains, dont lui pleut t'enrichir,
Tres chrestien, franc royaume de France.

Quoi de plus gracieux que sa *Ballade de la Fortune*, et quels regrets n'éprouvons-nous pas de n'en pouvoir, faute de place, citer que la première strophe !

Je, qui suis Fortune nommée,
Demande la raison pourquoy
On me donne la renommée
Qu'on ne se peut fier en moy,
Et n'ay ne fermeté ne foy.
Car, quant aucuns en mes mains prens,
D'en bas je les monte en haultesse,
Et d'en hault en bas les descens,
Monstrant que suis dame et maistresse.

Les victoires de Charles VII, l'expulsion des Anglais, les bons sentiments de Philippe, le nouveau duc de Bourgogne, permirent enfin au duc d'Orléans de faire agréer sa rançon et de revoir sa patrie. Sa marche à travers la France fut un véritable triomphe, un triomphe assez éclatant pour inspirer de l'ombrage à Charles VII. Le duc ne fit donc que mettre le pied à Paris et se retira dans ses terres. Il ne s'occupa plus des affaires que pour revendiquer le Milanais, sur lequel il avait des droits par Valentine, sa mère, et pour aller plaider devant Charles VII la cause du duc d'Alençon, accusé et convaincu du crime

de haute trahison. Il parvint à obtenir, en faveur du coupable, une commutation de peine.

On croit qu'une altercation qu'il eut en plein conseil avec Louis XI précipita sa fin par le chagrin qu'il en ressentit. Sa mémoire resta bénie de tous, et nous ne saurions mieux compléter son éloge qu'en ajoutant qu'il fut le père de Louis XII.

XXIV

DUNOIS

NÉ EN 1402 — MORT EN 1470

Déjà nous n'avons eu que trop d'occasions de tracer le tableau des calamités qui pesèrent sur la France pendant que Charles VI se débattait contre la folie. Comme, ici-bas, le remède est toujours placé à côté du mal, Dieu voulut que le libérateur futur de la patrie naquît aux plus sombres jours, pour être prêt à accomplir son œuvre quand le moment serait venu.

Dunois, ainsi que nous l'avons dit plus haut, était fils de cet élégant Louis d'Orléans, assassiné par les sbires aux ordres du duc de Bourgogne. Il avait été destiné d'abord à l'état ecclésiastique, mais sa vocation l'entraîna vers les armes; il avait d'ailleurs à remplacer ses frères, faits prisonniers à la funeste bataille d'Azincourt. Avant l'âge de vingt-deux ans, il ne comptait pas moins de huit campagnes, et par son intrépidité il avait conquis la haute estime du connétable Arthur de Richemont. Mais il lui fallait une occasion pour mettre en relief ses talents militaires : cette occasion, le siége de Montargis la lui fournit.

Depuis trois mois les Anglais bloquaient la place, et ils espéraient la prendre par la famine. Dunois, chargé de les repousser, n'avait que seize cents hommes. Mais les Anglais avaient commis la faute de se séparer en trois quartiers communiquant par des ponts. Sur un avis que lui donne Dunois, le gouverneur lâche les écluses

du Loing; aussitôt, le camp des Anglais est submergé, les ponts sont rompus. Sans perdre un instant, Dunois et la Hire attaquent le quartier de Suffolk et celui de lord Poll. Les Anglais subirent une déroute complète. Depuis longtemps ils ne connaissaient plus l'humiliation d'être vaincus, et l'on peut dire que Dunois détruisit le prestige qui s'attachait à leurs armes.

Salisbury, successeur de Warwick, qui avait été cacher sa honte en Angleterre, amena dix mille hommes et investit Orléans. Ils pressèrent vivement la place et allaient s'en rendre maîtres quand le ciel, qui voulait mettre enfin un terme aux maux de la France, suscita cette héroïne qui a conquis l'admiration des siècles. Le 29 avril 1429, Jeanne d'Arc arrivait devant Orléans; le 8 mai, le siége était levé, au bout de sept mois de luttes et d'efforts inutiles.

La déroute qu'ils subirent à Patay leur coûta leurs deux meilleurs capitaines, Talbot et Warwick, faits prisonniers par Dunois. De son côté, Charles VII ne restait pas inactif, et successivement il reprenait Auxerre, Troyes, Châlons, Soissons et Compiègne. Chartres ouvrait ses portes à Dunois, qui, après le sacre du roi à Reims, se remit en campagne, et, s'étant joint à Richemont, entra avec lui à Paris par la porte Saint-Jacques. Le peuple parisien ne fit pas de quartier aux Anglais. Ceux qui se réfugièrent dans la Bastille furent bientôt forcés de se rendre.

D'inutiles pourparlers de paix furent suivis d'hostilités nouvelles. Dunois, qui avait reçu du roi reconnaissant le titre de comte, prit une part active aux siéges de Harfleur, de Gallardon et de Dieppe. Envoyé à Londres pour traiter de la paix, il réussit à faire signer une trêve de deux ans et à ramener son illustre et malheureux frère, Charles d'Orléans.

A partir de la reprise des hostilités, ce fut un enchaînement de victoires. Dunois acheva de faire rentrer la Normandie sous l'autorité royale : Rouen, comme Pont-Audemer, Lisieux et Mantes, redevint ville française. En récompense de ces services, Dunois avait reçu le comté de Longueville. Mais il n'était pas homme à se reposer tant qu'il restait quelque chose à faire. Il s'en alla reconquérir la Guienne. Bientôt il eut chassé les Anglais de Montguyon,

de Blaye, de Dax et de Fronsac, et, le 14 juin 1451, il fit à Bordeaux son entrée solennelle. Il était, dit un chroniqueur du temps, D. Godefroy, « armé de son harnois tout à blanc, monté sur un coursier blanc, couvert d'une riche étoffe de velours azuré, semé de lys d'or; et au plus proche de lui estoient les princes du sang, qui ne faisoient difficulté de lui céder le pas pour le singulier respect de son mérite. »

Comblé d'honneurs, Dunois parut assez important à Louis XI pour qu'il cherchât à se l'attacher et le chargeât de négocier sa paix avec les princes qui s'étaient confédérés contre la tyrannie naissante de l'ombrageux despote. Dunois fit signer le traité de Conflans. Le nouveau roi le nomma président du Conseil de réformation pour le bien public.

Ce fut au milieu même de ces paisibles travaux que Dunois fut frappé un jour, à l'âge de soixante-huit ans, d'un coup de sang, dont il mourut dans la nuit même.

Ses contemporains l'avaient qualifié le « sauveur de la France, » et la postérité lui a maintenu ce beau nom.

XXV

JEANNE D'ARC

NÉE EN 1410 — MORTE EN 1431

En 1429, les Anglais étaient maîtres de la plus grande partie du royaume de France. La misère et la désolation y étaient à leur comble; tout commerce avait péri; les paysans, au désespoir, n'ensemençaient plus la terre, et l'on avait vu des loups entrer affamés dans les villes; mais la patrie expirante allait être sauvée par une femme. La vierge secourable des batailles, longtemps rêvée au moyen âge, longtemps attendue, devait apparaître enfin dans une humble fille des champs.

Au village de Domrémy, sur les marches de Lorraine et de Cham-

Digitized by Google

A. Hadamard lit. Imp. Lemercier, Paris.

Supplice de Jeanne d'Arc.

Digitized by Google

pagne, à deux pas des grandes forêts des Vosges, on voyait une étroite cabane, où un laboureur élevait sa famille dans la crainte de Dieu et l'amour du travail. Jeanne, la plus jeune, avait été marquée du sceau de la prédestination. Elle était belle, elle avait le maintien grave et doux. De son père elle tenait un grand courage, de sa mère une grande piété. Elle aimait à aller à l'église et aux saints pèlerinages. Fuyant ses rieuses compagnes, souvent elle se retirait dans la solitude sous un arbre séculaire, que la tradition avait nommé l'*arbre des fées*. Au 1er mai, les petits enfants y suspendaient des couronnes, et le curé, pour combattre la superstition locale, célébrait chaque année une messe sous le hêtre. Ainsi Jeanne naquit dans un pays de naïves légendes, et fut elle-même une légende vivante. Mais, à côté de ces rêveries populaires, il y avait la cruelle vérité, il y avait la guerre avec toutes ses horreurs, avec les lamentations du toscin, les lueurs de l'incendie, le tumulte du pillage. Orléans, dernier boulevard de la monarchie, était assiégé et serré de près; Charles VII songeait à se réfugier en Espagne. C'était grande pitié au royaume de France.

En présence de tant de maux la jeune fille se demandait si Dieu n'enverrait pas un libérateur, comme il l'avait fait autrefois pour Israël. A travers ses ferventes oraisons, elle écoutait des voix qui semblaient l'appeler : « Jeanne, lève-toi! va assister le roi de France, sainte Catherine et sainte Marguerite te prêteront leurs conseils. » Tel était l'ordre quelquefois doux et tendre, souvent impérieux et terrible, que son cœur entendait. Ah! qu'elle aurait voulu, la pauvre enfant, après ces extases, s'envoler avec ses frères et ses sœurs du paradis, qui lui apparaissaient dans une grande lumière, pour lui dévoiler la volonté du Roi du ciel! Il fallait changer sa destinée, quitter son village pour le monde, ses bons parents pour la vie des camps. Elle qu'un seul mot déconcertait, il lui fallait aller vivre parmi des soldats que la guerre avait transformés en bêtes féroces. Quels combats Jeanne dut livrer dans son jeune cœur avant d'aborder les champs de bataille! L'archange saint Michel lui commandait de prendre les armes; son père jurait de la noyer si elle quittait sa chaumière.

Après avoir lutté longtemps et renversé des obstacles qui paraissaient insurmontables, Jeanne part enfin sous la conduite de deux gentilshommes, Jean de Metz et Bertrand de Poulengy, qui lui témoignèrent un grand respect. Elle parcourut ainsi, vers la fin de l'hiver, en pays ennemi, une route de cent cinquante lieues, au milieu de tous les périls possibles. Enfin elle arriva à Fierbois, village de Touraine, près Chinon, où elle entra le 24 février 1429, sans que son arrivée produisît une sensation marquée. Les courtisans étaient d'avis que Jeanne ne fût pas admise à voir le roi : « Je ne sais ni *a* ni *b*, dit-elle; mais j'ai une mission à remplir, c'est pour cela que je suis née. Je dois chasser les Anglais, délivrer Orléans, et faire sacrer le gentil Dauphin. » Les uns la crurent folle, les autres subirent peu à peu l'ascendant de sa foi et de sa sainteté. Pour éprouver la bergerette, Charles se mêla à la foule des seigneurs. Jeanne n'hésita pas, et, s'agenouillant humblement devant lui : « Gentil prince, dit-elle, le Roi des cieux vous mande par moi que vous serez son lieutenant au royaume de France, dont vous êtes vrai héritier. » Charles VII, très-surpris, la tire à l'écart pour l'interroger, et, après cet entretien, il déclara que Jeanne lui avait dit des choses secrètes que nul ne savait et ne pouvait savoir hors Dieu et lui, et que pour cette raison il avait pris grande confiance en elle. Cependant il n'y eut sorte de précautions dont on n'usât, tant cette mission paraissait surnaturelle; et Jeanne, bien qu'entourée déjà de l'enthousiasme du peuple, ne vit ses services acceptés qu'après avoir passé par l'examen des théologiens, du parlement, et subi mille questions. Toutes difficultés étant levées, on lui donna l'état d'un chef de guerre, écuyer, pages, hérauts d'armes. Ce fut merveille de la voir sous son armure blanche, chevauchant avec grâce sur son destrier noir, et brandissant une épée miraculeuse qu'on trouva, d'après son indication prophétique, derrière un autel de Sainte-Catherine de Fierbois. Elle tenait aussi un étendard de soie blanche fleurdelisé, sur lequel Dieu le Père était représenté un globe dans sa main, avec ces mots : *Jhesus, Maria.*

C'est ainsi que Jeanne d'Arc fit son entrée dans la ville d'Orléans, à côté de Dunois, suivie du peuple, des femmes, des enfants, qui

Digitized by Google

criaient *Noël!* et croyaient voir au milieu d'eux l'ange des combats. Elle répondait doucement à tous, les exhortant à honorer Dieu, le seul dispensateur de la victoire. Les plus vieux guerriers subirent son influence et reconnurent sa supériorité mystérieuse. Dès lors tout change de face. La confiance succède au découragement, la discipline au désordre ; chaque jour, nouveaux combats et nouvelles victoires pour les Français. Leur courage, abattu précédemment par tant de défaites, s'était ranimé : maintenant l'Anglais commençait à trembler et à reconnaître que la main de Dieu pesait sur lui.

Le 7 mai 1429, eut lieu une attaque générale contre les assiégeants, qui éprouvèrent une déroute complète ; le 18 juin, les Français gagnaient la bataille de Patay et prenaient Talbot ; le 28 juillet, le roi était sacré à Reims. Pendant la cérémonie, Jeanne se tint auprès de l'autel avec son étendard victorieux. « Il était à la peine, disait-elle fièrement, c'est bien raison qu'il soit à l'honneur. » Après avoir ainsi rempli sa mission, elle voulait se retirer et aller reprendre sa vie obscure : le roi la retint malgré elle. La pauvre Jeanne avait le pressentiment d'une mort prochaine et disait : « Je ne durerai qu'un an : hâtons-nous! »

. . . . . Quel changement! aux cris de joie et de triomphe, aux brillantes fanfares ont succédé des sanglots, des glas funèbres. Un bûcher est préparé...

Rouen, Rouen, de quel crime tes murs vont être souillés!

Une jeune fille, une douce victime, marche au supplice sous l'escorte de mille soldats anglais, armés de haches et d'épées. Ils croient laver la honte de leurs défaites dans le sang de Jeanne d'Arc. L'héroïque vierge de Vaucouleurs, prise par les Bourguignons en défendant la ville de Compiègne, a été vendue aux Anglais ; et, après les insultes les plus grossières, le procès le plus inique, cette sainte fille a été condamnée au feu. Jeanne avait été plus surprenante, plus courageuse pendant qu'elle se trouvait aux prises avec le mensonge et l'hypocrisie, que lorsqu'elle combattait face à face les ennemis, l'épée à la main. Rien n'était si simple, si pieux, si vrai, que tout ce qu'elle disait. Mais rien ne put la sauver de la fureur des Anglais. Malade, ils l'avaient soignée dans sa prison, afin qu'elle pérît

publiquement. Entraînée par les soldats, elle s'écriait : « Ah ! Rouen, Rouen, seras-tu ma dernière demeure? » Au pied du bûcher, on ceignit sa tête de la mitre de l'inquisition. En face, il y avait un tableau portant ces mots : « Jeanne, qui s'est fait nommer la Pucelle, menteresse, pernicieuse, abuseresse du peuple, devineresse, superstitieuse, blasphémeresse de Dieu, mal créant de la foy de Jésus-Christ, vanteresse, ydolastre, cruelle, dissolue, invocatresse de diable, schismatique et hérétique. » Elle demanda instamment un crucifix, celle qu'on accusait d'être une idolâtre! Un Anglais rompit un bâton et lui en façonna une sorte de croix.

Étant montée sur le bûcher, Jeanne fut attachée à une colonne en plâtre, et l'on alluma le feu. Frère Martin Ladvenu, qui l'assistait, resta au pied de l'échafaud et continua à l'exhorter assez haut pour qu'elle pût l'entendre. Elle écoutait avec une telle piété, que la plupart des assistants versaient des larmes. A travers la fumée la douce voix de la victime murmurait : « Jésus ! Jésus !... » Et elle disait aussi : « Ha ! Rouen, j'ay grant paour que tu ne ayes à souffrir de ma mort ! » Plusieurs des assistants, ne pouvant supporter ce douloureux spectacle, furent forcés de se retirer. Frère Isambard de la Pierre, qui, comme Martin Ladvenu, n'avait pas quitté Jeanne un instant, dit : « Qu'elle estant dedans la flambe, oncques ne cessa jusques en la fin de résonner, confesser à haulte voix le sainct nom de Jhesus, en implorant et invocant sans cesse l'ayde des saincts et sainctes de paradis; et encores, qui plus est, en rendant son esprit, et inclinant la teste, proféra le nom de Jhesus, en signe qu'elle estoit fervente en la foy de Dieu. »

Les Anglais eurent soin de jeter ses cendres dans la Seine, pour qu'il ne restât rien de l'héroïne qui avait porté un si rude coup à leur puissance.

Charles VII, qui n'avait pas su ou n'avait pu défendre Jeanne, fit du moins poursuivre la révision du procès. L'iniquité des juges fut démontrée. L'affaire avait été instruite avec le soin le plus minutieux; elle dura toute une année. Le 7 juillet 1456, il fut statué définitivement. L'arrêt nouveau ordonna les réparations les plus solennelles en l'honneur de Jeanne d'Arc. Dieu lui-même voulut le

Digitized by Google

venger : car tous ses persécuteurs moururent misérablement, tandis qu'avait été accomplie cette prophétie faite à Jeanne par ses *voix :* « Tu seras délivrée par grant victoire; prends tout en gré; ne te chaille de ton martyre; tu t'en viendras enfin au royaume de paradis. »

XXVI

JACQUES CŒUR

NÉ EN 1400 — MORT EN 1456

A vaillans cœurs rien impossible.

Cette belle et noble devise se lit encore sur une balustrade en pierre découpée à jour qui décore l'hôtel de ville de Bourges, l'ancienne demeure de Jacques Cœur, laquelle passait pour la plus belle maison du royaume en 1440. L'opulent argentier avait choisi cette héroïque maxime pour former son blason, et il nous dévoile ainsi le secret de sa fortune colossale : audace et naïf orgueil.

Par la grande aptitude qu'il développa dans les affaires commerciales, Jacques Cœur, sous le titre modeste d'argentier du roi, devint tour à tour ambassadeur et maître des monnaies de Charles VII. Il fut le bienfaiteur de son pays, l'homme le plus riche de son siècle, également célèbre par son patriotisme et son savoir. Sa vie pleine d'aventures et de mystères nous présente un triste exemple du néant des grandeurs humaines. Malgré toutes les difficultés qu'il dut éprouver dans ces temps de barbarie et de destruction, il était arrivé à la plus haute fortune. Il faisait un trafic considérable sur terre et sur mer. Un pied en Orient, un pied en France, seul il luttait contre le génie industriel des républiques de Gênes et de Venise. Familiarisé avec les hautes idées, il sentit de quelle importance serait pour sa patrie l'acquisition de la Normandie, et il prêta au roi le *nerf de la guerre*, l'argent nécessaire pour la reconquérir. Il entretint quatre

armées à ses frais, rétablit les monnaies, et fut le vrai fondateur du commerce en France et de l'ordre dans les finances.

Nous avons dit que Jacques Cœur avait rempli des missions pour son roi. En effet, il appuya Fregose dans une expédition sur Gênes; mais ce même Fregose qui, grâce à lui, avait dépouillé de la dignité de doge son compétiteur Barnabas Adorno, refusa de reconnaître la suzeraineté du roi de France, en disant : « J'ai conquesté le pays et la ville à l'espée, et à l'espée les garderai contre tous. » Réponse fière, mais qui témoignait d'une bien mince gratitude.

Jacques Cœur fut plus heureux dans son ambassade auprès d'Amédée VIII, duc de Savoie, qui avait accepté la tiare sous le nom de Félix V et qu'il décida à abdiquer et à reconnaître Eugène IV, le pape légitime.

Il obtint aussi du sultan d'Égypte, qui faisait aux chevaliers de Rhodes une guerre acharnée, de cesser des hostilités accablantes pour l'ordre. Son nom et ses présents eurent plus de poids que la lance des chevaliers.

Après tant de services rendus, Jacques Cœur fut anobli, et parvint au faîte des honneurs. Quand Charles VII vint prendre possession de la Normandie, il voulut que son habile et modeste conseiller à qui il reconnaissait devoir une partie des succès de la guerre, parût en cette circonstance avec distinction. Sire Jacques Cœur, l'argentier, figura dans cette marche triomphale sur le même rang et dans le même équipage que le beau Dunois.

C'eût été un miracle si de telles faveurs, de si grandes richesses surtout n'avaient pas excité la haine des uns, la convoitise des autres. Un parvenu, un homme sorti du peuple marcher à côté des premiers seigneurs du royaume! quelle audace! D'autant plus que la plupart de ces seigneurs étaient ses débiteurs, et que le poids du bienfait leur semblait lourd.

Une circonstance vint donner un chef à ce complot tacite des animosités cupides.

Georges de la Trémouille avait acheté, moyennant vingt mille écus d'or, divers domaines au marquis de Monferrat. Il ne put acquitter sa dette et vit avec rage tous ces biens passer entre les mains de

Digitized by Google

Jacques Cœur qui solda le prix d'acquisition. La Trémouille associa le seigneur de Chabannes à sa vengeance, et il mit du complot Jeanne de Vendôme. Une circonstance imprévue les rendit maîtres de l'esprit du roi qui avait résisté à tous leurs efforts.

Agnès Sorel fut frappée d'une mort presque subite à l'abbaye de Jumiéges où elle était venue rejoindre Charles VII. Les ennemis de l'argentier travaillèrent à aigrir la douleur du roi et à faire passer Jacques Cœur pour l'empoisonneur d'Agnès Sorel.

Un ordre est arraché au monarque; et le fidèle serviteur se voit jeté dans un cachot. On lui enlève tous moyens de justification, on lui défend toute entrevue avec son fils, l'archevêque de Bourges, on le dépouille de ses biens qui sont partagés entre ses accusateurs, et ce sont ceux-là mêmes qu'on lui donne pour juges. Cependant les commissaires chargés d'instruire l'affaire ne purent se soustraire à l'évidence de la vérité : ils déclarèrent mal fondée l'imputation de complot et condamnèrent Jeanne de Vendôme à faire, comme calomniatrice, amende honorable à Jacques Cœur.

Mais les ennemis ne se décourageaient pas : le procès fut recommencé. On appela en témoignage des gens perdus d'honneur, et l'on refusa d'entendre les hommes honorables qui eussent justifié Jacques Cœur; on exigea qu'il produisît des papiers utiles à sa défense, et il n'avait aucun moyen de se les procurer. Enfin pour vaincre sa résistance on étala devant lui les instruments de la torture... Alors cet homme que l'énergie et la conscience avaient soutenu, faiblit devant la question et avoua les crimes qu'on lui imputait!

Le but était atteint. On transmit au roi les aveux de l'accusé, et le chancelier Guillaume Jouvenel des Ursins libella longuement l'arrêt par lequel Jacques Cœur, déclaré atteint et convaincu de concussion, exaction, lèse-majesté, etc., était condamné à faire amende honorable au roi, nu-tête, une torche à la main, et de plus banni à perpétuité.

Cinq jours après, il subissait sa sentence, en présence d'une foule innombrable accourue pour assister à ce spectacle.

Mais si les vautours de la cour s'étaient acharnés à la perte de l'homme opulent dont ils convoitaient les trésors, en revanche, on

vit briller le dévouement de serviteurs reconnaissants, de marins fidèles qui devaient à Jacques Cœur leur fortune et restèrent ses amis dans le malheur. La fidélité est une vertu trop peu commune pour qu'il ne soit pas toujours opportun de la glorifier. C'est ainsi que l'histoire nous a conservé avec admiration le nom de Jean de Village, l'un des facteurs ou commis de Jacques Cœur. Non-seulement il refusa bravement de remettre aux gens du roi les navires de son maître, mais encore il parvint à le faire échapper du couvent des Cordeliers de Tarascon chez lesquels on l'avait conduit. Avec l'aide d'une vingtaine de compagnons de guerre, il conduisit Jacques Cœur à Marseille, puis à Nice, d'où il se rendit heureusement à Pise.

Jacques Cœur alla se réfugier auprès du pape Nicolas V, qui accueillit avec une bonté toute paternelle le proscrit ruiné, se rappelant qu'il l'avait déjà reçu dans la ville éternelle lorsqu'il y était venu, heureux et puissant, à la tête d'une magnifique ambassade.

Constantinople était tombée au pouvoir des Turcs en 1453. Ce grand et sinistre événement avait attristé toute la chrétienté. Le pape Caliste III tout animé de l'ardeur des croisades confia à Jacques Cœur le commandement d'une flotte avec le titre de capitaine général des troupes de l'Église. C'est ainsi que dans l'abandon des princes chrétiens, cet homme généreux répondait à l'accusation d'avoir fourni des armes aux infidèles. Dans le cours de cette expédition lointaine Jacques Cœur, en traversant l'Archipel, tomba malade et mourut à Chio où il fut enterré. C'est ce que rappelle à Bourges la chapelle funéraire des Cœurs. Dans de magnifiques vitraux, Jacques paraît transfiguré sous le costume de saint Jacques, patron des pèlerins. On voit dans ses armes trois coquilles noires, emblème de son triste et dernier pèlerinage, avec trois cœurs rouges, le triple cœur du héros marchand[1].

[1] Louis XI ayant réhabilité fort honorablement la mémoire de Jacques Cœur, ses enfants rentrèrent en possession d'une partie des biens et seigneuries usurpés si injustement par les ennemis de l'argentier du roi.

Digitized by Google

XXVII

RENÉ D'ANJOU

NÉ EN 1408 — MORT EN 1480

L'histoire fournit sans cesse les contrastes les plus frappants. Il n'est pas de grand homme, de conquérant, par exemple, qui n'ait eu son antagoniste. Si l'on parle de Louis XI, le plus dissimulé, le plus astucieux de tous les rois, on ne manque jamais de lui opposer la fougue, la violence de Charles le Téméraire, son implacable rival. Mais une dissemblance bien autrement marquée exista entre Louis XI et René d'Anjou qui, pour son malheur, régnait à la même époque que le fourbe habitant de Plessis-lès-Tours.

Nous n'avons pas besoin de rappeler ce que fut Louis XI, quelques mots suffiront pour faire saisir la dissemblance. René d'Anjou, roi de Sicile, était fastueux, courtois envers les dames, ami des lettres, écrivain lui-même à ses heures de loisir, brillant chevalier, brave sur les champs de bataille. Il se plaisait à ordonner des tournois, et il composa même à ce sujet un traité spécial; il s'entourait volontiers d'artistes et de troubadours. Le bonheur, le bien être du peuple était son rêve favori, son soin principal; il était grand *aumônier*, et jamais un pauvre ne le quitta les mains vides. L'approcher, c'était l'aimer. Tout ce qu'il y avait de guerriers illustres et d'érudits se pressaient à sa cour, où l'on ne savait pas ce que c'était que la haine, la dissimulation et la peur.

Pendant ce temps, Louis XI ordonnait des supplices, à l'instigation d'Olivier le Daim, son barbier, et il les faisait exécuter par son compère Tristan l'Ermite...

René naquit en 1408, dans le vieux donjon du château d'Angers : il était le second fils de Louis II, roi titulaire de Sicile et de Jérusalem, duc d'Anjou, comte du Maine et de Provence. Il n'eut d'abord pour tout apanage que le comté de Guise : mais son grand-oncle maternel, le cardinal Louis de Bar, le prit en une telle amitié, qu'il

lui légua son duché et, de plus, lui assura l'expectative de la Lorraine en le fiançant à Isabelle, fille aînée et héritière de Charles II, connétable de France. René eut pour compétiteur le comte Antoine de Vaudemont, seul prince du nom lorrain qui, avec l'assistance de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, gagna la bataille de Bulgreville. Fait prisonnier, après une résistance désespérée, René fut conduit à la tour du palais de Dijon. Cette captivité, bien que consolée par les égards de Philippe, dura un assez long temps; si bien que le pauvre René peignait, par symbole, des « *oblies d'or* » sur les murs qui le renfermaient. Cependant, son épouse dévouée Isabelle ne négligeait aucune démarche pour lui faire rendre sa liberté. Au moment même où René semblait le plus en butte aux rigueurs du sort, la mort de son frère aîné lui conféra le vaste héritage paternel, et en outre le royaume de Naples lui fut dévolu, par l'adoption de la fameuse Jeanne II.

Redevenu libre, il court rejoindre à Naples Isabelle qui l'y avait devancé, et s'était fait proclamer régente au nom de son époux. L'inconstance des Napolitains fit tourner les chances en faveur d'Alphonse, roi d'Aragon. Il fallut quitter la belle Campanie...

De retour à Nancy, René mit son épée au service de Charles VII, unit sa fille Marguerite à Henri VI, roi d'Angleterre, donna la Lorraine à son fils aîné le duc de Calabre, et transporta sa cour à Angers, où il institua l'ordre religieux et militaire du Croissant avec cette devise : « *Loz en croissant.* » Ce fut l'époque où il multiplia les tournois dans ses États.

Mais les plus rudes épreuves lui étaient réservées. La mort faucha autour de lui; le malheur frappa sa fille bien-aimée Marguerite; il vit son fils lutter péniblement en Italie contre des rivaux nombreux et déterminés; lui-même, il fut soudain dépouillé de l'Anjou par Louis XI, qui avait feint d'aller faire visite à son vieil oncle et qui mit dans Angers une garnison écossaise. A la nouvelle de cette félonie, René se contenta de dire : « Je ne offensay le roy de France par quoy il me dust faire ung tel tour; mais le vouloir Dieu soit faict, qui m'a tout donné et me peult oster à son plaisir. »

René se réfugia en Provence, et Louis XI lui prit encore son du-

Digitized by Google

ché de Bar. Il le fit même citer devant la cour des pairs comme accusé de haute trahison et d'intelligence avec « le Bourguignon. » La perspective de l'héritage de Provence put seule désarmer le tyran.

A Aix, où il acheva sa vie en 1480, il renouvela les bienfaits qu'il avait semés autour de lui à Angers. Jamais la Provence ne fut aussi heureuse que sous le « bon roi René, » dont la sollicitude éclairée s'étendait à toutes choses et qui, tour à tour guerrier, poëte, musicien et peintre, mit partout l'empreinte de sa vivacité et de son goût. Les divers livres qu'il avait composés sont ornés de miniatures précieuses qu'il exécuta lui-même ; et s'il a écrit le *Mortifiement de vaine Plaisance*, traité mystique, il a fait aussi une satire piquante des déceptions des courtisans et des siennes.

Lorsque la majesté de son trône ne réclamait pas une pompe convenable, René se montrait ennemi du luxe. Sa campagne ou *bastide*, située sur les bords de l'Arc, aux environs d'Aix, n'était meublée que de coffres grands et propres à s'asseoir et de bancs de bois rembourrés, couverts en cuir, ou de grossiers tapis. Les salles et les chambres n'en avaient pas d'autres, les murs étaient ornés de tapisseries de laine, et les rideaux du lit de René étaient en toile bleue, comme à son palais d'Aix. A Marseille, dont le séjour était si attrayant pour lui, on le rencontrait souvent seul sur le port pendant l'hiver, causant familièrement avec les patrons pêcheurs et leurs prudhommes. Il accorda au port de très-grands priviléges. Ses promenades favorites, qu'il faisait dans les lieux exposés au soleil, portent encore le nom de *cheminée du bon roi René*. La ville d'Aix lui dut une foule d'embellissements. Il aimait à aller s'asseoir dans la campagne sous quelque olivier et rendre la justice en plein air, comme autrefois saint Louis. René n'avait nullement besoin de recourir à ses officiers, pour appeler les parties intéressées qui invoquaient sa décision : doué d'une mémoire extraordinaire, il connaissait presque toute la population de sa capitale.

Malgré ses malheurs, il avait conservé une légère teinte de sa première gaieté. Il se plaisait à voir danser la morisque, à entendre les quolibets de son bouffon Phellipeaux, et à assister à la représen-

tation de *mystères*, tels que la *Moralité de l'homme mondain*, pièce à quatre-vingt-deux personnages. Mais le plus grand plaisir qu'il se donnât, c'était de faire le bien ; jamais il ne se sentait plus heureux que lorsqu'il avait à expédier des lettres de grâce ou de commutation de peine, à récompenser des services ou à distribuer quelque bienfait. Aussi, répétait-il souvent : « *La plume des souverains ne doit pas être paresseuse.* » Comme rien ne paraissait plus pénible aux yeux de René, que d'être obligé de refuser, il lui arrivait d'être importuné par des solliciteurs qui abusaient de sa bonté; alors il en plaisantait lui-même. C'est ainsi qu'un de ses barons le tourmentant à plusieurs reprises, pour en obtenir une nouvelle faveur : « Vous verrez, dit en souriant René, qu'il me demandera à la fin mon comté de Provence. »

Sa mort fut belle comme sa vie : « Priez seulement pour l'âme! » disait-il. Et il fit cette recommandation à Charles du Maine, son successeur : « Aymez vos peuples comme je les ay aymez. Dieu veult que les roys luy ressemblent bien plus par la débonnaireté que par la puissance. »

Croirait-on que malgré le profond souvenir que les Provençaux avaient gardé de René, ce fut seulement sous la Restauration qu'une statue fut élevée au « bon roi ! »

XXVIII

MARGUERITE D'ANJOU

NÉE EN 1429 — MORTE EN 1482

Personne n'eut jamais plus de titres de souverain que René d'Anjou : mais en même temps René, entouré de voisins puissants et dépouillé successivement de la plupart de ses possessions, était si pauvre qu'il se trouvait fort empêché de marier sa fille Marguerite. Il n'eût assurément pas trouvé un sou de dot dans ses trois royaumes de Sicile, d'Aragon et de Jérusalem. Tout à coup, une occasion ines-

Digitized by Google

pérée s'offrit à lui : la belle Marguerite, la princesse la plus accomplie de l'Europe, allait monter sur le trône d'Angleterre en épousant Henri VI !

Quelques mots sont nécessaires pour expliquer la position toute particulière de ce roi :

Édouard III, de trop glorieuse mémoire, avait eu sept fils. L'aîné, le prince de Galles, surnommé le *Prince noir*, à cause de la couleur de son armure, devança son père dans la tombe. Richard II, le fils du prince Noir, succéda à son aïeul ; mais il fut dépossédé par le comte de Derby, fils du duc de Lancastre, quatrième fils d'Édouard. Ce duc de Derby régna sous le nom d'Henri IV et légua son trône à Henri V. C'était, on le voit, un trône usurpé, mais le génie avait été une excuse que ne pouvait faire valoir le faible Henri VI, qui passa sa vie dans une imbécillité rarement lucide. Le duc de Glocester, oncle du roi, le tenait sous une tutelle despotique.

Pour mettre fin à cette autorité, un parti se forma, ayant à sa tête le comte de Suffolk. On chercha une princesse au caractère énergique, et c'est ainsi que Marguerite fut choisie.

Ah ! lorsque pour ce mariage il se célébra des fêtes si brillantes à Nancy, où « furent les roys réunis et autres en moult grants et somptueux estats et très-riches habillements, » la fille de René se doutait-elle des douleurs qui l'attendaient !

A peine couronnée à Londres, elle s'aperçut de la complète incapacité d'esprit du monarque anglais. Dès lors son parti fut pris : elle résolut de gouverner virilement. Son premier acte d'autorité, acte trop violent, fut l'arrestation de Glocester qu'on trouva mort dans sa prison.

Cet événement et diverses autres causes produisirent un mécontentement que Richard, duc d'York, héritier légitime par les droits de son père, Édouard Mortimer, s'empressa de mettre à profit.

De là cette terrible guerre des *Deux-Roses*[1], qui déchira si longtemps l'Angleterre et coûta la vie à tant de princes ; car on ne s'y

[1] La rose rouge de Lancastre et la rose blanche d'York.

faisait pas de quartier, et la hache du bourreau fonctionnait à côté de l'épée du chevalier.

La première rencontre des deux armées eut lieu à Saint-Alban's. Marguerite perdit la bataille. Henri VI, ce spectre royal qu'elle traînait à sa suite, fut blessé et tomba au pouvoir de l'ennemi.

Le duc d'York eut la générosité de se contenter du titre de *Protecteur*. Marguerite indignée profite d'un moment de lucidité du roi et le mène au Parlement où il déclare être en état de ressaisir le pouvoir.

La guerre se rallume. Cette fois, le duc d'York s'est assuré du concours de Warwick le *faiseur de rois*. Ils marchent sur Londres; Marguerite vole à leur rencontre; elle est vaincue à Northampton. Henri VI devient encore le prisonnier du duc d'York.

Prenant son fils dans ses bras, Marguerite parcourut le nord de l'Angleterre. Son courage, ses infortunes, sa constance lui gagnèrent de nombreux partisans. Suivie de forces considérables, elle arrive près Wakefield et détermine à une bataille le duc d'York, qui n'avait que cinq mille hommes. Victime de son imprudence, le duc est vaincu et tué. Sa tête, surmontée par dérision d'une couronne de papier, est plantée sur les murailles d'York. Le père de Warwick, le comte de Salisbury, est pris et mis à mort. Le deuxième fils du duc d'York, le jeune comte de Rutland, est égorgé sans pitié. Il n'avait que douze ans, et il demandait grâce à genoux!

Malgré ce succès, malgré une victoire remportée sur Warwick à Saint-Alban's, Marguerite fut obligée de se réfugier de nouveau dans le nord.

Le fils aîné du duc d'York entra à Londres où il se fit proclamer sous le nom d'Édouard IV, le 3 mars 1461.

Mais Marguerite revenait avec soixante mille hommes. Le choc eut lieu le jour de Pâques fleuries; la lutte dura depuis le matin jusqu'à la nuit; il y avait trente-six mille cadavres sur le champ de bataille dont Édouard IV resta maître.

L'Écosse donna asile à Marguerite, mais ne put rien faire de plus. Louis XI, que l'infortunée reine alla solliciter, était trop prudent pour s'engager dans une guerre contre l'Angleterre. Tout ce

Digitized by Google

qu'il accorda à sa parente, ce fut un corps de deux mille hommes, commandé par Henri de Brézé, sénéchal de Normandie, dont il n'était pas fâché de se débarrasser.

La reine, battue par la tempête, aborda enfin à Harwick. Son rival l'attaqua aussitôt, et la victoire qu'il remporta à Exham, dans le Northumberland, força Marguerite de fuir à travers l'épaisseur d'une forêt. Là, elle tomba au milieu d'une bande de voleurs qui la dépouillèrent. Ces misérables se disputèrent bientôt leur riche butin. Marguerite profita de cette circonstance pour s'échapper. Au détour d'un sentier, elle se trouva face à face avec un autre bandit. Sans s'effrayer, elle marche droit à cet homme : « Sauve le fils de ton roi ! » lui dit-elle, en lui présentant le jeune prince. La pitié saisit le cœur du bandit; par des chemins détournés, il conduit la reine jusqu'à un petit port de mer où elle réussit à s'embarquer.

Elle arriva à l'Écluse. Le duc de Bourgogne l'accueillit avec les égards dus à ses malheurs.

Au bout de six ans, Marguerite, dont rien n'avait épuisé le courage, put espérer que la fortune allait enfin tourner en sa faveur. Warwick s'était brouillé avec Édouard IV, et avait entraîné dans son parti Clarence, le propre frère du roi.

Warwick organisa une expédition, marcha sur Londres, en chassa Édouard, retira Henri VI de la Tour et convoqua un nouveau parlement.

Mais Édouard qui s'était sauvé auprès du duc de Bourgogne son allié, ne tarda pas à reparaître. Warwick ne voulut pas attendre Marguerite, dont il connaissait l'humeur altière. Le jour même où la reine débarquait à Weymouth avec des troupes françaises qu'elle avait obtenues de Louis XI, une bataille terrible s'engagea dans la plaine de Barnett. Par une de ces méprises qui arrivent si souvent à la guerre, Warwick vit ses troupes se charger mutuellement. Il se précipita en désespéré dans la mêlée où il succomba glorieusement.

Quelques jours après, la reine qui s'était avancée dans le Devonshire, fut attaquée vivement et prise avec son fils. Le jeune prince de Galles, conduit devant Édouard IV, dit avec fierté au vainqueur, qui lui demandait comment il avait osé entrer à main armée dans le

royaume : « J'y suis venu réclamer les droits de mon père et venger ses injures. »

Cette noble réponse fut le signal de sa mort. Édouard, irrité, lui jeta son gantelet au visage, et aussitôt le jeune prince fut égorgé par trente épées. Cette fois on voulut se débarrasser de Henri VI pour ne plus laisser de prétexte à la révolte. Le malheureux roi fut tiré de la Tour, promené dérisoirement dans les rues de Londres, puis mis à mort. Marguerite eût subi le même sort sans la crainte qu'inspirait Louis XI. Ce ne fut cependant qu'après avoir langui quatre ans dans les fers, qu'elle fut rachetée par ce souverain, moyennant une rançon de cinquante mille écus. Il est vrai que Louis XI, qui ne donnait rien pour rien, s'était fait céder par Marguerite ses droits éventuels sur la Lorraine, l'Anjou, le Barrois et la Provence.

La fin de la vie de Marguerite fut vouée à la retraite la plus triste et la plus austère. Durant sept années, cette femme, la plus malheureuse peut-être qui soit jamais montée sur un trône, put repasser dans sa mémoire les actes du drame horrible qui s'était joué autour d'elle et dont son caractère implacable n'avait que trop multiplié les sanglantes péripéties.

XXIX

LOUIS XI

NÉ EN 1423 — MORT EN 1483

On ne connaît généralement Louis XI qu'avec le dos voûté, l'extérieur sordide et son vieux chapeau orné d'une Notre-Dame en plomb, tel que Walter Scott l'a dessiné dans son immortel roman de *Quentin Durward*. C'est ne voir qu'un côté de sa figure.

Il y eut d'abord le dauphin, hardi chevalier, ami des lettres comme des combats, aventureux à l'excès, et si impatient de porter la couronne, qu'il entra dans tous les complots contre son père.

Les temps durs qu'il avait traversés en venant au monde à l'époque

Louis XI et Olivier le Daim

Digitized by Google

Digitized by Google

des grands désastres de la royauté, durent sans doute déposer et fortifier en lui la pensée qui traversa tout son règne. Mais au lieu de prendre l'épée, comme Philippe-Auguste et Charles VII, il préféra employer la ruse et s'appuyer sur le bourreau ; ce fut par la hache qu'il frappa la féodalité. Ses moyens furent vils et méprisables ; cependant son œuvre fut utile, et le but a fait excuser les moyens, puisque en réalité l'ensemble de la France et l'avénement de l'ère moderne datent de Louis XI.

Il eut pour mère la vertueuse Marie d'Anjou, pour parrain le perfide duc d'Alençon, qui passa sa vie à trahir tout le monde ; malheureusement il ne ressembla qu'à son parrain.

Sa première révolte contre son père eut lieu au lendemain de la restauration de Charles VII. Elle éclata à Niort, sous le nom de la *praguerie*. Il avait pour complices les principaux vassaux, et il feignit d'être leur otage. Le roi dispersa les confédérés et pardonna.

Louis mérita sa grâce en allant prendre Dieppe aux Anglais. De nouvelles menées le firent reléguer dans son gouvernement de Dauphiné, où il joua à la royauté en traitant avec plusieurs souverains. Ses intrigues devinrent si notoires, que Charles VII ne put les supporter davantage. En conséquence, il ordonna au sire de Dammartin de se saisir des domaines et de la personne du dauphin. Mais déjà l'avisé prince s'était enfui sous prétexte d'aller en pèlerinage, et il arriva ainsi chez le duc de Bourgogne qui tenait à Arras une cour plénière et y agitait un projet de croisade. Le dauphin feignit de vouloir se croiser. Qu'aurait pensé saint Louis de cette mascarade sacrilége ?

C'est à Gennape, ville du Hainaut, que Louis apprit la mort de son père. Il se hâta d'aller se faire sacrer à Reims, tandis que Tanneguy-Duchâtel payait de ses propres deniers les funérailles du feu roi. Son premier acte fut de menacer les membres du précédent conseil, de destituer le chancelier Juvénal des Ursins, de rétablir en leurs honneurs et prérogatives tous ceux qui avaient conspiré contre Charles VII, notamment Jean d'Armagnac et le comte d'Alençon. Sa duplicité ne tarda pas à lui créer partout des ennemis, car elle avait fomenté des troubles de tout côté. La ligue dite du *Bien public* se

forma, ayant à sa tête le duc de Bretagne. La bataille de Montlhéry où Louis donna d'aussi beaux coups de lance qu'au temps où il était dauphin, décida la fortune en sa faveur. Cette victoire n'empêcha cependant pas le roi d'être obligé de traiter à des conditions assez désavantageuses. Mais il se fiait à sa maxime : *Diviser pour régner*, et il se flattait de venir à bout des confédérés en les accablant l'un après l'autre.

Pour commencer sa lutte contre la noblesse, il travailla à se rendre populaire auprès des bourgeois et marchands de Paris, dînant chez eux, tenant leurs enfants sur les fonts baptismaux, renouvelant leurs priviléges, allant même jusqu'à les haranguer en place de Grève.

Et pourtant ce roi si cauteleux, qui marchait toujours les yeux fixés sur son but, fut pris lui-même comme la mouche dans la toile d'araignée, le jour où il entra à Péronne pour y conférer avec le duc de Bourgogne, sans penser que la révolte des Liégeois, par lui soudoyée, allait éclater au premier moment !

Ce ne fut qu'aux plus dures conditions que Louis XI sortit de Péronne. Ce qui dut lui être le plus sensible, c'est que sa réputation d'habileté y avait succombé, c'est que dans Paris les chansons et brocards couraient les rues, et qu'on avait enseigné aux pies à crier : *Péronne! Péronne!* Ce qui fut cause de la mort de ces pauvres oiseaux, dont Tristan l'Ermite fit un massacre général.

Obligé par le traité de donner un gouvernement à son frère, Louis XI lui abandonna, bien qu'à regret, la Guienne. Un empoisonnement le débarrassa de ce rival incommode. Personne ne s'y méprit, malgré les protestations de Louis XI.

Celui-ci cessa de garder aucune mesure vis-à-vis de la noblesse. Il fit tomber la tête du connétable de Saint-Pol ; le sang du duc de Nemours rougit l'échafaud et, par un raffinement atroce, fut versé comme une rosée sur le front des enfants de la victime. Louis XI avait l'habitude d'écrire d'un ton familier, et de parler de supplices en termes plaisants ; il y a de la potence dans toutes ses lettres.

Mais ce même homme qui semblait de sa main de fer défier la bourgeoisie aussi bien que la noblesse, éprouvait le contre-coup de

Digitized by Google

la terreur qu'il avait semée autour de lui. Retiré ou plutôt réfugié dans son triste château de Plessis, il en avait hérissé les abords de palissades, de chausse-trappes, de barreaux de fer, sans compter que ses arbalétriers avaient ordre de tirer sur quiconque approcherait de nuit.

Une bonne nouvelle arriva un jour jusqu'au sombre habitant de Plessis-lès-Tours : Charles le Téméraire avait péri sous les murs de Nancy!... Il ne laissait pour héritière de ses vastes États que sa fille Marie, Il y avait là pour Louis XI la plus belle occasion peut-être d'attacher, soit par un mariage, soit par la conquête, tant de provinces à la monarchie. Il la négligea; Marie de Bourgogne épousa Maximilien d'Autriche. Les Pays-Bas, l'Artois, la Franche-Comté et le reste du duché de Bourgogne furent perdus pour la France. Les conséquences de cette faute furent des plus funestes, puisqu'elle a créé la puissance de Charles-Quint. Mais Louis XI se préoccupait moins du dehors que du dedans; il était plus soucieux de discipliner son royaume que de l'agrandir. On en peut juger par les *conquêtes* vraiment utiles qui se firent à l'intérieur sous ce règne. La création des postes, l'institution de l'université de Bourges, celle des parlements de Bordeaux et de Dijon, l'introduction en France d'ouvriers italiens habiles à tisser la soie, enfin l'installation à Paris des premiers imprimeurs de Mayence, tels sont les bienfaits d'un règne qui, sans illustrer nos annales, a développé jusqu'à un certain degré la vie de la nation.

XXX

LOUIS XII[1] ET ANNE DE BRETAGNE[2]

La jeunesse de Louis d'Orléans fut ardente, dissipée et pleine de pensées factieuses. A cette époque, si l'on était près du trône,

[1] Né en 1462, mort en 1515.
[2] Née en 1476, morte en 1514.

l'amorce était trop séduisante pour qu'on ne s'y laissât point prendre. D'ailleurs, Louis avait des ressentiments à satisfaire; il avait dû obéir en frémissant à la volonté despotique de Louis XI, et épouser Jeanne la Boîteuse, la fille de ce souverain, pauvre créature laide et difforme, qui ne lui promettait aucune lignée. De plus, quoique le plus proche héritier de Charles VIII, il avait été exclu de la régence en faveur de la dame de Beaujeu, sœur aînée du roi, femme d'un caractère altier et dominateur. Louis devint donc l'âme d'une ligue des princes contre l'autorité de la régente, ligue dont le foyer principal était en Bretagne.

Le duc François régnait alors dans cette province, depuis tant de siècles détachée du royaume, auquel elle avait fait de grands dommages par ses alliances perpétuelles avec les Anglais.

L'héritière unique de François était cette jolie et intelligente duchesse Anne, dont sa main et le duché étaient un objet de convoitise ardente pour bien des ambitions, à commencer par celle de Maximilien, roi des Romains. Mais nul plus que Louis d'Orléans ne portait un fervent amour à la jeune duchesse, et il le prouva bien en s'enfermant dans Nantes, que l'armée française assiégeait, et en défendant cette ville à outrance.

L'année suivante (1488), une bataille décisive s'engagea à Saint-Aubin-du-Cormier, entre les troupes des confédérés et celles que commandait La Trémouille. La jalousie mutuelle des chefs coalisés avait préparé leur défaite. Louis d'Orléans fut vaincu et fait prisonnier. La dame de Beaujeu donna contre lui des ordres inexorables : de la prison de Lusignan il fut transféré à la grosse tour de Bourges, où il resta deux ans, et la nuit on avait la cruauté de le mettre dans une cage de fer!

Louis avait des amis fidèles : le comte d'Angoulême, père de François Ier, Georges d'Amboise, et jusqu'à la bonne Jeanne, ne cessèrent de solliciter sa grâce. Charles VIII, qui l'avait toujours aimé, le fit sortir lui-même de prison, l'embrassa et ne voulut plus le quitter.

Par reconnaissance, Louis travailla au mariage d'Anne avec le jeune roi. Cette union était d'une énorme importance, puisqu'elle rendait à la couronne une de ses plus belles perles.

Digitized by Google

A partir de ce jour, le duc d'Orléans, que la dame de Beaujeu, réconciliée avec lui, avait fait nommer au gouvernement de la Normandie, devint le plus actif serviteur de son beau neveu. Il l'aida valeureusement dans sa guerre d'Italie, détruisit la flotte napolitaine, prit Novare et y soutint, durant six semaines, un siége des plus rigoureux.

Au retour d'Italie, il apprit soudainement la mort de Charles VIII, survenue par accident. Les marques de douleur qu'il donna, à ce sujet, ainsi que les témoignages de son repentir pour le passé, furent touchants.

Il était roi, et son premier soin fut de pardonner à ses anciens ennemis; de dire tout haut que « le roi de France ne devait pas se souvenir des injures faites au duc d'Orléans, » et de répondre aux courtisans qui cherchaient à l'exciter contre le brave la Trémouille : « Si la Trémouille a bien servi le prédécesseur, il servira de même le successeur. »

Sa reconnaissance appela aussitôt Georges d'Amboise au poste de premier ministre, Georges d'Amboise qui fut « la langue et le bras de son maître. » Son amour pour le peuple éclata dans les réformes générales et l'allégement des subsides diminués d'un dixième, et réduits successivement à la moitié de ce qu'ils étaient sous le précédent règne. Ce fut grande rumeur parmi les courtisans, qui ne vivaient que du luxe et trop souvent des vices du souverain. Ils se vengeaient par des épigrammes. « Laissez-les se divertir, dit le bon roi; j'aime mieux voir les seigneurs rire de mon avarice que mes peuples pleurer de mes dépenses. »

La réorganisation de la justice témoigne, non-seulement de la bonté de cœur de ce monarque, mais encore de l'élévation de son esprit. Sans les excès des guerres de religion et les sombres fureurs des derniers Valois, Louis XII eût avancé d'un siècle la civilisation moderne. Il ordonne l'*égalité de tous devant la loi;* il fait abréger les procédures; préside lui-même aux séances du parlement, pour s'assurer qu'on y rend prompte et bonne justice; donne au conseil d'État une assiette permanente; abolit les confiscations, le droit d'asile, les juges d'épée; institue des parlements en Provence et en

Normandie; rétablit l'ordre dans les monnaies, dont il fixe le poids et la valeur; réprime la mutinerie de l'Université et fait cesser, parmi les troupes, les vieilles habitudes de *pilleries*.

Durant les sept ans de son union avec Charles VIII, Anne de Bretagne n'avait exercé aucune influence dans l'État, et elle avait dû s'effacer devant la dame de Beaujeu, se bornant à faire régner une étiquette minutieuse au palais des Tournelles et s'adonnant à des exercices de piété. A peine devenue veuve, elle avait repris le chemin de son cher duché et était rentrée en possession du patrimoine de ses aïeux. Ainsi le péril conjuré autrefois pouvait renaître, si Anne donnait sa main à un prince étranger. La raison politique, d'accord avec l'ancienne affection mutuelle de part et d'autre, amena Louis XII à solliciter du pape Alexandre VI l'annullation de son mariage avec Jeanne. L'infortunée princesse se consola en fondant à Bourges l'ordre de l'Annonciade[1]. Pendant que sa triste rivale s'éloignait, la veuve de Charles VIII remontait sur le trône de France. Mais son rôle était changé : elle voulut avoir ses prérogatives, gouverner son duché à part, sans contrôle et souverainement; elle eut une garde composée de cent gentilshommes bretons; elle reçut les ambassadeurs; elle disposa des plus hautes charges du royaume Le bon Louis XII la laissait agir à sa guise, se contentant de l'appeler « MA BRETONNE. » Il avait pour elle un respect et une tendresse inexprimables. Il permettait volontiers aux clercs de la basoche de le chansonner, mais il n'eût pas souffert une épigramme contre la reine. Durant l'expédition d'Italie, il ne cessa d'entretenir avec Anne un commerce d'épîtres galantes, toutes parfumées de mythologie.

La seule faute d'Anne de Bretagne, ce fut l'acharnement qu'elle montra contre le maréchal de Gié, de qui elle croyait avoir à se plaindre. Quelque soin qu'on eût pris de chercher partout des accusateurs au maréchal, on ne parvint qu'à faire prononcer son ban-

[1] Jeanne, vénérée dans l'Église sous le nom de sainte Jeanne de Valois, mourut en 1504, après avoir pris l'habit de l'ordre qu'elle avait fondé. Les huguenots brûlèrent ses reliques en 1562. Le pape Clément XII la canonisa en 1738, mais elle était honorée à Bourges depuis sa mort.

Digitized by Google

nissement de la cour. Le maréchal voulait que la Bretagne ne fût pas séparée de la France; et sa politique prévalut par le mariage de Claude, fille de Louis XII, avec François, comte d'Angoulême.

Anne de Bretagne mourut à Blois en 1513. Ses funérailles se firent avec une magnificence inouïe jusqu'alors.

Le 1er janvier 1515, Louis XII, qui, pour plusieurs motifs, venait d'épouser Marie, sœur du roi d'Angleterre Henri VIII, mourait deux mois après ce dernier mariage; et les crieurs des trépassés disaient par les rues, en agitant leur clochette : « Le bon roy Loys, père du peuple, est mort! »

Nous n'avons pas essayé de suivre Louis XII dans ses expéditions en Italie; la liste de ces combats, de ces ligues sans cesse formées contre la France, serait trop longue. Toujours dupe de sa bonne foi et de la perfidie des princes étrangers, Louis perdit toutes ses conquêtes, laissant à son successeur des droits, dont la revendication coûta bien cher à la France. Du moins, malgré les malheurs de ces guerres lointaines, mêlées d'autant de gloire que de revers et qui eurent pour seul effet utile d'initier notre pays au mouvement de la Renaissance; le règne de Louis XII fut, à l'intérieur, une ère de prospérité et d'abondance. Si les États généraux tenus à Tours en 1506, lui donnèrent par acclamation le titre de *Père du peuple*, la postérité a confirmé ce nom, « le plus beau et le plus honorable que jamais porta roi de France[1]. »

François Ier allait monter sur le trône avec sa bouillante valeur, son amour du luxe et des aventures; François, de qui le prudent Louis XII, qui le connaissait bien, disait : « Las! las! ce gros garçon nous gastera tout! »

[1] Brantôme.

XXXI

CLÉMENCE ISAURE

QUINZIÈME SIÈCLE

La France a vu dans le même siècle, à peu d'années de distance, deux femmes célèbres, qui furent, à des titres bien différents, l'honneur de leur sexe et la gloire de leur pays. C'est d'abord l'héroïne du Nord, la vierge guerrière appelant, le glaive au poing, un grand peuple à sa délivrance. Puis apparaît la douce vierge du Midi : des fleurs d'or à la main, elle vient ranimer par son exemple et ses bienfaits les arts de la paix et le génie des poëtes. Aussi, de même que les villes d'Orléans et de Reims consacrèrent le souvenir des exploits de Jeanne d'Arc; de même Toulouse s'honore d'avoir donné le jour à Clémence Isaure sa bienfaitrice, celle que ses contemporains reconnaissants et enthousiastes surnommèrent « Reine de la poésie. »

Issue, dit-on, de l'antique race des comtes de Toulouse, elle naquit vers l'an 1450. La légende raconte que la noble et riche fille aima un jeune chevalier, qui fut tué dans une bataille; que, fidèle à ce premier et unique amour, la triste fiancée se consacra au célibat; et que, livrée à une douce mélancolie, elle exhala sa douleur dans des chants tendres et pieux. En cherchant les consolations de la Muse et de la charité, elle rencontra la gloire.

Le luth des troubadours avait rendu la ville de Toulouse aussi célèbre que l'épée de ses comtes l'avait faite puissante. Au commencement du quatorzième siècle, il se forma dans cette noble cité une institution littéraire, un concours poétique, appelé *Collége de la gaie science*. Sept poëtes, « les mainteneurs, » étaient les patrons de cette académie. Ils enseignaient, fixaient les lois d'amour, « *leys d'amors*, » aux « poursuivants du droit sentier, » et distribuaient les fleurs du gai savoir, que se disputaient une foule de rivaux.

Au premier concours des poëtes de la langue d'Oc, ce fut Arnaud Vidal qui obtint la « joie de la violette d'or. » Le poëme couronné

Digitized by Google

a été conservé. On ajouta ensuite deux autres prix : l'églantine et le souci d'argent.

La célébrité de ces jeux littéraires sourit à la poétique Espagne ; Barcelone et Tortose firent demander des poëtes languedociens pour fonder chez eux de semblables colléges.

La fête des Fleurs fut plusieurs fois suspendue, par suite des calamités qui désolèrent le pays à diverses époques, et elle allait périr lorsque Clémence Isaure la releva par ses dons et en fut la seconde fondatrice.

Par sa volonté, les femmes y furent désormais admises ; Clémence elle-même fut au nombre des juges de la lutte. On choisit pour cette fête le mois de mai, le mois des fleurs et de la Vierge, et la cérémonie s'ouvrit par une messe, un sermon, des aumônes. Douce foi de nos pères, qui faisaient toujours de la piété la compagne du génie et du plaisir ! Ces concours prirent dès lors le nom de *Jeux floraux*. Des fleurs plus riches, qu'on appela *nouvelles*, ranimèrent l'émulation des concurrents.

La noble Toulousaine mourut en 1513. Les registres des capitouls, magistrats municipaux, parlent à cette époque de « feue dame Clémence, de bonne mémoire. » Sa statue de marbre blanc fut placée dans la salle du grand consistoire, où se célébrait chaque année, le 5 mai, la fête littéraire. C'était au pied de cette statue qu'on prononçait l'éloge de cette femme illustre, après avoir été jeter des roses sur sa tombe.

Il ne fallut rien moins qu'une révolution sanglante et la grossièreté républicaine pour effaroucher la Muse craintive et interrompre la célébration de ces jeux de l'esprit. Ils ne furent rétablis qu'en 1806.

Tous les poëtes ont chanté à l'envi la rénovatrice des Jeux floraux. Quelques savants, froids analystes, ont voulu contester son existence. Les esprits forts de 93 l'ont traitée d'aristocrate, et ont condamné à être fondue la table de bronze qui immortalisait ses bienfaits. Mais le culte voué à Clémence Isaure par ses compatriotes, par tous les esprits d'élite, est une tradition sacrée, et comme un symbole charmant de l'inspiration méridionale.

XXXII

BAYARD [1]

NÉ EN 1476 — MORT EN 1524

Pierre du Terrail, si connu sous le nom de « chevalier Bayard, » naquit en 1476, au château du Terrail, près Grenoble, en Dauphiné. Son trisaïeul et son bisaïeul étaient morts en combattant pour la France, le premier à la bataille de Poitiers, le second à celle de Crécy. Son grand-père était resté sur le terrain, à la journée de Montlhéry; enfin, son père avait été si grièvement blessé à Guinegate, qu'il n'avait jamais pu depuis remonter à cheval. Le descendant de tant de héros était digne de recueillir ces glorieuses traditions de famille.

Ce fut un grand jour que celui où le jeune du Terrail prit congé de ses parents pour se rendre, en qualité de page, à la cour du duc Charles de Savoie. Quand vint l'heure du départ, il parut monté sur un vigoureux cheval qui « *sentant si petit faix sur luy*, » se cabra à plusieurs reprises, de manière à désarçonner son écuyer; mais celui-ci se tenait aussi ferme en selle qu'un homme de trente ans et, à la grande satisfaction du vieux seigneur de Bayard et de tous les spectateurs, deux coups d'éperon le rendirent maître de sa monture. Pendant ce temps, « *la pauvre dame de mère*, dit le vieil historien, *étoit en une tour du château, qui tendrement ploroit.* » Toutefois, lorsqu'on lui eut annoncé que son fils était prêt à partir, elle le fit venir près d'elle, et après l'avoir exhorté d'abord à accomplir fidèlement ses devoirs de chrétien et de gentilhomme : « *Soyez humble et serviable à toutes gens*, lui dit-elle; *ne soyez ni médisant ni menteur; fuyez l'envie, car c'est un vilain vice; tenez votre parole. Soyez secourable aux pauvres veuves et aux orphelins, et Dieu vous en récompensera.* »

[1] Cette notice est due à la plume distinguée de M. Auguste Robert, auteur de la *Réforme en Allemagne* et du *Connétable de Bourbon*. (A. D.)

Digitized by Google

A. Hadamard del.

Bayard mourant reproche au Connétable de Bourbon sa trahison envers la France.

Google

Ces instructions, qui résument la morale de tous les siècles, se gravèrent profondément dans l'âme du jeune Bayard, et elles le dirigèrent toute sa vie...

Notre but n'étant point de suivre ce héros pas à pas dans sa glorieuse carrière, mais seulement de le montrer dans les situations qui mettent le mieux en relief ses vertus dominantes, nous ne parlerons pas de ses débuts dans le noble métier des armes. Il nous suffira de rappeler que Bayard, après avoir quitté le service du duc de Savoie pour celui du roi de France, se trouvait à la fameuse journée de Fornoue, où il marcha de pair avec les plus braves gendarmes, puisqu'il eut deux chevaux tués sous lui, et qu'il présenta à Charles VIII une enseigne prise à l'ennemi. Quelques années plus tard, la guerre s'étant rallumée dans le royaume de Naples, Bayard se vit plus d'une fois face à face avec le grand capitaine espagnol Gonzalve de Cordoue. C'est pendant cette campagne qu'il se signala par un fait d'armes semblable à celui d'Horatius Coclès. Il défendit à lui seul le pont du Garigliano, qu'un gros de cavaliers espagnols se disposait à franchir, et, grâce à cette héroïque résistance, les Français, qui allaient être surpris dans leur camp, purent en sortir et prendre l'offensive à leur tour.

Au siége de Brescia, blessé grièvement à l'attaque d'une barrière, Bayard fut porté dans la maison d'un gentilhomme vénitien qui s'était réfugié au fond d'un cloître, laissant sa femme et ses deux filles exposées aux mauvais traitements de la soldatesque. La pauvre mère, épouvantée en entendant heurter à sa porte, descendit et se jeta aux genoux du chevalier; mais aux douces et rassurantes paroles qu'il lui adressa, elle reconnût bientôt qu'au lieu d'un ennemi, c'était un protecteur que Dieu lui envoyait.

En effet, tandis que le reste de la ville subissait les horreurs du pillage, des archers veillaient sur la maison de la noble dame, avec l'ordre de n'y laisser entrer que les personnes désignées par Bayard. Grâce à l'habileté de maître Claude, chirurgien du duc de Nemours, le blessé fut sur pied au bout d'un mois, et à peine eut-il la force de se tenir à cheval qu'il se disposa à rejoindre l'armée.

La veille de son départ, son hôtesse entra dans sa chambre, et,

après l'avoir remercié avec toute l'effusion de la reconnaissance, elle le pria de recevoir à titre de présent, plutôt que de rançon, un coffre d'acier qu'elle prit des mains d'un serviteur, et qui était rempli de beaux ducats. Le bon chevalier se mit à rire et demanda à la dame combien il y avait de ducats dans la boîte qu'elle venait d'ouvrir. La pauvre femme, craignant qu'il ne fût courroucé d'en voir si peu, lui répondit : « Monseigneur, il n'y a que deux mille cinq cents ducats, mais si vous n'êtes pas content, nous en trouverons d'autres.

— Je vous remercie de vos ducats, madame, reprenez-les ; *j'ai toujours beaucoup plus aimé les gens que les écus, et croyez que je m'en vais aussi content de vous que si cette ville était en votre disposition et que vous me l'eussiez donnée.* »

Cependant, vaincu par les instances de la dame, Bayard se décida enfin à accepter son présent; mais il la pria de lui amener ses deux filles « *qui étaient fort belles, bonnes et bien enseignées,* » et lorsqu'elles parurent devant lui, il les remercia de l'agréable compagnie qu'elles lui avait faite durant sa maladie, car elles avaient plus d'une fois calmé ses souffrances et abrégé ses heures d'insomnie en jouant du luth et en chantant à son chevet; puis il leur dit : « J'ai accepté de madame votre mère les deux mille cinq cents ducats que vous voyez sur cette table; je vous en donne à chacune mille pour vous aider à vous marier, et, pour ma récompense, je ne vous demande que de prier Dieu pour moi. » En même temps, et malgré leur résistance, il leur mit les ducats dans leurs tabliers, puis, s'adressant à la mère : « *Madame, je prendrai ces cinq cents ducats à mon profit, pour les répartir entre les pauvres religieuses qui ont été pillées durant le siége; et je vous en donne la charge, car vous savez mieux où est la nécessité que toute autre. Et sur cela, je prends congé de vous.* » Alors il leur toucha à toutes dans la main, à la mode d'Italie, et les pauvres dames pleuraient si fort qu'il semblait qu'on les voulût mener au supplice. « *Fleur de chevalerie à qui rien ne se peut comparer,* dit la mère en se retirant, *le divin Sauveur Jésus-Christ, qui souffrit mort et passion pour tous les pécheurs, te veuille rénumérer dans ce monde et dans l'autre!* »

. . . . La renommée de Bayard était si populaire, qu'a-

Digitized by Google

près la fameuse bataille de Marignan, gagnée sur les Suisses en 1515, le roi François Ier voulut donner au noble capitaine un témoignage éclatant de son admiration en se faisant armer chevalier par lui... Laissons parler un des historiens du temps : « Alors Bayard prit son épée et dit : *Sire, autant vaille que si c'était Roland ou Olivier, Godefroi ou Baudouin son frère. Certes, vous êtes le premier prince que oncques fais chevalier, Dieu veuille qu'en guerre ne preniez la fuite!* Et puis, par manière de jeu, cria, l'épée en la main dextre : *Tu es bien heureuse d'avoir aujourd'hui à un si vertueux et puissant roi donné l'ordre de chevalerie! Certes, ma bonne épée, vous serez moult bien comme reliques gardée, et sur toutes autres honorée. Et ne vous porterai jamais, si ce n'est contre Turcs, Sarrasins ou Maures.* »

Quels guerriers étaient plus dignes que François Ier et Bayard de rendre ce dernier et solennel hommage aux traditions héroïques du moyen âge!

Bayard ne devait pas seulement combattre pour la gloire de son pays, il devait aussi combattre pour sa délivrance et le sauver des horreurs d'une invasion. La ville de Mézières honore chaque année, dans une fête publique, la mémoire de l'intrépide capitaine qui, enfermé dans ses murs démantelés, résista, avec une poignée de braves, à une armée de trente-cinq mille impériaux, qu'il contraignit à lever honteusement le siége.

Il se rendit ensuite en Italie, où l'armée française se trouvait compromise par suite de l'imprévoyance ou de l'incapacité de l'amiral Bonnivet. A peine arrivé sur le théâtre de la guerre, il reçut l'ordre d'occuper le village de Rebec avec deux cents hommes et quelques gens de pied, forces insuffisantes pour tenir tête à l'armée espagnole qui occupait déjà tout le pays. Le chevalier partit avec ses braves compagnons, auxquels il eut soin de dissimuler les tristes pressentiments qui l'agitaient. Arrivé dans le village qu'il devait défendre, il disposa du mieux qu'il put sa petite troupe, et lui-même, par la pluie et le froid, il fit le guet durant trois nuits. Enfin, épuisé de fatigue et miné par la fièvre, il s'était jeté tout armé sur un lit, quand les sentinelles françaises surprises par l'ennemi, se replièrent

sur le village et y répandirent l'alarme. Bayard, soutenu par son seul courage, fut bientôt à cheval; mais la position n'était plus tenable. Il ordonna à ses lansquenets d'abandonner les bagages et de se diriger en toute hâte sur Biagrassa; et lui-même, à la tête de ses gendarmes, il soutint le choc de l'ennemi. Trois jours après, le mouvement de retraite continuait sur une plus large échelle. Le principal corps de l'armée française avait quitté Biagrassa, et Bayard était resté à l'arrière-garde. « *Toujours le visage droit aux ennemis et l'épée au poing, il leur donnoit plus de crainte qu'un cent d'autres; mais comme Dieu le voulut permettre, la pierre d'une arquebuse vint le frapper au travers des reins et lui rompit tout le gros os de l'échine. Quand il sentit le coup, il se prit à crier : — Jésus!... Hélas! mon Dieu, je suis mort! — En même temps, il saisit son épée par la poignée en signe de croix, en disant tout haut : — Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam. — Puis il devint tout blême et manqua de tomber, mais il eut encore le cœur de prendre l'arçon de sa selle et de s'y tenir jusqu'à ce qu'un jeune gentilhomme, son maître d'hôtel, l'eut aidé à descendre et l'eut mis sous un arbre.* » Il vécut encore trois heures dans cette position, et malgré d'intolérables souffrances, il eut la force de consoler ses pauvres serviteurs, qui fondaient en larmes.

Bientôt les Espagnols parurent, et, en face du héros expirant, le marquis de Pescaire, leur général, déplora tout haut sa victoire. Ce n'était pas un capitaine du roi de France qu'il voyait étendu à ses pieds, c'était le plus noble et sans doute le dernier représentant de cette antique chevalerie qui réunissait en idée, sous la même bannière, tous les guerriers du monde chrétien.

... La ville de Grenoble se porta tout entière au-devant des dépouilles mortelles de Bayard, et ce fut une solennité à la fois triomphale et funèbre que ce retour du héros mort dans sa ville natale, et au milieu d'une population désolée. « *On eût dit, durant un mois, que le peuple du Dauphiné n'attendoit qu'une ruine prochaine, car on ne faisoit que plorer et larmoyer; et cessèrent fêtes, danses, banquets et tous autres passe-temps. Las! ils avoient bien raison, car plus grosse perte ne pouvoit advenir pour le pays.* »

Digitized by Google

Oui, répétons-le après le naïf et touchant historien du chevalier Bayard : « Ils avaient bien raison ! » Et disons plus : Quand de tels hommes disparaissent du monde, ce n'est pas seulement le pays, c'est l'humanité tout entière qui doit porter leur deuil.

XXXIII

MARGUERITE DE VALOIS

NÉE EN 1492 — MORTE EN 1549

La Marguerite des Marguerites ! Tel est le nom que donnait à cette princesse son frère François Ier, qui se connaissait en esprit, en grâce, en élégance. Il voyait en sa sœur le type d'une perfection rêvée et cherchée par quelques femmes de cette époque, l'image vivante de la libre et aventureuse Renaissance ; il voyait aussi en elle sa propre image reproduite avec une curieuse ressemblance, et peut-être embellie.

Marguerite de Valois, dans les portraits du temps, nous rappelle étrangement son frère. Même expression de physionomie, même caractère des traits longuement accusés. Cette figure est fine et intelligente comme celle du vainqueur de Marignan, plus douce, plus attrayante peut-être ; ce n'est pas la beauté qui nous ravit vers elle, c'est le charme plus sûr de son éternel attrait.

Au moral, Marguerite tient encore beaucoup du frère qu'elle préférait, et qu'elle accompagna toujours de la tendresse un peu maternelle d'une sœur aînée. Elle eut ses meilleures qualités sans qu'aucun des défauts fraternels altérât sa gracieuse nature. Comme lui, elle se sentait un cœur ouvert aux idées chevaleresques ; comme lui, elle avait un esprit souple, facile, amoureux du nouveau et du grandiose. Elle éprouva avec autant de vivacité cette curiosité inquiète qui s'intéressait aux merveilles imprévues de l'art ressuscité, comme au gain d'une bataille ou au succès de négociations diplomatiques ; elle res-

sentit également ce royal penchant pour les poëtes et pour les artistes qui, chez nous, est particulier à la race des Valois. Elle eut sa part, elle prit sa place, dans le mouvement de la Renaissance, auprès du souverain qui dirigea ce mouvement en France, et que nous nous représentons encore à la tête d'une élite d'artistes, marchant en avant dans la route glorieuse de l'inconnu.

Une pareille sympathie d'idées devait étroitement unir ces deux âmes. L'affection de Marguerite pour son frère fut fidèle et de toutes les heures; c'est l'affection la plus sincère, la plus désintéressée qu'ait trouvée ce roi si souvent trompé par ses ministres et ses favorites. Celle qu'il appelait encore sa *mignonne* ne lui eût donné que les meilleurs conseils s'il l'avait toujours écoutée, si toujours, comme une gardienne de ses destinées, il l'avait eue près de lui. Que de fautes elle lui eût épargnées ! Et qui sait si cette influence trop courte n'a pas été plus d'une fois salutaire à la nature excessive de François Ier ? Marguerite pouvait d'autant mieux conseiller son frère et lui montrer ses faiblesses qu'elle apercevait mieux que personne les grandeurs du roi-chevalier; elle l'admirait plus que tous les princes du siècle. Jamais elle n'était plus fière ni plus heureuse qu'auprès de lui; c'était pour elle une fête toujours nouvelle que d'accompagner François à Saint-Germain, à Fontainebleau, à Chambord. Ses lettres, récemment publiées, abondent en expressions d'une tendresse exquise et délicate, et qui n'avait rien d'aveugle ni d'intempérant. C'est l'épanchement d'une nature aimante et qui sait aimer jusqu'au dévouement et au sacrifice.

L'occasion du sacrifice ne lui vint jamais, mais le dévouement ne lui coûta pas. Après Pavie, lorsque François fut fait prisonnier et conduit en Espagne, Marguerite languit d'isolement et de regret. Elle prit à tâche de secourir ce frère et de lui témoigner son zèle dans ces ardentes paroles : « Quoi que ce puisse être, jusqu'à mettre au vent la cendre de mes os pour vous faire service, rien ne me sera ni étrange, ni difficile, ni pénible, mais consolation, repos et honneur. » Faut-il dire, à la honte des politiques de ce temps, qu'elle réussit peu dans sa mission d'Espagne, malgré cet élan de franchise et de loyauté ? Elle eut affaire aux plus perfides des hommes d'État, à

Digitized by Google

ceux qui avaient fait de la dissimulation un art, et de la mauvaise foi une science. A peine la laissa-t-on voir son frère. A son grand déplaisir, sur les instances de François lui-même, Marguerite dut s'éloigner et retourner en France, s'arrachant de la prison de Madrid plutôt qu'elle n'en sortait volontairement. Elle eût voulu rester près du captif et du malade, ne dût-elle avoir que « place de laquais auprès de sa litière. »

En France, elle ne retrouvait, en effet, rien de plus cher que son frère, dont elle attendait la délivrance avec une touchante anxiété. Mariée une première fois au duc d'Alençon, elle n'avait pu estimer ce prince frivole et méprisable. Quand il mourut, après avoir fui comme un lâche à la bataille de Pavie, elle put le regretter, mais sans que ce souvenir tourmentât toujours sa pensée. Son second mari fut plus digne d'elle ; ce fut Henri d'Albret, roi de Navarre. Elle régna à Pau, comme plus tard une autre Marguerite qui ne la valut pas ; elle eut sa petite cour, qui compta auprès de la cour de François I^er^, si éclatante et si pittoresque. A Pau elle se fit aimer de tous, comme à Paris, comme à Alençon.

Elle y transporta cet esprit large et *libéral* de la Renaissance qu'elle possédait au suprême degré ; elle y acclimata toutes les qualités fines et solides de sa flexible intelligence. Brantôme, peu scrupuleux d'habitude, et qui cependant a été désarmé par la pureté de cette vie irréprochable, a dit, en rendant hommage à Marguerite : « C'était une princesse de grand esprit et fort habile, tant de son naturel que de son acquisitif. »

De bonne heure, auprès de sa mère, Louise de Savoie, Marguerite de Valois avait reçu une éducation des plus conformes aux idées ambitieuses d'un temps qui aspirait à l'universel renouvellement ; c'était un peu une éducation *encyclopédique*, comme on dirait maintenant. Le latin et le grec y figuraient en première ligne ; l'espagnol et l'italien y intervenaient. Il s'y mêla de l'hébreu. Tout cet attirail de science épouvanterait les femmes de nos jours, et pourtant bien d'autres princesses, d'autres femmes illustres et charmantes, passèrent sous cette austère discipline. Souvenons-nous de Jane Grey et de Vittoria Colonna. Marguerite fut donc aisément, de plain-pied et

comme par la vertu de sa nature, la protectrice, l'interprète, le bon génie de tous ceux qui, tournant le dos au moyen âge agonisant, s'avançaient, lyre ou palette en main, science ou poésie en tête, à la recherche d'un monde nouveau, à la conquête d'une terre promise. Cœurs vaillants, audacieux, héroïques, à l'unisson desquels battirent des cœurs de rois et de princesses, âmes indépendantes de savants et de poëtes, vous avez toujours trouvé un écho dans l'âme éternellement jeune de Marguerite.

Quels sont ses favoris, ses préférés? Des artistes, des érudits, de *gentils* rimeurs : Marot, Rabelais, Philibert Delorme, Jean Cousin, Jean Bullant, pour qui jamais elle ne fut avare de ses encouragements ni de ses sourires. Elle s'attacha aux du Bellay, cette dynastie de poëtes [1]. Plus haut placé dans son estime, Érasme fut pour elle un ami, un conseiller; leur correspondance eut assez de suite et d'étendue. Érasme appréciait à sa valeur sa royale admiratrice, et il n'est rien de plus noble et de plus touchant que de voir cet homme âgé prendre plaisir à s'entretenir avec cette jeune femme, et cette princesse du sang de France rendre hommage à celui qui fut, de son temps, le roi de la littérature, monarque sans rivaux d'un trône sans prétendants.

Des deux parts l'honneur était égal, et, il faut le dire à la gloire des souverains du seizième siècle, Marguerite n'était pas une exception; mais cette ouverture d'intelligence, cette largeur de vues ne méritent pas moins d'être signalées. La reine de Navarre était bien de son époque; peut-être même la dépassait-elle sur quelques points. Ici commencerait une controverse où nous croyons inutile de nous engager. Bornons-nous à faire remarquer chez Marguerite un instinct de tolérance fort rare dans un siècle si hardi sous d'autres rapports. Cet instinct existe sans doute, mais chez combien de personnages historiques? On les compte. Marguerite fut douée de cette vertu des temps modernes. A Paris, elle protégea les esprits émi-

[1] Élève et amie des meilleurs écrivains de son époque, Marguerite fut aussi un écrivain à sa manière. Elle nous a laissé des contes où le goût, un peu libre du temps, a trop marqué son influence, mais qui n'en restent pas moins des pages d'un style naïf, gracieux, aisé et vraiment français.

Digitized by Google

nents, sans distinction de secte. Calvin, Guillaume Budé, Jacques, Le Fèvre d'Étaples, les imprimeurs Robert et Henri Estienne, tous plus ou moins suspects d'hérésie, se rencontrèrent chez elle. Faut-il en conclure qu'elle-même s'était livrée aux suggestions de ces novateurs? Ne favorisait-elle pas dans la plupart d'entre eux le lettré plutôt que l'homme de parti? Plus tard enfin, lorsque dans sa cour de Pau elle ouvrit un asile aux persécutés, fit-elle autre chose que de céder à des sentiments de large et impartiale humanité? Pourquoi mettre en doute sa foi catholique? L'Hôpital n'a-t-il pas montré en sa personne l'accord de l'orthodoxie et de la tolérance? Mais cet effort supérieur d'une intelligence qui se met au-dessus des haines de parti était peu compris à cette date. Marguerite trouva des dénonciateurs en Sorbonne. Les derniers scolastiques se livrèrent contre elle à une vengeance de cuistres; ils la firent jouer, sur le théâtre de Navarre, dans une de leurs comédies latines. François I^{er} voulait châtier cette insolence; Marguerite pardonna. Mais ce fait ne fut pas isolé; les dénonciations, les calomnies se succédèrent. Elles eurent des interprètes à la cour. Anne de Montmorency, ce vaillant soldat, ce malheureux général, cet homme à la nature mélangée d'âpres défauts et de robustes qualités, fut le plus violent contre la reine de Navarre. François I^{er} répondit à ses emportements en homme d'esprit et de sens : « Ne parlons point de celle-là; elle m'aime. Elle ne croira jamais que ce que je croirai et ne prendra jamais de religion qui préjudicie à mon État. » Comment supposer que Marguerite se fût séparée du frère auquel elle avait lié sa vie par des nœuds d'affection si étroits! Sans reproduire contre elle ce vieux reproche d'hérésie, laissons la gloire de la tolérance à celle qui fut digne d'être la grand'mère de Henri IV, comme elle était vraiment digne d'être la sœur de François I^{er}.

Ainsi, nulle tache à cette aimable renommée. Pure et charmante figure que nous quittons avec autant de regret que le siècle dont elle ne pourrait se détacher, siècle enthousiaste, ardent, débordant d'allégresse et de sympathie; âge de l'illusion, de la fécondité, de la verdeur, de l'espoir infini; seconde jeunesse du monde, et que l'on a si bien appelée du beau nom de *Renaissance!*

Digitized by Google

XXXIV

FRANÇOIS Ier

NÉ EN 1494 — MORT EN 1547

Nous voici avec François Ier dans la splendide aurore de cette Renaissance des Lettres et des Arts, dont l'aube encore indécise datait de la prise de Constantinople et de la dispersion des Byzantins en Europe. Le commencement du règne nouveau a un grand air : ce n'est plus le souverain qui, dès l'abord, voit ses proches conjurés contre lui ; il ne s'agit plus d'arracher péniblement un serment de fidélité à de grands vassaux plus puissants que le roi. François est libre ; il concentre dans ses mains tous les ressorts du gouvernement. Il a cette belle gendarmerie que lui a léguée Louis XII ; il trouve les finances en bon ordre, et il peut sans effort préluder en envoyant, par delà les monts, une brillante armée sous la conduite du connétable de Bourbon, de Trivulce, de la Trémouille, de Bayard, revendiquer le Milanais. Lui-même il gagne en personne la bataille de Marignan, la plus acharnée peut-être qu'eussent jamais livrée les Français.

Charles-Quint devient empereur d'Allemagne, et une rivalité de trente ans s'élève entre les deux souverains.

Quelques lignes peuvent résumer les malheurs de François Ier. — Le Milanais, dont le gouvernement avait été confié au maréchal de Lautrec, est perdu. Les persécutions de Louise de Savoie, la mère du roi, lassent la patience du connétable de Bourbon et poussent ce redoutable général sous les drapeaux de Charles-Quint. Bourbon achève de chasser les Français d'Italie ; son implacable ressentiment les poursuit en Provence, où il prend Aix, Toulon et met le siége devant Marseille. François Ier le repousse, et à son tour le suit en Italie. Il rentre dans Milan ; mais il avait contre lui la plus puissante confédération, contre lui s'étaient ligués Adrien VI, Charles-Quint, Henri VIII, qui lui avait si bien juré amitié dans la fameuse entrevue

Digitized by Google

François Ier visitant l'imprimerie des Estienne

Digitized by Google

Digitized by Google

du *Drap d'or*. A cette coalition s'étaient jointes la république de Venise, Gênes, Florence, Lucques, etc. Les Espagnols avaient fait irruption à Bayonne, les Allemands en Champagne, les Anglais en Picardie.

Divisant son armée et s'arrêtant au siége de Pavie, François Ier voulut absolument livrer bataille au traître Bourbon, qui était accouru avec ses Allemands. Il pouvait être vainqueur s'il eût laissé son artillerie, si bien commandée par Galliot de Genouillac, continuer à ravager les rangs des Impériaux ; mais il se méprit à un faux mouvement de retraite exécuté par l'ennemi. Il n'écouta que cette valeur chevaleresque qui a tant de fois perdu les Français... Le nom de *Pavie* dit le reste. La Trémouille, Louis d'Ars, le maréchal de Foix, tombèrent autour de François Ier ; lui-même, couvert de blessures, mais se défendant jusqu'à la mort, il dut rendre son épée...

Avant d'être pansé, il entra, dit-on, dans une église de chartreux, voisine du champ de bataille, et trouva les religieux impassibles, chantant un psaume. S'étant agenouillé, il récita à haute voix ce verset : *Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas*.

Nous ne garantissons pas l'anecdote, non plus que l'exactitude parfaite du fameux mot : *Tout est perdu, fors l'honneur ;* mais ce mot est si vraisemblable, que nous voulons le tenir pour vrai. Le sang avait coulé par tous les pores, mais l'honneur était intact.

Cependant la Providence avait permis que les souverains étrangers prissent quelque effroi de la grandeur démesurée de Charles-Quint, et que la victoire tournât contre celui qui l'avait remportée. Un peu de patience encore, et François Ier n'eût pas, pour recouvrer plus tôt sa liberté, signé le traité honteux de Madrid et remis à l'Espagnol ses deux fils en otages. Il savait d'ailleurs que ce traité était inexécutable, et il avait bien conçu le projet de le faire casser par les notables du royaume.

Les hostilités recommencèrent, et une nouvelle armée française périt de la peste sans avoir même combattu. Le traité de Cambrai coûta à la France la perte de l'Artois et de la Flandre, sans compter une somme de deux millions d'écus d'or.

Ici se présente le Protestantisme, d'abord favorisé par François Ier,

qui n'était pas fâché de tirer des papes une revanche pour leurs nombreuses défections à son égard. Il protégea donc les nouveaux religionnaires et en plaça même quelques-uns dans le Collége royal qu'il venait de fonder; il soudoya aussi en secret les protestants d'Allemagne pour créer un embarras à son heureux rival. C'était l'époque où Henri VIII, l'ancien défenseur du catholicisme romain, en devenait l'adversaire le plus implacable. Charles-Quint dénonça François I^er au pape, et, pour apaiser Rome, François ne trouva rien de mieux que de faire brûler vifs quelques protestants et d'assister avec ses fils à cet auto-da-fé.

Cette soumission n'empêcha pas un second envahissement de la Provence par les Impériaux. La belle défense du maréchal de Montmorency les força de se retirer avec de grandes pertes. Vint ensuite le jour où Charles-Quint eut besoin de traverser la France pour aller châtier les Gantois révoltés. La loyauté de François I^er fut parfaite, mais fut-elle habile? Ne fut-ce pas aussi une faute d'avoir attendu pour reprendre la guerre que Charles fût revenu de sa désastreuse expédition contre Alger?

Le traité de Crépy termina trente ans d'une lutte à peu près sans résultats, puisque l'empire de Charles-Quint demeurait debout dans sa grandeur colossale.

François I^er, pour qui le royaume avait fait tant de sacrifices et la noblesse versé sans murmure le plus pur de son sang, mourut à Rambouillet le 31 mars 1547. Son principal mérite, aux yeux de la postérité, est de s'être déclaré le protecteur des arts et des lettres, suivant l'exemple si beau que lui donnait Léon X. Il sut apprécier et attirer les hommes de génie qui, à cette époque féconde, illustraient l'Italie. Il défendit même contre la fureur des parlements les savants soupçonnés d'hérésie, et étendit son indulgence aux Vaudois de Mérindol, dont la destruction était déjà décrétée. Clément Marot eut part à ses faveurs, car François aimait la poésie et se piquait de composer des vers. On sait aussi quel accueil ce souverain fit à Léonard de Vinci et à Primatice. Il a élevé les châteaux de Chambord, de Fontainebleau, de Madrid, et commencé le Louvre, qui ne devait être terminé qu'au bout de trois siècles.

Digitized by Google

XXXV

CLÉMENT MAROT

NÉ EN 1495 — MORT EN 1544

C'est à Clément Marot qu'appartient l'honneur d'avoir jusqu'à un certain point fixé les règles d'une poésie qui allait à l'aventure, et surtout d'avoir créé le genre à la fois gracieux et naïf où il a excellé.

Il fut heureux pour lui de n'être aucunement initié aux lettres grecques et latines, et d'échapper par son ignorance à cette recherche pédantesque, à ce néologisme dont Ronsard hérissa ses vers, au point d'en rendre la lecture presque inintelligible pour quiconque n'y était pas préparé par de fortes études classiques. La langue que Marot écrivit était un résumé, ou pour mieux dire un miel qu'il recueillait dans les entretiens des dames de la cour. Marguerite de Navarre, qui lui octroya sa bénigne faveur et lui inspira en échange ses meilleures poésies, ne fut pas sans exercer une influence marquée sur ce génie tout français. Ainsi peut-être les bons vers de cet auteur vraiment national ont-ils vécu précisément par ce cachet de grâce non imitée, de naturel et de facilité aimable, que leur a donné une inspiration libre.

Il eût été à souhaiter pour Clément Marot qu'il bornât son rôle à rimer ses jolies petites pièces et à jouir en paix de la protection du roi et de celle de sa sœur, sans se jeter à travers les intrigues de la cour et le mouvement tumultueux de la réforme. Mais le poëte de Cahors avait l'allure trop indépendante pour se mettre en peine des conséquences de ses actions, lui qui, dans sa première jeunesse et avant d'entrer comme page chez M. de Villeroy, s'était engagé dans la joyeuse troupe des *Enfants sans souci*, les comédiens de ce temps-là. Il se trouva à la bataille de Pavie et s'y comporta bravement, aux côtés de François I^{er}, avec qui il eut l'honneur d'être fait prisonnier. Ainsi il avait gagné, l'épée à la main, ses titres de noblesse. Mais à peine était-il revenu à Paris, qu'il s'avisa de tremper dans les conciliabules

des novateurs; et, comme ses protecteurs, le roi et la duchesse d'Alençon, étaient à Madrid, on ne se gêna point pour décréter Marot de prise de corps et l'ensevelir dans les tristes cachots du Châtelet : la seule grâce qu'on lui accorda fut de le transférer à Chartres, dans la prison de l'Aigle, où il se trouva un peu moins mal. Loin de chercher à apaiser ses juges, il lança contre eux, du fond de sa nouvelle geôle, une satire violente intitulé l'*Enfer*, où il donna les plus grandes cornes au docteur Bouchard, président du tribunal qui l'avait condamné.

Un ordre du roi le fit mettre en liberté; et le souverain lui témoigna son intérêt en lui accordant la charge de valet de chambre[1] et lui confiant le soin de retoucher les œuvres de Villon et de Jean de Meung. Mais ne voilà-t-il pas que Clément, devançant les exploits chevaleresques de *Don Quichotte*, s'avisa d'arracher des mains des archers un homme condamné par arrêt du parlement! L'homme s'enfuit, mais le libérateur fut écroué à sa place, et il fallut encore que le roi le fît, par lettre expresse, sortir de son humide logis du Châtelet.

Il eut aussi maille à partir avec la Sorbonne pour sa *Version des Psaumes*, qui obtint tant de succès à la cour, qu'on les mit sur des airs connus, et que les seigneurs et les dames les chantaient publiquement. Comme il ne pouvait se piquer de comprendre parfaitement le texte sacré, la Sorbonne vit un délit dans son ignorance. Marot eut cette fois la prudence de se cacher: il n'y eut d'atteint que ses psaumes; et encore la persécution leur donna-t-elle, aux yeux des protestants, une valeur qu'ils étaient loin de mériter.

Un incident qui prouve la légèreté de son caractère le força de s'expatrier. Il savait comme tout le monde que défense avait été faite, sous les peines les plus sévères, de posséder chez soi aucun écrit favorable aux doctrines luthériennes; et précisément il en possédait une collection complète. Or, comme d'aventure il se trouvait à Blois, la justice fit une perquisition chez lui : livres prohibés, papiers, elle prit tout. Notre Clément ne jugea pas à propos de venir réclamer à Paris. Il

[1] Après la mort de Jean Marot, qui l'avait occupée jusqu'alors.

Digitized by Google

avait assez tâté du Châtelet. La cour de Navarre le reçut fugitif ; mais bientôt Clément, ne se croyant pas en sûreté même auprès de Marguerite, alla jusqu'en Italie demander un asile à la duchesse de Ferrare, Renée de France, fille de Louis XII. C'est là qu'il connut Calvin.

La bonté de François Ier lui fournit encore le moyen de revenir à Paris, où deux méchants poëtes, Sagon et la Huëterie, ameutèrent contre lui les anciennes haines du clergé et de la magistrature. Ce nouvel ouragan fut d'une telle violence, qu'il emporta le poëte, désormais seul contre tout le monde avec ses épigrammes, qui lui avaient attiré l'inimitié dangereuse de Diane de Poitiers, jadis encensée par lui.

Abandonné par le roi, qui peut-être était las de protéger celui qui n'avait pas su se sauvegarder lui-même, Clément reprit le chemin de l'exil, et alla successivement de Savoie à Genève, où la légèreté de ses mœurs choqua le rigorisme religieux, et de Genève à Turin, où il mourut dans la pauvreté, n'ayant guère que cinquante ans.

Ses poésies ont un tour si aisé, un ton si aimable, qu'on les relit avec autant de plaisir que si elles dataient de la veille : la langue de Marot n'a presque pas vieilli, parce que le sens fait comprendre l'expression.

XXXVI

RABELAIS

NÉ EN 1483 — MORT EN 1553

Il est rare qu'on voie dans Rabelais autre chose qu'un grotesque, un moine dissolu, grand ami de la « dive bouteille, » un rieur impitoyable qui s'épanouit la rate devant les folies et les misères humaines.

Pour nous, l'auteur de *Pantagruel* est un des plus grands penseurs qui jamais aient existé, un des esprits les plus hardis comme les plus

prudents qui jamais se soient heurtés aux vices d'une époque violente et raffinée à la fois, où la société, travaillée par des novateurs, allait se précipiter tête baissée dans la voie sanglante des guerres civiles et où, à travers des convulsions inouïes, les éléments nouveaux se dégageraient de l'ordre ancien.

Rabelais appartient à la race de Lucien. Comme lui, il venait saper les autels des faux dieux : mais, moins libre de s'exprimer clairement, car la Sorbonne veillait, il dut envelopper du voile ingénieux des symboles et du déguisement des noms la satire mordante qu'il voulait diriger contre les divers ordres de l'État. Il lui fallait, en frappant, amuser ceux-là mêmes qu'il désignerait à la risée publique et faire que ni prince, ni cardinal, ni moine, ni docteur, ne se reconnût sous d'assez transparentes allégories. Au reste, les commentateurs, auxquels Rabelais s'est diverti à tendre des piéges, ont exagéré la portée de ses épigrammes. Il se complut parfois à suivre tout simplement sa fantaisie, et, s'il aspira à récréer et corriger ses lecteurs, il se donna aussi le plaisir de se divertir pour sa bonne part.

Il est très-curieux d'observer qu'à cette époque toute liberté de penser, toute révolte, venait d'hommes qui avaient porté la robe de bure du moine. Martin Luther, François Rabelais, avaient grandi à l'ombre du couvent.

Le quinzième siècle allait se terminer quand Rabelais le Tourangeau naquit près de Chinon, en un lieu obscur où son père, dit-on, exerçait la profession de cabaretier, à l'enseigne de la *Lamproie*. S'il était vrai, ce petit commencement pourrait expliquer la sympathie que François ressentit toujours pour le contenu des flacons. Il est probable que son enfance avait entrevu les compagnons de Grangousier, les intrépides buveurs. Par quelle fantaisie ou quelle ambition son père voulait-il faire de lui un moine? C'est ce que l'histoire ne dit pas. Chez les cordeliers de Fontenay-le-Comte, il travailla rudement, réparant le temps qu'il avait perdu dans les couvents de Seuillé et de la Bamette. Il eut de fréquents démêlés avec les moines, qui sans doute lui trouvaient trop de savoir et pas assez de discipline. Un tour indigne qu'il joua en se substituant à la statue de saint François et recevant, à la place du bienheureux, les hommages des paysans,

Digitized by Google

irrita les Cordeliers, qui jetèrent ce mauvais plaisant dans l'*in-pace*. Rabelais en eût eu peut-être pour le reste de ses jours sans l'intercession du pape Clément VII, qui l'autorisa à passer dans l'ordre de Saint-Benoît. Les Bénédictins et leur abbaye de Maillezais ne convinrent pas davantage à l'humeur vagabonde et frondeuse de François : un beau jour, il trouva moyen de s'enfuir, et il arriva à Montpellier, lieu d'asile où l'on pouvait se permettre toutes les licences de la vie d'étudiant. Pressé du besoin d'argent, Rabelais tira parti de son savoir pour faire des cours particuliers où il eut bon nombre d'auditeurs, et, en outre, pour donner une édition de quelques traités d'Hippocrate traduits en latin. Sur ces entrefaites, le chancelier Duprat s'étant avisé de sévir contre la Faculté de Montpellier en suspendant ses priviléges, on lui députa Rabelais. Ce fut une excellente idée. Jaloux de justifier la confiance de ses camarades, mais n'ignorant pas quelle peine il aurait à se faire admettre chez un si haut personnage, Rabelais s'affubla d'une barbe grise et d'une robe verte, et alla se promener, dans cet accoutrement, devant l'hôtel du chancelier. Son costume ne tarda pas à attirer l'attention. Rabelais, interrogé, parle latin au portier, grec à un latiniste, hébreu à un helléniste. Duprat est averti; il s'émerveille et ordonne qu'on lui amène cet étrange polyglotte. On doit bien penser que le chancelier, qui avait ri, fut désarmé. C'est en souvenir de cette aventure qu'à Montpellier les aspirants au doctorat revêtent la robe de Rabelais.

Il suivit à Rome le cardinal du Bellay, qui s'y rendait comme ambassadeur. Rabelais se livra assez imprudemment à son humeur satirique pour avoir compris la nécessité de se soustraire par la fuite à la sollicitude de l'Inquisition. En pareille occurrence, on ne se préoccupe pas des ressources financières : on dit donc qu'en arrivant à Lyon notre homme ne savait comment faire pour revenir à Paris, mais que son imagination lui suggéra le moyen suivant, quelque peu aventureux : Rabelais entra dans une hôtellerie, demanda une chambre écartée, se mit à y faire de petits sachets en papier sur lesquels il écrivit : *Poison pour le roi*, — *Poison pour la reine*, — *Poison pour le Dauphin*. Il s'était arrangé de façon à être vu. Aussitôt grande rumeur, on arrête notre Rabelais; il dit qu'il a

des révélations à faire au roi, et il est voituré jusqu'à Paris, où il avoue en riant son stratagème. Nous ne répondrions pas de l'authenticité de l'anecdote; car Rabelais eût couru le risque d'être jugé à Lyon même, et en ce temps-là, une fois qu'on était entre les pattes des *grippeminauds*, l'on n'en sortait pas aisément.

Ce qui est plus certain, c'est que l'amicale bienveillance du cardinal du Bellay ménagea à Rabelais une bonne petite retraite dans la cure de Meudon ; ce qui, joint à une prébende que maître François avait dans l'église collégiale de Saint-Maur-les-Fossés, lui permit, pour son goût, de boire, et, pour notre profit, d'écrire. Ce fut dans cette douce retraite, visitée par de joyeux amis, qu'il composa le quatrième livre du *Pantagruel*, qu'il publia, et le cinquième, qu'il eut la prudence de garder à l'état de manuscrit, car le pape et le parlement y sont par trop clairement désignés.

Comme il était à l'article de la mort, il reçut la visite d'un page du cardinal, et voici le message dont il le chargea : « Dis à monseigneur l'état où tu me vois. Je m'en vais chercher un grand *peut-être*... » Puis aux assistants : « Tirez le rideau, la farce est jouée. »

C'est le cas de dire comme Hamlet : « *Triste! triste! triste!* »

Rabelais a donné lieu à beaucoup de controverses : on est généralement d'accord sur l'étendue de son génie, mais les meilleurs critiques, à savoir la Bruyère, Voltaire, le Clerc et Auger, ont été également unanimes pour blâmer la licence de son langage et la corruption de ses sentiments, qui n'ont rien épargné de ce que l'homme doit respecter.

XXXVII

ANNE DE MONTMORENCY

NÉ EN 1493 — MORT EN 1567

Parmi les jeunes gentilshommes que leur familiarité avec le comte d'Angoulême poussa loin dans la route des honneurs lorsque Fran-

Digitized by Google

çois fut devenu roi, il faut inscrire au premier rang Anne de Montmorency. Il était de cette antique race des Bouchard qui avait compté six maréchaux de France, trois amiraux et six connétables. Tout jeune encore, Anne avait combattu à Ravenne à côté du glorieux Gaston de Foix, qui mourut enseveli dans son triomphe. La guerre ne devait pas laisser chômer son humeur belliqueuse. A Marignan, il avait sous son commandement cent hommes d'armes, et il fit merveilles, si bien que François Ier le nomma gouverneur de Novare.

Mais Charles-Quint avait opéré une diversion sur la Meuse; Anne de Montmorency courut s'enfermer à Mézières avec Bayard, et Mézières fut sauvée.

Il appartenait à cette race chevaleresque qui se plaisait tant à férir de beaux coups de lance, et dont la bouillante valeur compromit si souvent le sort de la France. Sans écouter la prudence, il voulait toujours aller en avant, et ce fut ainsi qu'il conseilla au roi de livrer bataille à Pavie. Lui-même il fut fait prisonnier et expia ainsi sa témérité.

Dès qu'il fut libre, le roi l'envoya en Angleterre négocier auprès de Henri VIII un traité d'alliance pour mettre un frein à l'ambition envahissante de Charles-Quint.

A la reprise des hostilités, Montmorency contribua plus que personne à la défense désespérée de la Provence. Ce fut lui qui organisa la dévastation volontaire pour affamer les Impériaux, et il eut le mérite de se vaincre en ne sortant pas des remparts d'Avignon, malgré les provocations et les insultes de l'ennemi. Il eut ainsi pour auxiliaires la misère, la faim, la maladie, qui réduisirent à vingt-cinq mille hommes exténués la brillante armée de l'empereur.

Plus tard, il reprend Hesdin, secourt Térouanne, force le Pas de Suze, et reçoit du roi l'épée de connétable.

Personne, sauf François Ier, n'était désormais plus grand dans le royaume que Montmorency. Eh bien, ce fut alors qu'il se vit disgracié. La faveur dont l'honorait le Dauphin avait porté ombrage au monarque.

Pour se distraire dans sa retraite, le connétable bâtit le château

d'Écouen, cette splendide demeure que tous les artistes du temps, y compris Bernard de Palissy, furent appelés à décorer de peintures, statues et bas-reliefs. Partout s'y lisait la devise de la famille : *Dieu soit en aide au premier baron chrétien.*

En montant sur le trône, Henri II s'empressa de rappeler le connétable, qui perdit la bataille de Saint-Quentin. Anne, vers la fin de sa vie, avait toujours même valeur, même impétuosité, mais la fortune, qui aime surtout les jeunes, s'était tournée contre lui. Catherine de Médicis, quoiqu'elle le détestât, se servit de Montmorency pour l'opposer aux protestants, qui avaient grandi au point de tenir campagne contre les troupes royales. Montmorency ne fut pas heureux dans la guerre civile : à Dreux, il fut fait prisonnier; à Saint-Denis, où il avait pour adversaire le prince de Condé, il tomba frappé de huit coups mortels. On le transporta à Paris, où il expira au bout de deux jours de souffrance. Il répondit au religieux qui l'exhortait à avoir bon courage : « Croyez-vous donc que j'aie vécu quatre-vingts ans pour ne pas savoir mourir un quart d'heure? »

Ses obsèques furent magnifiques : Ronsard en a consacré le souvenir par une longue épître à l'honneur d'Anne de Montmorency, premier baron chrétien.

XXXVIII

LES ARTISTES DE LA RENAISSANCE

PHILIBERT DELORME[1] — JEAN COUSIN[2] — BULLANT[3] — JEAN GOUJON[4]
PIERRE LESCOT[5] — GERMAIN PILON[6]

Les six noms éclatants que nous venons d'écrire résument de la manière la plus éloquente cette phase dite de la Renaissance qui

[1] Né en 15.., mort en 1577. — [2] Né en ...., mort en 1589. — [3] Né en ...., mort vers 1576.— [4] Né en 15.., mort en 1572.— [5] Né en 1510, mort en 1571.— [6] Né en ...., mort en 1608.

commença à dater des guerres d'Italie. Il était impossible, quand de l'autre côté des monts l'art atteignait son apogée sous Léon X et Jules II, qu'il continuât de sommeiller en France, ou plutôt que le style gothique, auquel nous devons tant de cathédrales admirables, ne se transformât point devant un retour général aux formes grecques et à l'allégorie païenne. Cependant la peinture ne semble pas s'être sensiblement modifiée en France, à cette époque : le progrès porta principalement sur l'architecture et la sculpture, qui nous donnèrent les Tuileries, le Louvre, Fontainebleau, Anet, Écouen et tant d'autres châteaux élégants et ciselés comme des bijoux de prix. Les peintures étaient dues plutôt aux Italiens que mandait François Ier et qui accoururent à son appel.

Philibert Delorme, qu'il faut nommer le premier comme chef d'école, naquit à Lyon avec le seizième siècle. Quelle était sa lignée? quel était son état de fortune? on l'ignore. Le seul fait certain, c'est qu'à l'âge de quatorze ans il était à Rome, très-occupé du soin de mesurer les monuments antiques et déjà fort entendu dans l'art divin de l'architecture. On sait aussi qu'il avait trouvé un protecteur en l'évêque de Sainte-Croix, qui plus tard devint le pape Marcel II. Mais sans doute il s'avisa que pour lui la concurrence serait bien moins redoutable en France qu'en Italie, et il s'en revint à Lyon. Sa réputation ne tarda pas à naître et à grandir. Comme il était en train de bâtir le portail de Saint-Nizier, le cardinal du Bellay le fit venir à Paris et le présenta au roi et au Dauphin. Celui-ci, quand il fut roi à son tour, combla de faveurs Philibert Delorme, qui travailla successivement au fameux fer à cheval de Fontainebleau et au château de Saint-Maur-les-Fossés; puis, avec le concours de Primatice, construisit le château de Meudon et composa le mausolée de François Ier, sans compter qu'il donna les plans du château d'Anet et du tombeau des Valois. — Ce tombeau, en forme de rotonde, menaçait ruine dès 1719, et fut démoli; il attenait à l'abbaye de Saint-Denis.

Philibert Delorme s'est plu à accumuler l'ornementation; et on lui reproche de n'avoir pas assez justifié l'emploi des piliers et des colonnes. Mais où il brille des qualités complètes d'un maître, c'est

Digitized by Google

dans le palais que, par l'ordre de Catherine de Médicis, il éleva sur l'emplacement d'une *tuilerie*. Et encore, il faut le dire, combien son œuvre n'a-t-elle pas été défigurée par tous les architectes officiels qui s'y sont acharnés depuis Louis XIV!... Ces maçons n'ont fait que détruire sous prétexte de perfectionner, et ils n'ont laissé presque rien subsister d'une conception à la fois hardie et harmonieuse.

Bullant travailla un peu avec Delorme au plan de ce palais; mais le véritable collaborateur du célèbre architecte, ce fut la reine en personne. Catherine de Médicis avait apporté de sa patrie un goût assez éclairé pour pouvoir donner d'utiles conseils que l'adroit Delorme suivait comme des ordres. Aussi la reine, flattée de sa docilité, lui fit-elle don de deux abbayes, le nommant en outre aumônier ordinaire du roi, bien qu'il ne fût que tonsuré.

Tant de faveur et de fortune avait enflé l'orgueil, passablement vaste, de Philibert Delorme, qui ne craignit pas de le prendre de haut avec Ronsard. Mais les épigrammes du poëte mirent les rieurs de son côté.

Ce n'était probablement pas cette outrecuidance qui remplissait l'âme de Jean Goujon, le grand sculpteur. On sait fort peu de chose de la vie de cet homme célèbre : mais son amour de l'art, son goût pour le beau, son ardeur au travail, se sont traduits dans ses ouvrages. Calviniste, il était grave, très-appliqué à sa tâche et fort aimé des princes qui l'employaient sans relâche. Nous n'avons à apprendre à personne que la France lui doit la belle fontaine des Innocents, dont les naïades ont un si merveilleux relief; ni que les Cariatides de la salle des Cent-Suisses au Louvre et la décoration statuaire de la façade de l'Horloge sortirent de son ciseau. On a prétendu que, pendant la Saint-Barthélemy, étant sur son échafaudage de la fontaine des Innocents, il avait été atteint et tué d'un coup d'arquebuse : c'est un fait à l'appui duquel ne vient aucune preuve historique, pas même le témoignage des huguenots, qui n'eussent pas manqué de s'en servir.

C'est sur les dessins de Pierre Lescot que fut construite la salle des Cariatides, aujourd'hui comprise dans le Musée des Antiques.

Digitized by Google

Pierre Lescot, abbé commendataire de Clagny, avait environ trente ans lorsqu'il fut chargé de ce travail. Il a été associé, pour la partie architecturale, à une bonne partie des œuvres de Jean Goujon.

Architecte et sculpteur tout ensemble, JEAN BULLANT avait, comme Philibert Delorme, vu l'Italie, où il apprit son art à la source pure de l'antique. Son chef-d'œuvre fut le château d'Écouen, où il a sculpté des bas-reliefs et les statues des quatre évangélistes et des vertus théologales. Sa manière était un peu rude et sauvage.

Moins favorisé, JEAN COUSIN n'avait point vu l'Italie. Il était né près de Sens, et vécut, toujours estimé, sous les rois Henri II, François II, Charles IX et Henri III. Son mausolée de l'amiral Chabot, qu'il exécuta pour les Célestins de Paris, le mit au premier rang comme sculpteur; tandis que son tableau du *Jugement dernier*, qui fut longtemps placé chez les Minimes de Vincennes, lui valut une grande réputation d'originalité.

Il nous reste à citer GERMAIN PILON, qui naquit à Loué, près le Mans. Fils d'un sculpteur habile, il trouva tout de suite bon précepte et bon exemple. On appelait les Saints de Solesmes des statues que, bien jeune encore, il avait exécutées pour le couvent de ce nom. Son père, devinant son avenir, l'envoya à Paris, où Germain Pilon devint l'émule de Jean Goujon. Le monument funèbre de François Ier, celui de Henri II, le mausolée du chancelier de Birague, sont des chefs-d'œuvre trop célèbres pour qu'il soit nécessaire de les décrire et de les vanter; et, quant aux *Trois Grâces*, qu'on peut admirer au musée du Louvre, c'est un morceau digne du ciseau grec.

XXXIX

LES ESTIENNE

De même qu'on se plaît à suivre, dans certaines races royales, l'hérédité du génie et du courage, de même il y a un véritable in-

térêt à étudier la destinée et les travaux d'une famille célèbre où l'on tint à honneur de perpétuer la même industrie, ou plutôt le même art.

Qui plus que les Estienne offrit l'exemple de cette constance héréditaire? L'imprimerie, telle qu'ils la pratiquèrent, les mit à la tête de leur siècle, dans un commerce suivi avec les rois et les savants. Personne, on peut le dire, ne contribua plus que les Estienne au progrès des lettres en France.

C'est à Paris, en 1503, qu'Henri Ier Estienne, souche de cette tribu d'imprimeurs illustres, fonda son atelier, dans le docte quartier Latin. Il débuta par l'*Abrégé de l'Arithmétique* de Boëce. Sa marque était les anciennes armes de l'Université, un écu chargé de trois fleurs de lis, avec une main sortant d'un nuage et tenant un livre fermé. La devise était : *Plus olei quam vini*[1]. Henri attachait tant d'importance à la correction des épreuves, qu'il voulait les revoir toutes lui-même, et qu'il les soumettait en outre aux savants qui fréquentaient sa maison.

Ses trois fils, François, Robert et Charles, exercèrent la même profession. Robert fut le plus célèbre de tous. Il s'adonna avec ardeur aux études littéraires, et non-seulement il possédait le latin et le grec, mais encore il connaissait à fond l'hébreu. Sa femme Pétronille, fille de l'imprimeur Josse Badius, était elle-même fort instruite, et enseigna le latin à ses enfants ainsi qu'à ses domestiques : si bien que chez Robert Estienne on se fût cru dans une maison de l'ancienne Rome. Le *Thesaurus linguæ latinæ* fit le plus grand honneur à la profonde érudition de Robert, qui, non content du succès présent, introduisit, à chaque édition, dans cet ouvrage, des changements et des améliorations. Nommé, en 1539, imprimeur du roi pour le latin et l'hébreu, investi de la confiance de François Ier, il fut moins heureux en ce qui concernait ses impressions et réimpressions de la Bible ; les docteurs de la Sorbonne s'alarmaient de voir se multiplier les exemplaires d'un livre où leurs adversaires cherchaient des arguments contre eux. Inquiété sur l'orthodoxie de ses croyances et n'ayant plus

[1] Plus d'huile que de vin.

Digitized by Google

François Ier pour le protéger, Robert prit le parti de se retirer à Genève avec sa famille en 1552. Il embrassa la réforme, fut reçu bourgeois de la ville, et mourut le 7 septembre 1559. Nous n'avons pas à faire ici le relevé de tout ce qu'il a imprimé de livres classiques; il nous suffira de dire qu'il fut en quelque sorte le restaurateur de l'antiquité.

Son frère Charles Estienne, qui, pendant un séjour à Venise, s'était lié avec Alde Manuce, fut aussi un savant et un habile imprimeur. Mais il paraît que le mauvais état de ses affaires le fit mettre au Châtelet, où il mourut.

La vie d'Henri II Estienne, fils de Robert Ier, fut extrêmement agitée et se termina dans un lit d'hôpital, à Lyon. Henri II fut, parmi les Estienne, celui qui montra le plus d'ardeur pour le grec. Il l'apprit par vocation, avant le latin. De longs et nombreux voyages en Italie lui permirent d'amasser un fonds immense de notes qu'il mit en usage pour ses publications lorsqu'il eut réussi à obtenir de la Sorbonne un privilége d'imprimeur. Ses deux principaux titres aux louanges de la postérité furent son *Dictionnaire de la langue grecque* et son ouvrage de la *Précellence du langage françois*, qui lui valut, d'Henri III, une gratification de trois mille livres. Tout cela n'empêcha pas Henri II Estienne de s'épuiser dans la lutte inégale que lui fit subir la pauvreté. Les voyages étaient son unique remède contre le chagrin, mais les voyages ne sont pas un remède contre la pauvreté.

Nous comptons encore quatre Estienne qui suivirent cette carrière de l'imprimerie, où l'on trouvait alors plus d'honneur que de profit. Un cinquième, le dernier, ou du moins le dernier qui soit connu, Antoine Estienne, était petit-fils d'Henri II. Né à Genève en 1594, il vint à Paris à l'âge de dix-huit ans; et, étant rentré dans le sein de la religion catholique, obtint, en 1614, le titre d'imprimeur du roi et du clergé, avec une pension de cinq cents livres que lui fit accorder le cardinal Duperron. Devenu infirme, Antoine se vit forcé de solliciter une place à l'Hôtel-Dieu. Il y mourut en 1674, étant âgé de quatre-vingts ans.

Ainsi s'éteignit cette dynastie de la pensée et du travail. Elle finit

tristement et pauvrement; mais sa gloire a survécu... Est-il une richesse plus durable?

XL

AMYOT

NÉ EN 1514 — MORT EN 1593

On pense généralement que Jacques Amyot eut pour berceau l'humble logis d'un corroyeur, dans la bonne ville de Melun; d'autres disent qu'il fut le fils d'un petit mercier. La passion de l'étude le prit dès ses plus jeunes années; il nous semble le voir assis sur un escabeau, ayant près de lui une écritoire de plomb et déchiffrant du grec; car il fut son premier maître. Aucune main exercée n'avait soulevé devant lui le voile qui couvrait ses yeux; mais il sentait bien ce qui lui manquait, et, s'il n'avait point parcouru le champ de l'intelligence, ce n'était pas faute de l'avoir mesuré.

On rapporte que, s'étant rendu coupable d'un petit délit, et craignant une correction, il s'enfuit de la maison paternelle. Nous croyons plutôt qu'il obéit à cette voix instinctive qui lui criait : « C'est à Paris que tu trouveras le savoir. »

Il marcha d'abord courageusement, étouffant en lui le regret et le remords; mais la route était longue, les ressources manquaient au fugitif. Il s'égara et se trouva un jour dans les plaines de la Beauce; or, comme la faim l'avait tué à moitié, il advint qu'un gentilhomme, qui passait par là, eut compassion de lui, le mit en croupe et le porta à l'hospice d'Orléans. Amyot, soigné et guéri de son épuisement, sortit de l'hôpital avec seize sous qu'on lui mit dans la poche, et s'en vint à Paris. Il allait y trouver une nouvelle misère, mais une misère studieuse; sa première affaire fut de voler là où il était appelé par les cours de grec, de latin, de mathématiques. Il partait de grand matin pour assister aux leçons; l'œil tendu sur le professeur, il sem-

Digitized by Google

blait aspirer et dévorer la science. Tantôt, dans le jour, il se plaçait sous un porche d'église, et, à l'ombre des piliers, poursuivait ses lectures et son travail ; tantôt, la nuit, faute de chandelle, il lisait à la clarté des rayons de la lune. Et il étudia si bien, que, à l'âge de dix-neuf ans, il fut reçu *maître ès arts*. Une circonstance imprévue le mit un peu mieux dans ses affaires : il avait été chargé par une noble dame de conduire ses fils au collége ; en outre, sa pauvre mère, Marguerite des Amours, lui envoyait régulièrement un pain chaque semaine, par le coche de Melun.

Ce fut ainsi qu'Amyot apprit le grec sous Jean Évagre et Jacques Tusan, l'éloquence sous Pierre Danès et les mathématiques sous Oronce Finée.

Une cause voilée de mystère, peut-être une inculpation de complicité avec les réformateurs, obligea Amyot à quitter brusquement Paris. C'est à Bourges que nous le retrouvons ; il y embrassa la profession religieuse dans l'abbaye de Saint-Ambroise. Peut-être, au sein de cette retraite paisible, se fût enfoui à jamais le génie du traducteur de Plutarque, si l'abbé Jacques Collin, qui devint lecteur de François Ier, n'avait mieux auguré de ce jeune homme de vingt-trois ans, qu'il fit connaître à messire Sacy Bouchetel, secrétaire d'État. Celui-ci lui confia l'éducation de ses enfants et le recommanda à Marguerite, la sœur du roi. Grâce à cette digne princesse, Amyot obtint une chaire de professeur à l'Université de Bourges. Il l'occupa dix ans, et mit ce temps à profit pour travailler à ses traductions. François Ier, ayant lu quelques-unes des pages d'Amyot, conçut pour lui une si haute estime, qu'il s'empressa de lui conférer le bénéfice de l'abbaye de Bellosane.

La faveur du cardinal de Tournon le fit nommer précepteur des ducs d'Orléans et d'Anjou[1]. C'était au retour d'un voyage qu'Amyot avait fait en Italie avec M. de Morvilliers, envoyé de France à Venise. — Lorsque Charles IX fut monté sur le trône, il ne cessa de témoigner la plus vive amitié à celui qu'il continua d'appeler « son maître. » Il le nomma grand aumônier et curateur de l'Université de

[1] Depuis Charles IX et Henri III.

Digitized by Google

Paris; il lui donna, en outre, plusieurs abbayes et l'éleva au siége d'Auxerre, malgré l'opposition de Pie V, qui ne jugeait pas suffisants les titres cléricaux du nouvel évêque. On prétend aussi que la reine mère s'opposa à une des nombreuses faveurs qui pleuvaient sur la tête d'Amyot, et qu'elle menaça de « faire *bouquer* ce petit prestolet qui osait lui tenir tête. » Quoi qu'il en soit, l'orage passa, et Amyot resta nanti des dons du roi. Son avidité à cet égard était insatiable; il demandait toujours. « Eh quoi, mon maître, lui répliqua une fois Charles IX, vous disiez que si vous aviez mille écus de rentes vous seriez content; je crois que vous les avez et plus. — Sire, répondit Amyot, l'appétit vient en mangeant. » Cette réponse est devenue un proverbe et malheureusement une règle de conduite pour bien des hommes. L'excuse de l'avidité d'Amyot est dans sa munificence envers ses parents, dans ses achats continuels de manuscrits et dans les dépenses considérables qu'il fit pour embellir sa cathédrale. En ce qui le concernait, il était très-simple et très-frugal.

Henri III lui conféra un nouvel honneur en le nommant commandeur de son ordre du Saint-Esprit, le dispensant de faire preuve de noblesse; mais Amyot se trouva, pour son malheur, aux états de Blois et au conseil secret où fut décidée la mort des deux de Guise. Bien qu'il eût condamné ce crime politique, on l'accusa d'y avoir trempé, et les habitants d'Auxerre, animés contre lui par des prédications furibondes, lui firent de grandes peines. Ainsi, vers la fin de sa vie (6 février 1593), cet homme qui avait joui d'une si éclatante faveur, était pauvre et délaissé. Ceux qui lui ont reproché d'avoir eu la faiblesse de taire son origine obscure ne peuvent nier qu'il l'ait rappelée lorsqu'il légua douze cents écus à l'hôpital d'Orléans, « *en reconnaissance de la charité* » qu'il y avait éprouvée.

Amyot n'eut pas le génie de l'invention; il n'était à l'aise qu'avec un modèle sous les yeux. En revanche, ses traductions, qui ont tant avancé et si bien fixé la langue confuse du seizième siècle, portent un cachet de durée qui les fera toujours lire. Il n'a pas suivi l'exemple déplorable que lui donnaient ses contemporains en affublant le français de tours étrangers, d'emprunts faits à l'espagnol, à l'italien, au

grec, au latin et même au patois gascon. Il dégagea cette langue simple et nerveuse de ces oripeaux et de ces scories ; il la fixa. Montaigne, Fénelon, Buffon et bien d'autres lui ont rendu ce témoignage, confirmé hautement par l'Académie française, quand, au moment de commencer son fameux Dictionnaire, elle mit Amyot en tête de la liste des plus purs écrivains français.

Voici, entre autres, l'appréciation de Vaugelas sur Amyot, appréciation qui, dans une telle bouche, a une véritable autorité :

« Quelle obligation ne lui a pas notre langue, n'y ayant jamais eu personne qui en ait mieux su le génie et le caractère que lui, ni qui ait usé de mots et de phrases si naturellement françaises, sans aucun mélange des façons de parler des provinces, qui corrompent tous les jours la pureté du vrai langage français. Tous ses magasins et tous ses trésors sont dans les œuvres de ce grand homme. »

XLI

FRANÇOIS DE GUISE

NÉ EN 1519 — MORT EN 1563

François de Guise a trop fait pour la France dans la première et la plus glorieuse partie de sa vie pour qu'il n'ait pas sa place dans un livre impartial comme le nôtre.

Issu de cette famille lorraine qui avait fait une si rapide fortune à la cour de France, le fils aîné de Claude, duc de Guise, était au premier rang de la noblesse par le crédit des siens et la faveur royale. Tout jeune encore, il surpassait les seigneurs de son âge par son précoce génie. Séduction, beauté, grâce, esprit, rien ne manquait à celui qu'on appelait alors le prince de Joinville. Il se prépara de bonne heure aux choses de la guerre, et, par de longues études, développa son talent inné de capitaine. Ce jeune homme, sur qui toute la cour avait les yeux fixés, qui partout était le premier, aux bals

comme aux tournois, ne rêvait qu'exploits et faits d'armes. Souvent il s'enfermait pour approfondir l'art militaire avec son ami Gaspard de Coligny, et il discutait avec lui sur le mérite relatif des bons généraux du temps. Inutile de dire qu'ils cherchaient leurs sujets de comparaison dans l'armée de Charles-Quint. Qui valait mieux de Pescaire ou d'Antoine de Leyve? La France n'avait rien à leur opposer alors ; elle attendait François de Guise.

Ce jeune prince s'exerçait bravement avec Coligny ; c'était comme une rivalité d'honneur. L'ennemi ne les épargnait pas ; François fut souvent blessé. Au siége de Boulogne, il serait mort sans l'énergique décision d'Ambroise Paré ; tous les autres médecins l'abandonnaient.

Avec le règne de Henri commence réellement la vie glorieuse de François. Ce n'est plus un enfant, c'est un homme ; ce n'est plus un soldat, c'est un capitaine. Le prince de Joinville est devenu duc de Guise par la mort de son père, le vieux Claude de Lorraine. Après le roi, après le connétable de Montmorency, il marchait le premier en France ; nulle famille n'était plus puissante que la sienne. Sa nièce, Marie Stuart, allait être fiancée au Dauphin ; par ses frères, le grand prieur et le cardinal de Lorraine, il propageait sa renommée parmi les marins et dans le clergé. Ses deux autres frères, le duc d'Elbeuf et le duc d'Aumale, étaient ses seconds à l'armée. Guise se vit, dès le début du nouveau règne, chargé des plus importantes missions. Il fut envoyé à Metz pour défendre contre Charles-Quint cette nouvelle conquête ; il sut se faire chérir des habitants comme de ses soldats. Les sacrifices venaient au-devant de ses désirs ; il avait le secret de la *popularité*, le prestige irrésistible, et toujours il le conserva. A Metz, cet ascendant le servit à merveille. Transportés par ses paroles, les bourgeois se défendirent comme des héros ; les soldats redoublèrent de zèle et d'activité. Deux mois d'un siége opiniâtre ne les ébranlèrent pas. Pendant plus d'une semaine on tira quatorze mille coups de canons contre la ville ; cela n'y fit rien. Charles-Quint fut obligé de battre en retraite après un assaut désastreux et d'entraîner comme en déroute son armée décimée. Les Espagnols avaient fui devant Guise plutôt que devant son armée ; son cri de guerre dispersait souvent

Digitized by Google

ses ennemis. Ce succès était éclatant; il faisait de Guise un grand homme, presque un sauveur. Sa gloire fut immense; la reconnaissance d'Henri II était sans limites.

Charles-Quint recommença la guerre en Artois. Guise lui fut encore opposé; il contribua à la victoire de Renty, qui pourtant n'aurait pas été remportée sans une soudaine inspiration de Gaspard de Coligny, un grand général qui s'annonçait avec moins d'éclat, mais avec un talent égal. Le résultat de cette journée accrut encore la gloire du jeune duc; il n'en perdit rien dans la malheureuse expédition d'Italie. A son retour, la France était menacée plus que jamais. La défaite de nos meilleures troupes à Saint-Quentin ouvrait le royaume à Philippe II. Le duc de Guise reforma l'armée et prépara la France à se venger d'une malheureuse campagne. Il fallait un coup d'éclat. Un génie vulgaire eût songé à reprendre Saint-Quentin; Guise jeta les yeux sur Calais, depuis si longtemps occupé par les Anglais. Calais céda au bout de sept jours. Cette fois Guise devenait un libérateur; le peuple, qui aime la gloire des armes jusqu'au vertige, était affolé de ce héros, qui avait pris la dernière revanche sur la vieille usurpation des Anglais. C'était une ivresse de tous les cœurs; jamais aucun souverain ne fut plus acclamé, plus fêté que le duc de Guise à son retour. Soutenu par l'amour d'un peuple entier, il pouvait tout espérer, tout oser un jour!

Le siége de Thionville termina ses exploits militaires; les guerres contre l'étranger vont cesser par le traité de Câteau-Cambrésis. La vie politique de François de Guise va s'ouvrir avec le règne de François II.

Le mariage du roi avec la nièce des princes lorrains leur donna l'autorité suprême. François II n'écouta que leurs conseils et se mit sous leur dépendance. Il y eut bientôt au Louvre « trois rois de France, » comme disait un officier huguenot. Les affaires civiles étaient confiées au cardinal de Lorraine, les affaires militaires revenaient au duc de Guise. Le roi avait dit au Parlement : « C'est à mes oncles qu'il faut désormais demander des ordres. » Le duc se trouvait à sa place, et, maître du pouvoir absolu, peut-être roulait-il les desseins ambitieux qui avaient depuis longtemps agité sa famille; mais

il pouvait attendre le moment de faire valoir ses prétentions généalogiques. La couronne et le sceptre ne pouvaient manquer à celui qui avait déjà l'autorité royale.

Guise eût pu se croire au comble de ses vœux; tous ses rivaux étaient éloignés. Montmorency, le grand favori des règnes précédents, était en disgrâce; il avait entraîné dans sa chute toute la famille de Châtillon, mal vue à la cour. On lui avait enlevé la grande maîtrise pour la donner à François de Guise. On s'attachait également à blesser et à rebuter de toute façon les princes du sang, Louis de Condé et Antoine de Bourbon. Le cardinal et son frère se permettaient tout, osaient tout. Ils avaient pour eux le clergé, le peuple, l'armée, dont ils flattaient les instincts belliqueux ou fanatiques; car ils s'étaient faits non-seulement les chefs des catholiques contre les protestants, mais les représentants de l'intolérance et de la persécution. Ils disposaient à leur gré des forces les plus vives de la nation; mais un nombreux parti se formait déjà contre eux, un parti de mécontents qui se recrutait dans la haute noblesse, la petite noblesse de province, même dans le tiers, et qui prenait ouvertement pour chefs le roi de Navarre et le prince de Condé. Les huguenots persécutés, qui n'étaient pas en petit nombre dans la noblesse, nourrissaient une haine implacable contre leurs puissants ennemis. De tous ces mécontentements, de toutes ces rancunes, de toutes ces colères, sortit une conspiration dirigée par le prince de Condé, et qui fut moins un soulèvement protestant qu'un mouvement politique; ce fut ce qu'on appela le *Tumulte d'Amboise*.

On sait l'issue tragique de cette conspiration avortée, les supplices sans nombre, les massacres quotidiens durant un mois. Le duc de Guise eut quelques retours de clémence pendant ces tueries; mais il revenait bientôt aux avis sanguinaires de son frère, et il assuma sa part de ces cruautés sans exemples depuis Charles VI. « Il fut lent à la pitié, » comme un ambitieux chez qui les vertus devaient être toujours inférieures aux talents.

Son acharnement contre le prince de Condé ne fit qu'accroître les divisions du royaume. Faire arrêter un prince du sang, le faire condamner à mort, c'était lancer un appel à la guerre civile. Ce fut en-

Digitized by Google

core le duc de Guise qui fournit à la révolte impatiente l'occasion de se déclarer. Le massacre d'une troupe de protestants, commis sous ses yeux et par ses gens à Vassy, fit éclater la guerre.

La mort de François II avait fait perdre aux princes lorrains quelque peu de leur pouvoir. Pour se fortifier contre leurs ennemis, ils s'étaient rallié le connétable de Montmorency. Guise, Montmorency et Saint-André formaient ce qu'on appelait le *triumvirat*. Ils surent aussi se rattacher le faible Antoine de Bourbon ; c'en était fait. La guerre civile avait commencé, et ces généraux, et ces capitaines, et ces braves soldats, qui auraient dû marcher ensemble contre nos ennemis de l'Espagne et de l'Empire, allaient tourner les uns contre les autres des armes fratricides. Après avoir été le général de la France, Guise n'était plus qu'un chef de parti. Dans cette dernière période de sa vie, il nous paraît plus près de ses glorieux commencements qu'à l'heure où son despotisme en fit une sorte de roi de France, mais cruel et détesté.

François de Guise devait gagner encore une bataille, celle de Dreux ; mais ce fut une victoire de guerre civile, une triste victoire. Souvent l'amertume et le dégoût montaient au cœur de cet homme, qui avait une haute idée de lui-même. Il n'ignorait pas la malveillance timide de la cour ; il se savait haï et il sentait le plus âpre désir de se mettre au-dessus des haines et des envies. Son ambition était douloureuse et triste ; vainqueur des huguenots, il était peut-être à la veille de saisir la couronne, quand la mort vint le foudroyer.

Un criminel, comme il s'en rencontre dans tous les partis, un aveugle fanatique, Poltrot de Méré, conçut le projet d'assassiner l'ennemi de sa foi religieuse. Il se fit présenter à M. de Guise comme un néophyte impatient d'abjurer. Guise l'accueillit avec faveur ; il le traita avec bonté et se plut en sa compagnie. Poltrot ne s'attachait à lui que pour épier l'occasion favorable. Le 18 février 1563, il se cacha dans un carrefour de forêt par lequel le duc avait coutume de passer tous les jours. Le duc parut, causant avec un de ses amis ; Poltrot l'ajusta et lui déchargea à bout portant trois balles empoisonnées. Le duc fléchit sur lui-même, et, se relevant, regagna sans plaintes son logis. Il montra dans ses derniers moments une rare

énergie, une constante dignité; il se disait « navré de ce meurtre pour l'honneur de la France. » Son fils, agenouillé devant lui, pleurait en lui pressant la main contre ses lèvres. Le duc baisa les cheveux blonds de l'enfant, qui devait être Henri de Guise, en lui disant : « Dieu te fasse la grâce, mon enfant, de devenir un homme de bien. » Comme éclairé par l'illumination du jour nouveau qui se lève déjà pour les mourants, il ne cessait de répéter : « Que l'on conclue une bonne paix; qui n'aime point la paix n'est point sage ni amateur du service du roi. » Il s'excusait de ses fautes; il regrettait hautement le malheur de Vassy. Il défendit de le venger, et protesta qu'il pardonnait à Poltrot et voulait le voir pour l'encourager à se repentir. Ce fut la mort d'un héros, la mort d'un chrétien.

C'était donc une grande âme que celle de François de Guise, et, s'il n'avait pas laissé un vide irréparable, l'émotion des hommes de ce temps n'eût pas été si profonde; tous, protestants ou catholiques, n'auraient pas accueilli cette nouvelle avec tant d'affliction et de respect. Ceux mêmes qui se réjouissaient tout bas de voir disparaître un ennemi rendaient justice aux qualités supérieures de celui qui, égaré par l'ambition et l'ardeur des convictions religieuses, n'en fut pas moins une des plus hautes intelligences, un des plus nobles cœurs de son siècle; grand homme, quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, à qui l'on reprochera toujours la persécution et la tyrannie, mais qui, pour sa gloire, fut longtemps un des plus héroïques serviteurs de la France.

XLII

L'HOPITAL

NÉ EN 1505 — MORT EN 1573

Dans ces tristes guerres de religion où tous les partis se laissèrent entraîner aux mêmes excès et aux mêmes violences, quelques hom-

Digitized by Google

mes honorèrent leur cause par l'exemple d'une foi sincère unie à l'amour de l'humanité et à l'amour de la patrie. Parmi ces rares amis de la justice et la paix, le plus digne d'admiration et de respect est peut-être le chancelier de l'Hôpital. Nul homme n'eut un rôle plus difficile à remplir et ne sut mieux s'acquitter de sa mission terrestre.

Les commencements de l'Hôpital avaient été pénibles et rudes. Son père, Jean de l'Hôpital, ami du connétable de Bourbon, s'était dévoué à l'exil pour suivre son maître. La confiscation de la fortune paternelle imposa au jeune homme la nécessité du travail. Il passa six ans en Italie et en revint armé de toute la science que lui avait donnée l'étude assidue des législations, à l'école des meilleurs jurisconsultes, dans cette ville de Padoue, la cité du droit. De retour en France, où le regret du pays natal le rappelait, il fut obligé de plaider comme simple avocat. Au bout de quelques années il était apprécié à sa valeur et estimé de tous. Le lieutenant criminel Jean Morin lui accorda sa fille, pieuse et belle enfant qui s'élevait dans la pratique de tous les devoirs, et cachait toutes ses grâces dans l'ombre modeste de la maison paternelle. L'Hôpital, qui était reçu chez le lieutenant criminel, se plaisait à voir cette jeune fille, dont l'unique divertissement chaque soir était de lire silencieusement la Bible. Il l'aimait comme elle l'aima, timidement. Jean Morin comprit quel gendre il se donnerait; et d'aucune façon il ne se trompa, car jamais union ne fut plus heureuse. Jamais il n'y eut plus d'élan commun vers le bien, plus d'entente de sentiments, plus de conspiration des cœurs. Simple, laborieuse, attentive aux peines et aux joies de son mari, souriante avec dignité, hospitalière avec sagesse, madame de l'Hôpital fut vraiment la femme chrétienne. Mais l'Hôpital aussi était un vrai chrétien. Car il s'enchantait de la piété de son épouse ; il s'encourageait dans sa charité, et il aimait à dire : « Ma femme, donnons, donnons toujours. *On n'emporte que ce qu'on a donné*. »

La plus belle parole charitable qui jamais ait été prononcée !

L'Hôpital trouva dans cette femme parfaite un soutien, un appui dont il eut vraiment besoin dans une existence qui fut toujours une lutte, depuis la conquête lente et pénible des emplois mérités jusqu'à

la résistance pour la conservation honorable de ces mêmes emplois. Juge au parlement, il souffrit beaucoup et longtemps de la vénalité. Plus tard il devait se souvenir de ses indignations de jeune homme. Rien n'était perdu de ses bonnes et hautes pensées. Dans ses premières et plus humbles fonctions il attendait. Ensuite il fut chargé d'une mission diplomatique auprès du concile, qui de Trente était alors transféré à Bologne. C'était peu de chose pour sa science, pour son talent. Une protectrice lui tendit la main et aida ce grand homme modeste à monter les premiers échelons qui le séparaient du faîte où il devait arriver. Ce fut la nièce de Marguerite de Valois, la duchesse de Berri. Elle le fit nommer surintendant des finances du roi à la chambre des comptes, en même temps qu'elle le prenait pour son chancelier et le comblait de faveurs, de présents et de marques d'amitié. A la mort du chancelier Olivier, Catherine de Médicis, désireuse de choisir un homme sage et qui pût concilier les partis, fidèle pour quelques années à des idées premières de ménagements et de transactions, désigna pour la place vacante l'Hôpital, alors en Piémont auprès de sa protectrice, qui avait épousé le prince Emmanuel-Philibert.

Voilà l'Hôpital à l'un des premiers postes du royaume. Le voilà donc maître de travailler efficacement au triomphe de ses généreuses idées. Il ne tardera pas à se mettre à l'œuvre. Que de difficultés dans sa position! Il se trouvait sur le rang des plus puissants de l'État; mais en même temps qu'il les avait auprès de lui, il allait les avoir contre lui. Ce n'étaient pas des auxiliaires, mais des antagonistes qu'il devait rencontrer à tout moment. Préoccupé uniquement des intérêts du roi et du royaume, l'Hôpital n'entra pas en charge avec la pensée de plaire aux Lorrains; nécessairement il devait leur déplaire. Ce fut ce qui arriva. Dès les premiers jours, l'Hôpital se trouva en dissentiment avec les Guises, et ce dissentiment devait durer tant que l'Hôpital garderait les sceaux de chancelier.

Leur premier désaccord fut provoqué par un débat sur l'inquisition. L'Hôpital se refusa à l'introduction de ce tribunal. Il réserva la connaissance des crimes d'hérésie à des juges ecclésiastiques du clergé séculier, qui ne pouvaient appliquer que des peines canoni-

Digitized by Google

ques, et qui, par là même, s'interdisaient toute condamnation à mort. Cet édit libérateur, qui nous préserva des *auto-da-fé* en permanence, s'appela l'édit de Romorantin. Ainsi l'Hôpital, dans le véritable intérêt de son roi et de son pays, et pour l'honneur de sa conscience, se mettait en opposition avec les véritables maîtres du gouvernement. Jamais il ne s'associa à aucun de leurs actes injustes; et on le vit, membre du tribunal exceptionnel devant lequel parut le prince de Condé, seul avec deux gentilshommes, protester contre l'arrêt de mort qu'avait arraché la haine des Guises.

La fin prématurée de François II donna plus d'autorité à la reine mère, qui devint régente, et par suite plus d'influence à l'Hôpital, dont elle voulait adopter la politique impartiale et tolérante. Aux états d'Orléans, il fit un remarquable appel à l'union. Il repoussait les mots de huguenot et de papiste, et demandait à conserver le beau mot de chrétien. En même temps il nous donna une haute idée de son indépendance en désavouant les chanceliers ses prédécesseurs, qui avaient légitimé la confiscation et attribuaient au roi la propriété des bien de ses sujets. Au moins était-il encore soutenu par Catherine de Médicis. Mais lui, l'honnête homme, ne voyait que des principes à défendre et à conserver là où la reine mère ne cherchait que l'avantage du moment. Il put profiter de ces craintes que les Guises inspiraient à l'habile Florentine pour réaliser en partie ses nobles idées. L'édit de janvier, qu'il fit rendre en 1562, accorda aux calvinistes le droit de se réunir dans leurs maisons et leurs chapelles pour y pratiquer leur culte en toute sécurité. Quelque petite que fût sa part, la liberté de conscience entrait pour la première fois dans notre pays, et l'Hôpital était son introducteur.

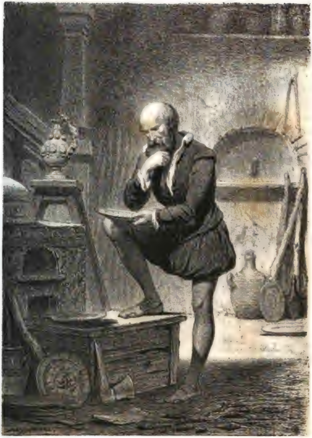
Les guerres civiles vinrent interrompre cette œuvre commencée, et l'épée des combattants déchira plus d'une fois ce parchemin sacré, première charte de la tolérance. Le chancelier ne se découragea pas, et même, en présence d'obstacles plus forts que la volonté, persista dans ses efforts honnêtes pour modérer les fureurs de la lutte et rapprocher les partis. Dès le principe ses ennemis avaient cru qu'ils étaient débarrassés de lui, et que comme une chose inutile il serait jeté de côté. On l'écarta du conseil de guerre. Mais ils ne pouvaient

lui retirer la confiance intéressée de la reine mère, qui ménageait en lui l'auxiliaire loyal de sa politique qui n'était que louvoyante et tortueuse. Catherine se faisait des armes de défense du talent et de la vertu de l'Hôpital. Et ce grand homme fut singulièrement trompé par cette femme perfide, qui ne lui promettait tant à la fois que pour pouvoir tout retirer d'un seul coup. Cependant il usa de cette faveur inconstante pour reprendre de temps à autre ses desseins toujours entravés. Après la première prise d'armes terminée depuis la mort de François de Guise, il fit rendre un édit de pacification moins large que l'édit de janvier; mais l'Hôpital espérait dans l'avenir. L'avenir ne fit que déjouer ses espérances. A peine interrompues par des trêves courtes et mensongères, les guerres civiles se succédèrent et se multiplièrent. L'Hôpital profitait des moindres suspensions d'armes pour essayer d'introduire sous forme d'édits la tolérance et la concorde. Il faisait le bien pour le bien, quitte à voir ses bonnes intentions méconnues par les hommes et ses bienfaits foulés aux pieds. Il prit une grande part à la paix de Longjumeau, « paix boiteuse et mal assise. » En même temps, au milieu de ce tumulte des armes, il ne perdait pas de vue l'œuvre pacifique de notre législation. A l'assemblée de Moulins il dirigea d'immenses travaux d'où sortit une ordonnance remarquable. Tous les efforts des grands jurisconsultes étaient mis à profit. Toutes les améliorations introduites par l'Hôpital étaient consacrées.

Ce calme, cette sérénité laborieuse, cette constance d'opinions, cette intraitable fermeté, irritaient jusqu'à la fureur le cardinal de Lorraine et ses partisans. Lorsque Catherine de Médicis se retourna de leur côté, ils essayèrent de renverser le chancelier. Ils n'avaient encore pu l'ébranler. Leur tâche se trouva facile par suite de la méfiance qu'inspirait à Catherine l'ascendant pris sur le jeune roi Charles IX par l'éloquent l'Hôpital. Un jour elle laissa entendre au chancelier que sa présence était mal vue dans une cour catholique. L'Hôpital s'éloigna sans murmurer, et, comme un sage, alla se retirer dans son château de Vignay. Il y vécut quelques années dans la douceur de la vie de famille, dans les nobles occupations des belles-lettres et de la jurisprudence, quand il fut réveillé de ce rêve d'une

Digitized by Google

Digitized by Google



Hédemard del.

Bernard Palissy

Digitized by Google

Digitized by Google

existence heureuse par le coup de tonnerre de la Saint-Barthélemy.

Lui aussi il fut une des victimes de cette sanglante journée : non pas qu'il ait été compris dans ces proscriptions religieuses ; mais il en mourut de douleur. Les bourreaux l'épargnèrent. Frappé d'une incurable tristesse, le chancelier aspira à la délivrance de la mort. « *Excidat illa dies*[1] ! » répétait-il sans cesse. Il confiait ses douloureuses pensées à la poésie, qui lui fut toujours fidèle. Il n'écrivit plus que deux pièces de vers mémorables, l'une à la duchesse de Nemours, Anne d'Este, l'autre à sa constante protectrice, Marguerite de Savoie. Ces pièces sont désespérées ; on dirait les adieux à la vie de ce grand homme atteint d'une blessure mortelle.

Ce fut ainsi que mourut, déçu dans ses espérances et dans ses illusions, celui qui avait tant fait pour la France, soit qu'il inspirât et dirigeât l'élite de nos jurisconsultes, soit qu'il travaillât à la paix du royaume et à l'union des citoyens. Homme rare à toute époque et surtout dans son siècle ; car il sut respecter plus que tout autre la foi et la liberté des huguenots en restant lui-même un bon et sincère catholique !

XLIII

BERNARD PALISSY

NÉ A SAINTES AU COMMENCEMENT DU SEIZIÈME SIÈCLE — MORT VERS 1589

Un homme aux traits sévères, au front large, est penché vers des figurines, des vases de terre, et tantôt achève d'en perfectionner la forme, tantôt s'ingénie à activer la chaleur du four où doivent cuire ses précieuses faïences : « C'est aujourd'hui que je réussirai enfin !... » s'écrie-t-il. Une voix plaintive lui fait tourner la tête. Il a vu sa femme, et il frémit ; sa femme, pâle, maigre, et qui saurait peut-

[1] Que le souvenir de ce jour périsse !

être supporter la plus affreuse misère si ses enfants n'avaient faim.

— Non, dit-elle, non, Bernard, vous ne réussirez pas dans votre œuvre d'alchimie. Dieu nous a réprouvés. Voilà seize ans que vous y faites effort... Et à quoi bon? Vous avez perdu le produit de vos autres travaux; nous pourrions vivre de l'argent qu'on vous donna pour lever la carte des marais salants de la Saintonge, tandis que vous avez contracté des dettes envers un chacun, et que vous n'osez même plus sortir, de peur d'encourir les reproches et les railleries de nos voisins!

Et la pauvre femme se mit à fondre en larmes.

Bernard Palissy leva les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de la pureté de ses intentions. Mais soudain il jeta un cri : il venait de s'apercevoir que le feu ralentissait. Aussitôt il se précipite hors du laboratoire, court comme un fou à travers la maison, brise les meubles, en rapporte les morceaux et alimente le four en complétant ainsi sa ruine.

Le lendemain, tout était sauvé. Le sublime insensé avait retrouvé le secret de la composition de l'émail!

C'était en 1555. Bientôt il ne fut bruit que des belles poteries, des faïences émaillées, des vastes plats offrant des poissons ou des fruits en relief et des *rustiques figurines* de Bernard. Le roi Henri II, le connétable de Montmorency, tous les seigneurs à leur exemple, voulurent en orner leurs jardins; la misère avait fui, la gloire était venue.

Cependant il avait embrassé les principes de la Réforme. Or, le parlement de Bordeaux ayant édicté contre les protestants des mesures sévères, Palissy fut arrêté, malgré la protection du duc de Montpensier, et son atelier fut détruit. Le roi intervint lui-même en sa faveur, l'appela à Paris et le logea aux Tuileries. Cette heureuse circonstance sauva la vie à Bernard, lors du massacre de la Saint-Barthélemy.

Le premier cabinet d'histoire naturelle qu'on ait vu à Paris fut formé par les soins de Palissy, qui, de plus, ouvrit en 1575 un cours d'histoire naturelle et de physique. Il innova complétement en opposant des faits positifs aux spéculations creuses tirées jusqu'alors

Digitized by Google

des philosophes anciens. La formation des pierres et celle des coquilles fossiles se révélèrent à sa voix. Évidemment il était trop en avant de son époque ; aussi fut-il jeté à la Bastille, par l'ordre des Seize, au temps de la ligue. Henri III, étant allé le voir dans sa prison, lui dit :

— Mon bon homme, si vous ne vous accommodez sur le fait de la religion, je serai contraint de vous laisser ès mains de vos ennemis et des miens.

— Sire, répondit le courageux vieillard, ceux qui vous contraignent ne pourront jamais rien sur moi, car je sais mourir.

Son procès traîna et n'eut pas de conclusion, Palissy ayant terminé en prison, vers l'âge de quatre-vingt-dix ans, une vie si pleine de travaux et en même temps si honorable. *Faïencier*, peintre-verrier, savant, écrivain, il a uni toutes les supériorités ; et, par-dessus tout, il fut persévérant, ferme et probe jusqu'à la candeur.

Aujourd'hui encore, malgré les immenses progrès de la science, il ne serait pas inutile de lire et méditer son principal ouvrage : *Le moyen de devenir riche et la manière véritable par laquelle tous les hommes de la France pourront apprendre à multiplier et augmenter leurs trésors et possessions.* Dans « l'Épistre de l'autheur au Peuple françois » il est dit que les règles de l'agriculture doivent être tracées avec d'autant plus de soin que « nous voyons souventes fois la terre estre cultivée par des gens ignorans qui ne luy font produire que des avortons. » Palissy a donné en ce livre un cours complet d'agriculture, et a démontré admirablement l'art de planter les jardins ; son œuvre abonde en détails précieux sur les engrais, sur la propriété des eaux thermales, sur les métaux, etc. Simple en son style pour rester à la portée des lecteurs qu'il enseigne, il dit : « J'ayme mieux peindre la vérité toute nuë et sans fard par un pinceau rustique, que de la corrompre par la couleur apparente du mensonge. »

Comme Bernard Palissy est bien tout entier dans cette phrase !

XLIV

LES DU BELLAY

Le poëte Joachim du Bellay[1] appartenait à une famille illustre : ce fut au château de Liré, près Angers, qu'il vit le jour en 1524. Il eut pour tuteur son frère aîné, qui le tint dans une sorte de servage, hors de ses goûts dominants, les armes et les lettres. Devenu libre par la mort de ce frère, il fut obligé, à son tour, de servir de tuteur à son neveu, Claude du Bellay, et les soucis qu'il en eut le jetèrent dans une longue et cruelle maladie. Ce fut pendant ce temps qu'il étudia les poëtes grecs et latins; et ses vers, qui furent tant estimés de François Ier, de Henri II et de la reine de Navarre, prouvèrent que Joachim avait cherché chez les anciens, non une imitation absolue et frivole, mais l'esprit et le secret des beautés.

Il y eut entre lui et Ronsard une amitié étroite et sans jalousie, qui les honora l'un et l'autre. Au reste, ils se ressemblaient par plus d'un côté, voire même par la surdité, triste souvenir que Joachim avait apporté d'Italie, où l'avait appelé, en 1549, son parent le cardinal Jean du Bellay[2]. Desservi auprès de ce dernier, il encourut sa disgrâce ; et, au moment où le cardinal, détrompé sur le compte du poëte, que cet événement avait rempli de douleur, venait de lui rendre son amitié et songeait à se dessaisir en sa faveur de l'archevêché de Bordeaux[3], Joachim mourut à trente-sept ans, frappé d'apoplexie.

Quand on lit son *Illustration de la langue françoise*, ce livre paré de toutes les grâces du style et où il a si bien développé ses principes sur la poésie, on regrette tout ce que sa mort prématurée l'a empêché d'écrire.

[1] Né en 1524, mort en 1559.
[2] Né en ...., mort à Rome en 1560.
[3] Joachim du Bellay était chanoine de l'église de Paris.

Digitized by Google

Ses œuvres furent réimprimées et dédiées au roi Henri III. L'éditeur fit de lui ce portrait, qui mérite d'être cité :

« Joachim du Bellay étoit prompt et aigu en inventions, discret et modeste en paroles, subtil en ses discours, doux en sa conversation, prévoyant en choses soupçonneuses, ouvert en celles qui étoient assurées, et entier en ses promesses. Il étoit autant difficile aux mauvais de le tromper, comme aux bons chose facile de s'en aider. »

Au reste, avec sa parole franche et nette, il s'est peint admirablement lui-même dans le sonnet qui se termine ainsi :

> ..... Je ne sçais comme il faut entretenir son maistre,
> Comme il faut courtiser, et moins ce qu'il faut estre
> Pour vivre entre les grands, comme on vit aujourd'hui.
> J'honore tout le monde, et ne fasche personne :
> Qui me donne un salut, quatre je lui en donne ;
> Qui ne fait cas de moi, je ne fais cas de lui.

Ce nom de du Bellay avait retenti si haut dès le commencement du seizième siècle, que Joachim eut peu de chose à faire pour ajouter à la renommée de ses cousins, Jean, Guillaume et Martin. La part que les trois frères prirent dans les affaires du temps fut considérable. Étroitement unis, dès l'année 1515, à François I^er^, qui avait tout de suite jugé leur mérite, ils lui rendirent les services les plus constants. Martin combattit à Marignan ; Guillaume, plus connu sous le nom de Langey, fut à Pavie, et l'on sait qu'il traversa toute l'Espagne, au risque de sa vie, pour voir quelques moments son roi prisonnier. A son tour, Jean du Bellay, après s'être préparé à un rôle actif par la vie de l'érudit et du penseur, fut chargé de l'ambassade de Londres ; en même temps, il était placé dans l'épiscopat, à Bayonne d'abord, puis à Paris.

Lors de son second séjour en Angleterre, il fit des efforts inouïs auprès de la cour de Rome pour amener une entente entre le pape et Henri VIII, qui aspirait, avec son impatience despotique, à renvoyer Catherine d'Aragon, sa femme, et à épouser Anne Boleyn. Les courriers de l'ambassadeur, munis des pouvoirs de Rome, arrivè-

rent deux jours trop tard : la première sentence rendue en faveur de Catherine d'Aragon, sur la demande du puissant Charles-Quint, était déjà connue de Henri VIII, et l'Angleterre fut perdue pour la papauté.

Pendant l'invasion de la France, Jean du Bellay, nommé lieutenant général, organisa si bien la défense à Paris, que cette ville, qui avait été d'abord pleine d'épouvante, se trouva ravitaillée comme par enchantement et put envoyer des détachements renforcer l'armée de Picardie. Il donna pour la seconde fois ces preuves d'énergie après la désastreuse campagne d'Italie, qui avait commencé par la brillante affaire de Cérisoles.

Mais avec François Ier tomba la fortune politique du cardinal. Un nouveau règne produisait des hommes nouveaux.

Jean se retira à Rome, où il fut nommé évêque d'Ostie, et siégea comme doyen du sacré Collége. Son palais devint le centre des artistes et des savants : mais plus d'une fois il dut, dans son superbe isolement, songer au temps heureux de sa jeunesse, où, entouré de ses frères chéris, il étudiait paisiblement dans le manoir paternel de Glatigny.

XLV

AMBROISE PARÉ

NÉ EN 1509 — MORT EN 1590

On l'a répété mille fois, ce seizième siècle abonde en grandes figures. Peut-être l'époque de Louis XIV offrit-elle un ensemble plus harmonieux qui flatte davantage nos regards : mais comme, au seizième siècle, les types sont plus francs, plus originaux, plus vigoureux ! Que de séve couvait dans cet arbre social dont les branches étaient cependant si rudement secouées par la guerre et la discorde civile !

Digitized by Google

Ambroise Paré, qu'on peut appeler le père de la chirurgie française, naquit à Laval en 1509. Selon la sage habitude de nos aïeux, il adopta la profession qu'il voyait exercée dans sa famille, et fut chirurgien, à l'exemple de son frère Jehan, qui exerçait à Vitré. Le meilleur parti, à cette époque, était celui de la guerre. Ambroise se détermina à le suivre. Dès 1536 il accompagnait en Italie le maréchal de Montjean, colonel général de l'infanterie.

Un hasard, fortifié par son merveilleux esprit d'observation, le mit sur la voie du traitement convenable à appliquer aux plaies d'armes à feu, qui, par leur nouveauté, déroutaient les médecins.

Il acquit bientôt tant de réputation, que Henri II voulut se l'attacher, lui promettant une faveur qui ne se démentit pas et qui continua de subsister sous les trois rois ses successeurs. Au siége de Metz notamment, on vit quelle influence merveilleuse Ambroise Paré exerçait sur le moral des troupes.

La ville était investie par cent vingt mille Impériaux, commandés par Charles-Quint en personne. Une fois Metz pris, ce torrent eût inondé la France. Six mille gentilshommes se jettent dans la place, que foudroyait une formidable artillerie. Henri II sait que, si Ambroise peut être introduit dans Metz, le courage des assiégés se ranimera. Sur son ordre pressant, les maréchaux de Saint-André et de Vieille-Ville gagnent, moyennant une somme de quinze cents écus, un capitaine italien qui tint parole. A minuit, et non sans avoir couru de grands dangers, Ambroise Paré pénètre dans la ville. Le lendemain, il était sur la brèche, et c'était à qui l'embrasserait : personne n'avait plus peur d'être blessé. On sait que l'héroïsme de la défense fit lever le siége.

Ambroise Paré était huguenot; il fallait que l'estime dans laquelle le tenait Charles IX fût bien grande, puisque, le soir même de la Saint-Barthélemy, le roi « envoya querir maître Ambroise Paré, son premier chirurgien et le premier de la chrétienté, et le fit venir dans sa chambre et garde-robe, et disoit qu'il n'estoit raisonnable qu'un qui pouvoit sauver tout un petit monde feust ainsi massacré[1]. »

[1] Brantôme.

Ce fut le seul cas d'exception. La longue existence d'Ambroise Paré continua au milieu de travaux immenses, dont les écrits si judicieux de ce grand homme nous ont conservé le souvenir exact; car Ambroise Paré mania aussi bien la plume que le scalpel, et ce qu'il y a d'admirable dans ses œuvres, au témoignage des docteurs Malgaigne et Richerand, ses deux illustres biographes, c'est que jamais il n'émit aucune proposition sans l'appuyer sur l'expérience des faits.

Une dernière fois nous le rencontrons dans sa vie publique; cette fois encore il agit en homme de bien. C'était à l'époque où la Ligue régnait dans Paris assiégé et réduit à toutes les horreurs de la famine. M. de Lyon, un des chefs ligueurs, passant au bout du pont Saint-Michel, y fut entouré d'une foule de malheureux qui demandaient du pain ou la mort. Ambroise Paré, qui se rencontra là, fit une très-sincère exhortation à ce seigneur en faveur du pauvre peuple consumé « de male rage de faim. » « A quoi, dit Pierre de l'Estoile, qui rapporte ce fait, M. de Lyon ne répondit rien ou quasi rien, sinon que, contre sa coustume, s'estant donné la patience de l'ouïr tout du long sans l'interrompre, il dit après que ce bonhomme l'avoit tout estonné, et qu'encores que ce fust un langage de politique que le sien, toutes fois qu'il l'avoit conseillé et fait penser à beaucoup de choses. »

Le courage de l'illustre octogénaire n'étonnera personne si l'on songe qu'Ambroise Paré était soutenu par le plus admirable sentiment religieux, et qu'il n'acheva jamais le récit d'une cure remarquable sans glorifier aussi la Providence. « *Je le pansay, Dieu le guarit.* »

Digitized by Google

XLVI

RONSARD

NÉ EN 1524 — MORT EN 1585

Il y a eu dans la destinée de ce grand poëte le plus étrange contraste : la gloire, puis le discrédit et presque le ridicule. Chef d'école, entouré d'une pléiade qui respectait en lui un modèle, honoré de l'amitié des souverains, Ronsard semblait avoir fondé un monumen à jamais durable; mais, contrairement à tant d'autres poëtes qui ont grandi après leur mort, et pour qui la justice n'a apporté de couronnes que sur leur tombe, Ronsard fut assez brusquement détrôné, d'abord par Malherbe, puis par les préceptes de Boileau.

Par un retour qui aurait lieu d'étonner si notre siècle éclectique n'était celui des réparations, Ronsard revit aujourd'hui plus glorieux que jamais; on peut dire que cette résurrection équitable a été en grande partie l'œuvre d'un des princes de la critique, de M. Sainte-Beuve.

Pierre de Ronsard appartient au Vendômois; sa naissance précéda de peu de temps la funeste bataille de Pavie. Ses panégyristes ont fait de cette bataille et de cette naissance un rapprochement à l'honneur du poëte. Celui-ci cependant ne s'annonçait guère; car, au collége de Navarre, Pierre ne sembla avoir de goût que pour le métier des armes. Il fut successivement page du duc d'Orléans et de Jacques Stuart. Un accident terrible lui ferma soudainement la carrière des armes; il était devenu sourd.

Ce fut pour les lettres et la postérité un véritable bonheur. Ronsard n'eût été qu'un capitaine de plus, à une époque où la noblesse rivalisait de bravoure et de dévouement. Il fut un poëte, et sa surdité même le servit en lui donnant cette opiniâtreté qui l'attacha à ses idées.

Tous ses contemporains lui firent une véritable royauté; Antoine

de Baïf, Joachim du Bellay, Remy Belleau, ne furent que les satellites entraînés dans la marche de l'astre.

Nous n'avons pas à énumérer ici les œuvres qui valurent tant d'enthousiasme à Ronsard ; ce serait dans ses pièces détachées, et dans les plus courtes surtout, que nous le trouverions plus original. Mais, selon l'usage, il attacha le plus de prix à son poëme héroïque de la *Franciade*. Ce poëme, dont la lecture est maintenant impossible, produisit un tonnerre d'applaudissements ; il n'y eut que Mellin de Saint-Gelais qui eut le courage de s'en moquer. Ronsard avait, comme les rois, ses courtisans et ses flatteurs, et l'on imposa silence au critique. Combien nous aimons mieux retrouver Ronsard lorsque, rimant, à l'imitation d'Horace, les stances les plus élégantes, il dit à une jeune fille :

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avoit desclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu, cette vesprée,
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vostre pareil.

Ou encore, lorsqu'il conseille une cruelle et lui dit :

Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Le *Bocage royal*, les *Hymnes*, et surtout les *Discours sur les misères du temps*, foisonnent de traits sublimes. Qui ne sait par cœur cette imprécation contre les Vandales qui abattaient la forêt de Gastine, si souvent chantée par lui ?

Quiconque aura premier la main embesongnée
A te coupper, forest, d'une dure congnée,
Qu'il puisse s'enferrer de son propre baston
Et sente en l'estomac la faim d'Erisichthon...

...Escoute, bûcheron (arreste un peu le bras),
Ce ne sont pas des bois que tu iettes à bas,
Ne vois-tu pas le sang lequel degoute à force
Des nymphes qui vivoient dessous sa dure escorce ?

Digitized by Google

Sacrilege meurdrier, si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts et de destresses
Merites-tu, meschant, pour tuer nos déesses?

Forest, haute maison des oiseaux bocagers,
Plus le cerf solitaire et les chevreuls legers
Ne paistront sous ton ombre, et ta verte criniere
Plus du soleil d'esté ne rompra la lumiere.

...Adieu, chesnes, couronne aux vaillants citoyens,
Arbres de Jupiter, germes dodonéens,
Qui premiers aux humains donnastes à repaistre.
Peuples vrayment ingrats, qui n'ont sçu recognoistre
Les biens receus de vous, peuples vrayment grossiers
De massacrer ainsi leurs peres nourriciers.

Que l'homme est malheureux qui au monde se fie!
O dieux, que véritable est la philosophie,
Qui dit que toute chose à la fin perira
Et qu'en changeant de forme une autre vestira!

De Tempé la vallée un iour sera montagne,
Et la cyme d'Athos une large campagne :
Neptune quelquefois de blé sera couvert;
La matière demeure et sa forme se perd.

Est-il vrai que Charles IX ait été réellement l'auteur des vers admirables qu'on lui attribue, et qu'il aurait adressés à Ronsard? S'ils sont de lui, combien il est à regretter que ce jeune et déplorable roi se soit arrêté dans cette voie si belle, et qu'il n'ait pas laissé la Muse adoucir l'âpreté de son caractère bouillant! Rien ne peut être cité qui soit plus à la louange de Ronsard :

L'art de faire des vers, dust-on s'en indigner,
Doit estre à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes;
Mais roi je les reçois, poëte tu les donnes.

Il n'est pas impossible que Ronsard ait pris part, avec l'Hospital et Amyot, à l'éducation de Charles IX, et que la reconnaissance, autant que l'admiration, ait dicté cet hommage au royal élève. Au

reste, Charles avait comblé Ronsard de libéralités; ce dernier, devenu vieux, n'avait qu'à choisir entre les résidences que lui assuraient ses bénéfices. Sa préférence était pour le prieuré de Saint-Côme, près Tours, où il mourut en 1585.

Déjà Malherbe allait écrire et commencer à détruire un monument, qui fut cependant défendu jusque vers le milieu du dix-septième siècle. Ensuite, comme nous l'avons dit, ce monument s'écroula, et si de nos jours il n'a pas été relevé avec les dimensions exagérées qu'on lui avait données jadis, du moins est-ce un honneur pour notre époque d'avoir su le restituer en grande partie.

XLVII

JEANNE D'ALBRET

NÉE EN 1531 — MORTE EN 1572

Avec des différences qui tiennent à leur époque, à leur caractère, à leurs croyances, Jeanne d'Albret et Blanche de Castille appartiennent à la même famille. Il y a dans la nature des espèces et des genres d'esprits comme il est une classification pour les êtres et pour les types. A ce point de vue moral, Jeanne d'Albret est vraiment de la descendance et de la race de Blanche de Castille; car toutes deux dans notre galerie représentent la Mère, comme Marguerite de Valois eût pu nous offrir l'image de la Sœur; la Mère revêtue du caractère royal et destinée à concilier ses devoirs de reine avec ses obligations maternelles, et avant tout la Mère chrétienne.

Jeanne d'Albret était la fille de cette aimable et compatissante Marguerite de Valois qui avait été l'enchantement de son siècle. Nulle enfant ne fut plus aimée, mieux soignée dès son berceau; son oncle, François Ier, s'en était affolé. C'était aussi « sa mignonne. » Nulle enfant ne fut aussi mieux élevée. Simple, ingénue, elle fut habituée, cette fille de roi, à une vie modeste et presque rustique. Elle

Digitized by Google

se promenait sans cortége dans ses chers sentiers des Pyrénées, et bien souvent elle s'arrêtait pour causer avec les paysannes qui, leurs cruches sur la tête, suivaient d'un pas agile le même chemin.

On voulut marier de bonne heure la jeune princesse; elle n'avait que douze ans lorsque François Ier la promit au duc de Clèves. Quatre ans après, cette union fut rompue comme elle avait été contractée, par des raisons politiques. Jeanne n'en témoigna aucun déplaisir. « Mon oncle, disait-elle au roi, j'accepterais plus volontiers pour mari un simple gentilhomme de France qu'un roi d'Espagne ou un prince des Marches. » Ce vœu devait se réaliser; Jeanne épousa Antoine de Bourbon, qui devait régner avec elle sur la Navarre.

Faible, inconstant, lâche parfois, Antoine de Bourbon était bien inférieur à sa femme, dont il ne comprit jamais toute la grandeur d'âme. Plus d'une fois il devait blesser son cœur et faire pitié à sa haute intelligence. Soit qu'il délaissât la reine de Navarre pour s'attacher au frivole éclat des grandes dames de la cour, soit qu'il fit plier sous ses terreurs ou sous son ambition sa foi religieuse, Antoine de Bourbon se montra toujours indigne d'avoir épousé une princesse qui ne faillit jamais à aucun de ses principes. Jeanne d'Albret souffrit bien souvent de cet abandon et de ces faiblesses; mais elle se retrempait dans la prière, dans la pratique de tous ses devoirs, dans ses espérances de mère.

Elle avait perdu deux enfants; un troisième fils lui vint, celui qui devait être Henri IV. Les légendes se sont groupées autour de ce berceau, comme si l'heure où cet enfant royal était né avait été pour le monde en souffrance une heure bénie et miraculeuse. L'enfant fut élevé par sa mère, comme on avait élevé Jeanne, dans les fortes habitudes de la vie simple et naturelle; on lui fit un corps de fer, une âme intrépide. La reine de Navarre sentait son fils destiné aux grandes choses, et elle l'y préparait par une vigoureuse éducation; elle voulait façonner en lui, selon l'expression de d'Aubigné, « un ferme coin d'acier aux nœuds endurcis de nos calamités. »

Le jeune Henri habitait un château perdu sur le sommet d'une montagne, dans une situation sauvage et pittoresque. Point de cour; rien qui rappelât les villes et leur tumulte. La nature de tous côtés,

Digitized by Google

rude et grandiose, les rochers abrupts, la végétation effrénée, les oiseaux de proie traversant l'étendue, et le bruit incessant des gaves à travers le silence et la solitude. Au dedans des murailles sans tentures, un ameublement sévère, un régime des plus sobres, des visages francs et ouverts. Henri n'était pas distingué des autres enfants par sa manière de vivre; il ne se plaçait pas au-dessus d'eux. Au contraire, il se mêlait volontiers aux jeux des petits montagnards, et, indifférent aux chaleurs de l'été comme au froid de l'hiver, il se formait aux plus pénibles exercices. La reine sa mère, sa gouvernante Suzanne de Miossens, le laissaient faire; elles savaient bien qu'ainsi, en vivant parmi les hommes, il serait un homme et non un de ces princes qu'on élève dans l'ignorance des sentiments et des besoins de leurs sujets.

En fortifiant ainsi le corps et l'esprit de son enfant, la reine de Navarre avait un autre but que celui que se proposent toutes les mères. Non contente de vouloir faire de son fils un homme honnête et brave, elle voulait encore, comme y avait réussi Blanche de Castille, en faire un prince agréable au Seigneur. Elle faisait reposer sur l'éducation de son fils les destinées de sa foi religieuse, et elle l'élevait moins pour elle que pour Dieu. Jeanne d'Albret était calviniste; elle avait continué à ouvrir l'asile de ses États aux réformés persécutés, comme sa mère lui en avait donné l'exemple. Mais, plus résolue que sa mère, elle s'était déclarée pour la foi nouvelle, et elle dévouait au triomphe de sa cause toutes les énergies de son âme. Nul doute qu'elle ne vît dans son fils grandissant un futur défenseur de la confession de Genève, et qu'elle ne fondât sur lui les espérances trompées tant de fois par son mari.

En dernier lieu, Antoine de Bourbon, oublieux de ses serments, oublieux des affronts qu'il avait subis et des dangers qu'on lui avait fait courir, s'était rapproché des ennemis de sa maison, les Guises, Montmorency et Saint-André. Il reçut une blessure mortelle au siége de Rouen, et mourut comme il avait vécu, au milieu de fluctuations de toutes sortes, passant d'un prêtre catholique à un ministre protestant.

Son fils n'avait alors que neuf ans. Jeanne d'Albret comprit la né-

Digitized by Google

cessité de le confier à d'autres maîtres qu'à Suzanne de Miossens; toujours ferme dans sa tendresse, elle se résigna à la séparation, et, plaçant son fils au collége de Navarre, le mit sous la protection d'un digne et savant homme nommé la Gaucherie. Elle retourna en Béarn, et, plus que jamais, s'occupa de l'administration de ses États avec cette vigilance qui n'excluait pas la douceur et la charité; mais à peine Henri eut-il terminé ses premières études qu'elle le rappela pour commencer une nouvelle éducation, celle de l'homme de guerre.

Les événements, en divisant de plus en plus les deux partis religieux qui se disputaient la France, avaient forcé Jeanne à se déclarer ouvertement pour les réformés et à leur offrir ses conseils et ses secours. Dans la troisième prise d'armes, elle conduisit à la Rochelle quatre mille Gascons; son fils Henri la suivait, déjà impatient de combats et de victoires. C'était un héros de quinze ans.

Au milieu de cette vie nouvelle, aventureuse, Jeanne poursuivait l'éducation de sa fille Catherine et de son Henri; elle lui avait donné pour précepteur Florent Chrestien, un des futurs auteurs de la *Ménippée*. Il avait succédé à la Gaucherie, que son élève avait eu la douleur de perdre, et Henri, soumis à une telle discipline, était si vif d'esprit, si robuste et si adroit de corps, que Condé et Coligny en furent émerveillés à son arrivée dans le camp huguenot. « Cette épée ne tiendra pas longtemps au fourreau, » disait Coligny.

Jeanne d'Albret n'était pas, on peut le dire, seulement la mère de ses enfants. N'était-elle pas la mère de tous ces hommes illustres ou humbles qui avaient les yeux fixés sur elle et la contemplaient avec admiration? Sa voix se faisait entendre avec autorité dans le conseil, et quelle flamme dans le cœur des soldats quand ils la voyaient passer dans leurs rangs en costume d'amazone, sa toque de velours sur la tête et son écharpe blanche flottant au vent! Telle elle apparut à l'armée, plus émue, plus vaillante que jamais, quand, après Jarnac et Moncontour, après la mort de Condé, elle amena au camp le fils du prince assassiné et son Henri, les offrant comme lieutenants à l'amiral, comme vengeurs à Condé. On eût dit une Judith, une Débora de la foi nouvelle. Elle était belle à voir dans

Digitized by Google

cette attitude guerrière, exprimant ainsi ses croyances indomptables, ses courageuses convictions; mais nous l'aimons peut-être mieux comme elle est représentée sur un vieux tableau de Bâle, vêtue de brun, à l'écart sur un banc et lisant son psautier sous un cyprès. Dans le lointain sont la Rochelle et la mer; dans l'un des portraits il y a toute son énergie, ici toute sa simplicité.

La paix de Saint-Germain termina cette prise d'armes; mais, dans la joie générale, Jeanne se tint sur ses gardes et demeura méfiante jusqu'au dernier moment. Elle connaissait ses ennemis; elle eût dit volontiers, comme le vidame de Chartres : « Ne désarmons pas; que le signet de notre Bible soit notre dague. » La cour était peu sincère; cependant, à cette date, Charles IX était encore de bonne foi. Son intelligence mobile n'avait pas été troublée par les mauvais conseils qui l'ensorcelèrent; elle s'ouvrait, au contraire, aux meilleures influences. Coligny prenait sur lui une autorité qui ne devait pas durer, hélas! C'est alors que, pour réconcilier les partis, le roi et la reine mère jugèrent à propos de rallier le jeune Henri. Catherine lui offrit en mariage sa fille Marguerite; Jeanne d'Albret, qui savait les mœurs faciles de la cour de France et la frivole éducation qu'avait dû recevoir la princesse, répugnait à cette union. Elle fut longtemps à se décider à partir de la Rochelle. Cette coquetterie précoce de la jeune fille, ses affectations de galanterie, chagrinaient et même effrayaient cette femme austère, qui pressentait des périls pour le bonheur de son fils. La société de Catherine de Médicis était également odieuse à la haute vertu de la reine de Navarre. Elle écrivait : « J'ai chanté en couches et maintenant j'ai envie de pleurer. » Et elle disait à son fils : « Si vous connaissiez la peine où je suis, vous auriez pitié de moi. » Et plus loin : « Je crains d'en tomber malade, car je ne me trouve guère bien. »

Ses sombres pressentiments se réalisèrent. A peine arrivée à Paris, elle prit de la fatigue, se sentit saisie de la fièvre et se coucha pour ne plus se relever que pour l'éternité; elle mourut, le 9 juin 1572, à quarante-quatre ans. L'histoire du poison, que Catherine de Médicis lui aurait fait donner subtilement, ne serait-elle pas une de ces inventions qu'alimente la haine des partis?

Digitized by Google

Une pensée l'avait tristement tourmentée dans les derniers temps de sa vie : elle craignait que son fils Henri « ne fût pas assez religieux. » Peut-être de ce côté y avait-il une infériorité réelle, regrettable, dans la grande âme du Béarnais. Les rêves, les efforts de Jeanne d'Albret, étaient-ils trompés, puisqu'elle n'avait pu donner à ses coreligionnaires un autre Machabée? Non! car elle leur avait préparé un chef digne de les commander; car si, moins heureuse que Blanche de Castille, elle n'avait pu former un roi selon l'Évangile, elle réussit toutefois à faire de son fils un grand souverain, un grand homme!

XLVIII

GASPARD DE COLIGNY

NÉ EN 1516 — MORT EN 1572

Avec les familles de Guise et de Montmorency la famille de Châtillon tenait le premier rang en France au seizième siècle. Gaspard de Coligny fut le troisième des quatre fils de Gaspard Ier de Châtillon. L'aîné de ces quatre enfants mourut, le second fut le cardinal Odet de Châtillon, le quatrième fut d'Andelot, le troisième devait être Coligny.

Ce jeune homme, impatient de gloire militaire et qui avait refusé le chapeau de cardinal, repris avec empressement par son frère, se hâta de mettre son épée au service du roi; il fut, sous François Ier, l'un des plus vaillants de la jeunesse et se signala en première ligne avec son ami intime d'alors, François de Joinville, qui devait être le fameux duc de Guise. C'était une noble rivalité d'honneur et de dévouement. Ils se prodiguaient au danger avec une témérité dont les contemporains s'étonnaient; alors Guise sauvait Coligny, Coligny défendait Guise. Comment deux grands cœurs si vraiment nés pour s'unir ne purent-ils rester liés l'un à l'autre? Sous Henri II, l'un et

l'autre, de braves officiers, devinrent des généraux. Leurs grandes qualités éclatèrent de plus en plus. Guise conquit la gloire à Metz, Coligny à Renty, où il décida le gain de la bataille. Malheureusement ce fut après ce combat qu'une querelle, suscitée par le connétable de Montmorency, divisa pour jamais les deux amis, les deux défenseurs de la France.

Cette amitié pouvait-elle durer? Trop d'obstacles les séparaient. Coligny, tôt ou tard, devait être éloigné de Guise par les suggestions jalouses de sa famille et des maisons de Montmorency et de Bourbon, auxquelles il se rattachait par alliance. Une cause plus forte de dissentiment allait surgir entre eux : d'Andelot, le frère cadet de Coligny, s'était converti au calvinisme en Italie. Il fit partager sa foi à ses deux frères. Comment Gaspard de Coligny eût-il continué ses relations amicales avec celui qui, sur son passage, se plaisait à faire brûler les œuvres de Luther et de Calvin?

Le plus beau fait d'armes de Coligny sous Henri II fut la défense de Saint-Quentin. Il la dirigea comme un grand général et aussi comme un grand citoyen, se faisant aimer comme il se faisait obéir, et préoccupé des maux de ses compatriotes avec une rare sollicitude. Les habitants de Saint-Quentin, en le voyant aller, venir, tout préparer, tout prévoir, redoublaient d'enthousiasme et d'énergie. « Mes enfants, ne vous épargnez pas, » disait le noble Coligny. Et certes personne ne s'épargnait à Saint-Quentin. Les brèches étaient réparées comme par enchantement, et l'on tint longtemps devant soixante mille assiégeants; enfin la ville succomba au bout de dix-sept jours, et Coligny, fait prisonnier, pensa mourir d'une fièvre de fatigue qui le saisit dans sa prison de l'Écluse. Là même, il travailla après son rétablissement, écrivit la relation du siége de Saint-Quentin, et il envoya un plan pour prendre Calais, plan qui fut suivi heureusement par le duc de Guise.

Délivré par la paix de Câteau-Cambrésis, Coligny retrouva les Guises tout-puissants. Sous le jeune roi François II ils gouvernaient le royaume. Coligny ne se déclara pas contre eux; mais il laissa paraître tout d'abord sa méfiance à l'endroit de ces ambitieux. S'il n'entra pas dans le tumulte d'Amboise, il l'autorisait de ses paroles

Digitized by Google

franches et énergiques. Mais, au moment de la conspiration, Coligny n'était pas à la cour; il vivait loin de toute agitation, dans le manoir de ses pères. Homme de la justice et du droit, Coligny se devait de reculer jusqu'au dernier moment devant les résolutions violentes. Il voulait épuiser les protestations légales. Aux états généraux il présenta une requête au nom des réformés de Normandie, s'engageant à l'appuyer de cinquante mille signatures. Il défendit les intérêts de ses coreligionnaires avec une éloquence admirable : flétrissant à jamais la tyrannie des Guises, et la flétrissant non pas en rebelle, mais en bon et loyal sujet qui s'indignait de voir des favoris se placer entre le roi et la France. Il fut éloquent comme un homme qui parle du fond du cœur au nom de sa patrie et de son Dieu; et c'est du jour où ce grand orateur revendiqua les droits de ses frères à la liberté de conscience que date véritablement l'avénement du protestantisme à la vie politique.

Lorsque la guerre civile éclata, Coligny hésita longuement à se mêler à ces guerres fratricides. Condé avait pris les armes ainsi que son frère, le brave d'Andelot. On pressait Coligny de le rejoindre. Mais lui, chez qui l'amour de la patrie dominait tous les autres sentiments, il se disait que « la guerre civile est le mal des maux. » On rapporte qu'il était monté se coucher plein d'alarmes et d'incertitudes, quand sa femme le réveilla et lui dit en sanglotant :

— Comment pouvez-vous dormir? comment pouvons-nous fermer les yeux? Tandis que nous vivons au milieu des délices de ce château, tandis qu'on torture, que l'on supplicie nos frères, resterez-vous les bras croisés? Dieu vous a-t-il fait un grand capitaine autrement que pour arracher les victimes aux bourreaux? Non, vous ne nous trahirez pas. Vous sauverez les croyants et vous prendrez à la ruelle de ce lit votre épée de commandement pour abriter dessous votre peuple.

L'amiral eut beau lui représenter tous les maux de la guerre civile, toutes les souffrances qui les attendaient, elle lui répondit :

— Mieux vaut souffrir la mort et toutes les ignominies que de voir Gaspard de Coligny infâme devant les hommes et impie devant Dieu.

Après ces déchirements intérieurs, Coligny se décida, soutenu par cette femme héroïque, qui fut comme la Marcia de ce Caton calviniste. Le lendemain il chevauchait vers le camp des réformés. Tout son génie, toutes ses vertus, allaient se consumer dans cette œuvre sanglante de la guerre civile, improductive pour le bien, féconde en maux de toutes sortes : ainsi l'ancien défenseur du pays, l'amiral de France, allait se trouver à la tête d'une armée de révoltés, proscrit lui-même comme rebelle, sans que jamais il dût cesser à aucune heure d'être un bon Français et un sujet fidèle. Car il combattait non pas contre le roi, mais contre la tyrannie et l'intolérance des Guises, au nom d'une foi persécutée et de la liberté opprimée. Ainsi, sous l'inspiration de Coligny et de Condé, les plus illustres seigneurs protestants avaient juré, dans leur traité d'association, de vivre et de mourir unis pour le libre exercice de leur culte et la délivrance du jeune roi Charles IX, captif des Guises.

Coligny, dans ces longues guerres, déploya toutes les qualités d'un grand général en même temps que celles d'un chef de parti. Aussi bon soldat que Condé, il valait mieux pour organiser les ressources, pour conduire les esprits, pour diriger les négociations. Depuis la prise de Condé à la bataille de Dreux jusqu'à la première paix, il fut le chef unique de l'armée et il suffit à tout. On le trouvait toujours prêt sur les champs de bataille, comme un capitaine sûr de lui-même. Mais cette science, mais ce talent, qu'il regrettait de les employer contre des frères et des compatriotes !

Dans cette vie si dure, si tourmentée, il n'eut plus de moments de calme et de repos que dans l'intervalle des guerres civiles, pendant ces paix si courtes et si captieuses. Alors il rentrait dans son manoir de Châtillon, et il y vivait dans la vieille simplicité féodale, aimé des siens, de ses vassaux autant que de sa famille. Il se plaisait aux occupations rustiques, à la conversation des pauvres gens. Nulle fierté chez lui, nulle injustice. Mais ce n'était pas encore la vie heureuse. Ces heures de trêve et de halte étaient troublées par les pressentiments de l'avenir et les souvenirs du passé. Que de tristesses dans cette grande âme ! Chaque jour lui apportait un nouveau deuil. En 1568, en rentrant dans son château, il n'y avait plus trouvé la

Digitized by Google

compagne de sa vie, la confidente de ses pensées, car sa femme était morte en soignant les blessés au siége d'Orléans.

Mais à peine rentrait-il au manoir de ses pères qu'il lui fallait reprendre les armes, revenir à la guerre civile, et combattre, toujours combattre. Son génie croissait de jour en jour. La campagne qu'il fit après la mort de Condé à Jarnac fut un chef-d'œuvre d'art militaire. Mais cet esprit toujours ferme, cette intelligence toujours lucide, avaient des moments de lassitude et de défaillance. Coligny souffrait beaucoup quand les maux de la guerre civile étaient présents à ses yeux ou à sa pensée. Il avait perdu, outre sa femme, son frère d'Andelot. Lui-même il était condamné par sentence du parlement au supplice des traîtres; on avait pillé ses châteaux; et il gémissait de cette fatalité des guerres civiles qui a fait confondre les honnêtes gens avec les coupables. Mais ses malheurs personnels n'étaient rien pour cette âme généreuse auprès de tous les maux que de pareilles luttes faisait fondre sur les Français. Tout cela soulevait son cœur d'angoisses et de mélancolies. Quand la paix de Saint-Germain termina la dernière guerre à laquelle assista ce triste grand homme, il s'écria :

— Plutôt mourir que de retomber dans la confusion des guerres civiles !

La paix était faite, et cette fois on eût dit une paix sincère, tant le jeune roi Charles IX paraissait transporté d'enthousiasme. Coligny fut attiré à Paris à cette heure de réconciliation. Charles IX se sentait une grande prédilection pour l'amiral; il aimait à le consulter, il l'écoutait avec respect, avec religion. C'est que l'amiral lui donnait de nobles conseils et enflammait pour les grandes pensées cette âme naturellement poétique. Coligny, heureux de croire les Français arrachés à la guerre civile, voulait les jeter dans la guerre contre l'étranger. Déjà il concevait contre les descendants de Charles-Quint les vastes desseins de Henri IV et de Richelieu, et il faisait partager ses patriotiques idées au jeune roi émerveillé. Pourquoi fallut-il qu'une mère perfide et des conseillers dépravés vinssent détruire cet accord pour plonger de nouveau la France dans les désastres de la guerre intérieure? Pourquoi cette Florentine et ces mi-

nistres italiens furent-ils assez puissants de la puissance du génie du mal pour pervertir cette jeune âme du mélancolique et passionné Charles IX? Pourquoi, au lieu de l'expédition de Flandre, la Saint-Barthélemy?

Dans la nuit du 24 août 1572, au moment où Coligny dormait, où peut-être dans ses rêves il entrevoyait encore ses sublimes espérances, il fut réveillé par le bruit du tocsin. D'abord il crut à une émeute populaire. On vint l'avertir que son hôtel était envahi par des assassins.

— C'est ma mort! dit l'amiral d'un accent héroïque. Je ne les redoute pas, puisque je les reçois par Dieu et pour Dieu.

Il ordonna à tous ses serviteurs de s'enfuir, et sur un fauteuil il attendit les meurtriers. Ils reculèrent d'abord sous ce regard assuré. Mais l'un d'eux, Besme, un ancien page du duc de Guise, s'avança sur lui et le frappa d'un coup d'épieu.

— De tous les hommes que j'ai vus, disait Astin, un des meurtriers, un des témoins, c'est celui qui a le moins craint la mort.

Le corps vénérable fut jeté par la fenêtre. Le duc de Guise, qui attendait en bas l'accomplissement du meurtre, eut le triste courage de venir vérifier ces traits de la victime et de labourer ce visage auguste du talon de sa botte éperonnée.

Voilà comment mourait un des plus grands citoyens de la France, un de ceux qui ont le plus honoré notre pays par leur génie et par leurs vertus. Triste enseignement des guerres civiles! triste souvenir du malheur des temps qui séparent et jettent dans des camps opposés les plus nobles fils de notre patrie, et leur réservent, après une vie d'exploits et de dévouement, des tristesses et des maux qui n'ont rien de comparable, et, pour fin à ces tristesses et pour terme à ces maux, la balle de Poltrot ou l'épieu de Besme!

Digitized by Google

XLIX

SAINT VINCENT DE PAUL

NÉ EN 1576 — MORT EN 1660

Heureux les hommes qui passent sur la terre en pratiquant la vertu et semant des bienfaits; leur souvenir laisse ici-bas une trace lumineuse et ineffaçable, tandis qu'ils recueillent au ciel une récompense éternelle!

Tel fut Vincent de Paul, le père des pauvres, l'*intendant* de la Providence, comme on le surnomma de son temps. S'il ne remporta pas des victoires comme les grands capitaines, s'il n'eut pas comme tant d'autres le don des arts, son génie fut bien plus élevé encore. Vincent de Paul fut le héros de la charité; c'est pour cela que l'humble prêtre mérite une place parmi les plus illustres. Se dévouer à ses semblables, les consoler dans leurs douleurs, les soulager dans leurs souffrances, consacrer à ce noble but tout ce qu'il avait de forces et d'intelligence, marquer presque toutes les années de sa vie par quelque fondation utile, ce fut là l'étude constante de ce bienfaiteur de l'humanité.

On se demande où et comment il put trouver des ressources suffisantes pour opérer tant de merveilles pendant une longue période de guerres et de troubles, à travers des difficultés sans nombre. Ce fut dans son cœur embrasé de l'amour du prochain jusqu'à l'oubli de soi-même. La charité, a-t-on dit justement, transporterait des montagnes.

Cette noble vertu de la bienfaisance semblait être née avec Vincent.

Son père, Guillaume de Part, et sa mère, Bertrande de Moras, habitaient le petit hameau de Ranguines près Pouy, au diocèse d'Acqs: c'étaient d'humbles cultivateurs, malgré l'apparence nobiliaire de leurs noms. Vincent eut jusqu'à l'âge de douze ans la garde du troupeau. Déjà il s'exerçait à la charité en partageant avec le pauvre du

chemin son morceau de pain ou quelques petites pièces de monnaie. Sérieux et réfléchi, le pâtre landais sentait sa vocation. Il entra chez les cordeliers d'Acqs.

Dès l'âge de seize ans, il pouvait cesser d'être à charge à ses parents et s'acquitter envers ses maîtres en professant à son tour. En 1604, il achevait de prendre tous ses degrés en théologie. Nommé à une cure importante, il se retira par esprit de paix devant un compétiteur. Une petite succession à recueillir l'ayant appelé à Marseille, il eut l'idée de s'embarquer pour revenir à Narbonne. Malheureusement, trois brigantins turcs, qui guettaient, dans le golfe de Lyon, les barques revenant de la foire de Beaucaire, aperçurent le navire de Marseille, lui donnèrent la chasse, le capturèrent après une défense désespérée, mirent à la chaîne passagers et matelots, et les allèrent vendre sur la côte de Barbarie. Vincent fut conduit ainsi au marché de Tunis et exposé comme une bête de somme. Il appartint successivement à divers maîtres, jusqu'à ce que la Providence le conduisit chez un renégat de Nice qui l'emmena à sa ferme, dans la montagne.

Tout espoir de délivrance semblait perdu pour le pauvre esclave. Mais le salut lui vint par une musulmane, l'une des femmes du renégat. Elle lui commanda un jour, par pure curiosité sans doute, de chanter les louanges de son Dieu. Vincent, les larmes aux yeux, entonna le psaume: *Super flumina Babylonis*[1]... Puis, se raffermissant pour sa foi, il chanta le *Salve, Regina!*... La musulmane fut touchée... Un miracle s'opéra.

Quelques mois après, le renégat, sa femme et Vincent s'échappaient sur une petite barque de la terre infidèle, et prenaient terre à Aigues-Mortes. Ils se rendirent de là à Avignon, où le vice-légat réconcilia publiquement le renégat avec l'Église.

Vincent, emmené par le vice-légat à Rome, fut recommandé par sa qualité de Français et par ses souffrances récentes à la bienveillance du cardinal d'Ossat, ambassadeur d'Henri IV. Le cardinal le chargea d'une mission confidentielle pour le roi de France, et celui-ci

[1] Au bord des fleuves de Babylone nous nous sommes assis, et nous avons pleuré.

eut bientôt reconnu à quel homme il avait affaire. Marguerite de Valois voulut prendre Vincent pour son aumônier ordinaire : c'était une pénitente qui eût fort exercé la patience du digne homme; mais l'humble prêtre préféra bientôt à la cour une retraite à l'Oratoire, auprès du P. de Bérulle, et c'est là qu'il rencontra le curé de Clichy. qui lui résigna son bénéfice. A Clichy, tout tombait en ruines, l'église, le presbytère et la foi du troupeau : Vincent releva tout, puis il remit à d'autres mains l'œuvre redevenue florissante, et il entra chez Emmanuel de Gondi, général des galères, pour élever ses enfants. Vincent de Paul précepteur de celui qui devait être le cardinal de Retz, quel rapprochement!

Nommé par Louis XIII, en 1619, aumônier général, il travailla activement à transformer et soulager les condamnés qui attendaient, à Paris, leur départ pour Marseille. Dans ces lieux d'expiation, parmi ces hommes dépravés, il apparaît comme un ami, comme un ange consolateur. Il compatit à leurs peines, allége leurs misères, et par sa douceur leur rend une conscience.

En 1624, il institue la congrégation des Missions religieuses. C'est là que se formèrent ces apôtres zélés qui ont parcouru le monde en évangélisant et produisant partout des fruits merveilleux. Il ouvrit ensuite, à Saint-Lazare, des conférences ecclésiastiques pour l'instruction des prêtres, et des retraites spirituelles pour leur édification. Les docteurs les plus savants du dix-septième siècle firent partie de ces saintes réunions. Bossuet, se rappelant les sermons de Vincent de Paul, disait qu'il croyait avoir entendu parler Dieu lui-même; Fénelon à son tour le proclamait son maître.

Dans cette même année il faut placer l'institution admirable des filles de la Charité, des humbles sœurs grises, « qui ne devaient avoir, selon les propres paroles de leur fondateur, pour monastère que les maisons des malades, pour chapelle que l'église paroissiale, pour cloître que les rues de la ville, pour grille que la crainte de Dieu, et pour voile qu'une sainte modestie. » Ces épouses de Jésus-Christ, infatigables sœurs de tous les déshérités, étonnent par les services qu'elles ont rendus et rendent encore à l'humanité. Sur les champs de bataille, au milieu de la contagion, chez les peuples infi-

dèles, partout elles font bénir le nom de la France et cette religion chrétienne, cette loi d'amour qui seule a pu enfanter de tels dévouements.

Mais ce qui suffirait pour recommander le nom de Vincent de Paul aux bénédictions de tous les âges, c'est la sublime fondation des Enfants trouvés, dont les misères touchèrent particulièrement son âme. Qu'elle est noble et admirable, cette figure du saint vieillard, embellie par l'expression de la charité qui rayonne sur son front! Il tient deux enfants dans ses bras et les presse sur son cœur, devenu pour ainsi dire maternel. Ils les aime de tout l'amour que des parents dénaturés n'ont pas eu pour elles. Cependant le nombre des enfants trouvés augmentait à tel point, que les ressources devenaient insuffisantes et que l'œuvre allait périr. Vincent convoque en assemblée générale les plus grandes dames d'alors, et leur expose la situation. Se laissant ensuite emporter par son cœur, il s'écrie :

« Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants; vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées; voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges; leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages; il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un charitable soin, et, au contraire, ils périront infailliblement si vous les abandonnez... »

Les larmes de l'assemblée répondent à ces admirables paroles. Sans avoir besoin de délibérer on décida que l'œuvre serait continuée.

Avec l'argent que fournit un bourgeois de Paris, Vincent établit l'hospice des vieillards incurables ; puis, dans son insatiable charité, il entreprend d'*ôter* la mendicité de la capitale. Telle fut l'origine de l'hôpital général de la Salpêtrière, qui reçut, dès l'an 1657, cinq mille pauvres des deux sexes.

Une province depuis longtemps démembrée de la monarchie française, la Lorraine, en proie à la guerre et à la famine, n'implora pas en vain les secours de cet homme de Dieu. Il répond à ceux qui lui

Digitized by Google

objectent que c'est un pays ennemi : « Le malheur a pour patrie le monde entier, et tous les cœurs généreux pour concitoyens. » C'es ainsi qu'il recevait les catholiques d'Irlande, forcés de quitter leur pays pour rester fidèles à leur foi. Grâce à l'enthousiasme qu'il sut faire passer dans tous les cœurs, les ressources semblaient se multiplier dans ses mains, comme les pains et les poissons de l'Évangile dans celles du Sauveur ; il ne distribua pas moins, dit-on, de cinq millions d'aumônes.

Pendant les misères de la guerre de Trente ans, le bon Vincent de Paul, navré des souffrances qui pesaient sur le royaume, disait, en s'asseyant à la table de ses frères de Saint-Lazare : « O Dieu ! si nous savions tout ce que chaque morceau de pain que nous mangeons coûte de larmes à ces pauvres gens de la campagne, nous n'oserions le porter à notre bouche ! »

Tant de vertus avaient élevé Vincent des derniers rangs de la société à la plus haute considération. Louis XIII voulut mourir dans ses bras ; la reine régente l'appela à présider son conseil, dit de *conscience*. Vincent fit preuve en toute occasion d'une grande humilité, d'une fermeté courageuse et d'un désintéressement absolu. Ce saint homme s'imposait de rudes mortifications et se demandait, chaque fois qu'il se mettait à table : « O mon Dieu ! ai-je gagné le pain que je vais manger ? » Et pourtant quelle existence plus active, plus remplie ? Sans cesse occupé à prier, à écrire, à donner des conseils, à aller et venir pour le service d'autrui, cet ouvrier infatigable mourut à quatre-vingt-cinq ans, au milieu de ses chers disciples. Il s'endormit dans le Seigneur en disant ces paroles : « *Domine, ad adjuvandum me festina*[1]. »

Par une permission singulière de la Providence, le nom de saint Vincent de Paul continue à servir la cause de la charité ; c'est une bannière de bienfaisance, et tout ce qui se fonde de grand et de sublime s'organise et prospère sous l'invocation du saint prêtre qui fut l'honneur du sacerdoce et la gloire de la France. Toutes les nations ont compté des hommes de génie, des poëtes illustres, de grands

[1] Seigneur, hâte-toi de me secourir.

capitaines; mais il n'y a eu qu'un Vincent de Paul, et il nous appartient[1] !

I.

CRILLON

NÉ EN 1541 — MORT EN 1615

La plupart de ces existences qui traversèrent une grande partie du seizième siècle pour aboutir au dix-septième semblent appartenir autant au roman qu'à l'histoire.

Telle fut celle du valeureux capitaine, du second Bayard, qui n'est guère connu aujourd'hui de la plupart de nos contemporains que par ce billet de Henri IV : « Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques, et tu n'y étois pas. Adieu, brave Crillon, je vous aime à tort et à travers. »

Oui, brave Crillon; car celui qui porta si haut ce nom représente non pas seulement le courage ordinaire, mais la témérité des temps chevaleresques; et, ce qu'il y eut, en outre, d'admirable chez lui, c'est que son humeur bouillante sut toujours s'accommoder au sentiment du devoir. Ainsi, à une époque où l'on prenait si facilement parti pour les Guises ou bien les protestants contre les souverains, Crillon ne voulut que servir le roi de fait. Il estimait le Béarnais, et cependant il ne fut avec lui qu'après la mort violente de Henri III. S'il y avait eu plus d'hommes tels que Crillon, la France n'eût certainement pas été déchirée par les guerres civiles.

La bataille de Saint-Quentin venait d'être perdue quand le jeune Louis de Balbe, reçu chevalier de Malte dès le berceau, et qui, comme cadet, avait pris le nom de *Crillon*, fit ses premières armes, ce fut au siége de Calais. L'intrépidité avec laquelle il monta à la

[1] Vincent de Paul fut béatifié en 1729 par Benoit XIII, et canonisé par Clément XII le 16 juin 1737.

Digitized by Google

brèche lui valut les félicitations de tous les officiers de l'armée ; il n'avait encore que seize ans.

Au siége de Guines, il tint même conduite. Le duc de Guise l'admira et le présenta à Henri II, qui lui conféra un bénéfice et le nomma capitaine de cinq cents hommes d'armes.

Avec le règne de François II commencent les guerres civiles. Crillon, malgré sa sympathie pour le prince de Condé, reste fidèle à la cause du roi ; c'est à lui que revint en grande partie l'honneur du gain de la bataille de Dreux. Voyant le prince de Condé abattu, il l'aida à se relever en disant : « Respectons le sang de nos rois ! »

Mais, pour son propre sang, il n'en était pas avare; partout il le versait, à Saint-Denis, à Jarnac, au siége de Poitiers, à Moncontour Autant de batailles, autant de blessures pour Crillon.

Comme si sa valeur avait besoin d'un champ nouveau pour se déployer à l'aise, nous trouvons, en 1570, Crillon en Italie. Il arrive de Malte ; il a laissé l'Orient épouvanté par les progrès des Turcs, qui viennent de conquérir l'île de Chypre sur les Vénitiens. Aussi pieux que brave, il prêche la croisade, il secoue la torpeur des princes chrétiens. A sa voix, une flotte imposante est réunie, et les Turcs apprennent enfin, à Lépante, qu'ils ne sont pas invincibles.

Don Juan d'Autriche chargea Crillon de porter à Rome et à la cour de France la nouvelle de cette victoire, où le glorieux chevalier s'était signalé entre tous.

Charles IX ne crut pouvoir mieux le récompenser qu'en lui disant : « Vous êtes Crillon partout. »

Nommé gouverneur de Boulogne et du Boulonnais par Henri III, qu'il avait accompagné jusqu'en Pologne, Crillon se permit de secouer l'inertie du monarque efféminé et de lui rappeler les beaux jours du duc d'Anjou. Cette franchise fut incriminée par les courtisans, mais elle n'affaiblit pas l'estime singulière du roi pour son digne serviteur, qu'il nomma, en 1581, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, en lui donnant le régiment de ses gardes.

Crillon commandait avec d'Épernon l'armée qui fit rentrer la Provence sous l'obéissance royale.

Nous passons bien des événements pour retrouver Crillon à Tours,

où, dans un combat acharné qui ne dura pas moins de six heûres, il sauva Henri III, que le duc de Mayenne avait juré d'enlever; c'était le moment où le roi de Navarre s'était uni au roi de France, et où il fit cet aveu remarquable : « Je n'ai jamais craint que Crillon. » Le premier acte de Henri IV, lorsque la couronne lui fut échue, devait être d'écrire à Crillon : « Parmy la presse de mille et mille affaires, si aurez-vous ce mot de ma main pour vous assurer combien je prise l'affection que vous m'avez toujours gardée. Vous aurez beaucoup de regret à notre commune perte; vous avez perdu un bon maistre, mais vous éprouverez que j'ay succédé en la volonté qu'il vous portoit. »

Il servit Henri IV avec une loyauté et une ardeur admirables, et termina sa carrière militaire par la conquête de la Savoie. Quand, accablé sous le poids de ses glorieuses infirmités, il se jugea inutile, son parti fut pris irrévocablement; il se démit de ses diverses fonctions et se retira dans son pays natal. Ce fut là qu'il apprit avec une profonde douleur le crime monstrueux de Ravaillac.

Ses dernières années furent remplies par la foi et les bonnes œuvres. Un seul jour, il eut un éclair de son ardeur de jeunesse. C'était dans l'église de Saint-Agricol d'Avignon; on prêchait la passion. Au moment où l'orateur sacré peignait la constance du Christ et la férocité des bourreaux, le brave des braves se leva, au milieu de l'auditoire stupéfait, porta vivement la main à la garde de son épée et s'écria : « *Où étais-tu, Crillon?* »

LI

SULLY

NÉ EN 1559 — MORT EN 1641

Au château de Villebon a été gravée l'épitaphe suivante sur le tombeau de Maximilien de Béthune, baron de Rosny, duc de Sully et maréchal de France :

Digitized by Google

O passant! respecte la cendre
De l'homme en ces lieux endormi.
Le premier il sut nous apprendre
Qu'un roi peut trouver un ami.

Deux siècles se sont écoulés depuis l'époque où vivait le grand ministre de Henri IV; sa mémoire n'a point cessé de briller d'un éclat pur et vénéré. Henri IV — Sully — que réunit une généreuse amitié, un même génie bienfaisant, un même amour du peuple, sont restés inséparables aux yeux de la postérité. On ne sait qui il faut le plus admirer, du serviteur dévoué qui affronta tant d'orages de cour, du conseiller fidèle qui osa combattre les passions de son souverain, du ministre intègre qui releva les finances délabrées, ou du maître reconnaissant, du roi confiant et sincère. Ce fut entre eux une noble émulation du bien, après l'émulation de la bravoure et des prouesses.

Rosny n'avait que douze ans et étudiait à Paris, quand, une nuit, il fut réveillé en sursaut par des cris de mort et des lueurs de torche. Abandonné par son gouverneur et son valet, qui étaient sortis au bruit et ne revinrent pas, le courageux enfant imagina de prendre sous son bras un livre d'heures et de se rendre avec ce passe-port au collége de Bourgogne. Le principal l'y tint caché trois jours.

Dès que le roi de Navarre se fut échappé de la cour de France, où il ne vivait que sous la pointe des poignards, le jeune baron de Rosny s'attacha à son service; et, bien qu'il y eût entre eux sept ans d'intervalle, une familiarité réelle les attacha bientôt l'un à l'autre. Ils étaient ensemble au siége de Villefranche en Périgord, ensemble à Marmande, à Lectoure, partout où il fallait monter sur la brèche; ensemble aux batailles de Coutras et d'Ivry, où Henri de Navarre déclara son jeune compagnon *brave soldat, vrai et franc chevalier*. Non-seulement, Rosny aida son maître dans les combats, mais il assista même de sa bourse le pauvre Béarnais, qui portait si gaiement un pourpoint percé au coude. Ce fut lui qui le détermina à abjurer, quelque atteinte que son propre crédit pût recevoir de cet événement, et il eût lui-même embrassé la foi catholique sans un scru-

pule qui le retint; car il craignit qu'on ne vît dans sa conduite des motifs d'intérêt et d'ambition.

A cette époque de calamités et de discordes que calma à peine l'édit de Nantes, il y avait tout à faire; Sully sauva tout. Nommé surintendant des finances, il sut diminuer la dette de l'État, qui montait à trois cents millions, concilier au roi les esprits par la remise de vingt millions arriérés sur la taille, recouvrer quatre-vingts millions de domaines royaux usurpés ou abandonnés, réduire l'intérêt de l'argent, récolter en un mot une si belle réserve, qu'à la mort du roi l'on trouva en espèces, à la Bastille, près de quarante-deux millions, quoiqu'on eût fait d'immenses travaux et des approvisionnements de guerre. C'est que Sully, animé du double amour de son roi et de son pays, resta constamment par son labeur infatigable à la hauteur de ses devoirs.

Peut-être sa vue s'appliquait-elle trop au détail des choses; l'ensemble lui échappait. Mais il jugeait bien quand il disait ce mot devenu célèbre: « Labourage et pasturage sont les mamelles de la France. » Il fit bien lorsque, dans l'intérêt du commerce, il empêcha les grands de continuer à prélever des impôts sur la circulation des marchandises. Les capitales étaient, à ses yeux, la perte des États, parce qu'une cité ne prend d'importance qu'en dépeuplant les campagnes. Donc il voulait que les nobles habitassent leurs domaines, et il se moquait hautement des seigneurs qui venaient étaler à la cour de riches habits, disant qu'ils portaient sur leurs dos leurs moulins et leurs bois de haute futaie. Il s'opposa le plus qu'il put à l'établissement des manufactures de soie, pensant que la conséquence en serait l'avilissement des étoffes de laine, et par suite la diminution des troupeaux.

Dans les précieux Mémoires qu'il fit rédiger par ses secrétaires (les *Économies royales*), il flétrit la mollesse et il pleure le dépérissement du vieil honneur. Aussi, quelle noble simplicité dans la vie de Sully! Sa table était connue pour sa frugalité. L'ordre et la paix régnaient parmi ses nombreux serviteurs, personne ne sut jamais mieux que lui se faire respecter et obéir. A cette époque, la subordination et le respect des enfants étaient poussés si loin, qu'ils ne

Digitized by Google

se couvraient et ne s'asseyaient jamais devant leurs père et mère, sans en avoir reçu l'ordre. Cet homme laborieux avait l'habitude de se lever de grand matin et travaillait sans cesse. Quand on songe aux nombreuses charges qu'il remplit durant de longues années avec tant de zèle et de conscience, on est étonné qu'un homme ait pu suffire à une telle carrière. Cependant la vertu rigide de Sully fit souvent ombrage aux courtisans, et elle n'accommodait guère Gabrielle d'Estrées; souvent Sully fut sur le point d'être disgracié... Mais quelle parole sublime que celle-ci : « Relevez-vous, Rosny; ceux qui nous regardent croiraient que je vous pardonne! »

Après la mort tragique de son maître, Sully, pénétré de douleur et voyant d'ailleurs d'un œil chagrin le nouveau train des choses, se démit de ses charges et se retira dans ses terres. Comme il avait dû, par ordre du roi, conserver la direction de l'artillerie et des fortifications, ainsi que le gouvernement du Poitou; comme, d'autre part, il trouvait une occupation attachante dans la rédaction de ses Mémoires, sa retraite splendide de Villebon, où il avait des écuyers, des gentilshommes et jusqu'à des gardes, ne pouvait être le séjour de l'ennui. S'il était mandé à la cour, où l'on consultait sa vieille expérience, il y venait avec des habits dont la forme n'avait pas changé; et, comme les *merveilleux* du temps riaient de son costume, il ne se gêna pas pour dire un jour à Louis XIII : « Sire, quand le roi votre père, de glorieuse mémoire, me faisait l'honneur de m'appeler pour m'entretenir d'affaires, au préalable il faisait sortir les bouffons. »

Sully atteignit l'âge avancé de quatre-vingt-un ans. Souvent on l'avait vu contempler avec attendrissement et baiser avec transport un médaillon suspendu à une chaîne d'or qu'il portait à son cou et ne quittait jamais. C'était le portrait de son maître et ami le bon roi Henri IV.

LII

HENRI IV

NÉ EN 1553 — ASSASSINÉ EN 1610

L'histoire de Henri IV se trouve pour ainsi dire faite par les pages qui précèdent : Jeanne d'Albret, la glorieuse mère du Béarnais, Sully et Crillon, ses compagnons d'armes, ses fidèles serviteurs, nous ont dit le jeune prince aventureux, le hardi capitaine et le grand roi.

Sa vie, qui fut si pleine, se divisa en deux phases bien distinctes : la lutte, puis l'exercice du pouvoir. Et si Henri IV eut toutes les qualités qui font le souverain hors ligne, le fondateur de dynastie, c'est qu'il avait traversé d'abord les épreuves les plus rudes par lesquelles jamais prince ait passé : battu par la fortune, entouré d'ennemis, menacé dans sa vie par Charles IX son beau-frère, dénué de ressources et voyant se coaliser contre lui les passions les plus violentes pour lui fermer l'entrée de sa capitale, même après que les Valois n'étaient plus qu'un souvenir historique.

Henri IV fut le modèle de la constance dans l'adversité. Il fut obligé de tout conquérir; et ce ne fut pas, comme jadis Charles VII, à l'étranger qu'il dut reprendre son royaume, mais à ses sujets eux-mêmes, dont il fut « le vainqueur et le père. »

Jeune homme, il avait entrepris la traduction des *Commentaires* de César, et, selon la belle expression de M. Alfred Nettement : « Cette traduction commencée par la plume, il devait la finir avec l'épée. »

Ce début de sa vie est, à nos yeux, le symbole de sa vie entière : une vie rude, il est vrai, mais qui fut soutenue par la finesse du montagnard et la verve philosophique du Gascon.

Henri était un vrai chef de parti, audacieux et réfléchi tout à la fois, mobile en apparence, ne répugnant pas aux coups de main, s'égayant de la détresse, fertile en expédients, ne perdant jamais

Digitized by Google

courage, parce qu'il connaissait les retours subits de la fortune.

Mais citons le portrait tracé par l'éloquent historien que nous venons de nommer; ce sera la peinture la plus exacte :

« Si Henri IV n'avait pas eu quelque chose d'aussi aventureux dans le caractère, il n'aurait point tenté avec une ténacité si persévérante la fortune, qui lui fut si souvent contraire; s'il n'avait pas eu tant de maturité dans l'esprit, il aurait compromis son succès par des témérités sans motif. Le piquant de son caractère, c'est qu'il y avait quelque chose de naturellement calculé dans ses plus grandes saillies, et quelque chose de spontané dans ses plus graves conseils. C'était une nature pleine d'un abandon sans négligence, d'une vivacité sans étourderie, d'une bonhomie sans crédulité, d'une verve de paroles qui savait la valeur politique du silence. »

Voilà le chef de parti, celui qui combattit si longtemps pour les causes désespérées, et qui fut ensuite conduit au trône par le meurtre des Guises et l'assassinat de Henri III. L'homme va changer, la gravité, le bon conseil, prendront le dessus dans son esprit. Écoutons encore M. Alfred Nettement :

« Henri peut maintenant aplanir le seul obstacle qui le sépare du trône, l'hérésie; ce n'est pas un vaincu qui apostasie sa croyance, c'est un vainqueur qui abjure ses erreurs. Il revient de bonne foi au catholicisme, qu'il n'avait jamais examiné avec beaucoup de soin dans son existence d'aventures et de guerres, et qui a un caractère de vérité qui dut frapper un esprit aussi vif et aussi prompt que le sien. Dès lors la guerre civile est finie, le roi par droit de naissance est devenu le roi très-chrétien; le roi de la politique nationale, car il est l'ennemi de la puissance espagnole et le promoteur du système qu'accomplirent plus tard Richelieu et Louis XIV; le roi de la politique nationale est devenu le roi de la croyance nationale : la restauration monarchique est accomplie. »

Quand la mort la plus cruelle comme la plus inattendue atteignit ce grand souverain, la France était reconstruite, le déficit comblé, le protestantisme apaisé, l'abaissement de la maison d'Autriche assuré. Il était allié à tous les petits princes d'Allemagne; Rome et la Savoie lui étaient favorables; l'Angleterre ne cachait pas sa sym-

pathie pour lui. Tout était prêt : le drame européen eût été avancé de cent ans.

Le 10 mai 1610 restera comme une des dates les plus funestes de l'histoire.

La Ligue avait pris sa revanche. Mais ni la mémoire chérie ni les projets admirables de Henri IV ne succombèrent. Les plans se sont réalisés le jour où le duc d'Anjou s'assit sur le trône d'Espagne, et quant au souvenir du roi vraiment populaire, il a traversé victorieusement toutes les révolutions.

LIII

MICHEL MONTAIGNE[1] — ÉTIENNE LA BOÉTIE MARIE LEJARS DE GOURNAY

Pierre Eyquem, seigneur de Montaigne, homme riche et de bonne maison, s'avisa, pour l'éducation de Michel, son troisième fils, d'une méthode si étrange, qu'on aurait lieu de s'en étonner. Il voulut qu'il fût dressé « à la plus basse et commune façon de vivre. » Ainsi il l'envoya en nourrice dans un humble village du Périgord, et le fit tenir sur les fonts baptismaux par des gens « de la plus abiecte fortune, » afin de l'attacher aux malheureux. C'était précisément le contraire de ce qui s'était pratiqué jusqu'alors.

De plus, le père estimait qu'un enfant doit être éveillé doucement, sous une impression agréable : il voulut donc qu'on jouât de quelque instrument auprès de son berceau. Il supprima toute contrainte, tout châtiment. L'enfant, n'étant jamais dominé par la crainte, prit l'habitude de la plus parfaite sincérité.

Ce père sagace, mais dont les idées étaient peut-être excessives, trouvait que les premières études ne sont utiles qu'à fatiguer le cerveau et qu'il était bon de les remplacer par l'attrait et l'habitude.

[1] Né en 1533, mort en 1592.

Digitized by Google

Il fit venir à grands frais un Allemand qui possédait parfaitement le latin : ce savant eut pour charge de bercer l'enfant et de ne lui parler que la langue de Cicéron ; si bien que Michel fut latiniste avant de savoir un seul mot de français. « Quant au reste de sa maison, dit l'auteur des *Essais*, c'estoit une règle inviolable que ny luimesme, ny sa femme, ny valet, ny chambrière, ne parloient en la compagnie de Michel qu'aultant de mots de latin que chascun avoit apprins pour jargonner avec luy. »

On continua cette éducation *par l'attrait;* on entoura Michel des maîtres les plus fameux de l'époque, Nicolas Grouchi, Guillaume Guérente, George Buchanan, Marc-Antoine Muret; mais il fallut reconnaître enfin l'inanité de ces expériences et envoyer l'enfant au collége de Guienne, alors très-florissant. A treize ans, il en fut retiré, ne sachant pas grand'chose, à ce qu'il raconte du moins. Quand l'âge fut venu, on le pourvut d'un office de conseiller au parlement de Bordeaux.

Il y avait, à la même cour, un autre conseiller nommé Étienne la Boétie, qui, à l'âge de seize ans, s'était annoncé, d'une manière éclatante, par son traité de la *Servitude volontaire*. Une amitié touchante s'établit entre eux ; ils se devinèrent, et leurs âmes furent sœurs. Montaigne dépeint ainsi cette fusion si étroite : « Nos âmes se meslent et confondent l'une en l'aultre d'un meslange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a ioinctes. » Il ajoute ce trait sublime : « Je me feusse certainement plus volontiers fié à luy de moy, qu'à moy. »

Mais, au bout de quatre ans, la mort, en frappant la Boétie, brisa cette union modèle.

Montaigne, à bout d'expédients pour se consoler, se laissa marier, et, contre sa propre attente, son union fut heureuse.

Cependant les désolations des guerres civiles rejaillirent jusque sur Montaigne. Les divers partis l'accusèrent d'indifférence; on le pilla; son château fut menacé : on le traqua dans un voyage qu'il avait entrepris témérairement, et il fallut toute sa fermeté et sa gravité pour imposer aux « argousets, » qui déjà s'étaient emparés de ses bagages et voulaient tirer rançon de lui et de sa femme.

Les voyages étaient sa passion dominante. Il vint à Paris, où Catherine de Médicis le combla d'honneurs et lui donna l'ordre de Saint-Michel, si estimé en ce temps-là. Il alla en Italie pour voir « cette vieille Rome, métropolitaine de toutes les nations chrestiennes. » Il fut nommé bourgeois romain, ce qui le réjouit fort. Et, tandis qu'il visitait Venise, il apprit qu'on l'avait élu maire de Bordeaux. Il n'avait certes pas recherché cette magistrature; il ne fit que la prendre en patience, et il se mit à écrire la relation, peu remarquable, de son voyage en Italie, mais, ce qui vaut mieux, il entreprit ses *Essais*, à l'âge de trente-neuf ans; les *Essais*, son titre à l'immortalité!

D'abord il n'en publia que deux livres, et le succès fut médiocre, surtout en Guienne. Être prophète en son pays, c'est chose impossible. La réputation de l'œuvre fut fondée par Juste Lipse, qui la déclara excellente.

Dans un voyage qu'il fit à Paris pour l'impression de son troisième livre, Montaigne rencontra Marie Lejare de Gournay, jeune fille de vingt ans, noble et orpheline. Elle admirait les *Essais;* elle conjura l'auteur de l'adopter, de lui servir de père. Ils s'unirent par un lien tout intellectuel. Les dernières années de Montaigne s'embellirent du reflet de cette amitié précieuse. Atteint depuis longtemps du mal cruel de la pierre, il mourut dans sa cinquante-neuvième année. Il avait convié ses voisins à venir assister à sa dernière heure. Un autel fut établi dans sa chambre; on y célébra la messe, et, au moment de l'élévation, le malade expira en faisant effort pour se soulever.

Cette fin fut plus chrétienne que ne l'est l'œuvre de Montaigne. En lisant les *Essais* on y retrouve les plus généreuses doctrines de l'antiquité, mais rien n'y parle des vérités qui sont entrées dans le monde avec le Sauveur. Ce livre, qui a tant charmé nos pères et qui nous plaît surtout par la naïveté du vieux langage, est l'étude de l'homme faite sur un modèle unique, sur l'auteur. Il n'a pas de plan; mais il entraîne par ses bonds irréguliers. Il est naturel, familier, facile, mais il n'émeut pas. C'est le livre d'un homme qui a été presque toujours heureux.

Digitized by Google

LIV

MALHERBE

NÉ EN 1555 — MORT EN 1628

« *Enfin Malherbe vint...* » — Cet hémistiche de Boileau se présente tout d'abord à la pensée lorsqu'on écrit ou prononce le nom du célèbre poëte de Caen. — Malherbe était de bonne famille, et il porta dans la république des lettres, dans le gouvernement des rimes, la roideur du gentilhomme. Il fut plus que le maître du Parnasse français ; il en fut le tyran. Jamais n'exista plus grand éplucheur de mots. Le sentiment de sa mission lui donna aussi un orgueil intraitable ; tout Malherbe est dans certaines anecdotes qui prouvent à quel point insensé il poussait l'amour-propre. Au reste, c'est ce qui caractérise les novateurs : on ne peut rien fonder qu'à la condition de détruire, et pour détruire, comme le fit Malherbe, il faut avoir l'âme sans pitié et la main rude.

Ainsi qu'il advint à tant d'hommes illustres du seizième siècle et de la première partie du dix-septième, François de Malherbe prit d'abord le parti des armes ; il se distingua dans les rangs des catholiques. Il était alors en Provence, où le fixa une alliance honorable avec une jeune veuve, fille d'un président du parlement d'Aix. La légende rapporte que, en venant à Paris, où il vécut vingt-trois ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort (de 1605 à 1628), il oublia d'emmener sa femme, laquelle continua d'habiter sa ville natale. Il faut conclure de là que Malherbe n'était capable d'aimer que les Muses. Plus tard, la Fontaine devait donner un nouvel exemple d'un oubli semblable.

Si Malherbe, déjà célèbre par les trompettes de la renommée, avait cru qu'il se remettrait en bon équipage à Paris, il ne tarda pas à mesurer son erreur. Henri IV encourageait médiocrement les poëtes, lui qui était un peu trop prodigue pour ses caprices personnels ; il confia Malherbe à M. de Bellegarde, son grand écuyer,

Digitized by Google

qui lui donna une pension de mille livres, la table et la nourriture de son cheval. Charles IX avait mieux traité Ronsard ; c'est que les Valois, il faut le reconnaître, furent de grands et intelligents protecteurs des arts et des lettres.

Bien que Malherbe, dans ses relations, manquât de souplesse et décochât à brûle-pourpoint des mots fort acérés, il se montra fort complaisant à l'endroit des souverains et ministres; Henri IV, la régente, Louis XIII, Richelieu, reçurent tour à tour son encens. Il aimait le pouvoir et l'orthodoxie, en royauté comme en religion, et il n'entendait pas raillerie sur ce double sujet; mais il prenait la revanche de sa soumission sur les gens qui avaient quelque rapport avec lui. C'est ce dont témoigneront les traits suivants. — Le poète Desportes, ayant invité Malherbe à dîner, voulut par courtoisie lui aller chercher un exemplaire de ses *Psaumes*. Le potage était servi. « Ne vous dérangez pas, lui dit brusquement Malherbe; votre soupe vaut mieux que vos *Psaumes*. — Un jour qu'il avait eu l'honneur de dîner avec l'archevêque de Rouen, celui-ci invita les hôtes à venir à l'église lui entendre prononcer une homélie. Malherbe, au lieu de se lever, s'étendit dans un fauteuil en disant : « Merci, monseigneur, je dormirai bien sans cela. » — Un provincial se présente chez lui et demande le président Maynard. Malherbe le toise et répond avec hauteur : « Il n'y a ici de président que moi ! » — Nous pourrions citer vingt autres anecdotes de même nature; mais Malherbe ne s'est-il pas peint lui-même tout entier lorsqu'il a dit :

Les ouvrages communs vivent quelques années :
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

La princesse de Conti lui disait un jour : « Je veux vous montrer les plus beaux vers du monde, que vous n'avez point vus. — Pardonnez-moi, madame, répondit-il, je les ai vus; car, s'ils sont les plus beaux du monde, il faut nécessairement que ce soit moi qui les aie faits. »

Il fut de la cour de madame de Rambouillet, quoiqu'il n'eût pas l'afféterie qui déparait ce cénacle littéraire. Il aima même la bril-

Digitized by Google

lante marquise, et se consola bien vite de son échec en écrivant ceci à Racan[1] :

...J'eus honte de brûler pour une âme glacée,
Et, sans me travailler à lui faire pitié,
Restreignis mon amour aux termes d'amitié.

La vieillesse de Malherbe fut profondément affligée par la perte de ses enfants. Celui qui écrivit les vers sublimes :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier;

celui-là vit expirer dans ses bras une de ses filles, atteinte de la peste; son fils, qui s'annonçait déjà comme poëte, fut tué en duel par un gentilhomme provençal nommé de Piles. Le malheureux Malherbe, outré de douleur, courut jusqu'à la Rochelle trouver le roi, qui faisait le siége de cette place, et lui demander justice. N'ayant pas réussi dans cette démarche, il voulut se battre avec le meurtrier. Comme on lui objectait que la partie n'était pas égale entre un jeune homme de vingt-cinq ans et un vieillard de soixante-treize : « C'est pour cela que je veux me battre, répondit-il; je ne hasarde qu'un denier contre une pistole. »

L'affliction ne lui permit pas de poursuivre son dessein héroïque. Il avait vraiment fait son oraison funèbre en écrivant :

Je suis vaincu du Temps, je cède à ses outrages.

Mieux encore quand il avait si bien paraphrasé le psaume CXIV :

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre;
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

[1] Racan, page de la chambre, avait appris de Malherbe l'art des vers. Une étroite amitié unit le maître et l'élève.

LV

MATHURIN RÉGNIER

NÉ EN 1573 — MORT EN 1613

Encore que Mathurin Régnier ait mené une vie dissolue et que son nom éveille la pensée d'un génie cynique, on ne peut méconnaître que ce fut un poëte d'une verve prodigieuse, ni surtout qu'il ait créé un genre en France, le genre de la satire.

Dans un livre où Boileau et Molière trouveront nécessairement leur place, il serait injuste de passer sous silence le poëte qui fournit tant de traits à ces deux hommes célèbres. Il y a tel passage de Régnier, soit le *Festin ridicule*, soit la satire contre l'*Hypocrisie*, que l'auteur de l'*Art poétique* et celui de *Tartuffe* ont textuellement copié, « prenant leur bien là où ils le trouvaient. » — Régnier, le neveu de Philippe Desportes, et, par conséquent, l'ennemi de Malherbe, contre qui il lança sa fameuse satire :

> Rapin, le favori d'Apollon et des Muses ;

Régnier ne s'asservit jamais à la poétique du despote des syllabes. Il fut primesautier, familier, hardi, incorrect tout à l'aise, mais plein de rondeur, de bon sens, d'observation et d'originalité. Un critique judicieux l'appelle avec raison le « Montaigne de la poésie. » En effet, il y avait chez Régnier du tempérament créateur et insouciant de l'auteur des *Essais;* mais surtout il y avait du Villon.

Mathurin, né à Chartres, avait été tonsuré dès l'âge de onze ans ; ses parents lorgnaient pour lui les beaux et bons bénéfices qui rapportaient à l'oncle Desportes plus de quarante mille livres de revenu. Or le neveu, qui ne s'embarrassait guère de l'ambition, n'eut pas plutôt quinze ans qu'il se partagea entre la débauche et la rê-

Digitized by Google

verie, tantôt courant les rues avec de mauvais compagnons, tantôt s'égarant tout seul dans les bois,

> L'âme bizarrement de vapeurs occupée,
> Comme un poëte qui prend des vers à la pipée.

Jacques, le père de Mathurin, ne s'accommodait pas de cette existence de fantaisie. Que fit notre Mathurin? Il s'enfuit et tomba dans Paris au plus fort des troubles de la Ligue. Il est probable que Mathurin alla tout d'abord trouver son oncle Desportes; mais il est à présumer aussi que l'oncle accueillit froidement le neveu. Ce dernier connut donc les rigueurs de la pauvreté dans un temps où la lyre se taisait forcément et où l'on n'entendait que

> Les fifres, les tambours, le canon et le fer,
> Concert extravagant des musiques d'enfer.

Mais il se consolait par cette maxime de philosophie, que Béranger a copiée dans une de ses chansons les plus célèbres :

> Car en quelque façon les malheurs sont propices ;
> Puis les gueux, en gueusant, trouvent maintes délices,
> Un repos qui s'esgaye en quelque oysiveté.

Régnier, obligé de sacrifier enfin sa chère indépendance, s'attacha au cardinal de Joyeuse et le suivit en Italie. Il ne paraît pas que le prélat l'ait avancé beaucoup dans sa fortune. Au bout de dix ans d'attente inutile, il s'en revint retrouver à Paris ses amis du cabaret de la *Pomme de pin*, son insouciance, sa verve qui s'était éteinte à Rome.

Au moment où il y songeait le moins, la fortune le visita; il lui tomba un canonicat de la cathédrale de Chartres. Desportes mourut, et Henri IV octroya au neveu une pension de deux mille livres sur l'abbaye des Vaux de Cernay, dont l'oncle avait joui. Régnier n'avait encore que trente-huit ans, mais ses excès l'avaient vieilli avant l'âge. Sa santé était perdue ; la Muse seule lui restait fidèle et venait docilement à son invocation. Troublé de pensers contraires, il se laissait

aller au vice, tout en envisageant sa fin prochaine avec un certain effroi; car, s'il avait été trop souvent licencieux, il n'était pas immoral de parti pris; si, négligent de ses devoirs religieux, il n'eut jamais le malheur d'être athée. Plus jeune, il avait composé son épitaphe, dans un moment où il se croyait près de trépasser; l'épitaphe est digne de l'homme :

J'ai vescu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle;
Et si m'estonne fort pourquoy
La mort osa songer à moy
Qui ne songeai jamais en elle.

Pour l'honneur de Régnier, on ne doit pas oublier que ses dernières inspirations, qui furent des *Poésies spirituelles*, annonçaient un vrai chrétien, un pécheur repentant.

LVI

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

NÉ EN 1550 — MORT EN 1630

Agrippa d'Aubigné n'avait encore que huit ans quand son père, passant avec lui sous les portes d'Amboise, où les têtes des conjurés étaient encore exposées, lui fit jurer de venger « la France, que l'on avait décapitée. » Il avait neuf ans à peine lorsque ce même père, homme d'énergie et de résolution, se sépara de lui pour lui faire donner à Paris l'éducation la plus forte et la plus sévère. De bonne heure on le prédestina, pour ainsi dire, à la double vocation de sa vie; on le forma comme un futur soldat et on l'éleva comme un lettré. Héros et poëte, il ne trompa aucune des espérances de son père. Un hasard le fit échapper aux massacres de la Saint-Barthélemy. Sous Henri III, il revint à la cour pendant la captivité du roi

Digitized by Google

de Navarre ; c'était alors un des jeunes seigneurs les plus à la mode, les plus recherchés. Ce fut à ce moment qu'il rima son *Printemps*, son livre de poésies juvéniles. Il composait des ballets, des opéras, pour les divertissements de cour ; il faisait partie de cette académie royale qui s'assemblait au Louvre.

Mais bientôt il renonça à cette vie poétique pour suivre volontairement le roi de Navarre et répondre au vœu solennel de son père devant Amboise, en combattant pour les calvinistes menacés. D'Aubigné se battit en brave, et ses campagnes furent nombreuses ; compagnon infatigable de Henri de Navarre, il devint pour le Béarnais un ami sincère, quelquefois un peu grondeur, un peu brusque, toujours loyal et franc. Plusieurs fois il lui sauva la vie, et c'est une gloire qui compte encore pour la reconnaissante histoire. D'Aubigné, jusqu'au triomphe de Henri, ne cessa pas de paraître sur les champs de bataille, véritable vétéran des guerres civiles auxquelles les Français s'étaient tristement habitués. Dans ces sanglantes aventures, il se distingua en homme de cœur ; sans doute il ne fut pas un grand capitaine, mais il resta toujours un excellent soldat, un de ces soldats qui sont plus rares que les généraux de mérite. Il n'eût pas commandé une armée, mais, à la tête de sa compagnie, il faisait mieux que son devoir.

Henri avait bien sujet d'aimer d'Aubigné, et peut-être ce grand homme, un peu léger de mémoire et de cœur, n'aima-t-il pas toujours son fidèle serviteur avec assez de constance et de suite. Henri eut des jours de froideur ; d'Aubigné ne connut pas de ralentissement, de temps d'arrêt dans son affection. Henri ne pouvait oublier, du reste, tout ce qu'il devait à ce brave Agrippa. Peut-être, sans l'énergique insistance de ce dernier, ne se serait-il pas décidé à s'enfuir de Paris, où il avait été retenu captif ; mais, une nuit, d'Aubigné s'approcha de son lit et lui dit, entre autres paroles : « Sire, vous soupirez à Dieu pour l'absence de nos amis et fidèles serviteurs, et en même temps ils sont ensemble soupirant pour la vôtre et travaillant à votre liberté ; mais vous n'avez que des larmes aux yeux et eux les armes aux mains. Ils combattent vos ennemis et vous les servez... ; ils sont à cheval, vous à genoux... Vous êtes criminel de

votre grandeur et des offenses que vous avez reçues. » D'Aubigné était, comme on le voit, l'orateur des occasions mémorables; il prit plusieurs fois la parole avec cette libre autorité devant son cher maître, et toujours il produisit une vive impression sur cette nature sensible aux grandes choses.

Au moment où la Ligue prit les armes contre Henri III, le roi de Navarre convoqua et consulta les chefs de son parti; d'Aubigné se trouvait dans l'assemblée. Le vicomte de Turenne, depuis duc de Bouillon, conseillait de confondre les gens du roi de Navarre dans les armées royales, et de servir « sans enseignes déployées, » pour ramener Henri III par ces dehors de soumission. Cet avis allait triompher quand d'Aubigné, simple mestre de camp, se leva pour le combattre. Selon lui, se glisser comme furtivement dans l'armée royale, c'était désavouer le passé. « Ce serait planter des potences sur les tombeaux de nos princes et de nos capitaines morts... Nous ne devons pas seuls être désarmés quand toute la France est en armes, ni permettre à nos soldats de prêter serment aux capitaines qui ont juré de nous exterminer... Savez-vous aussi les différentes leçons qu'ils apprennent en l'un et l'autre parti? Là, ils deviennent mercenaires; ici, ils n'ont autre loyer que la juste passion. » — A la fin de cet éloquent discours, le roi de Navarre s'écria : « Je suis à lui! » Ainsi, par la force de la parole, deux fois d'Aubigné avait fait triompher son opinion dans deux circonstances décisives, et exercé une influence dominante sur les destinées de son prince et la fortune de son parti.

Après la mort de Henri III, d'Aubigné fut encore là pour déconseiller à Henri IV une prompte et soudaine abjuration, qui, sans lui ramener beaucoup de catholiques, lui aurait aliéné les protestants. « Ce que vous ferez dans une heure, dit-il, donnera bon ou mauvais branle à tout le reste de votre vie, et vous fera roi ou rien. » Il contribua à relever la fermeté de Henri IV dans ce moment d'indécision et de lutte.

Lorsque Henri IV eut reconquis son trône, d'Aubigné ne le suivit pas à la cour. Il n'y vint que par intervalles et se tint un peu à l'écart, affligé et mécontent d'une conversion qui avait donné un dé-

Digitized by Google

menti à ses espérances. Cependant la vieille amitié subsistait entière entre ces deux hommes, et, quand d'Aubigné venait à Paris, Henri IV trouvait de bonnes paroles à lui dire, quitte à s'emporter pendant quelques minutes si on lui rapportait quelque saillie un peu vive du huguenot désappointé.

Dans ses terres, d'Aubigné ne se donnait pas un repos stérile. Il consacrait son loisir aux premières occupations de sa jeunesse, à des occupations dont il ne s'était jamais départi même dans les camps. L'auteur du *Printemps* et du *Baron de Fœneste* (un pamphlet plus mordant que la *Ménippée*) avait voué ses meilleures heures à un poëme étrange où l'histoire coudoie la fiction; à une œuvre immense qui tient du drame et du lyrisme, les *Tragiques*. C'est le poëme des guerres de religion. Les couleurs les plus variées y éclatent; la plus suave douceur y contraste avec une furie et une âpreté dont certains poëtes contemporains peuvent seuls nous donner l'idée; une grandeur souveraine ennoblit tout l'ouvrage. De nombreuses pages sont dignes des plus grands maîtres. C'est tour à tour Lucain, Juvénal, Dante; c'est déjà Corneille, déjà Hugo; c'est d'Aubigné avant tout. Car peu de poëtes sont plus originaux que celui qui a su créer la langue et qui a trouvé l'idéal des tristes réalités de son temps.

D'Aubigné n'était pas un moins éminent prosateur. Les beautés les plus vives ou les plus oratoires abondent dans une *histoire universelle* qu'il écrivit dans sa retraite. Il y a du Saint-Simon comme par avance dans cette composition où l'impétuosité ne fait rien perdre à l'écrivain d'une hauteur naturelle. Un peu diffuse, cette histoire est écrite d'une allure impétueuse et hardie; elle entraîne quand on s'y est engagé. On dirait d'une pente rapide qui, au premier abord encombrée d'obstacles, décourage, puis favorise l'élan quand ces obstacles ont été dépassés. Henri IV est le héros de cette histoire. « C'est le cœur de mon ouvrage » a dit d'Aubigné.

Après la mort de son roi et son ami, d'Aubigné fut en butte à la haine de la réaction espagnole. Soupçonné d'avoir pris part aux levées d'armes des protestants, il fut condamné à mort et se réfugia à Genève, où il vécut jusqu'en 1630 en disgracié, fidèle à ses vieilles opinions et à ses vieilles affections.

C'était encore un de ces hommes de cœur et de conviction que nous regrettons de trouver de plus en plus rares en quittant le seizième siècle, fécond en grands caractères; c'était aussi une de ces riches natures qui suffisaient à toutes les nobles ambitions de l'homme, et qui pouvaient donner à leur foi un soldat pour la servir, un poëte pour la chanter!

LVII

LE CARDINAL DE RICHELIEU

NÉ EN 1585 — MORT EN 1642

Armand du Plessis de Richelieu eut pour force, au début de sa vie, la pauvreté, qui fut toujours le moteur le plus puissant des hommes supérieurs. Il s'était préparé d'abord à porter l'épée sous le nom de marquis deChillon; mais la retraite de son frère, qui passa de l'évêché de Luçon dans un cloître, changea les résolutions du jeune Armand. Il se mit à étudier la théologie avec la ferme volonté qu'il devait plus tard apporter à tous ses actes. A vingt ans, il obtenait son diplôme de docteur; deux ans après il rapportait de Rome, avec les dispenses nécessaires, le titre d'évêque de Luçon; pauvre évêché, le plus pauvre peut-être qu'il y eût en France. Mais celui qui occupait ce siége étroit n'était pas d humeur à se laisser oublier. Il écrivit contre les protestants; c'était un moyen de se mettre en évidence.

Une occasion meilleure s'offrit à lui pour se révéler avec la force de son génie. Aux états généraux de 1614, destinés à prêter appui à la régence de Marie de Médicis, l'évêque de Luçon fut chargé de représenter le clergé des sénéchaussées de Poitou, Fontenay et Niort. Dans cette assemblée, il n'hésita point à se poser en champion de l'autorité royale; il y allait de son intérêt; c'était aussi la pente naturelle de son esprit. Il sut si bien faire, que l'ordre du clergé reconnut l'indépendance du pouvoir temporel, l'inviolabilité royale.

Digitized by Google

La cour sut bon gré à Richelieu de la conduite qu'il avait tenue. Après le mariage de Louis XIII, il fut nommé grand aumônier de la jeune reine; et, quand la régente et le maréchal d'Ancre voulurent se débarrasser par une arrestation du prince de Condé, qui s'était mis à la tête des mécontents, l'évêque de Luçon fut appelé dans le conseil et placé à la direction des affaires étrangères.

Les mesures de violence avaient, comme d'ordinaire, rencontré une violente résistance. Tout à coup un péril nouveau se posa en face de la régente et du maréchal : le jeune roi, poussé par son favori de Luynes, voulait se dégager de l'autorité qui jusqu'alors l'avait étreint. Richelieu prévit la catastrophe à laquelle succomberait Concini; il fit prudemment quelques ouvertures à de Luynes. La catastrophe arriva, et Richelieu sut sortir des affaires avec assez de calme et de hauteur pour n'avoir pas l'air d'un homme disgracié.

Bientôt il redevint non-seulement utile, mais indipensable. Les *féodaux*, qui, de concert avec de Luynes, avaient renversé le maréchal d'Ancre, virent que le nouveau ministre se jouait d'eux, et se rallièrent autour de la reine mère. Richelieu, qui s'était retiré à Avignon, fut appelé à servir de médiateur, et il opéra la transaction d'Angers. La reconnaissance de la cour lui valut le chapeau de cardinal. C'était une dignité qui devait merveilleusement servir de marchepied à son pouvoir.

Le roi perdit son favori de Luynes et ne le remplaça pas; mais un instinct secret le prévenait contre le cardinal; il voyait en lui « un ambitieux » capable de « manger le royaume. » Le conseil avait également peur de Richelieu et ne lui accorda que voix consultative. Mais il suffit à Richelieu d'entrer dans ce conseil pour en devenir le maître; il écarta tous ses compétiteurs, depuis le duc de la Vieuville jusqu'au duc d'Anjou.

Nous n'avons pas à rappeler les avantages que le cardinal trouvait dans sa fermeté, dans sa persévérance, dans son éloquence nerveuse; son extérieur grave et imposant était, en outre, celui d'un homme fait pour commander.

Tout était péril en ce moment : péril par le protestantisme, qui aspirait à créer à l'intérieur même une république avec l'appui des

Hollandais et des Anglais; péril du côté de la catholique Espagne, dont l'alliance était au prix d'un démembrement; péril par la noblesse, qui voulait se reconstituer en féodalité.

Richelieu, devenu maître, ne songea qu'à s'appuyer sur l'intérêt monarchique et national pour avoir raison des intérêts privés. En même temps il reprit le plan de Henri IV pour l'affaiblissement de la maison d'Autriche, et rechercha dans les États secondaires une série d'alliances utiles. La noblesse s'agitait; il fit tomber la tête du comte de Chalais. Il poursuivit la guerre civile dans ses ordonnances rigides contre le duel, et détruisit les vestiges de la féodalité en abattant les fortifications qui protégeaient les manoirs.

Par la prise de la Rochelle, après une année d'un siége opiniâtre, il assura l'unité politique et territoriale du royaume. L'Espagne, malgré l'intérêt catholique, avait vu ce succès d'un œil jaloux et n'avait rien fait pour y contribuer. Richelieu se vengea d'elle en Savoie, dans une campagne admirable de vigueur. Cependant, les protestants ayant relevé la tête en Languedoc, le cardinal-ministre accourt d'Italie et vient dompter la rébellion.

Richelieu a atteint le faîte le plus élevé auquel puisse arriver un homme d'État. Alors ses dangers personnels commencent; deux ennemis placés sur les marches mêmes du trône lui vouent une haine sans merci : c'est Gaston d'Orléans, le prince léger et sans foi; c'est surtout Marie de Médicis; et, dans la lutte acharnée, Marie de Médicis est réduite à fuir hors du royaume, à errer de ville en ville et à mourir enfin à Cologne, dans un état voisin de l'indigence!... Plus il voit croître le nombre de ses ennemis, plus Richelieu devient sombre, méfiant et dur. Il ne fait grâce à personne, ni à de Thou, ni à Cinq-Mars; les requêtes du Parlement sont lacérées; Bassompierre est écroué à la Bastille, Marillac monte sur l'échafaud. Richelieu ne marche plus qu'avec des bourreaux; il sait que sa chute serait le signal de son supplice, et la peur le rend inexorable.

D'autre part, cet homme bourrelé de terreurs, ce puissant à qui sa vie est disputée, veut trôner même parmi les poëtes; il écrit *Mirame*, il stipendie les Boisrobert et a de superbes dédains pour Corneille, parce qu'il ne veut reconnaître aucune supériorité. Il n'est

Digitized by Google

qu'un homme auquel il pardonne d'avoir du génie, de l'habileté, du courage : cet homme, son unique confident, son seul ami peut-être, c'est le P. Joseph, l'*Éminence grise*.

Avant de mourir il se donna la satisfaction d'une dernière guerre contre l'Espagne, sa vieille ennemie. Cette guerre fut d'abord malheureuse, mais l'astre de Richelieu se releva ; le Roussillon fut conquis, et la France l'a gardé.

La fin du cardinal fut pleine d'une résignation chrétienne. En voyant entrer le prêtre qui lui portait le saint viatique, Richelieu s'écria : « Voilà mon Seigneur et mon Dieu ; je proteste devant lui que, dans tout ce que j'ai entrepris, je n'ai jamais eu en vue que le bien de la religion et celui de l'État. » A la nouvelle de la mort de son ministre, Louis XIII, qui devait le suivre sitôt dans la tombe, dit : « Voilà un grand politique de moins. » Ces mots expliquent l'ascendant que le cardinal n'avait cessé d'exercer sur Louis XIII. Ah ! si Richelieu avait été le roi !...

LVI

MAZARIN

NÉ EN 1602 — MORT EN 1661

Mazarin — Giulio Mazarini — fut le legs du cardinal de Richelieu, qui, outre l'admiration naïve que lui avait inspirée le fourbe Italien, — n'était peut-être pas fâché d'écarter du pouvoir un grand seigneur français. Cependant Richelieu était trop perspicace pour ne pas savoir d'avance que Mazarin gouvernerait autrement que lui et déferait une partie de son œuvre. Enfin, qu'il ait été ou non de bonne foi, il n'en est pas moins certain qu'en mourant il désigna messer Giulio comme le seul homme d'État capable de lui succéder, et que la transmission s'opéra sans bruit et par une sorte d'escamotage.

Les commencements de la vie de Mazarin ne furent ni des plus

authentiques ni des plus honorables. C'est à peine si l'on peut se mettre d'accord sur le lieu de naissance de cet illustre personnage. Les uns en font un Romain, les autres un Sicilien. En tout cas, son père n'avait qu'une noblesse très-contestable, et il exerçait simplement les fonctions de majordome chez le connétable Colonna.

Giulio fut l'élève des jésuites, qui ne manquèrent pas de remarquer sa subtilité et voulurent l'attacher à leur ordre. Il avait bien d'autres choses en tête, le plaisir, le jeu, la comédie! Tout en s'amusant avec excès, il trouvait moyen de s'avancer dans les sciences. Après un séjour de trois années en Espagne, il jeta la soutane, prit l'épée et entra comme capitaine d'infanterie dans l'armée du pape. Là, son esprit souple et délié frappa si bien ses chefs, que, lors de la guerre qui éclata pour la succession des duchés de Mantoue et de Montferrat, il fut chargé de négocier au nom du pape.

Le traité de Suze était une paix plâtrée. Richelieu vint à Lyon avec une armée prête à franchir les monts. Pour conjurer l'orage, on envoya Mazarin au cardinal. Ces deux politiques eurent plusieurs entrevues et se convinrent mutuellement. A dater de cette époque, Mazarin comprit que son intérêt l'attachait à Richelieu, et il se mit à le servir avec une fidélité qui ne se démentit jamais. Le ministre l'appuya en cour de Rome. Giulio se décida à prendre la tonsure, ce qui lui valut successivement un canonicat, l'office de référendaire des deux signatures, la vice-légation d'Avignon, puis une nonciature extraordinaire à Paris.

Plénipotentiaire de la France, il réussissait à lui assurer la prépondérance en Savoie; et, pour sa récompense, la barrette de cardinal lui était envoyée de Rome en 1642.

Richelieu meurt; Mazarin est appelé dans les conseils du roi avec le titre de ministre d'État. Dès le début, sa souplesse adroite fait autant que la fermeté d'airain de son devancier : il a pour ennemis le duc de Beaufort et la duchesse de Chevreuse, l'amie de la reine; il obtient l'emprisonnement du duc et l exil de la fière duchesse. Mais, en revanche, il donne l'Alsace à la France, et il amuse la reine, dont la molle indolence ne demande qu'à être endormie.

Mazarin était un Trivelin facétieux; il ripostait par des mots à

Digitized by Google

l'épigramme; il fermait les yeux en bonhomme, et s'assurait d'abord si ses coffres étaient pleins. « Qu'ils *cantent*, disait-il, pourvu qu'ils payent bien. » Il n'avait cure de la misère du peuple et semait l'or pour s'assurer la tolérance des courtisans.

L'orage arriva, parce qu'il eût fallu pour le prévenir continuer la politique de Richelieu. Les demi-mesures ne convenaient pas plus à la noblesse qu'au parlement. Un jour vint où tout le monde fut contre Mazarin : ce jour s'appela la Fronde [1].

Lorsque, après de longues luttes, tantôt sanglantes, tantôt grotesques, Mazarin dut par sa retraite donner satisfaction à l'opinion publique, il partit pour l'exil en 1651, chargé d'outrages et de malédictions. Il languit un an à Bruhl, près Cologne. Ce qui lui était peut-être le plus sensible, c'est que le parlement lui avait confisqué ses biens.

Deux ans après, les factions étaient calmées ou lassées ; le parlement se taisait : Turenne allait chercher Mazarin à Sédan, et le ministre, réhabilité par lettre royale, reparaissait en souverain à Paris, où l'on s'étouffait pour se porter à sa rencontre. Quel changement ! La rentrée d'un triomphateur !

Désormais sans inquiétude à l'intérieur, et, il faut le dire à sa louange, n'ayant pas exercé de vengeance, Mazarin mena le jeune roi faire contre les Espagnols sa première campagne; puis, pour cimenter la paix, il le maria avec l'infante Marie-Thérèse, et il eut la gloire d'attacher son nom au traité des Pyrénées, qui fut si favorable à la France.

Mais les longues négociations de l'île des Faisans avaient épuisé les forces de Mazarin, et, six mois après, il devait « quitter tout cela, » selon l'expression dont il se servait lui-même en parcourant ses salles magnifiques. Il laissa une fortune de plus de cinquante millions : sa famille en profita et s'en réjouit; mais il fit à la France et à Louis XIV un legs précieux : ce fut Colbert.

[1] Voir, pour les détails, à la vie de *Mathieu Molé* et au chapitre du *Cardinal de Retz*.

LIX

MATHIEU MOLÉ

NÉ EN 1584 — MORT EN 1656

Le cardinal de Retz a dit : « Si ce n'était pas un blasphème d'assurer qu'il y a quelqu'un dans notre siècle plus intrépide que le grand Gustave et le prince de Condé, je dirais que ç'a été M. Molé, premier président. » En effet, si nous admirons la valeur du guerrier qui lui fait mépriser la mort sur les champs de bataille, combien nous devons louer le courage civil, plus difficile, plus héroïque encore, qui fait braver les menaces d'une multitude en délire, élever la voix quand elle ne veut rien entendre, défendre la loi, la justice, au péril de sa vie! Tel fut le courage du premier président, Mathieu Molé.

Né en 1584, d'une de ces vieilles familles de robe, honneur de la magistrature, il se montra digne du nom qu'il portait et sut l'illustrer encore. Dans un temps où les guerres intestines déchiraient la France, quand tout était confusion et désordre, on le vit, dans une lutte admirable, défendre tour à tour l'autorité royale et les droits du peuple. Il eut toutes les qualités sérieuses et sévères du magistrat : l'intégrité inébranlable, la pureté des mœurs. On s'étonnait de trouver dans un si jeune homme une raison si droite et si ferme, une vie privée si exemplaire, partagée entre l'étude, les joies de la famille et les amitiés honorables. Aussi Richelieu, le plus despote des hommes, mais dont le génie élevé savait juger ses semblables, lui confia, quoiqu'il ne l'eût pas toujours trouvé docile à ses volontés, les fonctions délicates de premier président au parlement, en 1640. Le même jour, Molé perdit sa femme, qui le laissait père de dix enfants. Il chercha dans le travail un remède contre sa douleur, et sentit son âme grandir avec ses devoirs. Il avait défendu, sous Louis XIII, la liberté publique contre Richelieu; Richelieu mort, il défendit contre le peuple l'autorité royale.

Digitized by Google

Alors commencèrent les grands combats de la Fronde. La minorité de Louis XIV occasionnait ces troubles. Le cardinal Mazarin en fournissait le prétexte, le fameux coadjuteur de Paris, le cardinal de Retz, les excitait, et la Providence, dans ses nobles desseins, avait appelé Mathieu Molé, cet homme de roche, à les contenir. Mazarin avait fait mettre à la Bastille les membres du parlement qui résistaient et ne voulaient pas enregistrer ses édits. Les barricades s'élevèrent dans la ville au nombre de douze cent soixante. Ce fut alors qu'on vit le premier président Molé, revêtu des insignes de sa charge, sortir à pied dans cette ville soulevée, poursuivre sa route d'un pas lent et ferme au milieu des menaces des factieux. Un homme de la foule l'arrête par le bras, et, appuyant un pistolet sur son front :

— Tourne, traître, lui dit-il, si tu ne veux être massacré !

Le cardinal de Retz (ce noble ennemi de Mathieu Molé qui, dans ses *Mémoires*, lui rendit une justice si généreuse) dit que le premier président demeura ferme dans ce péril et conserva dans ses paroles et dans ses démarches la dignité de la magistrature. Il arriva ainsi jusqu'à la reine, et parla si bien et si haut, qu'il obtint la liberté des deux magistrats arrêtés.

Plus tard, quand la discorde divisa les ordres et la cour, Mathieu Molé, placé entre le grand Condé, ce prince du sang au caractère si impérieux, et le cardinal Mazarin, ce ministre fin et subtil, les tint en équilibre tous deux. Le parlement était le foyer de toutes les intrigues ; les assemblées devenaient de plus en plus tumultueuses. Les chefs de la Fronde siégeaient en armes parmi les magistrats, en même temps que l'orage populaire grondait au dehors. Tous les jours on essayait d'ébranler la fermeté du premier président, et, tous les jours, le sang-froid et l'intrépidité de ce dernier triomphaient de ses ennemis. Un factieux, le voyant venir au milieu de la foule, lui appliqua un mousquet sur la poitrine. Molé, sans écarter cette arme, sans détourner la tête, lui dit :

— Quand vous m'aurez tué, il ne me faudra que six pieds de terre.

Dans ce moment son visage, dit encore le cardinal de Retz, fut le seul sur lequel il ne parut aucune altération; au contraire, on y voyait resplendir quelque chose de surnaturel.

Un autre jour qu'il travaillait dans son cabinet, sa demeure fut assiégée par une multitude irritée qui demandait la diminution des impôts. On vint lui dire que le peuple allait enfoncer sa porte et menaçait sa tête :

— Laissez entrer, dit-il ; la maison d'un premier président doit être ouverte à tout le monde.

En même temps, il va au-devant de l'émeute, la dissipe d'un regard, puis rentre pour continuer son travail.

Ce grand homme, après une vie si agitée, tour à tour vainqueur ou fugitif, ministre ou exilé par une reine ingrate, applaudi ou menacé, fut nommé garde des sceaux pour prix de ses services incontestables. Il mourut trois ans après, au commencement du règne de Louis XIV, heureux du bonheur général, du repos, de la gloire de la France, dont il pressentait les belles destinées qu'il avait si bien préparées. Il avait alors soixante-douze ans, et il travaillait encore.

On peut dire de Mathieu Molé que toute sa vie fut consacrée au bien public, au maintien de l'ordre. En lui le magistrat avait remplacé l'homme. Il est peint tout entier dans la devise inscrite au bas de la belle gravure de son portrait en pied. Un rocher, au milieu d'une mer agitée par une tempête furieuse, est surmonté de ces mots : *Stat mole immotus*.

LX

PAUL DE GONDI (CARDINAL DE RETZ)

NÉ EN 1614 — MORT EN 1679

La vie si aventureuse du cardinal de Retz, le *Frondeur* par excellence, tient tout entière dans ces quelques lignes du président Hénault, — portrait d'une grande figure tracé par la main d'un maître :

Digitized by Google

« On a de la peine à comprendre comment un homme, qui passa sa vie à cabaler, n'eut jamais de véritable objet. Il aimait l'intrigue pour intriguer; esprit hardi, délié, vaste et un peu romanesque, sachant tirer parti de l'autorité que son état lui donnait sur le peuple, et faisant servir la religion à sa politique, cherchant quelquefois à se faire un mérite de ce qu'il ne devait qu'au hasard, et ajustant souvent après coup les moyens aux événements.

« Il fit la guerre au roi ; mais le personnage de rebelle était ce qui le flattait le plus dans sa rébellion. Magnifique, bel esprit, turbulent, ayant plus de saillies que de suite, plus de chimères que de vues ; déplacé dans une monarchie, et n'ayant pas ce qu'il fallait pour être républicain, parce qu'il n'était ni sujet fidèle ni bon citoyen ; aussi vain, plus hardi et moins honnête homme que Cicéron; enfin plus d'esprit, moins grand et moins méchant que Catilina.

« Ses *Mémoires* sont très-agréables à lire; mais conçoit-on qu'un homme ait eu le courage, ou plutôt la folie, de dire de lui-même plus de mal que n'en eût pu dire son plus grand ennemi? Ce qui est étonnant, c'est que ce même homme, sur la fin de sa vie, n'était plus rien de tout cela, et qu'il devint doux, paisible, sans intrigues, et l'amour des honnêtes gens de son temps, comme si toute son ambition d'autrefois n'avait été qu'une débauche d'esprit et des tours de jeunesse, dont on se corrige avec l'âge, ce qui prouve bien que, en effet, il n'y avait en lui aucune passion réelle. »

Ce qui a lieu de surprendre, quand on se reporte à la turbulence d'esprit de Paul de Gondi, c'est qu'il ait eu pour précepteur notre Vincent de Paul. Au reste, la famille d'Emmanuel de Gondi, général des galères, était « une famille juste et craignant Dieu : une mère dont le saint homme allait calmer la conscience toujours effrayée, guider les pas tremblants vers le salut, et dont il devait enfin recevoir le dernier soupir et sanctifier les derniers moments; des enfants nés pour toutes les grandeurs de ce monde, et dont le plus illustre, s'il fit depuis bien des blessures au cœur de son maître, garda toujours pour lui, néanmoins, la foi que l'on a aux saints[1]. »

[1] S. de Nogent.

On a bien jugé Paul de Gondi en disant qu'il avait la soif des grandeurs et l'amour du pouvoir ; ce furent les seuls mobiles de sa révolte, qui fut ridicule. Si le cardinal de Retz avait eu le caractère de Richelieu, la révolution s'accomplissait. Quand on se rappelle les barricades, la fuite de la cour, l'épée de Turenne et de Condé engagées dans la lutte, on peut admettre que cette lutte ne fut pas seulement un carnaval politique.

Ce fut malgré lui que Paul de Gondi entra dans l'Église, par suite de la mort d'un de ses frères tué à la chasse. Il ne négligea rien pour contrarier les vues de sa famille ; l'épée était légère dans sa main, et il s'en servit fréquemment. En même temps, il soutenait en Sorbonne une thèse d'où il sortait vainqueur ; il écrivait l'histoire de la conjuration de Fiesque ; il se rendait à Venise, puis à Rome, où il étalait un luxe prodigieux ; revenait à Paris pour conspirer contre le cardinal de Richelieu ; puis, afin de dissiper l'ombrage qu'il avait causé au redoutable ministre, il se mit à fréquenter les dévots.

Après la mort de Richelieu et de Louis XIII, Gondi se trouva avoir vingt-neuf ans et être en appétit de jouer un rôle ; il obtint le titre de coadjuteur de Paris. Pendant ce temps, Mazarin recueillait l'héritage de Richelieu. Ses hésitations, son système de bascule, encourageaient la résistance de la bourgeoisie, qui était devenue de plus en plus forte par l'abaissement de la noblesse. Celle-ci se groupait autour du prince de Condé, qui marchait avec une escorte de huit cents gentilshommes.

Le coadjuteur avait d'abord servi loyalement la cour ; il rencontra la jalousie ombrageuse de Mazarin. On le contraria dans les réformes épiscopales qu'il préparait ; on le noircit aux yeux de la régente. Bientôt Mazarin se mit en lutte avec le parlement, dont il fit enlever les principaux membres, tandis qu'on chantait, à Notre-Dame, un *Te Deum* pour la victoire de Lens. Le peuple se soulève ; Gondi offre avec empressement à la reine son intervention. Il ne reçoit que des railleries, et quand, après une chaude journée, où il a empêché le pillage de Paris, il revient au Palais-Royal, tout ce qu'il obtient d'Anne d'Autriche, ce sont ces paroles sarcastiques : « Allez vous reposer, monsieur ; vous avez bien travaillé. »

Digitized by Google

Le lendemain, Paris était en feu ; le coadjuteur avait donné le signal d'une révolte qui fut générale. Il traverse avec calme ce volcan d'hommes en délire pour se rendre à l'appel de la reine ; il obtint la mise en liberté des parlementaires prisonniers.

Lors de la fuite de la cour à Saint-Germain, le ministre joua le coadjuteur ; ce ne fut pas avec lui, mais avec Matthieu Molé, qu'il signa la paix ; de plus, il déçut l'espoir qu'avait eu Gondi d'être nommé au gouvernement de Paris.

La guerre recommence ; la cour fuit de nouveau. Gondi est admis à siéger dans le parlement ; il lève un régiment à ses frais. Il organise la rébellion des parlements provinciaux, il gagne à la Fronde Beaufort et Conti. Il reçoit en plein parlement l'envoyé d'Espagne, et cependant il ne voulait pas le renversement de la royauté. La cour ne lui en sut pas le moindre gré ; Mazarin ne songea qu'à perdre le prince de Condé par le coadjuteur, et Gondi par Condé. Condé, furieux de s'être vu arrêté, allait diriger en personne la guerre civile.

Dès lors, le rôle du coadjuteur, devenu cardinal, commence à s'effacer. Quand le parlement fatigué signa une paix définitive, ce fut sur Gondi que tomba tout le ressentiment de Mazarin. Arrêté au Louvre, le coadjuteur fut conduit à Vincennes et de là transféré à Nantes, d'où il s'échappa d'une façon presque miraculeuse ; une barque l'e ı porta en Espagne. De là, Gondi promena sa vie errante en Italie, en Hollande, dans les Pays-Bas. A la mort de Mazarin, il se donna le triste plaisir de se démettre de toutes ses dignités. Il ne parut que deux fois à Versailles ; il ne vécut plus que pour payer honorablement ses dettes et écrire ses Mémoires. Le factieux d'autrefois finit en anachorète.

LXI

LA ROCHEFOUCAULD[1] — LES FEMMES DE LA FRONDE

Il y avait trois ans que Henri IV avait péri, lorsque naquit ce gentilhomme, qui devait donner au nom de la Rochefoucauld l'illustration du petit livre des *Maximes morales*. D'abord il fut appelé le prince de Marsillac. Pour son malheur, avec les plus belles qualités de l'esprit, mais avec un caractère irrésolu, il se trouva jeté de bonne heure au milieu des factions, et ce qui tout d'abord le rangea contre Richelieu, ce fut la disgrâce de son père, le duc de la Rochefoucauld, qui, compromis dans l'affaire du duc de Montmorency, fut exilé à Blois. Déjà Marsillac s'était distingué dans deux campagnes contre les Espagnols ; ce ne fut pas assez pour désarmer les rancunes du sombre cardinal. Alors le jeune homme s'attacha à madame d'Hautefort et à la duchesse de Chevreuse, grandes amies de la reine, par conséquent ennemies de Richelieu, qui osait presque traiter Anne d'Autriche en criminelle d'État, à cause de ses relations avec la duchesse. Marsillac favorisa la fuite en Espagne de madame de Chevreuse ; pour ce fait galant, il eut huit jours de Bastille.

Après la mort de Richelieu, Marsillac sortit de sa retraite forcée, qui n'avait pas duré moins de deux ans, se déclara contre Mazarin, vit Anne d'Autriche, qu'il avait si bien servie, tourner contre lui, et fut envoyé de nouveau en exil.

Victime des femmes, une femme le consola ; ce fut la duchesse de Longueville, l'héroïne de la maison de Condé. Si Marsillac avait pu hésiter à se ranger parmi les Frondeurs, l'ascendant de la belle duchesse eût dissipé ses irrésolutions ; c'était un temps où la galanterie se mêlait aux combats, où, dans les romans comme dans la vie réelle, il se donnait de grands coups d'épée et il se débitait des phrases quintessenciées. Après la fuite de la cour, madame de Longue-

[1] Né en 1613, mort en 1680.

Digitized by Google

ville vint à l'Hôtel de Ville s'installer avec la duchesse de Bouillon.

Plus tard ce fut madame de Longueville qui, à son tour, dut fuir devant Mazarin triomphant. Marsillac la protégea encore et la mena jusqu'à Dieppe, où elle réussit, à travers mille dangers, à s'embarquer pour la Hollande.

Le prince de Condé avait été arrêté avec le prince de Conti ; ce fut le signal d'une nouvelle rupture et l'avénement d'une héroïne de plus, la princesse de Condé, qui, accompagnée de son jeune fils, le duc d'Enghien, et protégée par l'épée du duc de Bouillon et de Marsillac (maintenant duc de la Rochefoucauld), fit à Bordeaux une entrée triomphale.

Depuis ce moment, la Rochefoucauld, toujours animé par sa passion aveugle pour madame de Longueville, ne cessa de combattre à côté du prince de Condé ; il déploya de grands talents militaires en Guienne. Il était avec les Frondeurs dans cette affaire sanglante du faubourg Saint-Antoine, où les rebelles, refoulés par Turenne, allaient tous succomber, si Mademoiselle, la fille de Gaston d'Orléans, n'eût pris l'audacieux parti de faire tirer le canon de la Bastille sur les troupes royales.

On le voit, du premier au dernier jour, le drame de la Fronde fut mené par les femmes ; mademoiselle de Montpensier y joua un rôle énergique, à côté de son père si irrésolu. Mais aussi elle y perdit l'espoir d'épouser jamais son cousin Louis XIV, et l'on sait quelle bizarre destinée conduisit cette princesse si opulente à manquer tous les mariages projetés pour elle et à s'attacher follement à l'aventurier Lauzun.

Mais revenons au duc de la Rochefoucauld ; cette dernière équipée lui fut fatale ; il faillit y perdre les yeux. Lorsque, après de longues souffrances, il se trouva guéri, son humeur guerroyante était passée.

Le grand règne s'ouvrait. La Rochefoucauld devint l'ami du jeune souverain dont il avait combattu avec tant d'acharnement le ministre. Il ouvrit son esprit à la méditation, et, dans le commerce si élevé de madame de la Fayette et de la marquise de Sablé, il puisa des encouragements, des lumières, une direction de goût qui le conduisi-

rent à écrire ses *Pensées*. Quelque curieux que puissent être ses Mémoires, ils n'auront jamais la valeur du petit volume qui a classé le duc de la Rochefoucauld au nombre des meilleurs écrivains d'un siècle qui fut si éminemment littéraire. On ne doit pas oublier que les *Pensées* suivirent de neuf ans seulement la publication des *Provinciales*, et que c'est le second ouvrage en prose dont le style soit net, précis, dégagé des formes embarrassées et vieillies dont le passé avait obstrué la langue. Homme d'action, philosophe, écrivain, on peut donc dire que la Rochefoucauld ne fut médiocre en rien.

LXII

LE GRAND CONDÉ

NÉ EN 1621 — MORT EN 1686

Dès le berceau Condé fut grand. Il remporta sa première victoire sur la paresse si naturelle dans l'enfance : à huit ans, il savait le latin ; à onze, il composait un traité de rhétorique et soutenait avec succès des thèses de philosophie. Élève des jésuites de Bourges, il suivait leurs cours avec autant d'assiduité et de simplicité de cœur que s'il n'avait pas été un prince du sang. Docile envers son père, à qui il écrivit de charmantes lettres en latin, le jeune duc d'Enghien se soumettait aveuglément aux ordres du prince de Condé. Il avait le cœur bon, mais une immense fierté, et ce fut ce dernier sentiment qui causa ses fautes.

Son orgueil se révolta d'abord quand il vit le faste royal dont s'entourait Richelieu ; mais surtout il fut froissé lorsqu'il lui fallut épouser mademoiselle de Maillé-Brézé, nièce du cardinal.

Pour se venger, il sauva la France à Rocroy. Cette célèbre bataille, gagnée par un général de vingt-deux ans contre des phalanges jusqu'alors réputées invincibles, détruisit le prestige formidable de la puissance espagnole. Le souvenir en est encore palpitant, bien que

plus de deux siècles aient passé sur ce grand événement, qui inaugura d'une manière si triomphante la régence d'Anne d'Autriche.

Bossuet a contribué à éterniser le souvenir de la bataille de Rocroy; il l'a décrite en historien et en stratégiste.

L'année suivante (1644), ce fut à Fribourg et contre le célèbre général Mercy que d'Enghien se mesura en victorieux; la lutte dura trois jours : ce fut le pendant de Marignan. Turenne était le lieutenant du duc d'Enghien, qui lui laissa l'honneur d'attacher son nom à la capitulation de Landau. Chaque année est marquée par des victoires nouvelles; en 1645, d'Enghien défait et tue Mercy dans les plaines de Norlingue; il achève la campagne de Flandre en prenant Dunkerque, au bout de treize jours de tranchée. Si le prince ne put s'emparer de Lérida, dont il avait ouvert le siége au son des violons, il répara dignement cet échec par la victoire de Lens.

La Fronde commençait à troubler l'État. D'Enghien, devenu prince de Condé par la mort de son père, offrit d'abord loyalement ses services à la cour. Il voulait agir militairement; et, s'il eût été écouté, combien de malheurs prévenus! Mais l'astucieux Mazarin ne pouvait croire à la bonne foi; et, d'ailleurs, la supériorité morale du vainqueur de Rocroy gênait le cardinal. Condé parla avec hauteur; on l'arrêta, le 18 janvier 1650. « C'est donc là le prix de mes services! » s'écria-t-il. Sa captivité dura treize mois. Le délassement du prince était de cultiver des fleurs, circonstance qui inspira à mademoiselle de Scudéry le quatrain suivant, qui vivra plus que les longs romans de l'illustre Madeleine :

> En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
> Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
> Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
> Et ne t'étonne pas si Mars est jardinier.

Le ressentiment jeta ouvertement le prince dans les rangs des Frondeurs, puis dans ceux des Espagnols. Mais, comme si la fortune l'abandonnait dès qu'il se séparait de la cause nationale, il subit défaites sur défaites, en compagnie de l'archiduc don Juan. Combien son âme si fière devait souffrir d'avoir été réduite à une pareille ex-

trémité ! L'Espagne du moins ne fut pas ingrate envers lui, et, dans le traité des Pyrénées, don Louis de Haro stipula la restitution au prince de Condé de tous ses honneurs et dignités.

Louis XIV, qui pouvait plus facilement pardonner les torts de son cousin que les oublier, laissa s'écouler huit ans sans lui confier de commandement. Il lui donna, en 1668, la Franche-Comté à conquérir ; ce fut pour Condé l'affaire de six semaines. Les guerres de Hollande et la victoire de Senef terminèrent cette existence de triomphe. Quand le prince, au retour, se présenta à Versailles, le roi vint au-devant de lui au haut du grand escalier. Comme Condé avait peine à monter, à cause de la goutte qui le tourmentait : « Mon cousin, ne vous pressez pas, dit le roi ; il est tout simple qu'on ait de la peine à marcher lorsqu'on est aussi chargé de lauriers que vous l'êtes. »

La dernière époque de cette vie glorieuse fut la retraite d'un sage sous les frais ombrages de Chantilly. Là, tous les mérites étaient accueillis. Bossuet en a laissé ce témoignage : « Il n'y avoit livre qu'il ne lût, il n'y avoit homme excellent, ou dans quelque spéculation, ou dans quelque ouvrage, qu'il n'entretînt. Sa conversation étoit un charme, parce qu'il savoit parler à chacun selon ses talents. »

La duchesse de Longueville, sa sœur, revenue de ses égarements et pénitente comme Madeleine, eut, avec Bourdaloue, l'honneur de ramener à la religion cet homme de bien et de génie.

En apprenant la mort de Condé, une mort qui fut toute chrétienne, Louis XIV prononça cette belle parole : « J'ai perdu aujourd'hui le plus grand homme de mes États. » Le reste fut dit par Bossuet, dans son oraison funèbre.

Bossuet

Digitized by Google

LXIII

BOSSUET

NÉ EN 1627 — MORT EN 1704

Quand on vient d'écrire un nom aussi éclatant, il n'est besoin de l'accompagner d'aucun de ces commentaires qui sont comme des recommandations auprès de la postérité. — Bossuet, cela dit tout : c'est la gloire éternelle, c'est le génie, c'est le caractère, et, de plus, une vie pleine d'action. Bien que né sous Louis XIII, ce grand homme appartient pleinement à la pléiade de Louis XIV : il eût suffi à illustrer le règne illustre entre tous.

Jacques-Bénigne Bossuet, qui devait être la lumière et la gloire de l'Église, naquit à Dijon en 1627. Il dut son éducation si parfaite aux pieux enseignements des jésuites qui dirigeaient le collége de Dijon. La famille de Bossuet occupait un rang considérable dans l'antique parlement de cette capitale de la Bourgogne. Dès l'âge de quinze ans, le jeune homme donna les plus grandes espérances, et fut un des élèves les plus distingués du collége de Navarre, ce berceau de tant de renommées, lorsqu'il vint terminer ses études à Paris. Il soutint avec éclat sa première thèse, fut reçu docteur en Sorbonne, puis ordonné prêtre en 1653. Partout il remplit son ministère avec un zèle et un mérite qui le firent distinguer et rappeler à Paris. Il y prêcha le carême, en 1662, devant le roi et la reine mère : on vit la foule se presser pour entendre sa puissante et éloquente parole.

L'habitude des livres saints avait donné à son langage comme une autorité prophétique, un style antique et fier, dont lui seul avait le secret. Combien devaient le relever encore, du haut de la chaire de vérité, les mâles accents, la majesté du geste, la noble et calme figure de l'orateur, appuyés de l'imposante autorité de sa vertu ! Jamais l'évêque de Meaux n'était plus sublime que lorsqu'il rappelait aux grands de la terre le néant des honneurs, des richesses, des plaisirs de la vie, devant quelque tombe entr'ouverte. Il fallait à cet

esprit hardi, à cette mâle vigueur, des sujets élevés, des occasions extraordinaires, comme la mort imprévue d'Henriette d'Angleterre ou celle du grand Condé, pour consterner et enthousiasmer son auditoire. Alors les inspirations sublimes, les images fortes et pittoresques, jaillissaient de son âme; sa parole était souveraine et entrainait. Au contraire, dans les discours ordinaires, il manquait de cette onction douce et pénétrante qui s'adresse au cœur, et il disait lui-même que, lorsqu'il faisait le prône du dimanche dans sa cathédrale, il endormait son auditoire.

Saint-Simon, ce photographe de son siècle, ce censeur si impitoyable, se plut à rendre justice à Bossuet. Il a dit : « C'étoit un homme dont la vertu, la droiture et l'honneur étoient aussi inséparables que la science et la vaste érudition. »

Louis XIV, le roi-soleil, le majestueux despote, auquel le noble évêque ne craignit pas de dire la vérité et de prêcher la pénitence avec une liberté de langage digne des premiers siècles, lui donna toute son estime et sa vénération, et lui confia l'éducation du Dauphin. Bossuet comprit la responsabilité attachée à cette difficile fonction d'élever un homme destiné à gouverner les autres; et ce fut pour lui, pour son instruction, qu'il traça d'une plume, non moins éloquente que sa parole, ce *Discours sur l'histoire universelle*, admirable peinture à la fois chrétienne et philosophique, tableau saisissant des grandes époques de la vie des empires et des peuples; ouvrage qui plaça Bossuet au rang des meilleurs historiens.

Parmi ses autres écrits, on cite d'abord ses *Oraisons funèbres*, titres immortels à l'admiration de la postérité; les *Méditations sur l'Évangile*, l'*Histoire des variations de l'Église protestante*. En 1671, l'évêque-historien entra à l'Académie française, sur laquelle il projette encore ses rayons.

Dans un âge avancé, ce grand homme continua d'avoir un infatigable amour pour l'étude. Il ne se reposait des devoirs du culte et de l'enseignement que par la lecture assidue des Pères de l'Église.

— Ah ! monseigneur, lui disait un jour son jardinier, qui se plaignait du peu de goût de son maître pour les arbres, si je plan-

tais des saint Augustin et des saint Chrysostome, vous y feriez plus d'attention.

Bossuet mérita le titre de Père de l'Église, car il fut le bouclier de la religion et le modèle toujours admiré de l'éloquence chrétienne. Par un privilége spécial de la Providence, l'évêque de Meaux conserva la force de son jugement, l'éclat de sa pensée, jusqu'au jour où son âme immortelle alla rendre compte à Dieu de sa sainte et brillante carrière

LXIV

L'HOTEL DE RAMBOUILLET

LA MARQUISE DE RAMBOUILLET[1] — JULIE D'ANGENNES
MADEMOISELLE DE SCUDÉRY[2]
GEORGES DE SCUDÉRY — GODEAU — VOITURE — BENSERADE — CHAPELAIN
SEGRAIS — VAUGELAS — MÉNAGE
LE DUC D'ENGHIEN — LE COMTE D'AVAUX
LE PRÉSIDENT DE MAISONS — LE MARÉCHAL DE SCHOMBERG
MADEMOISELLE PAULET — MADAME DE LA FAYETTE

Il ne faut pas croire, pour s'accommoder à une erreur vulgaire, que le spirituel cénacle de la marquise de Rambouillet ait été simplement le champ clos de l'afféterie, du jargon prétentieux, des bouquets à Chloris, des épigrammes musquées; et que cette réunion, qui fut si exquise, n'ait eu d'autre utilité que d'amuser les oisifs et de mettre en relief quelques *précieuses*. Non, ce fut un lieu éminemment littéraire, un cercle choisi où se rencontrèrent les meilleurs esprits et où tant de gloires futures vinrent s'essayer. C'est là que le grand Condé, alors duc d'Enghien, fut conduit par sa mère pour apprendre la fine fleur de politesse; c'est là que la Rochefoucauld préludait à ses entretiens intimes avec madame de Sablé; c'est là que Corneille parut aveo sa lourdeur sublime; là que madame de Sévigné disait avec tant de grâce ce qu'elle devait si bien écrire un

[1] Née en 1607, morte en 1671.
[2] Née au Havre en 1607, morte à Paris en 1701.

jour; là que d'ingénieux grammairiens épuraient la langue, en attendant que l'Académie française en fixât les lois dans son Dictionnaire. L'hôtel de Rambouillet fut le pays de la conversation, dans un siècle où la conversation, — ce véritable échange des âmes, — était encore un pouvoir.

Ce fut une circonstance heureuse que la marquise, qui avait d'abord fait l'ornement de la cour de Henri IV, conçût, dès l'âge de vingt ans, une sorte d'éloignement pour la vie de parade, de représentation, et qu'elle préférât aux grandes assemblées un cercle choisi et tout intime. Il en résulta qu'elle créa elle-même une cour où l'on n'était pas admis de droit par le privilége de la naissance et où il fallait justifier, par lettres patentes d'esprit, de son blason intellectuel. Femme d'un grand goût artistique, elle présida elle-même aux travaux de construction et de décoration de son hôtel, qui fut érigé à l'endroit où ont été, depuis, la rue de Chartres et le théâtre du Vaudeville. La célèbre *Chambre bleue* et le cabinet dit la *Loge de Zyrphée* furent chantés par tous les rimeurs de la pléiade, entre autres par Chapelain et Voiture, et c'est là que Racan et Malherbe promettaient l'éternité de la jeunesse à la divine *Arthénice*. Mais Arthénice ne prenait que le plus pur de l'encens et elle en laissait le nuage trop grossier.

Faisons une espèce de dénombrement de la société si polie, si empressée, qui passa devant cette femme distinguée et sa fille Julie d'Angennes, la duchesse de Montausier.

Le bel esprit par excellence, c'est Voiture[1], que la fortune de son père fit admettre de bonne heure dans la familiarité des grands. Il les amusait, il ne leur faisait pas ombrage, et il ne traînait pas après lui un fatras de gros volumes. Ce fut à qui le pousserait; il comptait autant pour amis que pour protecteurs le jeune duc d'Enghien, le cardinal de la Valette, le comte d'Avaux, le maréchal de Schomberg, le président de Maisons, hôtes habituels de l'hôtel de Rambouillet. Il alla même plus loin qu'il n'eût voulu; car, en sa qualité d'introducteur des ambassadeurs chez Gaston, duc d'Orléans, il fut obligé

[1] Né en 1598, mort en 1648.

Digitized by Google

de suivre dans ses fortunes et pérégrinations diverses ce prince faible et mobile. Du fond de l'Espagne, où l'avait conduit sa destinée, il n'oubliait pas son cher hôtel de Rambouillet, et surtout mademoiselle Paulet, qui en était un des principaux ornements. Quand il put revenir, grâce à la réconciliation de Gaston avec le roi son frère, Voiture travailla à se mettre dans les bonnes grâces du cardinal de Richelieu. Ses voyages avec la cour, les faveurs qu'il reçut, tout cela ne saurait s'énumérer. Qu'il nous suffise de dire que Voiture, nommé commis principal par le comte d'Avaux, qui était devenu contrôleur général des finances, recevait des appointements de vingt mille livres. Ce que c'est que de savoir amuser les puissants de ce monde! Au reste, Voiture avait de nobles qualités: il était solide en amitié, délicat à l'excès quand il prêtait de l'argent, comme il lui arriva avec Balzac. Mais ne le voyons plus qu'à l'hôtel de Rambouillet, puisque c'est là que nous l'avons cherché.

Il s'y mêla activement aux joutes de mots. Quand on balança entre *muscardins* et *muscadins*, il trancha la question en faveur de *muscadins*. Il défendit le monosyllabe *car*, que l'on voulait bannir de la langue. Il possédait un talent très-réel pour écrire en divers idiomes; si bien qu'il eut la gloire de voir attribuer à Lope de Vega des stances qu'il avait composées en espagnol. On doit bien penser que, accrédité comme il l'était à l'hôtel de Rambouillet, Voiture dut y réunir la majorité dans la fameuse lutte des *uranistes* et des *jobelins*. Contre Benserade et son sonnet de *Job* s'étaient déclarées avec acharnement, en faveur de Voiture et de son sonnet d'*Uranie*, la duchesse de Longueville, mesdames de Montausier et de Sablé.

Benserade [1], il est vrai, avait pour lui le prince de Condé, le propre frère de madame de Longueville. Ce n'était pas non plus un homme à plaindre que ce poëte normand, Isaac de Benserade. Il avait en faveurs de la cour douze mille livres de revenus; il fut de l'Académie française, il fut de l'hôtel de Rambouillet, et il passa sa vie à rimer des choses galantes, sans compter que, par ordre du roi, il mit en rondeaux les *Métamorphoses* d'Ovide.

[1] Né en 1612, mort en 1691.

Beaucoup moins bien renté, Claude de Vaugelas avait su, tant par sa douceur que par son profond mérite, se concilier toute la société de l'hôtel. Docte grammairien, il rendait des oracles chez madame de Rambouillet et à l'Académie. Mais le pauvre Vaugelas avait témoigné trop d'attachement à Gaston d'Orléans, et le plus clair de son revenu, sa pension de douze mille livres, lui fut, pour cette raison, retiré par l'ombrageux cardinal-ministre. Plus tard, l'Académie plaida auprès de Richelieu la cause de Vaugelas, et la pension fut rétablie. Le savant alla remercier Richelieu, qui lui dit en l'apercevant :

— Eh bien, vous n'oublierez pas dans le Dictionnaire le mot de *pension?*

— Non, monseigneur, et encore moins celui de *reconnaissance*.

« Il y a ici, écrivait Julie d'Angennes à Voiture, un homme plus petit que vous d'une coudée, et, je vous jure, mille fois plus galant. » Ce *galant* par excellence, ce n'était rien moins qu'Antoine Godeau, un rimeur bel esprit pour qui son parent Conrard s'était pris d'enthousiasme et qu'il avait fait venir de Dreux à Paris. Le petit Godeau devint le *nain de Julie;* ce dont Voiture sentit une certaine jalousie. Personne n'est parfait. Voiture lança à cet intrus si bien accueilli un rondeau où se trouvent ces avis doucereux :

Quittez l'amour, ce n'est votre métier ;
Faites des vers, traduisez le psautier...

Il ne se doutait pas que la fortune de son rival serait due à la paraphrase du cantique *Benedicite*. Richelieu, charmé de la traduction, donna au traducteur l'évêché de Grasse; peut-être bien fut-ce pour faire le mot suivant : « Monsieur l'abbé, vous me donnez *Benedicite*, et moi je vous donnerai *Grasse*. » Cette fois la faveur ne s'égara point : le *nain de Julie* devint un excellent évêque.

On vit aussi, à l'hôtel de Rambouillet, un poëte de Caen, le sieur de Segrais, que le comte de Fiesque avait fort apprécié et amené à Paris, où il était entré chez Mademoiselle avec le rang de gentilhomme ordinaire. Segrais se voua au service de cette princesse et la

Digitized by Google

suivit à Saint-Fargeau, où elle se retira après les troubles de la Fronde. Heureux s'il se fût borné à écrire des églogues contre-signées des éloges de Boileau, et n'eût pas eu l'ambition de traduire en vers l'*Énéide!*

Le cercle des précieux avait encore l'avantage de compter parmi ses initiés Gilles Ménage, ex-avocat, grammairien, qui tenait, lui aussi, son assemblée des mercredis, qu'il nommait sa « mercuriale. » Ménage, grâce à sa mémoire et à son érudition, se faisait une conversation brillante aux frais des auteurs qu'il avait lus. Une fois, madame de Rambouillet, après l'avoir écouté fort attentivement, lui dit : « Maintenant, monsieur Ménage, contez-nous quelque chose de vous. » Il est à présumer que l'Aristarque lui garda rancune; car, dans son recueil d'anecdotes intitulé : *Ménagiana*, il enregistre avec une sorte de résignation perfide le succès des *Précieuses ridicules* de Molière, et ajoute : « Au sortir de la Comédie, prenant M. Chapelain par la main : « Monsieur, lui dis-je, nous approuvions, vous et moi, « toutes les sottises qui viennent d'être critiquées si finement et avec « tant de bon sens; mais, croyez-moi, pour me servir de ce que saint « Remy dit à Clovis, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, « et adorer ce que nous avons brûlé. » Cela arriva comme on l'avait prédit, et l'on revint du galimatias et du style forcé dès cette première représentation. »

Ce qui n'empêche pas que, vingt pages plus haut, Ménage ne fasse l'éloge le plus pompeux de mademoiselle de Scudéry, cette « savante fille, » qui était des coryphées du « cabinet de l'hôtel de Rambouillet. » Il se pâme d'admiration devant le *Cyrus* et la *Clélie*, qui sont, dit-il, « dans le genre du poëme épique. »

Cette admiration peut se comprendre jusqu'à un certain point; car il fut donné à peu d'auteurs de jouir d'une célébrité comparable à celle de mademoiselle de Scudéry. Lorsqu'elle arriva à Paris, elle se plaça sous le patronage de son frère Georges, qui déjà s'était illustré, au théâtre, par le succès prodigieux de l'*Amour tyrannique*. Georges ne tarda pas à être considéré comme un matamore de lettres, tandis que sa sœur fut proclamée une *dixième muse*, une *Sapho*. L'enthousiasme pour ses interminables romans fut général; les hommes les

plus graves, les solitaires de Port-Royal, Pascal, le père jésuite Bouhours, le pieux Mascaron, tous, en un mot, trouvaient des charmes à *Cyrus* et à *Clélie;* tous y voyaient des choses « propres pour réformer le monde. La « *Carte du Tendre* » faisait la joie de l'honnête Godeau, et lui inspira des vers. Il n'y eut pas jusqu'à Fléchier et Huet, l'évêque d'Avranches, qui n'adressassent des louanges emphatiques à Madeleine de Scudéry. La charmante Henriette d'Angleterre l'estimait fort et le lui disait; c'était un concert d'éloges à faire tourner la tête à la moins modeste.

Ses vertus et ses principes furent supérieurs à ses talents; elle avait le caractère le plus honorable. Son amitié était sûre et constante; celle qu'elle voua à Pélisson, le généreux défenseur de Fouquet, dura cinquante ans.

Mademoiselle de Scudéry vécut quatre-vingt-quatorze ans, eut beaucoup de gloire, de pensions et d'amis, et ne rencontra d'autre critique que Boileau. Qui ne sait par cœur ces quatre vers de l'*Art poétique :*

> Gardez-vous de donner, ainsi que dans *Clélie*,
> L'air ni l'esprit français à l'antique Italie;
> Et, sous des noms romains faisant notre portrait,
> Peindre Caton galant et Brutus dameret.

Toute cette fumée de gloire qui entoura le nom de mademoiselle de Scudéry devait se dissiper devant le talent bien autrement vrai et la renommée bien autrement durable de madame de la Fayette, l'adorable élève de Ménage et du P. Rapin[1]. A l'époque où elle était encore mademoiselle de la Vergne, elle fut conduite à l'hôtel de Rambouillet; elle y brilla par ses grâces, par son esprit aussi modeste que naturel. Mariée de bonne heure au comte de la Fayette, elle se laissa aller à son penchant littéraire, sans attacher d'autre prix à ce qu'elle écrivait que le plaisir de reproduire ses observations et d'étudier son propre cœur. C'est cette étude constante, délicate, réfléchie, qui nous a valu *Zayde* et la *Princesse de Clèves*, les premiers romans

[1] Née en 1632, morte en 1693.

Digitized by Google

vrais qui aient été publiés en France. L'amitié que le duc de la Rochefoucauld voua à madame de la Fayette fut utile au talent de tous deux. Dans ce commerce des intelligences, la pensée s'élève sans cesse, et le goût s'épure par des avis sincères. Nous n'avons pas à analyser les œuvres de madame de la Fayette; elles ont gardé toute leur jeunesse, toute leur fraîcheur.

Qu'on ne raille plus l'hôtel de Rambouillet; il ne fut pas qu'un bureau d'esprit, il fut un terrain vraiment littéraire, et c'est assez pour son honneur que Corneille y ait paru, que Bossuet y ait fait ses débuts, et que mesdames de la Fayette et de Sévigné s'y soient rencontrées.

LXV

PAUL SCARRON

NÉ EN 1610 — MORT EN 1660

En songeant à la tournure difforme, aux manières bouffonnes, à la philosophie rabelaisienne de Scarron, on s'est habitué à ne voir qu'un grotesque dans l'auteur du *Roman comique*. S'il fut grotesque, en effet, et s'il eut le secret du rire communicatif, il faut surtout le plaindre; cette gaieté, aux prises avec d'intolérables souffrances, avec une pauvreté continuelle, qu'il sauvait à force d'esprit, afflige et doit inspirer la compassion. Il était bon, l'homme qui eut pour compagne fidèle la première femme de son siècle, l'homme qui, au lit de mort, disait à ses parents et à ses domestiques fondant en larmes : « Mes amis, je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ai fait rire. »

Scarron se détache de la grande famille littéraire; c'est un type curieux à étudier, surtout si l'on rapproche de la verve de ses écrits l'idée d'infirmités qui lui firent dire à lui-même : « Je suis un raccourci de la misère humaine. »

Il n'avait que vingt-sept ans lorsque, se trouvant au Mans en temps de carnaval, il imagina pour sa perte de revêtir un déguisement de sauvage. Tous les enfants de la ville se mirent à sa poursuite, et ils lui donnèrent une telle chasse, que le pauvre Scarron ne trouva pas de meilleur expédient pour se débarrasser de cette escorte fâcheuse que d'aller se plonger dans un marais. Il en sortit perclus de tous ses membres.

Il s'en revint à Paris, où il était né en 1610, d'une ancienne famille de robe. Presque tout son bien lui ayant été enlevé par sa belle-mère, il plaida contre elle; mais il eut le tort de plaider burlesquement. Les juges n'aiment pas à rire; il fut condamné.

Cependant le bruit de son esprit avait attiré déjà bonne compagnie chez lui. Mademoiselle de Hautefort le prit sous sa protection et lui obtint une audience de la reine, à qui Scarron demanda la faveur d'être son « malade en titre d'office. » Tel fut le titre qu'il adopta.

Déçu du côté de Mazarin, qui lui avait accordé, puis retiré une pension de çinq cents livres, il s'attacha au prince de Condé et au coadjuteur; ce fut alors que madame de Neuillant lui amena sa pupille, la charmante mademoiselle d'Aubigné. Celle-ci était sans ressources. Scarron, touché de son infortune, lui offrit ou de payer sa dot si elle voulait entrer en religion, ou de l'épouser; elle préféra devenir madame Scarron, c'est-à-dire garde-malade. Lorsqu'il fut question de dresser le contrat de mariage, le poëte dit qu'il reconnaissait à l'accordée « deux grands yeux fort mutins, un très-beau corsage, une paire de belles mains et beaucoup d'esprit. »

— Et vous, demanda le notaire, quel douaire lui accordez-vous?

— L'immortalité, répondit Scarron; le nom des femmes de rois meurt avec elles, celui de la femme de Scarron vivra éternellement.

Il ne se doutait guère qu'au nom de femme de Scarron sa veuve joindrait un jour celui de femme d'un roi.

Bientôt madame Scarron eut la maison la plus agréable de Paris. L'abondance ne régnait pas à sa table; mais, quand le rôti manquait, la maîtresse du logis y suppléait par une histoire, et personne ne se plaignait.

Le théâtre valut quelques bonnes aubaines à Scarron, qui avait

soin de ne pas se mettre en frais d'imagination, mais pillait tout simplement ses pièces chez les auteurs espagnols. Son *Jodelet maître et valet* eut un grand succès.

Bien que le surintendant Fouquet lui eût accordé une pension de seize cents livres, Scarron continua jusqu'à la fin à lutter contre la mauvaise fortune. On sait qu'il ne laissa à sa veuve que la misère avec le *pouvoir de se remarier ;* mais, si cette permission avait en soi quelque chose de grotesque, les paroles qu'il prononça ensuite étaient nobles et touchantes : « Je vous prie de vous souvenir quelquefois de moi. Je vous laisse sans biens ; la vertu n'en donne pas. Cependant, soyez toujours vertueuse. »

Voici l'épitaphe qu'il s'était faite :

Celui qu'ici maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit,
Garde bien que tu ne l'éveille ;
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

LXVI

BALZAC

NÉ EN 1594 — MORT EN 1654

A l'époque où Louis XIII était soumis à l'influence de de Luynes, un jeune gentilhomme arriva de l'Augoumois. Il se nommait Guez de Balzac ; c'était un esprit fin, cultivé, épris de l'antiquité et curieux des belles manières de dire. Il ne pouvait se dissimuler que la prose française, en voulant se dégager des formes vieillies d'Amyot et de Montaigne, et en aspirant à se faire moderne, s'était embarrassée dans ses formes, et qu'elle avait perdu sa vieille franchise sans gagner en élégance ce qu'elle perdait en verdeur. Son grand soin fut

donc d'éplucher, pour ainsi dire, les mots, afin de leur assigner leur véritable valeur. Cette étude réfléchie et persévérante devait tourner au profit de la langue, et, si l'on songe que Balzac précéda Pascal, qui est considéré comme le fixateur de la prose française, on ne saurait marchander les éloges à l'écrivain gentilhomme.

Au reste, il n'obtint que trop de gloire de son vivant; car il en fut importuné, il en fut malheureux, il mourut à la peine. Nous allons dire en quelles circonstances.

Le bruit de ses merveilleuses lettres, modèle de diction, de gravité, de mesure et d'élévation, n'avait pas tardé à se répandre. Une lettre alors avait, en l'absence de journaux, une importance qu'on ne soupçonnerait plus aujourd'hui. Tout ce qui s'écrit à présent est fait pour l'impression; alors, au contraire, les événements publics, comme les petits scandales de la société, comme les anecdotes de ruelles, tout passait dans le commerce épistolaire. Celui qui avait la bonne fortune de recevoir une lettre de M. de Balzac s'en allait la montrer partout; c'était la *réclame* du dix-septième siècle. La renommée n'allait pas moins vite pour n'être pas tirée à quarante mille exemplaires. A tout instant Ménage cite Balzac avec un respect, une admiration même qui témoignent de la profonde estime qu'inspirait le grand *épistolier*. Depuis les savants jusqu'aux plus puissants seigneurs; depuis Saumaise, Heinsius, Gronovius, jusqu'à la princesse de Condé, au chancelier Séguier, aux ducs de Montausier, de la Rochefoucauld, d'Épernon, au maréchal de Grammont et au surintendant des finances d'Avaux, chacun voulait avoir des lettres de Balzac. Ce qui avait été d'abord pour lui un passe-temps, une agréable occupation, devint ainsi une contrainte, une fatigue, un esclavage. « C'est une moquerie, disait-il à Boisrobert, de n'avoir point d'affaires et d'écrire autant que douze banquiers. »

Un jour, il prit une brusque résolution, et, pour recouvrer sa liberté, alla chercher la solitude dans son manoir de Balzac. Il n'y fut pas plutôt que les lettres recommencèrent de pleuvoir. C'était une désolation à Paris; on s'imaginait que le reclus avait un immense loisir. On le sollicitait d'écrire; les courriers se succédaient pour lui sans relâche. Il ne savait plus à qui entendre. Qu'on joigne à tant de

tracas les visites de la gentilhommerie locale et les harangues, panégyriques, compliments polyglottes qui tombaient « de tous les points de la chrétienté. » — Balzac, pour échapper à cette seconde invasion, se retira chez les capucins d'Angoulême ; du moins, il faisait de temps en temps dans ce couvent un séjour qui lui rendait quelque repos, et qui nous valut le *Socrate chrestien*, un beau livre qu'on ne lit plus assez aujourd'hui.

Durant ses trente ans de retraite, il ne vint que très-rarement à Paris ; il s'y rendait aux séances de l'Académie française, qui l'avait admis quoique absent. Ce fut lui qui fonda de ses deniers le prix d'éloquence, décerné pour la première fois à mademoiselle de Scudéry.

La fin de Balzac fut aussi pure et noble que l'avait été sa vie ; il légua douze mille livres à l'hôpital d'Angoulême et voulut n'avoir d'autre sépulture que celle des pauvres.

LXVII

DESCARTES

NÉ EN 1596 — MORT EN 1650

Descartes, qui a fait en philosophie une révolution si éclatante ; Descartes, le grand penseur qui par son *Discours de la Méthode* fonda sur une base nouvelle deux sciences jusqu'alors à peu près inconnues, la physique mathématique et l'application de l'algèbre à la géométrie ; Descartes, qui devait remplir son siècle de son influence et avoir pour admirateurs et disciples Arnauld, Bossuet, Fénelon, Malebranche, appartient à la Touraine, comme tant d'hommes éclatants dont nous avons enregistré déjà les noms. La date de sa naissance fut le 31 mars 1596. Sa famille avait de l'ancienneté. Son père était conseiller au parlement de Bretagne. Ce fut à la Flèche, au collége des jésuites doté par la munificence de Henri IV, que Descartes

fut élevé. Tout jeune encore, il embarrassait le régent et les professeurs par les questions les plus subtiles. Ce petit homme était un grand argumentateur. Son adolescence, qu'il passa à Paris, fut sérieuse; lié étroitement avec deux esprits supérieurs, le P. Mersenne et Mydorge, il se retira tout à coup du monde et s'enfouit dans une retraite studieuse.

A vingt et un ans il songea, comme tous les gentilshommes de son temps, à prendre du service, et il alla s'engager en qualité de volontaire dans l'armée du prince Maurice de Nassau. Il estimait le métier de la guerre le plus noble de tous; mais il ne tarda pas à s'en dégoûter, « voyant que l'oisiveté et le libertinage sont les deux principaux motifs qui y portent la plupart des hommes. »

L'hiver de 1618 à 1619 le ramena à Paris, où il se replongea dans l'étude. Après s'être engagé dans les troupes du duc de Bavière et avoir fait plusieurs campagnes sans que pour cela son esprit fût inactif, il reprit sa liberté et se mit à parcourir l'Allemagne. « Pendant la traversée pour la Frise occidentale, cinq ou six mariniers pensèrent disposer de celui qui devait faire la révolution de l'esprit humain. Pour être plus libre, il avait pris à Embden un bateau pour lui et son valet. Les mariniers, à qui son air doux et tranquille et sa petite taille n'imposaient pas apparemment beaucoup, formèrent le complot de le tuer, afin de profiter de ses dépouilles. Comme ils ne se doutaient pas qu'il entendît leur langue, ils eurent l'heureuse imprudence de tenir conseil devant lui. Par bonheur, Descartes savait le hollandais; il se lève tout à coup, change de contenance, tire l'épée avec fierté, et menace de percer le premier qui oserait approcher. Cette audace les intimida, et Descartes fut sauvé[1]. »

Des voyages, des irrésolutions sur l'emploi qu'il donnerait à sa vie, un projet de mariage manqué, et enfin la campagne du siége de la Rochelle, tout cela prit son temps jusqu'au jour où il résolut de se fixer en Hollande, pays calme et dont le climat froid lui convenait beaucoup mieux que celui de la Touraine ou de Paris. Il avait alors trente-trois ans.

[1] Émile Saisset.

Digitized by Google

Grand ami de l'orthodoxie, Descartes avait écarté de son *Discours de la Méthode* tout ce qui eût pu donner de l'ombrage à la cour de Rome, laquelle venait précisément de condamner Galilée. La persécution surgit du côté des protestants et dans la personne de Voët, ministre de l'Université à Utrecht. Des thèses se succédèrent où Descartes était implicitement accusé d'athéisme. On condamna Descartes sur le dos de Regius, son disciple. Un nommé Schookins, de l'Université de Groningue, s'associa méchamment aux fureurs de Voët. Descartes attendit patiemment, puis écrasa ses ennemis. Ceux-ci firent déclarer ses réponses diffamatoires; déjà même les juges instruisaient secrètement son procès sous le double chef d'athéisme et de diffamation, lorsque Descartes fut instruit du complot et le fit échouer par l'entremise puissante de l'ambassadeur de France. Il n'était que temps.

Ces persécutions dégoûtèrent le philosophe du séjour d'un pays où il avait cru, selon ce qu'il écrivait à Balzac, qu'il existait plus que partout ailleurs « des restes de l'innocence de nos aïeux. » Il revint en France, où Mazarin lui accorda avec empressement une pension de trois mille livres qui, malgré le désordre des finances, lui fut toujours payée exactement.

Ce fut alors que deux femmes célèbres, la princesse Palatine et Christine de Suède, lui vouèrent admiration et amitié. La princesse Palatine, qui avait poussé fort loin l'étude des sciences, fut bientôt à la hauteur de sa doctrine. La reine de Suède fit les plus vives instances pour engager Descartes à venir se fixer en Suède. Chaque jour, à cinq heures du matin, elle travaillait avec lui. Elle voulait le retenir à Stockholm par le don d'un apanage considérable; mais à peine était-il depuis quatre mois dans cette ville, qu'il fut victime de la rigueur du climat.

Au bout de huit jours de maladie, Descartes sentit que sa fin approchait. Il accepta ce terme avec la résignation la plus chrétienne. « Çà, mon âme, disait-il, il y a longtemps que tu es captive; voici l'heure que tu dois sortir de prison et quitter l'embarras de ce corps; il faut souffrir cette désunion avec joie et courage. »

Seize ans seulement après la mort de Descartes (en 1666), son

corps fut ramené en France et inhumé magnifiquement à Sainte-Geneviève.

L'extérieur de Descartes avait la gravité qui convient au philosophe. Chez ce grand homme, le cœur était à la hauteur du génie. Doux, affable pour ses domestiques, constant en amitié, pur de mœurs, simple sans avarice, un trait suffira pour le peindre: jusqu'à la fin de sa vie il paya une pension à sa nourrice.

Ses œuvres sont dans la mémoire de tout le monde; nous n'avons pas besoin de les énumérer. « C'est Descartes, dit M. Cousin, qui a porté le coup mortel, non pas seulement à la scolastique, qui partout succombait, mais à la philosophie et à la littérature maniérée de la Renaissance. Il est le Malherbe de la prose; ajoutons qu'il en est le Malherbe et le Corneille tout ensemble. Dès que le *Discours de la Méthode* parut, à peu près en même temps que le *Cid*, tout ce qu'il y avait en France d'esprits solides, fatigués d'imitations impuissantes, amateurs du vrai, du grand et du beau, reconnurent à l'instant même le langage qu'ils cherchaient. Depuis, on ne parla plus que celui-là, les faibles médiocrement, les forts en y ajoutant leurs qualités diverses, mais sur un fonds invariable devenu le patrimoine et la gloire de tous. »

LXVIII

PASCAL

NÉ EN 1623 — MORT EN 1662

L'existence de Pascal est une des plus simples et des plus singulières à la fois que nous présente le dix-septième siècle. Tout est compliqué et logique dans cette âme unique à son époque, et qui n'a trouvé sa race que dans notre âge inquiet et mélancolique.

Les parents de Pascal étaient d'Auvergne et d'une famille ancienne dans le pays. C'était de la haute bourgeoisie. Étienne Pascal avait eu six enfants, dont les plus connus furent Jacqueline et Blaise, qui fut

le grand esprit dont nous allons vous entretenir. Cet Étienne Pascal, président à la cour des aides de Clermont, vendit sa charge en 1631, et vint s'établir à Paris, où il se lia avec tous les savants du temps, Roberval, Carcavi, le P. Mersenne. Ces réunions furent le noyau de l'Académie des sciences.

Ces doctes conversations éveillèrent l'intelligence du jeune Blaise. Dès le bas âge sa curiosité et sa sagacité étaient surprenantes. Son père ne l'appliqua au latin qu'à douze ans, après lui avoir fait apprendre par raisonnement les règles de la grammaire générale. A cet âge de douze ans l'enfant sublime, « avec des barres et des ronds, » devina et comprit les trente-deux premières propositions d'Euclide, inventant pour ainsi dire la géométrie par une force incomparable d'analyse et de déduction. « Mon père fut épouvanté de la grandeur de ce génie. » Telles sont les expressions de sa sœur, madame Périer. On lui mit un Euclide entre les mains. A seize ans il avait fait pour son propre compte un traité des sections coniques. On voulait le faire imprimer : il s'y refusa ; car, chrétien dans l'essence de sa nature, il n'aima jamais la gloire. Ce qu'il lui fallait, c'était la découverte de la vérité. Cette conquête lui suffisait.

A dix-neuf ans, Pascal inventa sa machine arithmétique, destinée à abréger les opérations de calcul. Il eut la patience d'en faire plus de cinquante modèles. A ces expériences succédèrent des travaux sur le vide. Ses grandes découvertes sur cette importante question de physique suscitèrent les contradictions de Descartes, assez jaloux du jeune prodige. A cette époque Pascal vivait à Rouen ; son père était intendant de la province.

La religion du jeune géomètre était sincère et profonde. Mais sur toutes ces matières théologiques il n'avait guère encore réfléchi, quand le premier coup lui fut porté par la lecture d'un petit traité de Jansénius et des livres de Saint-Cyran. Pascal se sentit ébranlé. Ces traités s'en prenaient à la vanité des travaux de l'homme. Pascal s'en sentit découragé. A partir de ce moment il se reprochait ce que M. Sainte-Beuve appelle ses « reprises de sciences. » Une grande maladie le saisit; c'était une paralysie. A peine rétabli, il fit un voyage à Paris avec sa sœur Jacqueline, qui dans son enfance avait étonné la

cour de ses improvisations poétiques. Cette jeune fille, touchée par les sermons de M. Singlin, se fortifia dans le dessein déjà conçu de se faire religieuse à Port-Royal. Elle entra au couvent; mais son père l'en fit sortir et la garda avec lui jusqu'à sa mort, en 1651. A ce moment Blaise Pascal avait éprouvé une sorte de retour vers la vie mondaine. Il essaya de retenir sa sœur; mais, un jour, cette héroïne chrétienne partit de bon matin, sans s'exposer à l'attendrissement des adieux, et alla s'enfermer à vingt-six ans dans une solitude qui ne devait plus se rouvrir pour elle. Elle devint la sœur de Sainte-Euphémie.

Cinq années s'écoulent entre la première et la seconde conversion de Pascal, cinq années de vie d'homme du monde et d'honnête dissipation. Ce furent les années qu'il passa dans la lecture de Montaigne, d'où il retira un impérieux attrait qui devait toujours le poursuivre. Il s'occupait encore de géométrie, d'inventions, quand une seconde fois, et cette fois pour jamais, l'éclair de Damas flamboya sur son chemin!

Un jour de fête, il était allé se promener dans un carrosse au pont de Neuilly. Son attelage s'emporta sur le pont. Les deux premiers chevaux furent précipités; mais, les rênes rompant par bonheur, le reste de l'attelage s'arrêta court. Pascal fut comme foudroyé par ce salut miraculeux. Dès lors il alla plus souvent visiter sa sœur au parloir du Port-Royal de Paris. M. Singlin faisait aussi sur lui plus d'impression que jamais par sa parole grave et persuasive. Il résolut de se retirer à Port-Royal des Champs. Accueilli par M. Singlin, il partit sans dire à personne où il allait, et s'ensevelit dans sa cellule comme s'il eût voulu être anéanti pour le monde. Cette cellule, il ne devait plus la quitter.

Sa santé de plus en plus mauvaise le tint dans un état de continuelle épreuve dont sa pénitence se réjouissait. « La maladie, disait-il, étant, depuis le péché, l'état naturel des chrétiens, on doit s'estimer heureux d'être malade, puisqu'on se trouve alors par nécessité dans l'état où l'on est obligé d'être. » Mais dans ce corps affaibli frémissait un esprit vigoureux, actif et capable de toutes les énergies.

Port-Royal allait bientôt avoir besoin de cet auxiliaire que la grâce lui avait envoyé. Les attaques des jésuites contre la citadelle des jan-

Digitized by Google

sénistes devenaient de plus en plus violentes et dépassaient toute mesure. La bulle d'Innocent X contre l'*Augustinus* de Jansénius était survenue comme un signal d'orage. Port-Royal avait à se défendre. Son plus illustre docteur, Arnauld, venait d'être condamné en Sorbonne. Comment répondre à ces assauts donnés de tout côté à Port-Royal? Ce fut Pascal qui s'en chargea.

Il fallait détromper et ramener le public, qui n'entendait rien aux apologies d'Arnauld et ne voyait que l'appareil de la condamnation. Arnauld s'en reposa sur Pascal. Celui-ci n'avait pas encore écrit; cependant il se mit à l'œuvre, et dès le lendemain il composa la première des *Lettres provinciales*. La raillerie, l'indignation, la foi, la passion, se donnèrent libre carrière; et jamais plaisanteries ne furent plus sérieuses, plus incisives, plus vengeresses. Ces lettres devaient être aussi bien un événement littéraire qu'un événement religieux. Écrites de main de maître, elles eurent la plus heureuse influence sur le développement de la langue. La finesse et la subtilité des dialogues platoniciens, le mouvement d'un Démosthène, la verve de la comédie, s'y trouvaient mélangés avec une souplesse remarquable. Le succès fut grand dans Paris, immense dans la bonne société du temps; on s'arrachait les exemplaires clandestinement imprimés. La Sorbonne ne s'en releva pas. L'ordre des Jésuites en fut péniblement atteint. Et partout les *Provinciales* créaient à Port-Royal des amis, des défenseurs. Mieux que les prédications et les livres de théologie, ces rapides messagères recrutaient des partisans. Elle ont donné à Port-Royal des auxiliaires comme madame de Sévigné et la Fontaine. Elle lui ont aussi donné la postérité! Belles la plupart du temps, exagérées sur des points, ces lettres avaient été victorieuses, et le triomphe appartenait à Pascal.

Après le bruyant succès des *Provinciales*, Pascal, qui avait fait acte de janséniste convaincu, se retira de plus en plus dans son obscurité silencieuse. Cependant il préparait un ouvrage, mais d'un tout autre genre. C'était une démonstration du christianisme que la mort laissa inachevée et ébauchée. Mais les fragments de cette œuvre, publiés en partie par les amis de Pascal, et définitivement et complétement publiés à notre époque, ont formé ce chaos admirable qu'on appelle les

Pensées de Pascal. Nul livre n'est plus intéressant, plus sympathique. C'est l'histoire de l'âme même de Pascal, de ses combats entre le doute insinuant et la foi impérieuse, de son scepticisme religieux appliqué à la philosophie, de ses mépris superbes contre le monde et ses idoles, de ses angoisses et de ses nuits désespérées. Dans ce siècle où tout se partageait entre la négation et la certitude, une telle âme était rare. Nous ne parlerons pas de la singularité d'un tel génie, si logique et si passionné, génie de philosophe et génie de poëte. Mais à cette époque où tout s'est écroulé des anciens temples, et où l'homme a commencé à errer au milieu des ruines, les âmes à la Pascal n'ont plus été si rares. Personnifiées dans *René*, elles ont été, dans la première moitié de ce siècle, comme la descendance du solitaire de Port-Royal, et elles ont reconnu et salué un ancêtre ou mieux un frère aîné dans ce jeune homme si éloquent et si triste, si audacieux et si accablé, si convaincu et si désolé!

LXIX

JEAN ROTROU

NÉ EN 1609 — MORT EN 1650

Quelque éclatant qu'ait été le génie de Corneille et de Racine, il ne doit pas condamner à l'oubli le poëte dramatique qui contribua si puissamment à tirer de l'enfance et des tréteaux notre théâtre national.

Rotrou fut ce poëte. Il n'avait pas dix-neuf ans quand il publia l'*Hypocondriaque* et la *Bague de l'oubli*, pièces d'un genre romanesque et dont la seconde fut tirée de Lope de Vega. L'Espagne était alors comme une mine inépuisable où nos auteurs ne se lassaient pas de chercher de précieux filons.

Hardy, le prédécesseur de Rotrou, avait une telle fécondité, qu'il avait composé plus de cinq cents pièces ; mais ce chiffre suffit à don-

ner la mesure du mérite de ces ouvrages écrits au courant de la plume, pour satisfaire des comédiens peu scrupuleux.

Dès son début, Rotrou s'efforça de trouver un meilleur système dramatique, et l'on peut dire qu'il fraya le chemin à Corneille. Lié d'amitié avec le futur auteur du *Cid*, il lui donna, de la manière la plus désintéressée, la plus généreuse, des conseils que celui-ci sut mettre à profit. Lorsque le *Cid* parut, Rotrou eut seul le courage de le défendre, courage d'autant plus grand que cette pièce sublime avait excité la jalousie du cardinal de Richelieu; mais, en même temps que Rotrou admirait sans réserve et soutenait l'œuvre de son jeune émule, lui-même en tirait profit en renouvelant, pour ainsi dire, sa manière, comme il le fit dans *Venceslas* et dans son *saint Genest*, qui, en quelques passages, peut soutenir la comparaison avec *Polyeucte*[1]. La grandeur du style, l'élévation de la pensée, l'énergie des moyens, la beauté des caractères, eussent dû maintenir à la scène ces deux ouvrages, dont, au reste, il a été fait d'intéressantes reprises.

Il est à regretter que Rotrou, doué d'une âme noble, mais peut-être faible de caractère, ait été jeté trop jeune dans une société corrompue; il y prit le goût des dés et des cartes. La tradition rapporte qu'il allait dans un grenier semer sur des fagots l'argent que lui donnaient les comédiens, afin d'avoir, à un moment critique, une réserve toute prête. Cependant il se rangea et acheta la charge de lieutenant particulier au bailliage de Dreux, sa ville natale. Là, il se consacra tout entier aux devoirs de son emploi; malheureusement, une violente épidémie, s'étant déclarée à Dreux, emporta Rotrou,

[1] Témoin ces beaux vers de saint Genest, au moment où il va marcher au supplice :

J'aurai bien peu vécu si l'âge se mesure
Au seul nombre des ans prescrit par la nature;
Mais l'âme qu'au martyre un tyran nous ravit
Au séjour de la gloire à jamais se survit.
Se plaindre de mourir, c'est se plaindre d'être homme;
Chaque jour le détruit, chaque instant le consomme;
Au moment qu'il arrive il part pour le retour,
Et commence de perdre en recevant le jour.

. . . .

Toute perte est légère à qui s'acquiert un Dieu.

qui, malgré les pressantes instances de sa famille et de ses amis, n'avait pas voulu quitter son poste. Rotrou succomba le 28 juin 1650; il n'avait que quarante ans.

En 1811, l'Académie française proposa la *Mort de Rotrou* pour sujet du prix de poésie. Millevoye remporta la couronne; mais ce poëme était-il donc à faire? Il était dans le sujet même.

LXX

PIERRE CORNEILLE

NÉ EN 1606 — MORT EN 1684

Corneille fut le véritable créateur de l'art dramatique en France, et mérita à juste titre d'être surnommé le *grand*. Poussé vers la poésie et le théâtre par une vocation irrésistible, il triompha de tous les obstacles qui l'empêchaient de se livrer au goût qui le dominait.

Il était né en 1606, à Rouen, le pays de la chicane. Son père, avocat général à la table de marbre de Normandie, voulait qu'il suivît la même carrière que lui. Jamais élève plus distrait n'avait feuilleté Cujas et Barthole. Pierre se sentait poëte, et il oubliait ces doctes professeurs pour s'enfoncer dans la lecture de ses auteurs favoris. Pour notre bonheur et le sien, il perdit sa première cause. Cependant le barreau ne lui avait pas été inutile : il y puisa une habitude d'argumentation oratoire, une logique qu'on trouve rarement chez d'autres poëtes. Ses beaux vers furent souvent des plaidoyers d'une mâle éloquence ; mais la grandeur de pensée qui le caractérise tenait surtout aux circonstances de l'époque où il vivait, et qui influèrent sur son génie.

Pendant le dix-septième siècle, il se forma trois écoles littéraires conformes à l'esprit nouveau qui modifiait la société d'alors. Corneille eut le bonheur d'être mêlé à ces trois écoles, et il les domina

Digitized by Google

par son génie : ce fut d'abord celle qui, sous Richelieu, naquit de la Ligue à peine expirante. Elle dicta l'ode de Malherbe, la satire de Régnier, le drame de Rotrou.

La Fronde, avec ses chefs de parti, eut aussi ses penseurs et ses poëtes. Pascal et Molière furent l'expression la plus haute de cette époque remuante et raisonneuse, mais fière et brillante. La troisième enfin fit oublier les dangers qui avaient entouré le berceau du grand roi, et produisit Bossuet et Racine, avec tant d'autres génies immortels.

Corneille avait donné, en 1629, *Mélite*, sa première comédie, inspirée par une aventure de jeunesse. Cet ouvrage, qui fit pressentir une révolution dans l'art dramatique, obtint un grand succès et valut à l'auteur le pardon de son père. Jusqu'alors le public, réduit à des pauvretés, applaudissait, faute de mieux, des pièces de pure invention et des fictions romanesques. Les volumineuses et sentimentales productions de Scudéry charmaient la multitude. Corneille effaça cet engouement par son début heureux ; mais ce n'était pas encore du Corneille.

Ce fut après avoir étudié la langue et le théâtre si brillant de l'Espagne que Corneille acquit une confiance plus assurée dans l'avenir de son génie, et qu'il s'éleva à la supériorité dans le *Cid*. Ce chef-d'œuvre, accueilli par un cri général d'admiration, fut traduit dans toutes les langues de l'Europe. Il était passé en proverbe de dire : « Cela est beau comme le *Cid*. » Et pourtant l'envie fit payer chèrement à Corneille sa jeune renommée. On sait que le cardinal de Richelieu fut jaloux des lauriers du poëte ; on sait qu'il eut le triste courage de faire censurer l'ouvrage par l'Académie naissante. Jusqu'à l'Académie qui, dans ses mains despotiques, était un instrument d'oppression ! Mais il arriva que le ministre et l'Académie furent sifflés, et que la tragédie continua d'être applaudie.

Du *Romancero* Corneille passa aux souvenirs épiques de l'ancienne Rome. Il choisit un peuple dont la gloire séculaire répondit à la hauteur de ses pensées. Les *Horaces* et *Cinna* donnèrent la mesure de l'énergie et de la gravité du style antique. « Votre *Cinna*, lui écrivait Balzac, guérit les malades : il fait que les paralytiques battent des

mains. » La tragédie chrétienne de *Polyeucte* fut encore pour son auteur un nouveau titre de gloire. *Rodogune*, qui suivit, était, de toutes ses pièces, celle que Corneille préférait. — *Héraclius*, *Don Sanche* et *Nicomède* n'eurent qu'un demi-succès; la postérité a vengé ces ouvrages. *Nicomède*, par le naturel et le comique, a des côtés tout shakspeariens. — Notons le *Menteur*, excellente pièce qui est restée au théâtre, et déplorons *Agésilas* et *Attila*, qui ne sont connus que par les fameuses interjections dont Boileau les frappa. Vivement affecté par les échecs des drames de sa vieillesse, l'auteur du *Cid* se retira, durant six ans, dans la retraite; il employa ce temps à mettre en vers l'*Imitation de Jésus-Christ* et des poésies latines.

Corneille a exprimé l'amour avec une chaleur d'âme triomphante; mais c'est surtout l'héroïsme de la vertu qu'il savait peindre d'une manière sublime. En le lisant, on sent qu'il parlait de conviction et se traduisait lui-même; les nobles cœurs le comprenaient. Le grand Condé versait des larmes à la lecture des vers du grand Corneille. Turenne s'écriait, en assistant à une représentation de *Sertorius* : « Où donc le poëte a-t-il appris l'art de la guerre? » Napoléon trouvait de l'instruction et du plaisir à lire ses œuvres, et regrettait que Corneille « n'eût pas vécu de son temps, pour le faire premier ministre. » Mais Corneille vécut et mourut pauvre; il recueillait moins de profit que de gloire de ses ouvrages. Il n'avait eu qu'une faible part aux faveurs de la cour; c'est que son âme fière et indépendante ne savait pas flatter.

Louis XIV, qui, au fond, ne l'aimait pas, et qui ne l'avait jamais secouru que capricieusement, lui envoya une gratification pendant sa dernière maladie. Le poëte avait soixante-dix-huit ans lorsqu'il s'éteignit. On peut dire qu'il avait donné Racine et Molière à la France, puisqu'ils n'eurent qu'à perfectionner le théâtre, retiré de la barbarie par leur glorieux devancier.

Son frère Thomas fut un littérateur d'un profond savoir, d'une activité infatigable. Trente-deux ouvrages dramatiques furent le produit de sa rime féconde; mais la gloire du frère aîné obscurcit terriblement celle du cadet. « Ah! pauvre Thomas, s'écriait Boileau, tes

Digitized by Google

Louis XIV

Google

Digitized by Google

vers, comparés à ceux de ton frère, font bien voir que tu n'es qu'un cadet de Normandie. » Cependant l'Académie française, à la mort de Pierre, élut à l'unanimité Thomas Corneille, croyant ne pouvoir mieux réparer la perte irréparable qu'elle avait faite.

LXX.

LOUIS XIV

NÉ EN 1638 — MORT EN 1715

Nous avons trop parlé de la Fronde pour avoir à revenir encore sur la minorité si difficile, si agitée, du grand souverain qui devait prendre la revanche la plus complète de la rébellion des parlements et de l'insoumission de la noblesse. Depuis neuf ans Louis XIV était majeur, lorsque Mazarin mourut. Mazarin, qui savait juger les caractères, avait dit, à son sujet : « Il y a en lui l'étoffe de quatre rois et d'un honnête homme. » — Louis XIV ne le fit pas mentir. Ce qui rendit son règne si illustre et son pouvoir si étendu, c'est qu'il personnifia en lui l'unité nationale, qui avait été précédemment si compromise; quand il dit au parlement : « L'État, c'est moi ! » il avait raison. L'État avait besoin de s'incarner dans une tête énergique. La plupart des guerres tant reprochées à Louis XIV n'eurent d'autre but que d'assurer l'unité nationale du territoire. La France était encore privée de ses limites naturelles. Il fallait donc que Louis XIV concentrât tous les pouvoirs entre ses mains et fît plier toutes les résistances. La nation lui témoigna une confiance, un enthousiasme qui devaient l'encourager.

Par un bonheur tout providentiel, ce roi, qui avait de si vastes projets, se trouva entouré des hommes supérieurs qui pouvaient le mieux le seconder. A sa voix, Mansard, Perrault et d'autres architectes distingués firent sortir du sol la colonnade du Louvre, les Invalides et Versailles. L'épée de Turenne, de Condé, de Luxem-

bourg, de Villars, de Catinat, de Vendôme et de Berwick lui gagna des batailles; l'Océan, sillonné par ses flottes, retentit des noms de Duquesne, de Tourville, de Forbin, de Duguay-Trouin, de Jean Bart. Il eut Bossuet et Fénelon pour élever ses enfants; il eut Colbert, de Lionne, Louvois, Pontchartrain, pour l'aider à diriger l'État. Tandis que la chaire chrétienne s'animait aux accents de Bourdaloue, de Fléchier, de Mascaron, le théâtre palpitait sous la sublime poésie de Racine, ou donnait d'utiles leçons par la bouche de Molière. Tous les genres de littérature avaient pour représentants des chefs-d'œuvre. Une sorte de fièvre intellectuelle avait gagné cette nation qui se plaçait au premier rang. Faut-il s'étonner si Louis XIV, jeune, beau, puissant, victorieux, comblé d'hommages et ne trouvant pas de rival en Europe, prit pour emblème le soleil avec cette devise : *Nec pluribus impar?*

Ce fut le règne de la majesté, et les galeries de Versailles en font foi.

Jusqu'au traité de Nimègue, Louis XIV fut le favori de la fortune. Il avait triomphé des ligues de l'étranger, conquis la Flandre, la Franche-Comté, les duchés de Clèves et Juliers, battu par mer les Anglais, les Hollandais et les Espagnols, racheté Dunkerque à Charles II, bombardé Alger et forcé Gênes à implorer son pardon.

L'âge mûr et la vieillesse de Louis XIV devaient être marqués par une série de malheurs qui assombrirent la fin de ce long et glorieux règne. Toute l'Europe se coalisa de nouveau contre la France, à l'occasion de l'appui que Louis XIV prêtait à l'infortuné Jacques II : une guerre sanglante, mêlée de victoires et de revers, força le roi, malgré les triomphes de Fleurus, de Staffarde et de Marsaille, à signer le traité de Ryswick, par lequel il dut reconnaître pour souverain d'Angleterre l'usurpateur Guillaume III. Trois ans après, ce fut la guerre de la succession d'Espagne. Qui ne sait combien elle fut terrible, cette lutte où encore une fois la France avait contre elle toute l'Europe secondée par le génie de Marlborough et du prince Eugène? Les défaites de Ramillies, de Malplaquet, de Turin, sont douloureusement présentes à la mémoire. La France était entamée; Eugène avait envahi la Champagne... Louis XIV voulait se mettre à

la tête du reste de sa noblesse et se faire tuer sur un dernier champ de bataille. Villars sauva tout.

Aux maux de la guerre s'ajoutaient pour Louis XIV les malheurs domestiques. Le Dauphin, son fils, mort en 1711, n'avait précédé que d'un an au tombeau le jeune Dauphin, duc de Bourgogne, son petit-fils, son épouse et leur premier-né. De la famille naguère si nombreuse de Louis XIV il ne restait plus qu'un enfant de cinq ans, le duc d'Anjou (depuis Louis XV); et, pour comble de calamité, la clameur publique signalait comme auteur de tant de désastres Philippe, duc d'Orléans, neveu du roi. Louis XIV fit taire ces bruits injustes, et ne s'occupa plus qu'à cicatriser les plaies de son royaume, qui avait, en outre, été déchiré par la révolte religieuse des Cévennes et la révocation de l'édit de Nantes. L'influence de madame de Maintenon avait, dit-on, été pour beaucoup dans cette dernière résolution.

Louis XIV, devenu si triste, si ennuyé dans la fin de sa vie, mourut le 1er septembre 1715, âgé de soixante-dix-sept ans, après en avoir régné soixante-douze. Tout son cortége d'hommes illustres l'avait précédé dans la tombe. Il était seul, seul en face de souvenirs douloureux...

Il donna d'excellents conseils à son arrière-petit-fils, qui allait lui succéder, et se reprocha sincèrement son amour pour la guerre, le faste et les voluptés. Tels furent en effet les défauts principaux de ce souverain, qui avait tant d'éclatantes qualités. Ce qui a rendu sa mémoire immortelle, c'est qu'il favorisa de toutes ses forces le développement des lettres et des arts; c'est qu'il prodigua les récompenses aux hommes de mérite, et que, par ses encouragements donnés à propos, il constitua le grand règne auquel son nom est à jamais attaché, — un règne qui s'appelle le *siècle de Louis XIV*.

LXXII

COLBERT

NÉ EN 1619 — MORT EN 1683

Quand Colbert, le grand ministre de Louis XIV, mourut en 1683, à l'âge de soixante-quatre ans, il fallut soustraire ses restes à la fureur du peuple par une inhumation nocturne, et les placer quelque temps sous la protection d'une force armée.

Ce trait suffit pour démontrer ce que c'est que la reconnaissance des hommes. Cependant Colbert, au dernier moment, ne s'était préoccupé que de la misère publique; il avait conseillé au roi de réduire des dépenses abusives, de remettre les impôts les plus onéreux. Mais le peuple, qui souffrait, voyait en lui son oppresseur : il le payait par sa haine des prodiges d'une administration de vingt-deux années.

Issu d'une famille de négoce, Colbert était né avec le goût des occupations sérieuses; il ne put recevoir qu'une instruction insuffisante, qu'il compléta par son indomptable travail. Son esprit était ferme, enclin au puritanisme le plus sévère. Ce fut à l'école de l'industrie particulière, à Lyon, chez le négociant Mascrany, qu'il apprit la véritable économie politique, celle qui se fonde sur l'expérience. Plus tard, à Paris, il compléta son éducation d'affaires en se livrant à l'étude pratique des lois et de la procédure chez un notaire et chez un procureur.

La recommandation de son beau-frère, M. Colbert de Saint-Puanges, intendant de Lorraine, le fit connaître, en 1648, au cardinal Mazarin, qui le plaça d'abord dans le bureau des parties casuelles. Mazarin ne tarda pas à deviner tout le parti qu'il pouvait tirer du jeune administrateur à le charger de gérer son immense fortune, à l'admettre à ses confidences et à l'élever au rang de conseiller d'État. A l'époque où le ministre vivait exilé à Cologne, Col-

Imp. Godard Paris

Digitized by Google

bert fut le seul intermédiaire entre lui et la reine, et il est à remarquer que son nom échappa à la haine et au sarcasme des partis.

La reconnaissance de Mazarin fut sans bornes; la preuve en est dans ces dernières paroles que prononça le ministre expirant : « Je vous dois tout, sire, mais je crois m'acquitter en quelque sorte avec Votre Majesté en lui donnant Colbert. »

Mazarin ne se trompait pas. Jamais il n'avait rendu de plus grand service à la royauté.

Tout était au pillage; le trésor était affreusement obéré; les dilapidations du surintendant Fouquet n'étaient pas de nature à combler le déficit. Fouquet fut disgracié, et Colbert reçut, avec toute l'administration des finances, d'abord le titre d'intendant, ensuite celui de contrôleur général.

Colbert ne s'appliqua en premier lieu qu'à rétablir l'ordre. Il s'empara du mouvement de tous les ressorts administratifs, et leur imprima une impulsion rapide et uniforme. La poursuite sévère qu'il dirigea contre d'innombrables malversations fit rentrer plus de quarante millions. Un fait révélera l'importante utilité de cet apurement général des finances : c'est la découverte de trois cent quatre-vingt-quatre millions de fausses ordonnances et de bons du comptant simulés.

Après avoir organisé le mécanisme de ses contrôles et obtenu, pour les différents services, un ensemble de résultats recueilli sur un journal général et sur un grand-livre en parties doubles avec autant de promptitude que de précision, Colbert dirigea tous les efforts de son génie sur le système des revenus publics. Comme Sully l'avait fait, il débuta par dégrever les tailles d'un arriéré de douze années. Il chercha aussi à rétablir l'égalité proportionnelle des cotes individuelles, en pressant les travaux du cadastre des terres. Il supprima toutes les exemptions irrégulières. Il modéra le taux des frais de poursuites, et trouva moyen d'ajouter plus de cinq cents millions à la valeur capitale des propriétés foncières. Sa sollicitude fut vouée à la classe laborieuse des agriculteurs; elle alla même trop loin, elle l'égara en lui dictant de fausses mesures, qui entravèrent la libre circulation des grains et en diminuèrent sensiblement la valeur.

Digitized by Google

Nous le voyons surtout grand et persévérant dans sa réforme des douanes, des impôts indirects, des gabelles, des postes, dans la levée des prohibitions qui interdisaient l'entrée et la sortie des matières d'or et d'argent; enfin dans le développement du commerce et de l'industrie. On vit aussitôt s'établir ou se ranimer des fonderies, des fabriques de glaces, de faïence, de cordages, de toiles à voiles, de serges, de tanneries, de soieries, de dentelles, de draps, de tapisseries; enfin, le métier à bas, ancienne invention de l'industrie française, fut reconquis sur l'Angleterre.

C'est à l'appui intelligent de Colbert que fut due la création du canal du Languedoc. A sa voix, notre marine se releva, et la France eut une escadre assez forte pour la faire respecter dans l'Orient et mettre son commerce à l'abri des incursions des forbans d'Alger.

L'ordonnance sur les eaux et forêts, les règlements sur la formation des magasins, sur la police des ports, sur l'armement des navires, mille autres détails, furent son ouvrage. En même temps, l'infatigable ministre ouvrait l'Observatoire aux savantes expériences de Cassini, la Bibliothèque royale aux érudits; il créait des palais et des jardins féeriques, sans négliger d'entourer la France d'une ceinture de forteresses. Successivement il réorganisa toutes les parties de la société, et la justice ne lui échappa pas plus que le reste.

Il est vrai que, pour accomplir une si prodigieuse tâche, Colbert travaillait seize heures par jour. — Le nombre de ses ennemis fut aussi grand que celui de ses œuvres : la haine envieuse ne lui pouvait pardonner une fortune de dix millions; mais peu importait à Colbert qu'on l'attaquât, pourvu que le roi fût épargné. Cependant, au moment de mourir, son cœur saignait par suite de reproches assez durs que lui avait faits Louis XIV. Aussi disait-il avec amertume : « Si j'avais fait pour Dieu ce que j'ai fait pour cet homme-là, je serais sauvé deux fois; et je ne sais pas ce que je vais devenir. »

LXXIII

MOLIÈRE

NÉ EN 1622 — MORT EN 1673

Saint-Simon, dans ses accès d'emportement aristocratique, accusait Louis XIV de s'être fait un « roi des maltôtiers. » C'est qu'en effet ce souverain se présente à l'histoire entouré de bourgeois de génie, de grands roturiers. Et ce ne furent pas seulement des ministres que le tiers fournit à ce règne immortel, mais aussi la plupart des écrivains supérieurs dont la gloire sait encore les noms. Molière n'était que le fils d'un tapissier (tapissier du roi, il est vrai). Il était destiné à succéder à son père après ses études ; car Molière, un peu tard, il est vrai, et contre la volonté paternelle, fut mis au collége de Clermont chez les jésuites. Il y fut le condisciple de Chapelle, de Hesnaut, du voyageur Bernier, de Cyrano de Bergerac, et d'un plus illustre encore, le prince de Condé. En sortant des bancs, il suivit, avec Hesnaut, Bernier et Chapelle, un cours de philosophie professé par Gassendi. De là une forte empreinte de psychologie sensualiste et de morale naturelle, qui devait rester gravée dans les ouvrages de Molière.

A peine eut-il quitté Gassendi qu'il fut obligé de suivre le roi Louis XIII, en qualité de futur tapissier valet de chambre. Il fit le voyage de Perpignan, célèbre par le procès de Cinq-Mars. Au retour, il commença son droit ; mais, déjà épris des spectacles, auditeur attentif de Scaramouche et de Tabarin, il se mit à jouer la comédie bourgeoise. De là à s'engager dans une troupe, le passage ne fut pas long. Il changea le nom de ses pères, Poquelin, contre le pseudonyme de Molière, et avec sa troupe courut la province[1]. Que d'observations il dut recueillir dans cette vie errante ! que de ridicules saisis au passage ! Ce fut sans doute alors qu'il vit monsieur de Sotenville et madame d'Escarbagnas. Plus tard il devait les peindre.

[1] Cette troupe s'appelait l'*Illustre théâtre*.

Déjà le poëte s'annonçait en lui. Quelques canevas avaient été livrés au public par sa verve en éveil. Bientôt une charmante comédie d'intrigue inaugura l'œuvre de Molière. Ce fut à Lyon que la première fois fut représenté l'*Étourdi*. Le *Dépit amoureux* se joua aussi en province, avant que ces deux premiers chefs-d'œuvre revinssent à Paris, en 1658. Molière s'établit alors avec sa troupe au théâtre du Petit-Bourbon, situé en face du cloître Saint-Germain-l'Auxerrois. Plus tard, cette salle fut abattue. Louis XIV, à qui la troupe avait plu singulièrement, lui accorda la salle du Palais-Royal, que Richelieu avait fait bâtir pour la représentation de sa *Mirame*. Ce fut là que Molière s'installa avec ses comédiens. Jusqu'à la fin de sa vie il ne devait pas cesser de monter sur les planches. Plus tard, après le succès des *Femmes savantes*, Boileau l'assurait d'une place à l'Académie, s'il renonçait au théâtre. Molière objecta son honneur. « Eh quoi! vous barbouiller le visage d'une moustache de Sganarelle pour venir ensuite recevoir des coups de bâton, voilà un beau point d'honneur pour un philosophe comme vous. » Boileau ne comprenait pas que Molière, plus philosophe qu'il ne croyait, faisait consister son honneur à ne pas abandonner plus de cent personnes, qu'il eût laissées dans la misère en quittant le théâtre. Voilà les sacrifices que cet homme de cœur faisait à ses camarades souvent ingrats. On peut dire qu'il leur dévoua sa vie lentement épuisée.

Sous la direction de Molière, à la faveur des chefs-d'œuvre multipliés par le poëte-acteur, qui eut cette ressemblance de plus avec Shakspeare, la troupe jouit en peu de temps d'une vogue incroyable. A Paris, elle attirait le public avec une affluence, une presse, qui produisit quelquefois des désastres. Les particuliers la conviaient souvent à venir chez eux leur donner une soirée. Ce fut ainsi que cette troupe joua en *visite* (c'était le terme consacré) chez le duc de Roquelaure, le duc de Mercœur, le maréchal d'Aumont, chez les financiers, et, entre autres, chez le plus célèbre de tous, Fouquet. Molière et ses comédiens figurèrent dans les fêtes de Vaux, qui précédèrent la chute du surintendant. On y représenta les *Fâcheux*. Le même succès accueillit Molière à la cour. Ses comédies devinrent un élément indispensable des fêtes royales. On vit même un jour le roi

se mêler avec les plus grands seigneurs au ballet du *Mariage forcé*, et y danser un rôle d'Égyptien. En 1665, il accorda à cette troupe le titre de *troupe du roi*, et il lui assura ce qu'on appellerait aujourd'hui une subvention.

Tous les ouvrages de Molière se succédèrent à peu d'interruption, comme le jet continu d'une verve prodigieuse. Presque tous furent des chefs-d'œuvre, mais tous n'eurent pas la même fortune à leur apparition. Favorisé plus que tout autre par les applaudissements du public, Molière éprouva aussi ces retours injustes qui sont si douloureux au génie convaincu d'un grand poëte. Mais nous racontons la vie de Molière, et nous n'entreprendrons pas l'analyse de ces chefs-d'œuvre si connus. Nous n'en voulons parler qu'à propos des incidents qu'ils firent naître dans la vie de Molière.

Bien accueillies par le public et la cour, ces pièces, comme toutes les œuvres fortes et audacieuses, suscitèrent à leur auteur de nombreux et d'implacables ennemis; surtout la petite comédie des *Précieuses ridicules* mit contre lui l'hôtel de Rambouillet, les ruelles et les *alcôvistes*, que la *Critique de l'École des femmes* acheva d'exaspérer. Tout ce monde du phébus et du bel esprit, mis à découvert par la lumineuse ironie de cette raison vengeresse, s'irrita d'être atteint dans ses petites églises et transporté sur la scène, aux rires des bourgeois de Paris. Toutes ces princesses du madrigal ameutèrent contre lui toute une bande d'écrivains à leurs gages. Des comédiens jaloux de Molière, Montfleuri et de Villieris, de l'hôtel de Bourgogne, servirent leur haine. Ils attaquèrent Molière et allèrent jusqu'à le calomnier dans sa vie privée. « Un certain Visé, Boursault, qui plus tard se fit plus honorablement connaître, devinrent les détracteurs habituels de Molière. » Mais il prit une terrible revanche contre toute cette troupe de poétereaux et de précieuses, le jour où, dans les *Femmes savantes*, il leur porta le dernier coup et les écrasa sous le ridicule de Trissotin et de Philaminte. Partout il lui surgissait des adversaires : le *Mariage forcé* lui avait aliéné les gens de Sorbonne. Toute une série d'œuvres moqueuses et cruelles le voua à l'inimitié des médecins. Les docteurs du temps n'étaient guère que des empiriques, et Molière fit acte de justice en s'acharnant après eux. Mais leur

rancune n'épargnait pas plus que leur art. On accusa presque Molière d'hérésie pour avoir attaqué les médecins, « que l'Écriture enjoint d'honorer. » C'était l'opinion de bien des gens, qui le crurent puni de son sacrilége en le voyant tomber sur la scène au milieu de a représentation du *Malade imaginaire.* Au reste, le courroux des médecins était bien indifférent à Molière. Il aurait eu plus à craindre des gens de cour, dont la plupart étaient pour lui, par admiration sincère ou par complaisance pour le choix du maître. Parmi ces courtisans Molière avait toutefois des ennemis. C'étaient tous ces fats du bel air dont Molière a éternisé la race sous le nom de petits marquis. Depuis la *Critique de l'École des femmes* jusqu'au *Misanthrope*, ils figurèrent continuellement sur la scène, livrés aux risées du parterre. On peut s'étonner aujourd'hui de l'audace de Molière, qui, sous le régime du privilége, jouait ainsi une partie de la noblesse et faisait monter sur le théâtre des personnages de qualité. Le ressentiment des marquis bafoués était plus à craindre que celui de Bahis et de Macreton. D'abord ils firent tout pour entraver le succès des pièces de Molière.

> Le commandeur voulait sa scène plus exacte;
> Le vicomte indigné sortait au second acte.

Un jour même le duc de la Feuillade, rencontrant Molière à Versailles, feignit de l'embrasser, et, lui saisissant la tête, la frotta rudement contre les boutons de son habit en répétant: « Tarte à la crème, tarte à la crème. » Ce procédé valut au coupable de sévères remontrances de la part du roi.

Mais les plus grands ennemis de Molière, ce furent les vrais et les faux dévots, qui s'alarmèrent également de l'audace de pensée du poëte. Le *Festin de Pierre* excita leurs réclamations; un libelle, signé Rochemont, appela sur Molière le glaive de la justice temporelle. Le *Tartufe* resta longtemps en portefeuille avant de pouvoir se produire. Applaudi chez le frère du roi, honoré des suffrages de Condé, il demeurait ajourné par les sollicitations d'une puissante cabale. Un curé de Paris présenta une requête intitulée le *Roi glorieux au monde*. Cependant la générosité de Louis XIV se plaça au-dessus de

Digitized by Google

tous ces scrupules. L'autorisation fut enfin accordée, et la pièce, corrigée, parut devant le public. Pendant quelque temps la pièce fut encore suspendue par ordre du Parlement. Louis XIV, de retour de la campagne de Flandre, fit reprendre les représentations de cette œuvre, qui ne cessa toutefois d'éveiller les récriminations et les colères. L'archevêque de Paris lança un mandement contre la comédie incriminée. Bossuet, dans ses *Maximes sur la comédie*, s'est élevé contre Molière avec sévérité. Cependant rien ne nous surprend dans cette levée de boucliers ecclésiastiques. Cet éveil des soupçons et des craintes n'était peut-être pas si imprévoyant. Dans les comédies de Molière il y avait plus d'un passage, plus d'une situation, dont les hommes de la vieille France pouvaient s'alarmer. La liberté de la pensée, le désir de l'innovation, s'y trahissaient en plus d'un endroit. Les attaques à l'ancienne société n'y étaient pas rares. Si l'on regarde de près, on verra que Molière, fort audacieux avec les choses religieuses, très-hardi à l'égard des choses et des castes, a devancé sur bien des points les novateurs et les révolutionnaires des siècles suivants. Comme l'a dit un grand critique, on sortait « bien déniaisé de ces pièces. »

Certes, Molière eût succombé à cette ligue de haines et de préjugés, s'il n'avait pas trouvé pour le soutenir le constant appui du monarque. Louis XIV se montra rarement aussi grand que par la protection qu'il accorda à Molière et l'amitié qu'il lui témoigna. Rien n'est plus beau que de voir Louis XIV admettre le comédien de génie à sa table, pour le venger des dédains de quelques grands seigneurs. Souvenons-nous aussi que, sans la volonté du roi, jamais le *Tartufe* n'eût été joué. Louis XIV défendit toujours Molière. Il choisit le moment où les calomnies les plus atroces avaient été lancés contre son protégé, pour tenir sur les fonts de baptême, avec la duchesse d'Orléans, le premier enfant de Molière.

Au reste, les plus hauts personnages favorisaient Molière. Nous avons cité le prince de Condé, qui passait des journées entières avec lui. Nous pouvons ajouter mademoiselle de Bussy, madame de la Sablière, le maréchal de Vivonne, M. de Montausier et la trop célèbre Ninon. Mais toutes ces nobles *hantises* lui plaisaient-elles au-

tant que la société de ses amis ou que la compagnie de sa servante la Forêt, qui lui donnait de si bons conseils? Et quels précieux amis! Chapelle, Mignard, Corneille, Racine, qui malheureusement se brouilla avec Molière par sa propre faute, la Fontaine et Boileau. Chapelle, Boileau, Racine, la Fontaine et Molière se rassemblaient, tantôt rue du Vieux-Colombier, tantôt à Auteuil. Ces entretiens, ces repas, ont été immortalisés par la *Psyché* de la Fontaine. N'oublions pas que Molière était docile aux critiques de Boileau; qu'il encouragea le génie naissant de Racine, et qu'un jour où l'on raillait un peu trop le fabuliste, il s'écria: « Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme. »

Molière avait besoin de ces consolations de la faveur et de l'amitié pour soulager son cœur des chagrins et des émotions qui lui ont inspiré les accents d'Alceste. Sa femme, Armande Béjart, donna trop souvent prise à sa jalousie mélancolique, et le fit d'autant plus souffrir qu'il l'aimait avec des illusions plus persistantes.

Molière souffrit; il souffrit toute sa vie, mortellement blessé au cœur, et pourtant nulle âme ne fut plus digne du bonheur. Son élévation d'esprit nous est attestée par ses ouvrages. Sa fidélité en amitié était sans pareille. Sa bonté et sa charité n'avaient pas d'égales. Ses acteurs trouvèrent en lui un père. Les pauvres comédiens qu'il avait connus en province pouvaient s'adresser à lui sans être jamais rebutés. On sait son trait avec un pauvre. Il avait jeté une pièce à ce mendiant, et cette pièce était un louis d'or. Le mendiant court après la voiture pour rendre le don involontaire. Molière lui laisse le louis et en ajoute un autre en s'écriant: « Où la vertu va-t-elle se nicher? »

Il est triste d'avoir à se souvenir des persécutions et des outrages qui poursuivirent Molière après sa mort; mais il est doux de pouvoir se rappeler qu'au chevet du poëte mourant priaient deux sœurs de charité!

LXXIV

RIQUET

NÉ EN 1604 — MORT EN 1680

La généreuse hospitalité de la France, acquise à toutes les infortunes, a été quelquefois bien payée par les étrangers, par les bannis, dont les descendants donnèrent des œuvres utiles et glorieuses à leur patrie d'adoption.

De même que Crillon était de souche italienne, de même le nom d'Arrighetti, devenu Riquet, s'est, à un siècle d'intervalle, appliqué à deux hommes qui furent parents et dont le souvenir restera impérissable.

Pierre-Paul Riquet surtout a rendu à la France un de ces services qu'elle ne pouvait guère attendre de la plupart de ses autres enfants, presque tous adonnés au métier des armes. Né à Béziers, en 1604, il descendait d'un noble Florentin proscrit, en 1268, par les Guelfes. Riquet, seigneur de Bonrepos, était de la branche des Caraman. Il unissait le génie de la création au don de la persévérance.

Depuis François Ier, on s'était ému du projet de réunir par un canal la Méditerranée à l'Océan. Des plans, des mémoires, avaient été présentés aux prédécesseurs de Louis XIV; il y eut même, en 1636, un bail passé avec l'entrepreneur Jean Lemaire, qui se trouva dans l'impuissance d'exécuter ce travail formidable. Le seigneur de Bonrepos, à qui sa position avait permis d'étudier parfaitement les terrains et les cours d'eau, reprit l'idée avec enthousiasme, la mûrit et présenta enfin son mémoire à Colbert.

Le grand ministre, sans se laisser arrêter par le ton de modestie de l'auteur, examina sérieusement le mémoire et en conçut une profonde admiration.

Selon l'usage, il fallut plusieurs années pour que la commission mixte nommée par le roi et les états du Languedoc s'assemblât à Toulouse et terminât enfin son travail à Béziers. Riquet avait désigné

des cours d'eau découverts par lui dans la Montagne Noire. La difficulté était de fournir la preuve qu'ils pourraient être réunis. Il offrit généreusement de faire à ses risques et périls les premières avances, c'est-à-dire le travail des rigoles d'essai. Et ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que ce fut en se promenant à Saint-Germain qu'il devina la direction à donner à ces rigoles

Cependant une entreprise aussi colossale ne pouvait être menée à bonne fin sans des dépenses considérables. A l'assemblée des états provinciaux, le prince de Conti demanda au Languedoc de contribuer aux frais du canal. Bien que les états ne pussent mettre en doute l'utilité du projet, car c'eût été nier la lumière du soleil, ils refusèrent des fonds, moins par pénurie que par la crainte qu'on ne fît un autre emploi de leur argent. Il fallut que le génie persévérant de Riquet lui inspirât les moyens de pourvoir aux dépenses sans grever les finances de l'État. Bientôt des milliers d'ouvriers furent à l'œuvre, et on commença à qualifier Riquet « le Moïse du Languedoc. » La partie du canal qui aboutit au port de Cette offrit des difficultés presque ruineuses pour l'illustre ingénieur, qui n'hésitait jamais à prendre les frais sous sa responsabilité.

En 1672, le canal fut complétement achevé et livré à la navigation, depuis son embouchure dans la Garonne jusqu'au point de partage à Naurouse. Enfin Riquet touchait au terme du labeur qui avait absorbé sa vie entière, lorsque la mort le frappa le 1er octobre 1680. Ses fils achevèrent l'œuvre, et la réception définitive eut lieu, en 1684, par l'intendant du Languedoc. Le conseil d'État décida que Riquet avait rempli ses engagements; mais, au lieu de fortune, il laissait à ses enfants deux millions de dettes. Quel noble héritage que celui-là !

En 1797, le canal du Midi avait déjà augmenté de vingt millions le revenu des propriétés territoriales de cette partie de la France et produit au moins cinq cents millions au trésor public.

La statue de l'immortel Riquet décore une des places de la ville de Béziers.

LXXV

RACINE

NÉ EN 1639 — MORT EN 1699

Racine, ce poëte des tristesses douces et résignées, annonça comme une vocation élégiaque par sa rêveuse et mélancolique enfance. Orphelin de bonne heure, il fut placé par sa grand'mère à Port-Royal des Champs, où il fit ses études jusqu'à l'adolescence. Ces études furent solides et profondes. Le *petit Racine*, comme disait Antoine le Maistre, en vint aisément à lire tous les auteurs grecs dans le texte. Ses lectures favorites étaient les œuvres de Plutarque, saint Basile, le banquet de Platon, et, aux heures perdues, le roman de *Théagène et de Chariclée*. Il aimait à s'égarer avec ses auteurs chéris dans de studieuses et méditatives promenades. Ses songeries mêmes étaient fréquentes, fréquentes aussi ses larmes précoces. Poëte de bonne heure, il se plaisait à traduire en vers français les hymnes du Bréviaire, ou à célébrer avec une touchante inexpérience la retraite aimée de Port-Royal et tout ce paysage qui lui était familier.

Après trois ans de séjour il quitta Port-Royal, suffisamment nourri des auteurs anciens, doué d'une prodigieuse mémoire qui lui avait permis de retenir par cœur *Théagène et Chariclée*, surpris et jeté au feu par Lancelot. Racine vint faire sa logique au collége d'Harcourt. Il se trouva bientôt dans un monde de princes, de seigneurs et de beaux esprits. Dès lors la Fontaine est de ses amis. Il est fort lié avec un abbé le Vasseur, homme de goût et de vie élégante. Poëte dès le collége, il ne fit que développer cette veine naturelle. Il composa, outre bien des sonnets qui ne nous sont pas parvenus, une ode *aux nymphes de la Seine sur le mariage du roi*. Cette ode, remise à Chapelain, juge équitable et bienveillant cette fois, valut au jeune homme une gratification de Colbert.

Sa famille s'inquiéta de le voir sans état et dans une compagnie assez dissipée. On le décida à partir pour Uzès en Languedoc, chez

un de ses oncles, chanoine, dont le bénéfice lui était promis. Voilà Racine en province un peu comme Ovide chez les barbares. Sa correspondance nous le peint. Rien ne lui plaît, rien ne le séduit; la vie de petite ville lui semble monotone et insupportable, les sociétés ennuyeuses; les passions de médire lui paraissent « violentes et portées à l'excès. » Le paysage ne lui dit rien, les rochers l'importunent, les cigales l'assourdissent. Qu'aurait dit Platon de cette sortie contre les cigales?

Bientôt, laissant là le chanoine et le canonicat, il revint à Paris, où son ode de la *Renommée aux Muses* le mit en demeure d'obtenir une nouvelle gratification. De là date son entrée à la cour; de là datent aussi ses relations avec Despréaux et Molière. Sa liaison avec Despréaux devait être durable, permanente, consacrée par une sorte de fraternité. Deux pièces inaugurèrent l'œuvre de Racine, successivement représentées avec succès. Ce furent la *Thébaïde* et *Alexandre*. Cette gloire naissante alarmait les partisans de Corneille. Ils ne cessèrent de former contre Racine une ligue opiniâtre qui n'empêcha pas le triomphe et la vogue constante d'*Andromaque*.

Racine renouvelait la tragédie. Aux héros de Corneille il devait substituer des hommes; à la victoire du devoir sur la passion, mobile principal des œuvres de Corneille, il substituait la victoire de la passion sur le devoir, bien moins idéale, bien plus réelle et plus humaine. Tous ses personnages sont des victimes de la passion, depuis Néron qui lui immole son frère, depuis Roxane qui lui sacrifie son amant, jusqu'à Mithridate qui, à son amour, immolerait ses fils, jusqu'à Oreste qui sacrifie à son délire l'honneur et la foi du serment. Dans le style il introduisit les nuances et toutes les délicatesses d'un langage discret et mystérieux comme les sentiments qu'il exprime. Ce fut le poëte attendu, le poëte trouvé de la cour de Louis XIV, de l'époque des Henriette d'Orléans et des la Vallière, l'interprète du monde où la passion la plus ardente savait se sauver par tant de dehors, tant de ménagements, tant de convenances.

Racine, jusqu'à la représentation de *Phèdre*, ne connut que le succès. Son ami Boileau le défendait vivement contre cette cabale nombreuse et puissante, où les grands seigneurs coudoyaient les

mauvais poëtes, et où l'on voyait figurer un Saint-Évremond et une madame de Sévigné, juges défiants et dédaigneux du rival de Corneille. De plus, la protection royale s'étendait largement sur ce jeune poëte. Louis XIV se plaisait à voir Racine à sa cour ; il éprouvait pour lui plus que de l'admiration, un vif attrait. Plus d'une fois les charmilles de Versailles virent passer, rapprochés dans une noble conversation, le poëte d'*Andromaque* et l'intelligent souverain qui, comme l'a si bien dit Victor Hugo :

> Faisait Racine heureux, laissait Molière libre.

Un jour même Louis XIV rendit cet hommage au poëte, de chercher dans ses vers un conseil et une leçon. On se rappelle, dans *Britannicus*, ces beaux vers sur Néron :

> Pour toute ambition, pour vertu singulière,
> Il excelle à conduire un char dans la carrière,
> A disputer des prix indignes de ses mains,
> A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
> A venir prodiguer sa voix sur un théâtre.

Cette peinture corrigea Louis XIV du goût de se mêler aux divertissements et de paraître dans les mascarades ou dans les intermèdes de comédie comme un royal acteur. C'est une belle victoire pour le grand poëte et qui fait honneur à la raison du grand roi. Un despote d'Asie se fût offensé de ces vers, dont Louis XIV a su profiter.

La cabale ameutée contre Racine réunit toutes ses forces à la représentation de *Phèdre*. On opposa à l'œuvre de Racine une tragédie pitoyable de Pradon sur le même sujet, à laquelle on fit un succès factice. L'hôtel de Bouillon avait été le foyer de cette intrigue. Le duc de Nevers et madame Deshoulières y avaient pris la plus grande part. Les orages des premières représentations de *Phèdre* contristèrent Racine ; une sorte de défaillance le prit. Les encouragements de Boileau ne purent le relever. Au dégoût des injustices humaines se joignait un retour de scrupules religieux. Il résolut de mener la vie chrétienne, et, renonçant au théâtre, il se maria.

Si nous pouvions suivre Racine dans son intérieur, les vertus les plus touchantes s'offriraient à nous. Nous verrions ce grand homme

jouer avec ses enfants, et plus tard les accompagner de ses conseils quand ses fils se séparaient de lui pour entrer dans leur carrière, de ses larmes quand ses filles montaient à l'autel pour se consacrer à Jésus-Christ. Douze ans furent ainsi perdus pour la poésie et bien employés pour le bonheur domestique. Racine, en fait de vers, se bornait à traduire les hymnes et à paraphraser les épîtres de saint Paul. Il écrivait lentement l'histoire des guerres de Louis XIV, car il avait été nommé historiographe avec Boileau ; mais cet ouvrage resta inachevé. Il mena à bonne fin une petite et charmante histoire de Port-Royal. C'était un hommage rendu à ses anciens maîtres, c'était aussi une réparation ; car, dans l'entraînement de la jeunesse, il s'était laissé allé à écrire une lettre contre eux à propos de leurs censures à l'endroit du théâtre.

Au bout de douze ans, le poëte se réveilla, comme si cet intervalle n'avait été que le sommeil et non la mort de son génie. Madame de Maintenon lui demanda une pièce tirée de l'Écriture sainte, pour exercer ses jeunes pupilles de Saint-Cyr. Racine composa *Esther*, puis *Athalie*, et ce génie, qui avait été si antique dans *Britannicus*, si moderne et si universel dans ses autres pièces, atteignit du premier coup à la grandeur et à la hardiesse bibliques.

Racine, tout en allant moins à la cour, avait conservé la faveur de Louis XIV : il la perdit par un acte de courage qui l'honore. Les souffrances du pays, les maux de la guerre, l'abus du pouvoir absolu, avaient ému Racine, comme Vauban, Fénelon, Boisguilbert et quelques autres bons citoyens. Racine osa présenter au roi un mémoire qui demandait des réformes et des institutions. Depuis ce jour, Louis XIV ne daigna plus regarder son poëte favori. Cette disgrâce accabla Racine, qui mourut peu de temps après. On lui a fait un crime de sa faiblesse ; ne rabaissons pas ainsi les grands hommes. Nous aimons mieux croire que Racine succomba plutôt au regret de l'amitié perdue qu'à la mortification de la faveur retirée. Racine n'était pas de la foule vulgaire des courtisans. Dans sa vie, comme dans ses œuvres, nous reconnaissons une âme d'élite, singulièrement tendre et délicate, et nous dirions presque un génie et un cœur féminins.

LXXVI

FÉNELON

NÉ AU CHATEAU DE FÉNELON, EN PÉRIGORD, EN 1651 — MORT EN 1715

François de Salignac de la Motte-Fénelon fut, comme Bossuet, l'ornement du grand siècle. Si le *cygne de Cambrai* fut inférieur à l'*aigle de Meaux* pour la force et le sublime, il eut plus d'onction et de charme. Marie Leczinska, la vertueuse épouse de Louis XV, disait : « Si M. Bossuet prouve la religion, M. de Fénelon la fait aimer. » Le parallèle de ces deux grands hommes peut se résumer dans cette opinion.

Malheureusement, on vit ces illustres prélats, après une longue intimité, se diviser sur une question de théologie et s'engager dans une lutte qui, durant trois ans, agita l'Église et la cour. Les disputes sur le quiétisme en furent la cause. Cette doctrine, qui fait aimer Dieu pour lui-même, et sur laquelle une femme distinguée[1] avait écrit des rêveries mystiques, devait plaire à l'âme tendre et romanesque de Fénelon. Il défendit cette erreur dans son livre des *Maximes des saints*. Bossuet, animé d'un zèle ardent, combattit ces principes ; il en résulta une polémique fâcheuse. On en référa à l'autorité de Rome. La doctrine fut condamnée ; mais le pape Innocent XII, admirateur de Fénelon, avait dit à ses ennemis ces mots remarquables : « Il a péché par excès d'amour de Dieu ; mais vous, vous avez péché par défaut d'amour du prochain. »

Fénelon n'hésita pas à s'incliner devant la décision du saint-siége. L'archevêque de Cambrai se montra grand dans la soumission et publia contre son propre ouvrage un mandement justement admiré ; mais tant d'humilité ne désarma pas ses ennemis. Depuis longtemps son mérite avait éveillé l'envie ; on l'éloigna de la cour.

Cet exil ne put altérer la sérénité de son âme ; au contraire, il

[1] Madame Guyon.

Digitized by Google

trouva dans sa retraite le repos, le bonheur. Sa bonté, son inépuisable charité, le firent aimer et bénir. Les fonctions de l'épiscopat remplissaient tous ses instants; il instruisait et consolait. Aussi, comme on le révérait dans son diocèse! Il y était entouré de serviteurs zélés et d'amis fidèles.

Fénelon s'était nourri de la lecture des anciens. Son génie fut précoce; à dix-neuf ans le jeune abbé attirait à ses sermons la foule, charmée par la douce persuasion qui coulait de ses lèvres. Il reçut son éducation ecclésiastique au sein de la congrégation de Saint-Sulpice.

Nommé aux importantes fonctions de précepteur des enfants de France, l'archevêque de Cambrai remplit cette tâche difficile avec un mérite digne d'éloges, et sut, à force d'habileté et de patience, réprimer l'indomptable naturel de son royal élève, le duc de Bourgogne. On admirera toujours les procédés ingénieux dont il fit usage dans ce but. Fénelon écrivit pour l'instruction du jeune prince ses *Fables*, ses *Dialogues* et aussi les *Aventures de Télémaque;* mais ce livre, qui devait donner à son élève des leçons de morale et de conduite, fut ce qui contribua le plus à aigrir Louis XIV contre l'auteur. Le roi crut y voir une satire de son gouvernement et de sa personne, et fut désormais l'ennemi implacable de l'archevêque.

En 1674, Fénelon entra à l'Académie française. Quoiqu'il ait beaucoup écrit, il ne parut jamais rechercher la gloire de l'écrivain. La plupart de ses ouvrages ont la religion ou de bonnes œuvres pour objet. Ses principaux titres littéraires sont : le *Traité sur l'éducation des filles*, chef-d'œuvre de raison et de délicatesse; le *Traité du ministère des pasteurs*, ses *Lettres spirituelles*, ses *Dialogues sur l'éloquence de la chaire*, ses conseils au duc d'Orléans sur *divers sujets concernant la philosophie et la religion*. Mais c'est surtout dans sa correspondance intime que cette âme vertueuse et expansive se dévoile tout entière; c'est là qu'on trouve ce qu'on a pu dire et penser de plus délicat sur l'amitié. On comprend qu'une nature si bonne, si généreuse, ait conservé des amis dévoués, même dans la disgrâce. Tout le monde subissait le charme répandu dans sa personne. Saint-Simon disait de l'évêque grand seigneur : « On ne pouvait le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver. »

Digitized by Google

Son cœur était également ouvert à tous : « J'aime mieux, disait-il, ma famille que moi-même ; j'aime mieux ma patrie que ma famille. Mais j'aime mieux encore le genre humain que ma patrie. » — « Admirable progression de sentiments et de devoirs! » s'est écrié M. Villemain, dont la plume éloquente a tracé le portrait de ce grand homme. Des esprits faux ont abusé de ce principe ; il méritait cependant d'être autorisé par Fénelon : c'est le *caritas generis humani* échappé à l'âme de Cicéron...

Les jours de l'adversité étaient arrivés pour la France avec la guerre de la succession. Le diocèse de Cambrai, qui était encore à demi territoire espagnol, fut désolé par les armées ennemies. Le noble archevêque parut au milieu de ces désastres comme un ange consolateur. Son palais devint l'asile du malheur ; lui-même il pansait les blessés de ses propres mains. Il allait les chercher jusque sur le champ de bataille.

Dans les dernières années de sa vie, Fénelon eut la douleur de perdre successivement ses amis les plus chers. Il passa le reste de ses jours dans le deuil et la souffrance. Une mort soudaine avait enlevé le prince, son élève, sur lequel la France et Fénelon avaient fondé tant d'espérances. Le grand et vertueux prélat ne survécut que peu de temps à ses affections. On l'enterra sans pompe et sans bruit, par crainte de la cour ; mais le pasteur fut pleuré tout haut. Le tombeau de Fénelon, qui échappa comme par miracle à la violation révolutionnaire des sépultures, décore la nouvelle cathédrale de Cambrai. La statue du noble archevêque est un des plus beaux ouvrages de David d'Angers. Trois bas-reliefs retracent les principaux traits de sa vie ; c'est raconter ses vertus à la postérité. Dans l'un, on le voit instruisant le duc de Bourgogne ; dans l'autre, pansant nos soldats blessés à Malplaquet ; dans le troisième, enfin, ramenant la vache égarée d'un bon paysan.

LXXVII

TURENNE

NÉ EN 1611 — MORT EN 1675

L'homme dont nous venons d'écrire le nom illustre peut être considéré, à juste titre, comme le sauveur de la France. Au moment difficile où la royauté, attaquée de tout côté par les factions de la Fronde, allait succomber, lui qui dans un égarement passager avait aussi été frondeur, il revint noblement au devoir et soutint le trône de Louis XIV. C'est à lui que furent dues les principales victoires qui firent la gloire du grand règne et établirent la prépondérance de notre pays. Otez la plupart des écrivains célèbres d'alors, le règne de Louis XIV est encore possible : sans Turenne, il n'eût pas même eu lieu.

Le vicomte de Turenne était le second fils du duc de Bouillon, Henri de la Tour-d'Auvergne, et d'Élisabeth de Nassau, fille de Guillaume I^{er}, prince d'Orange. Son enfance fut maladive ; rien n'annonçait en lui l'homme de guerre, mais l'homme supérieur apparaissait déjà dans sa gravité. Sa vocation même n'éclata-t-elle point cette nuit où, à l'âge de dix ans, il s'échappa pour aller sur les remparts de Sédan se coucher et s'endormir sur l'affût d'un canon ? — On l'envoya en Hollande faire l'apprentissage de l'art militaire, sous son oncle Maurice de Nassau, l'un des premiers tacticiens de l'époque. C'était une bonne école. Il y apprit à fond l'art de faire les siéges : les siéges étaient alors le principal de la guerre.

Grand était son désir de servir la France : ce vœu fut exaucé. Nommé colonel par Louis XIII et placé sous les ordres du maréchal de la Force en Lorraine, Turenne gagna le grade de maréchal de camp par la prise du fort de la Mothe. Envoyé en Flandre, il prit Landrécies, Maubeuge : auparavant, il avait opéré en bon ordre la retraite de Mayence. Maintenant le voilà dans le Piémont, où il remplace la Valette, ce cardinal guerrier. Il s'empare de Casal, il entre

à Turin, et, avant d'avoir trente ans, il est nommé lieutenant général. Partout ses pas sont marqués par des succès; et dans les revers il sauve ses troupes à force de tactique et de prudence. Moins impatient que Condé, il ne livra jamais rien au hasard; et, s'il n'obtient pas des triomphes aussi éclatants que son glorieux rival, du moins il sait mieux tirer parti de la victoire, et peut-être la préparer plus sûrement.

La hardiesse avec laquelle Turenne se joignit à l'armée suédoise contre l'ordre de Mazarin, les avantages marqués qu'il remporta en Allemagne, parcourant en vainqueur la Franconie, la Souabe et la Bavière, furent d'un poids immense dans les négociations de Munster, qui donnèrent l'Alsace à la France.

La première partie de la vie militaire de Turenne était achevée.

Si Turenne, égaré un moment, s'oublia au point de combattre à la tête des Frondeurs et de recevoir des subsides de l'Espagne, nous devons nous empresser de dire qu'il rougit bientôt de faire la besogne des factieux, d'être le lieutenant du cardinal de Retz et du conseiller Broussel. Il revint complétement à ses devoirs. Quand la pacification fut opérée; quand Louis XIV régna par lui-même, Turenne se trouva l'arbitre des décisions les plus importantes. Le jeune souverain ne faisait rien sans le consulter, quelque jalousie qu'en ressentît M. de Louvois. Ce fut environ vers cette époque que Turenne, jusqu'alors protestant, se convertit à la foi catholique.

Il couronna sa vie glorieuse par deux immortelles campagnes sur le Rhin. Personne n'ignore que, le 27 juillet 1675, un malheureux boulet égaré alla frapper cet illustre capitaine, qui, à force d'habileté stratégique, avait amené son digne rival Piccolomini au point même où il voulait le terrasser.

Louis XIV lui décerna les honneurs de la sépulture royale à Saint-Denis. Le grand roi ne pouvait faire moins pour celui qui lui avait donné l'Alsace.

LXXVII

VAUBAN

NÉ EN 1633 — MORT EN 1707

Plus d'une fois la vieille monarchie alla chercher ses éminents serviteurs hors des rangs de la haute noblesse. Le Prestre de Vauban n'était qu'un gentilhomme d'assez petite maison, un gentilhomme de Bourgogne. Son nom modeste était son seul héritage; orphelin, il fut recueilli et élevé par un curé. A peine âgé de dix-sept ans, il fut jeté au milieu des troubles de la Fronde. Un beau matin il s'échappe, va trouver le prince de Condé, qui, discernant son mérite, ne tarda pas à le faire officier. Vauban, dans l'intervalle des batailles, travaillait en homme qui se sent du génie : de sa vocation il fit bientôt sa spécialité. On le connut pour bon ingénieur avant qu'il eût fait un siége. Sa réputation le suivit dans l'armée royale, où il passa, comme c'était son devoir. Bientôt on jugea ce jeune officier de vingt-cinq ans digne de diriger les siéges de Graveline, d'Ypres, d'Oudenardes. Il n'avait que trente ans quand Louis XIV le mit à même de faire son premier chef-d'œuvre, en fortifiant Dunkerque. Là où il n'y avait qu'une plage incommode à la défense s'éleva un port, créé par deux jetées qui s'avançaient de deux mille mètres dans la mer, un port que de formidables batteries mettaient à l'abri de toute attaque. Dès lors Vauban devint l'homme du roi pour tous les siéges, pour toutes les fortifications; là où Turenne était absent, Condé pouvait se présenter; et à défaut de Condé et de Turenne on trouvait des Catinat et des Luxembourg. Vauban seul était indispensable.

La vie de cet homme supérieur n'est guère pleine d'événements. Son histoire, c'est l'histoire de ses travaux si utiles à la France, et dont la rapide énumération nous fera comprendre et l'activité de Vauban et sa sûreté de vues. La France manquait de frontières naturelles au nord-est, depuis le Rhin jusqu'à Dunkerque. Plus de fleuve, pas de montagnes : Vauban répara cet oubli de la nature.

Digitized by Google

Lille, Metz, Strasbourg, devinrent de redoutables citadelles. La Meuse et la Sambre virent s'élever Maubeuge et se relever Charlemont. Ces deux places, reliées à Philippeville, couvrirent la Picardie et la vallée de l'Oise. Philippeville nous a été enlevée par le traité de Paris en 1815. Longwy, élevé par Vauban, ne suffit plus à protéger les débouchés de l'Ardennes. Dans la vallée de Metz, Vauban doubla la force de Metz en construisant Thionville. Entre la Moselle et les Vosges il y a une large trouée. Elle fut couverte par Sarrelouis, que nous avons perdue. Les Vosges furent défendues par Bitche et Phalsbourg. Landau, ravi à la France, était le boulevard de l'Alsace. Huningue, abattu depuis 1815, servait plus que toute autre place les desseins de Vauban en menaçant Bâle de son canon et en fermant le pont de cette ville sur le Rhin. Autour d'Huningue se dressèrent Lichtenberg, Haguenau, Schelestadt, Neuf-Brisach. Entre les Vosges et le Jura se trouve un intervalle, où Vauban fortifia Béfort. De nouveaux ouvrages furent ajoutés à Besançon, qui garde la frontière du Jura, et à Briançon, qui couvre l'entrée du bassin de la Durance. Au-dessus de Briançon, il construisit Mont-Dauphin sur la crête des Alpes. Ainsi, du nord au sud-est, Vauban avait tout prévu et laissé peu de chose à faire à ceux qui sont venus après lui.

Au sud-ouest il comprit l'importance des Pyrénées comme ligne stratégique, et la nécessité de les fortifier dans les deux seuls endroits où il y ait accès pour les ennemis, Bayonne et Perpignan. En avant de ces deux villes, il jeta dans les montagnes Saint-Jean-Pied-de-Port et Mont-Louis. Dans ce même Roussillon il eût voulu faire de Port-Vendres un port militaire. On commence aujourd'hui à revenir à cette grande idée. Vauban agrandit Toulon ; sur le golfe de Gascogne il construisit le fort d'Andaye. Il fortifia la Rochelle et Brest. Ses plans sur Cherbourg ne furent repris que sous Louis XVI. Les travaux du Havre restèrent inachevés.

Ajoutons à tous les chefs-d'œuvre de l'ingénieur des inventions spéciales de la plus haute utilité. Il découvrit la *douille*, qui permit aux fantassins de tirer tout en gardant la baïonnette au bout du fusil. Il imagina les *parallèles*, le tir à ricochet, les boulets creux. Attentif aux œuvres de la paix comme aux travaux de la guerre, il

s'inquiétait des canaux à creuser et des écluses à établir, et donnait à ce sujet d'excellents conseils.

Ses conseils, souvent écoutés, furent repoussés avec hauteur et dédain par Louis XIV, le jour où ils s'appliquèrent au gouvernement de l'État. Excédé, comme tant d'autres esprits supérieurs, des maux de cette époque et des souffrances de ses concitoyens, Vauban présenta au roi des Mémoires où il indiquait des réformes nécessaires. L'ouvrage éloquent fut saisi comme sacrilége et brûlé de la main du bourreau. Vauban mourut à soixante-quatorze ans, comme Racine, consumé de chagrin et achevé par cette royale ingratitude. Mais par sa mort même, comme par sa vie entière, il avait mérité que Saint-Simon ajoutât pour lui un mot nouveau à la langue, le mot glorieux de *patriote*.

LXXIX

LULLI[1] — QUINAULT[2]

Nous ne saurions séparer ici ces deux hommes, qu'une collaboration continuelle a unis. Lulli et Quinault représentent pour nous l'expression la plus haute de l'art musical au théâtre sous Louis XIV. — Le Florentin Lulli appartient bien à la France, où il vint fort jeune, amené par le chevalier de Guise, à qui il plut par sa vivacité. On a lieu de penser que le protecteur ne tint pas très-scrupuleusement ses promesses, et que le protégé n'eut d'autre ressource que d'entrer en qualité de marmiton chez mademoiselle de Montpensier. Il se délassait avec un mauvais violon; son talent précoce le fit remarquer. Il eut des maîtres et devint bientôt un maître lui-même. Chassé de chez Mademoiselle pour avoir écrit de la musique sur des paroles satiriques composées contre cette princesse, il se fit recevoir

[1] Né en 1633, mort en 1687.
[2] Né en 1635, mort en 1688.

dans la grande bande des violons du roi. Louis XIV, l'ayant entendu jouer, fut tellement satisfait de lui, qu'il créa, à son intention, la bande des petits violons, et lui en donna la direction, encore qu'il n'eût que dix-neuf ans.

A cette époque, le roi se plaisait à organiser des *ballets* ou *mascarades;* il y dansait avec une majesté et une grâce que la cour admirait. C'est pour ces spectacles que Molière composa la *Princesse d'Élide*, l'*Amour médecin*, avec des divertissements dont Lulli écrivit les morceaux. De plus, notre Florentin joua avec beaucoup de verve le rôle de *Pourceaugnac* et celui de *Mufti* dans le *Bourgeois gentilhomme*.

La faveur dont Lulli jouissait à la cour n'avait pas de bornes. Dans l'espace de vingt ans, outre les gratifications sans nombre qu'il reçut, il obtint du roi neuf brevets et des lettres patentes (1672) qui lui accordaient la permission d'établir à Paris une Académie royale de musique (Opéra). Lulli fut non-seulement un directeur infatigable, mais encore un créateur; tout était à former, acteurs, danseurs, orchestre. Il trouva le temps de produire dix-neuf opéras, en collaboration avec Quinault, dont il avait su deviner le talent spécial, et qu'il s'attacha par un traité. Tant qu'il vécut, la prospérité de son théâtre fut continuelle. Cependant Lulli donnait aussi des heures à l'orgie; homme de plaisir, esprit plein de boutades comiques, il était recherché par les grands seigneurs, qui allaient souvent chez lui le voir travailler. Pendant une maladie grave qu'il eut avant la représentation d'*Armide*, son confesseur avait exigé qu'il brûlât la partition de cet opéra. Le prince de Conti étant allé le voir le même jour : « Eh quoi ! Baptiste, lui dit ce prince, tu as pu jeter au feu un si bel ouvrage? — Paix, paix, monseigneur, répondit-il, j'en ai une autre copie. » Il n'avait que cinquante-quatre ans lorsqu'il mourut, à la suite d'un accident. Il laissait six enfants, quatre bonnes maisons et des œuvres considérables par le nombre, si l'on songe qu'il composa plus de douze tragédies lyriques, des mascarades, des ballets, des symphonies, des airs religieux, etc., etc.

La musique de Lulli a vécu plus d'un siècle; il ne fallut rien moins que Gluck pour détrôner ce maître tant attaqué, tant critiqué,

mais toujours vainqueur. Combien il est à regretter que chez Lulli le caractère n'ait pas été à la hauteur du talent! C'était un fourbe, un flatteur, plat avec les grands, despote avec les petits.

La tradition fait naître Quinault chez un boulanger de la rue de Grenelle. Il se poussa sous les auspices du poëte Tristan l'Ermite. Son goût l'entraînait vers le théâtre, où, depuis les *Rivales*, par quoi il débuta, il donna, chaque année, une ou deux pièces. Boileau, d'abord très-sévère à son égard, lui rendit plus tard pleine justice. Si l'on considère que Quinault épousa une femme très-riche qu'il aimait; que sa fortune lui permit d'acheter des charges importantes; que le succès de ses opéras le fit décorer par Louis XIV du cordon de Saint-Michel, auquel le roi joignit le brevet d'une pension de deux mille livres; enfin qu'il fut de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, on peut affirmer que Quinault fut un homme heureux. Pour juger de son talent, de la douceur et de l'harmonie de sa poésie, qui était par elle-même de la musique, il suffit de lire son *Atys* et son *Armide*.

Il laissa une fortune évaluée à trois cent mille livres, ce qui ne l'avait pas empêché de se plaindre en ces termes de sa trop nombreuse lignée :

> C'est, avec peu de bien, un terrible devoir
> De se sentir pressé d'être cinq fois beau-père.
> Quoi! cinq actes devant notaire
> Pour cinq filles qu'il faut pourvoir!
> O ciel! peut-on jamais avoir
> Opéra plus fâcheux à faire?

LXXX

CATINAT

NÉ EN 1637 — MORT EN 1712

L'homme que les soldats appelaient le père *la Pensée*, parce qu'ils le voyaient toujours grave et réfléchi ; l'homme auquel Louis XIV

rendait cet hommage lorsqu'il eut été nommé maréchal de France : « C'est la vertu couronnée ; » Catinat, en un mot, fut le plus parfait modèle du héros chrétien. La France a sujet d'être fière de lui avoir donné le jour. Catinat a illustré nos annales, si riches cependant en mérites supérieurs.

Sa famille appartenait à la classe parlementaire. Nicolas de Catinat, né le seizième[1], était destiné à ne pas sortir de l'enceinte du Palais ; ayant perdu une cause dont la bonté lui semblait incontestable, il se dégoûta du barreau et se fit soldat.

Une action d'éclat, pendant le siége de Lille, lui valut son entrée dans le régiment des gardes. Appartenir à ce corps, qui opérait sous les yeux du roi, c'était le meilleur moyen d'être remarqué. Catinat fit plusieurs campagnes, fut blessé à la bataille de Senef, et donna de fréquentes preuves de sa valeur. A la paix de Nimègue il était commandant à Dunkerque, avec le grade de brigadier.

Il concourut à la prise de Philisbourg (1688) et à celle de toutes les places de l'électorat de Cologne. Deux ans après, envoyé en Savoie avec vingt mille hommes, il sut reconnaître que le duc Victor-Amédée se jouait de la France pour gagner du temps et recevoir les renforts du prince Eugène ; il devança l'attaque d'un ennemi nombreux, choisit son terrain et gagna la bataille de Staffarde. Si, par la faute de son lieutenant Feuquières, il se vit fermer la route de Turin, du moins répara-t-il cet échec par l'éclatante victoire de la Marsaille.

La paix conclue, il se retira à Paris, dans une modeste maison de la rue de la Sorbonne. L'été, il vivait à Saint-Gratien, petite campagne qu'un banquier de nos jours rougirait d'habiter.

Ses campagnes de 1701 et 1702, en Italie, ne furent pas heureuses ; il est vrai que les revers doivent être attribués uniquement à la présomption des généraux qui l'entouraient et dominèrent sa sagesse. Catinat ne faisait que travailler à réparer les fautes du maréchal de Villeroi.

Il rentra dans sa retraite de Saint-Gratien, où le suivit l'amitié des

[1] A Paris, le 1er septembre 1637.

Fénelon, des Vauban, de mesdames de Sévigné et de Coulanges. Quelques fragments nous sont restés de ses réflexions sur les guerres d'Italie; on aime surtout à relire sa correspondance avec Vauban.

Sa noble vie est pleine de traits de modestie et de désintéressement. Dans les bulletins de ses victoires, il parlait de tout le monde, excepté de lui. Bon pour le soldat, il ne songeait à ses propres besoins que lorsque ceux des autres étaient satisfaits. Il eut des mots dignes d'être enregistrés par Plutarque. A l'affaire meurtrière de Chiari, comme il essayait de rallier encore les troupes, un officier lui dit : « Où voulez-vous que nous allions ? A la mort ?

— Il est vrai, répondit le maréchal : la mort est devant nous, mais la honte est derrière ! »

Et quel trait de modestie encore il nous reste à citer ! En 1705, le roi voulut le faire chevalier de ses ordres ; mais Catinat refusa. Comme sa famille se plaignait vivement du tort que ce refus allait lui infliger : « Si je vous fais tort, répondit-il, rayez-moi de votre généalogie. »

LXXXI

LUXEMBOURG

NÉ EN 1628 — MORT EN 1695

Fils du malheureux comte de Boutteville, qui paya de sa tête le tort de s'être battu en duel, contrairement aux ordonnances du cardinal de Richelieu, François-Henri fut adopté par sa tante, la princesse de Condé, la mère du vainqueur de Rocroy. Cette parenté étroite, aussi bien que la vive intelligence du jeune comte de Boutteville, explique que Condé voulut se l'attacher, l'emmena en Catalogne, et, l'année suivante, lui fit partager l'honneur de la victoire de Lens. A vingt ans, Boutteville était maréchal de camp, et ce n'était pas sa haute naissance qui l'avait sitôt conduit si loin.

Les troubles de la Fronde le mirent dans les camps où fut Condé,

c'est dire qu'il vint un moment où Boutteville combattit avec les Espagnols. Il se distingua dans la plupart des actions meurtrières qui précédèrent la bataille des Dunes. Du moins, s'il avait eu la triste fortune de servir contre son pays, sut-il montrer, lors de la conclusion de la guerre, que son dévouement pour Condé l'avait seul détourné de son devoir. Le roi d'Espagne lui ayant envoyé en cadeau une somme de soixante mille écus, Boutteville refusa en disant : « Je n'ai jamais entendu être au service du roi d'Espagne; je ne recevrai de bienfaits que de la main de mon roi. » Un brillant mariage vint le récompenser de son désintéressement : il épousa, en 1661, l'héritière de l'illustre maison des ducs de Luxembourg, dont il prit le nom et les armes.

Désormais Luxembourg apprend son nouveau nom à la victoire. Il marche avec le roi et Condé à la conquête de la Franche-Comté. Il vengea son roi des attaques continuelles de la Hollande, conquit la province d'Utrecht, battit le prince d'Orange sous les murs de Voerden, pénétra sur la glace dans le cœur du pays, s'empara de Swamerdam et de Bodegrave, revint retrouver le roi au siége de Maëstricht; puis, forcé d'évacuer la Hollande, fit une admirable retraite avec seize mille hommes seulement.

Nommé maréchal de France après la mort de Turenne, il conquit la principauté de Montbéliard; puis, revenant en Flandre, prit Valenciennes, Cambrai, et gagna sur le prince d'Orange la bataille de Cassel. La paix de Nimègue suivit tous ses succès, que nous ne pouvons enregistrer qu'en partie.

Ce fut alors que le glorieux Luxembourg se vit impliqué dans l'affaire des poisons, accusé d'avoir un commerce avec le diable et d'avoir voulu faire périr sa femme, le maréchal de Créquy et diverses autres personnes. La haine de Louvois, entièrement secondée par le lieutenant de police la Reynie, fit décréter le maréchal de prise de corps par la chambre de l'Arsenal. — Luxembourg dédaigna de fuir. Il se rendit de lui-même à la Bastille, où sa détention dura quatre mois. On eut l'infamie de le tenir dans une chambre étroite et sans air; sa santé, si précieuse pour la France, s'y altéra sans pouvoir jamais depuis se remettre complétement.

Bien qu'absous par arrêt du 14 mai 1680, Luxembourg eut à subir une disgrâce de dix ans.

Louis XIV comprit enfin son intérêt en remettant le maréchal à la tête d'une armée; et celui-ci se vengea noblement de l'ingratitude du roi en lui gagnant les batailles de Fleurus et de Steinkerque. Il ne pouvait mieux terminer sa grande existence de prouesses que par la victoire de Nerwinde. Les fatigues de la guerre, les chagrins, les souffrances de la prison, avaient détruit sa santé. Il mourut à Versailles le 31 décembre 1694, au bout de quatre jours de maladie.

Quelques services qu'il ait rendus à Louis XIV, ce roi l'estima plus qu'il ne l'aima. Il le défendit mal contre la haine des courtisans. La gloire seule a dignement payé le grand général de qui madame de Maintenon a dit : « *Qu'il prenait des villes et gagnait des batailles en badinant.* »

Luxembourg avait l'humeur joviale et la repartie vive, comme tous les bossus. On lui disait, un jour, que les ennemis se moquaient de sa difformité.

— Comment, répondit-il, peuvent-ils rire de mon dos? ils ne l'ont jamais vu.

LXXXII

LA BRUYÈRE

NÉ EN 1639 — MORT EN 1696

La Bruyère, ce moraliste judicieux, ce penseur qui sut revêtir l'inspiration des meilleures formes de style, cet écrivain brillant et solide à la fois qui n'a pas vieilli, — nous semble avoir été l'homme le plus heureux du dix-septième siècle, en ce sens qu'il n'a pas eu d'histoire. Tout ce qu'on sait de lui peut se résumer en quelques lignes.

Digitized by Google

Né en 1639 à Dourdan, il remplissait à Caen les fonctions de résorier de France, lorsqu'il fut appelé dans la capitale par Bossuet pour enseigner l'histoire, sous sa direction, au duc Louis de Bourbon, petit-fils du grand Condé. La bienveillante amitié de ce prince lui accorda une pension de trois mille livres dont la Bruyère jouit jusqu'à sa mort, c'est-à-dire jusqu'à l'année 1696.

Voilà tout ce qu'on connaît. Pas d'anecdotes, pas de mots, pas d'événements. Seulement il est notoire que la Bruyère était d'un caractère doux, d'un commerce sûr, qu'il avait pour amis les écrivains célèbres de son temps et qu'il dut observer beaucoup le monde pour l'avoir peint avec tant de fidélité. On pense qu'il s'est désigné lui-même dans le philosophe indépendant et modeste dont il a tracé le portrait. Il était de l'Académie française, et, au témoignage de l'abbé Fleury, son successeur, il y laissa de vifs regrets.

Ainsi la Bruyère est tout entier dans ses immortels écrits. Il s'essaya d'abord en traduisant Théophraste : ce fut pour lui un acheminement à peindre son propre siècle. Type parfait du vrai moraliste, son but fut « d'être utile sans irriter l'amour-propre, sans décourager la vertu[1]. » Il résuma les vices et les ridicules au simple point de vue comique; il les mit en action, à la manière de Molière, sans haine, sans parti pris. Sous sa plume, tous les personnages contemporains entrèrent en scène. « Personne n'a fait ressortir d'une façon plus dramatique les divergences morales produites par la diversité des états ou par la bizarrerie des passions. L'homme de robe, d'épée ou de finance, le courtisan et le bourgeois, le riche et le pauvre, le flatteur, l'ambitieux, l'avare, l'impertinent, la femme joueuse, la femme dévote, la femme coquette, toutes les conditions, tous les rangs, tous les âges, viennent se faire flageller sous les coups d'une spirituelle raillerie, d'une ironie incisive ou d'une chaleureuse indignation... Il dit la vérité aux grands et aux petits; il la dit à tout le monde, parce que, n'étant pas ambitieux, il n'a besoin de flatter personne[2]. »

[1] A. Bignan.

[2] *Idem.*

Du vivant même de la Bruyère on fit des *clefs* destinées par la malveillance à trahir l'anonyme des personnages qu'il avait étudiés. Il désavoua ces listes. Aujourd'hui, l'intérêt qu'elles pouvaient exciter s'est considérablement amoindri; peu nous importe que *Ménalque* soit le duc de Brancas, *Plancus* M. de Louvois, *Théagène* le grand prieur de Vendôme, etc. Ses satires sont pour nous le tableau immense de l'humanité; car les types qu'il a offerts à notre méditation vivront aussi longtemps qu'il y aura des hommes.

LXXXIII

MADAME DE SÉVIGNÉ

NÉE EN 1627 — MORTE EN 1696

Ce fut aussi un peintre de portraits que madame de Sévigné, et sa galerie durera autant que celle de la Bruyère. Seulement elle va droit au fait, en sa qualité de grande dame, et elle ne craint pas de lever les masques et de nommer les gens. Elle le craint d'autant moins qu'elle n'écrit pas pour être imprimée. Heureuse circonstance qui a donné à ses lettres tout le charme du naturel, de l'abandon, de la négligence, en un mot toutes les qualités qui constituent le vrai style épistolaire. C'est son cœur qui dicte, souvent sa malice qui écrit; jamais son amour-propre n'est en jeu. Ce carré de papier qu'elle va si bien remplir et où elle racontera soit le mariage de la grande Mademoiselle, soit la mort déplorable de M. de Turenne, soit le suicide tragico-comique de Vatel, ne sera pas mis sous enveloppe avec une adresse à la postérité. Certes, ni Balzac ni Voiture n'étaient épistoliers de cette manière-là.

Dès le berceau le malheur frappa Marie de Rabutin-Chantal. Son père fut tué, à la tête d'une troupe de volontaires, en s'efforçant de repousser les Anglais qui tentaient une descente dans l'île de Ré. Sa mère succomba, peu de temps après, au chagrin : l'oncle de Marie,

l'abbé de Coulanges, devint le protecteur de la jeune orpheline. C'est cet excellent homme que madame de Sévigné appelle *Bien-Bon*. Marie fut élevée au château de Sully, et reçut une forte éducation qui comprit le latin, l'italien et l'espagnol. Ménage et Chapelain, qui venaient fréquemment au château, prodiguèrent leurs soins à cette brillante intelligence. A dix-huit ans, Marie de Rabutin-Chantal, déjà présentée à la cour, était, avec son esprit, sa bonté et sa dot de cent mille écus, un des premiers partis de France. On lui fit épouser le marquis de Sévigné, maréchal de camp et gouverneur de Fougères. Il l'emmena à sa triste solitude des *Rochers*, en Bretagne. C'est là qu'elle devint mère de deux enfants, oubliant dans les caresses de son fils et de sa fille le chagrin que lui causait l'humeur inconstante du marquis.

Celui-ci tomba enfin, victime de sa conduite dissipée. Il fut tué en duel par le chevalier d'Albret.

Veuve à vingt-quatre ans, madame de Sévigné déploya une admirable fermeté. Elle fit face à tout; elle répara le désordre que le marquis, par sa prodigalité, avait mis dans ses affaires; elle se consacra à la fortune et à l'éducation de ses enfants; et le monde ne la revit qu'au jour où sa tâche fut achevée.

En 1663 elle présenta sa fille à la cour. Elle avait alors trente-six ans, et le temps avait respecté ses grâces naturelles. On la surnomma *Mère Beauté*. Dans un orgueil facile à comprendre et à excuser, elle proclamait son enfant « *la plus jolie fille de France.* » Les prétendants ne manquèrent pas; il y en avait de riches, de jeunes, de beaux. Cependant le comte de Grignan, déjà veuf de deux femmes, presque ruiné et d'un extérieur peu agréable, fut préféré. C'est que le comte de Grignan, lieutenant général du gouvernement de Provence, était en haut crédit à la cour, et que madame de Sévigné et sa fille voulurent surtout, dans ce mariage, satisfaire leur vanité.

M. de Grignan emmena sa femme en Provence. Ne nous plaignons pas d'une séparation qui nous a valu la correspondance de madame de Sévigné.

C'est désormais dans ses lettres qu'est la vie de la spirituelle

marquise. Elle écrit souvent, elle écrit toujours, et tant mieux pour nous.

On lui a reproché ses jugements littéraires, et entre autres sa partialité pour Corneille contre Racine. Mais, en admirant Corneille de préférence à son harmonieux rival, madame de Sévigné ne faisait que rester fidèle à un culte de jeunesse. Ce fut la même générosité qui la porta à défendre les reclus de Port-Royal contre leurs redoutables adversaires : elle les avait connus, elle aimait leurs personnes ; et, d'ailleurs, Port-Royal était une fondation de sa famille.

Ce fut à Grignan qu'elle mourut, le 18 avril 1696, après dix jours de maladie : elle envisagea sa fin avec calme et résignation.

Trente ans s'écoulèrent avant la première publication de ses lettres. Ainsi, contrairement à tant d'auteurs qui meurent de leur vivant, madame de Sévigné n'a jamais plus vécu que depuis sa mort.

LXXXIV

BOILEAU

NÉ EN 1636 — MORT EN 1711

Gilles Boileau, greffier du conseil de la grande chambre du parlement de Paris, avait tiré ainsi l'horoscope de ses fils : « Gillot est un glorieux, Jacquot un débauché, et, quant à Colin, c'est un bon garçon qui ne dira jamais de mal de personne. »

Évidemment, ce père n'avait pas le don de prophétie. Le *glorieux* se borna pour toute gloire à être de l'Académie française, le *débauché* fut un honnête chanoine, et le *bon garçon* écrivit des satires et en fit même en paroles.

Ses études terminées au collége de Beauvais, Nicolas Boileau passa tour à tour du droit à la théologie ; il fut même titulaire d'un bénéfice de huit cents livres de revenu : mais, emporté par son goût pour les lettres, il résigna le bénéfice, et, ce qui n'est pas commun,

restitua de lui-même les annuités qu'il avait reçues. Dès le collége Boileau rimait ; il était passionné pour la lecture des romans de la Calprenède et il avait commencé à forger une tragédie.

Selon l'usage, la famille de Nicolas trouva fort mauvais qu'il s'avisât de faire des vers ; d'autant plus que Gilles, le frère aîné, avait déjà jeté son dévolu sur le Parnasse, où il voulait grimper tout seul.

La mort de son père ayant permis enfin à Nicolas de suivre son goût, il se mit à écrire, et, tant par instinct naturel que parce qu'il y était incité par le caustique Furetière, il se tourna vers la satire. Comme dans les passes d'armes on brisait des lances contre un mannequin de Sarrasin, de même Boileau eut à s'escrimer contre Chapelain, Pelletier et Cotin, qui excitaient sa bile. Son audace — et il en fallait — eut pour utile effet de porter des coups mortels au mauvais goût, à l'emphase, aux *concetti* qui avaient italianisé notre littérature. Racine, jeune encore, fut un des premiers à se rallier à Boileau. Il lui disait pour le rassurer, lors du brouhaha causé par la *Satire contre les femmes :* « L'orage passera. » — Il est à remarquer que ces deux hommes célèbres différaient complétement de caractère et que cependant leur liaison fut sincère et soutenue, parce qu'elle se fondait sur l'estime réciproque et sur la conformité d'opinions littéraires. Au reste, lorsque le *tendre* Racine le voulait bien, il n'était pas moins épigrammatique que Boileau. Mais il n'eut jamais dans le ton la même brusquerie ; jamais il n'eût dit, comme Boileau à Louis XIV, lui montrant de mauvais vers de sa façon : « Sire, rien n'est impossible à Votre Majesté ; elle a voulu faire de mauvais vers, et elle y a parfaitement réussi. »

Boileau fut l'honnête homme par excellence, et c'est un fait à constater à l'honneur de celui qui décocha tant de traits malins. Il attaquait le vice, le ridicule, l'ineptie, le succès immérité, mais il respectait les personnes. En bien des occasions il prouva son désintéressement et sa délicatesse. Il ouvrait sa bourse à Cassandre et Linière, qu'il savait ne pas l'épargner. En achetant sa bibliothèque à Patru, il le força de la garder sa vie durant. Il apprend que la pension de Corneille se trouve supprimée : aussitôt il court à Versailles réclamer chaudement en faveur de l'auteur de *Cinna*, et le

roi envoie deux cents louis au sublime vieillard. Enfin, consulté par Louis XIV, qui lui demande : « Quel est l'homme de lettres qui honore le plus mon règne? » Il répond sans hésiter : « C'est Molière. »

Il n'eut qu'un tort, au point de vue de l'équité et du bon jugement : ce fut de passer la Fontaine sous silence. Heureusement pour la Fontaine, il n'avait pas besoin d'autre certificat que ses œuvres.

L'entrée de Boileau à l'Académie française fut tout un événement. Malgré la *volonté* du roi, la Fontaine, l'ami de Fouquet, fut élu en remplacement de Colbert contre Boileau, qui dut attendre jusqu'à la mort d'un autre *immortel*. Ceci avait le caractère d'une opposition marquée : Louis XIV eut le bon goût de dissimuler son mécontentement. Mais enfin Boileau fut nommé, et le roi ratifia ensemble les deux élections.

Chargés ensemble d'écrire l'histoire des campagnes de Louis XIV, Racine et Boileau s'étaient mis à l'œuvre avec ardeur, et il est à regretter que leur manuscrit ait été consumé dans un incendie.

Dans les dernières années de sa vie, Boileau fut atteint d'une surdité qui le rendit morose et sauvage. Dès 1690 il avait cessé de paraître à la cour; il ne mourut cependant qu'en 1711, à l'âge de soixante-quinze ans. Il fut enterré dans l'église basse de la Sainte-Chapelle, au-dessous de la place même occupée par le lutrin qu'il a si plaisamment chanté. Plus tard son tombeau fut transféré à Saint-Germain des Prés, où on le voit encore.

Au temps des gais soupers d'Auteuil, Boileau se plaisait à raconter l'anecdote suivante : « Un bon prêtre, à qui je me confessais, me demanda quelle était ma profession. — Poëte. — Vilain métier! et dans quel genre? — Satirique. — Encore pis. Et contre qui? — Contre les faiseurs d'opéras et de romans. — Achevez votre *Confiteor*. »

LXXXV

VILLARS

NÉ EN 1653 — MORT EN 1734

Moulins s'honore d'avoir donné naissance à ce grand homme, et le collége de Juilly d'avoir été le théâtre de ses premières études. A peine était-il entré aux pages de la grande écurie qu'il se fit remarquer de Louis XIV par son adresse dans les exercices du corps. Presque enfant encore, il éprouvait le besoin de voyager et d'observer; il trouva moyen de visiter la Hollande et la Prusse, à l'âge où l'on n'a point quitté les bancs. Rappelé par le maréchal de Bellefonds, son oncle, pour l'accompagner, comme aide de camp, dans la campagne qui allait s'ouvrir contre la Hollande, il reçut le contre-coup de la disgrâce imprévue du maréchal, et s'estima heureux d'être admis, à titre de volontaire, dans le corps dont le roi lui-même prenait le commandement. Villars se distingue au passage du Rhin, aux siéges d'Orsoy, de Doesbourg, de Zutphen. On le voyait partout; aussi Louis XIV disait-il plaisamment : « On ne peut tirer un coup de fusil quelque part, que ce petit garçon ne sorte de terre pour s'y trouver. » — Au siége de Maëstricht il fit mieux. Le roi avait défendu aux volontaires de se porter aux attaques sans sa permission expresse : Villars ne tint compte de la défense, et profita de la nuit pour se glisser dans les rangs des grenadiers qui allaient attaquer le chemin couvert. Il faillit périr dans cette entreprise, au succès de laquelle il contribua par son intrépidité. Pour se justifier auprès du roi, il répondit « qu'il avait voulu apprendre à faire le métier de l'infanterie. » Partout où il fut appelé, depuis, à combattre, il se signala par cette ardeur qui lui valut cette honorable prédiction du maréchal de Créquy : « Jeune homme, si Dieu te laisse vivre, tu auras ma place plutôt que personne » — A Senef, sous le prince de Condé, à Cassel, sous Luxembourg, au combat de Kocks-

berg, à l'assaut de Fribourg, à celui du fort de Kehl, il fut le même, un brave officier, n'hésitant jamais à payer de sa personne.

De la paix de Nimègue à la ligue d'Augsbourg, Villars fut employé à des négociations diplomatiques en Allemagne. En 1689, il fut nommé maréchal de camp; il commanda un corps de quinze mille hommes, qui formait la réserve du maréchal de Luxembourg, et il eût rendu de plus nombreux services si son action n'avait été paralysée par l'inimitié du marquis de Barbezieux, qui, en succédant à Louvois, son père, avait hérité de ses préventions injustes contre Villars. Cependant Louis XIV était personnellement favorable au brave général, et lui donna la plus grande preuve d'estime et de confiance en l'envoyant à Vienne, comme ambassadeur extraordinaire, au moment où s'ouvraient les négociations si difficiles pour la succession d'Espagne. La position de Villars y fut vraiment critique. Un seul homme eut le courage de voir l'ambassadeur français; ce fut le prince Eugène. Sa mission dura trois ans, et il y déploya autant de patience que d'habileté. Sa récompense fut d'aller rejoindre Catinat, qui avait le commandement de l'armée d'Allemagne. Une occasion favorable s'offrit à lui de commander enfin en chef, quand il fut envoyé au secours de l'électeur de Bavière. C'était en 1702; Villars avait alors quarante-neuf ans.

On peut dire qu'il fit une campagne merveilleuse. La manière dont il tourna les Impériaux, en évitant les défilés de la forêt Noire et passant le Rhin à Huningue; l'attaque de Neubourg; l'occupation des hauteurs de Tulick; la présence d'esprit avec laquelle Villars ressaisit la victoire, qu'une méprise des soldats allait lui faire perdre, tout donna à cette expédition le caractère vif et hardi de nos guerres modernes, où la baïonnette a tant de fois décidé le succès. Les soldats eux-mêmes acclamèrent Villars maréchal de France, et Louis XIV fit comme les soldats.

Après avoir eu à surmonter des difficultés inouïes, il opéra enfin sa jonction avec l'électeur de Bavière. Il voulait entraîner ce prince à marcher sur Vienne; mais les irrésolutions de son timide allié s'effrayèrent de ce plan énergique. D'ailleurs, Villars, qui comptait à Versailles une foule d'ennemis puissants, était paralysé par les

ordres de la cour. Il demanda son rappel et l'obtint; avant de quitter l'électeur, il lui avait gagné une bataille à Hochstett, nom si funeste à la France l'année suivante.

Il utilisa ses loisirs en domptant la révolte des *Camisards* dans les Cévennes, révolte qui n'eût certes pas pris d'aussi grands développements si elle n'eût été secondée par l'Angleterre et la Savoie.

Les ennemis de Villars l'ont accusé d'avidité; ce reproche tomberait devant l'offre généreuse qu'il fit au roi, en 1704, d'abandonner les émoluments de ses places. Louis XIV défendit constamment le maréchal contre la haine, et eut le bon esprit d'utiliser ses talents extraordinaires partout où le péril pressait. Il l'envoya visiter les frontières de l'Est; Villars y forma le camp de Fronsberg, que Marlborough n'osa pas attaquer avec cent dix mille hommes. Après la bataille de Ramillies, que Villeroi perdit, Villars ramena la fortune par la prise des fameuses lignes de Stolhoffen, à quelques lieues de Strasbourg. Le soir même de cet immense succès il établissait son quartier général à Rastadt, le lendemain il occupait Stuttgard, et poussait en Franconie et en Souabe des partis qui mettaient à contribution plus de cinquante lieues de pays. Une seconde fois alors il conçut l'idée de marcher sur Vienne, et il offrit au roi de Suède Charles XII de s'unir à lui. Charles XII repoussa ce projet, qui eût mis fin à la guerre et prévenu bien des malheurs.

L'hiver de 1709 fut affreux; les soldats manquaient de pain et vendaient jusqu'à leurs armes pour s'en procurer. Envoyé comme un sauveur, Villars pourvoit aux besoins principaux; puis, le printemps venu, livre bataille à Malplaquet. On sait combien cette victoire coûta cher aux alliés, qui y perdirent trente-cinq mille hommes. Sans la blessure que reçut Villars, le dénoûment eût été tout autre. Ce ne fut qu'en 1711 que Villars put reprendre d'une manière active son commandement. Tout semblait perdu alors; la mort avait moissonné la famille royale. Les calamités accablaient Louis XIV; mais la Providence avait marqué à Denain le terme des maux de la France.

Personne n'ignore que les alliés avaient établi un camp retranché à Denain, sur l'Escaut, position formidable qui assurait leurs ap-

provisionnements, tandis qu'ils poussaient le siége de Landrecies. C'est sur ce point que Villars porta subitement son attaque, et ce fut avec une incroyable vigueur qu'il força une suite non interrompue de retranchements et de redoutes, qui s'étendait dans un espace de plus de trois lieues. Le prince Eugène accourt; ses troupes sont hachées. Villars, ne songeant qu'à profiter de sa victoire, va investir Marchiennes, principal dépôt de l'ennemi; il s'en empare, reprend plusieurs places, fait mettre bas les armes à plus de cinquante bataillons, oblige Eugène de se retirer jusqu'à Bruxelles, reporte la guerre sur le Rhin, prend Spire, Landau, Fribourg, et peut enfin traiter de la paix; ce fut la paix d'Utrecht.

Fidèle à la mémoire de Louis XIV, Villars défendit dans le parlement les dispositions qu'avait faites le feu roi. Il eut l'estime du Régent et l'amitié de Louis XV, qui se plaisait à lui entendre raconter ses batailles. La mort du cardinal Dubois, qui n'aimait pas le grand capitaine, affermit le crédit de Villars. Le Régent avait le bon esprit de le consulter sur tout ce qui concernait les départements de la guerre et des affaires étrangères; mais nous avons le regret de dire que le cardinal Fleury opposa trop souvent dans le conseil son influence à celle du maréchal. Celui-ci cependant fut chargé, à l'âge de quatre-vingt-un ans, de commander l'armée qui allait opérer en Italie. Il retrouva en face de l'ennemi sa vigueur d'autrefois; car, « trop vieux pour attendre, » il entreprit, au cœur de l'hiver, et accomplit la conquête du Milanais et du duché de Mantoue. Mais les fatigues de deux campagnes l'avaient épuisé; en repassant par Turin, il sentit que Dieu lui envoyait le suprême repos. Une fin chrétienne couronna cette vie de quatre-vingt-deux ans, qui avait été si glorieusement pleine.

Villars a laissé des *Mémoires;* le premier volume seul est de lui, les deux autres sont l'œuvre d'un compilateur.

LXXXVI

LES MARINS

ANGO — JACQUES CARTIER — D'ANNEBAUT — D'ESCOUBLEAU DE SOURDIS LE MARQUIS DE BRÉZÉ — ABRAHAM DUQUESNE[1] — DUGUAY-TROUIN[2] — TOURVILLE[3] — JEAN BART[4] — LE COMTE DE FORBIN

La liste des navigateurs que la France a inscrits dans ses glorieuses annales serait assurément fort longue, comme celle de ses grands hommes en tout genre. Forcé de nous borner, nous ne remonterons pas au delà du seizième siècle, où deux noms éclatants, Ango et Jacques Cartier, appellent notre respectueuse attention.

Ango était de Dieppe, et à deux lieues de là, à Varangeville, on montre encore sa maison. Entreprenant comme la plupart de ses compatriotes, il alla en Afrique et longea les côtes des Grandes-Indes. Ces voyages et le négoce dont ils furent l'occasion enrichirent Ango, qui revint habiter Dieppe, où il étala un luxe extraordinaire pour l'époque. Quand François Ier visita la ville, ce fut l'opulent armateur qui le reçut, et le récit des fêtes qu'il donna au souverain semble tenir de la féerie. Pour récompense il fut nommé gouverneur de Dieppe.

Pour montrer jusqu'à quel point allait l'importance d'Ango, il suffit de dire qu'il équipa et envoya une flotte contre Lisbonne, pour punir les Portugais d'avoir, en pleine paix, capturé un de ses vaisseaux, et il obtint satisfaction. Plus tard, la ruine succéda à ses prospérités, et le chagrin le délivra d'une vie qui, privée de faste, ne pouvait plus lui être qu'à charge.

Plus utile encore à son pays, Jacques Cartier (de Saint-Malo) a été le premier navigateur qui nous ait fait connaître le fleuve

[1] Né en 1575, mort en 1628.
[2] Né en 1610, mort en 1688.
[3] Né en 1673, mort en 1736.
[4] Né en 1642, mort en 1701.
[5] Né en 1650, mort en 1702.

Saint-Laurent. Philippe de Chabot, grand amiral de France, devina le mérite de Cartier, approuva son projet de visiter l'Amérique septentrionale, autrement dit les *Terres-Neuves*, et présenta le brave marin à François I^{er}.

Cartier, autorisé par le roi, partit de Saint-Malo, en avril 1534, avec deux navires et cent vingt-deux hommes d'équipage. A la suite d'une navigation heureuse il vint mouiller sur la côte orientale de Terre-Neuve; ensuite il remonta au nord et entra dans le détroit de Belle-Isle. Lorsqu'il arriva à l'embouchure du Saint-Laurent, il n'osa s'y engager à cause du mauvais temps et de la violence des courants; mais il y revint dans une seconde expédition, et pénétra fort avant. Il avait l'art de se concilier l'esprit des indigènes. Pendant l'hiver, le scorbut, maladie nouvelle chez les gens de mer, décima ses équipages; il fut obligé d'abandonner un de ses bâtiments, faute de bras pour le manœuvrer.

Un troisième voyage, entrepris en 1540, ramena Cartier dans le Saint-Laurent.

Telle fut l'origine de nos établissements du Canada.

En Europe, l'honneur de notre marine était dignement soutenu par D'ANNEBAUT, amiral de France, lequel, conjointement avec le baron DE LA GARDE, général des galères, s'empara de l'île de Wight, opéra des descentes en Angleterre, défia la flotte anglaise, qui n'osa bouger, bien qu'elle fût de cent soixante voiles, et rentra après avoir montré le pavillon de la France maître de la mer.

Mais ce n'était qu'un avantage momentané : notre marine tomba peu à peu durant les guerres civiles. Le cardinal de Richelieu entreprit de la relever, et, disons-le, il sut discerner un grand homme de mer dans HENRI D'ESCOUBLEAU DE SOURDIS, archevêque de Bordeaux, qui l'avait accompagné au siége de la Rochelle.

La France n'eut jamais de plus intrépide guerrier, de plus habile marin que ce prélat. Énumérer les victoires de l'archevêque de Bordeaux, c'est une véritable difficulté. — Il parcourt tout le littoral de l'Océan pour le mettre en état de défense et pour armer une flotte dont il dirigera les opérations avec le titre de *chef des conseils en l'armée navale*. Cette flotte passe dans la Méditerranée et y bat

les Espagnols; elle fait cesser aussi les déprédations des Barbaresques. — En 1638, de Sourdis est chargé de seconder avec vingt-six voiles les opérations de l'armée d'invasion du Roussillon. Il attaque à Guétaria, dans le golfe de Gascogne, une flotte espagnole composée de quatorze galions, deux vaisseaux et trois frégates, et la réduit en cendres. Il finit par inspirer une terreur telle à l'ennemi, que celui-ci n'osait plus l'attendre : ce fut ainsi qu'après avoir prolongé le défi tout le long de la côte d'Espagne, de Sourdis rentra triomphant à Belle-Ile. Quand il s'agit de bloquer Tarragone, il fit plusieurs fois éprouver des pertes sensibles à l'ennemi.

Son digne successeur, le marquis de Brézé, vainquit, à la hauteur de Barcelone, une flotte de quarante-huit vaisseaux espagnols, et la poursuivit à outrance jusqu'aux îles Baléares.

Tombée complétement sous la minorité de Louis XIV, notre marine prit avec le grand roi, avec Colbert, son infatigable ministre, une puissance qu'elle n'avait jamais connue à un égal degré. Et, de même que, pendant ce prodigieux règne de soixante-douze ans, toutes les supériorités des lettres et des arts se groupèrent autour du souverain, de même la Providence voulut envoyer à ce roi qui aspirait à la prépondérance maritime les Duquesne, les Tourville, les Duguay-Trouin, les Jean Bart.

Abraham Duquesne se présente le premier par la date de sa naissance (1610). Il appartient à Dieppe, comme Ango. Rien ne dérangea sa vocation; la mer l'appelait, et il y fut poussé par sa famille. Il était à peine hors de l'enfance qu'il avait visité nos principaux ports, étudié la construction et entrepris plusieurs voyages sur des vaisseaux marchands. Il eut le bonheur de servir d'abord sous les ordres de cet amiral prélat, de cet intrépide de Sourdis dont nous avons parlé précédemment. Il se trouvait à l'attaque des îles Saint-Honorat et Sainte-Marguerite, qui furent prises aux Espagnols. Comment n'eût-il pas été brave, il combattait sous les yeux de son père ! Mais, dans l'expédition des îles de Lérins, ce père, dont Duquesne était justement fier, fut tué à bord de son navire, et le jeune homme jura de le venger. Il tint parole.

Ses exploits en Biscaye, à Loredo, dans le golfe de Naples, sur la

côte de Catalogne, furent prodigieux. Il contribua à toutes les victoires navales remportées sur les Espagnols.

Pendant la Fronde, il n'y eut rien à faire pour la marine. Impatient de son inaction forcée, Duquesne alla offrir ses services à la Suède alors en guerre avec le Danemark. On doit bien penser qu'une telle épée fut acceptée avec reconnaissance. Grâce à Duquesne, la flotte danoise fut écrasée dans deux rencontres. Mais le héros pensait à sa patrie et s'indignait de combattre pour d'autres que pour elle. Il revint en France assez à propos, car il s'agissait d'empêcher les Espagnols de secourir Bordeaux révolté contre la régente. Il arma une escadre à ses frais, partit, rencontra en route les Anglais, qu'il battit, et ferma aux Espagnols l'entrée de la Gironde. Anne d'Autriche reconnut ce service important par le don du château et de l'île d'Indret en Bretagne.

La guerre de 1672, entre la France et la Hollande, alors la première puissance navale, mit en pleine évidence le courage et les talents de Duquesne. A la bataille de South-Bay, Duquesne commandait la seconde division de l'escadre française. La nuit seule put mettre fin à une lutte acharnée qui, au dire de Ruyter, fut la plus terrible qu'il eût jamais vue.

En 1674, Duquesne fut envoyé en Sicile avec le duc de Vivonne pour secourir Messine révoltée contre les Espagnols. Ceux-ci trouvèrent l'appui de la Hollande et de Ruyter. La partie étant trop inégale, Duquesne vint à Versailles solliciter des renforts. Louis XIV eut la sagesse de le nommer lieutenant général de ses armées navales, quoiqu'il ne fût pas noble, et de lui confier trente vaisseaux de ligne.

Le moment était solennel. Duquesne atteignit Ruyter à la hauteur de l'île Stromboli, le 7 janvier 1676. — La bataille s'engagea, et la victoire resta au glorieux Dieppois. Le 22 avril, il y eut, dans le golfe de Catane, une seconde bataille qui devint une effroyable mêlée. Ruyter y fut atteint mortellement d'un boulet.

Sans laisser aux alliés vaincus le temps de respirer, Duquesne les poursuivit à Syracuse et acheva de les écraser dans la baie de Palerme.

Pour mettre fin à la piraterie des Barbaresques, Duquesne fit contre

Digitized by Google

Alger deux expéditions, et il mena si rudement les forbans, que ceux-ci implorèrent chaque fois grâce.

La ville de Gênes avait insulté la France. Duquesne, le terrible redresseur de torts, fut envoyé : au bout de trois jours, il avait incendié trois cents maisons, renversé plusieurs palais et détruit l'arsenal. Le doge fut forcé de venir à Versailles solliciter la clémence de Louis XIV.

Ici s'arrête l'histoire de Duquesne. Tant de fatigues lui avaient rendu le repos nécessaire. Il est triste d'avoir à ajouter que la France refusa un tombeau à Duquesne parce qu'il était calviniste, et que la Suisse remplaça la patrie dans ce soin pieux.

Saint-Malo a enregistré fièrement la naissance de Duguay-Trouin (10 juin 1673). — Fils d'un marin habile, il avait été destiné à l'état ecclésiastique, et, tout en faisant sa philosophie à Caen, il étudiait beaucoup plus le plaisir qu'autre chose, lorsque la guerre éclata entre la France, l'Angleterre et la Hollande. Le jeune Duguay-Trouin se souvint de ses pères et monta, en qualité de volontaire, sur une frégate armée par sa famille. Ce premier essai fut traversé par tous les accidents possibles ; cela n'empêcha cependant pas le hardi volontaire de s'embarquer, l'année suivante, sur une autre frégate qui, à sa voix, attaqua une flotte anglaise de quinze vaisseaux marchands et en enleva trois à l'abordage. A l'âge de dix-huit ans, Duguay-Trouin s'était tellement signalé déjà, que sa famille n'hésitait pas à lui confier le commandement d'une frégate de quatorze canons. De 1691 à 1694, il prit ou brûla quantité de vaisseaux. Dans cette dernière année, il eut le malheur de tomber dans une escadre de six bâtiments anglais, et, après une résistance désespérée, fut forcé de se rendre. Il s'échappa de Plymouth, où on l'avait emprisonné, et, pour sa première revanche, alla sur les côtes d'Angleterre prendre deux vaisseaux de guerre qui escortaient une flotte de soixante voiles. En 1695, il s'empara sur les côtes d'Irlande de trois gros vaisseaux de la Compagnie des Indes richement chargés et portant ensemble cent cinquante canons. Il alla ensuite à la cour jouir de ses succès dans l'accueil favorable que lui fit le roi. — Bientôt le besoin de l'activité et la passion de la gloire le conduisirent à Port-Louis, où il

arma le *Sans-Pareil*, vaisseau anglais qu'il avait pris. Il s'en alla croiser sur les côtes d'Espagne, captura deux navires hollandais, traversa hardiment toute l'armée navale anglaise, fit rebrousser chemin à une de ses frégates qui s'était détachée pour l'attaquer et ramena sa prise. Dans une descente faite auprès de Vigo, il eut la douleur de voir un de ses frères tomber mortellement blessé. Pour le tirer de la mélancolie profonde où l'avait plongé cet événement, il ne fallait rien moins que l'occasion nouvelle de rendre à son pays d'importants services. A la tête de trois vaisseaux armés à Brest, il courut chercher la flotte de Bilbao, qu'escortait le baron de Wassenaer. Un combat terrible s'engagea; la plupart des officiers de Wassenaer furent pris ou tués; lui-même il fut fait prisonnier; une partie de la flotte ennemie fut enlevée.

Il nous serait impossible d'énumérer tous les services que Duguay-Trouin rendit à la France pendant la guerre de la succession d'Espagne. Nous nous bornerons à deux traits : en 1707, il reçut de la cour l'ordre de se réunir au comte de Forbin pour arrêter le convoi chargé de vivres et de munitions que l'Angleterre envoyait au secours de l'archiduc. Ce convoi, composé de deux cents voiles, était escorté par le *Cumberland*, de quatre-vingt-deux canons, le *Devonshire*, de quatre-vingt-douze, le *Royal-Oak*, de soixante-seize, le *Chester* et le *Rubis*, de cinquante-six. Duguay-Trouin se rend maître du *Cumberland*, du *Chester* et du *Rubis;* le *Devonshire* est en flammes et s'engouffre avec les mille hommes qu'il portait. Le *Royal-Oak* se sauve à la faveur de l'incendie. Soixante bâtiments de transport sont enlevés, et cette action brillante achève de ruiner les affaires de l'archiduc en Espagne. — Le digne pendant de cette expédition, ce fut la prise de Rio de Janeiro (1711). En onze jours, Duguay-Trouin eut achevé son œuvre et causé au Brésil un dommage de plus de vingt-cinq millions. Sa rentrée dans le port de Brest fut un triomphe. Louis XIV déjà l'avait anobli ; successivement, Duguay-Trouin fut nommé chef d'escadre, commandeur de l'ordre de Saint-Louis et lieutenant général. Dans les quinze dernières années de sa vie, ce héros éprouva de très-vives souffrances : il mourut avec calme, ayant recommandé par une lettre touchante sa famille aux bontés du roi;

car, aussi désintéressé que généreux, il ne laissait qu'une fortune médiocre. On possède de lui des *Mémoires*.

Les commencements de TOURVILLE se rattachent trop étroitement aux actes et faits de Duquesne pour pouvoir être racontés en détail. Tourville était d'une ancienne famille de Normandie : pauvre, mais protégé par le duc de la Rochefoucauld, il fut mis dans l'ordre de Malte. Il se signala d'abord par des courses contre les Barbaresques, et fut au service de Venise. Malgré le bruit qu'avait fait à Versailles son jeune courage, il ne dut un emploi dans l'armée navale qu'à la guerre de 1672. Il justifia cette faveur par sa belle conduite à la bataille de South-Bay. Il était aussi à cette sanglante bataille où périt Ruyter. Ce fut lui qui alla jusqu'en Irlande, sous les yeux de la flotte anglo-hollandaise, porter des secours au roi Jacques. Ce fut lui qui battit les alliés auprès de l'île de Wight, faisant perdre aux Hollandais quinze bâtiments.

La funeste bataille de la Hogue n'a pas entaché la gloire de Tourville. Les vents contraires empêchèrent l'illustre amiral d'opérer sa jonction avec d'Estrées. Il se trouva tout à coup en face de forces écrasantes. Au bout de douze heures d'une lutte inégale, Tourville n'était pas entamé; les éléments se mirent contre lui : quinze de ses navires, échoués à la côte, furent obligés de s'incendier pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi. Quand le roi apprit ce désastre, ses premiers mots furent : « Tourville est-il sauvé? » Puis, lorsque l'amiral se montra à Versailles, il lui dit :

« Monsieur de Tourville, je ne voudrais pas, au prix de mes quinze vaisseaux brûlés, perdre le droit de dire qu'un amiral français a battu pendant un jour entier, avec quarante vaisseaux, la Hollande et l'Angleterre. »

Huit mois après, il le fit maréchal de France.

L'année suivante, Tourville prit sa revanche en sortant de Brest avec une forte escadre pour aller intercepter un énorme convoi anglo-hollandais faisant route vers l'Espagne et le Levant. Embusqué dans la baie de Lagos, il profita de la stupeur des ennemis, et leur détruisit ou captura plus de quatre-vingts bâtiments. Ce fut le dernier exploit d'une vie usée par tant de travaux.

Parmi les hommes célèbres, il en est que le peuple adopte spécialement : parlez de Duquesne ou de Tourville à un paysan, peut-être ne vous comprendra-t-il pas; mais nommez Jean Bart, aussitôt sa sympathie s'éveillera.

L'honnête Jean Bart, né à Dunkerque en 1650, commença par l'échelon le plus bas : il fut simple mousse sur un vaisseau hollandais. La guerre de 1671 le ramena dans son pays, à l'âge de vingt et un ans, bien que, en Hollande, on lui eût offert de grands avantages pour le retenir. D'abord il fit des courses sur des navires d'armateurs dunkerquois; puis, réalisant sa part de prises, il acheta une galiote fine voilière, et, avec deux canons et trente-six hommes résolus, il donna la chasse aux Hollandais. Ses succès lui firent confier cinq frégates par ses compatriotes; avec ces forces il devint bientôt la terreur des mers. Tout navire qu'il attaquait à l'abordage était perdu. Il essuyait sans riposter la première décharge, puis s'élançait sur le bord ennemi. Les Anglais, à leur tour, firent l'épreuve de son intrépidité. A la paix, il fut nommé lieutenant de vaisseau.

En 1688, Jean Bart fut chargé, avec le comte de Forbin, d'escorter vingt vaisseaux marchands qui étaient prêts à sortir du Havre. Au milieu de la Manche, ils rencontrèrent deux bâtiments de guerre anglais, chacun de cinquante canons, et, malgré une résistance opiniâtre et furieuse, ils furent forcés de se rendre, quand leurs vaisseaux eurent été rasés de l'avant à l'arrière et que la moitié au moins de leurs équipages eut péri. On les conduisit à Plymouth, où ils furent traités assez rudement. On les mena dans une petite auberge; là, ils eurent pour cachot une chambre à fenêtres grillées. De plus, des gardes furent mis à la porte.

Pour un homme de la trempe de Jean Bart, une pareille captivité n'était pas supportable. Le hasard lui envoya un matelot ostendais, un peu son parent; ce matelot, forcé par la tempête de se réfugier à Plymouth, y avait appris l'aventure de Jean Bart, et il avait demandé à voir le prisonnier. Douze cents livres lui furent offertes s'il voulait procurer aux captifs les moyens de fuir. Tenté par la somme, il apporta une lime, qui devait servir à scier les barreaux. On mit dans le complot un chirurgien français, qui avait été chargé de soigner les

Digitized by Google

blessures de Jean Bart et de Forbin; deux mousses y entrèrent aussi. On se procura un canot, une boussole, un compas, une carte marine, quelques vivres. L'évasion fut opérée heureusement; on s'embarqua dans un coin écarté du port. Le brouillard favorisa cette fuite. Ils mirent deux jours et demi à arriver sur les côtes de Bretagne, où ils abordèrent à quelque distance de Saint-Malo, n'ayant pas fait moins de soixante-quatre lieues.

On les croyait perdus; leur retour inespéré fut salué par des acclamations de joie. Le roi leur donna à chacun une gratification et le grade de capitaine de vaisseau.

Jean Bart gagna son nouveau grade par de nombreuses prises. Il avait conduit à Bergue, en Norvége, des vaisseaux par lui capturés, et il attendait, pour quitter ce port neutre, des munitions qui devaient lui venir de France, lorsqu'il faillit être victime de sa confiance généreuse. Un Anglais, qui commandait deux bâtiments de guerre, entra dans ce même port, chercha à se lier avec Jean Bart, et, tout en lui promettant le combat en pleine mer, l'invita à dîner. Jean Bart répondit qu'entre ennemis on ne dînait qu'à coups de canon. Le capitaine anglais insista tellement, que Jean Bart se rendit à son bord, y but un peu d'eau-de-vie et y fuma une pipe; puis il dit : « Maintenant il est temps de partir.

— Non pas, dit l'Anglais; j'ai promis de vous prendre. Vous êtes mon prisonnier.

— A moi ! » s'écria Jean Bart indigné.

Et, avisant un tonneau de poudre qu'on avait tiré de la sainte-barbe, il saisit une mèche, l'allume et s'élance en disant : « Non, je ne serai pas ton prisonnier!... Le vaisseau va sauter! » Les Anglais reculent épouvantés. Cependant les compagnons de Jean Bart l'ont entendu; ils sautent dans des chaloupes, abordent, hachent en pièces une partie des Anglais et font les autres prisonniers. Jean Bart déclara le vaisseau anglais de bonne prise, vu la félonie du capitaine.

Jean Bart et Forbin ramenèrent à Dunkerque, d'où ils étaient sortis malgré le blocus, plus de cinq cent mille écus de prises. A la suite de cette brillante expédition, ils furent appelés à la cour.

Jean Bart se présente à Versailles et demande tout simplement à

voir le roi. Comme il était inconnu, on l'arrêta au passage; mais, s'ennuyant d'attendre dans une antichambre, il tira de ses poches pipe, tabac et briquet, et se mit à fumer. Quelle irrévérence! « Il n'est pas permis de fumer chez le roi, » lui dirent les gardes. Il leur répondit avec sang-froid : « J'ai contracté cette habitude au service du roi, mon maître; je crois qu'il est trop juste pour trouver mauvais que j'y satisfasse. » On courut avertir le roi qu'un homme avait l'impudence de fumer dans l'antichambre et qu'il refusait d'en sortir. « Je gage que c'est Jean Bart! dit Louis XIV en riant; qu'on le fasse entrer. » Le marin est introduit : « Jean Bart, lui dit le roi, il n'est permis qu'à vous de fumer chez moi. »

On comprendra aisément que cet accueil valut sur-le-champ à Jean Bart la popularité aristocratique. On se presse autour de lui, on l'accable de civilités, d'éloges; on lui demande : « Mais comment donc avez-vous pu faire pour sortir de Dunkerque, malgré le blocus sévère exercé par les Anglais?

— Comment j'ai fait? dit le malin corsaire. Tenez, messieurs, rangez-vous là, et supposons que vous êtes les Anglais. Voici de quelle manière je m'y suis pris. » Là-dessus il fond tête baissée sur les courtisans, les bouscule et les écarte brusquement. Il y eut plus d'une manchette froissée, plus d'une perruque dérangée; mais le roi rit beaucoup de l'aventure.

Muni d'une rescription de mille écus sur le trésor royal, Jean Bart se présenta pour être payé chez le sieur Pierre Gruin, qui demeurait au Marais. Après avoir été de porte en porte, il trouve la maison, entre sans cérémonie, pénètre jusqu'au fond de l'appartement et arrive au lieu où M. Gruin donnait à dîner à quelques personnes. « Lequel de vous est Pierre Gruin? » demanda-t-il d'une voix rude.

Le payeur répondit : « C'est moi qu'on appelle M. Gruin.

— Payez! » dit Jean Bart, lui présentant sa rescription.

M. Gruin la prend, la parcourt légèrement, passe la main par-dessus son épaule, comme pour la lui rendre, la laise tomber et dit : « Vous repasserez dans deux jours. » Jean Bart tira son sabre et s'écria : « Ramasse cela et paye tout à l'heure! » Un des convives, reconnaissant le corsaire, dit à M. Gruin : « Payez, c'est Jean Bart!

Digitized by Google

Il ne fait pas bon de plaisanter avec lui! » Le maître du logis ne se le fit pas répéter deux fois; il se leva, invita Jean Bart à le suivre et lui présenta de gros sacs. « Allons donc! dit le marin, je ne suis pas un mulet; il me faut de l'or. » Il eut de l'or.

De retour à Dunkerque, après s'être hâté de quitter la cour, où il ne pouvait que s'ennuyer, il apprit la triste nouvelle de la catastrophe de la Hogue. Une des conséquences de ce fatal événement fut un nouveau blocus du port de Dunkerque. Jean Bart trouva encore moyen de passer par les intervalles des vaisseaux ennemis avec trois frégates et un brûlot. Dès le lendemain, il rencontra quatre vaisseaux anglais, richement chargés pour la Russie, les enleva et les fit conduire dans un des ports de France. Au bout de quelques jours, il joignit une flotte de quatre-vingt-six bâtiments de la même nation, prit une partie des marchandises, fit passer les équipages sur ses vaisseaux, brûla tous ceux des ennemis, fit une descente en Angleterre vers Newcastle, incendia environ cinq cents maisons et revint à Dunkerque avec des prises qui furent estimées cinq cent mille écus. Jean Bart à lui seul vengeait la France.

Il était sous les ordres de Tourville quand la flotte marchande anglo-hollandaise fut prise ou détruite tout entière sous le canon même de Cadix. Jean Bart s'empara, avec son seul vaisseau, de plusieurs des bâtiments d'escorte.

Mais le plus grand service qu'il rendit à son pays fut de sauver un convoi de cent trente navires chargés de grains, qui venaient de Pologne en secours à la France, éprouvée par la disette. Déjà les Hollandais avaient capturé cette précieuse flotte; Jean Bart fond sur eux et la leur reprend. Ce fut une bataille terrible, où tout se fit à l'abordage, et où Jean Bart engagea avec le vice-amiral Hides de Vries un combat corps à corps, dans lequel il l'étendit à ses pieds.

La carrière de Jean Bart, qui pouvait être longue encore, parce que la force et l'énergie étaient en lui les mêmes à cinquante ans qu'à trente, se termina bien malheureusement. Il donnait des soins à un armement considérable pour la guerre de la succession d'Espagne, quand une pleurésie le tua en peu de jours. Louis XIV l'avait nommé chef d'escadre et lui avait accordé des lettres de noblesse.

Jean Bart, que Forbin a représenté dans ses *Mémoires* comme un sabreur brutal, illettré et presque idiot, était, au contraire, un homme d'un esprit fin et d'un commerce très-facile. Il avait la physionomie agréable ; il était sobre, parlait peu, était modeste et répondait à ceux qu'il entendait faire son éloge : « C'est la fortune qui m'a favorisé ; ceux qui m'ont secondé méritent autant que moi. »

LXXXVII

MADAME DE MAINTENON

NÉE EN 1635 — MORTE EN 1719

Nous avons rencontré déjà madame de Maintenon dans ce livre ; elle s'appelait alors madame Scarron. Mais, pour comprendre à quel point sa destinée fut ballottée et par quels merveilleux desseins de la Providence elle se vit portée si haut après un si humble commencement, il faut remonter jusqu'à l'enfance de Françoise d'Aubigné.

Son père, après s'être ruiné au jeu, avait été enfermé pour dettes dans une prison de Niort, où sa femme le suivit par dévouement. Ce fut dans cette prison que naquit Françoise, le 27 novembre 1735. A peine avait-elle quatre ans qu'elle fit le voyage de la Martinique, où Constant d'Aubigné était envoyé, selon une coutume du temps, qui permettait aux familles d'expatrier les jeunes gens de mauvaise conduite. Pendant la traversée, l'enfant tomba malade ; on la crut morte... Sa mère demanda à l'embrasser une dernière fois, et elle reconnut que le cœur de sa fille battait encore.

Madame d'Aubigné dirigea l'éducation de Françoise avec un soin grave et pieux ; elle en fit un esprit sérieux et parfaitement cultivé. Mais le père avait gardé ses goûts funestes, et, en mourant, il laissa la misère au logis. Il fallut revenir en France ; madame de Villette, sœur de madame d'Aubigné, prit Françoise et abusa de sa jeunesse

Digitized by Google

et de sa pauvreté pour lui faire abjurer la religion catholique. Une autre parente, madame de Neuillant, se chargea de ramener l'orpheline dans le sein de l'Église; celle-ci résista, et, pour la punir, madame de Neuillant l'envoya garder un troupeau de dindons. Les Ursulines de Niort, chez lesquelles la jeune fille fut mise ensuite en pension, réussirent mieux à la convaincre.

Nous avons dit comment mademoiselle d'Aubigné devint madame Scarron.

Elle avait vingt-cinq ans lorsqu'elle se trouva seule dans un monde qui la jugeait belle et spirituelle, qui l'aimait, la recherchait, mais ne songeait nullement à la secourir. Un jour elle se vit réduite à aller demander de la soupe à la porte d'un couvent. Le frère chargé de la distribution fut frappé de l'air noble et résigné de cette pauvre femme, et désormais il porta chez elle la portion due à son indigence. A ce même moment, madame Scarron éconduisait les grands seigneurs, qui mettaient à ses pieds des offres éblouissantes. Cette conduite admirable arriva à la connaissance d'Anne d'Autriche, qui aussitôt fit inscrire au nom de la veuve de Scarron une pension de deux mille francs.

Cette ressource minime manqua par la mort d'Anne d'Autriche; la pension fut supprimée. Ni les placets de madame Scarron, ni le crédit de ses amis, rien ne put vaincre les préventions de Louis XIV.

Madame Scarron, désespérée, allait suivre la princesse de Nemours, qui avait épousé le roi de Portugal, quand madame de Thianges lui fit connaître sa sœur, la belle Athénaïs de Mortemart, marquise de Montespan. La marquise s'opposa au départ de madame Scarron et présenta elle-même au roi un placet pour le rétablissement de sa pension.

« Encore la veuve Scarron ! s'écria le roi.

— Sire, répondit madame de Montespan, vous devriez depuis longtemps ne plus en entendre parler. »

La pension fut enfin rétablie.

Louis XIV avait eu des préventions contre madame Scarron ; ce fut lui pourtant qui la désigna pour élever les enfants de madame de Montespan. Elle apporta aux soins d'une charge qui lui avait d'abord

répugné un zèle extraordinaire; mais ses occupations ne l'empêchaient pas de continuer à répandre un charme exquis dans sa société, ce dont font foi plusieurs lettres de madame de Sévigné.

Peu à peu les dernières préventions du roi tombèrent, et alors madame de Montespan conçut une violente jalousie à l'endroit de la gouvernante de ses enfants. Les rôles changèrent; Louis XIV reconnut tout le mérite de madame Scarron, et, pour la récompenser des veilles qu'elle avait prodiguées à l'enfance maladive du duc du Maine, il lui fit présent d'une somme de cent mille livres, dont elle acheta le marquisat de Maintenon. Le roi voulut qu'elle portât ce nom et ce titre.

L'humeur dominatrice de madame de Montespan devenait insupportable; ce fut le roi qui vint se plaindre à madame de Maintenon, en qui il trouva une conseillère dévouée et sincère. Loin de flatter les passions du maître, elle lui représenta que son devoir était de mettre fin au scandale et de se rapprocher de la reine.

Madame de Maintenon avait quarante-huit ans quand la reine mourut. Quelle que fût sa modestie, il fallut bien qu'elle s'avouât que le roi l'aimait. La haine et la calomnie ont cherché à noircir sa sagesse, ses intentions, à mettre la chrétienne fervente au-dessous des favorites orgueilleuses qui s'étaient disputé le cœur du fastueux monarque; mais aujourd'hui on sait ce qu'il faut penser de ces attaques.

Le mariage de Louis XIV et de madame de Maintenon fut célébré si secrètement, que la date en est demeurée incertaine. L'archevêque de Paris, M. de Harlay, donna la bénédiction nuptiale, et les témoins furent le comte de Montchevreuil, le chevalier de Forbin et Bontemps, valet de chambre du roi.

Désormais le conseil des ministres fut tenu dans la chambre de madame de Maintenon. Malgré les accusations qui ont poursuivi la mémoire de cette femme illustre, que le roi appelait « Votre Solidité, » rien ne prouve que les rigueurs exercées contre les protestants doivent lui être imputées. N'est-ce pas elle qui dicta à l'auteur d'*Esther* des accents de commisération en faveur d'un peuple persécuté? On lui a reproché également d'avoir poussé le roi à entre-

Digitized by Google

prendre la guerre ruineuse de la succession d'Espagne. Or le principe de cette guerre n'était-il pas bon?

Madame de Maintenon serait absoute par la postérité sur le seul souvenir de sa belle et touchante fondation de Saint-Cyr, où deux cent cinquante demoiselles pauvres furent appelées à recevoir la meilleure éducation, sous les yeux vigilants de leur digne protectrice. Saint-Cyr sera l'éternel modèle des maisons d'enseignement. L'institution impériale de Saint-Denis n'a fait qu'en copier les règlements.

On a encore reproché à madame de Maintenon d'avoir assombri la vieillesse du grand roi par les pratiques d'une dévotion minutieuse et ascétique. On oublie combien de calamités publiques et privées frappèrent la fin de ce règne éclatant et y jetèrent le deuil. Louis XIV n'était plus *amusable*.

Jamais la dignité, la modération, l'ordre, la prudence de madame de Maintenon ne se démentirent. S'il lui arriva une fois d'écrire : « Je n'y tiens plus, je voudrais être morte, » c'est qu'elle avait mesuré le néant des grandeurs humaines, et qu'elle sentait trop bien le frôlement de la haine et de l'ingratitude.

Après la mort de Louis XIV et quand l'insulte eût été si facile et eût trouvé peut-être tant d'écho dans les passions populaires, le Régent rendit hommage à madame de Maintenon par la manière dont il lui conserva sa pension de quarante-huit mille livres sur la cassette du roi.

Lorsque, à son tour, la veuve du grand souverain expira à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, elle eut la meilleure de toutes les oraisons funèbres, — les larmes des pauvres[1].

[1] On inhuma madame de Maintenon au milieu du chœur de l'église de Saint-Cyr. Détruite en 1793, sa tombe fut rétablie en 1802.

Digitized by Google

LXXXVIII

LA CHAIRE CHRÉTIENNE

BOURDALOUE. — MASCARON. — FLÉCHIER. — MASSILLON

Comme si aucune gloire ne devait manquer au siècle de Louis XIV, ce fut à cette époque incomparable que la chaire chrétienne retentit des accents les plus purs et le plus noblement évangéliques. Jusqu'alors l'affectation avait envahi la prédication ; l'abus des antithèses, les exclamations ridicules, les images forcées et souvent mondaines, la surcharge des citations, faisaient de ce langage, qui doit être si simple, quelque chose de barbare et de grotesque.

Lorsque Bourdaloue parut, le style ampoulé était en vogue. Ainsi l'éloquent jésuite n'eut pas moins à combattre les travers du mauvais goût que les vices de son siècle. Né à Bourges en 1632, il avait déjà seize ans lorsqu'il entra chez les PP. Jésuites. Dès qu'il eut achevé ses études, qui avaient fait bien augurer de son intelligence supérieure, il fut successivement chargé des classes d'humanités, de rhétorique, de philosophie et de théologie morale. Ce ne fut qu'après ce noviciat laborieux qu'il fut appelé à monter dans la chaire chrétienne. Ses premiers sermons, qu'il prononça à Paris, en 1669, c'est-à-dire au plus beau moment du règne de Louis XIV et quand peut-être il fallait rappeler aux puissants et aux heureux que toute chose n'est que vanité, eurent un immense succès. On ne s'entretenait que du nouveau prédicateur ; madame de Sévigné se rendait auprès de sa fille l'organe de l'enthousiasme général. Louis XIV voulut l'entendre. Bourdaloue prêcha à la cour l'Avent en 1670, le Carême en 1672 ; il y fut redemandé pour les Carêmes de 1674, 1675, 1680 et 1682, et pour les Avents de 1684, 1686, 1689 et 1693. — Il n'y eut jamais idée d'un succès semblable. Le roi se plaisait singulièrement à la parole de Bourdaloue, et disait qu'il aimait mieux les redites de celui-là que les nouveautés d'un autre.

Digitized by Google

Bourdaloue fut mis, après la révocation de l'édit de Nantes, à une épreuve bien difficile : on l'envoya dans le Languedoc pour évangéliser les protestants que la persécution avait exaspérés. Il arrive à Montpellier, et bientôt les dissidents se pressent autour de sa chaire avec autant d'ardeur que les catholiques. Tout le monde aspire à entendre cette parole suave, onctueuse, véritable écho du ciel. Il soulage les blessures des uns, ranime la foi des autres et pénètre dans toutes les âmes. Quelles victoires que celles-là ! Qu'ils sont grands devant Dieu, ceux qui transmettent directement sa parole à la multitude et qui font souvenir l'homme des mystères de sa destinée future !

Vers la fin de sa vie, Bourdaloue quitta la prédication pour l'exercice des bonnes œuvres. On ne le vit plus guère que dans les hôpitaux et les prisons. Il n'était personne qui ne chérît sa douceur et n'admirât sa conduite. Ce vénérable religieux fut la réfutation vivante des *Provinciales* de Pascal, ainsi que l'a dit un de ses contemporains.

Un excès de zèle causa sa mort, qui eut lieu en 1704. Bourdaloue, cédant aux instances d'une abbesse, prononça, quoique très-dangereusement enrhumé, un sermon pour une prise d'habit. Son mal ne fit plus qu'aller en empirant, sans que le vieillard cessât de visiter ses pauvres et de se rendre à son confessionnal.

Parmi ses qualités il faut citer surtout la puissance du raisonnement : la force de sa dialectique arrivait jusqu'à l'évidence. En outre, son inépuisable fécondité donnait à ses plans une variété infinie. Bossuet n'a rien dit de supérieur à la première partie du fameux discours sur la *Passion*.

Mascaron eut avec les protestants à Saumur, en 1665, des succès analogues à ceux de Bourdaloue. Né à Marseille en 1634, il entra dans l'ordre de l'Oratoire, où il apporta toutes les qualités qui constituent l'éloquence chrétienne, qualités un peu ternies cependant par un reflet de l'exagération qui avait régné précédemment. Mais il avait une physionomie si belle, une voix si pénétrante, qu'il produisait immédiatement une forte impression sur son auditoire. Ce fut ce qui advint à Aix, à Marseille, à Nantes, et enfin à la cour, où

Mascaron fut demandé pour l'Avent de 1660 et pour le Carême de 1661. — En 1669, Mascaron osa dire la vérité à Louis XIV, au sujet des faiblesses de sa vie privée. Là-dessus, grande indignation parmi les courtisans. « Messieurs, leur dit le roi, le prédicateur a fait son devoir; c'est à nous à faire le nôtre. » Et, quand Louis XIV revit Mascaron, il le remercia du zèle qu'il lui avait montré et lui demanda l'assistance de ses prières.

L'année suivante, Mascaron prononça, à deux jours de distance seulement, et sans être effrayé par la lourdeur de sa tâche, l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre et celle du duc de Beaufort. Nommé évêque de Tulle en 1671, il sut être à la hauteur de ses devoirs nouveaux. Quelques années après, l'oraison funèbre de Turenne mettait le comble à sa réputation : personne plus que lui n'avait le droit d'écrire ce morceau, car il avait plus que personne contribué à la conversion du grand capitaine. — Transféré à l'évêché d'Agen, il s'y concilia des milliers de protestants : le reste de sa vie se passa entre ses fonctions épiscopales et la prédication. Les pauvres furent ses héritiers[1].

Son contemporain Fléchier lui a été souvent comparé. Mais disons tout de suite que Mascaron avait plus de force et de mouvement, ce qui n'empêcha pas que Fléchier ne se soit placé au premier rang des orateurs sacrés. Dès l'âge de seize ans, il eut le bonheur de trouver un guide et un ami dans le P. Audifret, général de la congrégation de la Doctrine chrétienne. Sous cette direction précieuse il forma son goût d'après les meilleurs modèles. Il raconte quelque part que, pour mieux se garantir de l'exagération, il lisait parfois les sermonnaires italiens et espagnols, qu'il appelle ses *bouffons*.

En 1659, à l'âge de vingt-sept ans, Fléchier professait la rhétorique à Narbonne. Mais, le P. Audifret étant mort, son élève quitta l'habit et vint à Paris, où il remplit les modestes fonctions de catéchiste. Ce ne fut pas par son éloquence qu'il se fit d'abord apprécier : bien lui prit d'être très-habile poëte latin et d'avoir composé

[1] Il mourut le 19 novembre 1703.

Digitized by Google

le *Circus regius*, sur le brillant carrousel donné par Louis XIV en 1662. Cela le mit en évidence. Il fut chargé de l'éducation du jeune de Caumartin, depuis intendant des finances; le duc de Montausier, qui ne prodiguait pas l'amitié, se déclara son protecteur et lui procura la place de lecteur du Dauphin.

Ses sermons commencèrent à être goûtés; son oraison funèbre de madame de Montausier lui ouvrit les portes de l'Académie française, où il fut reçu le même jour que Racine, et, le croirait-on? avec bien plus de succès. Le roi lui donna l'évêché de Lavaux, puis le transféra à celui de Nîmes, en disant qu'il y pourrait rendre encore plus de services à la religion, puisque les calvinistes étaient plus nombreux à Nîmes. Il est certain que Fléchier agit avec une tolérance et une douceur telles, pendant les troubles des Cévennes, que sa mémoire est restée en vénération parmi les protestants. La liste de ses bienfaits serait longue à dresser : on y verrait que, dans l'hiver de 1709, Fléchier fut comme Fénelon le nourricier des indigents; tous, sans distinction de culte, avaient droit et eurent part aux secours du bon évêque. Aussi éclairé que pieux, Fléchier écarta de son diocèse toutes les superstitions qui eussent pu amoindrir le culte catholique aux yeux des protestants. Simple comme les apôtres, il ne voulut pas qu'on lui érigeât un fastueux monument funéraire; et, quand il sentit approcher le terme de sa vie, il commanda à un sculpteur le dessin du plus modeste tombeau. A peine avait-il donné cet ordre qu'il mourut à Montpellier, à l'âge de soixante-dix-huit ans[1].

L'onction, cette qualité qui ne s'acquiert pas par l'étude, caractérisa plus encore MASSILLON que ses illustres devanciers. Bourdaloue et Bossuet étaient venus parler à un siècle plus grave; Massillon s'adressa à des esprits plus relâchés, plus efféminés. Il avait besoin de les émouvoir et de les convaincre davantage.

Il naquit à Hyères en 1663. Fils d'un simple notaire, il était destiné à devenir le successeur de son père, qui le retira de bonne heure des mains des oratoriens; mais ceux-ci, qui avaient jugé les dispositions précoces de leur élève, insistèrent tellement, que le jeune

[1] Le 16 février 1710.

homme entra dans leur congrégation. Malgré l'ardeur qu'il avait apportée à l'étude et le plaisir qu'il éprouvait à réunir autour de lui ses condisciples pour leur réciter des sermons à sa manière, Massillon ne se croyait pas la moindre vocation pour la chaire. Il n'aspirait qu'à enseigner soit la philosophie, soit la théologie. Ses doctes maîtres eurent de lui une opinion tout autre, opinion justifiée par quelques panégyriques qu'il prononça avec succès. Mais précisément le bruit qui se faisait déjà autour de son nom effraya le modeste prêtre : il alla s'enfouir à l'abbaye de Sept-Fonds, dont la règle était aussi austère que celle de la Trappe. Il espérait bien avoir conquis l'obscurité et le silence, quand une circonstance imprévue le contraignit à se révéler de nouveau. L'abbé de Sept-Fonds, ayant reçu du cardinal de Noailles un de ses mandements, désigna Massillon pour faire la réponse. Le cardinal, charmé de cet écrit, voulut en connaître l'auteur. Massillon fut nommé, et, de plus, forcé de se rendre aux vœux du cardinal, qui l'appela à Paris, ne voulant pas qu'un aussi beau talent restât enfoui dans un cloître. Massillon fut placé à la tête du séminaire de Saint-Magloire, où il composa ses premières *Conférences ecclésiastiques*.

Envoyé à Montpellier par ses supérieurs, il eut le dangereux honneur d'y prêcher après Bourdaloue : sa victoire fut complète. Massillon avait en effet le langage harmonieux et riche d'images qui plaît surtout aux populations du Midi. Il parlait à l'oreille autant qu'au cœur.

On sait que Louis XIV lui dit, après la prédication de l'Avent qu'il fit à la cour, en 1699 :

« Mon père, j'ai entendu plusieurs orateurs dans ma chapelle : j'en ai été fort content ; pour vous, toutes les fois que je vous entends, je suis mécontent de moi-même. »

Massillon se dérobait le plus possible à la renommée et tremblait de se sentir de l'orgueil. Félicité par un de ses confrères sur la manière admirable dont il venait de prêcher :

« Eh ! laissez, mon père ! s'écria-t-il ; le diable me l'a déjà dit plus éloquemment que vous ! »

Il eut deux suffrages d'un genre bien opposé, mais également sin-

Digitized by Google

cères : Bourdaloue voulut l'entendre, et il dit ensuite avec une admiration pleine d'humilité : « *Hunc oportet crescere, me autem minui*[1]. » Les acteurs allaient eux-mêmes étudier sa physionomie imposante, son geste noble; et Baron dit un jour à un de ses camarades, après une de ces épreuves :

« Voilà un orateur!... Nous autres, nous ne sommes que des comédiens. »

Nous ne chargerons pas cette biographie de la liste des conversions éclatantes qu'opéra l'éloquence de Massillon. Mais citons un fait frappant.

Ce fut à Saint-Eustache qu'il prononça son célèbre sermon sur le *Petit nombre des élus*. Tout à coup il s'adresse ainsi à l'auditoire : « Je suppose, mes frères, que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers... que Jésus-Christ va paraître dans sa gloire, au milieu de ce temple, pour nous juger... Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes?... Restes d'Israël, passez à la droite; froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu... O Dieu! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage? » Ce mouvement produisit un effet soudain et irrésistible : toute l'assemblée se leva, comme si la main vengeresse de Dieu était déjà étendue sur elle. Lorsque Massillon prononça ce discours à Versailles, le même effet eut lieu sur le roi et sa cour.

En 1710, Fléchier était mort; Massillon restait seul entre les orateurs du grand siècle. Qu'il fut admirable, le jour où il eut à prononcer l'oraison funèbre de Louis XIV et où, après avoir contemplé en silence le catafalque élevé au milieu de l'enceinte sacrée, il s'écria : « *Dieu seul est grand, mes frères!* » Ce mot disait tout le néant des soixante-dix années de gloire et d'épreuves qui venaient de s'achever.

Le Régent, qui, on doit le reconnaître, aimait toutes les supériorités, conféra à Massillon l'évêché de Clermont, où le digne oratorien apporta son immense charité, sa bonté infinie. Placé à la tête d'un diocèse pauvre et que chargeaient d'énormes impôts, il n'était pas

[1] Celui-là doit grandir, et moi, je dois décroître.

de sacrifices qu'il ne s'imposât pour subvenir à tant de misères. Il en fit la représentation dans une lettre touchante qu'il adressa au cardinal Fleury et qui est restée comme un témoignage de son amour pour les malheureux. On y voit que l'Auvergne était, à cette époque, une des contrées les plus misérables de la France, et que les nègres de nos îles étaient beaucoup moins à plaindre que nos paysans, auxquels, la moitié de l'année, faisait défaut le grossier pain d'avoine qui était leur unique nourriture.

Joignant l'exemple au précepte, Massillon donnait tout aux pauvres. L'Hôtel-Dieu de Clermont fut son légataire universel.

Son œuvre la plus populaire est le *Petit-Carême*, qu'il composa tout exprès pour Louis XV. Il avait à se faire comprendre d'un prince âgé de neuf ans seulement, et il écrivit en six semaines ce cours de morale religieuse. Vers cette époque, il avait été élu de l'Académie française, en remplacement de l'abbé de Louvois.

Une attaque d'apoplexie le surprit, en 1742, dans sa quatre-vingième année.

Un trait entre mille suffira pour peindre sa belle âme. Un couvent de religieuses était sans pain et n'osait se plaindre, de peur d'être supprimé. L'évêque de Clermont apprit cet état de choses. Il envoya secrètement une somme qui pourvut aux besoins des pauvres religieuses; et ce ne fut qu'après sa mort qu'elles connurent le nom de leur bienfaiteur.

LXXXIX

LA FONTAINE

NÉ EN 1621 — MORT EN 1695

Un poëte naïf et simple comme Homère, ingénu et sincère comme la nature elle-même, nous n'avons eu qu'une fois ce rare miracle, et dans la personne de Jean de la Fontaine. Il nous est venu de la

Digitized by Google

Champagne, cette terre vraiment française, où le paysage lui-même a le caractère sobre et frais de cette poésie toute nationale avec des accents antiques.

Jeune et à la veille de se marier, la Fontaine était un des cavaliers du bel air à Château-Thierry, lieu de sa naissance, habitation de son père, qui était maître des eaux et forêts. Marié à vingt-six ans, il ne sut pas s'accommoder des obligations du mariage, et il s'éloigna bientôt de sa femme, Marie Héricart, pour ne plus la revoir qu'en indifférent et à de rares intervalles. C'était déjà le distrait et l'insoucieux que nous connaissons; mais, bien qu'il fût un peu, comme il disait de lui-même, « l'enfant du sommeil et de la paresse, » il n'avait tardé à éveiller son esprit que pour que le réveil fût aussi prodigieux qu'il serait soudain. Ses premières études n'annonçaient pas un génie poétique. A vingt-deux ans, il se sentit animé de l'ambition lyrique, en entendant réciter une ode de Malherbe. Il se mit à étudier ce poëte; il étudia aussi Voiture, dont il a dit depuis : « Il pensa me gâter. » Un ami, qui se destinait aussi aux poétiques entreprises, et qui y réussit quelquefois, Maucroix, le tourna vers l'antiquité, où la Fontaine trouva dans Platon et dans Virgile ses plus chères délices; mais son premier maître fut surtout Marot, qu'il consulta fréquemment, ainsi que les vieux Gaulois, Rabelais en tête. Il ne négligea pas non plus les Italiens, qui furent, comme on disait, ses livres de chevet; l'Arioste et Boccace lui servirent d'initiateurs et de modèles.

Marot lui apprit la langue de ses premières poésies, langue tout archaïque; il lui en suggéra les formes et les rhythmes. Après une traduction d'une comédie de Térence, nous voyons la Fontaine multiplier les rondeaux, les dixains, les triolets, les ballades, les chants royaux, tout l'attirail marotique. Toutes ces choses légères se publiaient sous les auspices d'un grand et puissant personnage, le surintendant Fouquet. Ce Mécène de quelques années, qui avait l'esprit clairvoyant et l'âme libérale, comprit la valeur de la Fontaine et se plut avec lui. Il fit du spirituel provincial son poëte accrédité et pensionné. La Fontaine ne fut pas tardif à témoigner sa reconnaissance : il composa pour son bienfaiteur un poëme, resté inachevé, qui

Digitized by Google

portait le titre du *Songe de Vaux*. Dans ces essais d'un génie à son début on trouve déjà des vers d'une grâce parfaite :

> Par de calmes vapeurs mollement soutenue (la Nuit),
> La tête sur son bras et son bras sur la nue,
> Laisse tomber des fleurs et ne les répand pas.

Le poëme d'*Adonis* fut encore dédié à Fouquet. Bon nombre de pièces détachées sont aussi adressées à Pellisson, l'ami de Fouquet, et aussi l'ami de ce la Fontaine avec lequel les plus beaux esprits et les plus grands seigneurs s'étaient liés avec une aisance et une promptitude qui ne font pas supposer chez le fabuliste cette absence de qualités aimables que lui a gratuitement prêtée la Bruyère. En 1661, la Fontaine écrivit encore une épître à Fouquet.

Quelques mois après, Fouquet était arrêté à Nantes, et son procès se terminait, comme on le sait, par une condamnation à la détention perpétuelle. En même temps que, de sa prison de la Bastille, Pellisson publiait des plaidoyers en faveur de son protecteur abattu, la Fontaine, non moins courageux, fit paraître sa fameuse *Élégie aux nymphes de Vaux*, où il faisait appel à la clémence du roi. Cette hardiesse de la fidélité compromit à jamais dans l'esprit de Louis XIV la Fontaine, qui ne fut jamais un des poëtes choyés à Versailles ; mais elle doit recommander à l'estime de la postérité cet homme, dont le caractère a été en cette occasion à la hauteur de son génie. Il fallait une singulière audace et une grande force de cœur, dans le siècle de l'obéissance à tout prix, pour oser s'écrier, en parlant d'un ministre en disgrâce :

> J'accoutumai chacun à plaindre ses malheurs.

A cette même époque, la Fontaine s'unit d'une amitié durable avec un jeune poëte, qui devait mieux que lui plaire au maître de Versailles : c'était Racine, moins habile encore dans l'art des vers que son ami, plus instruit, plus nourri de l'antiquité. En même temps il avait trouvé une protectrice aimable et chaleureuse dans Marie

Digitized by Google

Mancini, duchesse de Bouillon; elle l'encouragea à publier séparément *Joconde*, et, un an après, un recueil de contes, badinages fort légers où il s'inspirait des vieux fabliaux, des récits italiens et de sa propre imagination. Faut-il ajouter que, dans ce genre trop libre, le poëte français dépassa tous ses devanciers? L'un de ces contes, imité de l'Arioste, *Joconde*, fut attaqué par l'envie; Boileau le défendit énergiquement. Ce fut à cette époque que se forma cette association amicale de Boileau, Racine, Chapelle, Molière et la Fontaine; c'est de là que datent ces réunions de la rue du Vieux-Colombier et d'Auteuil, que le poëme de *Psyché* a célébrées d'une façon si charmante.

La Fontaine avait publié un second recueil de contes, quand, en 1668, il donna au public un recueil de fables composé de six livres. Arrêtons-nous un peu devant ces premières assises d'un des monuments de la poésie française. La Fontaine avait renouvelé la fable, trop brève chez Ésope, trop froide chez Phèdre, trop prolixe et trop puérile chez les fabulistes du seizième siècle, pour atteindre à la hauteur d'un genre littéraire. Supérieur à ses devanciers, la Fontaine devait rester inimitable; il devait égaler la fable à l'ode, à l'épopée, à l'idylle syracusaine, à l'odelette anacréontique et même à la comédie de Molière, fondant, pour ainsi dire, toutes les poésies dans un genre nouveau et original. Il devait trouver et saisir tous les tons, passer sans effort et sans embarras de la familiarité la plus charmante à la noblesse la plus sublime, et atteindre le comble de l'art dans le naïf et dans le grandiose. Type du génie gaulois, il eut aussi, cet heureux fabuliste, quelque chose du génie grec, et l'on eût dit, en le lisant, Rabelais à l'école de Platon. Ce sont les flots d'Ilissus dans une plaine de Champagne, c'est l'Olympe dans une kermesse.

Nous n'insisterons pas sur le charme de ces fables après Chamfort, après Taine; mais on ne peut se lasser de rappeler tant d'observation, tant de connaissance du cœur humain, déguisé sous la peau ou sous la fourrure du renard ou de l'ours. On voudrait signaler au passage quelques-uns de ces traits incisifs qui vont droit aux éternelles folies de l'homme, et qui, à travers la grande ménagerie de la Fontaine, arrivent à la cour de Louis XIV. Rappelons aussi cette douce morale, plus sensible qu'on ne veut le croire, humaine, il est

Digitized by Google

vrai, plutôt que chrétienne, mais honnête et touchante toutefois, et ce rare enthousiasme de l'amitié, qui ennoblit et relève celui qui fut un mari distrait et un père indifférent.

Ce premier recueil de fables fut suivi de la publication d'un ouvrage mêlé de vers et de prose sur les amours de Psyché. La réputation de la Fontaine grandissait. Madame de Sévigné était une de ses plus décidées admiratrices. Madame de la Fayette avait contracté avec lui des relations d'admiration qui durèrent près de vingt-cinq ans; mais sa plus intime amie devait être madame de la Sablière. Elle comprit la position pénible de la Fontaine, pauvre et sans pension; elle lui ouvrit sa maison comme un asile amical, où la Fontaine payait son écot

En beaux vers qui forçaient à l'accueil.

comme l'a dit un poëte contemporain. Pour cette dévouée bienfaitrice, la Fontaine était de la famille. Femme instruite, éclairée, au point d'entendre le latin et de s'être familiarisée à l'étude des sciences avec Bernier et Roberval, elle se plaisait aux charmes de la poésie. Si distinguée qu'elle fût, si renommée de son temps, elle a dû son immortalité à la Fontaine, qui sous ce nom nous a laissé d'elle le portrait le plus séduisant et le plus aimable. Madame de Montespan favorisait aussi le poëte, et surtout madame de Thianges, qu'il a chantée sous le nom de Daphné. La disgrâce de madame de Montespan, la mort du duc de la Rochefoucauld, privèrent la Fontaine de ses meilleurs appuis à la cour. L'influence de madame de Maintenon ne pouvait que lui être hostile; la Fontaine s'en aperçut. Quand il fut élu à l'Académie, en 1683, le roi refusa pendant un an de confirmer le choix de la Compagnie. Enfin la Fontaine put prendre la place qui lui était marquée. La conversion de madame de la Sablière, sans faire sortir la Fontaine de cette maison amie, le livra un peu plus à lui-même. Il profita de cette liberté pour se lier avec les princes de Conti et de Vendôme, et entrer dans la société du Temple. Cependant les nouveaux livres de fables étaient toujours remplis du nom de madame de la Sablière. « Ne montrez ces vers à personne, écrivait-il un jour; car madame de la Sablière ne les a

Digitized by Google

pas encore vus. » Mais il avait le regret de ne plus voir que de temps à autre cette personne, tout occupée de bonnes œuvres et d'actes de dévotion. L'ennui et la mauvaise fortune inspirèrent à la Fontaine l'envie de passer en Angleterre, où voulait l'emmener la duchesse de Bouillon. Les princes de Conti et de Vendôme, généreux à bon droit, retinrent la Fontaine par leurs largesses. Madame d'Hervart, femme d'un maître des requêtes, devint pour lui une autre madame de la Sablière. La Fontaine vécut dans ces compagnies aimables et brillantes jusqu'en 1692, époque à laquelle il se sentit frappé d'une atteinte irréparable par une maladie qui faillit être mortelle. Les idées religieuses reprirent le dessus dans son âme, et, avec une bonne foi et une sincérité parfaites, il se convertit et mourut en 1695, après deux ans de vie pieuse et exemplaire. Maucroix et Racine, unis jusqu'au bout, le fortifiaient et le soutenaient dans son retour à Dieu. Le duc de Bourgogne, qui s'était déjà occupé de lui, lui envoyait l'argent de ses menus plaisirs. Il y avait quelque chose de touchant dans cet hommage d'un enfant de dix ans à un vieillard; il y avait aussi quelque chose de significatif: c'était comme le présage de l'hommage éternel que toutes les générations enfantines rendront à celui qui s'est fait petit pour les amuser et les instruire, et qui pourtant a su rester grand pour les yeux plus clairvoyants des hommes. Maître de l'âge mûr aussi bien que précepteur de l'enfance, ainsi mourut, comme on mourait dans ces temps de foi intérieure et persistante, « l'auteur de *Joconde*, armé d'un cilice; » ainsi mourut le poëte le plus naturel et le plus spontané du dix-septième siècle; celui qui eut le sentiment le plus antique des beautés vivantes du monde et de la fraternité qui nous unit aux êtres inférieurs,

Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux;

celui qui conserva le plus fidèlement la vieille tradition gauloise; celui que Molière et Fénelon préféraient à ses rivaux, et dont on a pu dire de nos jours: « C'est l'Homère de la France, » sans que l'on ait réclamé contre ce jugement définitif.

XG

LES ARTISTES DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

JACQUES CALLOT — NICOLAS POUSSIN
CLAUDE LORRAIN — EUSTACHE LESUEUR — CHARLES LEBRUN — PUGET
CLAUDE PERRAULT — MANSART — MIGNARD — RIGAUD
SÉBASTIEN BOURDON — SANTERRE — JOUVENET — LES PARROCEL
LES COYPEL — COYSEVOX — LES COUSTOU

Jacques Callot, si l'on veut prendre les choses au pied de la lettre, n'appartient pas à la France, mais bien à la Lorraine, qui sut, jusqu'à Louis XIII, conserver par l'habileté de ses princes une nationalité distincte. Cependant son esprit d'observation, son *humour*, le genre tout français qu'il créa, les travaux importants qu'il exécuta pour le cardinal de Richelieu, tels sont les titres qui le rattachent étroitement à notre pays et à notre école. Né à Nancy en 1593, il était d'une famille honorablement posée à la cour de Lorraine; ses ancêtres avaient exercé des emplois importants; mais ni son blason ni la perspective des dignités ne valurent à ses yeux le rêve de l'art et la vision du beau. Il n'avait que douze ans quand il s'enfuit pour échapper à la pression de sa famille, qui voulait le contraindre à prendre un état. Sa course errante le conduisit en Italie, et le fit tomber entre les mains d'une troupe de zingari; ceux-ci le menèrent à Florence, où l'aventureux enfant fut recueilli par un officier du grand-duc Côme II. On peut dire que cette rencontre de bohémiens eut une influence marquée sur le génie de Callot, en lui indiquant le genre exceptionnel qu'il cultiva. Ramené à Nancy par des marchands lorrains qui l'avaient rencontré à Rome et reconnu, il prit une seconde fois la fuite, fut retrouvé à Turin par son frère aîné, et finit par obtenir de ses vieux parents la permission d'être artiste et de voyager à son gré. Il passa plusieurs années à Rome, étudiant un peu, mais très-peu, chez Giulio Parigi et Philippe Thomassin; déjà son nom avait acquis de la célébrité, et Côme II l'appela à Florence. Callot témoigna une juste reconnaissance de

l'accueil qu'il reçut du grand-duc, et il ne fallut rien moins que la mort de Côme II pour lui faire quitter sa patrie d'adoption. En 1620, Callot revint en Lorraine, où il se maria. Sauf un voyage qu'il fit à Paris, sur la prière de Louis XIII, il ne quitta plus sa ville natale, qu'il eut la douleur de voir prendre par les Français. En cette circonstance il montra un rare désintéressement; car, Richelieu lui ayant fait offrir une forte récompense pour perpétuer le souvenir de la prise de Nancy, il répondit à l'envoyé du ministre : « J'aimerais mieux me laisser couper le pouce, plutôt que de faire quelque chose de contraire à l'honneur de mon prince ou de ma patrie ! » Ce fut ainsi qu'il refusa une pension de trois mille livres que lui avait accordée Louis XIII. — Le duc Henri sut reconnaître la généreuse fidélité de son sujet en lui assurant une existence aisée. Mais Callot ne ménageait pas assez ses forces : il s'épuisa par son ardeur au travail et laissa, à l'âge de quarante-trois seulement, son œuvre inachevée. Telle qu'elle est cependant, cette œuvre précieuse sera toujours admirée et consultée avec fruit : non-seulement le caprice et la fantaisie nous y transportent dans le monde le plus étrange des grotesques et des bohémiens ; mais encore le philosophe, le penseur, trouvent leur compte dans les *Malheurs et les misères de la guerre*, la *Grande et la petite Passion*, le *Massacre des Innocents*, et tant d'autres pages admirables que Callot fit avec le crayon et le burin, n'ayant pas la patience ou dédaignant de les peindre à l'huile.

Nicolas Poussin, né aux Andelys en 1594, se révéla dès l'enfance. Son maître, Quentin Varin, eut le bon esprit de reconnaître qu'il ne pouvait pas lui enseigner grand'chose et de l'engager à venir à Paris. Déjà Poussin avait un talent remarquable de praticien. Il rencontra une généreuse hospitalité chez un gentilhomme poitevin qui lui fournit tous les moyens nécessaires pour continuer ses études et travailler. La vue d'estampes faites d'après Raphaël lui indiqua la route qu'il devait suivre. Depuis ce moment il lutta contre sa misère et le désir de partir pour l'Italie. Il avait déjà vingt-neuf ans quand il eut le bonheur de lier connaissance avec le cavalier Marini, poëte italien très-célèbre en ce temps. Marini s'intéressa vivement à lui

et lui donna rendez-vous à Rome, où Poussin arriva en 1624. Là encore, par suite du départ de Marini pour Naples, Poussin se trouva seul et sans ressources. Il se lia d'amitié avec le sculpteur Duquesnoy, dit le Flamand, et ce commerce studieux fut utile à l'un et à l'autre. Sur ces entrefaites, le cardinal Barberini, à qui Poussin avait été recommandé, se souvint de lui, au retour de ses légations. De concert avec le cavalier del Pozzo, homme très-éclairé, il encouragea puissamment Poussin, et ce fut alors que celui-ci, qui avait dû consacrer son talent à la décoration hâtive des églises, put l'appliquer à des tableaux d'un caractère vrai, historique et grave, tels que la *Mort de Germanicus*, la *Peste des Philistins*, *Pyrrhus sauvé*, et l'*Enlèvement des Sabines*. On remarqua que Poussin ne donnait guère à ses figures qu'un pied et demi de hauteur : c'était une innovation dans l'art, et c'était aussi une preuve de la pénétration d'esprit de Poussin, qui avait compris que l'époque de la grande décoration murale était passée et qu'il fallait maintenant faire des tableaux de cabinet. Depuis Poussin, la plupart des peintres, suivant son exemple, ont travaillé pour les galeries particulières. Le cardinal de Richelieu, qui s'efforçait de ranimer les arts en France, fit appeler Poussin à Paris par M. Desnoyers, surintendant des bâtiments. Longtemps Poussin résista; il résista même à une lettre du roi, car il jugeait avec raison que Rome est la véritable patrie du peintre. Il dut enfin se rendre à de si pressants appels, fut admirablement accueilli, logé au Louvre et accablé de travaux. Mais l'envie des artistes médiocres lui suscita mille tracasseries; et, quelle que fût la dignité de son caractère, il ne put résister au désir de se soustraire à tant de misérables critiques. Il demanda donc la permission d'aller régler ses affaires à Rome, partit et ne revint plus. Il travailla encore vingt-trois ans, et l'on peut s'étonner du nombre d'ouvrages qu'il fit en cet espace de temps[1]. Ses derniers jours furent consacrés à peindre quatre *paysages*, genre dans lequel il excellait. « En observant ces quatre tableaux de près, dit M. Delécluze, et lorsque l'on suit sur la toile les traces d'une main défaillante obéissant mal

[1] Il mourut en 1665.

à un génie si jeune et si vivant encore, on se sent profondément ému. Rien ne fait mieux comprendre la différence qu'il y a entre l'âme et le corps, entre la pensée qui est immortelle et la main qui seule s'arrête, se refroidit et meurt. »

Comme Callot, Claude Gelée appartint à la Lorraine. Né d'une famille obscure, en 1600, il fut mis en apprentissage chez un pâtissier. Devenu orphelin à l'âge de douze ans, il partit et alla à pied jusqu'à Fribourg pour retrouver son frère aîné, Jean Gelée, qui y exerçait la profession de graveur sur bois. Celui-ci lui donna les premières notions de dessin. Un de ses parents conçut bon augure de ses dispositions ; et, comme il se rendait à Rome pour son commerce, il y emmena le jeune garçon, qu'il plaça chez le peintre de paysage Augustin Tassi. Bientôt Tassi, qui l'avait pris à peu près comme valet, l'apprécia et lui donna quelques principes de peinture. Claude, ayant vu des tableaux de Goffredi Wiels, ne put résister au désir d'aller à Naples étudier chez ce maître. Il y resta deux ans. Au retour, il était lui-même un maître. Après une excursion en Allemagne et en Lorraine, à travers des tribulations de toute sorte, misère, maladies, etc., il s'en revint à Rome. Alors la fortune commença à lui sourire. Apprécié du pape Urbain VIII, puis de Clément IX, lié d'amitié avec Nicolas Poussin, il ne pouvait plus suffire aux demandes des amateurs. Nous n'avons pas à dire ce qu'étaient ses paysages, si lumineux, si paisibles, si remplis des enchantements de la vie heureuse. Tout le monde les a admirés. Personne ne sut mieux que lui s'approprier les phénomènes de la lumière. Le musée du Louvre possède dix-sept tableaux de Claude Lorrain. Ce grand peintre jouit pleinement de sa gloire ; comme son ami Poussin, il mourut à Rome[1], laissant beaucoup de bien à ses héritiers.

Simon Vouet[2], qui manquait de grandes qualités, de style, de noblesse, et n'était, à vrai dire, qu'un peintre décorateur, fut cependant le maître d'Eustache Lesueur, de Charles Lebrun, de Pierre Mignard, et peut ainsi être appelé, malgré l'infériorité de son talent, le créateur de l'école française. Ce fut comme par grâce que

[1] En 1682.
[2] Né à Paris en 1582, mort en 1649.

Lesueur[1], fils d'un sculpteur pauvre, fut admis dans cet atelier où Lebrun était reçu avec fracas. Vouet profita de la facilité d'exécution de Lesueur pour l'associer à ses travaux. Il lui céda huit grands tableaux à faire sur le poëme du dominicain François Colonna. Sur ces huit tableaux, sept ont été perdus; le huitième révèle les qualités du jeune artiste, que la vue des antiques et des Raphaël rapportés d'Italie par le premier maréchal de Créquy avait soudainement transformé. Sous l'influence de Poussin il entreprit, à l'âge de vingt-deux ans, son grand tableau, *Saint Paul imposant les mains aux malades*. Cette œuvre conquit à Lesueur le patronage de Poussin, qui, de retour en Italie, se plut à envoyer à son jeune émule des conseils et des dessins faits de sa main d'après les meilleurs modèles. Au reste, le génie de Lesueur était tellement élevé, que ce grand artiste devina les maîtres sans les avoir vus, et s'assimila tout ce qu'il y avait d'idéal en eux. Lesueur fut le peintre de l'âme. A vingt-cinq ans il épousa une jeune fille pauvre, et il se vit en butte aux dures nécessités du ménage. Il lui fallut alors se multiplier, se livrer à une foule de travaux infimes, graver, enluminer, faire des frontispices de livres. Sa meilleure ressource devint un emploi d'inspecteur des recettes aux octrois de Paris. Il put vivre de sa place et reprendre son pinceau. Mais ses malheurs n'étaient pas terminés : il eut un duel, tua son adversaire et fut forcé de se réfugier chez les Chartreux de la rue d'Enfer. Utile événement, puisqu'il en est sorti les vingt-deux tableaux de la *Vie de saint Bruno*. Veuf et sans enfants, éprouvé par l'injustice du monde, tout entier à la bienfaisante influence de la foi, Lesueur se trouva merveilleusement propre à exécuter ces peintures, où s'harmonisent si bien la simplicité, la noblesse et l'expression. Son chef-d'œuvre est peut-être la *Prédication de saint Paul à Éphèse devant les juifs et les gentils*, tableau que la compagnie des orfèvres lui commanda pour Notre-Dame, et qu'elle lui paya... quatre cents livres ! Les dernières années de Lesueur furent consacrées à la décoration de l'hôtel Lambert, ce rendez-vous de tant de richesses artistiques. Il y exécuta dix-neuf peintures, qui, par bonheur, ont été trans-

[1] Né en 1617, mort en 1655.

Digitized by Google

portées au Louvre. Qui s'imaginerait, en lisant la liste des travaux de Lesueur, que leur sublime auteur mourut à trente-huit ans? Il est rare que les hommes de génie aient le temps de jouir de leur gloire. En se sentant près de sa fin, Lesueur avait voulu retourner chez les chartreux ; et ce fut de ce saint asile que sa belle âme s'envola pour retrouver ses modèles divins.

En apprenant cette mort, Charles Lebrun s'écria : « Voilà une grande épine tirée de mon pied ! » Lebrun, en effet, avait toujours ressenti une violente jalousie à l'égard du modeste Lesueur, dont il ne pouvait se dissimuler la supériorité, et il s'était appliqué à le traverser sans relâche en lui faisant refuser ou retirer les commandes. Lebrun devait, d'ailleurs, beaucoup mieux réussir que son rival. C'était l'homme du siècle de Louis XIV, un courtisan, un flatteur, un peintre théâtral. Aussi devint-il premier peintre du roi, chevalier de son ordre, directeur des manufactures royales des Gobelins, directeur, chancelier et recteur de l'Académie de peinture, et prince de l'Académie de Saint-Luc. Ayant connu Poussin à Paris, il s'était attaché à lui et avait obtenu du maître la permission de le suivre. Son séjour de six ans à Rome ne fut pas infertile ; Lebrun étudia beaucoup et prit l'habitude de la peinture à grande tournure. La faveur de Louis XIV et de Colbert en fit un homme important qui, outre le prix élevé de ses tableaux, recevait des gratifications nombreuses et une pension de douze mille livres. Ce fut sur ses avis que Louis XIV fonda l'Académie de France à Rome, une des meilleures institutions de son règne[1].

Trop de génie, trop de fougue, trop de rudesse, voilà ce qui perdit notre grand sculpteur Puget et le mit en dehors d'un siècle où l'on ne voulait que de l'élégance symétrique, et où les Coustou et les Coysevox, avec leur talent plein d'élégance molle, étaient bien plus faits pour plaire au roi. Puget avait le tort de penser en grand, de concevoir des projets gigantesques. L'homme qui, selon sa propre expression, « faisait trembler le marbre, » devait naturellement effrayer les courtisans musqués de Versailles. La longue vie de Puget fut une

[1] Lebrun, né en 1618, mourut en 1690.

continuelle lutte contre l'injustice. En vingt-trois ans, ce sublime sculpteur ne put faire agréer du roi que trois morceaux : le *Milon*, l'*Andromède* et son bas-relief d'*Alexandre*. Encore tout cela fut-il payé mesquinement. On ne peut donc songer sans regrets à ce que la France a perdu de chefs-d'œuvre par la faute de Colbert, qui ne sut pas comprendre l'artiste marseillais. Puget avait commencé par travailler chez un constructeur de marine, et il avait acquis, dans l'ornementation des poupes, une habileté incomparable. A cette époque, c'était tout un art ; on ne donnait pas comme aujourd'hui aux navires des formes grêles et mesquines; on les couronnait de magnifiques galeries et de figures artistement taillées. Puget y excella. — On rapporte que, durant plusieurs années, il fut pris d'une passion pour la peinture, qu'il étudia, à Rome, sous Piètre de Cortone. Plus tard, il revint de cette erreur. Son premier ouvrage, quand il se remit sérieusement à la sculpture, fut un chef-d'œuvre, les deux Cariatides de l'hôtel de ville de Toulon. Engagé par Fouquet pour les embellissements de Vaux, il s'en alla à Gênes acheter ses marbres. Mais, là, il apprit la disgrâce du surintendant. Les grandes familles génoises profitèrent de cette circonstance pour demander des statues à Puget, dont l'infatigable ardeur répondait à toutes les commandes. Un avenir magnifique lui était assuré en Italie; il préféra revenir en France, où Colbert lui offrait les mesquins appointements de douze cents écus en le nommant directeur des travaux de sculpture navale de Toulon. Ce fut la partie triste et laborieuse de sa vie. Des gens médiocres se mirent en travers de tous ses projets; et ce grand homme eut la douleur de voir ruiner tour à tour ses espérances par des intendants et des échevins. C'est l'application de cette inscription mélancolique tracée par lui sur la façade de sa maison : *Nul bien sans peine*[1].

Quelle différence entre cette existence si constamment agitée et celle de Claude Perrault, l'auteur célèbre de la colonnade du Louvre ! — Claude Perrault eut double mérite : médecin distingué, architecte plein de goût et d'invention, il sembla ne faire que changer

[1] Puget, né en 1622, mourut en 1694.

Digitized by Google

de gloire en changeant de carrière. Il était donc réputé bon médecin ; il était versé dans les sciences et avait inventé même d'ingénieuses machines, lorsque la traduction qu'il fit de Vitruve et à laquelle il joignit des planches de sa main détermina chez lui une vocation nouvelle.

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

Ce vers méchant de Boileau, qui avait voué une haine féroce aux frères Perrault, n'a pas empêché que Claude ne fût justement considéré comme un grand architecte. L'histoire des travaux du Louvre est bien connue. La façade qui regarde Saint-Germain l'Auxerrois était noire, sombre, féodale avec ses tours. Louis XIV voulut l'abattre et la remplacer. Cette tâche, d'abord confiée à l'architecte Levau, parut au-dessus des forces de ce dernier : un concours fut ouvert; Claude Perrault envoya son plan, qu'on admira sans l'adopter cependant. On imagina de faire venir d'Italie le cavalier Bernin, à qui on fit un pont d'or. Quand il fut prouvé que les conceptions de Bernin ne dépassaient point la ligne du médiocre, heureux fut-on de revenir au projet de Perrault : et c'est ainsi que nous avons eu la colonade du Louvre, sage application sans servilité de l'art antique. Perrault bâtit aussi l'Observatoire, disgracieux du dehors, mais admirable à l'intérieur. Enfin, tout ce qui est sorti de sa main témoigne d'une intelligence féconde et toujours judicieuse[1].

Mansart[2], le célèbre architecte qui a eu l'honneur de donner son nom à une sorte de couverture brisée, avait fait aussi un projet pour le Louvre, et il est à croire que ce projet, très-bien venu de Colbert, eût reçu pleine exécution, si l'auteur avait été satisfait lui-même. Mais Mansart avait cela de particulier qu'il aspirait toujours au mieux. Les principaux ouvrages dont il a embelli Paris sont : le *portail de l'église des Feuillants*, rue Saint-Honoré ; l'*église des Filles de Sainte-Marie*, rue Saint-Antoine; le *portail des Minimes*, de la place Royale ; l'*église du Val-de-Grâce*, faite en partie

[1] Perrault, né en 1615, mourut en 1688.
[2] Né en 1610, mort en 1695.

sur ses dessins. Il existe encore une quantité de châteaux qui furent son œuvre.

La précocité la plus prodigieuse fut le don inné de MIGNARD, qui, à l'âge de douze ans, peignit la famille de son précepteur. A quinze ans, il décorait, pour le maréchal de Vitry, la chapelle de son château de Poubert. De l'école de Vouet, il s'en alla étudier à Rome, d'où il rapporta un talent singulier pour le portrait. Ses manières plaisaient beaucoup au roi, qui, après la mort de Lebrun, le nomma son premier peintre. Un jour qu'il peignait Louis XIV pour la dixième fois, le roi lui dit : « Mignard, vous me trouvez vieilli ? — Sire, répondit l'artiste, il est vrai que je vois quelques victoires de plus sur le front de Votre Majesté. » Ce fut surtout par le coloris que Mignard brilla; ses carnations sont d'une fraîcheur incomparable. On admirera toujours sa *Vierge au raisin* et sa *Sainte Cécile*[1].

C'est sous le surnom du Van-Dyck de la France qu'on connaît HYACINTHE RIGAUD, qui naquit à Perpignan (1669). Nul peintre ne l'a surpassé pour le portrait. Sa ville natale, qui jouissait du privilége de nommer chaque année un noble, lui accorda cette faveur, que Louis XIV voulut confirmer, y joignant en outre le cordon de Saint-Michel et des pensions. Rigaud mourut à quatre-vingt-six ans, étant directeur de l'Académie royale de peinture. Le Musée du Louvre possède quelques-uns de ses portraits.

SÉBASTIEN BOURDON, né à Montpellier en 1616, ne saurait être oublié ici. Il vécut d'une vie d'épreuves. Réduit à se faire soldat pour avoir un morceau de pain et libéré par son capitaine, qui l'avait deviné en voyant ses esquisses, il se rendit en Italie, où il se fit remarquer par de bonnes copies. De retour en France, son tableau du *Crucifiement de saint Pierre*, qu'il peignit pour Notre-Dame, le mit en évidence. Il était d'un talent vif, fougueux, mais très-inégal. On reconnaît facilement que son imagination surtout dirigeait son pinceau.

La *Suzanne* de SANTERRE[2], qui fut son tableau de réception à l'Aca-

[1] Né en 1610, mort en 1695.
[2] Né en 1651, mort en 1717.

Digitized by Google

démie, et qui est maintenant au Louvre, suffirait pour faire vivre le nom de ce peintre. Il a donné aussi l'excellente page d'*Adam et Ève*. Santerre travaillait difficilement, mais avec un soin tout consciencieux ; il devint très-bon coloriste, en ne se servant que de cinq couleurs primitives, toutes tirées de diverses terres.

Jean Jouvenet[1] avait à peine vingt-neuf ans lorsqu'il exécuta sa *Guérison du paralytique*. Protégé par Lebrun, il entra à l'Académie de peinture et fit, pour son tableau de réception, *Esther devant Assuérus;* cet ouvrage le mit au premier rang. Il n'est pas comparable cependant à la *Descente de croix*, où Jouvenet se montra l'égal de Rubens et de Daniel de Volterre. En 1713, ce grand artiste devint paralytique ; il ne se consolait qu'en donnant des avis à Restout, son neveu, qu'il chérissait et avait élevé, quand un hasard lui apprit qu'il pourrait bien peindre de la main gauche. Ce fut là sa seconde manière. Jouvenet a eu de très-grandes qualités, du feu, de l'abondance ; mais il manquait de cette noblesse et de cette gravité de dessin que Poussin et Lesueur ont poussées si loin.

Il en a été des Parrocel pour la peinture comme des Estienne pour l'imprimerie. Ce fut toute une dynastie d'artistes presque aussi distingués les uns que les autres. Six Parrocel ont tenu le pinceau depuis le commencement du dix-septième siècle jusqu'à la fin du règne de Louis XV ; la plupart s'occupèrent de sujets de batailles.

On peut en dire autant des Coypel, autre dynastie au nombre de quatre hommes éminents, depuis Noël Coypel, né à Paris en 1628, et qui fut l'un des meilleurs élèves de Vouet. A soixante-dix-huit ans, ce grand artiste peignait encore les grands morceaux à fresque qui sont au-dessus du maître-autel des Invalides. Son fils Antoine devint premier peintre du roi Louis XV et fut anobli. Le dernier du nom, Charles-Antoine Coypel, qui mourut à Paris en 1752, joignait au mérite de l'artiste celui de l'écrivain.

Avec Coysevox et les Coustou nous sommes loin de la rude franchise de Puget ; mais il y aurait injustice à ne pas reconnaître que, à travers une certaine manière, ces sculpteurs eurent de très-grandes

[1] Né en 1647, mort en 1717.

qualités, Coysevox surtout, qui étudiait avec tant de soin ses modèles. Tout le monde a vu ses chevaux ailés, qu'il fit pour les jardins de Marly, et qui furent placés ensuite aux Tuileries. — Le *Flûteur*, la *Flore*, l'*Hamadryade*, sont aussi d'excellents morceaux. Coysevox travailla énormément ; ses monuments funéraires ont la grandeur de ceux de la Renaissance. Il produisit jusqu'à la vieillesse la plus avancée[1]. — Son meilleur ouvrage fut Nicolas Coustou. Le groupe qui représente la jonction de la Seine avec la Marne orne les Tuileries et rappelle sans cesse le souvenir de son auteur ; mais on ne saurait trop admirer Coustou dans la descente de croix qu'on appelle le *Vœu de Louis XIII*. La mort le surprit, à soixante-seize ans[2], achevant son beau bas-relief le *Passage du Rhin*. On peut lui reprocher de s'être trop éloigné du goût antique et d'avoir eu plus d'agrément que de grandeur. — Il fut surpassé par son frère Guillaume[3], l'auteur des deux groupes qui sont actuellement à l'entrée des Champs-Élysées. Sa figure en bronze du *Rhône*, qui décore le vestibule de l'hôtel de ville de Lyon, passe pour un chef-d'œuvre. C'est encore à lui qu'on doit le beau bas-relief qui décore la porte des Invalides. Il y eut enfin un troisième Coustou, fils du précédent, et qui ne manquait pas de mérite, ce dont on a la preuve par sa statue de *Saint Roch*, qu'on voit dans l'église de ce nom.

XCI

LE MARÉCHAL DE SAXE

NÉ EN 1696 — MORT EN 1750

Maurice de Saxe a trop bien servi la France pour n'être pas réputé Français, bien qu'il soit né étranger et qu'il ait fait ses premières

[1] Né en 1640, mort en 1720.
[2] En 1733.
[3] Né à Lyon en 1678, mort à Paris en 1746

armes sous les ordres du prince Eugène et de Marlborough. Dès l'âge de douze ans il portait l'épée. Follard, Polybe et son génie furent ses maîtres. Toute gloire excitait son émulation; il courut au siége de Riga pour voir de près Pierre le Grand. Il demanda au tzar la permission d'aller combattre Charles XII, qui venait de sortir de sa retraite de Bender. Il revint pénétré de vénération pour le héros suédois.

Lorsque la paix générale fut rendue à l'Europe, Maurice pensa à se faire de la France une patrie d'élection. Le Régent s'empressa de lui expédier un brevet de maréchal de camp, et l'on peut dire que Maurice justifia cette faveur enviée des courtisans par la profondeur et la solidité de ses études spéciales.

Cependant la France faillit le perdre. La Courlande, ancien duché qui avait jadis appartenu à l'ordre teutonique, voulant, par le choix d'un souverain énergique, garantir sa liberté contre les prétentions des Polonais, élut Maurice de Saxe duc souverain, le 5 juillet 1726. Cette nomination fut contestée à la fois par les Polonais et les Russes. Entouré d'ennemis, qui, à plusieurs reprises, voulurent l'enlever, Maurice dut céder à la force et se retirer en laissant derrière lui des protestations inutiles.

Après une paix de vingt ans, la succession du trône de Pologne enflamma l'Europe. Ici le comte de Saxe prouva son attachement à la France; car son frère, l'électeur de Saxe, lui avait offert le commandement général de ses troupes, et il refusa. Chargé par Berwick de passer le Rhin, il accomplit merveilleusement cette entreprise. Il se trouva aux assauts de Trarbach, de Philipsbourg; il décida la victoire à Eslinghem, en guidant lui-même les grenadiers. L'année suivante (1735), il eut mission d'arrêter le prince Eugène, qui avait formé le dessein de traverser le Rhin à Manheim et d'envahir le pays Messin. Ses dispositions firent complétement échouer ce projet.

Il n'est que trop vrai que souvent les souverains ont des funérailles sanglantes; telles furent celles de Charles VI. La Prusse, la Bavière et la Saxe disputaient à Marie-Thérèse l'héritage de son père; la France se joignit à la Bavière. La Bohême devint le théâtre de la guerre. On n'oubliera jamais comment Maurice prit d'assaut la ville

Digitized by Google

de Prague, défendue par une garnison nombreuse, et presque en vue de trente mille hommes qui arrivaient au secours de la place. Au bout de quelques jours de tranchée, il s'empara aussi d'Egra, succès considérable qui assurait sa libre communication avec la Bavière.

Une coalition nouvelle s'était formée contre la France, sur qui retombait tout le poids de la guerre. La France opposa à l'Europe Maurice de Saxe, et Maurice de Saxe gagna la bataille de Fontenoy, à la suite de laquelle presque toutes les villes de la Flandre ouvrirent leurs portes aux vainqueurs. Une seconde victoire était nécessaire ; ce fut celle de Rocoux. A son tour, la Flandre hollandaise est envahie, et le maréchal de Saxe est encore victorieux à Lawfeld, le 2 juillet 1747. Berg-op-Zoom, l'*imprenable*, qui avait résisté au prince de Parme et à Spinola, est pris d'assaut par M. de Lowendahl, d'après les ordres du maréchal de Saxe, qui lui-même s'empare de Maëstricht, à la vue de quatre-vingt mille hommes.

Il semble que la mission du maréchal dût être terminée avec cette guerre. A peine s'était-il retiré dans son château de Chambord, où l'on allait l'admirer, qu'une courte et violente maladie l'emporta le 30 novembre 1750. Son corps fut embaumé et transporté avec la plus grande pompe à Strasbourg, pour y être inhumé dans l'église luthérienne de Saint-Thomas. Maurice de Saxe avait toujours refusé de changer de religion ; ce qui a donné lieu à ce mot connu : « C'est dommage qu'on ne puisse dire un *De profundis* pour celui qui a fait chanter tant de *Te Deum*. »

XCII

LE CHANCELIER D'AGUESSEAU

La famille d'Aguesseau avait exercé de grandes charges dans la magistrature. Le père du chancelier remplit longtemps les fonctions difficiles d'intendant de Limoges, de Bordeaux, de Languedoc. C'était

un homme honnête, bienfaisant, désintéressé; en outre, fort instruit et qui avait contribué activement au succès des plans de Riquet. Henri-François d'Aguesseau trouva donc, au foyer de famille, le meilleur exemple à suivre. Il n'eut presque d'autres leçons que celles de son père.

Né à Limoges, en 1668, il était déjà avocat du roi au Châtelet en 1690. L'année suivante, Louis XIV lui conférait une troisième charge d'avocat général au parlement qu'on venait de créer. D'Aguesseau y parut avec tant d'éclat, que le célèbre Denis Talon ne put s'empêcher de dire « *qu'il voudrait finir comme ce jeune homme commençait.* »

Au bout de dix ans d'exercice, il fut nommé procureur général, sur l'éloge que le premier président de Harlay avait fait de lui au roi. Son activité répondit à l'étendue de ses fonctions; rien n'était négligé; il réglait les juridictions, entretenait la discipline dans les tribunaux, redressait les abus, maintenait l'ordre des magistratures. Le chancelier de Pontchartrain, qui le consultait souvent, le chargea de la rédaction de plusieurs lois; il inspirait une égale confiance au contrôleur général Desmarets. Ainsi, sans briguer la faveur, sans vouloir jouer un rôle important, il était indirectement mêlé aux décisions prises dans le conseil de Louis XIV. Jusqu'à ce souverain qui le consultait sur des questions délicates. D'Aguesseau aimait à composer, au sujet des affaires de l'État, des Mémoires qu'on relit encore avec intérêt. Il était très-versé dans l'instruction criminelle et en même temps très-avare de la vie humaine. Il portait aux faibles et aux malheureux un attachement extraordinaire. Un jour qu'on lui conseillait de modérer ses travaux il répondit : « Puis-je me reposer, tandis que je sais qu'il y a des hommes qui souffrent? » Aussi descendait-il dans les plus petits détails de l'administration des hôpitaux.

Jamais son humanité ne se montra plus grande ni plus vigilante que pendant le cruel hiver de 1709, où la disette, jointe aux maux de la guerre, désola la France. Il se fit solliciteur, à la cour, pour les infortunés qui mouraient de faim; il éveilla la charité dans les cœurs les plus insensibles. Joignant l'autorité du magistrat au zèle

du chrétien, il fit faire partout de sévères perquisitions pour découvrir les amas de blé que l'avidité avait enfouis. Des populations entières lui durent leur salut.

Quelque temps avant la mort du roi, d'Aguesseau brava une disgrâce imminente en refusant de donner ses conclusions pour une déclaration qui lui semblait contraire aux libertés de l'Église gallicane. Il fut mandé à Versailles, où il parla respectueusement mais librement à Louis XIV, et il ne fut nullement arrêté, ainsi qu'on l'avait craint. Tout le monde était inquiet; il n'y avait que lui qui fût calme.

Son élévation à la dignité de chancelier lui fut annoncée par le Régent lui-même, qui l'envoya chercher tout exprès. D'Aguesseau eut beau s'en défendre, il dut accepter, et cet événement causa une joie générale. Quant à d'Aguesseau, il ne vit dans son pouvoir nouveau qu'un moyen de mettre enfin à exécution ses grandes vues sur la réforme, l'ensemble et l'harmonie de la législation. Mais, incapable de se fier à ses seules lumières, il voulut consulter toutes les cours souveraines et leur soumettre les lois qu'il désirait réviser, en leur demandant leurs avis; ces avis étaient députés par le parlement de Paris, puis le procureur général faisait son rapport au chancelier. Enfin, la loi était fixée dans un bureau de législation, sous la présidence de d'Aguesseau. Il y en eut un grand nombre qui furent changées ainsi de la manière la plus utile.

Opposé au système de Law et prévoyant la ruine de la France, d'Aguesseau fit une résistance qui lui coûta son poste. Quand on le rappela d'exil, le mal était accompli, et le chancelier ne put rien contre la banqueroute. Une seconde disgrâce l'atteignit en 1722. Les sceaux ne lui furent rendus qu'en 1737. L'année qui précéda sa mort, c'est-à-dire en 1750, il voulut absolument se démettre de sa place, parce qu'il ne pouvait plus remplir qu'une partie de ses devoirs. Le roi lui conserva les honneurs de chancelier de France avec une pension de cent mille livres. D'Aguesseau n'en jouit pas longtemps. Il demanda que ses cendres fussent confondues avec celles du pauvre, dans le cimetière d'Auteuil, où déjà sa femme était enterrée.

Nul homme ne fut plus intègre: il ne travailla jamais à sa for-

Digitized by Google

tune; plus savant : il possédait une dizaine de langues ; plus laborieux : son principe était qu'il n'est permis de se délasser qu'en changeant d'occupations.

XCIII

BERWICK

NÉ EN 1670, — TUÉ DEVANT PHILIPSBOURG EN 1734

Bien que fils de Jacques II, à l'époque où ce souverain n'était encore que duc d'York, le glorieux Berwick appartint à la France, où il fut élevé dès l'âge de sept ans, la France qu'il aima comme sa mère et qu'il servit avec passion. Berwick, né au siècle des Condé et des Turenne, peut être considéré comme la personnification la plus frappante de la vocation pour l'état militaire. A l'âge où l'on se plaît encore à tenir des jouets, il maniait déjà une épée. Ce ne fut cependant pas la France qu'il servit d'abord. Sa quinzième année était sonnée à peine quand le duc d'York, pour essayer son courage, l'envoya en Hongrie. Il est vrai que Berwick avait lui-même sollicité cet honneur. Au siége de Bude, il se comporta si bravement, que son père ne put résister au plaisir de le créer duc, et que, de son côté, l'empereur d'Autriche le nomma colonel des cuirassiers de Taaf. Mais le bouillant jeune homme ne s'en tint pas à ce début ; il se plaça sous les ordres du grand-duc de Lorraine, en 1687, prit sa bonne part de la victoire de Mohatz, et conquit ses épaulettes de sergent général de bataille.

Vint cette révolution de 1688, qui renversa le malheureux Jacques II, — trahi par son peuple pour Guillaume d'Orange. Ce jour-là, Berwick fut à côté de son père, bien que, par l'illégitimité de sa naissance, il ne fût que médiocrement attaché à la fortune des Stuarts. Il lutta de toutes ses forces contre la défection des ministres et l'abandon des troupes, et, après la plus vigoureuse défense, il ne rendit Portsmouth que sur l'ordre du roi.

Le monarque détrôné vint demander un asile à la France; cinq ou six amis, derniers serviteurs de son infortune, l'escortaient sur la terre d'exil. A leur tête marchait le jeune homme de dix-huit ans qui venait de combattre jusqu'au moment suprême pour la cause du droit, aussi résigné maintenant qu'il s'était montré courageux. Berwick précède Jacques II et court implorer pour le roi d'Angleterre l'hospitalité et la compassion du roi de France. Louis XIV lit d'un regard dans l'âme héroïque du jeune homme.

Les efforts tentés en Irlande afin de relever le trône de Jacques II furent trop mal concertés pour réusir. Il n'y eut que Berwick, si jeune encore, qui sut tenir contre les forces ennemies; mais la cause était perdue.

En 1691, Berwick entra définitivement au service de la France. Il se couvrit de gloire à la bataille de Steinkerque, où il gagna le grade de lieutenant général; mais il fut fait prisonnier à Nerwinden. — Quelques années après, Jacques II crut le moment favorable pour tenter une restauration. Berwick fut envoyé secrètement à Londres; mais, ayant appris qu'il s'y tramait un complot contre la vie de Guillaume, il se hâta de quitter l'Angleterre pour n'être pas confondu avec de misérables assassins.

Les affaires de la succession d'Espagne firent jouer à Berwick un rôle très-important. Le roi l'envoya d'abord à Rome pour s'assurer près le saint-père de la neutralité de l'Italie. On voulait former des troupes irlandaises au service du saint-siége et mettre le duc à la tête de ces forces. Le pape eut peur; Berwick revint. Ce n'était pas en diplomatie qu'il remportait ses victoires. En 1704, il partit pour l'Espagne, à la tête de dix-huit bataillons et dix-neuf escadrons. Il tomba au milieu des intrigues de la cour de Madrid, les dissipa de son mieux, servit loyalement le petit-fils de Louis XIV et repoussa une armée ennemie trois fois plus forte que la sienne. Pour prix de ses services, Philippe V lui signifia l'ordre de partir. Berwick, sans s'émouvoir, mit toutes choses en bon état, publia tranquillement la nouvelle qui le concernait, puis reprit le chemin de la France, comme s'il ne laissait pas des ingrats derrière lui.

Plus équitable, Louis XIV s'empressa de lui donner un comman-

Digitized by Google

dement en Languedoc, où Berwick remplaça Villars. Sa mission achevée, le duc s'en alla prendre le château de Nice. Sur ces entrefaites, le ciel lui envoya la plus belle des vengeances : ceux-là même qui l'avaient si bien desservi en Espagne, se trouvant dans une position critique, implorèrent le retour du maréchal; nous nommons ainsi Berwick, car Louis XIV venait de lui accorder cette dignité.

Une seconde fois Berwick sauva les Bourbons d'Espagne. Tout était en désarroi ; la cour ne songeait qu'à s'enfuir à Pampelune. Le maréchal fut d'un avis opposé ; il exhorta la reine à se rendre à Burgos et à s'appuyer sur la fidélité des Castillans. Sans combattre les Portugais, qui déjà marchaient sur la capitale, il leur fit vider la Castille et les mena d'étape en étape vers les royaumes de Valence et d'Aragon. Il fit plus par la prudence et la tactique que par la témérité et même par le gain d'une bataille.

La campagne du Rhin, en 1708, ne fut, comme on sait, qu'une suite de malheurs pour la France. Lille fut perdue, par suite de la mésintelligence qui divisa Vendôme et Berwick. Ce dernier montra, l'année suivante, par sa belle défense du Dauphiné, ce qu'il pouvait faire quand il n'avait pas les mains liées. Quelque nombreux que fussent les ennemis, il sut leur fermer tout accès dans le royaume ; ils tournaient en frémissant autour du cercle tracé par le maréchal, mais il leur fut impossible de le franchir.

Après un long intervalle de repos, la guerre de 1733 vint rendre Berwick à l'activité ; mais la mort planait sur lui, la mort glorieuse des combats. Au siége de Philipsbourg, il fut tué d'un coup de canon ; ce qui inspira cette exclamation au maréchal de Villars :

« J'ai toujours eu raison de dire que cet homme-là était plus heureux que moi ! »

Berwick était pair de France et d'Angleterre et grand d'Espagne. En Espagne, son fils aîné a formé la branche des ducs de Liria ; en France, ses descendants sont les ducs de Fitz-James. Ses qualités étaient tout anglaises : froid, silencieux et circonspect, il méditait bien ses projets, ne négligeait rien, ne donnait rien au hasard. Dire qu'il fut aimé par Montesquieu, c'est compléter son éloge.

XCIV

FONTENELLE

NÉ EN 1657 — MORT EN 1757

Ce patriarche, heureux entre les heureux, parce qu'il fut égoïste entre les égoïstes, cet homme qui traversa presque un siècle, toujours favorisé par le succès, aiguisant de jolis mots, bien vu de tous, recherché, courtisant et courtisé, Fontenelle fut comme la transition entre le beau temps de Louis XIV et l'âge suivant. Il avait vu les splendeurs du règne incomparable, mais il accepta tranquillement ce qui vint ensuite, et il ne fit pas comme ceux de nos contemporains qui crient à la décadence dès qu'une école nouvelle se produit. Tout lui agréait, pourvu qu'on ne troublât point son repos, que le feu fût clair et le souper délicat.

Il n'y a pas lieu de s'étonner si Fontenelle atteignit l'âge de cent ans, — sauf deux mois qui manquèrent à son compte, — quand on songe que, exempt de grands soucis, sobre d'ambition, n'ayant pas permis aux passions d'envahir son cœur, qu'il gouvernait comme on dirige prudemment la culture d'un champ ou d'une vigne, notre philosophe mit constamment en action les principes d'un épicuréisme modéré. Jamais on ne le vit pleurer ; en revanche, on ne le vit jamais rire. Tout au plus permettait-il à un sourire fin d'entr'ouvrir ses lèvres ; il ne s'abandonnait pas, comme Diderot, à ces discussions hardies et brûlantes qui précipitent le cours du sang et font monter la fièvre au cerveau. Chez lui, tout était réglé, sa parole, sa pensée, ses relations. Il ne cessa de *soigner* les salons parisiens, où il était si bien accueilli ; quant à la satire, il s'en préoccupa peu, et, bercé par le succès, il se laissa porter mollement aux diverses académies, qui le reçurent avec empressement.

Voilà l'homme, un homme dont l'existence et les œuvres furent en complète harmonie. Reconnaissons qu'on a exagéré l'égoïsme de Fontenelle et trop mis en doute ses croyances religieuses. Fontenelle

Digitized by Google

faisait le bien, mais il ne s'en vantait pas ; il *pratiquait*, et jamais il n'en rougit.

Si nous avons un peu insisté sur son caractère, c'est que ce caractère dit tout Fontenelle et sa longue existence. Le reste n'est plus que l'histoire de triomphes faciles.

Par sa mère, Marthe Corneille, femme d'esprit et de sens, Bernard le Bouyer de Fontenelle était neveu de l'auteur du *Cid ;* comme Corneille, il naquit à Rouen. Les PP. Jésuites, qui l'avaient proclamé « le premier entre ses condisciples, » n'eussent pas été fâchés de se l'attacher définitivement ; mais Fontenelle, qui avait entendu parler des applaudissements du théâtre, n'avait guère envie de pâlir sur dix années de théologie. Tout au plus, par déférence pour son père, consentit-il à étudier le droit ; il fut reçu avocat à vingt ans, et puis tout fut dit pour le Palais. Notre candidat en belles-lettres s'en vint à Paris, où il s'établit chez son oncle Thomas Corneille ; là il établit bureau d'esprit, se lia avec des jeunes gens de son âge, tels que l'abbé de Saint-Pierre, Vertot, le mathématicien Varignon, écrivit des vers pour le *Mercure galant*, et mit sous le nom de Visé, l'un des rédacteurs de ce cahier, une petite comédie intitulée la *Comète*.

Cependant son ambition grandissait et produisit la tragédie d'*Aspar*. *Aspar !* quel titre !... Ne vous semble-t-il pas qu'*Aspar* appelait les sifflets? On siffla, et d'une façon mémorable. Il s'agissait, dans cette tragédie tombée, d'une conspiration qui eut lieu, au cinquième siècle, contre l'empereur Léon ; le public renvoya l'auteur à Byzance. Racine, dont la gloire jalouse s'offensait du mouvement que se donnaient les partisans de Corneille, fit sa fameuse épigramme sur l'*origine des sifflets :*

> Mais quand sifflets prirent commencement,
> C'est (j'y jouais, j'en suis témoin fidèle),
> C'est à l'*Aspar* du sieur de Fontenelle.

Boileau s'était uni à Racine contre l'intrus du Parnasse. Fontenelle répliqua à l'un et à l'autre ; il fut surtout heureux contre Boileau, à qui il décocha l'épigramme suivante, à propos de sa satire *sur les Femmes* et de son ode *sur la prise de Namur :*

Quand Despréaux fut sifflé sur son ode,
Ses partisans criaient dans tout Paris :
Pardon, messieurs, le pauvret s'est mépris;
Plus ne louera, ce n'est pas sa méthode.
Il va draper le sexe féminin;
A son grand nom vous verrez s'il déroge.
Il a paru, cet ouvrage malin :
Pis ne vaudrait quand ce serait éloge.

La querelle s'envenima, quelque temps après, par la fameuse dispute de la prééminence des modernes sur les anciens. La Mothe se faisait pardonner à cause de sa bonhomie; mais la malice de Fontenelle, l'auxiliaire de la Mothe, irrita Racine et Boileau. Que de flots d'encre furent versés dans cette lutte, à laquelle la Bruyère lui-même prit part en drapant, sous le nom de *Sidias*, le jeune et aventureux écolier qui se targuait de la protection des salons pour déprécier audacieusement les grands hommes de l'antiquité. Fontenelle se moquait bien de tout ce bruit; il multipliait les petits vers badins, les pastorales, les comédies, et il faisait son sonnet de *Daphné*, l'un des meilleurs de la langue.

Des titres plus solides le recommandent à la postérité : ce sont ses *Dialogues des morts*, qui obtinrent une vogue immense; le paradoxe y fourmille, mais l'esprit en est l'excuse. La même qualité brille dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* et l'*Histoire des oracles*, qui eurent le secret de rendre la science amusante. Avouons que jusqu'alors personne n'avait abusé de cette recette. Il n'était pas permis d'être savant sans porter robe traînante et bonnet carré. Il nous reste à indiquer, comme l'ouvrage le plus estimé de Fontenelle, son *Histoire de l'Académie des sciences*. Les éloges des académiciens offrent la plus heureuse flexibilité de style, unie à la finesse des aperçus. Il les composa pendant les quarante-deux ans qu'il occupa la place de secrétaire perpétuel de cette Académie.

L'ignorant l'entendit, le savant l'admira,

s'est écrié Voltaire, rendant cette fois justice à celui qu'il appela ailleurs le *vieux berger normand*. En présentant au Régent la *Géométrie de l'infini*, Fontenelle fit ainsi bon marché de cet ou-

Digitized by Google

vrage : « Monseigneur, voici un livre que huit hommes seulement, en Europe, sont en état de comprendre, et l'auteur n'est pas de ces huit-là. »

Fontenelle travailla dans la première partie de sa vie aux jouissances de la seconde. Il put savourer la volupté d'une gloire acquise et non disputée, et suivre paisiblement ses jours si nombreux dans les relations de l'homme du monde et du savant. Il avait des amis, bien qu'on ait exagéré contre lui le reproche d'insensibilité. Il se plaisait à l'entretien des femmes ; mais ce qu'il évitait soigneusement, pour ne point déranger l'équilibre de sa santé, c'étaient les discussions ardentes. « Quand j'aurais les mains pleines de vérités, disait-il, je ne les ouvrirais pas. » Il avait tort au point de vue social, mais raison pour lui. Et, si l'on doutait qu'au besoin sa parole fût franche, le fait suivant serait un démenti. Un jour le Régent lui disait : « Fontenelle, je crois peu à la vertu.

— Monseigneur, répondit le philosophe, il y a pourtant d'honnêtes gens ; mais ils ne viennent pas vous trouver. »

Heureux jusqu'au bout, Fontenelle n'eut pas même de souffrance pour mourir. Il allait avoir cent ans lorsqu'il sentit, selon sa propre expression, « une difficulté d'être. »

Que l'on compare la vie de Fontenelle à celle de Pierre Corneille, la vie du neveu à celle de l'oncle, et l'on reconnaîtra aisément combien l'esprit est un bagage plus léger et plus commode que le génie.

XCV

REGNARD

NÉ EN 1656 — MORT EN 1710

Il y avait environ une vingtaine d'années que l'auteur du *Misanthrope* avait quitté ce monde sans être remplacé, — car il ne pouvait l'être, il ne le sera jamais, — quand Regnard se présenta au Théâtre-Français pour recueillir cet héritage abandonné. Jusque-là il s'était

contenté de porter à la Comédie-Italienne des bouffonneries licencieuses. Ce ne fut même qu'après avoir écrit la *Sérénade* et *Attendez-moi sous l'orme*, petites pièces sans importance, qu'il donna le *Joueur*, ouvrage qu'on s'est habitué à considérer comme un chef-d'œuvre. On a fait le même honneur à presque toutes ses autres comédies, le *Distrait*, les *Ménechmes*, les *Folies amoureuses*, *Démocrite*, et l'on a proclamé Regnard le successeur de Molière. Mais on a oublié qu'au théâtre la chose principale est le but moral; qu'il ne s'agit pas seulement d'amuser ces milliers d'oisifs et de curieux qui chaque soir s'entassent dans les salles de spectacle; qu'il faut encore et surtout les instruire, les éclairer, les perfectionner. Or Regnard ne songeait qu'à divertir le public, et l'on en a la preuve dans cette collection de fripons, d'escrocs, de valets échappés de prison, de vieillards éhontés, tels qu'en offre principalement le *Légataire universel*. Nous sommes loin de méconnaître la force comique dans bien des incidents ni la verve du style; mais la trop haute place qu'on a accordée à cet auteur nous fait envisager son œuvre plus sévèrement, et demander si son vers n'est pas souvent d'une incorrection choquante. L'honnêteté n'existe pas dans le théâtre de Regnard, et le talent poétique est loin d'y briller toujours. Boileau, qui s'y connaissait assez bien, réprouvait la bouffonnerie et disait : « Il n'y a que la belle nature et le véritable comique auxquels il appartienne de renvoyer l'esprit légitimement satisfait et plein d'une délectation sans reproche. » Le grand tort de Regnard fut de rester dans la nature exceptionnelle et de peindre des travers plutôt que des caractères. Ses comédies ouvrirent une voie de décadence, et il est à remarquer que ce fut le dix-huitième siècle qui en fit le succès.

La véritable comédie au dix-huitième siècle s'appela *Turcaret;* mais celle-là ne fut pas écrite par Regnard.

Quoi qu'il en soit, l'auteur du *Joueur* eut le privilége du rire franc, de cette joyeuse humeur qu'on a appelée la gaieté gauloise. Et comment ne l'eût-il pas eu? la vie était si facile pour lui, qui la mena comme les comédies qu'il faisait! Héritier d'une fortune assez considérable, il n'avait pas d'autre souci que de tenir table, de chasser, boire, recevoir des compagnons de son caractère. En vérité,

Digitized by Google

il pratiquait lui-même son théâtre, et en changeant de scène il ne fit que continuer sa méthode.

On présume qu'il venait d'achever ses études quand il se trouva en possession du bien que son père lui avait gagné dans le négoce. Le cœur de Regnard se partageait entre la passion du jeu et celle des voyages. Pour satisfaire à la fois ces deux passions, il s'en alla en Italie. Il y visita moins les monuments que les maisons de pharaon, d'où il rapporta un gain de dix mille écus. Cette aubaine le mit en humeur de recommencer le voyage : mais comme, pour s'en revenir, il s'était embarqué à Civita-Vecchia sur une frégate anglaise, ce bâtiment fut capturé [1] par des pirates barbaresques, et Regnard, la chaîne au cou, se vit conduit en esclavage à Alger.

Ses talents culinaires le firent, dit-on, très-bien venir de son maître Achmet-Talem ; mais ce qu'il y a de plus certain, c'est que le Turc l'emmena à Constantinople, où il le tint deux ans dans les rigueurs de la captivité. Grâce à une somme de douze mille livres que sa famille envoya pour le racheter, Regnard put enfin recouvrer sa liberté.

Mais, à peine de retour en France, il se sentit repris du goût des voyages; cette fois, l'itinéraire fut complétement changé : du Midi, notre touriste s'élança vers le Nord, en compagnie de MM. de Fercourt et de Corberon. Parti le 26 avril 1681, il arriva, le 22 août de la même année, au bord de la mer Glaciale, où, sur la cime du mont Metawara, il grava cette inscription en quatre vers latins :

Gallia nos genuit ; vidit nos Africa ; Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem ;
Casibus et variis acti terraque marique,
Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis [2].

L'année suivante, Regnard avait repris possession de la vie pari-

[1] Le 4 octobre 1678.

[2] Voici la paraphrase que la Harpe a faite de ce quatrain :

Nés Français, éprouvés par cent périls divers,
Le Gange nous a vus monter jusqu'à ses sources ;
L'Afrique affronter ses déserts,
L'Europe parcourir ses climats et ses mers ;
Voici le terme de nos courses,
Et nous nous arrêtons où finit l'univers.

Digitized by Google

sienne; il faut croire que sa curiosité de voyages était pleinement satisfaite, puisqu'elle cessa de le tourmenter et fut remplacée par le goût des plaisirs, du luxe et de l'épicuréisme. Regnard se donna, outre une belle maison rue de Richelieu, la terre de Grillon près Dourdan, à onze lieues de la capitale; voulant être l'égal des gens de qualité qu'il recevait, il traita successivement de la charge de lieutenant des eaux et forêts de Dourdan, puis de celle des chasses, et enfin de celle de grand bailli de Hurepoix.

M. le grand bailli s'avisa alors d'écrire. Il fit la relation de ses voyages; on la lit encore avec plaisir. Nous avons dit qu'il tenta le théâtre, et chacun sait avec quel succès. Il aborda aussi le genre de l'épître et de la satire, où il osa lutter contre Boileau. Mais l'auteur de l'*Art poétique* ne fut pas même atteint par des traits trop violemment lancés pour ne pas dépasser le but.

La fin de Regnard fut aussi étrange que l'avait été sa vie un peu trop facile. Se sentant incommodé des suites d'une indigestion, il se fit administrer par un empirique une *médecine de cheval*, s'en alla par-dessus à la chasse, but au retour un verre d'eau glacée, puis étouffa dans la nuit sans avoir eu de secours d'aucun genre, ni ceux de la science ni ceux de la religion.

Triste dénoûment de tant de comédies bouffonnes!

XCVI

LE SAGE

NÉ EN 1668 — MORT EN 1747

Elle fut loin d'être aussi gaie que celle de Regnard, l'existence de le Sage, l'immortel auteur de *Gil Blas*.

Nous venons de voir le travail dans le plaisir et la richesse; nous allons voir le travail dans la pauvreté et la lutte continuelle. Là, c'est le financier qui tient délicatement une plume du bout des

Digitized by Google

doigts ; ici, c'est l'homme de lettres qui se courbe sur son pupitre et met le plus d'heures possible au service de son inspiration forcée.

Le Sage naquit à Sarzeau, petite ville de la presqu'île de Rhuys, en Bretagne. Son père, qui le laissa de bonne heure orphelin, avait été greffier, notaire et avocat. Après avoir fait de brillantes études au collége de Vannes, sous la direction des PP. Jésuites, le Sage vint à Paris, en 1692, pour y apprendre le droit et la philosophie. Deux ans après il épousait la fille d'un honnête bourgeois et se faisait recevoir avocat au Parlement. Par bonheur pour nous, il écouta le conseil de Danchet, l'un de ses camarades, et se mit à écrire. Ayant traduit sans succès un ouvrage grec, il se rejeta sur la langue et la littérature espagnoles, qu'il apprit à fond avec le secours de l'abbé Lyonne, son ami et protecteur. Mais plusieurs pièces, qu'il traduisit de Lope de Vega et de don Francesco de Roxas, ne réussirent pas mieux que les *Nouvelles Aventures de D. Quichotte*. Déjà le Sage avait près de quarante ans et il commençait à sentir le froid du découragement, lorsqu'il se révéla à lui-même et au monde par le double succès du *Diable boiteux* et de *Crispin rival de son maître*. Cette petite comédie plut au public par la vivacité de l'intrigue et la finesse du dialogue. Ce n'était qu'un prologue pour l'auteur : sa véritable pièce allait s'appeler *Turcaret*.

Turcaret fut un événement : le Sage venait courageusement démasquer les déprédations des traitants. Sa comédie fit, avant d'être jouée, autant de bruit qu'en avait fait le *Tartufe* et qu'en devait faire plus tard le *Mariage de Figaro*. Il y eut contre cet ouvrage le même acharnement. Tout ce qui touchait de près ou de loin au monde financier prit l'alarme; la peur du ridicule émut les plus intrépides ; la corruption trembla de se voir exposée au jour. On essaya d'acheter, moyennant cent mille livres, la conscience et le silence de l'auteur. Il ne répondit que par le mépris. Et cependant son chef-d'œuvre ne lui fut guère fructueux. *Turcaret*, joué le 14 février 1709, *par ordre exprès du Dauphin*, n'obtint que neuf représentations, à cause de la rigueur excessive de l'hiver.

Nous n'avons à apprendre à personne ce que c'est que cette comédie si vivante, si morale comme peinture du vice, comédie qui, par

Digitized by Google

malheur, sera éternellement vraie, et qui aujourd'hui est plus vraie que jamais. Ce fut, au théâtre, l'œuvre capitale du dix-huitième siècle. Ni le *Joueur*, ni le *Méchant*, ni la *Métromanie*, n'approchèrent autant de Molière.

Peut-être le Sage eût-il trouvé de nouveaux types dans sa féconde imagination; mais il eut à subir le mauvais vouloir des comédiens, qui ne lui jouèrent qu'en 1732 la *Tontine*, composée en 1708. Dégoûté par tant d'ingratitude, il s'éloigna de cette scène qu'il avait enrichie, et il porta ses inspirations faciles aux tréteaux des foires Saint-Laurent et Saint-Germain. En vingt-six ans il y donna quatre-vingt-huit pièces; l'art y perdit, la popularité de le Sage y gagna. La vogue était à ces bouffonneries; le Sage fit chanter Gilles et Arlequin, et il prépara ainsi l'avénement de l'opéra-comique et du vaudeville, deux genres qui peuvent le reconnaître pour l'un de leurs fondateurs les plus actifs.

La Comédie-Française lui avait fermé ses portes: le roman lui restait; il ne fit donc que changer de forme pour encadrer sa pensée et son esprit d'observation: *Gil Blas* parut, *Gil Blas*, cette comédie multiple où les caractères se coudoient dans toute leur vérité, où le ton du naturel le plus exquis ne permet jamais de s'apercevoir de la présence de l'auteur. Ceux qui méchamment supposèrent que ce roman avait été traduit ou imité de l'espagnol, firent une de ces calomnies que personne ne peut admettre: car les types encadrés par le Sage étaient vivants, et chacun pouvait les nommer.

Quelque gloire que cet écrivain eût attachée à son nom, il ne rencontra pas la fortune: il était trop indépendant pour solliciter les faveurs de la cour; elles ne vinrent pas à lui. Dans sa vieillesse, le Sage fut obligé de continuer laborieusement ce dur métier des lettres; il produisit quantité de volumes qu'on ne lit plus. Encore s'il eût trouvé dans le sein de la famille la consolation que sa condition lui refusait! Mais il eut le chagrin de ne pouvoir, faute de dot, marier sa fille. De ses trois fils, le second fut chanoine; les deux autres se mirent au théâtre, et c'était ce que le Sage abhorrait le plus. L'un prit le nom de Montménil et réussit à la Comédie-Française; l'autre, sous celui de Pittenec, fut médiocre et végéta en

Digitized by Google

province. Le Sage s'était brouillé avec Montménil; mais un jour, entraîné par des amis communs, il alla voir jouer son *Turcaret*. C'était Montménil qui remplissait le rôle principal; il y fut excellent, et le Sage, revenant de ses préventions, pardonna à son fils en faveur de l'artiste. Montménil vint demeurer avec son père, et leur tendresse mutuelle sembla vouloir combler la lacune du passé. Mais, en 1743, le comédien mourut dans les bras de son père, qui, accablé de douleur, prit en dégoût le séjour de la capitale. Le Sage se retira avec sa femme et sa fille à Boulogne-sur-Mer, chez son fils le chanoine. De tendres soins adoucirent l'amertume de son extrême vieillesse. Pauvre le Sage! il s'éteignit avant de mourir; son intelligence avait baissé par degrés, comme la lampe privée d'aliment. Lorsque vint son dernier jour, c'est-à-dire le 17 novembre 1747, depuis longtemps l'auteur de *Gil Blas* avait disparu.

XCVII

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU

NÉ EN 1670 — MORT EN 1741

Au dix-huitième siècle, l'existence des « gens d'esprit » devient beaucoup plus agitée, plus orageuse et peut-être plus précaire que sous le grand règne. Les pensions se donnent plus au hasard et au caprice; ou les hommes de lettres sont aux gages des libraires, comme le fut l'auteur de *Turcaret* dans sa fière indépendance, ou bien ils se voient forcés de se lier par la flatterie envers des protecteurs qui leur font acheter un morceau de pain au prix du sacrifice de toute dignité.

Il y avait aussi alors une guerre intestine, une guerre d'épigrammes qui n'était pas de nature à favoriser le repos des écrivains. Leurs principaux ennemis, c'étaient leurs confrères, et l'on peut dire que tout le dix-huitième siècle, surtout à partir du jour où se dessina le

Digitized by Google

mouvement philosophico-encyclopédiste, ne fut qu'une bataille organisée.

L'un des précurseurs de ces polémiques eut nom Jean-Baptiste Rousseau : une âme inquiète, une malice perfide, un orgueil indomptable; en un mot, l'assemblage de toutes les passions violentes qui peuvent compromettre un homme. Jean-Baptiste fut perdu par son caractère.

Il sortit de l'humble demeure d'un cordonnier. Le brave père, qui n'avait eu pour son propre compte que l'ambition de s'enrichir, eut pour ses deux fils celle d'en faire des lettrés. L'épreuve réussit : l'un des fils devint un savant religieux, un prédicateur distingué; l'autre fut l'auteur des *Odes et Cantates*.

Dès ses débuts, Jean-Baptiste manifesta ce relâchement de principes qui devait lui être si funeste. Ainsi, au lieu d'être tout d'une pièce et de n'avoir à sa lyre que des cordes nobles, il rima en partie double : des odes sacrées pour les gens pieux de l'école de madame de Maintenon, et des poésies libres pour cette jeunesse licencieuse qui allait se presser sur les pas du Régent. Il mettait donc le pied dans les deux camps ennemis...

Je suis oiseau, voyez mes ailes;
Je suis souris, vivent les rats!

Ce sont des palinodies qui n'ont pas chance de durée, et quand elles sont découvertes on a tout le monde contre soi, parce que chaque parti peut se plaindre d'une défection.

Le bruit qui se faisait déjà autour de son nom de poëte ne suffisait pas à Jean-Baptiste. Il avait l'ambition de réussir au théâtre : il tenta cette voie. Toutes ses pièces tombèrent l'une après l'autre : le *Café*, comédie en un acte, *Jason ou la Toison d'Or*, *Vénus et Adonis*, eurent même sort. Cependant le *Flatteur*, comédie en cinq actes et en prose, jouée en 1696, se soutint mieux. On a prétendu, et il faut espérer que ç'a été une calomnie, qu'au moment où l'auteur recevait de nombreuses félicitations un homme, en costume d'artisan, fendit la presse et vint en pleurant de joie se jeter dans les bras de Rousseau. C'était son père. L'orgueilleux, frémissant de honte à ce contact,

Digitized by Google

aurait dit : « C'est un fou ! Je ne le connais pas ! » Et le pauvre père se serait retiré en s'efforçant de comprimer ses sanglots.

Tous les biographes rapportent cette histoire. Nous voudrions la nier pour l'honneur du cœur humain.

Le succès du *Flatteur* ne dura point, et la chute du *Capricieux* (en 1700) put convaincre Jean-Baptiste qu'il n'était pas né pour le théâtre, s'il était possible qu'on s'avouât jamais sa propre infériorité.

Dans son dépit, Jean-Baptiste accusa la cabale : et pour lui la cabale se personnifia en quelques hommes de lettres et artistes qui fréquentaient le café Laurent, rue Dauphine. Ces habitués étaient Crébillon, la Motte, Saurin, Boindin, Duché, les musiciens Colasse et Campra. Rousseau parodia contre eux des vers de l'opéra d'*Hésione*. Boindin riposta; les répliques de Jean-Baptiste ne se firent pas attendre. La guerre devint de plus en plus violente. Bientôt Paris fut inondé de couplets diffamatoires dirigés non-seulement contre des littérateurs et des artistes, mais encore contre de hauts personnages. Toute cette écume était attribuée à Rousseau. Ce dernier fut un soir, à la sortie de l'Opéra, maltraité par les laquais d'un grand seigneur qui se croyait diffamé par lui. Il porta plainte. Il y eut un ricochet de procès. Tantôt attaqué, tantôt attaquant, il poursuivit Saurin comme le colporteur des couplets, ce qui était vrai, et aussi comme leur auteur, ce qui était faux. Survint alors un arrêt du parlement, rendu par contumace, le 7 avril 1712, lequel déclara Jean-Baptiste Rousseau « atteint et convaincu d'avoir composé et distribué des *vers impurs, satiriques et diffamatoires*, et fait de *mauvaises pratiques* pour faire réussir l'accusation *calomnieuse* intentée contre Joseph Saurin, etc., pour réparation de quoi ledit Rousseau est banni à perpétuité du royaume, » etc. — Ce jugement fut attaché, le 7 mai suivant, à un poteau de la place de Grève par le bourreau.

Rousseau s'était fait justice d'avance : dès l'année 1711, il avait demandé asile à la Suisse, où il reçut un accueil empressé de l'ambassadeur français, le comte du Luc, qui devint son protecteur. Il s'occupa de publier une édition *épurée* de toutes ses œuvres, condamnant par le choix sévère qu'il fit les égarements de sa jeunesse.

La première partie de sa vie était accomplie; la seconde en fut l'amendement. Rousseau tint une conduite sérieuse, manifesta un profond repentir pour ses erreurs passées, mais ne cessa de protester contre les torts qu'on lui avait imputés Il eût pu, grâce à des amitiés puissantes, rentrer dans son pays; mais il n'y voulait point revenir autrement que réhabilité. Voici ce qu'il écrivait à M. Boutet, le plus dévoué de ses amis : « Il ne s'agit point pour moi de retourner en France, mais de confondre l'imposture qui m'a noirci, et de me mettre en état de paraître devant les hommes comme je paraîtrai un jour devant Dieu ! »

Un jour vint cependant, en 1738, où sa fierté céda devant l'impérieux besoin de revoir la France : à cette époque, il sollicita la faveur dont il n'avait pas voulu vingt ans auparavant; il ne l'obtint pas. La justice du moins toléra le séjour qu'il fit *incognito* à Paris. Une fois ce vœu accompli, Jean-Baptiste retourna à Bruxelles, où, au bout de deux ans de langueur, il s'éteignit, consolé par la foi chrétienne. A son lit de mort, il désavoua, une fois de plus, les immondes couplets qui avaient causé son exil.

Voici l'épitaphe que lui fit Piron[1] :

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau.
Le Brabant fut sa tombe et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié.
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

[1] Disons en passant qu'Alexis Piron, dont le nom fut trop chargé d'impuretés pour que nous puissions le faire figurer dans ce livre, fut un des hommes les plus spirituels du dix-huitième siècle. Il lutta toute sa vie contre la pauvreté, fit des imbroglios pour le théâtre de la Foire, des chansons, des épigrammes, des tragédies qui échouèrent, et trouva enfin son chef-d'œuvre de la *Métromanie*, qui, hélas! ne guérira jamais personne de la dangereuse manie de rimer.

Digitized by Google

XCVIII

STANISLAS ET MARIE LECKZINSKA

Parler de Stanislas Leckzinski, roi de Pologne, de ses malheurs, de ses revers; dire comment ce monarque bienfaisant et pacifique, deux fois élu, deux fois détrôné, trouva en France une seconde patrie, c'est raconter la vie de Marie Leckzinska, un ange de pureté qui fut, par une étrange anomalie, mêlée aux frivolités coupables du dix-huitième siècle.

Nous ne pouvons ici retracer les luttes cruelles que Stanislas eut à soutenir depuis que, sous la protection et par l'influence des Suédois, il eût été appelé à la royauté de Pologne, luttes contre une partie de ses sujets, luttes contre son compétiteur l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, et le czar Pierre, qui appuyait ce dernier. La partie était devenue trop inégale, surtout depuis la déroute de Charles XII à Pultawa. Stanislas, abreuvé de toutes les tristesses possibles, proscrit dans son pays, privé par une diète de ses biens patrimoniaux, obligé de quitter la principauté de Deux-Ponts, où il s'était réfugié, n'eut enfin d'autre ressource que d'implorer la générosité du Régent.

La France sera toujours l'étoile polaire vers laquelle se tourne l'infortune. L'hospitalité la plus honorable fut accordée à Stanislas dans la ville de Weissembourg. Il commençait à y goûter quelque repos, lorsqu'il eut connaissance des intrigues tramées par son éternel ennemi, Frédéric-Auguste, pour le faire éloigner de l'asile que la pitié lui avait octroyé. Après avoir usé sa résignation, il finit par se laisser accabler par la douleur, et il était sérieusement malade quand lui parvint une nouvelle extraordinaire : sa fille Marie, la princesse la plus pauvre, la plus humble de l'Europe, lui était demandée pour le roi Louis XV!...

Marie, qui tout enfant avait été perdue, abandonnée dans une écurie, un jour où son père fuyait devant la poursuite acharnée de

l'électeur de Saxe; Marie, en qui l'adversité avait fait germer les plus grandes vertus, était par sa candeur, par sa grâce naïve, digne d'être comparée à cette Esther que Racine a immortalisée. Comme Esther, elle était touchante et belle; comme Esther, exilée de sa patrie. Devenir l'épouse d'un jeune roi dont on vantait l'esprit et les charmes naturels! Marie refusait de croire à un si beau rêve. « Ah! vous redoublez mes alarmes!... » s'écriait la timide enfant, qui était la seule à ignorer ses perfections.

Le mariage fut célébré à Fontainebleau. Stanislas, bien traité enfin par le sort, alla habiter Chambord, puis Meudon, où les deux jeunes époux venaient quelquefois se délasser de la grandeur dans une intimité toute charmante et toute simple.

Qui n'eût pas cru les épreuves de Stanislas complétement terminées? Elles allaient, au contraire, recommencer plus terribles que jamais. Auguste II venait de mourir, et la couronne était briguée par son fils, qui avait l'appui de l'Autriche et de la Russie. Rappelé par ses anciens sujets, fort de l'appui du cabinet de Versailles, Stanislas crut pouvoir accepter de nouveau un trône qui avait déjà croulé sous lui. Ce fut un drame et un roman. Tout le voyage, depuis la France jusqu'à Varsovie, fut accompli à travers des périls continuels. A peine acclamé dans sa capitale, le roi apprend qu'une armée russe est en marche pour le combattre. Il s'enferme dans la ville forte de Dantzig, tandis qu'à Praga les Russes élisent le prince saxon roi de Pologne. Dantzig, inébranlable dans sa fidélité, résiste à un siége terrible. Stanislas ne peut supporter davantage ce spectacle; il invite lui-même les assiégés à capituler, et sort de la place déguisé en paysan. Cette fuite fut accompagnée de toutes les aventures qui pouvaient la rendre périlleuse: tantôt il fallait marcher péniblement sur des terres boueuses, tantôt traverser en nacelle des campagnes inondées; des nuées de Cosaques parcouraient le pays; l'ombre de la nuit permettait seule d'avancer. Durant le jour, le royal pèlerin devait se cacher dans quelque cabane; une fois même, il fut obligé de se blottir dans un grenier pour se soustraire aux regards d'une troupe d'ennemis qui remplissaient la maison. Ce fut sur un grossier chariot qu'au bout de sept jours de transes mortelles il gagna

Digitized by Google

Marienwerder, ville de Prusse où il fut accueilli avec empressement. Les armes de la France le vengèrent de l'empereur d'Allemagne Charles VI. Par le traité de paix qui fut conclu à Vienne, le 18 novembre 1738, il fut stipulé que Stanislas conserverait, en abdiquant, les titres et honneurs de roi de Pologne, et qu'il serait mis en possession des duchés de Lorraine et de Bar, lesquels, après sa mort, reviendraient à la France.

Avec une pension annuelle de deux millions pour laquelle il avait abandonné les revenus des deux duchés, Stanislas put suffire à des dépenses considérables, à des fondations charitables, à l'érection de palais, de châteaux de plaisance, de places et de casernes spacieuses. Nancy, l'une des plus belles villes de France, lui doit sa régularité et la création d'une académie où entrèrent la plupart des hommes de mérite célèbres à cette époque. Ce fut dans une des séances de cette académie que Stanislas reçut, à si juste titre, le surnom de *bienfaisant.*

Pendant ce temps, Marie Leckzinska traînait, au fond de Versailles, les ennuis du rang suprême. Les grandeurs l'avaient trouvée telle que l'avait faite l'infortune; partagée entre ses devoirs de chrétienne, d'épouse, de mère, elle était encore la providence des malheureux, et elle répandait sur une cour aux mœurs et aux maximes trop relâchées le charme supérieur de ses vertus. Mais le bonheur n'habitait pas son âme. Marie avait vu le roi, cédant à de méprisables conseils et écoutant l'appel de ses passions, se jeter dans les désordres de son siècle. Ce cœur, qu'elle avait rempli, ne lui appartenait plus que par l'estime... La noble femme souffrit et se résigna. Elle pleura en silence, se réfugia dans l'amour divin et pria pour le coupable. Les mains pures de cet ange, constamment élevées vers le ciel, protégèrent sans doute une société folle et impie, et détournèrent les châtiments qui n'éclatèrent que plus tard.

Une double catastrophe vint accroître les mérites de Marie Leckzinska. Le Dauphin, espoir du royaume et orgueil de sa mère, s'éteignit le 20 décembre 1765. Deux mois après, Stanislas, alors âgé de quatre-vingt-huit ans, périssait de la mort la plus déplorable : le feu prit à sa robe de chambre ouatée, présent de sa fille; le roi était seul,

ses cris ne furent pas entendus ; et, quand on accourut à son aide, il n'était plus temps de le sauver[1].

Alors Marie Leckzinska ne voulut plus vivre. Une maladie de langueur la conduisit en quelques mois au tombeau, le 5 juin 1758. Comme les médecins cherchaient à ranimer son courage, elle répondit : « Rendez-moi mes enfants, et vous me guérirez. » La cour de Louis XV, cette cour légère et coupable, comprit pourtant qu'elle perdait une reine accomplie, et suspendit un moment ses plaisirs pour pleurer la douce et sainte victime qui venait d'échanger une couronne périssable contre celle des élus.

XCIX

CHEVERT

NÉ A VERDUN EN 1695 — MORT EN 1769

A Saint-Eustache, près la porte d'entrée, se voit un médaillon de marbre blanc qui a consacré l'image de François Chevert avec cette inscription éloquente, attribuée à Diderot :

SANS AÏEUX, SANS FORTUNE, SANS APPUI,
ORPHELIN DÈS L'ENFANCE,
IL ENTRA AU SERVICE A L'AGE DE ONZE ANS ;
IL S'ÉLEVA, MALGRÉ L'ENVIE, A FORCE DE MÉRITE,
ET CHAQUE GRADE FUT LE PRIX D'UNE ACTION D'ÉCLAT.
LE SEUL TITRE DE MARÉCHAL DE FRANCE
A MANQUÉ, NON PAS A SA GLOIRE,
MAIS A L'EXEMPLE DE CEUX QUI LE PRENDRONT POUR MODÈLE.

Toute l'histoire de Chevert est dans ces quelques lignes ; l'histoire la plus simple, la plus honorable, on pourrait dire la plus antique.

Qu'il fût fils d'un bedeau ou d'un maître d'école, il n'en était pas

[1] On a de Stanislas les *Œuvres du Philosophe bienfaisant*, 4 volumes in-12. — Sans y songer, il s'y est peint lui-même.

Digitized by Google

moins sorti de la plus humble tige; et encore se trouva-t-il orphelin dès l'âge de onze ans. Comment s'écoula cette première enfance? quelles privations eut-elle à supporter? On l'ignore; mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'âme de François Chevert avait déjà pris quelque chose de viril dans le commerce du malheur. A l'âge où l'on se contente d'être enfant, Chevert voulut être soldat; il suivit une recrue du régiment de Carné qui passait par Verdun.

En mettant le pied sur le dernier échelon militaire, il ne se dissimula aucune des difficultés qui s'amonccleraient devant lui : il n'avait pas de nom, pas de famille, pas de protecteurs; son courage, son mérite, sa persévérance, sa conduite à toute épreuve, devaient tout remplacer. Il se dit donc: « J'arriverai! » et il arriva, ce qu'on put considérer comme un miracle, vu les préjugés et les habitudes de l'époque.

Ainsi il y avait quatre ans à peine qu'il se trouvait sous les drapeaux lorsqu'il fut nommé lieutenant au régiment de Beauce. Il monta ensuite, de grade en grade, jusqu'à celui de lieutenant-colonel, et c'est en cette qualité qu'il fit la campagne de Bohême sous les ordres du comte de Saxe.

Ici se place une charmante anecdote qui a toute la valeur de l'authenticité.

Il s'agissait d'emporter la ville de Prague par voie d'escalade. Chargé de commander les grenadiers, Chevert, au moment où l'on posait la première échelle, assembla les sergents de son détachement : « Mes amis, dit-il, vous êtes tous braves, mais il me faut un *brave à trois poils*, et le voilà! » Il désignait un sergent de grenadiers d'Alsace. « Pascal, ajoute-t-il, vous allez monter le premier, je vous suivrai. Quand vous serez sur le mur, le factionnaire criera : *Wer da?* Vous ne répondrez pas. Il tirera sur vous et vous manquera; vous irez à lui, vous le tuerez, et je serai là. »

Cette consigne devint une prophétie exacte.

Au bout de quelques instants, le comte de Saxe entrait dans la ville.

Chevert, fait brigadier des armées du roi, fut laissé à Prague avec dix-huit cents hommes, le 17 décembre 1742. Assiégé par une puis-

sante armée, il tint jusqu'au 26, obtint une capitulation honorable et sortit de la ville, le 2 janvier 1743, avec sa garnison et deux pièces de canon.

La campagne de Piémont, en 1744, montra tout ce qu'il y avait chez Chevert de courage, d'habileté, de tactique. Chargé par le prince de Conti du commandement de l'avant-garde, il attaqua successivement les Piémontais à la Gardette, à Rondormi, à Pierre-Longue, et les chassa de ces positions; il s'empara d'Asti, se maintint à Monte-Calvo et contint l'ennemi durant une périlleuse retraite. L'ennemi ayant pénétré en Provence, il déjoua ses efforts, couvrit Castellane et Draguignan, reprit les îles Sainte-Marguerite, gagnant ainsi son grade de lieutenant général des armées du roi.

Une nouvelle guerre, celle de 1757, lui fournit des occasions nouvelles de se rendre utile. A la bataille d'Hastenback, il marcha avec seize bataillons pour tourner la gauche de l'ennemi, qui, caché dans l'épaisseur d'un bois, faisait le feu le plus meurtrier. Trois attaques acharnées le rendirent maître de la position. Chevert s'était mis à la tête de ses grenadiers; les officiers de Picardie le prient de se ménager, de mettre au moins sa cuirasse : « Ces braves gens-là en ont-ils? » dit Chevert en montrant les grenadiers. Et il s'élança sur l'ennemi. Au plus fort de l'action, on lui annonce que la poudre manque. « N'avons-nous pas des baïonnettes? » s'écrie-t-il. Et il commande la charge.

Ce fut en 1761 qu'il quitta le service[1]. On ne le vit pas savourer sa gloire dans l'atmosphère de la cour : il se retira simplement sur ses terres, où il se partagea entre l'étude, la bienfaisance et les conseils qu'il aimait à donner aux jeunes militaires, reçus chez lui comme chez un père. Parfois sa gaieté naturelle s'embellissait de ses souvenirs, qu'il retraçait dans un langage plein de vivacité et de feu. Le soldat était doublé d'un conteur spirituel.

Il jugeait aussi bien les hommes que les positions stratégiques; ainsi il avait un aide de camp fort brave, fort distingué, dont il devina l'aptitude. Sur son conseil, l'aide de camp entra dans la ma-

[1] En 1754, il avait été nommé commandeur de l'ordre de Saint-Louis; en 1758, grand-croix.

Digitized by Google

rine, et la France gagna en Bougainville un Duguay-Trouin nouveau.

BOUGAINVILLE

NÉ EN 1719 — MORT EN 1811

Si l'on songe que Bougainville naquit quatre ans seulement après la mort de Louis XIV, et que sa longue existence, si remplie, ne se termina qu'en 1811, on a lieu d'admirer une carrière qui fut pleine de tant de travaux et témoin de tant d'événements.

Nous avons dit plus haut à quelle circonstance cet homme illustre dut le bonheur d'être révélé à lui-même. Bien que né à Paris[1], il était d'origine picarde, et c'est à ce titre que, après avoir étudié le droit et même s'être fait recevoir avocat au parlement, il entra dans le bataillon provincial de Picardie, où il devint bientôt aide-major.

L'avis que lui avait donné Chevert sur sa véritable vocation n'empêcha pas qu'il n'allât servir, en qualité de capitaine aide de camp, sous le marquis de Montcalm, chargé de la défense du Canada. Bougainville se trouvait sur un théâtre digne de son activité et de son courage. Les forêts impénétrables, le froid, la neige, rien ne l'arrêta ; il brûla, sur le lac du Saint-Sacrement, une flottille anglaise que protégeait cependant le feu d'un port. Le 6 juin 1758, à la tête d'un corps de cinq mille Français, il remporta une éclatante victoire sur une armée de vingt-cinq mille hommes. A la fin de l'action, il tomba frappé d'une balle à la tête ; mais il y avait six mille Anglais étendus sur le terrain.

Par l'ordre du valeureux Montcalm, il vint en France demander des renforts. Le ministre Berryer se contenta de lui répondre : « Quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries.

[1] Son père était notaire et échevin.

— Du moins, monsieur, répliqua fièrement Bougainville, on ne dira pas que vous parlez comme un cheval. »

Le ministre s'offensa ; le gouvernement efféminé de Louis XV ne fit rien pour le Canada, où Bougainville ne put que rapporter son courage. Après une lutte suprême, livrée le 10 septembre 1759, et où Montcalm et son adversaire, le général Wolf, périrent, cette belle colonie fut perdue pour la France.

Bougainville, incapable de repos, prit, de retour à peine, du service dans l'armée d'Allemagne, commandée par M. de Choiseul-Stainville. Il s'y distingua tellement, qu'il reçut, comme récompense, le don de deux pièces de canon, qu'il fit déposer dans sa terre de Normandie.

La paix lui ayant créé des loisirs incompatibles avec l'ardeur de son esprit, il se souvint des paroles de Chevert et se tourna vers la marine ; mais, disons-le, son but était de se rendre utile, d'établir un comptoir dans les îles voisines du détroit de Magellan. D'accord avec des armateurs de Saint-Malo, et muni du consentement du roi, il partit le 15 septembre 1763 avec l'*Aigle* et le *Sphinx*, navires bien équipés et bien armés. Il cinglait vers les Malouines ; on apprit à la fois son arrivée et son succès. L'installation de la colonie nouvelle était complète et assurée.

Mais les Espagnols n'avaient pas vu sans jalousie cet établissement, qui leur faisait un voisinage dangereux. Ils en réclamèrent la remise, et Bougainville eut la douleur de voir l'étendard de Castille remplacer le drapeau national. Du moins, ayant le commandement de la *Boudeuse*, frégate royale de vingt-six canons, il voulut utiliser une occasion qui ne se représenterait plus et faire le tour du monde. Il s'agissait de combler une lacune dans l'histoire de la marine française. Bougainville, éclairé par les recherches de tous ceux qui l'avaient précédé dans cette entreprise, semblait né pour un si grand dessein.

Il ne lui fallut pas moins de sept à huit semaines pour franchir le détroit de Magellan, où d'horribles tempêtes l'assaillirent ; ses matelots réparèrent à Taïti leurs forces épuisées. Quand, après avoir reconnu tour à tour les Grandes-Cyclades, la Nouvelle-Bretagne, les

Digitized by Google

Moluques, la Nouvelle-Guinée, il revint à Saint-Malo, au bout d'une absence de vingt-huit mois, ses pertes étaient insignifiantes. Jamais expédition n'avait été dirigée avec autant de sagesse. Pour répondre aux louanges qu'on lui décernait de toutes parts, Bougainville conçut le projet d'un nouveau voyage au pôle. L'arrivée du comte de Brienne au ministère de la marine fit échouer ce projet, bien que tous les préparatifs fussent terminés.

Bougainville, ainsi méconnu par un ministre, se réfugia dans la science. L'Institut et le Bureau des longitudes l'élurent successivement.

Durant la Révolution, il ne joua aucun rôle actif; il s'était retiré dans sa famille, où il vivait sans ambition, se contentant de répandre des bienfaits autour de lui, lorsque Napoléon, qui aimait à récompenser toutes les gloires, le nomma comte et sénateur.

Un semblable choix illustre autant le souverain que l'homme qui en est l'objet.

MONTESQUIEU

NÉ EN 1689 — MORT EN 1755

Nous pourrions classer les célébrités du dix-huitième siècle en hommes heureux et hommes éprouvés par le sort. Montesquieu, baron de la Brède, président au parlement de Bordeaux, membre de l'Académie française, riche, illustre, comblé par la faveur des rois et celle du public, appartiendrait de droit et de fait à la première catégorie. Sa destinée n'est pas sans quelque analogie avec celle de Montaigne, dont il fut le compatriote, puisque l'un et l'autre naquirent près de Bordeaux.

Montesquieu, qui eut droit d'être fier de tant de choses, avait la faiblesse de tirer vanité de ses aïeux. Sa noblesse ne remontait pas

pourtant très-haut : la terre de Montesquieu, achetée, en 1561, par Jean de Secondat, maître d'hôtel de Henri II, roi de Navarre, fut érigée en baronnie par le roi de France Henri IV, « en reconnaissance des fidèles et signalés services » du maître d'hôtel et des siens. Mais laissons ce trait secondaire et ne voyons que la vie et la gloire de l'auteur de l'*Esprit des lois*.

Destiné de bonne heure à la magistrature, il appliqua d'abord les forces de son intelligence active et pénétrante à étudier et comparer les diverses législations, si confuses, si obscures à cette époque, et souvent si contradictoires. La lecture, son besoin principal, le délassait de la lecture même; il ne s'agissait pour lui que d'en varier les objets. L'antiquité lui devint aussi familière que sa maison ; il respectait les anciens autant qu'il les aimait, et il leur avait consacré un premier livre, qu'il ne fit point paraître.

Ce fut en 1714 qu'il entra comme conseiller au parlement de Bordeaux ; deux ans après, un sien oncle lui résignait sa charge de président à mortier, en lui donnant, de plus, tous ses biens. Quelques éloges prononcés dans l'Académie des sciences de Bordeaux furent le prélude de ce que devait faire Montesquieu. Il composa, en son château de la Brède, les *Lettres persanes*, qu'il ne mit pas, bien entendu, sous son nom ; mais voilà que le livre emporta l'auteur dans le tourbillon du succès. L'auteur sacrifia le magistrat à sa conscience ; Montesquieu crut devoir abandonner son titre de président à mortier pour porter plus facilement celui d'écrivain.

Sous des apparences frivoles les *Lettres persanes* contiennent de grandes vérités morales et politiques ; déjà l'esprit sérieux de l'auteur de la *Décadence des Romains* s'y montre en germe. Aussi est-il permis de regretter que Montesquieu ait subi les idées de son siècle, en attaquant dans ce livre les dogmes fondamentaux du catholicisme, à savoir la Trinité et l'Eucharistie, et en préconisant le suicide et le divorce.

L'Académie française s'ouvrit à lui; il est vrai que le cardinal Fleury voulait la lui fermer, en raison de certains traits impies; mais il n'était guère possible de repousser un homme de ce nom, un ancien président à mortier, surtout l'auteur d'un livre que la

Digitized by Google

vogue entourait. Montesquieu eut donc le droit de s'asseoir dans le fauteuil laissé vacant par M. de Sacy[1].

Désormais il ne vécut plus que pour les lettres, et il put revenir à un projet qui l'occupait depuis longtemps, celui de comparer les lois et les institutions des peuples. Or, comme on ne saurait mieux établir une telle comparaison qu'en étudiant de près les hommes, il résolut de voyager, et il voyagea beaucoup. Il connut, à Vienne, le prince Eugène, retiré dans la plus simple retraite; en Angleterre, lord Chesterfield, qui lui voua l'amitié de l'admiration. Partout, rois, reines, empereurs, l'accueillaient avec enthousiasme; ce serait bien le cas de dire que la Renommée le précédait avec sa trompette retentissante. Bien qu'un peu timide et circonspect, il trouvait les mots les plus heureux. Comme il était à Luxembourg, dans la salle très-modeste où dînait l'Empereur, le prince Kinski lui dit : « Vous êtes bien étonné de voir l'Empereur si mal logé ?

— Je ne suis pas fâché, répondit-il, de voir un pays où les sujets sont mieux logés que le maître. »

Quelqu'un avait osé soutenir, chez le duc de Richemond, que l'Angleterre n'était pas plus grande que la Guienne, et Montesquieu s'était élevé fortement contre cette assertion téméraire. Il répondit à la reine, qui le remerciait : « Madame, je n'ai pu m'imaginer qu'un pays où règne Votre Majesté ne fût pas un grand pays. »

Voici en quels termes plaisants et bien caractéristiques il résumait, au retour, ses impressions sur les contrées qu'il avait parcourues : « Quand je suis en France, je fais amitié à tout le monde ; en Italie, je fais des compliments à tout le monde ; en Angleterre, je n'en fais à personne ; en Allemagne, je bois avec tout le monde. »

Le beau livre de la *Grandeur et décadence des Romains* fut le fruit de deux ans de retraite à la Brède. Le dialogue de *Sylla et d'Eucrate* en fut l'appendice. Le premier de ces ouvrages est la vérité absolue sortie de la plus profonde étude ; le second, une fantaisie qui plaît et attache.

L'*Esprit des lois* parut en 1748, c'est-à-dire quatorze ans après

[1] Traducteur de Pline.

Digitized by Google

Ce travail immense avait rempli la vie comme la pensée de Montesquieu ; parfois effrayé, jamais découragé complétement, l'illustre auteur l'avait pris, quitté, repris, et enfin il le laissa tomber de ses mains.

Tandis que dans son *Histoire universelle* Bossuet attribue tous les événements humains à l'action providentielle, comme à une cause primordiale, Montesquieu, se mettant à un point de vue moins élevé, trouva la raison de toutes les phases des sociétés dans l'état de guerre. De là, la nécessité des lois; de là, toutes les sortes de pouvoirs et tous les systèmes politiques qui découlent de ces formes légales. Il ne s'attache à décrire que trois gouvernements types : le républicain, le monarchique et le despotique.

Les plus célèbres commentateurs se sont attachés à analyser ce livre : d'Alembert, Bertolini, Voltaire, Helvétius, Condorcet, ont témoigné de l'estime qu'il leur inspirait. D'autre part, les critiques ne lui manquèrent pas, et la Sorbonne eut grande envie de le foudroyer; mais elle n'osa, surtout lorsque l'auteur eut écrit sa *Défense de l'Esprit des lois*, chef-d'œuvre de logique et de fine plaisanterie.

Nous omettons quelques opuscules qui n'ajoutèrent rien à sa gloire, pour constater que la fin de cet homme illustre répondit dignement à sa vie. Elle fut assez imprévue. Montesquieu, étant venu à Paris, en 1755, pour y passer l'hiver, tomba soudainement malade. Il eut à ses côtés la duchesse d'Aiguillon, qui ne le quittta pas un moment; tout ce qu'il y avait de plus grand à la cour se pressait autour de son lit de souffrance. Les témoignages de respect qu'il donna à la religion peuvent consoler ceux qui regrettent les doutes qu'il a semés dans ses livres.

Son éloge fut fait, à Berlin, par Maupertuis [1]; à Paris, par d'Alembert, qui consacra à Montesquieu ce portrait tracé d'après nature : « Il était dans le commerce d'une douceur et d'une gaieté toujours égale. Sa conversation, légère, agréable et instructive, était coupée comme son style, pleine de sel et de saillies; point d'amertume, point

[1] Maupertuis, géomètre et astronome, né à Saint-Malo en 1698. Son caractère jaloux et ombrageux l'entraîna hors de la France. Il se fixa à Berlin, sous la protection de Frédéric II, et y dirigea l'Académie fondée par Leibnitz.

Digitized by Google

de satire; personne ne racontait mieux et sans apprêts... Il était sensible à la gloire, mais il ne voulait y parvenir qu'en la méritant... Digne de toutes les distinctions et de toutes les récompenses, il ne demandait rien et ne s'étonnait point d'être oublié. Quoiqu'il vécût avec les grands, par convenance et par goût, leur société n'était pas nécessaire à son bonheur. Il fuyait, dès qu'il le pouvait, dans sa terre, pour y retrouver sa philosophie, ses livres et le repos. »

Le secret de son bonheur, ce fut la modération. Elle lui apprit à se passer des faveurs du pouvoir, à ne pas avilir son caractère par les sollicitations, à ne pas se faire l'esclave de l'argent, dont l'avantage, disait-il, « est de nous rendre libre. »

CII

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

NÉ EN 1712 — MORT EN 1778

Jean-Jacques ne fut pas un de ces hommes qu'on peut envisager froidement. Son nom, si controversé, a toujours éveillé l'admiration ou la colère. Il est cependant un autre sentiment qu'il doit faire naître, — le sentiment de la pitié.

Jamais caractère mobile accouplé à une tête de feu ne fut plus ingénieux à se tourmenter. Les fautes de Jean-Jacques trouvent leur excuse dans l'expiation qu'il en a faite le premier par la souffrance. Ce philosophe misanthrope, peut-être par excès d'amour et de zèle pour l'humanité, passa une partie de sa vie à se tourmenter lui-même. Il fut l'artisan de presque tous ses chagrins, soit parce qu'il se les attira par son humeur noire, soit parce qu'il ne sut point y trouver le remède convenable. Rousseau fit donc la guerre au peu de bonheur qu'il eût pu goûter.

Son enfance fut laborieuse, pleine de hasards misérables qui eus-

sent peut-être instruit une nature moins capricieuse. Son âge mûr lui ouvrit de vastes horizons que Jean-Jacques sembla prendre plaisir à se fermer. Sa vieillesse offrit le déplorable spectacle d'un caractère qui n'était pas à la hauteur de la gloire acquise après tant de luttes.

Rousseau vécut pauvre et mourut pauvre par sa faute. Il eut des protecteurs et se les aliéna ; des amis, et brusquement il rompait avec eux.

Et cependant son action sur son siècle et principalement sur la fin de ce siècle fut immense. A cet homme né dans une république et proscrit par ses concitoyens, il fut donné de corriger l'éducation par son *Émile* et de préparer la Révolution française par le *Contrat social*. Voltaire ébranla les mœurs et les croyances; Rousseau, portant des coups bien plus solides, déracina les principes. L'un fut libéral en flattant bassement les rois ; l'autre, en anéantissant les institutions et créant l'idéal d'un monde sans sciences ni arts. Voltaire rendit la vérité malfaisante; Rousseau entoura le paradoxe de trop d'illusions et d'amorces. Quoique ces deux hommes ne se soient pas aimés, on a eu jusqu'à un certain point le droit de les placer en regard : car tous deux, par des moyens différents, ont travaillé à la même œuvre.

Jean-Jacques a raconté longuement sa vie dans ses *Confessions*, et personne ne pourra prétendre à le peindre mieux qu'il ne s'est peint. Mais tantôt il s'est trop chargé, tantôt il s'est excusé trop complaisamment. Il ne s'agit pour nous que d'exposer les principaux événements de cette existence si agitée : le lecteur appréciera.

Orphelin dès sa naissance, Jean-Jacques manqua de cette éducation maternelle que rien ne remplace. Il n'eut d'initiation que par les sentiments et les paroles médiocrement sensées de son père, simple horloger qui se consolait de sa pauvreté dans la lecture des romans. A peine avait-il huit ans lorsqu'il se trouva plus seul que jamais, son père s'étant soustrait par la fuite à la persécution. Là commença sa longue odyssée, qu'il nous faut retracer en peu de mots : il entra chez M. Lambercy, ministre à Bussey, et y apprit un peu de latin; puis au greffe du tribunal de Genève, d'où on le

renvoya pour cause d'incapacité; de là, il passa dans l'atelier du graveur Ducommun, homme trop bien nommé. Il n'y apprit que le mal. Il s'évada et arriva à Annecy, où madame de Warens, charmée de sa physionomie, l'accueillit avec bonté. Cette veuve était récemment convertie; et, dans son ardeur de néophyte, elle engagea son jeune protégé à abjurer le calvinisme. Rousseau fut donc placé à Turin dans l'hospice des catéchumènes.

Le voilà converti, et il n'a guère pris le temps d'examiner ce qu'il faisait. Il entra comme laquais chez madame de Versellis; c'est là que, de son propre aveu, il laissa accuser et chasser une pauvre servante pour le vol d'un ruban qu'il avait dérobé lui-même. Au reste, sa faute indigne ne lui porta pas bonheur : il fut bientôt congédié, et il le fut également de chez le comte de Gouvon, écuyer de la reine de Sardaigne.

Il retourna chez madame de Warens, qui le reçut avec sa bienveillance infatigable. Elle tenait au salut de son protégé, qu'elle mit au séminaire d'Annecy; mais Rousseau, qui ne se sentait pas de vocation pour l'état ecclésiastique, ne tarda point à se lasser du séminaire. Alors madame de Warens le plaça chez le maître de musique de la cathédrale. L'artiste et son élève s'en allèrent ensemble à Lyon; un incident brusque les sépara, et encore une fois Rousseau chercha madame de Warens à Annecy. Elle n'y était plus. Qu'imagine alors notre Gil Blas génevois? d'utiliser la musique qu'il ne sait pas, de se rendre à Lausanne et d'y prendre brevet de compositeur. Quand on eut entendu le charivari qu'il donna pour un concerto, ce fut un *tolle* général. L'auteur futur du *Devin du village* dut s'enfuir avec sa musique et ses espérances. Il rencontra un charlatan qui se parait du titre d'archimandrite et l'engagea à l'accompagner à Jérusalem; mais leur pèlerinage s'arrêta à Soleure, où on les mit en prison. L'ambassadeur de France tira Rousseau de ce mauvais pas, et lui procura même généreusement les moyens d'aller à Paris.

Paris était pour le jeune aventurier la terre promise; mais son illusion ne tarda point à tomber. Dans sa perplexité, il apprend que madame de Warens est à Chambéry : il y court pour demeurer quelques années auprès de sa bienfaitrice. Pendant ce temps il étudia

Digitized by Google

beaucoup et combla, autant que possible, les lacunes de son éducation.

Diverses autres aventures le conduisirent, en qualité de précepteur, chez M. de Mably, grand prévôt de Lyon. Comme de coutume, il ne resta pas longtemps dans cette maison. Mais, riche de quinze louis et portant dans son carton un système de notation musicale par les chiffres, duquel il attendait gloire et fortune, il fit son second voyage à Paris. Malheureusement, le système de notation musicale, soumis à l'Académie des sciences, ne valut à son auteur que les conclusions sévères de Rameau.

Pour en finir des diverses professions du pauvre diable, nous le voyons secrétaire de l'ambassadeur de France à Venise; puis, déchu de cette grandeur, il revient à Paris copier de la musique et occuper un emploi de commis chez M. Dupin, fermier général.

Il avait près de quarante ans, et son génie ne s'était pas révélé. Mais c'était un foyer qui n'avait besoin que d'une étincelle pour s'enflammer. Une annonce insérée au *Mercure* opéra ce prodige. « *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* » Telle était la question posée par l'académie de Dijon. Elle vibra dans le cœur de Rousseau. Cet homme qui avait amassé tant de ressentiments contre la société, à qui il imputait les secousses perpétuelles de son existence; ce rêveur qui s'était souvent posé le problème d'une civilisation plus équitable, trouvait donc enfin l'occasion d'épancher l'amertume qui débordait en lui! Il allait pouvoir déclarer la guerre au vice, lui qui frémissait au souvenir de ses fautes et qui avait toujours brûlé pour la vertu d'un amour stérile! Il écrivit son premier pamphlet; et, comme c'était un paradoxe sincère et éloquent, ce paradoxe eut le mérite d'une originalité qui frappa l'attention générale. — Un autre sujet, proposé par la même académie : *De l'origine et des fondements de l'inégalité parmi les hommes*, rappela Jean-Jacques sur le terrain de la discussion. Il avait sapé les lettres, il attaqua l'ordre social.

Ce fut un second triomphe dont il alla jouir à Genève, où il rentra dans le sein du calvinisme. Il revint, attiré par l'amitié de madame d'Épinay, habiter la vallée de Montmorency. C'est là qu'il composa

Digitized by Google

son roman de la *Nouvelle Héloïse*, où il y a plus de passion que de vérité, et où les caractères sont aussi faux que les tirades sont déclamatoires.

Son caractère inquiet l'ayant brouillé avec madame d'Épinay, il trouva une généreuse hospitalité au petit château de Montmorency, appartenant au maréchal de Luxembourg. Il y écrivit l'*Émile* et le *Contrat social;* ce fut aussi à cette époque qu'il encourut la disgrâce des encyclopédistes et l'inimitié jalouse de Voltaire. Criblé d'épigrammes par ce dernier, il eut la dignité de ne jamais répliquer.

Émile suscita contre Rousseau les poursuites les plus violentes. Le parlement condamna le livre au feu et décréta l'auteur de prise de corps. Rousseau n'eut que le temps de devancer par la fuite l'exécution de l'arrêt. Mais il avait espéré vainement trouver un asile dans sa patrie; il fut poursuivi à Genève comme il l'avait été à Paris, et Berne lui ferma ses portes. Le proscrit dut se réfugier dans le canton de Neuchâtel, sous la protection du roi de Prusse. Il s'établit à Motiers, y fut bien accueilli par Milord-Maréchal, gouverneur de Neuchâtel, et prit le costume arménien. Mais il eut le malheur d'écrire ses *Lettres de la montagne*, qui excitèrent parmi les Suisses une tempête contre lui. Hume le détermina à passer en Angleterre et à se fixer à Vooton, dans le comté de Derby. Dans cette retraite il écrivit en trois mois les six premiers livres de ses *Confessions*, qui font éprouver le besoin de relire les *Confessions de saint Augustin*, à qui le philosophe emprunta son titre sans lui prendre son humilité si éloquente.

Il revint à Paris, en 1767, un an après sa rupture avec Hume. Bien que l'arrêt de prise de corps rendu contre lui n'eût pas été révoqué, personne ne l'inquiéta. Il se logea rue Plâtrière, où il vécut de ses petites économies et de son travail de copiste, fermant le plus possible sa porte aux visiteurs qui affluaient. Vers la fin de mai 1778, il accepta l'hospitalité que lui offrait M. de Girardin dans sa magnifique terre d'Ermenonville. Jamais il ne s'était senti plus heureux; mais pour lui le bonheur ne devait être que l'aurore du jour sans fin. Le 3 juillet, il se sentit indisposé, au moment où il s'habillait pour aller faire sa promenade habituelle. Tout à coup il tomba la face con-

Digitized by Google

tre terre, foudroyé par un épanchement séreux au cerveau. Cette mort subite donna lieu à d'absurdes commentaires : on répandit le bruit que Rousseau s'était tué d'un coup de pistolet. Des témoignages irrécusables ont fait justice de cette fable ; Jean-Jacques eut par-devers sa conscience assez de fautes sans qu'il faille y joindre le crime du suicide.

M. de Girardin fit déposer les restes de l'illustre mort dans l'île des Peupliers. C'est là que la Révolution vint les chercher pour les transporter pompeusement au Panthéon. Elle voulut payer ainsi le *Contrat social*.

CIII

VOLTAIRE

NÉ EN 1694 — MORT EN 1778

Fils d'un notaire, François-Marie Arouet eut dès l'enfance la curiosité avide, l'amour du bruit et du mouvement, le désir impérieux de la gloire. Chez les jésuites du collége Louis-le-Grand on ne le voyait pas jouer pendant les récréations, mais s'animer dans de longs entretiens avec ses professeurs, le P. Corée, le P. Tarteron, le P. Tournemine, qui se plaisaient à cette verve innée et à ces qualités heureuses de l'enfant, tout en s'alarmant d'audaces précoces. Déjà Arouet avait l'esprit en éveil sur toutes les affaires publiques, sur tous les incidents de la vie littéraire. L'ambition lui montait au cœur. A peine sorti du collége, il se produisit avec hâte, avec turbulence. Il afficha la protection de Ninon de l'Enclos; il se fit admettre dans la spirituelle et scandaleuse société du Temple. Le scepticisme avait passé dans sa nature. Il était bien à sa place parmi ces roués de la Régence, ces incrédules qui avaient été les insouciants précurseurs du jeune téméraire.

Ce n'était pas sans rencontrer une vive opposition dans sa famille

Digitized by Google

qu'Arouet s'engageait dans cette vie d'entreprises littéraires et de mondaines aventures. Son père le menaça souvent de sa colère; il le sommait de prendre un état. Un jour il le tança vertement sur certaine équipée : le jeune homme s'était trouvé disposer de cent louis; il avait eu l'étrange idée d'acheter un équipage, une livrée, de louer des domestiques, et de visiter ainsi tous ses amis. M. Arouet était frappé de la nécessité d'arracher son fils à ces liens de la vie à la mode. Il le fit partir pour la Hollande en qualité de page du marquis de Châteauneuf, l'ambassadeur français. Une intrigue surprise fit brusquement revenir le jeune Arouet. Son père le plaça chez un procureur, ce qui ne l'empêchait pas de poursuivre ses relations et ses essais poétiques. Son début ne fut pas heureux. Une pièce qu'il envoya au concours de l'Académie française fut rejetée. Mais son véritable début fut la tragédie d'*Œdipe*, qu'il fit jouer sous le nom de *Voltaire*. Il l'avait composée à la Bastille, où on l'avait emprisonné sous le soupçon d'avoir composé une pièce de vers satirique. Tiré promptement de prison, favorisé par le rare et glorieux succès de son *Œdipe*, il fut présenté au Régent et bien accueilli par cet homme d'un esprit aussi libre et aussi prompt que le sien. Cependant les maximes de scepticisme semées dans *Œdipe* firent bien des ennemis à Voltaire. On réussit même à le faire momentanément éloigner de Paris. A Paris, où il ne tarda pas à revenir, il trouva la maison de son père à peu près fermée; mais les plus grands seigneurs se disputaient le plaisir de lui offrir l'hospitalité. Le maréchal de Villars et sa femme, entre autres, avaient fait de Voltaire un de leurs commensaux le plus aimés. Il brillait en première ligne aux célèbres fêtes de Maisons, chez le président de ce nom. Il composait à cette époque la *Henriade*. A peine avait-il terminé ce poëme qu'un de ses ennemis, l'abbé Desfontaines, se procura une copie de l'ouvrage et le fit paraître avec des additions et des retranchements sous le titre de la *Ligue*. Cette contrefaçon eut un grand succès.

La liberté d'esprit de Voltaire lui suscitait à chaque moment des inimitiés. Un grand seigneur, le duc de Rohan-Chabot, blessé d'un trait satirique, le fit quelque peu bâtonner. C'est à ce sujet que Voltaire, irrité de n'avoir pas obtenu le concours du duc de Sully pour

Digitized by Google

réclamer une réparation, s'en vengea en remplaçant Sully par Mornay dans son poëme. Vengeance bien mesquine et vraiment indigne d'un homme supérieur, mais qui n'avait pas, il est vrai, l'âme aussi haute qu'il avait l'esprit élevé! Le crédit de Rohan fit encore exiler Voltaire. Il passa cette fois en Angleterre.

Son voyage ne fut pas sans influence sur les destinées du dix-huitième siècle. Voltaire rapporta d'outre-mer la philosophie de Locke et le libéralisme constitutionnel. Il fit paraître à Londres sa *Henriade*. Il y commença ses *Lettres philosophiques sur les Anglais*, résumé de ses impressions si nouvelles à cette époque.

De retour en France, il fit sa fortune dans des spéculations. Bientôt il fut riche, et son prestige s'en accrut. L'opposition de ses adversaires n'en était pas moins vigilante. Ils firent brûler par la main du bourreau les *Lettres philosophiques*. Au théâtre, les succès de Voltaire étaient moins orageux. *Zaïre* marqua dans l'histoire littéraire comme un succès inouï. Cependant là encore il avait des déconvenues : *Adélaïde du Guesclin* ne réussit pas; *Brutus* passa inaperçu. *Jules César* fut imprimé *malgré la défense de l'autorité*. De nouveau Voltaire quitta Paris. Il se retira à Cirey, chez la célèbre madame du Châtelet, une mathématicienne du temps, et composa pendant cette trève *Alzire*, *Mahomet*, *Mérope* et le *Siècle de Louis XIV*. Ces ouvrages et surtout ces pamphlets, les épîtres railleuses qu'il y joignait, étaient souvent poursuivis par la justice. A chaque nouvelle persécution, Voltaire disparaissait habilement. Quelques ouvrages de circonstance le rapprochèrent du roi Louis XV, qui lui était naturellement hostile. Auprès du souverain il avait un protecteur puissant, le duc de Richelieu, qui lui fit commander la *Princesse de Navarre* pour le mariage du Dauphin, le *Poëme de Fontenoy*, le *Temple de la Gloire*, un opéra de courtisan. Madame de Pompadour fut encore pour Voltaire une protectrice des plus actives, sinon des plus avouables.

Ce fut la favorite qui aida Voltaire à forcer les portes de l'Académie. Elle lui fit obtenir le brevet d'historiographe de France et une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Les succès tragiques de Voltaire continuaient sans interruption, malgré

Digitized by Google

une cabale qui lui opposait les œuvres inégales du dur Crébillon. Il entreprit de refaire le théâtre de son rival, et, avec plus de bonheur, traita à nouveau les mêmes sujets. La froideur toujours persistante du roi de France, la mort subite de madame du Châtelet, décidèrent Voltaire à accepter les offres souvent renouvelées de Frédéric II, roi de Prusse. Ce prince, bel esprit et esprit fort, ami des poëtes et des philosophes, avait souvent engagé Voltaire à venir se fixer à Berlin.

Un jour on vit arriver à la cour de Frédéric le poëte nomade. Chambellan du roi, admis dans sa familiarité, il jouit de tous les honneurs. Mais là encore il excita des inimitiés ; son caractère moqueur et un peu cruel dans l'épigramme lui suscitait aussi bon nombre de ces haines. Les plaisanteries contre Frédéric, rapportées au souverain, jetèrent du froid entre celui-ci et son hôte. Voltaire fut obligé de se séparer du roi de Prusse. Arrivé à Francfort, il fut rejoint par un envoyé du monarque, escorté de soldats, qui l'arrêta pour lui réclamer l'*œuvre de poésie* du roi son maître. Il fut gardé à vue, fouillé, maltraité et tenu prisonnier, jusqu'à restitution du volume, qui était resté à Leipzig.

En France, Voltaire comprit que le séjour de Paris lui était devenu impossible. La répugnance de Louis XV à son endroit ne faisait qu'augmenter. Ce fut dommage pour Voltaire. La vie de la capitale l'aurait astreint à de certaines convenances dont il s'affranchit complétement. Son scepticisme devint l'impiété la plus violente. A partir de ce moment, ses attaques contre le christianisme prennent un caractère haineux et systématique; il y entre de la mauvaise foi, de l'injustice, de l'inintelligence des grandeurs poétiques et des réels bienfaits du christianisme et même des autres religions, que Voltaire confondait dans son hostilité méprisante.

Voltaire s'établit à Ferney. La résidence fut bientôt fréquentée par l'élite des grands seigneurs, des savants, des hommes d'État, des poëtes. Il y exerçait la plus brillante hospitalité, et, au milieu des fêtes et des plaisirs, il travaillait sans relâche. A ses ouvrages et à ses pamphlets se joignait une improvisation intarissable de petits vers et de lettres qui sont d'une perfection incomparable. Il composait aussi à loisir un poëme immoral qui n'est qu'un long outrage à la mé-

moire de la libératrice de la France, de cette Jeanne d'Arc saluée par la religion, le patriotisme et la poésie. Il soutenait en même temps une polémique cruelle et meurtrière contre ses ennemis, souvent méprisables, il faut le dire, et indignes de soutenir les causes respectables qu'ils défendaient contre lui. Il écrivit à l'adresse de Fréron sa comédie diffamatoire de l'*Écossaise*. Il accabla à outrance Jean-Jacques Rousseau, contre lequel il laissa couler de sa veine bilieuse les vers de la *Guerre de Genève*. Successivement il écrivait l'*Essai sur les mœurs*, grand ouvrage d'histoire universelle où le moyen âge est plutôt défiguré que peint, où les origines du christianisme sont altérées par la calomnie, l'*Histoire de Pierre le Grand*, l'*Histoire du Parlement de Paris*. Tous ces ouvrages, ainsi que l'*Histoire de Charles XII* et le *Siècle de Louis XIV*, malgré leurs défauts incontestables, servirent beaucoup au progrès des études historiques. Voltaire est, pour ainsi dire, le créateur de l'histoire en France. Son théâtre ne lui a guère survécu. L'entente de la scène, l'innovation fréquente, ne suffisent pas pour faire admettre l'enflure ou la faiblesse alternative du style de ces pamphlets mal rimés. Ses comédies n'ont pas survécu; de ses tragédies il ne reste que des morceaux et des titres. Ses romans, *Candide*, *Zadig*, etc., sont, avec sa correspondance, les œuvres les plus durables de ce fécond génie qui couvrit plus d'étendue qu'il n'en occupa réellement.

Voltaire ne revint à Paris que vers la fin de sa vie, pour être le héros d'un triomphe et d'une sorte d'apothéose anticipée. On lui envoya des députations; la foule escortait sa voiture. On applaudit avec transport la dernière et la plus faible de ses tragédies, *Irène*. Il fut reconduit dans son hôtel comme un triomphateur romain. Mais les fatigues de ces derniers temps, l'épuisement de sa constitution, déterminèrent peu de temps après chez Voltaire une maladie qui l'emporta à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. On refusa la sépulture ecclésiastique à ce corps qui devait être porté au Panthéon dès le lendemain de la Révolution française. Homme multiple et infini, Voltaire avait fait beaucoup de mal; mais on ne saurait contester à ce fatal génie la part de bien qui se trouve dans son existence. Si l'amour de Dieu et même le sentiment des choses divines lui man-

Digitized by Google

qua, il eut souvent au plus haut degré l'amour de l'humanité. Il fit beaucoup pour ses vassaux de Ferney. Sa bienfaisance s'étendit sur tout le pays. Ses efforts généreux en faveur de la famille de Calas injustement condamnée, la défense de Sirven, la protection qu'il accorda à la petite-nièce de Corneille, et toutes les idées généreuses, tous les plans de réformes salutaires qu'il eut dans la tête, qu'il mit sur le papier et qu'il propagea dans l'Europe, tout cela doit compter à l'honneur de cet homme, contre lequel il faut s'armer de justice et de sévérité, en écartant ce triste auxiliaire de la calomnie dont il a fait tant de fois un si lamentable usage. Pour l'ennemi du christianisme ne soyons pas avare de nos blâmes ; accordons les louanges qu'il mérite à l'ancêtre de 89.

CIV

L'ABBÉ DE L'ÉPÉE

NÉ A VERSAILLES EN 1712 — MORT EN 1789

Celui-là appartenait certainement aux plus grandes illustrations de la France; car il fut un bienfaiteur pour l'humanité entière; on peut dire que, complétant l'œuvre de Dieu, il rendit la parole aux infortunés privés de ce don social.

Il apprit la vertu dans le sein même de sa famille.

Charles-Michel de l'Épée avait d'abord tourné ses études vers la science et le droit; mais bientôt il se sentit poussé au sacerdoce par une vocation irrésistible. La théologie remplit toute l'ardeur de son âme. Dans l'exercice de ses fonctions, les plus belles que l'homme puisse remplir, le jeune abbé sut allier la sagesse la plus éclairée à des principes d'une austérité inflexible. Sa charité surtout ne sommeillait jamais. Elle l'illumina d'une de ces inspirations qui sont les conquêtes du génie et de la bienfaisance.

L'abbé de l'Épée conçut l'idée sublime de donner aux sourds-muets l'instruction qui leur avait toujours fait défaut.

Jusqu'alors nul n'avait songé à ces déshérités de l'intelligence : parce qu'il leur manquait deux sens, on ne se disait pas qu'une âme veillait en eux et qu'il s'agissait seulement d'arriver jusqu'à elle pour l'éclairer et la diriger.

L'œuvre était de nature à épouvanter les plus fermes courages. Il fallait vaincre jusqu'aux préjugés des familles, qui, rougissant de compter dans leur sein ces êtres incomplets, les laissaient sans la moindre culture et les dérobaient même à tous les regards. Au contraire, lorsque, par un miracle de persévérante charité, la lumière jaillit dans l'esprit des sourds-muets, quand tomba la barrière qui les séparait du reste de l'humanité, on vit plusieurs d'entre eux se montrer avec honneur dans le monde. Gloire donc à l'abbé de l'Épée, cet apôtre chrétien, ce second créateur, que les sourds-muets, dans leur reconnaissance, appellent à juste titre leur *père spirituel*.

Voici comment il raconte lui-même la cause qui le conduisit à se consacrer à cette mission généreuse : « Le père Vanin, prêtre de la Doctrine chrétienne, avait commencé l'éducation de deux sœurs jumelles, sourdes-muettes de naissance. Ce respectable ministre étant mort, ces pauvres filles se trouvèrent sans aucun secours. Croyant donc qu'elles vivraient et mourraient dans l'ignorance de leur religion si je n'essayais pas de la leur apprendre, je fus touché de compassion et je dis qu'on pouvait me les amener, et que j'y ferais tout mon possible. »

Déjà, avant lui, il faut le reconnaître, des essais avaient été tentés sur quelques sujets. Mais qu'est-ce que des efforts isolés et sans suite? C'est à l'abbé de l'Épée qu'il était réservé d'inventer le véritable langage des sourds-muets, les signes méthodiques ou gestes. L'alphabet manuel, originaire d'Espagne, décoré du nom grec de *dactylologie* (langage des doigts) ne figure que les lettres et dispense d'avoir recours à la plume ou au crayon; mais la mimique représente des pensées, imite la forme des corps. Le geste, animé du jeu de la physionomie, constitue un langage naturel, souple, énergique, pittoresque, qui se prête à toutes les langues, depuis celle de l'enfant jusqu'à celle du sauvage. Pour exprimer les passions, rien n'en saurait égaler la force et la chaleur.

Digitized by Google

A la fois instituteur et père de ses élèves, l'abbé de l'Épée leur consacra tout son patrimoine. Non content de les avoir conduits dans le domaine de l'intelligence, il pourvoyait encore à leurs besoins; il était parvenu à leur faire oublier leur malheur. Quelle joie en effet pour ces pauvres enfants d'acquérir chaque jour les moyens d'exprimer à leur maître adoré tout ce qu'il y avait en eux de tendresse pour lui! C'est en songeant à ce bienfaiteur, à ce second père, que l'un d'eux trouva cette heureuse définition : *La reconnaissance, c'est la mémoire du cœur.*

La sollicitude de l'abbé de l'Épée ne se borna pas aux sourds-muets de sa patrie; elle s'étendit à ceux de leurs frères d'infortune qui languissaient dans les autres pays. Pour eux, il eut la patience d'apprendre plusieurs langues étrangères. Pendant son séjour à Paris, l'empereur Joseph II assista aux leçons de l'abbé de l'Épée, et fut frappé d'admiration. L'ambassadeur de Russie vint féliciter le digne instituteur de la part de l'impératrice Catherine II, et lui offrir de riches présents. Le bon abbé ne demanda, pour toute faveur, qu'un sourd-muet de plus à instruire!

Il aspirait à avoir des successeurs qui pussent propager et perpétuer son œuvre. Ces vœux d'une âme généreuse furent accomplis. Avant sa mort il obtint de Louis XVI la douce assurance que son école ne périrait pas. La Providence a voulu qu'un grand nombre de maîtres habiles, animés comme lui de l'esprit de charité, aient propagé son système d'enseignement en France et à l'étranger. Parmi ses disciples, nous nommerons surtout avec respect l'abbé Sicard et M. Paulmier.

L'abbé de l'Épée mourut, à l'âge de soixante-dix-sept ans, le 23 octobre 1789. Le nom de cet homme excellent vivra autant que son œuvre philanthropique.

CV

DIDEROT

NÉ EN 1713 — MORT EN 1784

Un coutelier de Langres, homme simple, judicieux, d'une raison inflexible, d'un caractère antique, fut le père de Denis Diderot. Celui-ci eut le bonheur de naître dans une famille suffisamment aisée, bien renommée, où régnaient les bonnes vieilles mœurs, la sagesse d'autrefois. Toute sa vie il garda quelque chose de cette première et excellente discipline L'amour de la famille fut toujours un de ses meilleurs côtés.

On songeait à faire du jeune Denis un ecclésiastique, l'héritier futur d'un oncle chanoine. Il commença ses études chez les Jésuites de Langres : écolier turbulent et indocile, mais déjà brillant, déjà surprenant d'audace et de verve, il pensa à entrer dans l'ordre de ses maîtres. Même il projeta une évasion, qui fut déconcertée par son père. Tête ardente, Diderot poussait déjà tout à l'excès.

Il termina ses études au collége d'Harcourt; il s'y lia avec un camarade aussi spirituel que lui et plus pauvre alors. Ils allaient ensemble dîner à six sous. Ces dîners ne furent jamais oubliés de Diderot, qui, longtemps après, aimait à fêter ce souvenir de la jeunesse indigente et riche d'illusions. S'en souvenait-il, ce camarade, qui était devenu cardinal et s'appelait Bernis[1] ?

Au sortir du collége, Diderot entra chez un procureur, natif de son pays, M. Clément de Ris. Il était là pour étudier le droit, mais en réalité il ne s'appliquait qu'aux langues mortes ou vivantes et aux mathématiques, sans ouvrir un livre de jurisprudence. Le procureur avertit le père, qui ordonna à son fils de choisir une profession. Le

[1] Bernis fut un de ces poëtes musqués et fades, comme Dorat, Chaulieu, la Fare et Gentil-Bernard, qui eurent tant de vogue au dix-huitième siècle, mais que nous devons nous borner à nommer.

jeune homme n'en fit rien. On lui supprima momentanément sa pension; il se mit à donner des leçons pour vivre, des leçons maigrement payées. Cependant sa mère, moins inexorable que le père, lui envoyait en cachette ses petites épargnes par une servante dévouée, qui, pour apporter au jeune homme cet argent sacré, auquel elle ajouta parfois le denier du pauvre, faisait cent vingt lieues à pied, soixante pour venir à Paris, soixante pour le retour à Langres. Diderot essaya encore de se faire précepteur, il y perdait son repos et sa santé. Il revint à son grenier, ne sachant comment se tirer d'affaire et réduit à composer des sermons à cinquante sous pièce, pour des prédicateurs peu diserts. Un jour où il faillit mourir de faim, il se promit solennellement de ne jamais refuser l'aumône à un pauvre; ce serment fut bien tenu.

Il ne se réconcilia avec sa famille qu'après son mariage, en 1743. Il avait alors trente ans, quand il épousa mademoiselle Annette Champion. Son père refusait d'abord un consentement, qui lui fut accordé quand le vieux coutelier eut été ramené par la vue de sa bru, femme d'un esprit faible et même borné, mais douce, vertueuse, sage et faite pour plaire à la famille de son mari. Ce furent les besoins de son ménage qui lancèrent Diderot dans la voie littéraire. Il se produisit d'abord comme traducteur, en interprétant l'*Histoire de Grèce* par Stanyan. Sa femme était si simple, qu'elle voulait rendre l'argent au libraire, ne comprenant pas qu'un rouleau de papier pût valoir cent écus. Successivement parurent l'*Essai sur le mérite et la vertu*, les *Pensées philosophiques*, composées en trois jours, l'*Interprétation de la nature*, et d'autres écrits qui se ressentaient de la légèreté de mœurs habituelle à cette époque. La *Lettre sur les aveugles* fit sa réputation; elle le mit en relations avec Voltaire, alors à Cirey. Peu de temps après, une épigramme inoffensive le fit envoyer au donjon de Vincennes, où il passa vingt-huit jours au secret. C'était bien le règne du bon plaisir et du caprice.

Disons, du reste, à la louange du gouverneur de Vincennes, le marquis du Châtelet, que, après ces vingt-huit jours, la captivité de Diderot fut adoucie de toutes les façons. Le prisonnier recevait de nombreuses visites, entre autres celles de Jean-Jacques Rousseau,

Digitized by Google

alors un de ses plus intimes amis, et qui depuis devait, sur les plus légers soupçons, se croire trompé et trahi par le plus loyal et le plus dévoué des hommes.

Quelques mois après, Diderot sortait de prison et il se remettait à écrire avec une inépuisable fécondité, tout en éparpillant une correspondance qui est une suite de chefs-d'œuvre, et en se prodiguant dans une conversation continuelle, pleine d'idées et d'éloquentes paroles, d'éclairs et de rayons. Tout l'attirait à la fois; tout provoquait sa facilité de conception et son invention originale. Au théâtre, il réalisait en partie des idées neuves sur le drame bourgeois, dont il ne donna qu'une promesse dans le *Père de famille* et le *Fils naturel*. Novateur par instinct plutôt qu'avec succès, il eut le mérite de comprendre la fausseté et l'ennui de l'ancien système et l'absurdité de la pompe à tout prix et de la convention persistante dans la tragédie pseudo-racinienne.

En même temps Diderot était un des ouvriers les plus actifs de cette tour de Babel de l'Encyclopédie. Il en rédigea le prospectus; il se chargea de l'histoire de la philosophie ancienne. On sait ce que l'Encyclopédie souleva de protestations, les unes dignes et sincères, d'autres qui n'étaient qu'injurieuses. L'Encyclopédie fut suspendue, Diderot joué publiquement sur le théâtre dans les *Philosophes* de Palissot. On l'exhortait à quitter la France, où tant de haines s'acharnaient contre lui. Deux protecteurs le soutenaient avec peine : c'étaient M. de Choiseul et M. de Malesherbes.

L'œuvre philosophique de Diderot, inspirée par le naturalisme le plus audacieux, débordante de panthéisme, n'a guère survécu à son auteur. Délaissée par les philosophes eux-mêmes, elle n'est plus consultée que comme un arsenal irréligieux. Cependant on s'en souviendra éternellement; car, de toutes les violentes polémiques engagées contre le christianisme, c'est une de celles qui exercèrent le plus d'action sur un siècle complice.

Les ouvrages littéraires de Diderot ont plus de durée, plus d'intérêt actuel. On relit encore ses comptes rendus de Salons, modèles du genre, chefs-d'œuvre de la dissertation vagabonde et de la description passionnée, monuments de critique sûre et décisive. C'est là

Digitized by Google

que Boucher est jugé avec une sagacité de prophète, que Greuze est mis à sa véritable place et compris dans toute l'étendue de la révolution qu'il apportait dans la peinture, ramenant la réalité et la substituant à la fantaisie. Grâce à Diderot, la critique d'art était créée.

Grand écrivain, mais écrivain irrégulier, Diderot a fait des pages plutôt que des livres; souvent même il faisait des pages pour les autres. Il composa pour Raynal le tiers de l'*Histoire philosophique des deux Indes*. Il suppléa souvent Grimm dans sa fameuse correspondance. Il était tout à tous, charitable, obligeant, dévoué jusqu'au sacrifice pour une infinité de gens qui souvent le récompensèrent par l'ingratitude. Un jour on le trouva occupé à rédiger les *leçons de clavecin* du professeur d'harmonie de sa fille. C'était un *grand enfant prodigue;* Voltaire l'appelait *Pantophile* (qui se plaît à tout), et le mot n'était pas mal trouvé pour celui qu'on eût pu appeler l'Encyclopédie vivante. Cette bienfaisance était extrême, comme toutes les qualités et tous les défauts de Diderot. Pendant quatre ans, il hébergea, nourrit, protégea un pauvre professeur de mathématiques, qui se trouva, en fin de compte, un espion envoyé chez lui par le surintendant de police. Diderot ne se repentit pas de sa charité. Heureuses et nobles illusions dont il ne voulut jamais revenir!

Ce bienfaiteur de tout le monde n'était guère enrichi par la vie qu'il menait. La charité coûtait, la littérature rapportait peu alors, mille fantaisies de livres et d'objets d'art enlevaient de l'argent. Diderot se vit déjà âgé et totalement dénué de fortune. Il fallait trouver une dot à sa fille : il songeait à vendre sa bibliothèque. L'impératrice de Russie, Catherine II, avec une délicatesse charmante, fit acheter par son ambassadeur cette bibliothèque au prix de quinze mille francs, à la condition que Diderot la garderait et en resterait le bibliothécaire, avec un traitement annuel de mille francs. Deux ans après, Catherine sut que cette pension avait été oubliée; elle fit compter d'avance à Diderot cinquante mille francs. « Me voilà obligé en conscience de vivre cinquante ans! » s'écria Diderot.

Diderot remercia l'impératrice en personne. Catherine II lui fit l'accueil le plus sympathique, le plus enthousiaste et le plus illusoire en même temps. Elle l'abusait par les dehors d'une civilisation hâ-

Digitized by Google

tive ; elle lui faisait croire à un libéralisme d'apparat et à une philosophie tout extérieure. « Je me suis trouvé l'âme d'un homme libre, écrivait Diderot, dans le pays des esclaves. » A son retour, il évita Berlin, où toute entrevue avec Frédéric II eût été odieuse à ses préventions très-légitimes, et il alla directement à Paris, où il rentrait à soixante et un ans.

L'un des derniers ouvrages de Diderot, et le principal, est l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*. C'est une étude sur les écrits de Sénèque, souvent prolixe et déclamatoire, parfois curieuse par des points de vue nouveaux, parfois intéressante par un rare sentiment de l'antiquité.

Diderot mourut en juillet 1784. Cinq ans encore, et il eût vu la Révolution française. Quel eût été le rôle de cet homme d'un génie si vaste et si déréglé, d'une moralité si sévère sur certains points, si relâchée sur d'autres, d'une incrédulité qui laissait subsister un fond de sentiment religieux ? Eût-il été un Mirabeau ou un Danton ? Dieu seul le sait, et Dieu n'a accordé le spectacle de ces scènes étranges, grandioses et sanglantes, à aucun de ceux qui, dans leurs œuvres innovatrices, en avaient, pour ainsi dire, écrit le prologue.

CVI

MARIVAUX

NÉ A PARIS EN 1688 — MORT EN 1763

En 1743, l'Académie française avait à nommer un quarantième. Deux candidats étaient en présence, ils s'appelaient Voltaire et Marivaux. Voltaire fut écarté ; son concurrent obtint les honneurs de l'unanimité des voix.

C'est qu'un talent aimable, un peu précieux, un esprit plus agréable qu'élevé, plus observateur que profond, savent surtout se concilier les suffrages. Marivaux eut du succès, plus que des succès ;

Digitized by Google

la vogue ne s'attacha point à son nom; mais son nom plut, son génie lui créa des imitateurs, et, sans y avoir songé peut-être, il fit école.

Il a produit énormément de pièces, tant pour la Comédie-Italienne que pour la Comédie-Française. De ces pièces, dont l'énumération seule remplirait une de nos pages, il en est resté quatre : le *Jeu de l'amour et du hasard*, le *Legs*, l'*Épreuve nouvelle* et les *Fausses Confidences*. C'est bien quelque chose, lorsque tant d'hommes célèbres ont laissé après eux qui un sonnet, qui un quatrain, qui un titre. Oui, il y a des gens fameux par le titre d'un livre que personne ne lit.

Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux était le fils du directeur de la monnaie de Riom; et sans doute son père avait deviné ses heureuses dispositions, car il le fit élever avec le plus grand soin. Lancé de bonne heure dans le monde, Marivaux rechercha la société des femmes; ce fut à cet enseignement du beau langage et des belles manières qu'il apprit cette façon d'écrire, d'analyser, d'alambiquer les sentiments, qui semble lui appartenir en propre. Lié avec Lamotte et Fontenelle, admis familièrement chez madame de Tencin, qui ne se gênait pas pour appeler les gens d'esprit « ses bêtes, » il contracta dans ces relations l'habitude d'un genre qui le rapprochait des *précieux* du dix-septième siècle. L'avantage qu'il trouva dans ses défauts fut du moins de n'être pas le copiste de Molière, et de mettre en scène, avec une certaine fidélité, les figures qu'il voyait de près. Son théâtre a une physionomie particulière : on n'y trouve pas de situations fortes, de caractères bien tranchés; en revanche, on y applaudit à l'amour honnête, ingénu, qui se tourmente, s'agite — souvent sur la pointe d'une aiguille, — et qui finit par triompher. Marivaux est cent fois plus moral que Regnard; il ne possède pas sa verve, mais il va plus sûrement au cœur. Ses femmes sont charmantes; on ne les voudrait pas autres. Et qu'est-ce donc quand on a vu ces rôles interprétés par mademoiselle Mars!

Les critiques ne firent point faute à l'auteur de ces heureuses comédies où l'on disserte si bien. Il n'en prenait pas souci, et il eut la sagesse de n'y jamais répondre. « J'aime mon repos avant tout, disait-il, et je ne veux pas troubler celui des autres. » Il était bon et ne

paraissait que spirituel ; généreux, et il ne s'en vantait pas. Bien que son revenu fût médiocre, il payait pension pour une jeune personne qu'il avait détournée du théâtre où elle voulait entrer et mise dans un couvent. « Pour être assez bon, disait-il, il faut l'être trop. » Discret au plus haut degré sur le chapitre de l'argent, il ne se départait jamais de cette délicatesse. Étant malade, il reçut la visite de Fontenelle, qui, craignant qu'il ne fût à bout de ressources, lui apportait cent louis.

« Je les regarde comme reçus, répondit Marivaux ; je m'en suis servi, et je vous les rends avec toute la reconnaissance que mérite un service semblable. »

Ce trait honore également les deux amis, et c'est un démenti de plus donné à ce qu'on a dit et écrit de l'insensibilité de Fontenelle. Marivaux ne put se défendre toujours d'une mesquine jalousie de métier; il épousa parfois les petites brigues de coteries, mais il sut conserver la dignité et la loyauté du caractère.

Il fit des romans. Malheureusement il a négligé d'achever les deux meilleurs, le *Paysan parvenu* et *Marianne*. Cette dernière œuvre brille par l'intérêt des situations et la vérité des caractères.

En résumé, Marivaux est consacré au théâtre, où nul de ses imitateurs ne l'a égalé. Seulement, il ne faudrait pas qu'une maladroite admiration tentât de l'égaler à Molière.

« Une scène de Molière, dit avec beaucoup de justesse M. de Barante, est une représentation de la nature; une scène de Marivaux est un commentaire de la nature. »

CVII

BUFFON

NÉ A MONTBAR EN 1707 — MORT EN 1786

Il est d'usage, quand on a à parler du comte de Buffon, de se le représenter soigneusement poudré, vêtu du plus bel habit de soie ou

de velours et écrivant du bout des doigts, les mains couvertes de manchettes de dentelle. C'est trop appliquer à sa personne la correction qu'il mettait dans son style, et il nous répugne de croire que Buffon ait tant tenu à poser en petit-maître dans son cabinet de travail. Pour se convaincre du contraire, il suffit d'embrasser d'un regard la quantité considérable de volumes qu'il consacra à la science. Son zèle fut aussi grand, aussi infatigable, que si cet homme illustre avait dû le pain de la vie au labeur quotidien.

Le hasard d'une connaissance avait favorisé ce goût d'études sérieuses : Buffon, au sortir de ses classes, se lia avec le jeune duc de Kingston, dont le gouverneur, homme instruit, développa en lui l'aptitude scientifique. Ils voyagèrent ensemble tant en France qu'en Italie et en Angleterre. Les travaux du jeune et brillant naturaliste furent d'abord de nature variée ; ils ne se concentrèrent sur un point spécial que lors de la nomination de Buffon à la place d'intendant du Jardin du Roi (1759).

Cet établissement languissait par l'incurie de ceux qui l'avaient dirigé jusqu'alors. Il y avait, à côté de l'ordre, de la coordination qu'on y rétablirait, une histoire complète de la nature à écrire. C'était une œuvre vraiment neuve et où s'étaient seulement essayés des compilateurs sans génie. Buffon comprit avec raison qu'il ne pourrait suffire à une tâche aussi ardue; il eut la prudence de s'adjoindre Daubenton, un de ses compatriotes.

Il ne leur fallut pas moins de dix ans d'un travail opiniâtre avant qu'ils fissent paraître les trois premiers volumes de l'*Histoire naturelle*. De 1749 à 1767, ils en avaient publié quinze[1]. Buffon mettait le beau style, la décoration; Daubenton s'en tenait modestement à la description des formes, à l'anatomie. Un dissentiment qui éclata entre les deux collaborateurs empêcha Daubenton de travailler aux neuf volumes de l'histoire des oiseaux. Buffon alors se fit aider par Gueneau de Montbelliard et l'abbé Bexon. L'un de ses derniers volumes, le plus inspiré peut-être et celui qui témoigne de toute la magie de son style, c'est celui des *Époques de la nature*.

[1] Contenant la théorie de la terre, la nature des animaux, l'histoire de l'homme, celle des quadrupèdes vivipares.

Pour comprendre l'étendue et les difficultés de ce travail, il faut songer que Buffon y consacra cinquante ans de sa vie, et que, malgré les additions faites par Lacépède en ce qui concerne les cétacés, les reptiles et les poissons, il est resté la lacune des animaux sans vertèbres et des végétaux.

Cet illustre auteur eut la joie de goûter pleinement sa gloire : les savants lui prodiguèrent leurs hommages, les souverains lui donnèrent à l'envi des preuves de considération ; Louis XV érigea en comté sa terre de Buffon : une statue même lui fut dressée de son vivant, par les soins de M. d'Angevilliers, surintendant des bâtiments, à l'entrée du cabinet du roi, avec cette inscription : *Majestati naturæ par ingenium*[1].

Les beautés de son style sont restées : la grandeur des images, l'élévation de la pensée, séduiront toujours ; mais la science a fait depuis de tels progrès, qu'on a dû reléguer au rang des fables les systèmes de Buffon sur la théorie de la terre, sur cette comète qui enlève des parties du soleil, sur ces planètes vitrifiées et incandescentes qui se refroidissent par degrés. Cependant Buffon a eu le mérite de faire sentir qu'une foule de changements ont dû précéder l'état actuel du globe. Il les devina plutôt qu'il n'en saisit les traces ; mais c'était beaucoup d'avoir le premier mis le pied dans cette voie.

On peut dire que, par les soins multipliés qu'il donna au grand établissement confié à ses soins, il a créé la splendeur qu'on y admire aujourd'hui. Ce n'était que par le travail qu'il se reposait du travail. Les cabales de cour le laissaient indifférent, et il ne s'attardait pas à répondre aux critiques. Sa longue existence, qui se termina à Paris le 16 avril 1786, fut donc calme et heureuse.

Telle ne fut pas la destinée du fils de Buffon, colonel de cavalerie : ce jeune homme périt sur l'échafaud révolutionnaire. L'infortuné s'imaginait désarmer ses bourreaux en criant : « Je suis le fils de Buffon ! » Un terroriste répondit : « Qu'est-ce que ça nous fait que tu sois le fils d'un *bouffon?* » En ce temps-là le rire et les larmes se confondaient.

[1] Son génie égale la majesté de la nature.

Digitized by Google

CVIII

ROLLIN

NÉ A PARIS EN 1661 — MORT EN 1741

Montesquieu a dit de Rollin : « Un honnête homme a paru pour écrire l'histoire ; dans ses ouvrages, c'est le cœur qui parle au cœur. On sent une secrète satisfaction d'entendre Rollin ; c'est l'abeille de la France. »

L'opinion de Montesquieu est consacrée. La jeunesse devra bénir éternellement le nom de cet homme de bien, de ce savant instituteur qu'on surnomma à juste titre le « *bon* Rollin. » Il fut la providence visible des familles, aussi bien que l'honneur de l'Université de France. Le premier, il introduisit dans les colléges le goût et l'étude de la langue française, trop sacrifiée jusque-là au latin et au grec. Il savait faire naître l'émulation du choc hardi des jeunes intelligences.

A vingt-deux ans, Rollin, le fils orphelin d'un pauvre coutelier[1], devint professeur de seconde au collége du Plessis, où il avait été élevé presque par charité, sur la recommandation d'un Bénédictin des Blancs-Manteaux, dont il allait servir la messe. Le hasard lui donna pour condisciples les fils de M. Pelletier, alors ministre ; cet homme généreux voulut que le simple boursier, souvent vainqueur de ses fils, fût associé à leurs plaisirs comme à leurs exercices. Rollin conserva toute sa vie une reconnaissance profonde pour ce protecteur de ses premiers pas.

Hersan, qui avait été son professeur, se démit successivement en sa faveur de ses divers emplois. En 1687, Rollin prit la chaire de rhétorique, puis, en 1688, celle d'éloquence, au Collége royal.

Au bout de dix années d'enseignement, il sentit le besoin de se consacrer plus particulièrement à l'étude, et ne retint de ses fonctions publiques que la chaire d'éloquence ; encore ne voulut-il con-

[1] Il a écrit quelque part, en souvenir de l'état de son père : « Je suis né dans l'antre des Cyclopes, et l'enclume a été mon premier degré au Parnasse. »

Digitized by Google

tinuer de l'occuper qu'à titre de survivance et sans émoluments.

En 1694, il fut nommé au rectorat. Son zèle grandit, s'il était possible, avec ses devoirs; il visitait les colléges, révisait les règlements, défendait les priviléges du corps enseignant, étudiait dans les moindres détails tous les besoins et tous les progrès. La nuit même n'interrompait point pour lui l'œuvre du bien. Rollin faisait pour la jeunesse les livres les plus saints, les plus savants à la fois, résumé des grandes idées d'un esprit éclairé et des belles pensées d'une âme honnête; il écrivait le *Traité des études*, qui sera le guide éternel des maîtres et la lumière des élèves. Il élevait cet immense monument de l'*Histoire ancienne*, qui exigea tant de savoir, de patience et d'ardeur. Il est vrai que Rollin ne compta jamais avec sa peine.

La voix autorisée de Chateaubriand a loué ainsi le *bon* recteur :

« La narration du vertueux Rollin est pleine, simple et tranquille, et le christianisme, attendrissant sa plume, lui a donné quelque chose qui remue les entrailles. Nous ne connaissons pas d'ouvrage qui repose plus doucement l'âme. Rollin a répandu sur les crimes des hommes le calme d'une conscience sans reproche… »

Après l'exercice de son rectorat, il reçut brusquement l'ordre de quitter le collége de Beauvais; on le punissait de ses tendances jansénistes. Qu'importe! Rollin n'avait pas besoin de dignités, il les portait toutes en lui; ni de gros traitements, car, avec trois mille livres de revenu, il trouvait moyen de faire de larges aumônes. Les plus honorables amitiés le suivirent dans la modeste retraite qu'il s'était choisie rue Neuve-Saint-Étienne, où il recevait à sa table frugale, et sous l'ombrage de ses deux arbres, des hommes tels que d'Aguesseau, Boileau, le Nain de Tillemont, Jean Racine, qui lui confia l'éducation de son fils, Jean-Baptiste Rousseau, qui eût dû apprendre de lui la douceur et le pardon des injures. Qu'on juge, en effet, de l'humeur inoffensive de Rollin : un critique nommé Gibert ayant publié contre le *Traité des études* un volume de cinq cents pages acrimonieuses, Rollin ne conserva le souvenir de cet homme que pour lui offrir, en 1740, son crédit et sa bourse, en apprenant qu'il avait encouru la disgrâce et l'exil.

Digitized by Google

A. Hadamard del. Imp. Godard Paris

Que fais tu donc là, mon garçon?, dit une voix qui fit tres-saillir le tailleur de pierre

Digitized by Google

Quoique aucun discours n'ait été prononcé sur sa tombe lorsqu'il eut achevé, en 1741, sa quatre-vingt-unième année, la voix de la postérité l'a vengé de ce silence politique. Rollin est devenu l'objet de la vénération générale; Louis XVI, qui se connaissait bien en vertus et en mérites, ordonna que la statue de Rollin fût placée parmi celles des grands hommes du siècle de Louis XIV. Le digne souverain ne se trompait pas : c'est être un grand homme que de bien préparer les générations qui doivent faire la force et la splendeur de la patrie.

CIX

SÉDAINE

NÉ EN 1719 — MORT EN 1797

Voyez ce jeune homme en costume d'artisan; sa physionomie heureuse, intelligente, prévient en sa faveur. Dès le matin, il a bravement taillé la pierre dans le chantier où il a pour compagnons d'épais Limousins; mais, au lieu de chercher comme eux un coin à l'ombre et de s'étendre pendant l'heure du repos, il a tiré de dessous sa veste un livre qu'il savoure. A l'expression de ses traits, il est facile de juger le plaisir studieux, le recueillement.

« Que fais-tu donc là, mon garçon? » dit une voix qui fit tressaillir le tailleur de pierre.

C'était maître Buron, architecte; l'effroi de l'un ne fut égalé que par l'étonnement de l'autre.

Des explications demandées par Buron, il résulta que Michel-Jean Sédaine, fils d'un architecte mort sans laisser un sou vaillant, avait à soutenir sa famille, et que, pour accomplir cette pieuse tâche, il n'avait pas craint d'embrasser la plus rude profession. Quant à la lecture, c'était sa passion; c'était la nourriture de son esprit actif et épris des belles choses.

Buron comprit qu'une telle intelligence ne devait pas végéter davantage dans un métier infime. Il emmena Sédaine, le mit au nombre de ses élèves, et depuis l'associa à ses travaux.

Mais ce n'était pas d'architecture que s'occupait le plus volontiers cette imagination surexcitée par le commerce de plusieurs poëtes, commensaux de la maison. Sédaine écrivit des chansons, des pièces badines, en attendant qu'il pût donner à sa pensée la forme dramatique qui en était le moule véritable.

Son début, obtenu par l'appui de M. Lecomte, ancien magistrat, fut le *Diable à quatre*, opéra-comique dont Philidor composa la musique. Ce fut le bon présage de *Blaise le savetier*, *Rose et Colas*, les *Troqueurs*, le *Roi et le Fermier*, etc. Dans tous ces ouvrages, qu'on reverra toujours avec plaisir, la qualité dominante est le naturel. Des caractères aimables y intéressent; les situations sont habilement préparées. On y sent la touche d'un homme évidemment né pour le théâtre.

Par malheur, ainsi que l'a répété souvent la critique, le mérite de ces pièces est déparé par des fautes de langage : Sédaine n'était pas grammairien, il faut l'avouer, mais il était peintre. Combien de comédies, irréprochables sous le rapport du goût, ont disparu de la scène française, chassées par l'ennui, tandis qu'on joue encore le *Philosophe sans le savoir* et la *Gageure imprévue!*

Observateur avant tout, Sédaine ne cessait d'étudier sur le vif sans laisser jamais paraître ses propres impressions. On en jugera par l'anecdote suivante, que rapporte Diderot.

« Sédaine, dit-il, donne son *Philosophe sans le savoir;* la pièce chancelle à la première représentation, et j'en suis affligé. A la seconde, son succès va aux nues, et j'en suis transporté de joie. Le lendemain, je cours après Sédaine; il faisait le froid le plus rigoureux. Je vais dans tous les endroits où j'espère le trouver; j'apprends qu'il est à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine. Je m'y fais conduire, je l'aborde, je lui jette mes bras autour du cou; la voix me manque, et les larmes me coulent le long des joues. Voilà l'homme sensible et médiocre. Sédaine, froid, immobile, me re-

Digitized by Google

garde et me dit : « *Ah! monsieur Diderot, que vous êtes beau!* » Voilà l'observateur et l'homme de génie. »

Bien que Diderot s'efface trop dans ce parallèle, nous devons convenir que, pour nous, Sédaine est un homme supérieur. A la longue liste de ses ouvrages il faut joindre de bonnes actions, qui prouvent sa droiture et la générosité de son âme. Se souvenant qu'il avait été pauvre et orphelin, il fit élever comme son propre fils le grand peintre David. Novateur sur plus d'un point, car il a réellement créé le genre de l'opéra-comique, il tenta la tragédie *en prose*. Son *Maillard, ou Paris sauvé*, n'était que le précurseur des drames historiques de notre temps; mais Voltaire jeta les hauts cris. Une tragédie en prose! quelle abomination! Lekain refusa de prêter son concours à une pareille entreprise. On en est resté à la tragédie en vers.

Sédaine put se consoler avec les succès du *Déserteur* et de *Richard Cœur-de-Lion*. Il avait soixante-cinq ans lorsqu'il donna ce dernier ouvrage, qui lui fit ouvrir à deux battants les portes de l'Académie française.

Nous regrettons d'avoir à ajouter qu'il mourut sans laisser de fortune à ses enfants, après une vie si bien remplie par le travail.

Personne n'accueillit avec plus d'enthousiasme que Sédaine la traduction de Shakspeare par Letourneur. Cet enthousiasme s'explique aisément : Shakspeare et Sédaine, qui tous deux ont réparé par le génie ce qui leur manquait du côté des études classiques, ont un air de famille que le baron de Grimm traduisait un jour à Sédaine par ce mot spirituel : « Vos transports ne me surprennent point; c'est la joie d'un fils qui retrouve un père qu'il n'a jamais vu. »

Digitized by Google

CX

GRÉTRY

NÉ A LIÉGE EN 1741 — MORT EN 1813

Le futur collaborateur de Sédaine, ce Liégeois naturalisé Français par les nombreux et beaux ouvrages qu'il a donnés à notre scène, était fils d'un violoniste pauvre. A l'âge de six ans, on le mit à la Collégiale, comme enfant de chœur. Pendant longtemps ses progrès furent lents, et rien n'eût pu faire présager sa vocation, lorsque l'arrivée à Liége d'une troupe de chanteurs italiens lui révéla son goût passionné pour l'art où il s'est tant illustré.

Avant d'avoir appris l'harmonie, il avait composé un motet à quatre voix et une fugue instrumentale qu'on admira dans sa famille. On lui donna des maîtres ; mais Grétry avait trop d'idées dans la tête pour pouvoir étudier patiemment. Il demeura donc harmoniste très-imparfait, comme le sont tous ceux qui n'ont pas étudié cet algèbre avant l'âge de l'inspiration.

Il avait vingt-huit ans déjà quand, après avoir visité l'Italie, il vint à Paris avec un bagage d'espérances qui ne tardèrent pas à s'évanouir. Il jugea bientôt, en effet, combien il est difficile pour un musicien ignoré d'obtenir un poëme de l'obligeance d'un auteur. Qu'eût-ce donc été s'il eût vécu de notre temps? Enfin il se trouva nanti du manuscrit des *Mariages Samnites*, par du Rozoy. Du Rozoy n'était pas plus connu que Grétry ; l'ouvrage, présenté à l'Opéra, ne put aboutir, par la mauvaise volonté des exécutants. Mais le comte de Creutz, envoyé de Suède, s'était intéressé au compositeur, et il persuada à Marmontel de lui confier la petite comédie à ariettes, le *Huron*. Le *Huron* réussit et fut suivi de *Lucile*, qui est oubliée, et du *Tableau parlant*, qui a survécu à toutes les vicissitudes des écoles musicales. *Sylvain*, les *Deux Avares*, eurent du succès; mais la palme appartient à *Zémire et Azor*, opéra plein de fraîcheur et qui plaît toujours. Citons encore la *Fausse Magie*, l'*Amant jaloux*,

Digitized by Google

l'*Épreuve villageoise* et *Richard Cœur-de-Lion*. Il fut un temps où le public ne voulait que de la musique de Grétry; aussi le nombre des ouvrages de ce grand compositeur est-il considérable. Aujourd'hui les trois quarts sont oubliés; mais il en reste bien assez pour sa gloire. Comme le disait Voltaire, on n'arrive pas à la postérité avec un gros bagage.

Grétry avait un défaut qui lui a beaucoup nui, en l'empêchant de suivre et de s'assimiler les progrès de son art : c'était un suprême dédain pour toute autre musique que la sienne. Sa conversation, quoique semée de traits heureux, devenait fatigante, parce qu'elle tournait invariablement dans le cercle de la personnalité. Il est vrai que ses amis le gâtaient, vu qu'il n'avait pour amis que des admirateurs.

En 1789 il fit paraître un volume sous le titre de : *Mémoires ou Essais sur la musique*. Lisez, sur la musique de Grétry, car il n'y parlait que de lui.

Les faveurs qu'il reçut de Louis XVI, celles qu'il obtint plus tard de Napoléon; en outre, le produit considérable qu'il retira de ses ouvrages, lui donnèrent une très-honorable aisance. Mais Grétry n'eut pas la joie de léguer à ses filles un bien gagné pour elles : il les vit disparaître l'une après l'autre.

La légende de ce triple deuil a été si bien racontée par M. Philibert Audebrand, que, dans l'intérêt de nos lecteurs, nous ne pouvons résister au désir de l'emprunter à cet écrivain distingué.

« Dans sa jeunesse, c'est-à-dire au temps où il étudiait la musique à Rome, André Grétry aimait à poursuivre l'inspiration religieuse à travers le jardin de Santa-Maria-de-Novella, couvent presque désert.

« En se promenant un jour au milieu de cette solitude, le futur auteur de la *Caravane* et de tant d'autres chefs-d'œuvre, se disait en se cognant le front :

« — Trouverai-je mon rondeau aujourd'hui, oui ou non?

« Parlant ainsi avec lui-même, il rencontra au pavillon un vieux religieux de vénérable figure, qu'il ne cherchait pas.

« Depuis une heure le saint homme séparait des graines d'un air

méditatif, tout en les observant soigneusement au passage avec un microscope.

« André Grétry, distrait, s'approcha en silence, ne comprenant pas ce travail du cénobite.

« — Aimez-vous les fleurs? lui demanda alors le religieux.

« — Beaucoup, mon père.

« — En êtes-vous bien sûr?

« — Très-sûr.

« — Pauvre jeune homme! Si j'insiste sur cette question, c'est qu'à votre âge on ne cultive encore que les fleurs du plaisir; la culture des fleurs de la terre n'est aimable que pour l'homme qui a accompli sa tâche sociale. Alors, soigner des œillets et des roses, c'est presque se trouver face à face avec ses souvenirs.

« En entendant parler le pieux horticulteur, le jeune musicien était à la fin sorti de sa longue préoccupation.

« — Oui, reprenait le religieux, les fleurs rappellent à l'homme les plus chers et les plus considérables épisodes de sa vie. Les fleurs lui disent le jour où il est né; elles lui retracent le pays natal. Il y en a qui lui racontent le jardin de la famille où, tout enfant, il courait nu-tête, après les papillons aux ailes d'or et d'azur. Que ne disent pas les fleurs? Dans leur langage toujours enivrant, elles racontent les misères et les bonheurs de la jeunesse, ces choses que vous savez mieux que moi, mon jeune ami, car j'ai dit adieu pour toujours aux joies profanes.

« — Rien de plus vrai que tout ce que vous venez de dire, repartit André; mais je ne comprends pas très-bien, mon père, pourquoi vous séparez les unes des autres ces graines qui me semblent être toutes pareilles? Dans quel but faites-vous ainsi deux parts?

« — Eh! mon jeune ami, voyez, je vous prie, à travers le microscope, voyez ce point noir sur celles que je mets de côté... Mais non, vous ne voudriez pas me croire! Si vous y consentez, je pousserai jusqu'au bout la leçon d'horticulture.

« Là-dessus le saint homme prit un pot de grès; il y fit six trous avec une vrille Ces préambules terminés, il y planta trois graines des meilleures et trois graines mouchetées de points noirs.

Digitized by Google

« — Mon jeune ami, — ajouta-t-il d'une voix pleine de douceur, — souvenez-vous que les mauvaises graines sont du côté de la brèche. Quand vous viendrez vous promener au jardin du couvent, n'oubliez pas de regarder les tiges à mesure qu'elles pousseront.

« Ces fleurs étaient des tulipes roses, nuancées d'un liséré blanc argenté.

« Doué d'une âme tendre comme tous les véritables artistes, André Grétry trouvait un charme mélancolique à revenir se promener dans le jardin du couvent. La scène qui s'était passée entre le vieux religieux et lui revenait sans cesse à sa mémoire. A chaque promenade nouvelle, il jetait un long regard de curiosité sur le pot de grès.

« Grétry vit ainsi s'accomplir sous ses yeux un phénomène qui était bien fait pour fixer sérieusement son attention.

« Au printemps qui suivit, les six tiges s'élancèrent tout aussi verdoyantes les unes que les autres. Mais, chose curieuse ! bientôt les trois graines mouchetées prirent le dessus, au grand étonnement du jeune artiste.

« — Allons, s'écriait André, le bon religieux ne savait ce qu'il disait. Voilà les trois graines piquées qui viennent mieux et plus promptement que les autres. Cette science du bonhomme est donc aussi un vain mot !

« Mais, à quelques jours de là, le jeune musicien dut changer de langage.

« Un matin, en commençant une promenade nouvelle, son cœur se serra tout à coup de tristesse.

« Il venait de voir ses trois tiges aimées se faner dans tout leur éclat.

« Par un singulier contraste, les tiges provenant des trois autres graines poussaient avec lenteur, il est vrai, mais elles poussaient bien.

« Il les voyait se nourrir de toute brise qui venait du ciel, de toute rosée, de tout rayon du soleil et de tous les aromes que la main de Dieu répand à profusion sur le monde, pendant la tiède saison des fleurs.

« Un autre jour, il découvrit que les trois fleurs hâtives venaient de sécher et de se flétrir à jamais.

Digitized by Google

« Le même jour, les trois autres avaient rompu leurs boutons verts et s'épanouissaient en couleurs éclatantes.

« Dans ses *Mémoires*, l'auteur de *Zémire et Azor* raconte que ce fait remua profondément son âme.

« Le temps marchait.

« Il y avait bien vingt ans que Grétry avait quitté Rome pour la Belgique et la Belgique pour Paris.

« A trente ans de la scène du jardin, lorsqu'il était déjà en possession de la renommée et de la fortune, quand toutes les joies du monde se penchaient sur son chemin pour lui sourire, il devait se rappeler les trois tulipes du moine avec un redoublement d'amertume.

« André Grétry, marié suivant son cœur, avait trois filles, belles et pures comme des anges.

« On sait leurs noms : Jenny, Lucile, Antoinette.

« A quoi lui servait-il d'être célèbre et riche?

« Les trois filles charmantes de son chaste amour devaient mourir toutes trois, à peu de distance l'une de l'autre, dans la fleur de leur jeunesse.

« Quand l'heure fatale sonnait, chacune d'elles avait seize ans.

« Exprimer la douleur du grand musicien serait au-dessus des forces hamaines.

« Une sombre mélancolie s'emparait du pauvre artiste, et, lorsque ce terrible coup l'eut frappé par trois fois, on l'entendit répéter à chaque instant :

« — Ah! mon Dieu! voilà mes trois tulipes du jardin de Santa-Maria-de-Novella!

« Dans la violence de son chagrin, l'Orphée du dix-huitième siècle ne voulait pourtant pas laisser à un autre le soin d'honorer la dépouille mortelle de ses trois filles bien-aimées.

« Sur le déclin de sa vie, il s'était retiré dans la vallée de Montmorency, à l'Ermitage de Jean-Jacques Rousseau; mais, de temps en temps, il retrouvait assez de force pour venir à Paris et pour se traîner jusqu'au cimetière du Père-Lachaise, afin de prier et de pleurer sur le tertre où dorment ses enfants.

Digitized by Google

« Dans un de ses pèlerinages, l'idée lui était venue de semer trois tulipes roses et blanches parmi le gazon vert.

« Un article de son testament a fait à ses légataires une loi de se conformer à cet usage sacré.

« Voilà pourquoi les trois fleurs s'épanouissent chaque année au mois de mai. »

CXI

JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE

NÉ A REIMS EN 1651 — MORT A SAINT-YON, PRÈS ARPAJON, EN 1719

Il nous a semblé que la vie du fondateur des Écoles chrétiennes devait être le corollaire naturel de celle du vénérable instituteur des sourds-muets. L'un et l'autre ont comblé une lacune dans la direction des âmes et des intelligences; l'un et l'autre ont combattu l'ignorance et ouvert à la foi des routes nouvelles.

Quand on considère la grandeur de l'œuvre accomplie par Jean-Baptiste de la Salle, et en même temps les difficultés inouïes qui en entravèrent d'abord l'exécution; quand on se dit combien le peuple croupissait alors dans l'ignorance et quelles ténèbres ce zélé propagateur eut à disperser, on ne peut s'empêcher d'être saisi d'admiration. Le même sentiment éclate à l'idée des combats qu'il dut soutenir et dont il sortit vainqueur, à force de persévérance et de douceur ferme.

Son enfance fut celle de tous les hommes dévoués qui ont travaillé à l'avancement et à l'édification du monde; elle fut pleine de gravité. Sa piété prévint en lui la raison, comme dit son biographe, l'abbé Blin. Dès l'âge de dix-sept ans, il était pourvu d'un canonicat en l'église métropolitaine de Reims. « En faisant la fonction des anges, il en imitait la modestie. » Il n'avait que vingt et un ans lorsqu'il se vit chargé du soin de la maison paternelle, de l'éducation de

ses jeunes frères et de l'arrangement des affaires domestiques. Le fardeau était lourd, mais ne l'effraya point.

Tout jeune encore, il s'était préoccupé au plus haut point de la fondation d'écoles chrétiennes où les enfants des deux sexes fussent séparés, et reçussent une instruction élémentaire suffisante pour le reste de leur vie. Il eut de grands obstacles à combattre avant d'obtenir les lettres patentes; car, à Reims, Messieurs de Ville craignaient d'augmenter le nombre des communautés. A peine de la Salle eut-il établi l'ordre et la règle dans sa maison, que le monde commença à le censurer; mais il méprisait les censures du monde. Il lui fallut vaincre la répugnance qu'il éprouvait au fond de l'âme pour vivre avec des gens aussi grossiers que l'étaient les maîtres d'école à cette époque. Mais, les ayant réunis autour de lui, il prit de l'ascendant sur eux et les amena à accepter et aimer le règlement.

Outre Reims, Rethel, Guise et Laon furent dotés d'écoles. Cependant mille orages grondaient sur la tête du vertueux instituteur; on lui reprochait surtout de s'être démis de son canonicat, de s'être dépouillé de tout, « afin de se rendre parfaitement conforme à Celui qui, étant infiniment riche, s'est fait pauvre pour nous. » Les clameurs devinrent bien autrement furieuses quand il eut réglé la forme, l'étoffe, la couleur du costume des Frères, ce costume si simple, si grossier même, tel que nous le voyons encore aujourd'hui. Le peuple insultait les Frères; ils ne pouvaient mettre le pied dehors sans être l'objet de la dérision générale. Leur fondateur n'était pas plus à l'abri que les autres; et il ne recevait pour récompense que les insultes de ceux qu'il avait nourris de son pain.

Depuis ce moment, sa vie ne fut qu'une lutte pour la propagation de son institut; il réussit à établir un noviciat à Vaugirard; ce fut là qu'il rédigea ses règles. Le nombre des disciples croissait de jour en jour malgré la pauvreté, malgré les persécutions, malgré la misère des temps. Calais, Troyes, Avignon et une quantité d'autres villes reçurent les instituteurs nouveaux. Ce qu'il y a de particulier, c'est que jamais homme ne fut plus méconnu, plus calomnié que Jean-Baptiste de la Salle; que plusieurs fois il vit son œuvre près de crouler; que ses pouvoirs lui furent plusieurs fois retirés, et que la persé-

Digitized by Google

cution le poursuivit même jusqu'à sa mort, qui fut admirable de recueillement. Avant d'expirer, Jean-Baptiste de la Salle avait donné à ses Frères des enseignements, des conseils, qui sont encore des lois pour eux.

Cet homme, qui fut sans cesse humilié, blâmé, contredit, traité d'orgueilleux, eut l'âme la plus simple, la plus droite, la plus humble. Son œuvre a réussi au prix de quarante années de travaux, de peines, d'alarmes continuelles, qu'il a terminées comme il les avait commencées, dans l'ignominie.

Mais, comme si le succès n'avait pu venir qu'après la mort du saint fondateur, l'institut obtint presqu'en même temps du roi Louis XV des lettres patentes, et de Benoît XIII une bulle d'approbation de ses règles et d'érection de sa société en Ordre religieux.

Dire aujourd'hui ce que sont les Écoles chrétiennes, ce serait proclamer un fait qui frappe tous les yeux ; les Frères dépassent le nombre de cinq mille, et ils sont loin de pouvoir suffire aux besoins des peuples qui invoquent leur concours charitable.

Jean-Baptiste de la Salle a légué aux siècles un immortel héritage de vertu et de civilisation. Partout où il y aura un Frère de la Doctrine chrétienne et une Sœur de Saint-Vincent de Paul, il y aura un principe social.

CX

PARMENTIER

NÉ A MONTDIDIER EN 1737 — MORT A PARIS EN 1813

Les Anciens avaient coutume d'ériger un culte aux hommes qui rendaient de grands services publics. Chez eux la reconnaissance se confondait avec la religion. Ainsi Triptolème eut des autels pour avoir imaginé et enseigné la culture du blé. A coup sûr, nous ne réclamons pas de tels honneurs en faveur de Parmentier, qui dota notre pays d'un aliment précieux, la pomme de terre; mais que de gens

ignorent le nom de ce philanthrope! On s'exerce à loger dans sa mémoire des listes de batailles et des souvenirs de massacre, et l'on reste indifférent pour des découvertes qui peuvent, à certains jours, sauver tout un peuple.

Ce fut au fond d'une prison que Parmentier conçut la première pensée du bienfait qui devait l'immortaliser et qui, à Athènes, eût fait de lui un demi-dieu. En 1757, la guerre de Hanovre ayant éclaté, le jeune Parmentier, qui était arrivé rapidement au grade de pharmacien en second dans l'armée, se fit distinguer non-seulement par l'habileté qu'il apportait dans ses fonctions, mais encore par l'intrépidité dont il donna des preuves éclatantes lors d'une épidémie qui fit de grands ravages. Ce n'était pas seulement dans les hôpitaux, face à face avec la fièvre et le typhus, qu'il s'exposait; sans doute il allait sur les champs de bataille, devançant Larrey, relever les blessés et leur administrer des secours immédiats, sous le feu même de l'ennemi. Autrement, il serait difficile de comprendre qu'il eût été cinq fois fait prisonnier. Nous l'avons dit, c'est pendant une captivité militaire que Parmentier, réduit à la modeste ration des prisonniers, au lieu de s'indigner contre son frugal régime de pommes de terre, se prit philosophiquement à réfléchir sur la nature et l'utilité du *solanum tuberosum*, qui, transporté du Pérou en Europe dès les premières années du seizième siècle, avait été loin de partager la fortune immense du tabac et du café. Vainement Turgot, le grand économiste, chercha-t-il de son côté à propager en France cette plante essentielle: la routine et l'ignorance, qui toujours ont régné despotiquement dans notre pays, repoussaient la pomme de terre, la regardaient comme malsaine et l'abandonnaient aux plus vils animaux. Et quand on pense qu'une ressource si utile était négligée à une époque où, faute d'un bon système de circulation de grains, il y avait de fréquentes et épouvantables disettes! Qui ne se rappelle ces malheureux paysans, sous Louis XIV, dévorant un pain de paille hachée et de terre, et n'en ayant même pas assez pour s'empêcher de mourir? Les longues misères du peuple, sans faire excuser les crimes de la Révolution, peuvent jusqu'à un certain point les faire comprendre.

Digitized by Google

Parmentier avait ce génie pratique qui permet de deviner les ressources de l'avenir. Une fois qu'il eut son but devant les yeux, recherches, travaux, sollicitations, et même jusqu'à d'innocents artifices, rien ne coûta à cet homme ardent et infatigable pour le bien. Un trait seulement : dès trois heures du matin, il se mettait à travailler dans sa pharmacie de l'hôtel des Invalides, afin d'être plus libre dans la journée de courir chez les personnages puissants et d'obtenir leur protection en faveur de son œuvre favorite.

Tout le monde a entendu parler de la concession qui lui fut faite de cinquante arpents stériles dans la plaine des Sablons; il va sans dire qu'il y planta de la pomme de terre. Chacun de bafouer le bonhomme qui espère faire sortir l'abondance de ces sables; mais voilà que les tiges paraissent, que les fleurs se forment et que les dociles tubercules vont atteindre leur maturité. Louis XVI, ce roi plus progressif qu'on n'a bien voulu le dire, daigna accepter dans une réception solennelle un bouquet de ces fleurs et le mit à sa boutonnière. Aussitôt les courtisans ne voulurent plus porter que des fleurs de *solanum*.

Mais ce n'était pas assez que les tubercules fussent populaires à la cour, il fallait qu'ils devinssent populaires chez le peuple. On plaça des sentinelles autour du champ d'essai. Cette précaution ne manqua pas d'exciter la curiosité et la convoitise de la foule. — « On vient la nuit voler vos pommes de terre, dit-on en toute hâte à Parmentier. — On les vole? le succès est assuré! » s'écria le philanthrope, qui, dans sa joie, donna une gratification au porteur de cette bonne nouvelle. Ce ne fut pas tout : il voulut que les savants, ayant à leur tête Franklin et Lavoisier, prissent part à un repas splendide où la pomme de terre, déguisée sous toutes les formes, fournit seule la substance de tous les mets, jusqu'aux liqueurs, qui avaient été extraites par la distillation de la glucose.

Nous n'énumérerons pas les nombreux Mémoires que Parmentier écrivit sur les méthodes alimentaires. Les hommes de la Révolution ne comprirent pas qu'en restant étranger aux discussions politiques il se tenait modestement dans un rôle plus utile. On commença par se méfier de lui; on le priva de son logement aux Invalides, on lui enleva sa pension. « Ne nous parlez pas de ce Parmentier, s'écriait

un orateur de club, il ne nous ferait manger que des pommes de terre; c'est lui qui les a inventées. » Mais le jour vint où l'on fut trop heureux d'utiliser cet homme mis d'abord au nombre des *suspects*.

Le gouvernement lui confia le soin de réorganiser le service pharmaceutique des armées, d'améliorer le pain des soldats et le biscuit des marins. Il régénéra les hôpitaux de Marseille, se rendit indispensable dans les conseils de salubrité et fut utile jusqu'à son dernier jour.

François de Neufchâteau avait proposé d'adopter et de populariser le nom de *parmentière*, en souvenir du bienfaiteur; mais cette pensée de justice n'a pas prévalu; et, de même que l'Amérique n'a pas été baptisée par Christophe Colomb, qui l'a découverte, de même la pomme de terre n'a pas reçu ce nom patronymique, dont elle eût dû être parée

---

CXIII

GILBERT

NÉ EN 1751 — MORT EN 1780

Un jeune homme, né au village de Fontenoi-le-Château, près Nancy, fils de simples cultivateurs, élevé avec le plus grand soin, s'est imaginé que s'il réunit quelques essais poétiques, premiers jets de son imagination sans expérience, et les porte à Paris, il trouvera tout de suite des amis, des protecteurs, la gloire et la fortune.

Conduit par ces illusions comme tant d'autres qui l'ont devancé, il part, et le voilà dans cet océan d'hommes qui s'appelle la capitale. Il avait des recommandations pour quelques écrivains en crédit, entre autres pour d'Alembert. Le philosophe pouvait lui procurer une place de précepteur; il la lui promit en effet et y mit de préférence un de ses amis. De là l'irritation du jeune poëte contre ce d'Alembert,

. . . . chancelier du Parnasse,
Qui se croit un grand homme et fit une préface.

Digitized by Google

Mais, hélas! n'est-ce pas l'histoire de tous les temps; et aujourd'hui encore agit-on avec beaucoup plus de cérémonie à l'égard des nouveaux venus qui disent : « J'ai quelque chose *là!*... Écoutez-moi, jugez-moi! »

Ce poëte, qui du reste n'eût pu, par ses premiers essais, donner la véritable mesure de son talent, s'appelait Gilbert.

Son nom et sa fin déplorable sont devenus une sorte de plaidoyer perpétuel contre l'égoïsme de la société d'autrefois. Qu'est-ce à dire cependant? Le dix-neuvième siècle n'a-t-il pas eu son Hégésippe Moreau?

Gilbert, du moins, trouva des protecteurs en Baculard d'Arnaud, Fréron, l'abbé Grosier, et obtint, par la bienveillante recommandation de M. de Beaumont, archevêque de Paris, une pension dont il jouit jusqu'à sa mort.

Le tort de Gilbert, il faut le reconnaître, fut de ne savoir pas attendre, de vouloir avancer l'heure de la renommée, et de trop s'inquiéter du dédain des hommes à la mode, c'est-à-dire des philosophes. Il est évident que des philosophes n'aiment jamais à partager le gâteau.

Il essaya du concours de l'Académie française par l'envoi de son épître sur le *Poëte malheureux*. L'épître échoua complétement, et la Harpe ne lui a point ménagé sa critique haineuse. Gilbert éprouva semblable échec auprès des mêmes juges pour son ode sur le *Jugement dernier*. C'en était trop, il prit en main le fouet de la satire; n'ayant pu se créer la sympathie, il sema la haine. La haine n'est jamais lente à répondre.

Le *Dix-huitième Siècle* parut (en 1775). Cette satire, dédiée à Fréron, ressuscitait les accents de Juvénal; elle dépassait les plus grandes hardiesses de Boileau; elle nommait tout le monde; elle déracinait les plus hautes réputations; elle montait même jusqu'à Voltaire. Il n'y eut qu'un cri, surtout après que la deuxième satire (*Mon Apologie*) eut paru. Ce fut une pluie de libelles et de critiques; et, par malheur, Gilbert, qui savait attaquer si vivement les autres, ne supportait pas patiemment les attaques qu'on lui faisait subir.

Une circonstance cruelle vint achever de déranger sa raison déjà

ébranlée. Un jour, en galopant sur le boulevard du Montparnasse avec deux jeunes Anglais, Gilbert fit une chute qui obligea de le trépaner.

Depuis ce moment, toutes ses actions furent des actes de folie. Il s'en alla en chemise réclamer les sacrements du curé de Charenton, de qui il était le paroissien. Éconduit par le curé, il courut à la campagne de l'archevêque de Paris, parvint jusqu'à la chambre du prélat et se roula par terre en criant que ses ennemis avaient gagné le curé pour lui faire refuser les sacrements. M. de Beaumont, ayant pitié de son état, envoya le pauvre insensé à l'Hôtel-Dieu, et chargea un chanoine d'aller voir Gilbert deux fois par jour.

La folie du poëte empirait et devenait de la frénésie. Le voisin de lit de Gilbert se trouvait être un maniaque qui proclamait à haute voix les arrêts du Parlement. « C'est moi qu'on veut pendre !... s'écriait Gilbert. Je suis condamné à mort... Mes ennemis ont obtenu mon arrêt !... »

Une autre idée le saisit : cette clef qu'il a cachée, cette clef, c'est celle de sa cassette... Dans sa cassette sont ses manuscrits... Si on venait les lui voler !... Il n'y a qu'un moyen de prévenir ce malheur, c'est de faire disparaître la clef !

Il l'avale, et elle reste dans l'œsophage, sans que les médecins et les infirmiers, qui voient Gilbert se tordre dans des souffrances épouvantables, puissent comprendre pourquoi il porte la main à son cou...

Huit jours avant de mourir il avait composé son ode IX^{e}; le pied dans la tombe, il avait conquis son titre le plus beau, le plus certain à l'immortalité. Il ne saurait périr, le nom de celui qui a écrit ces stances que nous pourrions appeler des sanglots rhythmés :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Digitized by Google

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours ! que leur mort soit pleurée !
Qu'un ami leur ferme les yeux !

CXIV

L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE

NÉ EN 1658 — MORT EN 1743

La physionomie honnête, naïve, sereine, de l'abbé de Saint-Pierre doit nécessairement se placer dans cette galerie; elle a, en outre, un caractère tranché. L'abbé de Saint-Pierre n'a été ni un de ces rimeurs de ruelles qui portaient le petit collet, ni un de ces déclamateurs à la façon de Raynal[1] : ce fut un homme de bien, un grand cœur, épris d'un ardent amour de la vérité. Il passa sa vie, qui, certes, fut longue, à rêver de nobles chimères, à poursuivre des utopies de gouvernement parfait et de paix perpétuelle. Qu'eût-il dit et écrit, le digne homme, s'il eût été spectateur des guerres de la République et du premier Empire !

C'est en basse Normandie, au château de Saint-Pierre-Église, que naquit notre bon philanthrope. Dès le début, la vie lui fut facile : le vœu de ses parents, d'accord avec son propre goût, lui fit embrasser l'état ecclésiastique. Libre de venir à Paris, il y amena son ami d'enfance, Varignon le géomètre. Ils s'établirent dans le faubourg Saint-Jacques. Le géomètre n'avait pas un sou vaillant; le revenu de l'abbé montait à dix-huit cents livres : ils partagèrent. L'un continua de s'appliquer aux sciences exactes, l'autre se jeta dans les théories économiques. Avec Vertot et Fontenelle ils se firent un petit cercle intime.

Il est remarquable que l'abbé de Saint-Pierre entra fort aisément,

[1] Auteur de l'*Histoire philosophique des deux Indes*.

en 1695, à l'Académie française, sur sa réputation de linguiste. Il y remplaça Bergeret, secrétaire du cabinet du roi.

Deux ans après, il quittait son faubourg Saint-Jacques pour aller habiter Versailles, où il s'accommoda très-volontiers de l'existence de cour. Son but réel était de rendre les grands favorables à ses réformes. Quelle utopie ! — En 1702, il acheta la charge de premier aumônier de madame la duchesse d'Orléans, et cette princesse le fit pourvoir de l'abbaye de Tiron, encore pleine des souvenirs du poëte Desportes. L'excellent abbé goûtait fort la compagnie aristocratique, bien que, par sa gaucherie, il y fût déplacé. « Je sens que je vous ennuie, disait-il; mais moi, je m'amuse parmi vous; trouvez donc bon que je continue. » Cependant tout le monde ne se moquait pas de lui : l'abbé de Polignac l'appréciait et l'emmena au congrès d'Utrecht, en 1712. C'était pour le réformateur un champ merveilleux : il s'y donna toute liberté de développer son plan de paix perpétuelle, malgré les objections qu'il rencontra : tout allait bien s'il n'eût pas touché à l'arche sainte, en critiquant avec sévérité le gouvernement de Louis XIV.

Quoiqu'on fût sous la Régence, cette hardiesse choqua le cardinal de Polignac, qui apporta le livre à l'Académie, en lut tout haut quelques passages et insista pour que l'auteur fût puni. Le zèle de l'Académie ressembla à de la violence; on refusa à M. de Saint-Pierre la faveur de se défendre, et, dans la séance du 5 mai 1718, son exclusion fut prononcée par vingt-trois de ses confrères !

Le régent eut le bon esprit de ne pas permettre que les choses allassent plus loin; la place resta vacante.

Mais l'abbé de Saint-Pierre ne témoigna pas la moindre rancune à ceux qui l'avaient si durement banni, et il les comprit même dans les plans qu'il entassait pour la réforme de toutes les classes de la société.

Depuis ce temps jusqu'à sa mort, qui arriva le 13 février 1743, il ne cessa d'écrire, d'imprimer, de s'occuper du bien public et de faire de bonnes œuvres. Il créa le mot de *bienfaisance;* mais il ne se borna point à inventer le mot, et il pratiqua largement la chose. C'était un économiste en action.

Aujourd'hui on ne le traite que de rêveur, et l'on ignore généra-

Digitized by Google

lement que plusieurs de ses idées ont été mises à exécution. Son projet d'une *Diète européenne* qui aurait connu des différends entre les peuples n'était pas si fort à mépriser; et c'est peut-être le seul moyen qui puisse mettre fin, parmi les chrétiens, à cette chose abominable qui s'appelle la guerre.

Ce qui a nui beaucoup à la vulgarisation des ouvrages de l'abbé de Saint-Pierre, ç'a été l'orthographe bizarre, — barbare même, — dont il s'est plu à les affubler, quoique son titre d'académicien dût lui interdire une innovation de ce genre. En voici un échantillon tiré du *Recueil de vérités morales et politiques*[1] :

« Le bon Citoïen est un homme que toute Société dezireroit pour membre, si l'on conoissoit ses talans et ses bones intansions. Non seulement il est juste, il cherche à randre aux autres tout ce qu'il leur doit, et à ne leur demander que ce qu'ils lui doivent, mais il est bon ou bienfaizant, c'est-à-dire qu'il cherche à leur doner plus qu'il ne leur doit, et à leur demander moins qu'ils ne lui doivent. Il regarde la Tranquilité Publique comme la baze de la Félicité du Peuple. Ainsi il craint surtout les divizions et les partis qui peuvent diminüer cète Tranquilité. »

Il y a une vingtaine de volumes ainsi orthographiés; jugez si la lecture en est possible. D'ailleurs, l'ardeur même avec laquelle l'abbé de Saint-Pierre abordait toutes les questions du moment a enlevé à ses traités presque tout leur intérêt, car c'étaient des actualités qui sont devenues des vieilleries. Il ne serait cependant pas impossible de tirer quelques idées utiles et pratiques de ce fatras suranné et indigeste; et, encore bien que les « *ouvrajes* » de l'abbé de Saint-Pierre soient tombés au rang de simple curiosité, la mémoire de leur auteur est restée comme l'emblème des convictions loyales et généreuses. Écoutons, à son sujet, Jean-Jacques Rousseau :

« C'était, dit-il, un homme rare, l'honneur de son siècle et de son espèce, et le seul peut-être, depuis l'existence du genre humain, qui n'eût d'autre parti que celui de la raison. »

[1] Tome X^e^, édition de Rotterdam.

Digitized by Google

CXV

LE BAILLI DE SUFFREN

NÉ EN 1726 — MORT EN 1788

On a droit de regretter l'Ordre de Malte quand on songe au nombre d'hommes valeureux qui sortirent de son sein. C'était la pépinière du courage et du mérite.

Pierre-André Suffren fut de ce nombre. A lui appartint l'honneur de relever notre marine, qui avait sombré avec la puissance de Louis XIV, et de défier les Anglais, devenus sans partage les rois de la mer. Il était d'une famille noble de la Provence. Né en 1726, il s'embarqua à Toulon, en 1743, sur le *Solide*, et assista, pour son début, au combat que ce vaisseau eut à soutenir contre le *Northumberland*. Fait prisonnier à la suite d'un engagement qui eut lieu, à la hauteur de Belle-Isle, entre M. de l'Etanduère et l'amiral Hawk, il fut rendu à la liberté par le traité d'Aix-la-Chapelle.

Le premier emploi qu'il fit de son loisir fut de se rendre à Malte, afin de s'y préparer à prendre ses degrés dans l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Les hostilités ayant recommencé en 1755, Suffren fit, comme lieutenant de vaisseau, partie de l'escadre, aux ordres de la Galissonnière, chargée de protéger le siége de Mahon[1]; il était sur l'*Orphée* et eut sa part de la glorieuse victoire remportée sur l'amiral Byng[2].

Il monta ensuite sur l'*Océan* et partit avec une escadre de sept vaisseaux destinée pour l'Inde. A la hauteur de Lagos, les Français rencontrèrent quatorze vaisseaux anglais. Ne pouvant lutter contre des forces aussi disproportionnées, ils se réfugièrent dans ce port, qui appartenait aux Portugais. Mais, sans respect pour la neutralité, les

[1] Cette ville fut prise par le maréchal de Richelieu.

[2] A la suite de sa défaite, l'amiral anglais fut mis en jugement et condamné à mort. Il subit son supplice avec un courage héroïque.

Digitized by Google

Anglais les y poursuivirent et capturèrent une partie de l'escadre. Une seconde fois, Suffren tomba entre leurs mains.

Relâché quelques mois après, il continua sa carrière active et se fit remarquer au combat de Grenade (6 juillet 1779) par une manœuvre habile et hardie. Sa conduite dans l'armée de d'Estaing lui valut le commandement d'une escadre légère. Mais l'Inde allait être le théâtre véritable de sa gloire.

En 1781, les Anglais s'emparèrent de Négapatam et de plusieurs comptoirs hollandais sur la côte occidentale de Sumatra. La Hollande, trop faible pour résister à cet ennemi redoutable, sollicita les secours de la France. A peine l'alliance signée, on apprit que le commodore Johnson devait envahir le cap de Bonne-Espérance. C'eût été pour la Hollande la perte de toutes ses possessions au Bengale. On avait besoin d'un homme énergique : on ne pouvait choisir que Suffren. Il sortit de Brest, le 22 mars 1781, avec cinq vaisseaux et deux frégates. Le 16 avril, il trouva dans la baie de la Praya l'escadre du commodore. Aussitôt il se mit en devoir de l'attaquer sans avoir égard à la neutralité du pavillon, car il avait à prendre sa revanche de Lagos. Le combat fut long et meurtrier ; divers accidents privèrent Suffren d'une partie de ses forces ; mais il fit bonne contenance, et l'ennemi ne se hasarda point à le poursuivre. A l'Ile-de-France, il opéra sa jonction avec l'escadre du comte d'Orves. Après un combat de deux heures qu'il livra à l'amiral Hughes, il se dirigea sur Porto-Novo. Il eut la bonne fortune de conclure un traité d'alliance avec le puissant Haider-Aly, qui détestait les Anglais. Ceux-ci étaient loin d'avoir abandonné la partie. Ils parurent, le 10 avril 1782, avec quatorze voiles. Le combat s'engagea par le travers de Provédien : l'ennemi y fut fort maltraité, et il se déroba à une nouvelle action. Suffren alors s'occupa du soin d'arracher Négapatam aux Anglais. Déjà le commodore Hughes protégeait cette position. Suffren, malgré un combat acharné, ne put les en déloger, et il revint réparer ses avaries à Gondelour.

Ce fut à cette époque que Haider-Aly, plein d'admiration pour Suffren, vint le trouver avec une armée de quatre-vingt mille hommes, et le combla de présents. Le nabab lui dit : « Avant votre

Digitized by Google

arrivée à la côte, je me croyais un grand homme et un grand général; mais vous m'avez éclipsé, vous seul êtes un grand homme. »

Le 25 août, l'escadre mit à la voile pour Trinquemalé. Attaqués à l'improviste, les Anglais n'attendirent même pas pour se rendre que la brèche fût pratiquée, et ce fut ainsi que Suffren se rendit maître en cinq jours d'un des plus beaux ports de l'Inde. Le mois suivant, il y eut une bataille navale qui, par suite d'inexécution des ordres et de confusion, ne tourna point à l'avantage des Français. Suffren luttait au centre avec un acharnement sans égal; couvert de feu et de fumée, il ne s'était pas aperçu que les autres vaisseaux ne le secondaient pas. Se croyant abandonné de son escadre, il résolut de s'engloutir sous les ruines de son navire. Il regarde sa mâture, et s'aperçoit que son pavillon de commandement est tombé. « Des pavillons! s'écrie-t-il; qu'on apporte des pavillons! » On le voyait furieux, courant sur la dunette, s'offrir en quelque sorte aux boulets. Mais le génie de la France veillait sur lui : enfin les vaisseaux de l'escadre parvinrent à le joindre, et le combat devint égal.

La fin de la campagne se passa pour Suffren à protéger Trinquemalé et à réparer ses navires, qui avaient tant souffert. Le dernier fait d'armes de Suffren fut le plus glorieux de tous : il consista à forcer les Anglais, qui ne comptaient pas moins de dix-huit voiles, à lever le siége de Gondelour et à accepter un combat où ils n'eurent pas le dessus.

La nouvelle de la paix signée à Versailles le 9 février 1783 parvint à Suffren le 25 juillet. Le 26 mars 1784, il rentrait à Toulon, après une absence de trois ans. Ses concitoyens le reçurent avec enthousiasme; les états de Provence firent frapper une médaille à son effigie. A Versailles, lorsqu'il entra dans la salle des Gardes, le maréchal de Castries, ministre de la marine, dit : « Messieurs, c'est M. de Suffren. » A ces mots, chacun se leva avec empressement et respect. Louis XVI créa une quatrième charge de vice-amiral en sa faveur. Partout la foule saluait Suffren. Mais il eut à peine le temps de jouir de sa popularité : en 1788, une maladie grave enleva à la France cet homme aussi estimable qu'intrépide, qui joignait des connaissances très-étendues à une grande élévation de caractère.

Digitized by Google

CXVI

MALESHERBES

NÉ EN 1721 — MORT EN 1794

Les trois Lamoignon de Malesherbes se sont suivis avec un éclat qui témoigne de la grandeur de certaines familles parlementaires Le premier fut celui à qui Mazarin écrivait, en lui annonçant sa nomination au poste de président du Parlement de Paris : « J'ai considéré tout le monde depuis que la place est vacante, et si j'avais cru trouver un plus homme de bien que vous pour la remplir, je l'aurais choisi pour le proposer au roi. »

Quels beaux titres de noblesse ! — Chrétien-Guillaume de Lamoignon devait se montrer digne de l'héritage.

Ce n'est pas que chez les jésuites, où il eut pour professeur le vieux P. Porée, il ait déployé ces facultés brillantes qui sont le printemps précoce de l'intelligence. Non, son esprit avait plus de solidité que d'éclat, et ce qui s'annonçait le mieux en lui, c'était la noblesse de l'âme. A vingt et un ans, il était substitut du procureur général au Parlement ; à vingt-quatre ans, conseiller. C'est alors qu'alternant ses graves devoirs avec l'étude de la nature, si attrayante pour lui, il allait, sous le nom obscur de *M. Guillaume*, suivre, au Jardin des Plantes, les cours de Jussieu ; le célèbre professeur l'avait pris naïvement pour un élève en pharmacie, et il ne fut détrompé qu'en le reconnaissant dans une assemblée des chambres du Parlement, un jour qu'il s'y rendit avec une députation de la faculté de médecine pour présenter une pétition.

En 1750, il remplaça dans la présidence de la cour des aides son père, qui venait d'être nommé chancelier de France. La direction de la librairie lui fut confiée aussi ; et c'était une charge difficile dans un temps où pleuvaient les libelles et les œuvres immorales. Malesherbes lutta contre son cœur avant de condamner l'*Émile*, et encore eut-il l'exquise délicatesse d'écrire à l'auteur, retiré alors à Wootton. On ne

lira pas sans intérêt la réponse que lui fit Jean-Jacques : « Avouer un tort, le déclarer, est un effort de justice assez rare ; mais s'accuser au malheureux qu'on a perdu quoique innocemment, et ne l'en aimer que davantage, est un acte de force qui n'appartenait qu'à vous ; votre âme honore l'humanité et la rétablit dans mon estime ; je savais qu'il y avait encore de l'amitié parmi les hommes, mais sans vous j'ignorerais qu'il y eût de la vertu. »

Elle devait être grande, en effet, la vertu qui arrachait un tel aveu au plus misanthrope des philosophes. C'est par ses actes que Malesherbes la prouvait chaque jour. Un trait entre mille. — Une fatale méprise avait jeté dans les cachots de Bicêtre, où il gémissait depuis plusieurs années, un nommé Monnerat, accusé de malversation. Cette erreur judiciaire est dénoncée à Malesherbes, et dès cet instant il n'a plus de repos qu'il n'ait obtenu pour l'innocent une complète réparation.

Son opposition courageuse à l'établissement de nouveaux impôts et à la suppression des anciens parlements le fit exiler dans sa terre. A l'avénement de Louis XVI, il reparut, entouré d'une immense popularité.

Il eut l'honneur d'entrer avec Turgot, en 1774, dans ce ministère de progrès qui eût peut-être prévenu la Révolution si le jeune roi avait eu assez de fermeté pour le maintenir contre les cabales des courtisans. Chargé du département des lettres de cachet, il s'appliqua à restreindre le nombre des arrestations arbitraires ; et lui-même il courut à la Bastille délivrer, de sa propre main, la plupart des spectres vivants que les caprices du pouvoir y avaient plongés. Son zèle pour le bien public lui inspira deux Mémoires, l'un sur les maux de la France, l'autre sur la nécessité de diminuer les dépenses.

Le vieux Maurepas, chef du cabinet, prit ombrage de cet esprit nouveau, de ces vues éclairées. Il travailla à éloigner le roi de Malesherbes et de Turgot : Malesherbes comprit que l'heure de donner sa démission était venue.

Pour entrer au ministère, il avait renoncé à ses fonctions de premier président de la cour des aides. Il rentra dans la vie privée, et,

Digitized by Google

en 1777, partit sous le costume le plus modeste, un bâton à la main, pour faire à pied le tour de nos provinces, de l'Italie, de la Suisse, de l'Allemagne et de la Hollande. Il était redevenu M. Guillaume. On le voyait s'arrêter et causer familièrement avec le fermier, le laboureur, le pâtre, le médecin, le curé de village. A chacun il savait parler de ce qui l'intéressait. On rapporte que dans les montagnes de la Suisse, il rencontra le pasteur Weittenbach. Ils causèrent et s'entendirent très-bien.

« Je suis ministre, dit le pasteur.

— Et moi, ex-ministre, répondit le voyageur.

— Fort bien; écoutez donc, il y a dans mon canton une place de pasteur vacante, je veux vous la faire donner. »

M. Guillaume eut toutes les peines du monde à se débarrasser de ce chaud protecteur.

Il ne revint en France que pour se retirer dans le vieux château de ses pères. En 1787, quand le roi voulut le rappeler dans ses conseils, il était trop tard. Mais son dévouement éclata lorsqu'il sut que Louis XVI, prisonnier, avait besoin d'être défendu, et il réclama le périlleux honneur qui lui fut accordé, conjointement avec de Sèze et Tronchet.

En apercevant Malesherbes, le malheureux roi le serra dans ses bras; le captif et son défenseur avaient également les yeux baignés de larmes. « Votre sacrifice est d'autant plus généreux, dit Louis XVI, que vous avez exposé votre vie et que vous ne sauverez pas la mienne. » Malesherbes s'efforça vainement de le rassurer. Louis XVI se savait condamné d'avance.

Chaque matin, l'illustre défenseur se rendait à la prison du Temple; il y demeurait une partie de la journée, employait le reste à faire lui-même les commissions du roi, et revenait encore le soir.

Ce fut lui qui, le premier, annonça au martyr l'arrêt de mort; et il fallut que Louis XVI consolât son dernier ami...

Après le drame du 21 janvier, Malesherbes se retira dans sa terre, où il passa dix mois au milieu de sa famille, se croyant suffisamment gardé par l'affection de ses voisins. Mais, les 27 et 28 dé-

Digitized by Google

cembre 1793, Malesherbes et tous les siens furent arrêtés par des agents d'un comité révolutionnaire étranger au district. La seule faveur qu'ils purent obtenir, ce fut d'être réunis dans la même prison. A la Conciergerie, Malesherbes rencontre un ami; il l'aborde, le sourire aux lèvres et lui dit : « Vous le voyez, je me suis avisé sur mes vieux jours d'être un mauvais sujet, et l'on m'a mis en prison. »

Cette même sérénité ne l'abandonna point quand il marcha à la mort. Comme il quittait la cour du palais, les mains liées derrière le dos, son pied heurta une pierre. « Voilà, dit-il, qui est d'un fâcheux augure; à ma place, un Romain serait rentré. »

Sa fille, madame de Rosambo, et ses petits-enfants le précédèrent sur l'échafaud. Et elle tomba la dernière, cette tête de vieillard qui toujours avait été si droite et si noble.

Ce ne fut pas seulement un crime : ce fut un crime inutile.

CXVII

LE DUC DE PENTHIÈVRE

NÉ EN 1725 — MORT EN 1793

Ce qui recommandera éternellement le souvenir du duc de Penthièvre, ce sont moins des actions d'éclat comme il y en eut dans la jeunesse de ce prince qu'une bonté inépuisable, une bienfaisance ingénieuse, une sensibilité que le malheur avait pour ainsi dire aiguisée.

On a mille fois rapporté les traits de charité qui remplirent cette existence si honorable. Comme le fameux calife Haroun, le duc de Penthièvre aimait à parcourir ses domaines pour y semer les bienfaits. Il avait, à cet égard, des industries merveilleuses; il savait découvrir le malheur caché et forcer au gîte la fierté qui évitait la lumière. Hâtons-nous donc d'esquisser les principaux faits de sa vie; car il nous sera doux de le suivre dans ses excursions toutes chrétiennes.

Digitized by Google

Louis-Jean-Marie de Bourbon était fils du comte de Toulouse, par conséquent il avait dans les veines du sang de Louis XIV. Il eut pour parrain Louis XV, pour marraine Marie Leckzinska. Comme, à cette époque, les grands étaient généraux de naissance, on le destina à succéder à son père dans la charge d'amiral de France. En conséquence, on fit venir à Rambouillet quelques matelots qui exécutèrent en eau douce des manœuvres maritimes. Avant que son éducation fût terminée, il était amiral, gouverneur de Bretagne, grand veneur, et avait donné son nom de Penthièvre à deux régiments d'infanterie et de cavalerie.

Sa première campagne eut lieu en 1742, sous le maréchal de Noailles. Le prince se distingua à la journée de Dettingen ; il eut l'honneur de commander toute la cavalerie à la bataille de Fontenoy. Ainsi, dans toutes les circonstances où il fut employé pour le service de l'État, il se signala par sa bravoure et son intelligence.

Mais déjà le jeune duc avait commencé à subir les tristes épreuves de la mort qui pesèrent tant sur son existence. En 1736, il avait perdu son oncle le duc du Maine, et, en 1737, son père, qui n'avait encore que soixante ans.

Uni en 1744 à la fille du duc de Modène, il n'eut que dix ans le bonheur de conserver cette vertueuse compagne. Elle lui laissa un deuil éternel. Trente ans après cette cruelle séparation, le nom de la duchesse lui arrachait des larmes. Encore s'il eût conservé les nombreux enfants qui étaient nés de cette union si parfaite..... Sauf le prince de Lamballe et mademoiselle de Penthièvre, depuis duchesse d'Orléans, tous succombèrent en bas âge.

Cet homme, qui ne put jamais être complétement heureux, passa sa vie à s'occuper du bonheur des autres. Aimer et être aimé, tel semblait être son premier besoin. Il y avait dans son âme éprouvée des aspirations généreuses comme des souffrances secrètes, qui ont inspiré à la marquise de Créqui ce portrait d'une fidélité frappante :

« Toutes les vertus de son âme sont dans un équilibre parfait. Généreux sans prodigalité, charitable sans imprudence, tendre sans

faiblesse, modeste avec dignité, discret sans être mystérieux, tout est à sa place : paroles, actions, maintien...

« La mélancolie répandue sur ses jours par la mort rapide des plus chers objets de ses affections ressemblait à l'espèce de langueur que donnent les longues maladies. »

Pour combattre cette langueur, pour trouver une distraction à ses peines, il se partagea entre la religion et la charité. Pour lui, faire du bien, c'était vivre; et la Providence, en le comblant de richesses immenses, lui avait fourni le moyen de se consoler par des bienfaits continuels.

Si l'on veut se faire une idée de la bienfaisance du duc de Penthièvre, il suffira de dire que, dans le seul duché d'Aumale, le bois de chauffage donné pour les pauvres montait annuellement à quatre cent cinquante-cinq cordes et douze mille sept cents fagots. Chaque année, au mois de novembre, les vieillards avaient leur distribution d'argent. On possède un grand nombre de notes manuscrites tracées par la main du prince, toutes recommandations d'aumônes à répandre. La délicatesse du bienfait n'est égalée que par la prévoyance et le soin du donateur. N'oublions pas de mentionner cette qualité si rare chez les grands, une simplicité parfaite. Ainsi, à l'église, M. de Penthièvre aimait à s'asseoir au banc-d'œuvre avec les marguilliers. Souvent on le vit servir lui-même les pauvres, les vieillards, les infirmes, dans les hospices qu'il avait fondés; prouvant par là qu'il ne suffit pas de donner de l'argent, et que la main doit être l'instrument du cœur. Il alla jusqu'à transformer en hôtel-Dieu son joli château de Saint-Just, près Vernon. — Un jour qu'il suivait à pied la procession de Saint-Eustache[1], les femmes de la Halle l'entourèrent avec un empressement respectueux.

« Mesdames, leur dit-il en souriant, dans l'ordre de la religion je suis votre frère, et autrement, je serai toujours votre ami. »

Son confident, son acolyte de générosité, était le bon chevalier de Florian[2], celui qui s'est si bien peint dans ses fables. Souvent cha

[1] En 1776.
[2] Attaché au prince en qualité de gentilhomme

cun d'eux allait de son côté à la piste du bien ; ils aimaient à se faire des surprises et presque à se jouer des tours en surprenant des misères cachées.

« Vous m'avez prévenu, chevalier, s'écriait le prince ; mais, si vous avez vu pour moi, j'espère bien donner pour nous deux. »

Il embellit sa résidence de Sceaux, rien que pour contribuer aux plaisirs des habitants de la capitale.

Aussi, lorsque la tempête révolutionnaire souffla sur notre malheureuse patrie et ne respecta rien dans sa marche sanguinaire, le duc de Penthièvre, qui avait cessé de prendre part aux affaires publiques, entouré du respect et de l'amour de tous, se fit pardonner la grandeur de sa naissance. Le prince de Conti, fugitif, lui demande l'hospitalité, en disant :

« Monsieur, je suis venu me mettre en sûreté sous l'égide de vos vertus. Il n'y a plus que vous qui puissiez être assuré de l'affection des Français ; il n'y a plus que votre belle âme qui puisse se promettre quelque calme au milieu de l'agitation universelle. »

Mais cette âme pure, d'une trempe si peu commune, fut frappée d'une manière terrible à la nouvelle des massacres de Paris et de la fin tragique de la duchesse de Lamballe. Les angoisses de M. de Penthièvre avancèrent ses jours. En vain le deuil du prince reçut-il quelque soulagement du dévouement et de l'enthousiasme que lui témoignèrent tous les habitants de la ville de Vernon, où vieillards, enfants, jeunes filles vêtues de blanc, vinrent, aux acclamations universelles, planter devant son château le *mai* protecteur, décoré de tous les attributs de la liberté, portant cette inscription en gros caractères : *Hommage rendu à la vertu.*

Le duc de Penthièvre avait envoyé toute son argenterie à la Monnaie, et le don patriotique du quart de ses revenus. Le dernier usage qu'il fit de sa plume fut encore un acte charitable. Il signa une ordonnance portant que ses aumônes continueraient comme par le passé, malgré la diminution considérable de sa fortune. Ensuite, le mal faisant des progrès rapides, le vertueux duc de Penthièvre rendit sa belle âme à Dieu, en priant dans son oratoire. Il mourut entre deux dates remarquables, quarante-deux jours après l'exécution du

roi et trente-six jours avant le décret de la Convention qui ordonna l'arrestation de tous les Bourbons et la confiscation de leurs biens.

A la fatale nouvelle de son agonie, le peuple s'assemble. Le cortége désolé s'achemine vers la demeure du prince, refuge qui fut toujours ouvert aux malheureux, et là, dans le désordre de la douleur, le maire[1], s'adressant au gentilhomme de service, dit ces nobles paroles : « Nous voulions savoir comment le juste quitte ce monde. C'est pour le peuple une belle leçon et un grand spectacle. Priez M. de Penthièvre de donner sa dernière bénédiction à toute cette contrée. L'homme vertueux n'a-t-il pas aussi reçu du ciel la plénitude du sacerdoce ! Dites à sa fille chérie, qu'héritière des vertus de son père, elle a des droits bien acquis à tout l'amour de nos concitoyens. »

CXVIII

TURGOT

NÉ EN 1727 — MORT EN 1781

Plus heureux que Malesherbes, son ancien collègue et ami, Turgot mourut avant l'époque des crises terribles qui agitèrent si cruellement la France. Sans doute il avait prévu le danger; il l'avait combattu par avance; mais, en disparaissant de la scène, il ne vit pas se dresser pour lui, comme pour tant d'autres, l'échafaud révolutionnaire. Qui sait même s'il n'espéra pas que de meilleurs conseils prévaudraient sur les irrésolutions de la politique royale?

Troisième fils du prévôt des marchands de Paris, Turgot appartenait à une ancienne famille de Normandie; et son père fut un des plus honorables administrateurs municipaux dont la capitale ait gardé mémoire.

[1] M. Rigault.

Digitized by Google

On avait destiné Turgot à l'état ecclésiastique. Il donna, étant au séminaire de Saint-Sulpice, les preuves de la maturité hâtive de son esprit. Ses deux *Discours en Sorbonne* et sa *Lettre sur le papier-monnaie* furent justement admirés. Voici le portrait que lui a consacré l'abbé Morellet dans ses *Mémoires :*

« Cet homme, qui s'élève si fort au-dessus de la classe commune, qui a laissé un nom cher à tous les amis de l'humanité et un souvenir doux à tous ceux qui l'ont particulièrement connu, annonçait dès lors tout ce qu'il déploierait, un jour, de sagacité, de pénétration, de profondeur. Il était en même temps d'une simplicité d'enfant, qui se conciliait en lui avec une sorte de dignité respectée de tous ses camarades et même de ses confrères les plus âgés. Sa modestie et sa réserve eussent fait honneur à une jeune fille... Les caractères dominants de cet esprit étaient la pénétration, qui fait saisir les rapports les plus justes entre les idées, et l'étendue qui en lie un grand nombre en corps de système. »

Bien que son intérêt dût le retenir dans l'Église, il se tourna vers la magistrature, parce qu'il ne se trouvait pas une vocation suffisante pour le ministère sacré et qu'il « lui était impossible de se dévouer à porter toute sa vie un masque sur le visage. »

Comme il avait mêlé l'étude du droit à celle de la théologie, il se fit recevoir conseiller-substitut du procureur général. Il ne conserva qu'un an cette place : il fut nommé conseiller au Parlement en 1752, et maître des requêtes en 1753. Ces nouvelles fonctions avaient à ses yeux l'avantage de lui ouvrir la porte de la haute administration, où il pourrait rendre de plus grands services à son pays; car telle était l'ambition de Turgot, et l'on peut dire qu'il n'en eut jamais d'autre. Il s'était lié, chez madame Geoffrin, avec tous les hommes éminents de l'époque, et particulièrement avec les économistes Galiani et Quesnay; il s'intéressa à l'*Encyclopédie* et y donna quelques articles, jusqu'au jour où sa conscience de magistrat lui défendit d'y travailler davantage. Alors il demanda aux voyages ce complément d'expérience qu'y trouve un esprit réfléchi.

A son retour, en 1761, il fut nommé intendant de la généralité de Limoges. C'était une magnifique occasion pour lui d'appliquer

ses idées en agriculture, industrie et commerce. Il trouva une société agricole et lui imprima une forte impulsion; les routes manquaient, il en créa cent soixante lieues; mais, pour alléger le fardeau supporté par les paysans, il abolit la corvée et imagina, en remplacement, une contribution additionnelle à la taille. Il rendit libre le commerce des grains : cette mesure eut contre elle les préjugés populaires, tant il est difficile de faire du bien aux hommes! Les disettes de 1770 et de 1771 excitaient les passions et les craintes de la multitude, quand Turgot sut, par des mesures fermes, adroites et conciliantes, assurer la subsistance publique et combattre victorieusement le fléau de la famine. Une autre réforme utile que plus tard il étendit à tout le royaume, ce fut le remplacement des réquisitions forcées par l'établissement d'un service régulier pour les transports de la guerre dans la province. Ses treize années d'intendance furent admirablement remplies.

Appelé par Louis XVI à former un cabinet, le comte de Maurepas crut faire chose habile en tirant de son intendance de Limoges l'honnête homme qui y avait rendu tant de services et qui, aux yeux du vieux courtisan, avait l'avantage d'être inconnu à Versailles. Turgot fut nommé, le 20 juillet 1774, au ministère de la marine, et, le 24 août suivant, au contrôle général [1].

Le nouveau ministre comprit que son premier devoir était d'adresser un langage sincère au souverain dont il estimait le cœur. C'est un double honneur pour le souverain et le sujet quand l'un peut entendre et l'autre dire la vérité.

« Il faut, sire, écrivit Turgot, vous armer contre votre bonté, de votre bonté même, considérer d'où vous vient cet argent que vous pouvez distribuer à vos courtisans, et comparer la misère de ceux auxquels on est quelquefois obligé de l'arracher par les exécutions les plus rigoureuses, à la situation des personnes qui ont le plus de titres pour obtenir vos libéralités... J'ai prévu que je serais seul à combattre contre les abus de tout genre, contre les efforts de ceux qui gagnent à ces abus, contre la foule des préjugés, qui s'opposent à

[1] Les finances.

toute réforme et qui sont un moyen si puissant dans la main des gens intéressés à éterniser les désordres. J'aurai à lutter même contre la bonté naturelle, contre la générosité de Votre Majesté et des personnes qui lui sont chères. Je serai craint, haï même de la plus grande partie de la cour, de tout ce qui sollicite des grâces, et on m'imputera tous les refus; on me peindra comme un homme dur parce que j'aurai représenté à Votre Majesté qu'elle ne doit pas enrichir même ceux qu'elle aime, aux dépens de la subsistance de son peuple. Ce peuple, auquel je me serai sacrifié, est si aisé à tromper, que peut-être j'encourrai sa haine par les mesures que j'emploierai pour le défendre contre les vexations. Je serai calomnié, et peut-être avec assez de vraisemblance pour m'ôter la confiance de Votre Majesté. Je ne regretterai point de perdre une place à laquelle je ne m'étais jamais attendu; je suis prêt à la remettre à Votre Majesté dès que je ne pourrai plus espérer d'y être utile... Votre Majesté se souviendra que c'est sur la foi de ses promesses que je me charge d'un fardeau peut-être au-dessus de mes forces; que c'est à elle personnellement, à l'homme honnête, à l'homme juste et bon, plutôt qu'au roi, que je m'abandonne. »

Sans perdre un moment, Turgot se mit à l'œuvre. Rude bûcheron, il ne craignit pas de faire manœuvrer sa cognée dans les épais taillis des abus. Que de mauvaises branches à extirper! Le nouveau contrôleur général mit un terme aux pensions que les fermiers généraux payaient à des gens de cour afin de se les rendre favorables; en même temps il abolit une foule de vexations qui pesaient sur les pauvres. Tandis que naguère tous les habitants d'une paroisse étaient solidaires du payement non effectué d'un impôt, Turgot, faisant cesser cette iniquité, décida que désormais l'impôt serait individuel. Il étendit ensuite à toute la France la liberté du commerce des grains, dont il avait déjà doté le Limousin. Il multiplia ses efforts pour abolir les corvées dans les campagnes, et les maîtrises et jurandes dans les villes. Le prix des denrées alimentaires fut abaissé; les défrichements prirent un grand essor; le monopole fut combattu partout où il se rencontrait.

D'autre part, Turgot releva la situation du trésor par une exacti-

tude ponctuelle dans les payements ; il répara le mal qu'avaient produit les banqueroutes successives de l'abbé Terray, éteignit des créances, diminua la dette flottante et fit reparaître l'équité dans les transactions entre l'État et les particuliers. Comment n'être pas saisi d'admiration quand on songe que tant de réformes furent accomplies en un espace de vingt mois?

La haine des courtisans, la rage des monopoleurs, se coalisèrent contre l'intègre ministre. L'année 1774 avait été mauvaise; des émeutes éclatèrent en Bourgogne, puis à Pontoise, à Versailles et enfin à Paris, où les boutiques des boulangers et les halles furent saccagées. On avait vu des forcenés couler à fond des bateaux chargés de blé, intercepter les arrivages, brûler les fermes et les granges. L'émeute était organisée et commandée par les ennemis de Turgot, et aucune autorité n'avait cherché à la combattre.

Turgot n'hésita point ; il destitua le lieutenant de police, coupable au moins d'inertie, puis fit afficher des placards qui défendaient les attroupements sous peine de mort, et interdisaient d'exiger le pain au-dessous du cours. En outre, un déploiement de force armée protégea les boutiques des boulangers, et des troupes furent échelonnées le long de la Seine, de l'Oise, de la Marne et de l'Aisne. Grâce à ces mesures vigoureuses, toute trace d'agitation ne tarda pas à disparaître.

Mais à peine le calme était-il rétabli à Paris et à Versailles, qu'on reçut la nouvelle que des émeutes semblables avaient éclaté à Lille, Amiens et Auxerre. Les courtisans saisirent cette occasion pour s'apitoyer sur la misère du peuple et l'attribuer aux innovations du ministre, par exemple à la liberté du commerce des grains. On accusait Turgot d'avoir voulu faire sur les classes pauvres l'expérience de ses théories, *experientia in anima vili*. Louis XVI seul lui rendait justice. « *Il n'y a*, disait-il, *que M. Turgot et moi qui aimions le peuple.* »

Turgot se sentait isolé; car l'opinion publique, à cette époque, n'était ni assez forte ni assez éclairée pour lui prêter appui. Il pouvait prévoir sa chute; il avait donc hâte de multiplier les réformes, d'éteindre la corvée, les droits perçus à Paris sur les denrées néces-

Digitized by Google

saires au peuple, les offices sur les quais, halles et ports de la ville, et enfin les jurandes. La clameur fut générale parmi les marchands et industriels, de même que parmi les nobles : les uns considéraient les jurandes comme l'élément indispensable de leur prospérité; l'orgueil des autres se refusait à l'abolition de la corvée. Un pamphlet attribué au comte de Provence peignit Turgot comme un « homme gauche, épais, lourd, né avec plus de rudesse que de caractère, plus d'entêtement que de fermeté; charlatan d'administration ainsi que de vertu. »

L'orage était arrivé au comble; pour décider le roi à renvoyer son ministre, on joignit à l'acharnement quelque peu de calomnie. Turgot fut supposé avoir, dans des lettres confidentielles, parlé avec légèreté de la famille royale. Ce fut le signal de sa perte ; mais il ne voulut pas donner sa démission, et il attendit patiemment qu'on lui apportât l'ordre de quitter ses fonctions. Cet événement si funeste pour la royauté eut lieu le 12 mai 1776.

Les abus représentés par les courtisans se réjouirent de cette chute. On ne s'abordait à Versailles qu'en se félicitant. Voltaire cependant comprit qu'il y avait un malheur public dans la retraite forcée du ministre réformateur. Voici ce qu'il écrivit à la Harpe[1] :

« Je ne vois plus que la mort devant moi depuis que M. Turgot est hors de place. Je ne conçois pas comment on a pu le renvoyer. Ce coup de foudre m'est tombé sur la cervelle et sur le cœur. »

Quelques années encore, et Turgot devait succomber à la goutte, mal héréditaire dans sa famille. Jusqu'à son dernier jour, c'est-à-dire jusqu'au 2 mars 1781, il ne s'occupa plus que de science, et devint l'un des membres les plus assidus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres[2]. Il avait détourné ses regards du spectacle affligeant des affaires publiques, qui, dans les mains de ses successeurs, penchaient rapidement vers une ruine inévitable.

« Quelques hommes, dit Condorcet, qui avait été l'un des meilleurs amis de Turgot, ont exercé de grandes vertus avec plus d'éclat,

[1] 10 juin 1776.

[2] Ses *Mémoires* et *Discours* si variés ont été réunis dans la collection des Économistes

ont eu des qualités plus brillantes, ont montré dans quelques genres un plus grand génie; mais peut-être jamais aucun homme n'a-t-il offert à l'admiration un tout plus parfait et plus imposant. Il semblait que sa sagesse et sa force d'âme, en secondant les dons de la nature, ne lui eussent laissé d'ignorance, de faiblesse et de défauts, que ce qu'il est impossible à un être borné de n'en pas conserver. C'est dans cette réunion si extraordinaire que l'on doit chercher la cause, et du peu de justice qu'on lui a rendu, et de la haine qu'il a excitée. L'envie semble s'attacher encore plus à ce qui approche de la perfection qu'à ce qui, en étonnant par la grandeur, lui offre, par un mélange de défauts et de vices, une consolation dont elle a besoin. On peut se flatter d'éblouir les yeux, d'obtenir le titre d'homme de génie en combattant ou en flattant avec adresse les préjugés populaires; on peut espérer de couvrir ses actions du masque d'une vertu exagérée; mais la pratique constante de la vertu simple et sans faste, mais une raison toujours étendue, toujours inébranlable dans la route de la vérité; voilà ce que l'hypocrisie, ce que le charlatanisme, désespéreront toujours d'imiter, et ce qu'ils doivent tâcher d'étouffer et de détruire. »

CXIX

BREMONTIER

NÉ EN 1738 — MORT EN 1809

A Quevilly, près Rouen, naissait, le 30 juillet 1738, Nicolas-Thomas Brémontier, que la Providence dota d'une si grande aptitude pour les sciences d'observation.

Entré jeune à l'école des ponts et chaussées, il fut successivement professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de Toulon, et ingénieur en chef dans la capitale de la Guienne.

C'est là, sur ce littoral du golfe de Gascogne, que devait s'exercer

Digitized by Google

son génie, c'est là qu'il devait appliquer une découverte précieuse, la fixation et la plantation des *dunes*.

Pour apprécier le service mémorable que les travaux de Brémontier rendirent à cette vaste contrée, qui s'étend entre l'embouchure de l'Adour et celle de la Gironde, il faut dire d'abord ce qu'étaient les dunes, — ces montagnes sablonneuses et mobiles qui marchaient toujours, fatales et irrésistibles, ensevelissant tout sur leur passage, cultures, arbres, maisons, églises. La rapidité de ces chaînes de sable était vraiment incroyable : tantôt leur sommet s'abaissait, tantôt il s'élevait ; tout à coup les vallons, riants naguère, se trouvaient comblés ; d'autres se creusaient plus loin. Parfois même il est arrivé qu'une dune, enfin déplacée, laissât apercevoir, à peu près dans l'état où elle l'avait surpris, le village caché durant des siècles. L'Océan a donc ses Pompeï et ses Herculanum !

En aucun lieu cette action n'est aussi puissante que dans les départements de la Gironde et des Landes. Sous le chaume, la tradition raconte les émouvants et terribles combats livrés autrefois par des êtres faibles et patients à l'élément dévastateur, pour lui disputer pied à pied la terre natale. La population, sans cesse repoussée, privée de sa navigation et de sa pêche, abandonnait avec douleur, devant une force écrasante, ces pays malsains et désolés, lorsque Brémontier arriva comme un sauveur.

Il dit au sable, ainsi que le Créateur au flot menaçant : « Tu n'iras pas plus loin ! » Il rallie les habitants dispersés, leur communique la confiance dont il est animé lui-même ; et tous se mettent à l'œuvre sous sa direction. Des palissades en branches, quelques rameaux de genêts et d'ajoncs, des semis d'arbres verts, fixent la dune. Désormais l'effort des vents est contenu, et les montagnes arrêtées se dessinent partout cultivées et verdoyantes ; désormais de riches plaines couvertes de céréales, des bois, des vignobles précieux, sont préservés de l'invasion ; les navigateurs ne sont plus trompés par les formes changeantes de la côte : les phares prennent une position fixe ; les villages se multiplient ; en un mot, la vie, le progrès, s'établissent là où régnaient le bouleversement et le désespoir.

Honneur à Brémontier ! — C'est ce que répète le voyageur lors-

Digitized by Google

qu'à l'ombre des arbres toujours verts, des *pinadas*, des chênes-liéges, des arbousiers, il parcourt les environs de Mimizan, de la Teste, du bassin d'Arcachon, lès bourgs de Leige, de Lacanau, d'Hourtins, sauvés par l'application de son système protecteur. Il est touché d'un sentiment profond d'admiration et de reconnaissance pour le savant qui, par sa sagacité et son infatigable persévérance, a changé le Sahara français en une terre productive.

Pendant près d'un demi-siècle, l'ingénieur en chef des ponts et chaussées, dominé par son idée créatrice, se livra à des recherches longues et difficiles pour tenter l'application de ses procédés et en développer les résultats. On le vit, dans sa modeste demeure de Cambes, aux environs de Bordeaux, entouré de petits pots contenant des terres et des sables de toute espèce, renouveler de nombreuses expériences; par exemple, il semait des graines, calculait la durée de leur germination, pesait la quantité d'eau dont il les alimentait; puis, passant de cette théorie d'essai à la pratique en grand, il se hâtait d'appliquer les résultats obtenus à ses travaux des dunes.

Ayant reconnu dans le sable une couche d'humidité permanente à quelques pouces de profondeur, il trouva dans ce phénomène le principe de ses plantations. Brémontier avait défini exactement la nature du sable des dunes par ce mot pittoresque et naïf: « C'est un pur sable d'écritoire. » — Qui donc n'eût pas trouvé chimérique et folle l'idée d'y faire croître des plantes, et surtout des arbres à haute tige? Napoléon, qui comprit tous les genres de génie, accueillit et décora Brémontier: de plus, il rendit un décret pour la continuation de ses travaux, qui avaient reçu leur premier encouragement du bon et infortuné Louis XVI.

Mais la jalousie veillait, comme il arrive toujours quand s'est produite une idée généreuse. Ainsi, tandis que le modeste Brémontier mûrissait ses études dans la retraite, il se trouva des hommes assez infâmes pour lui intenter une guerre sourde et acharnée, lui disputer le mérite de son invention, et vouloir même lui ravir la direction des travaux. L'ignorance et le préjugé armèrent contre lui jusqu'aux habitants des localités que le savant avait à cœur de pré-

Digitized by Google

server : ils ravagèrent ses semis de pins et mirent le feu aux forêts naissantes !...

Brémontier ne se découragea point, et l'ingratitude n'eut pas le pouvoir d'altérer la sérénité de son âme. Il savait que l'avenir appartenait à ses idées. Cet avenir est devenu le présent : comme les dunes de la Guienne, celles de la Charente-Inférieure et de la Vendée ont reçu l'application du système protecteur.

Ce ne fut pas au milieu de ses chères *dunes*, mais à Paris, que mourut l'excellent Brémontier[1]. En 1818, un monument, témoignage de la reconnaissance publique, lui fut érigé sur le théâtre même de ses bienfaits, par les soins éclairés de MM. Lainé[2] et de Tournon[3].

Sur la *dune Brémontier*, au milieu d'un mélancolique bois de pins à la sombre verdure, s'élève un cippe en marbre orné d'une couronne de chêne. Une inscription consacre le souvenir de l'homme savant et modeste dont le nom plane sur les contrées sauvées par son génie.

CXX

CRÉBILLON

NÉ A DIJON EN 1674 — MORT A PARIS EN 1762

Reposons-nous un peu des économistes, des hommes politiques, en compagnie de ce vieux Jolyot de Crébillon, qui arracha ses derniers frémissements à Melpomène, et qui, dans ses alternatives de succès et de revers, eut d'étranges ressemblances avec Corneille.

Crébillon est encore un de ceux que revendique la Bourgogne. Son

[1] Le 16 août 1809. Il avait soixante et onze ans.
[2] Ministre de l'intérieur.
[3] Préfet de la Gironde.

père, greffier en chef de la chambre des comptes de Dijon, voulut que le jeune homme devînt avocat : celui-ci se soumit de bonne grâce et vint à Paris faire son droit, c'est-à-dire se divertir de son mieux. Il était entré chez un procureur ami de son père, et il se trouva que c'était un procureur exceptionnel, un fanatique de rimes, qui, pour des chansons d'une verdeur toute bourguignonne, se mit à croire à l'étoile poétique du jeune Jolyot. Vainement celui-ci s'en défendait-il et jurait-il par les neuf muses qu'il ne serait jamais que leur très-indigne serviteur, le procureur n'en voulut pas démordre; et, sur cette même table consacrée à la copie des requêtes, il lui fit écrire une tragédie en cinq actes, la *Mort de Brutus*. Quand la tragédie fut achevée, le procureur alla la présenter au Théâtre-Français, où on la refusa à l'unanimité. Crébillon, « honteux et confus, » cria à son protecteur :

« Vous m'avez déshonoré ! »

Il se promit bien de ne plus s'aventurer sur les hauteurs tragiques : serment qui fut suivi de l'enfantement d'un *Idoménée*. Cette pièce fut reçue, jouée, et réussit médiocrement.

Il fallait corriger ce demi-succès. *Atrée* fut écrit, et nous pouvons ajouter qu'il fut écrit avec du sang. Le procureur, quoique atteint d'une maladie mortelle, se fit porter au théâtre, et, bien que ce brave homme eût vu, au cinquième acte, le public frémir d'épouvante, il augura le triomphe complet pour les représentations suivantes.

« Je meurs content, dit-il, j'ai laissé un homme à la nation. »

Reconnaissons-le, c'est le seul procureur qui ait jamais créé un poëte.

Crébillon s'excusa ainsi d'avoir semé l'horrible à pleines mains dans ses ouvrages : « Je n'avais point à choisir ; Corneille avait pris le ciel, Racine la terre : il ne restait plus que l'enfer. Je m'y suis jeté à corps perdu. »

Mais, si le procureur était content, le père de Crébillon ne l'était pas du tout. Qu'est-ce à dire? quitter la chicane pour le théâtre! Le greffier envoya sa malédiction à son fils rebelle, et le laissa se passer de son consentement pour épouser Charlotte Péaget, la fille d'un apo-

Digitized by Google

thicaire. O Melpomène ! excuse cette union. Charlotte était si belle et si bonne ! De cette union naquit le futur romancier qui devait publier des livres licencieux et se marier à une opulente Anglaise, mettant ainsi le roman dans sa vie.

Comme il n'est pas de rancune éternelle pour un père, et comme l'oreille du greffier ne laissait pas que d'être flattée du bruit que faisait la gloire de Crébillon, notre homme se décida un jour à quitter Dijon pour aller observer de près tout ce qui l'intéressait. On jouait *Atrée*. Il y court, et il en sort avec les plus fortes émotions : sans perdre une minute, il se jette dans un fiacre et se fait conduire au faubaurg Saint-Marceau, où demeurait son fils. Il arrive et est salué sur l'escalier par les aboiements de six ou sept chiens, complément de la famille de Crébillon. Charlotte, partagée entre les chiens et le nouveau-venu, s'imagina qu'un protecteur mystérieux lui apportait ses bienfaits, qui peut-être eussent été assez nécessaires au modeste ménage ; mais quand elle eut mieux considéré le greffier :

« Grand Dieu ! s'écria-t-elle en joignant les mains, vous êtes le père de mon mari ! »

Le bonhomme lui sauta au cou ; tous deux pleurèrent; Charlotte lui montra son enfant endormi dans le berceau ; le greffier trouva l'enfant charmant; il jeta un coup d'œil sur la table, et jugea que le souper était médiocre. Le poëte rentra, suivi de deux nouveaux chiens orphelins, qu'il avait recueillis en route. Le père le gronda, non plus sur les tragédies, mais sur le nombre exagéré des chiens ; on s'embrassa, on soupa ensemble, et le résultat de la réconciliation fut que Crébillon et sa femme accompagnèrent le greffier de Paris à Dijon.

A peu de temps de là, le vieillard mourait subitement, laissant une succession si embrouillée, que le pauvre héritier n'en recueillit presque autre chose que des procès. Il sauva le petit fief de Crébillon, dont il abandonna le revenu à ses deux sœurs.

De retour à Paris, il s'installa auprès du Luxembourg et se mit à vivre en grand seigneur. La seule explication à donner de cette folie, c'est que Crébillon voulait, en étalant du faste, sauver l'honneur du

nom paternel et faire croire à une succession importante. Il n'aurait donc été orgueilleux que par piété filiale. Son nouveau train de vie ne l'empêcha pas d'obtenir coup sur coup ses deux plus grands succès : *Électre* et *Rhadamiste*. Boileau, qui allait sortir de ce monde, se voila la face d'indignation et regretta Pradon. Versailles applaudit avec enthousiasme, et le public parisien fit comme Versailles. En huit jours, deux éditions de *Rhadamiste* furent épuisées.

Mais *Xerxès* fut sifflé : allez donc attendre une victoire de ce roi de Perse ! Crébillon était endetté : on ne fait pas longtemps le grand seigneur avec des tragédies. Le poëte sut se résigner à propos.

« Retournons à la place Maubert, » dit-il à Charlotte.

Ils y emmenèrent les chiens et les chats, et y retrouvèrent par moments le bonheur, — mais ce bonheur furtif qui trompe la misère, le rayon du soleil de midi dans un endroit toujours humide et ténébreux.

Il s'était flatté de l'espoir d'entrer à l'Académie française : trois hommes s'unirent pour l'en repousser : Fontenelle, Danchet et Lamotte, qui ne lui pardonnèrent pas de les avoir peints dans une fable mordante sous les traits du renard, du chameau et de la taupe. On ne se borna pas à faire la courte échelle à toutes les médiocrités en haine de Crébillon ; on le poursuivit d'accusations malveillantes, on imputa à son caractère toutes les noirceurs de l'âme d'Atrée.

Charlotte, du moins, restait au malheureux poëte méconnu et calomnié, Charlotte, qui avait eu contre la misère toutes les ingénieuses industries de la tendresse. Charlotte le quitta… Une maladie de cœur tua la jeune femme, à l'âge même où sa mère était morte. La pauvre Charlotte ne se trompait pas en espérant que Crébillon penserait toujours à elle. Il eut cinquante ans de veuvage, — cinquante ans de souvenir tendre et douloureux. Durant ce demi-siècle, l'Ombre charmante habita la mémoire du vieillard, et l'union se poursuivit avec le contraste de l'époux affaissé par la vie et de l'épouse immobilisée dans le printemps des jours. Chaque année de deuil comptait double pour l'un, tandis que l'autre n'en avait jamais plus de vingt-six.

La vie de plus d'un homme célèbre a été de la sorte scindée en

Digitized by Google

deux : la seconde partie est celle de l'isolement, des revers, de l'injustice, de la longue agonie. Crébillon essaya de s'acclimater à Versailles; il se fit voir au roi, qui ne comprit pas cette nature fière; il donna de nouvelles pièces sans grand succès; les créanciers l'assaillirent, et il n'eut de répit que lorsque enfin il remplaça de la Fage à l'Académie française.

Il se mit alors à être paresseux à son aise et à rêver ou rimer de mémoire des tragédies qu'il se donnait la jouissance de ne pas écrire. Dieu sait ce qu'il laissa tomber de son cerveau d'hémistiches qui n'arrivèrent pas même à ses lèvres. Son silence lui fut plus favorable que son activité d'autrefois : on avait besoin d'opposer un astre obscurci à l'astre nouveau et éclatant de Voltaire : on alla chercher le vieux Crébillon; il fut présenté à madame de Pompadour et nommé censeur royal. — Crébillon, ranimé par les encouragements de la cour, fit son *Catilina* et le *Triumvirat*, qu'on applaudit en haine de Voltaire. Puis, étant mûr pour la mort, il s'éteignit à quatre-vingt-huit ans.

S'il y eut un fait étonnant, c'est que ce poëte ait conquis la célébrité par des œuvres dont le temps a fait justice, et qui étaient vraiment antipathiques au génie élégant de la nation. Crébillon a des éclairs magnifiques; mais il est vraiment par trop barbare. On ne le joue plus, — et qui est-ce qui le lit?

CXXI

BEAUMARCHAIS

NÉ EN 1732 — MORT EN 1799

Ainsi que Jean-Jacques Rousseau, Caron de Beaumarchais fut le fils d'un horloger. Son père l'avait destiné à suivre sa profession; mais, selon l'usage des temps modernes, le fils s'était tracé d'avance une vocation et dédaignait l'humble état qu'on lui avait réservé. Il

est curieux de voir que cet homme, qui devait déployer tant d'audace et contribuer à l'explosion des idées révolutionnaires, chercha d'abord à s'ouvrir un chemin à la cour; d'observer aussi par quel moyen il y arriva. Son Figaro nous apparaît d'abord leste, fringant, la mandoline en bandoulière. Eh bien, Caron de Beaumarchais fut admis à donner des leçons de guitare aux princesses, filles de Louis XV. Il ne lui fallait que pénétrer dans cette région fermée aux profanes : son esprit lui fit bientôt à Versailles une espèce de position.

M. A. Nettement, ce juge si parfait des caractères, a merveilleusement défini celui-là : « Toute la vie de Beaumarchais peut se comparer à un escalier tournant qui pivote sur lui-même; la base n'en est pas très-large, mais il arrive haut. Il y a dans cette vie un enchaînement de plaisirs et d'affaires qui lui donne une physionomie spéciale : commencée par une ritournelle, elle traverse une règle de trois; et l'arithmétique de la finance, qui semblait devoir la dérober à ses premiers goûts, l'y ramena; Beaumarchais était par-dessus tout un grand comédien, et après quelques intermittences sa vocation lui revenait toujours. »

Ce n'est que par supposition qu'on peut se figurer le plus ou moins d'influence qu'il acquit dans la société particulière des princesses. Mais ce qu'on sait de lui fait deviner ce qu'on ne sait pas; le Figaro du théâtre explique le Figaro de la cour.

C'est là qu'il fit connaissance avec le célèbre Pâris-Duvernay, le financier si puissant. Pâris-Duvernay appréciait l'esprit en homme qui ne veut pas prendre la peine d'en avoir. Et, en effet, lorsqu'on peut tout acheter, il est des choses dont on se passe sans rougir. Beaumarchais amusait le financier : celui-ci daigna l'intéresser à de grandes entreprises; le protégé se créa des capitaux; il ne s'agissait plus que de les doubler : il les décupla. Vif, audacieux, éloquent, actif, ne s'étonnant de rien, il était né pour réussir en toute chose; il avait inventé en horlogerie; il était devenu virtuose en musique; il avait voulu s'enrichir, et il s'était enrichi : c'étaient plus de succès que l'envie et la haine n'en sauraient supporter. On a raconté souvent ce trait d'insolence d'un gentilhomme qui, s'approchant de

Digitized by Google

Beaumarchais, tira sa montre de son gousset et dit : « Mon cher monsieur, je crois que ma montre va mal... Apprenez-moi ce qu'elle a... Vous devez vous y connaître... » Beaumarchais, sans sourciller, prend la montre et la laisse tomber sur le parquet, où elle se brise. « Pardon, dit-il, j'ai oublié mon ancien métier. »

Ce n'était là que de la petite guerre, où ce malin esprit n'avait jamais le dessous.

Pâris-Duvernay étant mort, ses héritiers réclamèrent à Beaumarchais quinze mille livres, qu'il reconnut devoir, et, en outre, cent cinquante mille, qu'il refusa de payer. De là un procès où Beaumarchais fut son propre avocat. Les Mémoires qu'il publia sur cette affaire furent considérés comme des chefs-d'œuvre de malice, de véhémence, de finesse, de force, de dialectique : il perdit sa cause, mais il la gagna aux yeux de l'opinion, et l'on peut dire que ce n'est pas acheter trop cher la gloire que de la payer cinquante mille écus.

Cependant il avait attaqué trop de sots, démasqué trop d'hypocrites, pour n'avoir pas à craindre des représailles redoutables. Il se forma contre lui un orage d'imputations calomnieuses; on le peignit comme un homme dangereux, comme un monstre d'immoralité, et ses ennemis ne virent pas qu'il avait presque toute la France derrière lui. Dans ces années brûlantes où s'apprêtait la révolution sociale, où le combat s'engageait de toute part, entre les vieux parlements et le nouveau, entre la noblesse et la bourgeoisie, où les principes de la philosophie fermentaient dans tous les cerveaux et où la royauté chancelait, Beaumarchais devint le héros du jour. Il eut l'appui du prince de Conti, l'amitié de M. de Sartine : l'enthousiasme des uns neutralisait la haine des autres. Pour lui, il se rappelait avec une mémoire inexorable certaines humiliations qu'on lui avait infligées; il était résolu à ne rien laisser impuni : peintre vigoureux, car c'était lui-même qu'il mettait en scène avec toutes ses passions et tous ses ressentiments, il créa Figaro; et Figaro fut vivant, éloquent, impétueux, frondeur et populaire, parce qu'il fut Beaumarchais.

Le *Barbier de Séville* n'était que l'essai; là, Figaro, tout en racontant son histoire et faisant avec cette histoire privée la critique des

institutions, avait surtout, comme tant d'autres valets de comédie, à combattre et tromper un vieux tuteur. Le *Mariage de Figaro* fut la grande arme de guerre : c'était le résumé de toute la vie de Beaumarchais; et, de plus, ce fut le résumé des luttes du peuple contre la féodalité seigneuriale. Brid'oison y symbolisa le parlement Meaupou : l'audacieux auteur ne ménagea rien ni personne; son barbier allait soutenir une lutte contre son puissant maître, et il y triompherait : l'esprit aurait raison des priviléges. Il faut se dire aussi comme ce public, qui attendait impatiemment le *Mariage de Figaro*, avait été bien préparé au langage nouveau, à la forme hardie de Beaumarchais par cinquante ans d'enseignement philosophique : ce public avait su par ses pères les excès de la Régence; il avait applaudi à Voltaire, battu des mains à Diderot, dévoré les libelles, savouré les romans de ruelles, souscrit à l'*Encyclopédie* : le public était mûr pour cette comédie aristophanesque. Et le plus curieux, c'est que beaucoup de grands seigneurs n'étaient pas les moins impatients. Si bien que, le jour où la pièce dut être essayée aux Menus-Plaisirs et où la défense du roi tomba tout à coup au milieu des spectateurs choisis qui se pressaient dans cette salle, avides de voir et d'entendre, nul ne se gêna pour laisser éclater le mécontentement de la curiosité déçue. Le *Mariage de Figaro* prenait les proportions d'un événement politique. La révolte des États-Unis n'avait pas causé plus d'émotions. Le roi voulut savoir par lui-même ce qu'il en était. Il manda secrètement madame Campan pour lui donner lecture de l'ouvrage. Voici comment la lectrice de la reine a rapporté le fait :

« Je reçus un matin un billet de la reine qui m'ordonnait d'être chez elle à trois heures et de ne pas venir sans avoir dîné, car elle me garderait fort longtemps. Lorsque j'arrivai dans le cabinet intérieur de Sa Majesté, je la trouvai seule avec le roi. Un siége et une table étaient déjà placés en face d'eux, et sur la table était posé un énorme manuscrit, en plusieurs cahiers. Le roi me dit : « C'est la « comédie de Beaumarchais; il faut que vous nous la lisiez. Il y aura « des endroits bien difficiles, à cause des ratures et des renvois; je l'ai « déjà parcourue; mais je veux que la reine connaisse cet ouvrage. « Vous ne parlerez à personne de la lecture que vous allez faire. » Je

Digitized by Google

commençai. Le roi m'interrompait par des exclamations toujours justes, soit pour louer, soit pour blâmer. Le plus souvent il s'écriait : « C'est de mauvais goût; cet homme ramène continuellement sur la « scène l'habitude des *concetti* italiens. » Au monologue de Figaro, mais surtout à la tirade des prisons d'État, le roi se leva avec vivacité et dit : « C'est détestable ! cela ne sera jamais joué ; il faudrait dé- « truire la Bastille pour que la représentation de cette pièce ne fût « pas une inconséquence dangereuse. Cet homme joue tout ce qu'il « faut respecter dans un gouvernement.

« — On ne la jouera donc pas? dit la reine.

« — Non, certainement ; vous pouvez en être sûre. »

Cela fut joué, quoi qu'en eût dit le roi ; et encore le pauvre souverain fut-il habilement trompé par Beaumarchais, qui affirmait avoir amendé son œuvre. Il avait pu effacer des mots, mais la pensée subsistait.

Le succès fut tel, que l'auteur lui-même en fut étonné. Il y avait eu des combats pour entrer au Théâtre-Français. Le comte d'Artois, qui s'était rendu à la représentation, croyant qu'il allait assister à une chute, en sortit stupéfié. L'enthousiasme et la fureur se déchaînèrent en sens contraires. La mode se mit de la partie ; tout était à la Figaro.

Un instant, Beaumarchais fut roi de France, sinon par la grâce de Dieu, du moins par la grâce du parterre.

Mais l'homme que la célébrité avait acclamé dans un premier procès vit un second procès lui enlever sa popularité. Cette fois il gagna sa cause contre le banquier Kornemann : par malheur, il avait affaire à l'honnête et ardent Bergasse, et ses traits satiriques tombèrent dans le vide sans avoir même effleuré ce puissant adversaire. L'opinion publique se retourna.

Et puis vint la Révolution ; Beaumarchais y avait travaillé, et il en eut peur ; ce qui fût sans doute advenu à Voltaire s'il avait vécu jusque-là. Ce n'était pas Saturne qui dévorait ses enfants ; c'étaient les enfants de Saturne qui dévoraient leur père. L'auteur de *Figaro* comprit que la comédie ne pouvait pas traîner sa robe dans les mares de sang ; il frissonna. Comme on était loin de Basile, de Brid'oison

et de Bartholo!... Cet homme qui avait tant recherché le bruit ne s'appliqua plus qu'à s'entourer de silence; de la lumière éclatante dont il avait réjoui ses yeux, il eût voulu passer à l'ombre la plus épaisse. Il s'avisa de faire un don patriotique de quatre-vingt mille fusils; ces armes furent saisies en Hollande, et le terroriste Lecointre accusa, du haut de la tribune, les intentions de Beaumarchais, qui balbutia sa défense. Deux fois les porteurs de piques, les pourvoyeurs de la guillotine, envahirent la maison du vieillard, fouillant tout, saccageant tout. Une nuit entière, caché derrière un placard, l'infortuné les entendit mêler son nom aux plus affreuses vociférations...

Quel épilogue à ces comédies frondeuses qui avaient si bien préparé l'avénement du règne de la multitude!

Ainsi Beaumarchais, persécuté, avili, appauvri, traîna jusqu'à l'année 1799 une vie désormais sans consolation. Nous nous trompons : il chérissait sa fille; tout ne lui avait pas été retiré.

Il paraît que Beaumarchais valait mieux que sa réputation. Sans doute, il était caustique, et il ne faisait pas bon d'attaquer celui dont M. de Vaudreuil, son protecteur, a dit : « C'est une pierre à fusil; plus on le frappe, plus il en sort d'étincelles. » Mais, au témoignage de la Harpe, qui ne se compromettait guère dans l'éloge, Beaumarchais était « bon, sensible, ouvert; » il exerçait largement la bienfaisance; et, loin d'être fin en affaires, ainsi qu'on le pense généralement, il était très-confiant, trop confiant même. Ainsi il fut souvent trompé par des gens qui abusaient le financier en flattant l'homme d'esprit.

Digitized by Google

CXXII

LES ARTISTES DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

JOSEPH VERNET

NÉ EN 1714 — MORT EN 1789

Quelque grande qu'ait été l'École française sous Louis XIV, on se tromperait fort en s'imaginant qu'au dix-huitième siècle il y ait eu complète décadence. Assurément le style cesse d'avoir cette sévérité, cette majesté d'étiquette qui l'avait mis en harmonie avec les splendeurs de Versailles; mais un charme nouveau apparut dans l'art, désormais réduit à des proportions plus modestes. S'il est vrai qu'il puisse porter l'estampille du siècle où il a fleuri, c'est bien avec Boucher, Lancret, Watteau, et même Greuze, qu'on peut lire les mœurs des temps de Louis XV et de Louis XVI. L'air galant, dégagé, les rubans, les jupes bouffantes, les bergers coquets, les villageoises d'opéra-comique, les pierrots aux belles façons, les nymphes de trumeau, toute cette paysannerie pimpante, toute cette mythologie familière, s'accorde merveilleusement avec les façons de cour qui régnaient alors ; et les petits vers musqués semblent n'avoir été qu'une paraphrase de la petite peinture élégante.

Cependant qu'on se garde bien de mépriser une école qui nous a donné les talents les plus aimables comme les plus variés. Pour prouver qu'elle pouvait être sérieuse à ses jours, nous inscrirons tout d'abord le nom d'un vrai grand peintre, JOSEPH VERNET, le fondateur de cette dynastie qui aura par trois fois tenu un rang si honorable[1].

Lorsque Joseph Vernet parut, Boucher jouissait d'une vogue immense, et il avait malheureusement entraîné à sa suite une foule d'imitateurs maladroits, le *servum pecus* : il était bien à désirer que surgissent des talents sains et vigoureux pour ramener l'art dans une

[1] Nos lecteurs auront nommé déjà Carle et Horace Vernet.

direction droite, et tempérer quelque peu l'exubérance de la fantaisie. Joseph Vernet accomplit cette œuvre utile. Né à Avignon, il eut pour premier maître son père, Antoine Vernet, qui ne manquait pas d'un certain mérite. Antoine comprit ce que son fils pourrait devenir, et il eut la sagesse et le courage de se séparer de lui et de s'imposer les plus grands sacrifices pour l'envoyer en Italie. Joseph avait dix-huit ans seulement lorsqu'il arriva à Rome. Il avait fait le voyage par mer, heureuse circonstance, puisqu'elle détermina sa vocation pour la marine ! Le jeune homme avait passé toutes les nuits sur le pont à contempler les splendeurs de la Méditerranée ; il se promit de les retracer sur la toile, et il se tint parole.

Ce n'est pas que, dans l'atelier de son maître Lucatelli, la vie lui ait été d'abord très-facile : le pauvre Vernet subit des commencements obscurs ; il sentit la rude étreinte de la pauvreté, et il dut céder à vil prix un de ses tableaux, qui, peu d'années après, se vendait mille écus. Mais son ardeur grandissait au milieu même des épreuves. Plusieurs paysages que Vernet fut chargé de peindre pour la galerie Borghèse, puis pour le palazzo Rondanini, et qu'il exécuta dans la manière rude et sauvage de Salvator Rosa, établirent soudain sa réputation.

Libre désormais de suivre les plus fortes études, Vernet parcourut les mers d'Italie et de Grèce, ne se laissant arrêter par aucune difficulté, par aucun péril. En 1743, il était reçu à l'Académie de Saint-Luc et épousait miss Virginia Parker, fille d'un Anglais catholique au service du Saint-Père. Il y avait vingt-deux ans qu'il habitait l'Italie, et sa réputation avait franchi les Alpes, quand, vaincu par les instances du marquis de Marigny, ce zélé protecteur des arts, il se décida à revenir en France.

Dans sa traversée de Livourne à Marseille, il s'éleva une violente tempête. Les passagers se réfugièrent dans la cale : Vernet refusa de les y suivre ; il se fit attacher au pied du grand mât, et là, les yeux fixes, les cheveux au vent, il étudia, calme et intrépide, cette tempête mugissante, ces éclairs, cette foudre qui sillonnait les nues, et ces vagues qui, hautes comme des montagnes, venaient battre le pont de la felouque. Ah ! c'était bien le champ de bataille d'un grand peintre de marine !

Digitized by Google

Dès son arrivée en France, Vernet fut mandé à Versailles par le roi, qui le fit introduire avec le cérémonial en usage pour les ambassadeurs. L'Académie de peinture le reçut avec acclamation. Le marquis de Marigny le chargea de peindre les ports de France. Cette collection, composée de quinze tableaux, coûta dix ans de travail à son auteur. Personne n'a jamais donné à la mer la transparence admirable qu'on remarque dans la vue du *Vieux Port de Toulon* et celle du *Port de la Rochelle*.

A partir de 1762, ayant accompli cette tâche laborieuse, il put revenir à ses études favorites ; on jugera de son activité par le chiffre de *vingt-cinq* tableaux qu'il exposa au Salon de 1765. La reine lui dit gracieusement :

« Monsieur Vernet, je vois bien que c'est vous qui faites toujours ici la pluie et le beau temps. »

Et, par contre, un paysan lui décernait naïvement cet éloge magnifique, devant un lever et un coucher du soleil : « Morgué ! c'est ce que je voyons tous les jours dans nos campagnes ! »

Impossible ici d'énumérer ses œuvres, si nombreuses et toujours si favorablement accueillies et payées si cher. Vernet n'était heureux que le pinceau à la main ; et l'on peut dire qu'il le tenait lorsque la la mort le surprit, à l'âge de soixante-quinze ans. Jamais existence ne fut mieux remplie, plus honorée et suivie de plus de regrets.

BOUCHER

NÉ EN 1704 — MORT EN 1770

Lemoine, qui fût devenu un très-grand maître s'il n'eût pas sacrifié la pureté du style à l'éclat de la couleur, forma François Boucher, s'il est vrai que celui-ci ait pris des leçons ailleurs que dans sa fantaisie capricieuse. Regarder les tableaux roses et pimpants de François Boucher, c'est lire les fadeurs de Bernis, de Voisenon et de Gentil-Bernard. Nul donc plus que Boucher, qui cependant avait été en Italie, n'a été le très-fidèle interprète de l'Olympe poudré du dix-huitième siècle. Il devint le peintre à la mode ; il s'habitua à travailler

vite et parvint à gagner jusqu'à cinquante mille livres par an. Sur la fin, il gâta sa manière et chargea sa palette de tons fades, qui ont fait dire que ses figures « étaient nourries de roses. » Il cessa de consulter le modèle et se fia à l'expérience de sa main.

« A voir un de ses tableaux, dit Arsène Houssaye, qui l'a si bien jugé dans sa *Galerie du dix-huitième siècle*, on sent tout de suite qu'il a habité les pierres et non les champs. Il n'a jamais pris le temps de regarder ni le ciel, ni la rivière, ni la prairie, ni la forêt; on se demande même s'il a jamais vu sans prisme un homme, une femme ou un enfant, tels que Dieu les a faits. Boucher a peint un nouveau monde, le monde des fées, où tout s'agite, aime, sourit d'une autre façon qu'ici-bas. C'est un enchanteur qui nous distrait et nous éblouit aux dépens de la raison, du goût et de l'art; il rappelle un peu ce vers de Bernis, digne poëte d'un tel peintre :

« A force d'art, l'art lui-même est banni. »

ANTOINE WATTEAU

NÉ A VALENCIENNES EN 1684 — MORT EN 1721

Théodore de Banville, l'un de nos plus charmants poëtes contemporains, a écrit : « Si la peinture consiste, non pas à traduire des tragédies sur la toile, mais à inventer avec la poésie et à impressionner par la couleur, Watteau est le plus grand des peintres français : nul ne l'a dépassé dans l'amour de la nature et le sentiment de l'idéal; il crée une nature immense et infinie, qu'il enveloppe d'une atmosphère lumineuse. Le temps est passé de nommer l'art du dix-huitième siècle le chef-d'œuvre du mauvais goût, et on ne saurait plus nier de bonne grâce que l'élégance française n'y fleurît dans son expression la plus splendide. »

Nous nous sommes plu à reproduire cette opinion, parce qu'elle émane d'un juge compétent en fait de belles choses : cependant nous ne saurions l'accepter sans quelque réserve. Plus vrai que Boucher

Digitized by Google

et plus poëte assurément, Watteau inventa plutôt qu'il ne traduisit la nature, qui sera toujours l'unique modèle.

Ce qu'il y eut assurément de merveilleux en lui, c'est qu'il ne procéda que de lui-même. Tout au plus trouva-t-il son semblable dans le peintre Claude Gillot, un fantasque qui le prit en amitié, et peignit, de concert avec lui, quelques décors pour l'Opéra. De l'Opéra, le jeune Watteau alla au Luxembourg semer de ravissantes figures allégoriques dans les guirlandes et les festons de Claude Audran. Où avait-il appris à si bien faire, lui le fils d'un pauvre couvreur de Valenciennes? Comment, lorsqu'il voulut concourir pour le prix de l'Académie, fut-il couronné aussitôt en qualité de « peintre des fêtes galantes? » Il est des hommes qui devinent tout, et naissent pour enseigner ce qu'ils n'ont pas appris.

Comme Molière, Watteau était mélancolique; il le fut plus encore. La faiblesse de sa santé, son tempérament nerveux et irritable, les luttes qu'il avait eu à supporter contre la misère, tout cela l'avait prédisposé à une mort hâtive. Il tomba dans une tristesse sombre, et eut la fâcheuse idée de s'en aller chercher en Angleterre un redoublement de spleen. C'était en 1720. L'année suivante, il expirait à Nogent-sur-Marne, entre les bras de son meilleur ami, le curé de l'endroit, qu'il avait pris souvent pour modèle de ses Gilles. Dans ses derniers jours il avait représenté un cortége de médecins et d'apothicaires défilant deux par deux dans un cimetière, c'est-à-dire dans le domaine qu'ils peuplent si bien. C'est la bouffonnerie la plus triste et la plus spirituelle qui se puisse voir. Watteau laissait quelques dessins, mais plus de dettes encore: il légua ses dessins et ses dettes à quatre amis: Julienne, Haranger, Hénin et Gersaint. Les quatre amis acceptèrent l'héritage. Artiste jusqu'au bout, Watteau s'écria en voyant un crucifix grossièrement sculpté que lui présentait son ami le curé: « Est-il possible qu'on ait pu si mal accommoder les traits d'un Dieu! .. »

NICOLAS LANCRET

NÉ A PARIS EN 1690 — MORT EN 1743

Plus heureux que son maître Watteau, Lancret, qui avait d'abord étudié la gravure sous d'Ulin, alla trouver le peintre des *Fêtes galantes*, et lui emprunta tout ce que celui-ci avait de grâce et de fraîcheur. Lancret ne s'amusait pas à tourner à la mélancolie; il courait le beau monde, il observait la société, il prenait ses modèles à l'Opéra, il se faisait bien venir de chacun. Un jour, dans une exposition publique, deux de ses tableaux furent attribués à Watteau. Le maître était là; il entendit ces éloges qui voulaient aller à lui et qui n'allaient qu'à son élève. Il en conçut une jalousie féroce contre Lancret. Ce dernier ne s'en préoccupa point autrement et continua à recueillir des succès. Vers la fin de sa vie il épousa la petite-fille de Boursault, l'auteur d'*Ésope à la cour*. — Ce qui dénote la vogue dont il a joui, c'est que plus de quatre-vingts de ses productions ont obtenu les honneurs de la gravure. Pourtant il n'a été qu'un reflet de Watteau. « Il n'a eu ni le feu, ni le trait, ni l'âme du maître[1]. »

LANTARA

NÉ EN 1745, PRÈS MONTARGIS — MORT EN 1778

Celui-ci prouva, une fois de plus, combien le génie a besoin d'être accompagné de l'ordre dans la conduite, et quel fâcheux usage peuvent faire de ce don précieux les hommes dont le caractère n'est pas à la hauteur de l'intelligence.

Lantara était né dans un village. Il devina l'art, puisque, sans avoir rien vu qui pût guider son inspiration, il dessinait des paysages sur tous les murs des chaumières. Nous ne savons quel peintre de Versailles lui donna des leçons; mais bientôt il n'eut plus rien à apprendre de son maître.

[1] Arsène Houssaye, *loc. cit.*

Digitized by Google

Le détail de sa vie nous échappe. Mais on le devine. C'est la même histoire que celle d'Adrien Brauwer; c'est l'histoire de tous ces vagabonds sublimes qui, sans famille, sans amis, viennent s'établir dans une grande ville, et tantôt travaillent, tantôt se laissent aller au caprice fainéant de l'imagination. Lantara eut pour sa meilleure amie la bouteille; il lui parlait trop souvent; quand la nécessité le pressait, il peignait quelque chose, et, sans qu'il s'en doutât, il devenait le rival de Claude Lorrain.

Insouciant comme la Fontaine, il eût eu grand besoin de trouver une madame de la Sablière. Nous y eussions gagné bien des tableaux qui se sont noyés dans le fond du verre. Lantara payait son écot par un croquis que le cabaretier vendait à des amateurs. Qu'importait à Lantara le sort de ses œuvres? la plupart du temps il ne les signait pas. Jamais il ne fut plus malheureux, plus tourmenté, que certain jour où le comte de Caylus lui paya un tableau cent écus ; cette haute fortune lui révéla qu'il pouvait y avoir des voleurs, — chose dont il ne s'était pas encore douté. Il se hâta de trouver des compagnons pour l'aider à boire cet argent incommode; il en trouva.

Quand il eut trente-trois ans, il s'en alla, sous la conduite de sa muse la misère, mourir à l'hospice de la Charité. Le temps a assigné une grande valeur à ses œuvres.

LA TOUR

NÉ À SAINT-QUENTIN EN 1704 — MORT EN 1788

Celui-là sut mieux vivre et mieux travailler; il peut servir d'exemple aux jeunes artistes qui cherchent leur voie. Ils trouveront dans cette longue et honorable existence le secret des succès mérités et durables. Son père était musicien du chapitre de la collégiale. Jusqu'à dix-huit ans, la Tour apprit le latin et le grec, comme doit le faire tout écolier studieux; ce fut alors que la vue d'un pastel de Rosalba lui révéla sa vocation. Il ne songea plus qu'à s'en aller à Paris « pour y devenir le premier peintre du roi. »

D'abord, il fit une sorte d'apprentissage à Reims, où il y avait une

école. De Reims il se rendit à Cambrai, y connut l'ambassadeur d'Angleterre, et partit avec lui pour Londres. De Londres, où il fit merveille, il arriva à Paris, où il se donna pour un peintre anglais, ce qui ne nuisit pas à son sucès, car l'anglomanie débordait dans les idées et les mœurs. Bientôt il n'y eut pas une dame titrée qui ne voulût poser devant lui : durant cinquante ans la Tour écrivit avec ses pastels l'histoire du dix-huitième siècle : hommes de cour, hommes d'Église, hommes d'épée, hommes de lettres, femmes du monde, femmes de théâtre, tout passa par cet atelier d'où la beauté sortait plus charmante, le génie plus rayonnant. La Tour vit deux règnes et fut admis à la faveur des deux rois.

Il avait quatre-vingt-deux ans quand le mal du pays le ramena à Saint-Quentin. Ses bienfaits s'étaient déjà répandus sur sa ville natale : il y avait fondé une école gratuite de dessin ; il avait consacré plus de cent mille livres à des œuvres de charité. La population tout entière l'accueillit avec enthousiasme, et le corps municipal lui offrit une couronne de chêne.

De nos jours, sa statue en bronze a été érigée sur une des places de Saint-Quentin, et le Musée la Tour porte fièrement le nom du grand pastelliste.

CARLE VANLOO

NÉ EN 1705 — MORT EN 1765

Les Vanloo, d'origine hollandaise, firent souche de bons peintres. Avant Carle, qui fut le plus illustre de tous, il y avait eu Jacques et Jean-Baptiste, dont les toiles ne sont pas à dédaigner.

Carle était né à Nice; son caractère, son tempérament, participaient du midi et du nord : il était ardent au travail, qu'il prolongeait douze heures par jour, et froid d'extérieur et de langage.

Après avoir débuté par peindre des décors pour l'Opéra, il s'en alla en Italie, où il conquit, par son *Festin de Balthazar*, le prix que décernait l'Académie de Saint-Luc. En passant, au retour, par Turin, il peignit pour Charles-Emmanuel, duc de Savoie, quelques scènes

Digitized by Google

de la *Jérusalem délivrée.* A Paris, il fut reçu membre de l'Académie royale de peinture, sur la présentation de son tableau de *Marsyas écorché par les ordres d'Apollon;* puis il devint rapidement professeur adjoint, professeur titulaire, recteur, directeur de l'école des élèves, premier peintre du roi. La foule des amateurs frappait à sa porte; les plus beaux noms s'inscrivaient chez lui; la protection éclairée de M. de Julienne et de M. de la Ferté de Jully couvrait ses travaux. De la même main qui fit cette page merveilleuse de couleur, appelée la *Halte de chasse*, il peignit ses quatre tableaux de la chapelle de la Vierge, à Saint-Sulpice; son *Vœu de Louis XIII* pour les Petits-Pères; son *Saint Charles Borromée* pour Notre-Dame. Nous ne citons qu'une minime partie de ses ouvrages.

A le voir tant travailler, on a douté qu'il eût du génie. Mais c'était sa manière de le manifester. Carle Vanloo ne parlait pas, c'est vrai, —grand tort à son époque,—mais il pensait, il méditait; et parfois, quand une idée lui venait, il passait la nuit à se promener dans sa maison, impatient de voir le jour lui permettre de réaliser une conception nouvelle.

GREUZE

NÉ EN 1726 — MORT EN 1805

Greuze!... Ne trouvez-vous pas que ce nom euphonique répond bien au genre de génie poétique et honnête de celui qui le porta si dignement?

Cet artiste, qui a écrit avec son pinceau des pages de roman et de drame, était de Tournus, en Bourgogne. Comme tous ceux qui sont devenus de grands peintres, dès l'âge de huit ans il charbonnait sur les murs; de quoi s'irritait fort son père. Mais Grandon, qui avait à Lyon beaucoup de réputation pour le portrait, plaida la cause du jeune Greuze. Celui-ci put étudier à l'aise sous Grandon, puis venir à Paris, où il débuta brillamment par son tableau du *Père de famille expliquant la Bible à ses enfants.*

Il y eut d'abord, devant cette œuvre exposée à l'Académie, un

silence de stupéfaction. Personne n'avait rien vu de semblable. Où étaient les bergères en vertugadin, les Tircis poudrés, les agneaux à bouffettes de rubans roses? — Ici le naturel, l'intimité, le foyer champêtre, la vie réelle en un mot : ce que personne jusque-là ne s'était avisé d'étudier.

Au Salon de 1765, Greuze envoya la *Jeune Fille pleurant son oiseau mort*, qui arracha cette exclamation à Diderot : « La jolie élégie! le joli poëme! » -- l'*Enfant gâté*, — la *Mère bien-aimée*, — le *Fils ingrat*, — le *Mauvais Fils puni*, — scènes admirablement dramatiques et que Diderot, dans sa fameuse critique, qualifia de « sublimes. »

La *Jeune Fille à sa fenêtre*, l'*Accordée de village*, mirent le comble à la réputation de Greuze. Bien d'autres tableaux suivirent. Il y en a dans toutes les grandes galeries de l'Europe. Mais Greuze eut le malheur de se trouver, vieux déjà, veuf, triste, oublié, au milieu des événements terribles de la Révolution. Le repos, ce couronnement d'une existence laborieuse et honorable, ne lui fut pas accordé. Bien que Greuze eût passé sans s'y mêler à travers l'ouragan, tenant le front haut, conservant même les bonnes façons et le costume d'autrefois, il ne put se préserver de toute atteinte; et si sa tête fut respectée, sa fortune se trouva anéantie.

Voici la lettre amèrement touchante qu'il écrivait à un des ministres du premier Consul, le 28 pluviôse, an IX (1800) :

« Le tableau que je fais pour le gouvernement est à moitié fini. La situation dans laquelle je me trouve me force de vous prier de donner des ordres pour que je touche encore un à-compte afin que je puisse le terminer. J'ai eu l'honneur de vous faire part de tous mes malheurs ; j'ai tout perdu, hors le talent et le courage. J'ai soixante-quinze ans; pas un seul ouvrage de commande. De ma vie je n'ai eu un moment aussi pénible à passer. Vous avez le cœur bon, je me flatte que vous aurez égard à mes peines le plus tôt possible, car il y a urgence.

« Salut et respect,

« GREUZE. »

Digitized by Google

A cette époque, le ministre des beaux-arts était Lucien Bonaparte. Non content d'accorder le subside ainsi sollicité, il acheta pour son propre compte, à Greuze, son tableau de la *Madeleine pénitente dans sa grotte du désert;* et, le noble artiste n'ayant pas voulu fixer un prix à son protecteur, le non moins noble acquéreur lui en fixa un qui fut assez à la convenance de Greuze, pour qu'il ait écrit, dit et répété souvent que « sa *Madeleine dans sa grotte* lui avait trouvé un trésor pour le reste de ses jours. »

Cinq ans se passèrent. Le 21 mars 1805, le grand peintre trouvait enfin le repos qu'il avait cherché vainement en ce monde. Le *Moniteur* consacra à sa mémoire un long article, où se lisent ces lignes pleines de justesse : « Né avec un talent original, il n'avait point eu de modèle, n'a point formé d'école, et n'aura probablement jamais que de faibles imitateurs. »

CXXIII

LAVOISIER

NÉ A PARIS EN 1743 — MORT EN 1794

On peut dire que le dix-huitième siècle a été le plus fécond de tous en contrastes, et que, s'il fut témoin de bien des excès et agité par les doctrines les plus subversives, il donna carrière aussi à des vertus sublimes et à des efforts admirables. Qu'en déplorant le mal on n'oublie donc pas la somme du bien. C'est à cette époque qu'éclata le dévouement tout évangélique de Belzunce, le pieux évêque de Marseille, qui, au milieu de la peste, allait, à la tête des forçats, secourir les agonisants et enlever les morts; c'est à cette époque également que Lavoisier, guidé par le sentiment du bien public, se livrait avec une ardeur infatigable aux expériences scientifiques : et cependant il était né dans cette condition de fortune qui permet à un jeune esprit de se partager entre le loisir et le plaisir, et à cet égard

il n'eût eu qu'à regarder autour de lui et à imiter les joyeuses folies qui se commettaient partout.

Mais non : à peine avait-il accompli sa vingtième année que, déjà mûr pour la raison, déjà hôte assidu de l'observatoire de la Caille, du laboratoire de Rouelle, compagnon des herborisations de Bernard de Jussieu, il concourait pour un prix proposé par l'Académie. Il s'agissait d'un nouveau mode d'éclairage pour la ville de Paris. Après plus de six mois d'un travail opiniâtre, il présenta son Mémoire à l'Académie, qui le couronna et le fit imprimer à ses frais. Lavoisier voulut que le prix, d'une valeur de deux mille livres, fût distribué à trois de ses concurrents pour les dédommager de leurs expériences coûteuses. Instruit de cette noble conduite, le roi fit remettre en séance publique au généreux lauréat une médaille d'or.

Ce n'était pour Lavoisier qu'un essai de ses forces. Il ne tarda pas à montrer quelle activité Dieu avait mise dans son âme honnête et zélée pour l'humanité. Il rédigea plusieurs Mémoires, un entre autres sur les couches des montagnes; il fit des expériences d'une persévérance remarquable sur l'eau, sur les corps aériformes. En 1774, il publia les *Opuscules chimiques*, dignes encore d'être consultés, malgré les immenses progrès accomplis par la science. Depuis sept années, les portes de l'Académie s'étaient ouvertes pour lui.

Nous ne pouvons entrer dans le détail de toutes les démonstrations scientifiques que donna Lavoisier, de concert avec Priestley et Black. L'air fut surtout l'objet de ses recherches.

Les progrès de la chimie, la découverte de nouveaux corps et de composés nouveaux, réclamaient un changement dans la nomenclature. Cette tâche difficile fut entreprise par un comité de chimistes distingués, que présida Lavoisier, et qui trouva le langage universel de la chimie adopté en médecine et en pharmacie. C'est sur ses nombreuses expériences et sur les principes qu'il en avait tirés que Lavoisier posa les bases de son admirable *Traité élémentaire de chimie*[1].

La physique lui fut redevable également de notions nouvelles. Il

[1] Deux volumes publiés en 1789.

Digitized by Google

s'occupa surtout de la chaleur. Toutes les conclusions qu'il tira ont été vérifiées trente ans après, et reconnues parfaitement justes.

Comme homme public, Lavoisier ne fut pas moins supérieur que comme savant. Voulant ne rien ménager pour ses utiles expériences, il songea à augmenter sa fortune, et se fit recevoir dans la Compagnie des fermiers généraux. Il ignorait que ce serait plus tard la cause de sa perte. La réputation dont il jouissait lui valut, en outre, sous le ministère de Turgot, la place d'intendant de la régie des salpêtres. Appliquant ses connaissances chimiques à la fabrication des poudres, il en augmenta la force explosive et en quadrupla la production. L'agriculture aussi était l'objet de son attention, et il consacra une notable partie des terres qu'il possédait près de Vendôme à faire des expériences agricoles. Son *Traité sur la richesse territoriale de la France* fut imprimé aux frais de l'État, par ordre de l'Assemblée constituante. Enfin, nommé commissaire de la Caisse d'escompte, il introduisit dans cette partie des finances une régularité telle, que chaque soir on pouvait, d'un coup d'œil, mesurer la proportion entre les revenus et les dépenses.

Partout cet homme éminent et honnête introduisait la lumière. Tout ce qu'il y avait en Europe de savants illustres accourait se presser autour de lui pour admirer l'accord du génie et de la vertu.

Et cependant il se trouva des bourreaux pour Lavoisier !

Incarcéré comme *suspect*, il avait pensé que l'abandon de sa fortune suffirait à désarmer ses juges. Il était tranquille sur son avenir, se disant que l'exercice modeste de la pharmacie lui fournirait le moyen de vivre.

Mais, par-dessus ses services, la Révolution voyait en lui l'ancien fermier général, et, le 6 mai 1794, Lavoisier monta sur l'échafaud « condamné à mort, comme convaincu d'être auteur ou complice d'un complot *qui a existé* contre le peuple français, tendant à favoriser les ennemis de la France ; notamment en exerçant toute sorte d'exactions sur le peuple français, *en mêlant au tabac de l'eau et des ingrédients nuisibles à la santé des citoyens qui en faisaient usage.* »

Dans cet arrêt le grotesque le dispute à l'horrible.

Lavoisier était occupé du soin de réunir en un corps d'ouvrage tous ses Mémoires. Il demanda un délai pour laisser à la postérité son testament scientifique tout entier. On lui répondit : « *La République n'a pas besoin de savants!...* »

CXXIV

CONDORCET

NÉ EN 1743 — MORT EN 1794

« *Un volcan couvert de neige*, » c'était ainsi que d'Alembert définissait son jeune ami Condorcet. Jamais portrait ne fut plus vif ni plus ressemblant. Il y avait en Condorcet de l'homme du Nord et de l'homme du Midi : froide raison, réserve parfois glaciale, sérieux inébranlable, et d'un autre côté ardeur véhémente, juvénile enthousiasme, illusions généreuses et tendresse inépuisable! Sous cette neige quel volcan!

Il tenait en effet au Nord et au Midi à la fois, par le hasard de sa naissance comme par la double tendance de sa nature. Marie Caritat, marquis de Condorcet, naquit en Picardie : ses parents sortaient du pays Venaissin. Son oncle occupa plusieurs siéges épiscopaux. Enfant, le jeune Condorcet fut voué au blanc par sa mère et élevé parmi les jeunes filles : de là une timidité persistante qui fit souvent contraste avec son énergie réelle.

A onze ans, il fut mis chez les Jésuites à Reims. Brillant écolier, il passa au collége de Navarre, à Paris. La thèse de mathématiques qu'il y soutint à seize ans lui valut beaucoup d'honneur, et entre autres louanges le précieux éloge de d'Alembert, qui devint son protecteur et son ami.

Encore enfant, Condorcet s'annonça comme un mathématicien d'élite. A vingt-deux ans, il présentait à l'Académie des sciences un essai sur le calcul intégral. Les prix de l'Académie de Berlin venaient

Digitized by Google

récompenser ses découvertes. Ses Mémoires nombreux provoquèrent l'attention et la sympathie de tous les savants. On le félicitait surtout d'avoir avancé le calcul des probabilités, qui eut une telle influence sur la roulette, les loteries et les jeux de hasard. Lagrange, Clairaut, l'estimaient autant que d'Alembert. En 1769, moins de dix ans après sa sortie du collége, tous ces illustres voulurent se donner pour collègue à l'Académie des sciences celui qui s'était fait leur compagnon de gloire.

C'était déjà un grand esprit que Condorcet. C'était aussi une âme noble et belle. Il s'était promis d'être toujours juste, et en dehors des luttes et des polémiques il ne faillit pas à son serment. Plus tard, il recommandait à sa fille la bonté constante, impartiale, universelle, étendue même aux fleurs et aux animaux.

Ses relations avec les savants et les gens du monde lui avaient fait souvent côtoyer la littérature. Il ne s'y engagea, avec discrétion toutefois, qu'après s'être lié avec Voltaire, le roi de la république des lettres. Sa correspondance avec le châtelain de Ferney devint fréquente et soutenue. En même temps, Condorcet s'essayait à écrire des Éloges que lui imposaient ses nouvelles fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Après Fontenelle, après Mairan, Condorcet excella dans ce genre artificiel : il y apporta des qualités nouvelles, et y fit ressortir un talent littéraire et une verve de style qui ont leur originalité.

A cette époque, une transformation se produit chez le calme savant. Dans l'homme s'éveille déjà le citoyen. L'économie politique le sollicite vivement. Il se fait l'élève de Turgot, et se forme à cette école de libéralisme et de légalité. Dès lors les réformes sociales ne l'inquiètent pas moins que les inventions scientifiques : plus tard elles le mèneront aux théories politiques. Mais alors il vise avant tout à la destruction des priviléges et des monopoles qui, dans l'ancienne société, entravaient le triple essor du commerce, de l'industrie et de l'agriculture, et appauvrissaient cette vie qui doit circuler abondante dans toutes les parties du corps social. Il prit la plume du polémiste d'une main agile et nerveuse, et ne la quitta pas jusqu'à la Révolution. Nous le voyons, infatigable allié de Turgot, soutenir

Digitized by Google

contre Necker la libre circulation des grains, plaider pour l'abolition des corvées, poursuivre partout l'injustice et l'inégalité. Nommé inspecteur des monnaies par Turgot, Condorcet offrit sa démission quand son maître fut éloigné du ministère. On n'accepta pas cette retraite, et quelque temps après on le désigna pour le commissariat de la Trésorerie, fonctions qu'il remplit jusqu'à l'ouverture de l'Assemblée législative.

Son premier ouvrage de polémique religieuse remonte à 1774. Cet opuscule, intitulé *Lettres d'un théologien*, fut très-remarqué au moment de son apparition. Il rangeait Condorcet parmi les plus zélés adeptes de la philosophie de Locke et du déisme encyclopédique. C'était un disciple déclaré de Voltaire. Cependant ce disciple, cet enthousiaste, ne fut pas, comme la Harpe, Suard et tant d'autres, un lâche et vil adulateur. Il sut défendre Montesquieu contre les velléités malignes et jalouses de son rival de gloire. Il eut la sagesse de déconseiller à ce vieillard la publication d'une œuvre comme *Irène*, où l'on ne sentait que trop l'affaiblissement des années. Jamais, devant ce séduisant dompteur des volontés, il n'abdiqua une opinion, il ne renia une croyance. Cependant il admirait, il aimait Voltaire, et plus tard il devait écrire la vie de ce grand agitateur comme s'il avait eu à faire une apothéose.

Les travaux de Condorcet se multipliaient sans relâche. Cet homme à l'apparence si frêle avait quelque chose de l'athlète, toujours prêt à lutter et à se précipiter dans l'arène. Tantôt il met en avant la liberté de la presse, tantôt il jette sa protestation contre l'esclavage des nègres. Il publie une édition de Pascal, bien incomplète sans doute, avec un commentaire défectueux et d'un esprit équivoque, mais plus complète toutefois que les éditions précédentes, et faite pour préparer aux travaux définitifs de la critique moderne. Presque en même temps il fait paraître une apologie de Lally Tolendal, défense rétrospective d'une victime de la justice humaine.

Le mérite littéraire de la plupart de ces écrits fit entrer Condorcet à l'Académie française, où, par une singulière rencontre, il eut pour concurrent Bailly, sur lequel, treize ans auparavant, il avait remporté le même genre de victoire à l'Académie des sciences.

Digitized by Google

Mais 89 approchait, 89, qui devait mettre en œuvre les idées, les projets, et jusqu'aux rêves et aux utopies de la philosophie du dix-huitième siècle. Dans ce travail mêlé de toute une légion d'ouvriers, Condorcet avait eu une grande part. Nul doute qu'il ne dût aussi jouer un rôle dans l'application pratique de toutes ces théories accumulées. Pourtant, chose étrange, Condorcet ne fut pas élu aux états généraux qui devinrent l'Assemblée constituante. En revanche, il fut appelé à la municipalité de Paris, où il retrouva Bailly pour collègue. Ses écrits politiques se succédèrent sans interruption. Tous tendaient à des réformes radicales, plus profondes que celles que se proposaient même les Barnave et les Lameth, ces progressistes de 90, qui en 91 devaient être traités de rétrogrades. En 1791, Condorcet fut élu à l'Assemblée législative, où il occupa un des premiers rangs. Il afficha ouvertement le républicanisme, au même moment où l'on pensait à le désigner comme précepteur du jeune Dauphin. Mais dès lors Condorcet concluait à l'abolition de la royauté en France. Peut-être même rêvait-il la propagande révolutionnaire en Europe; car il fut le rédacteur de toutes les proclamations de l'Assemblée, en réponse aux violents manifestes des souverains étrangers. Condorcet y annonça que la France renonçait à la guerre de conquêtes, mais qu'elle promettait aide et secours à toutes les nations qui réclameraient sa protection contre leurs gouvernements absolus.

Les événements marchaient, rapides et terribles. Cette déchéance du roi Louis XVI, que Condorcet rêvait avant la fuite de Varennes, qu'il avait proposée à ce moment, fut votée par la Convention. Condorcet siégeait comme député de l'Aisne dans cette nouvelle assemblée. Il semblait qu'il dût y tenir une des premières places, être un des conservateurs et des gardiens des institutions républicaines, lui qui en avait été plus qu'un autre le promoteur et le fondateur. Excellent dans les comités, il n'exerçait pas la même influence sur une assemblée. Il demanda l'abolition de la peine de mort sans pouvoir l'obtenir. Il commença une réforme de l'instruction publique qu'on ne lui laissa pas le temps d'achever. Quelle que fût son autorité sur ses collègues, son action sur la foule était à peu près nulle, et sa popularité bien douteuse. Ses ennemis, ses envieux surtout, détruisi-

rent aisément cette popularité en calomniant Condorcet dans les clubs, où il ne pouvait guère se commettre avec eux. Sa place était à la Convention et non aux Jacobins. Les violents et les exagérés incriminèrent la noble conduite de leur collègue dans le procès de Louis XVI. Condorcet proposa l'appel au peuple et se prononça contre la peine de mort.

Cependant tel était encore l'ascendant de sa réputation, que la majorité de l'assemblée l'envoya au comité de constitution. Il rédigea presque à lui seul un projet qui ne fut pas mis à exécution. Les mouvements populaires vinrent renverser cette œuvre pacifique. Le parti de la Gironde, dont Condorcet se séparait sur beaucoup de points, venait d'être abattu au 31 mai et au 2 juin. On eût cru que Condorcet ne serait pas entraîné dans cette chute. Mais que de ressemblances il avait avec les Girondins! même respect de la légalité, de la liberté individuelle, du droit et de la justice; même aversion contre la tyrannie, les proscriptions, la violence ignorante et brutale, et tout ce qu'on a appelé la *Terreur*. Les hommes du parti triomphant, les grossiers administrateurs de la Commune, ne pouvaient voir sans une jalousie féroce un ancien marquis, un ex-académicien, un ami de Voltaire, un homme qui parlait avec élégance et modération, siéger parmi les premiers de la République. Ils épièrent l'occasion de frapper celui qui les importunait par ses lumières et sa justice. Cette occasion, Condorcet la fournit par une imprudence. Il écrivit un Mémoire énergique contre la constitution de 1793, dont Hérault de Séchelle était l'auteur. L'acharnement de ses ennemis éclata. Chaque jour ils vinrent le dénoncer à la Convention, et réussirent à le faire comprendre dans le décret qui envoya à la prison, et de là à l'échafaud, trente Girondins, parmi lesquels étaient un Vergniaud et un Gensonné!

Condorcet se déroba aux poursuites. Pendant que sa malheureuse femme, réduite à la misère par la confiscation révolutionnaire, était obligée, pour nourrir son enfant, de demander à son pinceau des ressources incertaines et dangereuses, en allant faire dans les prisons le portrait des captifs, Condorcet n'échappait à la mort que grâce au dévouement d'une amie, madame Vernet, qui, rue Servandoni, lui

Digitized by Google

offrit un asile. Plusieurs fois Condorcet fut reconnu par des Jacobins, mais aucun d'eux n'osa le dénoncer. Ce fut là que, sans livres, le philosophe composa son *Tableau historique des progrès de l'esprit humain*, ouvrage malheureusement inachevé. Ainsi, presque sous le fer des bourreaux, Condorcet posait le principe de la perfectibilité indéfinie, chantait un hymne à l'humanité, et prédisait le triomphe progressif de la civilisation, pendant la renaissance de la barbarie. N'est-ce pas la marque d'une grande âme, que cette conviction inflexible qui, sûre de l'éternité, ne cède pas devant des réalités passagères? La foi républicaine de Condorcet n'avait pas été ébranlée sous le poids de la tyrannie présente, il rêvait la république future, le libre échange, la paix universelle, les États-Unis d'Europe. Il projetait pour l'avenir l'égalité, non pas brutale et niveleuse, mais légale et régulière, par la suppression des derniers monopoles et priviléges, la diffusion de l'instruction et du crédit. Répandez l'éducation et le bien-être, disait-il, et vous rendrez les hommes dignes de la liberté et capables d'en comprendre les bienfaits.

Telles étaient les généreuses idées qui travaillaient l'esprit de Condorcet, au milieu même de la Terreur. Que ne s'est-il laissé abandonner au cours de ces idées, sans se détourner un moment vers les bruits du dehors! Un brusque sursaut le fit reculer et le perdit. Il avait entendu dire que les hôtes des proscrits étaient menacés de mort. Il voulut partir, se refusant à compromettre davantage son amie, et lui disant tristement :

« — Je suis hors la loi...

— Vous n'êtes pas hors l'humanité, » lui répondit noblement cette femme héroïque.

Mais Condorcet fut inébranlable dans sa résolution. Il s'échappa la nuit et se mit à errer au hasard aux environs de Paris. Il comptait trouver un asile chez son ami Suard; il trouva une porte et un cœur fermés. Épuisé de fatigue et de faim, il entra chez un cabaretier de Clamart, où les soupçons se portèrent sur lui. Arrêté sur-le-champ, il fut conduit en prison au Bourg-la-Reine. Le lendemain, comme on allait l'interroger, on le trouva mort. Il avait fait usage d'un poison foudroyant qu'il portait dans le chaton de sa bague.

Digitized by Google

Ainsi périt de la plus triste et de la plus regrettable des morts cet homme qui ne sut pas attendre jusqu'au 9 thermidor libérateur, et qui avait su ne pas désespérer de la liberté sous la plus lourde des tyrannies, de l'humanité au milieu des bourreaux et des délateurs. Quels que soient ses fautes et ses torts, que le lecteur appréciera, Condorcet a droit à la sympathie et à l'estime. Ses talents scientifiques et littéraires sont de l'ordre le plus élevé; ses idées politiques attestent une intelligence qui dépassait l'ancien régime, l'œuvre des constituants, les rêves des girondins et les sanglantes chimères de la démagogie; son intrépidité dans le malheur, sa noblesse d'âme qui pardonne aux proscripteurs, sa tendresse conjugale et paternelle, ses scrupules de dévouement qui, en dernier lieu, lui font perdre la vie, tout cela est d'un esprit éminent, et, ce qui vaut mieux, d'un grand cœur.

N'oublions jamais que Condorcet a prononcé ce mot admirable : « Rendons l'homme respectable à l'homme! »

CXXV

BAILLY

NÉ A PARIS EN 1736 — DÉCAPITÉ EN 1793

Il est peu d'hommes sur lesquels tous les partis soient d'accord comme sur l'honnête et malheureux Bailly. Cette figure si touchante, si résignée, doit nécessairement paraître dans notre galerie. Mais nous avons laissé le soin de la dessiner à l'auteur de l'*Histoire-Musée de la République*, M. Augustin Challamel, juge éclairé et consciencieux de cette mémorable époque :

« Jean-Sylvain Bailly, dit-il, fut à la fois un savant, un administrateur éclairé et un homme de cœur; c'est une des plus pures, des plus belles et des plus nobles figures de la Révolution de 1789.

« Dès l'âge de seize ans, il débuta dans les lettres par la composition

Digitized by Google

de deux tragédies, un *Clotaire*, où, par l'effet d'une singulière coïncidence, on voyait un maire de Paris massacré par le peuple, et une *Iphigénie en Tauride*. Mais il renonça bientôt à ce genre de travail pour se livrer avec passion à l'étude des mathématiques sous la direction de Clairaut père, et de l'astronomie avec les conseils et les leçons de l'abbé la Caille. Bailly avait à peine vingt-quatre ans quand il fit ses premières observations astronomiques.

« Depuis cette époque (1760) jusqu'en 1787, il s'occupa exclusivement de science et de littérature, entremêlant ses publications scientifiques, telles que l'Histoire de l'astronomie ancienne, de l'astronomie moderne, de l'astronomie indienne et orientale, de polémiques avec Voltaire sur l'origine des sciences, de rapports importants sur le magnétisme animal, sur la création de nouveaux hôpitaux, sur les abattoirs de Paris, et enfin de discours et de Mémoires, parmi lesquels on remarque les éloges de Charles V, de Molière, de Corneille, de Leibnitz, de Cook, de la Caille et de Gresset, dont quelques-uns lui valurent divers prix académiques.

« En 1783, il fut appelé à occuper à l'Académie française le fauteuil de M. de Tressan ; enfin en 1785, il était élu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; le premier après Fontenelle, il avait l'honneur de faire partie des trois grandes Académies de France.

« La carrière politique de Bailly commença en 1789, à l'occasion de la convocation des états généraux. C'est le 21 avril 1789, jour de la formation des districts, que le bourgeois de Chaillot, entrant dans la salle des Feuillants, s'imagina, ainsi qu'il le disait lui-même, « respirer un air nouveau » et regarda « comme un phénomène « d'être quelque chose dans l'ordre politique par sa seule qualité de « citoyen. » Nommé d'abord premier électeur de son district, Bailly fut, quelques jours après, le 12 mai, élu premier député de Paris par l'assemblée générale des électeurs, ce qui ne l'a pas empêché de consigner, dans ses Mémoires, une curieuse observation à ce sujet : « Je remarquai, dit-il, dans l'assemblée des électeurs, une grande « défaveur pour les gens de lettres et pour les académiciens. » Le 3 juin, il était nommé doyen et président des communes, et cette qualité le mettait en position de revendiquer plusieurs fois, pendant

les jours qui suivirent, les droits du tiers-état, qu'il représentait. C'est ainsi que, dans la célèbre séance royale du 23 juin, présidant l'Assemblée nationale, il répondit au grand maître des cérémonies, qui lui rappelait l'ordre donné par le roi de se séparer tout de suite : « Je ne puis pas ajourner l'Assemblée sans qu'elle en ait délibéré, » et ajouta en s'adressant aux députés qui l'entouraient : « Il me semble « que la nation assemblée ne peut pas recevoir d'ordre. » Après avoir quitté le fauteuil de la présidence, le 3 juillet, l'illustre savant voulut se joindre à la députation qui fut envoyée par l'Assemblée, le 15, à la suite de la prise de la Bastille, dans le but de rétablir l'ordre dans la capitale. C'est pendant cette expédition, au moment où les députés se disposaient à sortir de l'Hôtel de Ville, que Bailly fut nommé maire de Paris par acclamation, en même temps et de même que la Fayette était acclamé commandant général de la garde bourgeoise.

« Voici en quels termes l'éminent astronome raconte lui-même l'impression que lui fit éprouver cette nomination si imprévue : « Je « ne sais pas si j'ai pleuré, je ne sais pas ce que j'ai dit ; mais je me « rappelle bien que je n'ai jamais été si étonné, si confondu et si au-« dessous de moi-même. La surprise ajoutant à ma timidité natu-« relle devant une grande assemblée, je me levai, je balbutiai quel-« ques mots qu'on n'entendit pas, que je n'entendis pas moi-même, « mais que mon trouble, plus encore que ma bouche, rendit expres-« sifs. Un autre effet de ma stupidité subite, c'est que j'acceptai, « sans savoir de quel fardeau je me chargeais. »

« Ce fut Sylvain Bailly, maire de Paris, qui fit conseiller à Louis XVI, par son médecin, de venir se montrer aux Parisiens, et provoqua ainsi la visite du 17 juillet. On sait les paroles mémorables que le premier magistrat de la capitale prononça à cette occasion, en recevant le monarque près la barrière de la Conférence : « J'apporte à Votre « Majesté les clefs de la bonne ville de Paris. Ce sont les mêmes qui « ont été présentées à Henri IV. Il avait reconquis son peuple ; ici le « peuple a reconquis son roi. » Dès les premiers jours de son installation, le nouveau maire eut à combattre le plus terrible des fléaux, celui qui fait courir au bon ordre et à la tranquillité publique les périls les plus sérieux : la disette, qui avait déjà été et qui devait être

encore l'occasion et le prétexte de tant de troubles. Ce qu'il lui fallut déployer d'activité, de courage, de génie même, pour pourvoir à l'alimentation de la ville, ne peut se dire; ce qu'il y a de certain, c'est que sa santé en fut profondément altérée, et qu'il conserva de cette phase de son administration des souvenirs qui affectèrent cruellement son âme. « Lorsque je passais, disait-il, devant les bou-« tiques des boulangers dans le temps de la disette, et que je voyais « la foule les assiéger, mon cœur se serrait. Aujourd'hui même que « l'abondance est revenue, la vue d'une de ces boutiques me fait « éprouver une vive émotion. » C'est à la même époque qu'en butte à des calomnies de toute sorte et particulièrement aux attaques injurieuses de l'envieux Marat, il s'écriait : « J'ai cessé d'être heu-« reux! »

« En ce qui concerne l'administration de Bailly, nous ne saurions mieux faire que d'emprunter une page à la remarquable notice que François Arago a consacrée au savant académicien : « Beaucoup de « personnes, très-peu au fait de l'histoire contemporaine, imagi-« nent que, pendant toute la durée de l'administration de Bailly, « Paris fut un vrai coupe-gorge. Voilà le roman; voici la vérité : « Bailly fut maire pendant deux ans et quatre mois. Dans cet inter-« valle, il y eut dans la capitale quatre assassinats politiques : ceux « de Foulon et de Berthier de Sauvigny, son gendre, à l'Hôtel de « Ville; l'assassinat de M. Durocher, respectable officier de gendar-« merie, tué à Chaillot d'un coup de fusil, en août 1789; celui d'un « boulanger, massacré dans une émeute, au mois d'octobre de la « même année. Je ne parle pas de l'assassinat de deux malheureux, « au Champ de Mars, en juillet 1791, ce fait déplorable devant être « examiné séparément. Les individus coupables de l'assassinat du « boulanger furent saisis, condamnés à mort et exécutés. La famille « de la malheureuse victime devint l'objet des égards empressés de « toutes les autorités et obtint une pension.

« La mort de M. Durocher fut imputée à des soldats suisses en « révolte. Les horribles et à jamais déplorables assassinats de Foulon « et de Berthier sont de ces malheurs que, dans des circonstances « données, aucune puissance humaine ne saurait empêcher. Dans

« les temps de disette, il suffit d'une parole légère, vraie ou sup-« posée, pour engendrer une terrible émeute. On fait dire à Ré-« veillon qu'un ouvrier peut vivre avec quinze sous, et la manufac-« ture de ce négociant est détruite de fond en comble. On prête à « Foulon ce propos barbare : « Je forcerai le peuple à manger du « foin, » et, sans aucun ordre des autorités constituées, des paysans « voisins de l'ancien ministre l'arrêtent, le conduisent à Paris, son « gendre éprouve le même sort, et la populace affamée les immole « tous deux. »

« Si Bailly est complétement étranger aux assassinats commis pendant son administration, assassinats qu'il ne put empêcher ni prévenir, il n'est guère possible non plus de lui imputer à crime le sinistre événement du 17 juillet 1791. On sait ce qui arriva. Après la fuite du roi et le retour de Varennes, la question de la déchéance de Louis XVI fut agitée dans les clubs et à l'Assemblée nationale. La commission se prononça contre cette proposition dans sa séance du 13 juillet; aussitôt des pétitions contre cette motion furent rédigées et signées; un appel fut fait aux citoyens pour signer, le 17, au Champ de Mars, sur l'autel de la patrie, celle que le club des Jacobins avait préparée. Bailly reçut de l'Assemblée, et particulièrement de son président Lameth, des ordres très-sévères pour la répression de cette manifestation anarchique. Or, le bruit s'étant répandu le matin que deux bons citoyens avaient été assassinés pour avoir osé dire au peuple qu'il fallait obéir à la loi, le maire de Paris, d'accord avec le corps municipal, fit proclamer la loi martiale, arborer le drapeau rouge et marcher la garde nationale. Des pierres furent lancées contre elle; elle répondit par une première décharge en l'air; ce fut après une seconde attaque qu'elle commença une fusillade meurtrière sous laquelle périrent plusieurs centaines de personnes. Peut-être se hâta-t-il trop de mettre à exécution les ordres de l'Assemblée, peut-être eut-il tort de ne pas se renseigner plus complétement sur la nature des assassinats commis le matin, non au Champ de Mars, mais au Gros-Caillou et en dehors de toute circonstance politique; peut-être la garde nationale ne montra-t-elle pas en cette occurrence la patience qu'on aurait pu attendre d'une

Digitized by Google

troupe mieux disciplinée; ce qu'il y a de certain, c'est que plus tard on fit peser sur le seul maire de Paris la responsabilité de cette terrible répression, qui eut, il faut le dire, les conséquences les plus désastreuses.

« Le 12 novembre 1791, Bailly, après avoir rendu compte d'une administration honnête, sinon féconde en réformes, céda la place à Pétion. Arago dit que tout ce qu'on peut lui reprocher pendant la durée de ses fonctions, c'est un excès de susceptibilité pour les prérogatives de sa place, et quelquefois le manque de prévoyance. La postérité ratifiera probablement ce jugement. — Peu de temps après sa retraite, Bailly, qui avait dépensé la plus grande partie de sa fortune en frais de représentation, se vit forcé de vendre sa bibliothèque et sa maison de Chaillot; persécuté et mis en suspicion par de puissants ennemis, il crut trouver la tranquillité en se retirant à Niort, puis à Nantes, où il fut soumis à une surveillance injurieuse pour son patriotisme. Fatigué de tout, même de la science, il passait la plus grande partie de son temps à lire les romans nouveaux. Il était encore dans cette ville quand elle fut assiégée, à la fin de juin 1793, par Cathelineau. Ce fut après la levée du siége qu'il quitta la Bretagne pour aller rejoindre, à Melun, son confrère et ami Laplace. Malgré les avis que madame Laplace lui donnait à demi-mot dans une lettre, afin de l'engager à renoncer à son projet, Bailly n'en persista pas moins à affronter le danger. Dès le surlendemain de son arrivée, il fut reconnu, conduit à la mairie, et, peu de jours après, transféré à Paris, sans avoir voulu profiter des facilités d'évasion qu'on lui laissait, sans doute à dessein. Emprisonné aux Madelonnettes, puis à la Force, il fut décrété d'accusation; on l'appela d'abord en témoignage dans le procès de la reine; ses paroles furent toutes en faveur de Marie-Antoinette, ce qui parut indisposer les juges contre lui. Quelques jours après, il comparaît pour son propre compte devant le tribunal révolutionnaire, et est condamné à l'unanimité sans vouloir consentir à se faire défendre. Il se borna à répondre au président, qui lui demandait s'il avait quelque chose à dire sur l'application de la peine : « J'ai toujours fait exécuter la « loi, je saurai m'y soumettre, puisque vous en êtes l'organe. » Pour

toute défense, il avait fait imprimer et répandre un Mémoire intitulé : *Bailly à ses concitoyens*, qui se terminait par ces mots : « Je n'ai « gagné à la Révolution que ce que mes concitoyens y ont gagné : « la liberté et l'égalité. J'y ai perdu des places utiles, et ma fortune « est presque détruite. Je serais heureux avec ce qui m'en reste et « une conscience pure ; mais, pour être heureux dans le repos de « ma retraite, j'ai besoin, mes chers concitoyens, de votre estime : « je sais bien que, tôt ou tard, vous me rendrez justice ; mais j'en « ai besoin pendant que je vis et que je suis au milieu de vous. »

« Voici en quels termes Arago, rectifiant les erreurs commises par les historiens, raconte les détails de l'exécution de Bailly : « Midi « venait de sonner. Bailly adressa un dernier et tendre adieu à ses « compagnons de captivité, leur souhaita un meilleur sort, suivit le « bourreau sans faiblesse comme sans forfanterie, monta sur la fatale « charrette, les mains attachées derrière le dos. Il avait coutume de « dire : « On doit avoir mauvaise opinion de ceux qui n'ont pas, en « mourant, un regard à jeter en arrière. » Le dernier regard de Bailly « fut pour sa femme. Un gendarme de l'escorte recueillit avec sensi- « bilité les paroles de la victime et les reporta fidèlement à sa veuve. « Le cortége arriva à l'entrée du Champ de Mars, du côté de la ri- « vière, à une heure un quart. C'était la place où, conformément aux « termes du jugement, on avait élevé l'échafaud. La foule aveuglée « qui s'y trouvait réunie s'écria avec fureur que la terre sacrée du « champ de la Fédération ne devait pas être souillée par la présence « et par le sang de celui qu'elle appelait un grand criminel ; sur sa « demande, j'ai presque dit sur ses ordres, l'instrument du supplice « fut démonté, transporté pièce à pièce dans un des fossés, et remonté « de nouveau. Bailly resta le témoin impassible de ces effroyables pré- « paratifs, de ces infernales clameurs. Pas une plainte ne sortit de sa « bouche. La pluie tombait depuis le matin ; elle était froide, elle « inondait le corps et surtout la tête nue du vieillard. Un misérable « s'aperçut qu'il frissonnait, et lui cria : *Tu trembles, Bailly ! — Mon « ami, j'ai froid*, répondit avec douceur la victime. Ce furent ses der- « nières paroles. Bailly descendit dans le fossé, où le bourreau brûla « devant lui le drapeau rouge du 17 juillet ; il monta ensuite d'un pas

« ferme sur l'échafaud. Ayons le courage de le dire, lorsque sa tête « vénérable tomba, les témoins soldés que cette affreuse exécution avait « réunis au Champ de Mars poussèrent d'infâmes acclamations[1]. »

« Après la mort de l'illustre savant, sa veuve se trouva réduite à la dernière misère; elle vécut longtemps des secours du bureau de charité de l'Hôtel de Ville, que le géomètre Cousin recevait pour elle en nature et allait lui porter dans le logement qu'on lui avait offert gratuitement rue de la Sourdière. Belle et touchante action que celle de cet académicien qui allait à pied, presque chaque jour, porter à la veuve d'un grand homme le pain, la viande et les principales denrées de première nécessité. Mais ce qui est vraiment sublime, c'est la scène par laquelle Arago termine la biographie de Bailly. « Les choses marchèrent ainsi, dit-il, jusqu'à la révolution du 18 bru- « maire. Le 21, les crieurs publics annonçaient partout, même dans « la rue de la Sourdière, que le général Bonaparte était consul, « et M. de Laplace ministre de l'intérieur. Ce nom, si connu de la « respectable veuve, s'éleva jusqu'à la chambre qu'elle habitait et y « produisit quelque émotion. Le soir même, le nouveau ministre « (c'était débuter noblement) demandait une pension de deux mille « francs pour madame Bailly. Le premier consul accordait la de- « mande, en y ajoutant cette condition expresse qu'un premier « semestre serait payé d'avance et sur-le-champ. Le 22, de bonne « heure, une voiture s'arrête dans la rue de la Sourdière; madame « de Laplace en descend, portant à la main une bourse remplie d'or. « Elle s'élance dans l'escalier, pénètre en courant dans l'humble « demeure, depuis plusieurs années témoin d'une douleur sans re- « mède et d'une cruelle misère; madame Bailly était à la fenêtre.

« — Ma chère amie, que faites-vous là de si grand matin? s'écrie « la femme du ministre.

« — Madame, repartit la veuve, j'entendis hier les crieurs publics, « et je vous attendais! »

[1] Jean-Sylvain Bailly était né à Paris le 15 septembre 1736; il périt le 12 novembre 1793.

CXXVI

LA TOUR D'AUVERGNE

NÉ EN 1743 — MORT EN 1800

Quelles sont ces obsèques? A qui rend-on avec tant de pompe les honneurs militaires? — Tous les grenadiers de l'armée française, dans une attitude morne et silencieuse, sont réunis autour des restes mortels d'un compagnon d'armes qu'ils ont enveloppé de feuilles de chêne et de laurier. Leur émotion visible, les larmes qui roulent dans leurs yeux et sur leur mâle visage, attestent leur douleur. C'est que la France vient de faire une grande perte : celui que les braves eux-mêmes avaient surnommé le *plus brave*, le *premier grenadier de France*, la Tour d'Auvergne enfin, est tombé, percé au cœur d'un coup de lance.

Ce fut un deuil général. La Tour d'Auvergne avait été le modèle et la gloire de l'armée; les soldats l'appelaient leur père; et lui, il les nommait ses enfants. Aussi, par une faveur exceptionnelle dans les annales militaires, le nom de ce héros fut-il conservé sur les contrôles : chaque fois qu'on faisait l'appel, le plus ancien sergent répondait, au nom glorieux de la Tour d'Auvergne : « *Mort au champ d'honneur !* »

Parmi les hommes qui ont suivi avec le plus d'éclat la carrière des armes, il n'en est point qui aient offert un assemblage plus complet de toutes les vertus. On ne sait où l'on doit le plus admirer le héros, soit lorsque, placé à l'avant-garde comme l'œil de l'armée et guidant une phalange de huit cents grenadiers surnommée à juste titre la *colonne infernale*, il décidait presque toujours la victoire, soit lorsqu'au plus fort de la mêlée il plaçait sur ses robustes épaules un malheureux blessé et le portait hors de l'atteinte du feu de l'ennemi; ou bien encore quand, la tête déjà blanchie par l'âge et les fatigues, on le voit se rendant à l'armée du Rhin, seul, à pied, un bâton à la main, le sac sur le dos, pour remplacer, comme simple

volontaire, le fils d'un ami, vieillard octogénaire auquel la conscription avait enlevé son unique soutien.

Le premier grenadier de France enseigna à notre infanterie, qui en a tant profité, l'art de se servir de la baïonnette. Toujours en avant à l'assaut, le dernier dans la retraite, ne ménageant jamais sa vie, souvent il eut son chapeau et ses habits criblés de balles. Ce qui faisait dire à ses soldats « qu'il avait le don de charmer la mitraille. »

Mais, si la Tour d'Auvergne n'avait été qu'un courageux soldat, son souvenir serait confondu aujourd'hui avec celui de tant d'autres qui ont versé obscurément leur sang. La bravoure est tellement française, qu'elle ne suffirait pas pour immortaliser un nom. Ce qui le distingua surtout, ce fut son désintéressement, ce fut l'indépendance de son caractère, la simplicité de ses goûts. « J'ai près de huit cents livres de rente, disait-il, quelques manuscrits, de bonnes armes; c'est beaucoup pour un soldat; c'est assez pour un homme qui ne s'est pas fait de besoins. » Il trouvait donc moyen d'avoir du superflu et de le partager avec d'anciens camarades moins « riches » que lui.

Un député lui offrait un jour sa protection.

« Vous êtes donc bien puissant? lui demanda la Tour d'Auvergne.

— Sans doute; mon crédit est illimité.

— Illimité!... Eh bien, alors, faites-moi obtenir...

— Quoi, mon brave? Un régiment?

— Non, une paire de souliers. »

Sous la tente, ses loisirs étaient toujours consacrés à des méditations ou à des travaux littéraires. Il avait autant de savoir que de bravoure, et aimait l'étude non moins que la gloire. Il parlait vingt-sept langues. — Quoique simple capitaine, l'estime où l'on tenait ses talents et son expérience le faisait appeler à tous les conseils. Il fit constamment le service de général sans vouloir en accepter le titre.

Après le 18 brumaire, il fut nommé membre du Corps législatif.

Mais il refusa ce mandat. « Je ne sais pas faire les lois, dit-il, je ne sais que les défendre. »

C'est en l'année 1800, à la bataille de Neubourg, que la lance d'un uhlan autrichien termina cette existence toute chevaleresque. Ne semble-t-il pas, à la distance de près de deux siècles, que Bayard est ressuscité pour tomber de nouveau, comme à la retraite de Rébec? Ces deux âmes furent réellement jumelles. Jamais héros n'eurent plus étroite ressemblance, et ne se donnèrent plus entièrement à leur patrie.

La Bretagne peut placer la Tour d'Auvergne à côté de son autre enfant, Bertrand du Guesclin. Une statue a été élevée au valeureux soldat, et en même temps à l'homme honnête et bon par excellence.

CXXVII

CHAMFORT

NÉ EN 1741 — MORT EN 1794

Celui-ci fut surtout un homme d'esprit; mais la vogue qui l'accueillit, mais les opinions qu'il professa et les événements qu'il eut à traverser, ont donné à son nom d'emprunt une notoriété plus grande peut-être que s'il eût paisiblement suivi le cours d'honnêtes travaux, comme l'excellent Barthélemy, qui voyagea si longtemps avec son *Jeune Anacharsis*.

Chamfort appartient à l'Auvergne. Un esprit si délié eût dû venir en ligne droite de quelque castel de la Gascogne. Il avait nom Nicolas tout simplement; il se baptisa lui-même Chamfort, afin de pouvoir se présenter plus décemment. Mais auparavant, n'étant que Nicolas encore, il fut, en 1751, admis comme boursier au collége des Grassins, à la condition, bien entendu, qu'il remporterait tous les prix au grand concours. Il remplit cette clause et eut cinq couronnes de rhétorique.

Digitized by Google

Ces succès firent de lui ce qu'ils feront toujours de tant de pauvres jeunes lauréats : un littérateur. Nicolas, devenu Chamfort, avait à gagner son pain et celui de sa mère; il s'offrit aux gazettes, il se présenta chez les libraires. Les gazettes le repoussèrent, les libraires l'éconduisirent. C'était bien la peine d'être jeune, beau, spirituel, et d'avoir remporté cinq prix au grand concours!

Le hasard d'une rencontre arrange souvent les choses mieux que toutes les combinaisons d'un esprit en peine.

« Tiens, c'est toi, Nicolas? dit une voix. Que fais-tu là?

— Un sermon à ma mauvaise étoile.

— Tu sais faire des sermons, toi! Tu es bien heureux. Moi qui dois en prêcher un par semaine, je ne puis trouver le premier mot. »

L'interlocuteur était un abbé de cour, bien pourvu de bénéfices, ancien condisciple de Chamfort.

L'accord fut bientôt fait : Chamfort écrivit les sermons, à un louis pièce; l'autre les apprit par cœur. Et ainsi tout le monde vécut.

Les gazettes commencèrent à être moins récalcitrantes. Chamfort s'essaya dans les concours de l'Académie; il y échoua. Plus heureux avec sa comédie de la *Jeune Indienne*, il s'aperçut qu'on parlait de lui. Il vivait d'esprit. On l'invitait à dîner ou à souper; il payait par des mots. Puis les chances arrivèrent : il obtint deux prix pour l'éloge de Molière et celui de la Fontaine; il eut la protection de madame Helvétius, et son ami Chabanon voulut absolument se défaire en sa faveur d'une pension de douze cents livres qu'il avait sur le *Mercure*.

Les salons le recherchaient; on lui donnait toute chose à juger; on l'écoutait avec admiration dans les cercles les plus brillants. Diderot l'avait signalé comme un homme « de la suffisance la mieux conditionnée; » mademoiselle de Lespinasse et Grimm l'avaient jugé un « petit-maître, très-vain, mais au fond bon enfant. » La duchesse de Grammont le prit sous sa protection; et, grâce à elle, la tragédie de *Mustapha et Zéangir* fut jouée à Fontainebleau devant toute la cour et applaudie avec une indulgence parfaite. Le prince de Condé voulut avoir Chamfort pour secrétaire de ses commandements et le loger au

Digitized by Google

palais Bourbon ; mais le philosophe aimait par-dessus tout sa liberté. D'ailleurs, la quarantième année approchait, et Chamfort rencontra sur son chemin une dame qui avait quelque fortune, de l'esprit, et qui approchait de la cinquantaine. Ils se marièrent; leur union eut juste la durée de la lune de miel. Devenu veuf et misanthrope, Chamfort se retira dans la retraite. Mais il n'est pas de retraite éternelle ; Chamfort reparut à l'Académie et à la cour, et il retrouva son protecteur, le comte de Vaudreuil, qui le logea dans son hôtel.

« Savez-vous, monsieur de Chamfort, lui disait un jour la reine Marie-Antoinette, que vous avez plu à tout le monde à Versailles, je ne dirai pas à cause de votre esprit, mais malgré votre esprit?

— La raison en est toute simple, répondit-il : à Versailles, je me résigne à apprendre beaucoup de choses que je sais de gens qui les ignorent. »

L'amitié la plus intime unissait Chamfort et Mirabeau, comme le lion pourrait être ami du renard. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le renard dominait le lion. Mirabeau consultait sans cesse Chamfort et acceptait ses avis comme une loi. Il disait : « Chamfort est de la trempe de mon âme et de mon esprit. » Plus d'un rapport lu par Mirabeau à l'Assemblée nationale émanait de la plume de Chamfort. Celui-ci avait suivi le grand orateur dans la tempête et renié ses anciens amis de Versailles. Il disait que « ceux qui passent le fleuve des révolutions ont passé le fleuve de l'oubli. »

Ainsi il salua la prise de la Bastille, courut les clubs, fut secrétaire aux Jacobins, proclama le mot d'ordre : « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières ! » aiguisa des épigrammes même contre la Convention, et, voyant les excès de la Révolution, se mit à condamner en 1792 les idées qu'il avait soutenues en 1790 : il avait été trop tôt en avant, il se rejetait brusquement en arrière. La logique des événements est plus inflexible et elle devait l'entraîner.

Il se vit arrêté et conduit aux Madelonnettes. Son orgueil l'émut plus que la crainte de l'échafaud. Lui, l'ami de la liberté, détenu comme un malfaiteur ! Il essaya le suicide et se fit d'atroces blessures sans pouvoir mourir... Ce ne fut que l'affaiblissement et la perte de son sang qui mirent fin à cette existence si déplorablement agitée.

Digitized by Google

Quelle leçon pour les esprits ardents, inquiets, enthousiastes, qui se jettent avec frénésie dans les excès où ils doivent eux-mêmes succomber !

Chateaubriand, qui avait vu Chamfort pendant la Révolution, lui a consacré ce portrait :

« Chamfort était d'une taille au-dessus de la médiocre, un peu courbé, d'une figure pâle, d'un teint maladif. Son œil bleu, souvent froid et couvert dans le repos, lançait l'éclair quand il venait à s'animer. Des narines un peu ouvertes donnaient à sa physionomie l'expression de la sensibilité et de l'énergie. Sa voix était flexible, ses modulations suivaient les mouvements de son âme; mais, dans les derniers temps de mon séjour à Paris, elle avait pris de l'aspérité, et on y démêlait l'accent agité et impérieux des factions. Je me suis toujours étonné qu'un homme qui avait tant de connaissance des hommes eût pu épouser si chaudement une cause quelconque. »

CXXVIII

RIVAROL

NÉ EN 1754 — MORT EN 1801

C'est d'un cabaret de Bagnols, en Languedoc, que sortit ce charmant esprit qui vint comme tant d'autres chercher fortune à Paris. Le *comte de* Rivarol descendit à l'hôtel d'Espagne en 1774, et eut bientôt fait de trouver des protecteurs. Seulement, ayant rencontré aussi des gens qui avaient connu le cabaret de Bagnols, il jugea prudent de baisser d'un cran ses prétentions nobiliaires et de ne se donner que du chevalier.

Le voilà qui, pour son début, s'attaque à Dante et se met à traduire l'*Enfer*. Mais on vit maigrement de traduction. Rivarol escompta mieux son activité et sa malice; on le voyait partout et partout on l'écoutait. Buffon l'admit à sa table, Voltaire l'appela à

Ferney; Panckoucke lui offrit cinquante écus par mois pour écrire au *Mercure :* avec les cinquante écus, Rivarol se paya un secrétaire et un valet, et il se mit à mener la vie d'un petit-maître, allant chaque jour dans le monde et se promettant chaque jour de travailler le lendemain. Le marquis de Champcenetz, qu'il appelait « *mon clair de lune*, » colportait ses mots; et ses mots étaient une puissance: Chamfort n'avait d'esprit qu'à ses heures; Rivarol en avait toujours.

Cependant, comme il arrive inévitablement une éclipse dans les plus hautes facultés, Rivarol commit la sottise d'épouser étourdiment une aventurière anglaise qui avait feint pour lui une admiration plus grande que tout le monde. L'excès de cet enthousiasme avait flatté cette vanité qui est le petit côté des grandes intelligences.

Rivarol et milady se séparèrent; l'homme des mots reprit ses anciennes allures, et, pour se distraire, écrivit son *Discours sur l'universalité de la langue française*. C'est une étude originale et savante, sans prétention. Elle fut très-violemment attaquée, ce qui prouve qu'elle était bonne. Car, il ne faut pas s'y tromper, Rivarol, malgré sa paresse méridionale, avait des connaissances approfondies; si bien que le duc de Brancas, à qui l'on proposait de souscrire à une édition nouvelle de l'*Encyclopédie*, s'écria : « L'*Encyclopédie!* à quoi bon, quand Rivarol vient chez moi ! »

Avant que la Révolution fît de lui le plus redoutable pamphlétaire — et disons à son honneur qu'il défendit ses anciens amis et ses hôtes d'autrefois,— il continua de dépenser ses épigrammes. Un jour, au Palais-Royal, il voit passer Florian avec un manuscrit qui sortait à demi de la poche de son habit. « Ah ! monsieur de Florian, lui cria-t-il, si l'on ne vous connaissait pas, comme on vous volerait ! »

Au sortir de Versailles, où la reine l'avait appelé, Rivarol écrivit avec verve contre Mirabeau; sa verve fut prophétique. Il prédit les bouleversements quand on n'en était qu'aux innovations ; les ruines, quand on n'avait ébranlé qu'une première pierre de l'édifice. « Au lieu de l'égalité des biens, disait-il, nous n'aurons bientôt que l'égalité des misères. » Et, d'un trait, il peignit ainsi le redoutable marquis : « Ce Mirabeau est capable de tout pour de l'argent, même

Digitized by Google

d'une bonne action. » A M. de Malesherbes, qui le consultait de la part de Louis XVI, il répondit : « Monsieur, le roi n'a peut-être eu déjà que trop de conseils; je n'en ai qu'un seul à lui donner : s'il veut régner, *il est temps qu'il fasse le roi, sans cela plus de roi.* »

Réfugié au château de Manicamp, — car les Cordeliers avaient parlé de le pendre à la lanterne, — il décocha, de sa retraite, les *Actes des Apôtres*, la *Théorie des corps politiques* et le *Journal national*. Quiconque a lu ces pamphlets sait quelle verve y fut prodiguée.

Mais l'asile n'était pas sûr, et Rivarol se souciait médiocrement de figurer sur l'échafaud. Il gagna la Flandre; de Bruxelles, il alla à Londres, de Londres à Hambourg; de Hambourg à Berlin, où il résolut de vivre jusqu'à la fin de ce qu'il appelait les « saturnales de la liberté française. » Ce fut là qu'une maladie violente vint terminer soudain cette existence trop courte et remplie, sinon de grands travaux, du moins d'impressions vives et d'une agitation tout intellectuelle.

Les *pensées* de Rivarol sont précieuses; elles nous semblent *vraies* avant tout, et nous croyons qu'on en lira quelques-unes avec intérêt :

« Il en est de la personne des rois comme des statues des dieux : les premiers coups portent sur le dieu même, les derniers ne tombent plus que sur un marbre défiguré.

« L'imprimerie est l'artillerie de la pensée.

« Malheur à ceux qui remuent le fond d'une nation !

« Les vices de la cour ont commencé la révolution, les vices du peuple l'achèveront.

« Il faut attaquer l'opinion avec les armes de la raison; on ne tire pas de coups de fusil aux idées.

« La religion unit les hommes dans les mêmes dogmes, la politique les unit dans les mêmes principes, et la philosophie les renvoie dans les bois : c'est le dissolvant de la société. »

CXXIX

MADAME ÉLISABETH

NÉE EN 1761 — MORTE EN 1794

Élisabeth-Philippine-Marie-Hélène de France, née à Versailles le 3 mai 1761, était petite-fille de Louis XV. Elle n'eut pas le bonheur de connaître, elle qui était si digne de les apprécier, son père le grand Dauphin, ni sa mère Marie-Joséphine de Saxe. Son éducation fut confiée à la comtesse de Marsan, gouvernante des Enfants de France. Cette dame, douée d'une haute raison, s'appliqua à cultiver les heureuses qualités de son élève, et à combattre les défauts inséparables de la faiblesse humaine. Élisabeth avait une certaine tendance à l'orgueil et à l'irritabilité; mais, grâce à la sagesse de son institutrice et à son heureux naturel, elle parvint à dominer ses inclinations, et devint un modèle de douceur et d'affabilité.

Louis XVI donna un témoignage éclatant de la haute opinion qu'il avait de sa sœur en la laissant, à quatorze ans, maîtresse absolue de ses actions, et en lui formant une maison qu'elle dirigea avec toute l'intelligence que l'expérience seule développe chez les autres femmes. Le meilleur emploi que la princesse sût faire de ses revenus, c'était de soulager l'infortune, de doter des jeunes filles pauvres, de soutenir les orphelines de Saint-Cyr.

Un matin, elle entre chez la reine, et, avec une physionomie plus gracieuse encore qu'à l'ordinaire, elle lui dit :

« J'ai une grâce à demander au roi. Vous qui êtes la bonté même, daignez m'appuyer auprès de lui. »

Que vient-elle solliciter avec tant d'instance? Est-ce une parure? Sont-ce des diamants? Non! elle vient réclamer la permission de s'en priver.

« J'ai promis, ajouta-t-elle, cent cinquante mille francs de dot à mon amie de Causan. Le roi veut bien me donner trente mille francs

Non, tu ne remonteras pas ! dit le geôlier

Digitized by Google

de diamants chaque année : obtenez de lui qu'il m'avance cinq ans de mes étrennes. »

Le roi, touché de la générosité de sa sœur, fit droit à la demande. Mademoiselle de Causan devint comtesse de Raigecourt, et resta auprès de madame Élisabeth en qualité de dame pour accompagner. Tous les ans, au 1er janvier, on entendait la princesse s'écrier, au milieu de dames qui vantaient les riches présents reçus par elles : « Moi, j'ai le plus beau diamant du monde, j'ai auprès de moi ma chère Causan ! »

Mais c'était surtout dans sa jolie maison de Montreuil qu'elle pouvait exercer cette bienfaisance qui formait l'essence de son caractère. Là, elle était la véritable mère des pauvres. Les misères du rigoureux hiver de 89 furent terribles, et la charité de madame Élisabeth fut inépuisable. Quand sa bourse était vide, elle allait soigner les malades et leur porter des consolations.

Un marchand lui ayant offert un jour un ornement de cheminée d'un goût nouveau qui valait quatre cents francs, la princesse le refusa : « Avec cette somme, dit-elle, je puis monter deux petits ménages. »

Au milieu des heureux dont elle était entourée, se trouvait un jeune vacher qu'elle avait fait venir de Suisse. Cet homme avait un air de mélancolie qui semblait inexplicable. Madame Élisabeth, frappée de cette tristesse, en rechercha la cause et apprit que Jacques avait laissé dans son pays une jeune femme qui pleurait son absence et n'espérait plus le revoir jamais. A peine l'excellente princesse fut-elle instruite de cette touchante idylle, qu'elle dépêcha un courrier à Fribourg, où habitait la jeune femme, pour l'inviter à venir rejoindre son mari. C'est dit-on, à cette occasion que madame de Travanel composa la chanson si populaire : « *Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi*. »

Jusqu'alors les vertus de madame Élisabeth n'avaient été que des vertus privées ; sa vie s'était écoulée dans la retraite. Mais, au milieu des malheurs qui accablèrent sa famille, elle se montra grande et forte. Vainement son frère la supplia-t-il de quitter la France, à l'exemple de ses tantes et du comte d'Artois.

« Ma place est ici, dit-elle avec énergie; la mort seule me séparera de vous. »

Le 10 août 1792, une foule égarée avait envahi le château des Tuileries, et demandait la reine avec d'horribles vociférations. Une femme s'avance majestueusement au-devant de ces forcenés, qui brandissent leurs piques...

« Ce n'est pas la reine, mais madame Élisabeth ! s'écria M. de Saint-Pardoux, écuyer de la princesse.

— Taisez-vous donc, monsieur ! que dites-vous là ?... répond avec calme l'héroïque sœur du roi ; laissez-les dans l'erreur ! Épargnez-leur un crime !... Ah ! plût à Dieu qu'ils se fussent trompés ! »

Madame Élisabeth suivit au Temple Louis XVI et Marie-Antoinette; elle adoucit leur captivité par son dévouement et sa résignation. Souvent les prisonnières se réunissaient dans la chambre du roi, qui continuait l'éducation de ses enfants; tandis qu'il leur donnait des leçons d'histoire et de géographie, les princesses s'occupaient de travaux d'aiguille.

Un jour que madame Élisabeth cassait son fil avec ses dents, parce qu'on lui avait ôté ses ciseaux, le roi s'en aperçut, et lui dit tristement :

« Que n'êtes-vous encore dans votre maison de Montreuil !... Il ne vous manquait rien alors.

— Mon frère, répondit la bonne Élisabeth, il ne me manque rien quand je suis auprès de vous. Mais votre bonheur nous manque. »

Quelquefois le roi s'endormait après dîner. Sa famille, le contemplant avec vénération, s'agenouillait alors et priait Dieu de protéger une tête si chère. Mais ces prières ne furent pas exaucées... Bientôt le roi fut arraché des bras de sa femme et de ses enfants. On relégua le petit Dauphin dans une autre partie du bâtiment ; puis Marie-Antoinette fut conduite à la Conciergerie. Madame Élisabeth et Madame Royale demandèrent inutilement à la suivre : cette séparation fut éternelle.

Restée seule avec sa nièce après la mort de la reine, madame Élisabeth n'eut plus pour chambre qu'une cuisine délabrée au troisième étage de la prison. Un vieux lit de sangles à moitié rompu et quel-

Digitized by Google

ques mauvaises chaises dépaillées en composaient tout l'ameublement. Mais son courage ne l'abandonna pas dans ce misérable asile, car son courage lui venait de Dieu. Elle devint une seconde mère pour sa nièce, que les juges révolutionnaires avaient privée de ses parents. Chaque matin, levant les yeux au ciel, elle s'écriait avec résignation : « Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous n'ayez prévu, réglé, voulu de toute éternité. Cela me suffit. J'adore vos desseins éternels et impénétrables. »

Le 9 mai 1794, elle venait de se coucher lorsqu'elle entendit tirer les verrous. Elle se hâte de passer sa robe. L'air sinistre et le ton brusque de ceux qu'elle voit entrer lui annoncent quelque nouvel acte de tyrannie.

« Citoyenne, descends tout de suite, on a besoin de toi.

— Ma nièce reste-t-elle ici? »

Telle est la première pensée qui la frappe; quant au sort qui l'attend, elle ne s'en préoccupe pas.

« Ta nièce?... cela ne te regarde point... On y veillera. »

Madame Élisabeth presse la malheureuse enfant contre son cœur, et, pour calmer son effroi, elle lui dit :

« Soyez tranquille, je vais remonter.

— Non, tu ne remonteras pas! dit avec un rire cruel un des assistants; *prends ton bonnet de nuit.* »

Elle relève la jeune princesse, qui s'était précipitée dans ses bras, lui dit d'espérer toujours en Dieu, d'être soumise à sa volonté, et la quitte pour ne plus la revoir...

Pendant qu'on rédige le procès-verbal de décharge du geôlier, madame Élisabeth est accablée d'injures et d'insultes. Elle monte en fiacre avec l'huissier du tribunal révolutionnaire; et, conduite à la Conciergerie, elle est, le lendemain, jugée et condamnée.

Quelques heures après, et au milieu d'une multitude avide d'émotions, madame Élisabeth paraît, assise dans une ignoble charrette et entourée de vingt-quatre victimes, parmi lesquelles on compte Loménie de Brienne, ex-ministre de la guerre; la veuve de M. de Montmorin, Mégret de Sérilly et sa femme. Jamais elle n'avait été

Digitized by Google

plus belle; son visage était empreint d'une légère pâleur qui n'accusait ni faiblesse ni désespoir. Elle contemplait avec calme cette masse compacte qui l'environnait, et son regard s'arrêtait sur des bouquets de fleurs que beaucoup de personnes tenaient à la main. Étrange contraste ! des roses au milieu de ce lugubre drame, à côté de la mort !

La voiture est arrivée... L'instrument est prêt... Tous les martyrs demandent à l'auguste princesse la permission de l'embrasser avant de mourir. Elle voit rouler vingt-quatre têtes à ses pieds... Puis l'exécuteur des hautes œuvres la saisit ; il écarte son fichu par un mouvement brusque.

« Monsieur, s'écrie-t-elle avec une expression d'indicible pudeur, au nom de votre mère, couvrez-moi ! »

Une minute après, le ciel comptait une sainte de plus.

Madame Élisabeth n'avait que trente ans !

CXXX

MIRABEAU

NÉ EN 1749 — MORT EN 1791

Avant que Riquetti, comte de Mirabeau, fût venu faire dans le monde politique cette formidable explosion qui détermina le bouleversement général, il y avait un autre Mirabeau qui s'était qualifié lui-même l'*ami des hommes*.

C'était l'économiste, le pontife suprême de la philanthropie, le père enfin du futur orateur.

Le marquis de Mirabeau, écrivain hardi, incorrect, boursouflé, n'avait jamais eu que le désir de faire parler de lui ; et, comme il était venu dans un temps où l'opposition menait à la renommée, il avait pris le chemin de l'opposition. Sa *Théorie de l'impôt* le conduisit à la Bastille : c'était tout ce qu'il désirait. Ainsi que l'a dit la

Digitized by Google

Harpe, « il voulait populariser sa noblesse... Il se faisait l'avocat du paysan dans ses livres, et le tourmentait dans ses domaines, par ses prétentions seigneuriales, dont il était extrêmement jaloux. »

Ces contradictions ne sont que des vétilles si l'on pense que l'*ami des hommes* fut d'une dureté inouïe pour sa femme, qui lui avait apporté cinquante mille livres de rente; qu'il fatigua les tribunaux de ses procès contre sa famille; qu'il arracha à la déplorable complaisance des ministres plus de cinquante lettres de cachet contre ses divers parents; enfin, qu'il sévit avec la dernière rigueur contre son fils, dont il sentait en frémissant la supériorité.

M. Désiré Nisard le fait très-bien observer dans son excellente Notice sur Mirabeau : « Au lieu de ce despote impitoyable, donnez à Mirabeau un père de moins d'esprit et de plus de sens, mêlant à de la sévérité contre ses défauts de la tendresse pour ses qualités... et voilà toute cette jeunesse trop fameuse, dont les scandales pesèrent sur tout le reste de sa vie, écoulée dans la médiocrité des passions et l'ardeur du travail; voilà toute cette activité tiraillée et exaspérée se portant sur quelque noble matière, se réglant et s'entretenant à la fois par quelque espérance de gloire dans la guerre ou dans les lettres... — Mirabeau, élevé doucement dans la maison paternelle, ne voyant le mal de son temps que de loin et par la spéculation, Mirabeau, ménagé par l'ordre de choses qui devait succomber en 1789, aurait manqué à la Révolution. »

Ces paroles sont d'une vérité profonde. Changez la jeunesse de Mirabeau, vous changez le caractère du fougueux tribun; enlevez-lui ses griefs, ses souvenirs de prison, vous lui enlevez son ardeur, son âpreté, sa véhémence, tout ce qui le constitue à la tribune.

En effet, Mirabeau, qui tout jeune avait manifesté une sorte de fougue pour s'instruire, et qui, étant entré à dix-sept ans dans la cavalerie en qualité de volontaire, passait le temps à étudier les choses qui concernaient sa carrière, encourut la disgrâce paternelle en apparence pour avoir perdu quarante louis au jeu, en réalité pour avoir laissé paraître le désir d'écrire. « Hélas! disait-il à son père, quand vous n'auriez que de l'amour-propre, mes succès ne seraient-ils pas les vôtres? » L'*ami des hommes* eut peur de ce rival

de gloire. Il le fit enfermer, à l'île de Rhé, dans « *une geôle bien fraîche*. » Il avait même songé à le reléguer dans les colonies hollandaises, moyen commode et expéditif de le retrancher de la société.

Ce début eut sur l'esprit de Mirabeau une influence funeste. Tous les excès que peut commettre un jeune homme jeté hors de sa voie, il les commit; il écrivit de mauvais livres, fut dissipateur même dans la misère, se maria et fit un ménage d'enfer, obtint des fonctions diplomatiques en Prusse et fut presque soupçonné d'être espion; en un mot, tour à tour prisonnier d'État à Vincennes et à Pontarlier, couvert de dettes, criblé de procès, diffamé, regardé comme un autre Catilina, il venait de voir son dernier livre[1] brûlé par la main du bourreau, lorsque Marseille et Aix le nommèrent à la fois et par acclamation député aux états généraux.

Ici commence son grand rôle; ici ses qualités, qui dans la vie privée étaient des défauts dangereux, lui deviennent utiles. La partie terrible qu'il va engager durera vingt-deux mois seulement. Ce sera assez pour immortaliser une existence terminée à quarante-deux ans.

La première fois qu'il entra dans la salle des états généraux, Mirabeau remarqua un murmure d'improbation. Il n'en fut ni ému ni étonné : il se recueillait et se préparait. Avant de recourir à l'arme puissante de la parole, qu'il avait si bien essayée en Provence, il voulut se servir de celle de la presse. Il fit, avec le concours de publicistes exercés, un journal pour lequel il se passa de l'autorisation du gouvernement. Cependant il pressentait la gravité de la lutte qui allait s'engager, par suite de la résistance des deux ordres privilégiés : il eut le désir de prévenir ce choc en se concertant avec Necker. Une entrevue, ménagée par de Malouet, eut lieu. De part et d'autre on fut réservé. Au sortir, Mirabeau disait d'une voix frémissante : « *Ils auront de mes nouvelles!* »

Jusque-là il avait sobrement parlé à la tribune; il avait même laissé Siéyès conquérir par quelques mots heureux une immense po-

[1] L'*Histoire secrète du cabinet de Berlin*.

pularité. A son tour, Mirabeau s'empare de la parole, et d'abord il règle les comptes de sa jeunesse par ces nobles aveux : « Sans doute, dans le cours d'une jeunesse très-orageuse par la faute des autres, et surtout par la mienne, j'ai eu de grands torts, et peu d'hommes ont, dans leur vie, donné plus que moi prétexte à la calomnie, pâture à la médisance ; mais j'ose vous en attester tous : nul écrivain, nul homme public, n'a plus que moi le droit de s'honorer de sentiments courageux, de vues désintéressées, d'une fière indépendance, d'une uniformité de principes inflexible. Ma prétendue supériorité dans l'art de vous guider vers des buts contraires est donc une injure vide de sens, un trait lancé de bas en haut, que trente volumes repoussent assez pour que je dédaigne de m'en occuper. »

La place était désormais à Mirabeau. C'est lui qui se dressa pour répondre à M. de Dreux-Brézé, qui invitait les communes à se retirer : « *Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la puissance du peuple et qu'on ne nous en arrachera que par la puissance des baïonnettes !* » — Qu'on juge de l'effet d'une telle apostrophe sur une foule ivre de sa jeune liberté. — « *Tel est le vœu de l'Assemblée !* » s'écrièrent les députés.

On peut dire que cette journée du 23 juin, où cependant le roi venait de faire les concessions les plus importantes, décida du sort de la monarchie.

Louis XVI, qui se trouvait réduit au rôle d'un pouvoir exécutif sans forces et sans moyens d'action, se confia au dévouement du maréchal de Broglie. Celui-ci fit avancer dix à douze mille hommes avec de l'artillerie ; plusieurs régiments marchèrent par échelons. Cette mesure eût pu compromettre l'existence de l'Assemblée : Mirabeau, fécond en ressources, fit adopter un projet d'adresse au roi pour demander respectueusement le renvoi des troupes. En même temps, on agissait sur le moral du soldat ; si bien qu'il ne se trouva plus un seul régiment fidèle à la cour lorsque éclata le mouvement du 14 juillet. La Bastille croula sous l'effort du peuple.

Dès le lendemain, Mirabeau prononça un discours violent contre les ministres, les princes et le roi lui-même. Tandis que les princes prenaient prudemment le chemin de l'émigration, Louis XVI se

mettait à la disposition de ses sujets et acceptait, à l'Hôtel de Ville, la cocarde tricolore.

Cependant Mirabeau ne ralentissait pas ses coups : il démolissait par ses sarcasmes la popularité du ministre Necker; il contribuait à la formation des *districts* ou sections de Paris, qui ont joué un rôle si actif dans la Révolution, et à la création de la garde nationale, — autrement dit, la nation armée. Il n'en était pourtant pas à vouloir fonder la république; c'est si vrai, qu'il fit maintenir au roi le droit de *veto* absolu en s'élevant avec force contre « l'aristocratie souveraine de six cents » représentants. Quand il fut question de l'hérédité de la couronne, il jeta quelques paroles en faveur du duc d'Orléans, si tristement surnommé « Philippe-Égalité. » Mais il ne tarda pas à être en mésintelligence avec lui. Après l'envahissement de Versailles, dans les journées des 5 et 6 octobre, il parut vouloir arrêter la marche de la révolution; il défendit contre Pétion la formule : *Louis, par la grâce de Dieu*, disant « qu'il ne voyait aucun intérêt pour les nations de renoncer aux formes anciennes analogues à des sentiments religieux, lorsque ces formes ne pouvaient avoir de mauvaises conséquences. » Ce fut lui aussi qui fit décréter la loi martiale contre les attroupements séditieux. Il fut au moment d'obtenir que les ministres seraient admis dans l'Assemblée avec voix consultative : mais on alla aux recherches et l'on découvrit qu'il était question, dans les conseils de la cour, d'appeler Mirabeau au ministère. La motion échoua. Mirabeau réussit mieux à faire spolier le clergé de ses biens et créer les assignats, qui devaient avoir ces biens pour hypothèque. Du moins avait-il la sagesse de vouloir que le papier-monnaie n'excédât pas douze cents millions : cela fut décrété le 29 septembre 1790. On sait ce qu'il advint et du décret et des assignats!

Un instant, Mirabeau fut sur le point de perdre sa popularité déjà ébranlée. Il s'agissait de décider auquel des deux pouvoirs, exécutif ou législatif, appartiendrait le droit de faire la guerre et la paix : Mirabeau proposa d'attribuer au roi cette initiative. Là-dessus, clameurs violentes; on crie dans les rues la *grande trahison du comte de Mirabeau;* la populace demande la tête du traître, et ce n'est que la protection de la garde nationale qui peut arrêter la fureur des

Digitized by Google

démagogues. Mirabeau, sans s'effrayer, se rend à l'Assemblée; il monte à la tribune et prend ces mots pour exorde : « *La Roche tarpéienne est proche du Capitole.* » Il s'empare alors du discours de son adversaire Barnave, le presse et n'en laisse rien. Sa popularité était reconquise. Il allait lui-même travailler à la ruiner par ses relations avec la cour. Diverses motions qu'il fit, entre autres la proposition du maintien de l'alliance avec l'Espagne, le rendirent suspect. L'intermédiaire entre lui et le général de Bouillé, qui avait toute la confiance du roi, fut le prince Auguste d'Aremberg[1]. Mirabeau demanda d'abord qu'il lui fût compté une somme de quarante mille francs par semaine et qu'on lui assurât, après le rétablissement de l'autorité royale, une ambassade ou un ministère. Durant plusieurs mois il jouit du traitement convenu.

L'accusation de vénalité est la plus forte qui ait entaché la mémoire de Mirabeau. C'est aussi celle que M. Désiré Nisard s'attache avec le plus d'éloquence à repousser.

« Mirabeau, dit-il, n'a sacrifié aucun principe, n'a trahi personne pour de l'argent. Tous ses discours à l'Assemblée nationale, tous ses écrits, soit avant, soit après 1789, toutes ses lettres, toutes ses paroles, le montrent possédé par une seule pensée, l'établissement d'une monarchie constitutionnelle.

« ... Si Mirabeau eût aidé la royauté alors qu'elle combattait encore pour quelque privilége incompatible avec les principes constitutionnels, oui, il faudrait dire qu'il s'est vendu. Mais c'est au moment où, n'y ayant plus rien à conquérir sur elle, il ne restait plus qu'à la dépouiller, que Mirabeau lui offre ses services. Elles les repousse. Il la défend, en attendant qu'elle daigne le lui permettre. On accepte enfin son aide, on le paye, je ne crains pas le mot. Quel sacrifice fait-il à la cour? Qui pourrait distinguer, dans ses discours, les paroles salariées des paroles libres? Dans les plans de gouvernement qu'il soumettait en secret à la cour, y a-t-il un démenti donné à sa conduite publique? Ces plans ajoutent à sa gloire. Ce qu'il proposait, c'est ce que cinquante ans d'épreuves nous ont enfin donné, ce sont nos libertés. »

[1] Connu alors sous le nom de comte de Lamarck.

Après avoir ainsi relevé l'homme, M. Nisard constate parfaitement en trois lignes l'effet de la mort prématurée de Mirabeau.

« Pour l'immense majorité, dans l'Assemblée comme dans la nation, la mort de Mirabeau fut une perte personnelle. *C'était la Révolution qui mourait, laissant la place à l'anarchie.* »

Pendant la courte maladie du grand orateur, sa porte fut assiégée par une foule d'hommes de tous les partis. Calme au milieu des souffrances, il partagea ses derniers moments entre le soin des affaires publiques et les jouissances de l'amitié. Des coups de canon tirés pour une cérémonie éveillèrent son attention : « *Seraient-ce déjà les funérailles d'Achille?* » s'écria-t-il avec son enthousiasme d'autrefois. « *Soutiens cette tête*, disait-il à son valet de chambre ; *je voudrais pouvoir te la léguer.* »

Deux ans après, la Révolution l'eût prise. Mais Mirabeau mourut à temps[1].

Le deuil fut national ; on ferma les spectacles ; le cortége qui accompagna la dépouille mortelle avait plus d'une lieue de long ; l'oraison funèbre fut prononcée par Cérutti, et le corps déposé au Panthéon[2], qu'un décret assigna pour demeure aux grands hommes.

A trois années de là, Marat entrait au Panthéon par la porte d'honneur, tandis qu'on en retirait avec mille outrages ce que la populace appelait les « restes impurs du royaliste Mirabeau. »

Telle est l'histoire de la popularité. Concluons avec l'éminent écrivain que nous avons cité :

« Pardonnons beaucoup, dit-il, à ceux dont les talents ont fait du bien à tous, et dont les fautes n'ont nui qu'à eux-mêmes. »

[1] Le 2 avril 1791.
[2] L'église Sainte-Geneviève.

CXXXI

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

NÉ AU HAVRE EN 1737 — MORT EN 1814

Dès qu'on écrit ou prononce ce nom harmonieux, un souvenir suave flotte devant l'esprit; les ombres de *Paul* et *Virginie* apparaissent chastement enlacées. Le cadre du tableau est formé par les *Études de la nature*. C'est un art nouveau; c'est le début de l'école moderne : il y a infiniment moins de distance entre Bernardin de Saint-Pierre et le dix-neuvième siècle qu'entre lui et Jean-Jacques, dont il avait été le disciple et l'ami.

Mais ce qui fait l'étroite parité de ces deux écrivains, que la nature inspira également si bien, c'est qu'ils eurent l'un et l'autre un caractère en désaccord avec l'émotion de leur œuvre; c'est que tous deux, admirateurs sincères et religieux des beautés sublimes de la création, ils furent sombres, méfiants, injustes envers la société. Quoi qu'en ait dit Buffon, le style n'est pas toujours l'homme.

Comme plus tard Casimir Delavigne et Ancelot, c'est au Havre que naquit Bernardin de Saint-Pierre. Jamais début de la vie ne put faire moins augurer ce que devait être la suite : indolent au travail, rêveur sans enthousiasme, rebelle aux dispositions bienveillantes qu'on lui témoignait, Bernardin ne tira aucun fruit d'un premier voyage en mer; il ne voulut pas s'astreindre à la discipline. Mis ensuite chez les jésuites de Caen, puis au collége de Rouen, il y fit surtout des études scientifiques, qui n'annonçaient nullement sa vocation d'écrivain poëte. Admis à l'école des ponts et chaussées, reçu dans le corps des ingénieurs, il partit, en 1760, pour Dusseldorf, où il servit sous les ordres du comte de Saint-Germain. A la bataille de Warburg, on remarqua son courage. Ainsi une belle carrière lui était ouverte, si son caractère inégal ne lui avait fait de tous les officiers autant d'ennemis. Il lui fallut donc regagner la France.

Il va à Malte, en qualité d'ingénieur géographe; même dénoû-

Digitized by Google

ment. Il se rend en Hollande; de là, à Saint-Pétersbourg, où il trouve un protecteur dans le maréchal Munich; on le nomme sous-lieutenant du génie. Un Français d'origine, le général Dubosquet, chargé par l'impératrice d'une mission en Finlande, lui propose de l'emmener avec lui. C'est du nouveau : Bernardin accepte. De retour à Saint-Pétersbourg, au lieu de profiter des bontés qu'on lui prodigue, il court à Varsovie prendre du service. Mais, incapable de se fixer nulle part, il veut revoir la France. A peine est-il au Havre que le baron de Breteuil l'envoie comme ingénieur à l'île de France. Cette mission ne fut pas utile à la fortune de Bernardin de Saint-Pierre, qui trouva moyen de se mettre en mésintelligence avec le gouverneur Poivre et tous les hommes importants de la colonie : du moins le futur auteur des *Études de la nature* recueillit-il beaucoup de notes qui se sont traduites en un beau livre.

En 1771, il était à Paris, où il cherchait à se répandre dans les salons fréquentés par les gens de lettres. Sa timidité naturelle, un certain embarras dans ses manières, l'empêchèrent de tirer avantage des dons extérieurs qu'il avait reçus de la nature. Plus sauvage que jamais, il se lia étroitement avec ce misanthrope qui avait nom Jean-Jacques ; ils se comprirent, ils goûtèrent ensemble le charme des entretiens philosophiques et des longues promenades à travers les champs et les bois. Ils voyaient et sentaient de même; ils avaient souffert par les mêmes causes; leur intimité devait être complète. — Jusqu'à 1778, Bernardin jouit d'une pension de mille francs; c'était son unique ressource, il la perdit. Ainsi cet homme supérieur eut à soutenir contre la misère une lutte de six années avant d'avoir terminé et publié ses *Études de la nature*[1].

Mais il lui arriva ce qui arrive toujours avec un succès décisif : de ce livre datèrent sa fortune et sa gloire. Le public fut entraîné, sans pouvoir se l'expliquer, par la magie d'un style coloré, plein de charme et de nouveauté; on se plut à ces peintures vraies qui sortaient de la convention et de la fadeur. On applaudissait à outrance, et l'on ignorait que Bernardin de Saint-Pierre avait ouvert les

[1] Cet ouvrage parut en 1784.

portes à une école qui différerait complétement du passé. Nul alors ne soupçonnait Chateaubriand, qui devait mêler à cette peinture les grands traits de son génie.

Entre ce succès et celui de *Paul et Virginie*, il y eut un intervalle de quatre ans. Bernardin travaillait difficilement et il recommençait plusieurs fois ses manuscrits.

Tout a été dit sur *Paul et Virginie*. Ce poëme,— car c'est plutôt un poëme qu'un roman, — durera autant que la langue française. On aurait peine à compter les réimpressions qui en ont été faites, et dans le nombre il s'en trouve de magnifiques[1].

La *Chaumière indienne*, publiée en 1791, ne fut pas moins bien accueillie. Ce pendant au discours de Jean-Jacques sur l'Inégalité des conditions semblait sortir de la pensée de tout le monde, et tout le monde se trouva être le collaborateur de l'écrivain.

L'intendance du Jardin des Plantes fut donnée, en juillet 1792, à Bernardin de Saint-Pierre; s'il manquait un peu des connaissances scientifiques nécessaires pour cet emploi, en revanche il s'y fit remarquer par la sagesse de son administration. Au reste, il n'eut guère le temps de montrer son zèle, car la place ne tarda pas à être supprimée. Appelé, en 1794, à professer à l'École normale, Bernardin y brilla médiocrement comme orateur; mais il prit sa revanche à l'Institut national, qui l'avait admis dans son sein, en y lisant la *Mort de Socrate*, un beau morceau que David devait mettre en peinture.

De 1799 à 1814, où elle se termina, la vie de Bernardin de Saint-Pierre n'offre plus aucun trait saillant. L'illustre écrivain se maria deux fois, d'abord à mademoiselle Didot, puis à mademoiselle de Pelleport; sa gloire, une fortune suffisante, la faveur marquée de l'Empereur, eussent assuré le bonheur de sa vieillesse, si Bernardin de Saint-Pierre n'avait trouvé dans les inquiétudes de son humeur chagrine le secret de se tourmenter gratuitement.

[1] Par exemple, l'édition Curmer.

CXXXII

LE CARDINAL MAURY

NÉ EN 1746 — MORT EN 1817

Des talents extraordinaires, une science étendue, une parole ardente, un sang-froid à toute épreuve; en un mot, toutes les qualités qui dénotent le grand orateur avaient été accordées par le ciel au fils du pauvre cordonnier de Valréas[1]. Combien il est à regretter que le caractère de l'abbé Maury n'ait pas été constamment à la hauteur de ces dons précieux!

Quoi qu'il en soit, l'ensemble de sa vie et surtout ses débuts constituent une personnalité frappante. L'homme qui fut l'adversaire de Mirabeau doit trouver ici sa place.

Comme tous ceux qui, partis des derniers rangs de la société, se sentent tourmentés par une intelligence supérieure, Maury éprouvait le besoin de l'étude. Où reçut-il les premières notions? On l'ignore; ce qu'il y a de certain seulement, c'est qu'il acheva ses humanités au séminaire de Saint-Charles d'Avignon, puis à celui de Sainte-Garde, dans la même ville. Il était fort jeune encore lorsqu'il vint à Paris, où il n'apportait aucune ressource et ne connaissait presque personne. Mais il ne s'embarrassait pas pour si peu, et il eut bientôt trouvé moyen d'entrer comme instituteur dans une maison particulière. Le voilà fort occupé à écrire; il n'avait pas vingt ans lorsqu'il fit paraître l'*Éloge funèbre du Dauphin* et l'*Éloge de Stanislas*. Les éloges étaient, en ce temps-là, un genre en crédit. Ceux-ci étaient plutôt bons que mauvais, vu l'âge de l'auteur. L'année suivante (1767) Maury concourut pour deux sujets de prix proposés par l'Académie française. Ces premiers essais l'encouragèrent à se livrer à l'éloquence de la chaire; il prit les ordres sacrés et prêcha dans diverses églises.

[1] Dans le comtat d'Avignon.

Il ne perdait pas de vue l'Académie, et il y envoya, en 1770, un *Éloge de Fénelon*. La Harpe obtint le prix, et Maury l'accessit. Mais Maury avait su intéresser à lui les académiciens; et, lorsqu'en 1772 il prêcha devant eux le panégyrique de saint Louis, l'illustre auditoire fut tellement satisfait, qu'il demanda un bénéfice pour le jeune abbé, qui fut nommé par le roi à l'abbaye de Frénade.

En 1785, Maury succédait à Lefranc de Pompignan, et il avait l'art de faire en termes modestes son discours de réception. Si nous ajoutons que, peu de temps après, il perdait son meilleur ami, l'abbé de Boismont, qui lui résignait en mourant son prieuré de Lions, bénéfice de vingt mille livres de rente, on jugera que la fortune lui avait payé largement l'arriéré de son enfance.

Le bailliage de Péronne le nomma député aux états généraux.

Ce n'est point aux débuts de cette assemblée qu'il faut chercher Maury. Il y a plus: une panique inexplicable s'empara de lui; il prit la fuite, fut arrêté à Péronne et obligé de revenir prendre sa place. Mais soudain cet homme, coupable d'une première hésitation, se dessine dans la discussion sur le *veto* royal[1]. A partir de ce moment, son courage égale son éloquence. Point de sujet qui ne le trouve prêt, grâce au fond immense de ses connaissances. Le 18 mars 1790, il attaqua vivement Necker; il signala aussi à l'indignation des honnêtes gens les attentats des 5 et 6 octobre; il défendit la prérogative du roi, de faire la paix et la guerre, combattit la réunion d'Avignon à la France, et soutint les droits du clergé dans les séances mémorables des 17 octobre et 27 novembre 1790. Il protesta enfin, — et c'est son principal titre de gloire, — contre les décrets qui constituaient prisonnier le roi et sa famille. Depuis ce temps, il aborda rarement la tribune, comme s'il avait compris qu'un orateur royaliste n'avait plus que faire de lutter contre un torrent.

Le rôle qu'il avait pris à l'Assemblée n'était certes pas de nature à le rendre populaire. Aussi Maury, qui ne se faisait aucune illusion sur les sentiments de la multitude à son égard, ne marchait-il pas sans avoir en poche une paire de pistolets qu'il appelait *ses burettes*. L'a-

[1] Septembre 1789.

nimosité publique n'éclata jamais plus fort contre lui qu'après la discussion sur les assignats; lorsqu'il sortit de l'Assemblée, quelques misérables crièrent : « *A la lanterne, l'abbé Maury!* » Celui-ci, sans s'émouvoir, va droit à eux et leur dit, en les regardant fixement : « *Eh bien, le voilà, l'abbé Maury; quand vous le mettriez à la lanterne, en verriez-vous plus clair?* » Cette saillie désarme la foule; celui qui tout à l'heure était menacé de mort a tous les rieurs de son côté.

L'abbé Maury avait un organe sonore, une grande facilité de débit; son exorde était toujours lucide; il résumait à merveille les opinions de ses adversaires; mais, si l'on venait à l'interrompre, si des cris violents s'élevaient de toutes parts, alors il se troublait par le désir de répondre à la fois à tous les interrupteurs, il perdait le fil de son discours, et il lui arrivait de conclure dans un sens opposé à ses prémisses.

M. de Pradt a bien défini Maury et Mirabeau : « Maury eût pu être l'orateur et l'interprète d'un parti; Mirabeau en aurait été le créateur et le conducteur. Le premier ne voyait dans les hommes qu'un auditoire; le second ne voyait dans un auditoire que des hommes et des machines de guerre. »

Il y eut un jour où Maury eut la vue plus longue que Mirabeau : ce fut quand il combattit le papier-monnaie en rappelant les funestes effets de la banque de Law. Rien n'est beau comme ce mouvement oratoire qui lui fit tirer de sa poche quelques billets de cette banque, et s'écrier : « Les voilà, ces papiers désastreux, couverts des larmes et du sang du peuple! les voilà, ces papiers qui doivent être placés comme des fanaux pour marquer les écueils contre lesquels le vaisseau de la patrie peut se briser!... »

On ne l'écouta point; et de nouveau les larmes et le sang coulèrent sur des assignats.

Après la clôture de la session, l'abbé Maury sortit de France. En Belgique, en Allemagne, il reçut l'accueil le plus empressé. A Rome, son entrée ressembla à un triomphe. Pie VI le nomma archevêque de Nicée *in partibus*, l'envoya, en qualité de nonce, à Francfort, pour assister à l'élection de François II; puis, à son retour, lui con-

féra l'un des meilleurs évêchés d'Italie, Montefiascone et Corneto unis; enfin, comme comble à tant d'honneurs, Maury eut, en 1794, la barrette cardinalice.

Mais, si l'ancien constituant avait fui à temps la Révolution, celle-ci le poursuivit en Italie. L'entrée des Français à Rome, en 1798, fut le signal de la dispersion du Sacré Collége. Maury avait de bonnes raisons pour ne pas attendre ses compatriotes; il s'enfuit à Venise, et de Venise il ne s'arrêta qu'à Saint-Pétersbourg. A cette honnête distance, il pouvait se croire en sûreté.

Les succès des Russes en Italie l'encouragèrent à revenir à Venise pour le conclave couvert par la mort de Pie VI. A cette époque, Louis XVIII, réfugié, comme on sait, à Mittau, le nomma son ambassadeur près le Saint-Siége. Il s'acquitta de ses fonctions avec beaucoup d'ardeur, et ne laissa pas échapper une seule occasion d'écrire contre Bonaparte.

Mais, lorsque Bonaparte s'appela l'empereur Napoléon, Maury, soit qu'il fût fasciné par le prestige d'un génie extraordinaire, soit qu'éprouvant le mal du pays, il attendît de la bienveillance du nouveau souverain un terme à son long et pesant exil, écrivit à l'Empereur.

La réponse fut une autorisation de rentrer en France.

Maury y fut comblé de faveurs; il reçut le titre de cardinal français, les fonctions de premier aumônier du roi Jérôme, rentra à l'Académie, et fut, en 1810, nommé par l'Empereur archevêque de Paris, en remplacement du cardinal Fesch. Ceux qui ont tant reproché à Maury d'avoir accepté ce titre ne s'inquiètent pas d'examiner s'il pouvait le refuser; l'ex-ambassadeur de Louis XVIII avait bien pu croire qu'un empire fondé par tant de victoires et qui faisait trembler l'Europe avait la base la plus solide. Défions-nous des jugements trop sévères.

Quels qu'aient été les torts de Maury, il les expia cruellement. Banni du royaume en 1814, il reprit lentement la route d'Italie; à peine arrivé à Rome, il fut enfermé au château Saint-Ange : sa captivité dura six mois. Au bout de ce temps, il fut confiné dans le couvent des Lazaristes, avec défense de chercher à voir le pape; après six

autres mois, il fut libre, sauf qu'il dut se démettre de son titre épiscopal. Il acheva tristement ses jours en 1817.

Son meilleur ouvrage est l'*Essai sur l'éloquence de la chaire*.

CXXXIII

MARIE-ANTOINETTE

NÉE A VIENNE EN 1755 — MORTE EN 1793

Cette histoire, qui commence par une idylle et finit par un drame, est une des plus douloureuses qu'on puisse raconter, et nous n'en aurions pas assombri ce livre si notre conscience ne plaçait l'infortunée Marie-Antoinette parmi les plus hautes illustrations de la France.

Oui, de la France : car cette reine fut Française de cœur et d'esprit, et en mourant elle n'eut pas une parole amère pour sa patrie d'adoption. Elle ne sut que pardonner.

Personne n'ignore que Marie-Antoinette était fille de l'empereur François-Étienne de Lorraine et de Marie-Thérèse, reine de Hongrie et de Bohême, l'héroïque héritière de Charles VI. On prit les plus grands soins de son éducation; elle parlait le français, l'italien et le latin comme sa langue naturelle. Ses augustes parents avaient supprimé l'étiquette dans l'intérieur de leur palais; en France, elle les imita à cet égard, et on lui fit un crime de son naturel, de même qu'on lui reprocha ses aimables talents. Jamais femme plus charmante ne s'assit sur un trône, et jamais l'injustice et la haine ne surent mieux empoisonner les actes les plus innocents.

Le mariage du Dauphin et de Marie-Antoinette fut négocié par le duc de Choiseul. Depuis Strasbourg jusqu'à Compiègne, la princesse traversa la France dans une continuelle ovation. On lui en avait fait un pays de féeries. En se rendant à Versailles, Marie-Antoinette voulut s'arrêter chez les Carmélites de Saint-Denis pour recevoir la

Digitized by Google

bénédiction de la princesse Louise, la propre sœur du roi, qui vivait confondue parmi ces religieuses.

Le lendemain, dans la chapelle de Versailles, elle unissait sa destinée à celle de ce prince qui devait être un martyr.

Immédiatement après la cérémonie, le ciel se couvrit de nuages épais, et, dans l'après-midi, deux violents orages obligèrent la foule à se retirer.

Les fêtes de la ville de Paris avaient été fixées au 30 mai [1]. Date funeste! C'est le 30 mai que la place Louis XV, où devait être tiré le feu d'artifice, devint le théâtre de la plus épouvantable catastrophe. La panique se mit dans la foule... Douze cents personnes périrent là où elles étaient venues chercher un plaisir.

Cependant les Parisiens ne furent pas assez injustes pour imputer aux jeunes princes le malheur qui avait ensanglanté les fêtes de leur mariage. Les quatre années que Marie-Antoinette passa comme Dauphine de France furent les plus belles de sa vie. D'innombrables actes de bienfaisance les remplirent, et l'amour des Français les entoura de transports qui tenaient du délire.

Quand Marie-Antoinette fut sur le trône, elle ne changea ni de manières ni de sentiments : à sa bonté naturelle elle joignit la clémence en s'empressant d'oublier toutes les offenses qu'on pouvait lui avoir faites, renouvelant, sans y songer, la conduite de Louis XII; ménagère de l'argent des sujets, elle renonça au droit connu sous le nom de *ceinture de la Reine*, et toute la part qu'elle prit au pouvoir fut le plaisir de soulager l'infortune. Nous citons un trait au hasard.

« Traversant un jour à pied le village de Saint-Michel, près Versailles, elle vit de loin une femme infirme et fort avancée en âge, qu'entouraient plusieurs petits enfants. Elle s'avança vers cette paysanne, et lui demanda, avec la plus grande bonté, de lui rendre un compte fidèle de sa situation. Elle en apprit qu'elle était l'aïeule et le seul soutien des enfants qui l'environnaient, et que le ciel avait privés de leur père et de leur mère. La reine, émue aux larmes de ce

[1] 1770

récit, de ce spectacle, fit donner à cette bonne femme une somme d'argent qui pût la mettre au-dessus du besoin, et, jetant ensuite des yeux attendris sur le plus jeune de ces enfants, âgé de trois ans, elle l'inonda de ses larmes et voulut lui servir elle-même de mère. Elle ordonna qu'on l'emmenât au château et qu'il fût élevé sous ses yeux. Elle eut en effet pour lui les soins les plus tendres[1]. »

Les profusions de Marie-Antoinette allèrent loin, c'est vrai; mais elles furent surtout exercées envers les malheureux; car la reine se montrait fort économe à l'égard des personnes de sa cour, jugeant que leur patrimoine et le traitement attaché à leur place devait leur suffire.

Sa haine de l'étiquette eut peut-être un résultat funeste en servant de modèle à l'aristocratie, qui, avec l'exagération habituelle aux copistes, se mit à se dépouiller du prestige de costumes, de ton et de langage qui servait de barrière entre elle et le bas peuple. On commença à voir les plus grands seigneurs cheminer par les rues, avec d'épaisses chaussures et un gros bâton à la main. C'est par mille détails de ce genre qu'une société se désorganise. Si ce n'eût pas été un parti pris de censurer la jeune reine et de ne lui rien pardonner, on n'eût certes pas songé à incriminer l'innocente familiarité de sa vie au petit Trianon; personne ne l'eût blâmée d'aimer à jouer la comédie, que, par parenthèse, elle jouait fort mal; on se fût rappelé que Louis XIV avait dansé dans les ballets.

La naissance de Madame Royale, puis celle du Dauphin, en 1781, mirent le comble au bonheur de la reine. En cette dernière occasion, la ville de Paris donna des fêtes le 21 *janvier*. Qui eût pu prédire que cette date serait celle d'une catastrophe? — Pendant le cruel hiver de 1783 à 1784, la conduite du souverain et de sa noble compagne fut réellement admirable.

Mais avons-nous besoin d'insister sur les grâces charmantes, sur la bienfaisance, sur les mille qualités de la reine? Le temps était venu où les esprits égarés ne voyaient plus juste, où la défiance était entrée dans tous les cœurs, où la royauté, représentée par un saint,

[1] Montjoye, *Histoire de Marie-Antoinette*, tome Ier.

Digitized by Google

allait payer pour les fautes de tous les devanciers. Ce fut surtout un malheur que la révolte eût, pour la soutenir, la soudoyer, la guider, un prince qui avait le pied sur les marches du trône.

L'affaire du collier ne fut pas moins déplorable. Des intrigants qui paraissaient agir au nom de la reine s'étaient fait fournir, par deux joailliers de Paris, un collier de diamants estimé seize cent mille francs. Bien que Marie-Antoinette fût complétement étrangère à cette ignoble machination, la calomnie en profita contre elle. Quand les finances de l'État furent embarrassées, on eut l'infamie d'attribuer cette crise à la reine qu'on n'appelait plus que *madame Déficit*, en attendant que la Révolution l'appelât l'*Autrichienne*. Pauvre femme! elle avait le courage de se faire rendre compte, chaque matin, par le lieutenant de police, de tous les libelles outrageants qui paraissaient contre elle, et il faut reconnaître qu'il ne manquait pas alors d'écrivains faméliques pour pratiquer cette lâche méthode d'attaque.

Le ministère Necker, succédant à la déplorable administration de M. de Calonne, la réunion des états généraux, provoquèrent un nouvel ordre de douleurs pour la reine, qui, éprouvée de toute manière, perdit son premier fils à l'âge de neuf ans[1].

Les événements révolutionnaires ne doivent pas, autant que possible, trouver leur place dans un livre qui montre la France de tous les siècles grande par ses enfants. Il est des convulsions, des cataclysmes, dont il faut détourner les yeux, quand on n'a pas mission de les soumettre à une longue et sévère analyse.

Qu'il nous suffise donc de dire que désormais Marie-Antoinette, désignée la première aux vociférations et aux coups des assassins, se trouve face à face avec l'émeute. Elle y est lors de l'envahissement de Versailles; elle y est au 10 août, quand les Tuileries sont emportées d'assaut.

Quelle admirable réponse elle fit aux commissaires du Châtelet qui informaient sur les crimes des émeutiers des 5 et 6 octobre : « *Messieurs, j'ai tout vu, j'ai tout entendu, et j'ai tout oublié.* »

[1] Le second fils de la reine, le duc de Normandie, prit le titre de Dauphin de France. C'est cet enfant infortuné qui eut pour royaume la prison où il mourut.

Pendant le règne de la seconde Assemblée, tous les mouvements dirigés contre la famille royale eurent pour chef caché l'exécrable Philippe-Égalité, et pour moteurs visibles le maire de Paris, Pétion, le féroce Santerre et le violent Manuel, procureur de la commune. Le roi n'avait plus d'amis, plus de troupes; il avait été arrêté dans sa fuite à Varennes. Ce fut un miracle s'il ne périt pas à la journée du 20 juin 92. Quelques gardes nationaux sauvèrent Louis et Marie-Antoinette : la reine avait vu défiler les emblèmes infâmes, les instruments de mort, et elle eut le courage de répondre à la harangue des mégères : « *J'ai toujours désiré votre bonheur; je vous plains de votre égarement; je ne veux point croire que vous ayez le cœur coupable : j'aime trop les Français pour me livrer à une idée aussi affligeante.* »

. . . . . L'Assemblée législative, lorsque Louis XVI vint chercher un asile dans son sein, avait pris l'engagement de rendre dans les vingt-quatre heures un décret sur le traitement qu'il conviendrait de lui accorder. Cet engagement aboutit à livrer à Santerre la famille royale, qui fut conduite au Temple...

Dès lors la France entière devint une immense prison : chacun fut exposé aux perquisitions, aux visites domiciliaires, et jamais la liberté ne fut plus absente qu'en ce temps où on l'invoquait si haut.

Quand les prisons furent jugées suffisamment pleines, la commune de Paris lâcha les assassins des 2 et 3 septembre, à raison de six livres par jour pour leurs *travaux*.

Les motifs qui nous ont empêché de nous étendre sur les événements néfastes de la Révolution ne nous permettent pas davantage d'insister sur les souffrances inouïes des augustes prisonniers du Temple. On le sait, du reste, tout ce que la férocité put inventer de raffinements dans le mal semblait trop doux aux Hébert et autres tigres.

Avant de mourir, le roi désira voir sa famille. Marie-Antoinette, préparée depuis longtemps à cette cruelle séparation, ne donna aucun signe de faiblesse dans cette entrevue suprême : elle s'y montra épouse tendre, mais courageuse. Elle enviait le bonheur de Louis XVI... Le bonheur alors était dans la délivrance.

Digitized by Google

Louis XVI espérait être la seule victime. Il avait fait demander à la Convention quel sort elle réservait à sa famille, et la Convention avait répondu : « *La nation, toujours grande, toujours juste, prendra soin d'elle.* »

Marie-Antoinette obtint la permission de porter le deuil du roi. Elle n'aspirait qu'à être réunie à son époux... Vainement on lui proposa des projets de fuite; elle repoussa toutes les propositions de ce genre, car elle savait bien qu'une tentative d'évasion serait le signal d'un redoublement de rigueur contre sa sœur et ses enfants.

Un jour, on lui arracha son fils pour le livrer au cordonnier Simon...

Quelque temps après, le 5 août 1793, on vint, au milieu de la nuit, séparer brutalement la reine de sa fille et de madame Élisabeth. Elle leur dit un adieu qui devait être le dernier, et fut emmenée à la Conciergerie. Elle y arriva à minuit, et fut écrouée en vertu d'un ordre du comité de salut public. Le nom de la prison l'instruisit de sa mort prochaine. C'était pour elle un espoir consolateur. Elle fut logée dans un cachot qui s'appelle la chambre du conseil. Le gardien Richard et sa femme furent admirables de prévenances et de respect pour l'auguste prisonnière : c'est un fait qu'il est consolant d'avoir à enregistrer.

La Convention eut l'air d'oublier d'abord Marie-Antoinette; mais Billaud-Varennes ne s'endormait pas; il monta à la tribune et proposa la mise en jugement. Il est remarquable que dans cette même séance on décréta que Philippe-Égalité serait livré au tribunal révolutionnaire. La Providence opéra ce rapprochement.

Fouquier-Tainville amoncela contre la reine les accusations les plus infâmes comme les plus absurdes. Qui le croirait? Marie-Antoinette trouva un défenseur en Manuel! Bailly déposa aussi honorablement en sa faveur. La plupart des témoins n'articulèrent aucun fait à la charge de la reine; et ceux qui l'accusèrent ne purent fournir les preuves de leurs imputations.

Les réponses de la reine furent simples, précises et fermes. Après tant de douleurs, il était étonnant qu'elle eût conservé tant de dignité et de calme. Il n'y eut qu'un point qui l'émut. Hébert avait

forgé la calomnie la plus monstrueuse : selon lui, la reine aurait corrompu les mœurs de son fils !... Marie-Antoinette se tourna vers l'auditoire et jeta ce cri sublime : « *J'en appelle à toutes les mères qui peuvent se trouver ici !* »

La défense fut présentée d'office et avec courage par MM. Chauveau-Lagarde et Tronson-Ducoudray.

Quatre questions furent posées ensuite aux jurés par Herman, président du tribunal. Elles portaient toutes sur le complot avec l'étranger.

La réponse des jurés ne manqua point d'être affirmative.

Marie-Antoinette entendit sans émotion apparente sa condamnation à mort.

. . . . . Lorsqu'elle monta sur la charrette, le prêtre assermenté Girard, qu'on lui avait donné pour l'assister, lui dit :

« Voici, madame, l'instant de vous armer de courage.

— *Du courage*, reprit vivement la reine, *il y a si longtemps que j'en fais l'apprentissage, qu'il n'est pas à croire que j'en manque aujourd'hui.* »

Les furies de la guillotine avaient été mises en réquisition pour escorter la victime et animer la foule contre l'*Autrichienne*. Mais partout sur le passage de la reine, dont le front portait l'expression d'une sérénité admirable, le peuple garda un religieux silence.

Arrivée à la place Louis XV, la reine donna un dernier regard au jardin des Tuileries.

Un moment après, le sacrifice était consommé. Ce crime porte la date du 16 octobre 1793.

Digitized by Google

CXXXIV

HOCHE

NÉ A VERSAILLES EN 1768 — MORT EN 1797

Les deux dates que nous venons d'inscrire sont bien rapprochées. Hoche ne fit en ce monde qu'une courte apparition, mais une apparition brillante. Il passa comme un de ces météores qui sillonnent l'espace et semblent disparaître dans les profondeurs de l'Océan.

Si l'on veut trouver Hoche aux jours de son enfance, il faut se transporter par l'imagination au marché de Versailles, où un petit garçon se tient, timide et doux, auprès d'une brave marchande de légumes. Le petit Lazare a perdu sa mère en venant au monde; son père, simple garde au chenil royal, est fort occupé de ses fonctions modestes. Mais la tante a pris l'enfant, et elle a dit : « Je l'élèverai. » Ce fut ce qu'elle fit. Et non-seulement elle donna à son neveu le pain qu'il mangeait, mais elle devina, en voyant combien Lazare Hoche était intelligent et désireux de s'instruire, qu'il y avait pour lui bien des choses utiles à apprendre dans les livres. Elle s'imposa donc tous les sacrifices possibles pour cette éducation élémentaire.

Lazare ne tarda pas à comprendre que le fardeau devait être lourd pour la digne femme. Il voulut travailler, et, grâce à la protection d'un piqueur du château, il entra comme palefrenier dans les écuries du roi. Encore un peu de temps, et, le vent d'une révolution soufflant, l'obscur palefrenier guiderait les armées et aurait la gloire de pacifier la Vendée.

Il est vrai que ces miracles-là n'arrivent pas tout seuls, et que le travail y doit aider pour beaucoup. Ainsi Lazare Hoche étudiait avec ardeur; il s'était passionné pour la lecture de l'histoire romaine : se doutait-il alors que jamais il deviendrait un héros taillé d'après l'antique?

Peut-être cependant avait-il le pressentiment d'un sort plus conforme à sa pensée; sans doute même il sentait bouillonner le cou-

rage dans ses veines d'adolescent, car, enflammé par les récits qu'on faisait de Washington, il voulut s'engager pour les Indes. Le racoleur auquel il s'était adressé eut le bon esprit de deviner qu'un beau garçon de cette trempe avait mieux à faire qu'à s'exiler pour Pondichéry; par son conseil et ses soins, Hoche fut enrôlé dans les gardes françaises.

Au régiment, il déploya tant de zèle pour s'instruire, qu'il sut en un mois ce que les recrues mettent un an à apprendre.

Mais il lui fallait des livres, et pour avoir des livres il faut de l'argent. Il imagina d'imiter par industrie ce que bien des officiers faisaient par désœuvrement ou galanterie, c'est-à-dire de broder des ouvrages délicats qu'il déposait dans un petit café de la rue de la Harpe : la recette lui servait à acheter des livres. Une autre ressource consistait pour lui à louer ses bras à des maraîchers pour puiser et transporter de l'eau.

Dans cette jeunesse si studieuse, si appliquée, il n'y eut que deux faits violents, et encore le principe en fut-il généreux.

Quelques gardes françaises ayant eu une rixe avec des bourgeois, un de ces soldats fut malheureusement tué. C'était le meilleur ami de Hoche. A la vue du cadavre, celui-ci s'exalte; il se met à la tête de ses camarades, pénètre dans la maison où le meurtrier s'était réfugié, et, ne le trouvant pas, brise et saccage tout.

Sur la plainte des bourgeois, Hoche fut condamné à trois mois de prison, et sa peine fut aggravée par l'inimitié de l'officier rapporteur. Plus tard, devenu général, il eut sous ses ordres cet officier, et il le combla de bienfaits.

La seconde affaire fut un duel qu'il eut avec un sous-officier nommé Serre. Ce dernier, du caractère le plus vil, opprimait le soldat et faisait aux supérieurs des rapports qui étaient des délations. Spadassin à toute épreuve, il pesait sur le régiment du poids de son insolence. Hoche, se dévouant pour ses camarades, provoqua cet homme. Le combat eut lieu, le 31 décembre 1788, dans les carrières de Montmartre, et Serre fut frappé mortellement.

Quand éclata la Révolution, il y avait cinq ans que Hoche servait, et il était arrivé au grade de... caporal.

Digitized by Google

On n'a pas oublié que, sous l'ancien régime, l'avancement de Fabert et de Chevert fut attribué à la coopération du diable. Il n'est que trop vrai que si la noblesse donnait largement son sang sur les champs de bataille, en revanche elle accaparait tous les grades.

Hoche ne se préoccupa point du choc des partis à l'intérieur : il continua de perfectionner son éducation militaire, et il attendit patiemment son jour.

Peu de temps après la prise de la Bastille, il avait été incorporé dans le 104e régiment avec le grade d'adjudant sous-officier. — Un jour de grande manœuvre, aux Champs-Élysées, un commandant de peloton était absent : Hoche le remplace; sous les yeux de Servan, ministre de la guerre, il fait exécuter tous les mouvements avec une admirable précision. « Ce jeune homme n'est pas à sa place, » dit le ministre. Le même jour, Hoche reçoit son brevet de lieutenant au régiment de Rouërgue.

Ce fut du 24 juin 1792 que commença sa carrière active. Le général Leveneur, qui commandait l'armée des Ardennes, apprécia Hoche, lui confia un régiment de hussards et le chargea de trouver des approvisionnements dans le pays. Le jeune officier s'acquitta à merveille de ces difficiles fonctions d'administrateur. Quand Leveneur fut obligé d'abandonner le siége de Maëstricht et de repasser la Meuse en toute hâte, ce fut Hoche qui, par un coup de main hardi, sauva les munitions, les blessés, le numéraire.

On lui dut aussi le salut de Dunkerque, que menaçaient dix-huit mille Anglais et vingt-deux mille Autrichiens. Hoche, chargé de la défense, sous les ordres du général Souham, n'avait que sept mille hommes découragés, et il devait faire rentrer dans le devoir les matelots, frappés d'une terreur panique... Il fit face à tout. Au bout de huit jours, l'armée ennemie battait en retraite.

Le grade de général avec le commandement en chef de l'armée de la Moselle fut la récompense de Hoche. A peine avait-il vingt-cinq ans.

Il trouva une armée désorganisée, sans munitions, sans discipline. Il ne désespéra pas de tout rétablir, et il y réussit.

Voici quelques lignes de l'instruction qu'il adressa à ses officiers généraux :

« Veillez à ce que les lois soient suivies scrupuleusement. Accueillez avec bonté les plaintes du soldat; faites-y droit : cette classe respectable est la plus pure de l'armée. La baïonnette étant la seule arme qui convienne à la bravoure française, faites-en usage le plus possible. Il est sans doute bien malheureux d'avoir à verser le sang humain, mais il s'agit de la liberté de notre pays : *Salus populi, suprema lex.* »

Nous nous demandons où le pauvre palefrenier des écuries du roi avait appris ce langage si élevé, si nerveux et si simple.

Au général Vincent il écrivait : « Je te défends de correspondre avec Kalkreuth autrement qu'à coups de canon ou de baïonnette... La République ne traite avec ses ennemis que lorsqu'ils sont vaincus et hors de son territoire. »

Ce fut par cette énergie qu'il fit lever aux Prussiens le blocus de Landau. Et comme on voulait tirer le canon en réjouissance de cet éclatant fait d'armes : « C'est inutile, dit Hoche... Notre poudre ne doit servir que pour vaincre les ennemis. » Belle réponse de l'homme qui disait encore : « Lorsque l'épée est courte, on fait un pas de plus! » — Au milieu de ses victoires il montrait une modestie charmante; témoin ces lignes qu'il écrivait à Audouin, adjoint au ministre de la guerre : « Veuille continuer à me donner des instructions. Je suis bien jeune et j'ai bien peu d'expérience; si je faisais une faute, j'en mourrais de douleur. Mon Dieu! elle serait involontaire; enfin elle serait faite, et le châtiment devrait la suivre! »

Ni cette modestie, ni les services que Hoche avait rendus, ni son patriotisme, ne purent le soustraire à la basse envie, à la méfiance du comité de salut public. Il était trop droit, trop loyal, pour ne pas déplaire à un Saint-Just. L'arrestation de Hoche fut opérée à Nice, au moment où il allait prendre le commandement de l'armée d'Italie.

Sa détention dura plusieurs mois; le 9 thermidor la fit cesser. Ah! si André Chénier eût pu être oublié par le bourreau, comme le fut Hoche!

Au sortir de sa prison le glorieux général était extrêmement pauvre; et, comme la jalousie le poursuivait, on avait soin de ne pas l'employer. Mais il se présenta pour lui une occasion d'être plus

utile que jamais à son pays : on espérait le désobliger en lui confiant la tâche difficile de pacifier la Vendée. Ce fut son plus beau titre de gloire.

Cette guerre civile épuisait la France : la furie de l'attaque n'y était égalée que par la rage de la défense : les *blancs* comme les *bleus* ne procédaient que par l'extermination, et jusqu'alors les généraux de la République, les Rossignol, les Ronsin, les Turreau, avaient cru que le moyen de dompter les provinces de l'Ouest consistait à les *terroriser :* eux, les plus féroces des hommes, ils appelaient leurs adversaires des *brigands;* mais ces adversaires étaient un Lescure, un de Bonchamp, un d'Elbée, un de la Rochejaquelein. Qui sait ce qui fût advenu sans la division des chefs royalistes, sans les tiraillements que produisit presque toujours l'absence d'un plan uniforme?

Cependant l'épuisement des provinces soulevées, la mort de la plupart des chefs, avaient favorisé le commencement de l'œuvre de pacification entreprise par le général Canclaux. L'armée de Hoche prit le nom d'armée des côtes de l'Océan; ses divisions s'étendaient depuis Cherbourg jusqu'à Bordeaux. Grâce au grand nombre de troupes dont il pouvait disposer, Hoche multiplia les cantonnements et organisa des colonnes mobiles chargées de harceler et poursuivre l'ennemi. En même temps il recommandait à ses officiers les mesures d'humanité et de conciliation.

On peut dire que la pacification doit être attribuée à Hoche; mais elle se fût fait davantage attendre sans la prise et l'exécution de Charette, le dernier chef considérable qui eût gardé les armes. Avec ce héros infatigable tomba le dernier espoir de la Vendée royaliste.

De son côté, Hoche n'avait pas à jouir longtemps de sa gloire. Il avait été placé à la tête de l'armée de Sambre-et-Meuse, quand il sentit l'atteinte du mal mystérieux qui le dévora. Bientôt il succomba entre les bras de sa jeune femme et au milieu de ses compagnons désolés. L'opinion publique, d'accord avec les rapports des médecins, attribua sa mort au poison.

On ne peut que déplorer un événement qui priva la France d'un de ses plus utiles, de ses plus glorieux enfants.

Le corps de Hoche fut porté à Coblentz et inhumé à côté de celui

de Marceau. Les ennemis témoignèrent un profond respect pour ces grandes funérailles.

En consacrant les détails qui précèdent à la mémoire de Hoche, nous avons voulu symboliser le général de la République. Nous n'eussions pas dû faire moins pour Marceau, le vainqueur de Zurich, pour Kléber, cette figure de bronze, pour Desaix, qui, après tant d'exploits, vint périr à Marengo, enseveli dans la victoire à laquelle il contribua pour une si belle part. La place nous manque; mais on ne nous accusera point d'avoir passé sous silence des noms que la France répétera toujours avec orgueil.

CXXXV

CARNOT

NÉ EN 1753 — MORT EN 1823

Carnot naquit ingénieur et militaire, comme un la Fontaine naît poëte, comme un Vincent de Paul naît saint dès l'enfance, et dans sa ville natale de Nolay en Bourgogne, plus tard au collége, il surprenait ses parents et ses maîtres par sa vocation stratégique. Envoyé à Paris dans une école préparatoire au génie, il reçut les compliments de d'Alembert et de son examinateur Bezout. Admis au grade de lieutenant en second du génie, il alla à l'école de Mézières suivre les cours de Monge. Nommé lieutenant en premier, il fut détaché vers Calais. En 1782, il était capitaine et occupait activement les heures que lui laissait son service. Il faisait parvenir des Mémoires à l'Académie des sciences. Même en 1783, il remporta à l'Académie de Dijon le prix proposé sur le sujet de l'éloge de Vauban. Cette œuvre n'était pas purement scientifique : elle renfermait une appréciation hardie des idées libérales du grand patriote disgracié par Louis XIV. Peu de temps après, un Mémoire où Carnot proposait quelques innovations dans l'artillerie souleva les clameurs de la rou-

tine et anima les envieux jusqu'à faire jeter Carnot à la Bastille, par le crédit d'une lettre de cachet.

Après cette courte captivité, Carnot inventa un théorème sur la perte des forces, découverte mathématique dont le savant panégyriste de Carnot, François Arago, a fait le plus grand éloge.

L'Assemblée constituante surprit Carnot au milieu de ses recherches scientifiques. Les réformes politiques l'avaient déjà préoccupé. Il adressa à l'Assemblée plusieurs Mémoires. Mais ce fut à l'Assemblée législative qu'il commença seulement à jouer un rôle révolutionnaire. Il fut successivement appelé aux comités *diplomatique*, d'*instruction publique* et *militaire*. Il s'y fit spécialement remarquer. Réélu à la Convention, il fut immédiatement chargé de fonctions militaires. On l'envoya organiser le corps d'armée destiné à protéger la frontière des Pyrénées. Absent pendant le jugement de Louis XIV, il revint malheureusement à temps pour voter la mort du roi martyr, comme une nécessité politique. Triste excuse d'une sentence inique. On dit même qu'en donnant son vote il pleura. Peu de temps après il fut renvoyé sur le terrain des opérations militaires, cette fois à l'armée du Nord. Il eut le bonheur de n'être pas mêlé aux funestes divisions des montagnards et des girondins.

De retour à la Convention, il fit appel à la concorde et se prononça contre les violences du 31 mai et du 2 juin. En août 1793, on le nomma au comité de salut public. Sa science le rendait indispensable. Dès lors sa vie fut absorbée par le salut de la patrie envahie. Il n'eut aucune part aux querelles sanglantes des partis ni aux cruautés du régime dictatorial. Comme nos héroïques soldats, il s'isola de la Terreur et ne regarda que la France!

Dès lors nous voyons Carnot rétablir l'ordre et la régularité dans l'administration militaire, surveiller tous les plans de campagne, les diriger au besoin, et, comme disaient ses contemporains, *organiser la victoire*. Préoccupé uniquement des dangers du pays et de la gloire nationale, cet homme désintéressé, qui ne mettait jamais le pied dans un club, ne perdit de vue aucun des points menacés par un canon ennemi. Au moment où il entra au comité, l'invasion victorieuse occupait nos frontières, l'insurrection armait Lyon, livrait

Toulon aux Anglais, et dressait contre la République la menace formidable de la Vendée. Contre tant d'assaillants, des armées mal nourries et découragées. Carnot relève tout et prévoit tout. Par un plan général, pour la première fois, il relie les quatorze armées. Il découvre Hoche ; il met en lumière Jourdan et Pichegru.

Quatre mois après son entrée au comité, toutes les frontières étaient délivrées en sa présence et sous sa direction ; la victoire de Watignies avait été remportée sur l'ennemi ; Toulon était repris ; deux armées austro-prussiennes rejetées au delà du Rhin. Dans les premiers mois de 1794, la bataille de Fleurus assura la conquête de la Belgique.

Pendant cette glorieuse série de services, l'envieux Robespierre méditait la perte de Carnot et la remettait au moment où il ne serait plus utile. Carnot, de son côté, ne dissimulait pas son mépris pour Robespierre. Le 9 thermidor sauva peut-être Carnot de l'échafaud. Il ne le préserva pas de la calomnie. Quelques thermidoriens, fougueux contre le passé, les autres peut-être pour faire oublier leur propre passé, le comprirent dans les accusations qu'ils portaient contre l'ancien comité. Mais il fut soutenu par l'opinion publique contre ces attaques injustes. Cependant il donna sa démission de membre du comité de salut public. Au même moment Pichegru faisait la conquête de la Hollande sur un plan dressé par Carnot.

Quand la Convention se sépara, quatorze départements portèrent à la nouvelle assemblée celui dont le nom signifiait impartialité et désintéressement. Il siégea aux Anciens. Élu directeur, il persista dans une politique indépendante et modérée, cherchant à préserver la Constitution des atteintes portées par les royalistes, à défendre les royalistes contre l'animosité du Directoire. De nouveau il s'appliqua aux intérêts militaires de la France. Nos armées n'avaient pas gagné à sa sortie du comité. Il sut tout rétablir, et, décrétant de nouveau la victoire, pour assurer l'exécution de son décret, comme il avait discerné Hoche, il devina Bonaparte. Le jeune général, dans son immortelle campagne d'Italie, ne dédaigna pas les conseils de celui qui avait fait sa fortune. Ainsi Carnot rendait encore les plus grands services à la France quand, par sa modération, il devint suspect à

des maîtres moins cruels que Robespierre, mais aussi ombrageux. Il refusa de s'associer à toute mesure violente contre les royalistes absolus ou constitutionnels, assez nombreux dans l'Assemblée. Il fut donc compris avec son collègue Barthélemy et un certain nombre de représentants dans la liste de déportation qui suivit le coup d'État de fructidor. Sauvé par un ouvrier, il trouva le moyen de se réfugier en Suisse, où ses ennemis eurent l'indignité de réclamer son extradition.

Carnot resta dans la retraite jusqu'au 18 brumaire. Le premier consul le rappela et lui confia le ministère de la guerre. D'évidentes différences d'opinions éloignèrent Carnot du ministère. Nommé tribun, il s'opposa au Consulat à vie, et plus encore à l'établissement de l'Empire. A sa sortie du Tribunat, il rentra dans la vie privée, se dérobant aux faveurs de Napoléon et l'évitant pendant sa haute fortune. A l'heure de ses revers, il devait revenir à lui.

En 1813, quand les malheurs de nos armées firent présager une prochaine invasion, Carnot, sacrifiant ses convictions à ce qu'il appelait son devoir de citoyen et de Français, écrivit à l'Empereur pour lui demander de servir la France. Napoléon le nomma gouverneur d'Anvers. Mais une difficulté se présenta. Le gouverneur d'une place comme Anvers devait être au moins général. Or Carnot avait si peu souci de lui-même, que cet homme, qui avait été un des maîtres de la France, n'avait pas plus songé à son avancement qu'à sa fortune. Plus pauvre en 1813 qu'en 1792, il se retrouvait, comme en 1792, chef de bataillon du génie. Il fallut, pour satisfaire à la légalité militaire, faire en un jour passer Carnot par tous les grades de la hiérarchie.

On ne saurait dire avec quelle habileté, quelle sagesse, Carnot défendit Anvers. La reconnaissance encore vivace des habitants l'atteste suffisamment. De retour en France, sincèrement rallié à la Charte, désireux de voir les troubles du pays terminés par l'union de la monarchie et de la liberté, il adressa au roi Louis XVIII un Mémoire ferme et respectueux où, tout en se plaignant des prétentions excessives des émigrés, il exposait les plus saines idées sur l'application du système constitutionnel.

Le retour de l'île d'Elbe, la seconde invasion, imposèrent de nouveau à Carnot la nécessité de défendre sa patrie. Il associa encore ses efforts à ceux de Napoléon, persuadé que le sentiment de l'honneur et de l'indépendance nationale devait passer par-dessus toutes les questions de forme politique. Nommé ministre de l'intérieur, il ne négligea rien pour introduire dans le gouvernement impérial la pratique de la liberté. Après Waterloo, il tint bon et défendit l'Empereur. Il lui eût volontiers confié la dictature pour en finir avec l'invasion par une victoire qui n'était pas impossible. Membre d'un gouvernement provisoire très-partagé, il ne put prévaloir contre l'opinion de ses collègues, très-hostiles à l'Empereur. Il regretta vainement qu'on ne le laissât pas réveiller dans le centre de la France l'élan de 92. Il quitta à la fin le gouvernement provisoire et le ministère de l'intérieur, où son passage avait été marqué par l'introduction de l'enseignement mutuel dans notre pays.

Proscrit à la rentrée des Bourbons, il obtint de l'estime d'Alexandre un passe-port qui lui permit de se retirer à Varsovie, où l'estime publique entoura ses derniers jours. Sa santé s'altérait. Il se vit obligé de passer en Allemagne. Ce fut à Magdebourg que mourut cet homme austère et irréprochable, véritable républicain dans un temps où il y eut trop d'anarchistes, d'ambitieux et de traîtres, et qui a conservé maintenant encore la réputation la plus pure et la plus respectée de tous les partis !

CXXXVI

CHATEAUBRIAND

NÉ EN 1768 — MORT A PARIS LE 4 JUILLET 1848

A quelque distanc d'une maison où, quatorze ans plus tard, devait naître Lamennais, naquit à Saint-Malo, le 4 septembre 1768, François-René de Chateaubriand. Enfant négligé et triste, il vivait dans

Digitized by Google

la société de la moins âgée de ses quatre sœurs, Lucile, jeune fille à l'âme douce et mélancolique qui préférait aux fleurs les oiseaux, « parce qu'ils étaient plus près du ciel. » Ces deux enfants passaient leur temps à se promener sur les rochers, à écouter le bruit des vagues, à regarder passer les files mystérieuses de cormorans et de mouettes. La rêverie naissante emplissait déjà ces cœurs timides.

Après le collége, où il fut le condisciple de Moreau, Chateaubriand partit pour Paris en qualité de sous-lieutenant dans le régiment de Navarre. Les goûts littéraires s'éveillaient chez lui avant le talent. Il fit quelques vers pâles et fades, à la guise de Léonard. Ces essais poétiques, ces tentatives de collaboration à l'*Almanach des muses*, le mirent en relation avec de nombreux littérateurs. Il noua avec Fontanes une première et courte liaison. Il vit surtout la Harpe, Chamfort, Ginguené, Lebrun. Ces débuts littéraires ne faisaient présager qu'un rimeur de salon. Il fallait des désastres pour exciter le génie captif dans cette intelligence. Il fallait une tempête : le poëte est un oiseau d'orage!

En 1791, Chateaubriand partit pour l'Amérique. Il ne fit qu'un séjour de huit mois dans cette contrée nouvelle encore pour la poésie, et dont il devait rapporter tant de fortes impressions et de vivants souvenirs. Il écrivit alors une première relation de voyage, un journal éclatant de beautés fraîches et abruptes. C'est encore d'un élève de Rousseau, mais d'un élève qui ajoute des tons nouveaux à la palette de son maître. Voici comment il rendait la chute profonde de la nuit sur les forêts : « On dirait que des silences succèdent à des silences. » La description, cet élément nouveau de vie et de rajeunissement, avait trouvé un peintre de plus, un grand peintre qui allait nous arriver avec des paysages, non-seulement d'une couleur inconnue, mais de sujets ignorés. Comme Rousseau avait fait sa conquête de la nature alpestre, comme Bernardin nous avait initié à la végétation et au climat des îles, Chateaubriand prenait possession des vastes savanes et de l'immensité du désert.

Huit mois déjà passés, un soir le jeune voyageur trouva dans une ferme un journal anglais qui racontait la fuite de Louis XVI, son ar-

restation à Varennes, la réunion de presque tous les officiers de l'armée royale sous les drapeaux des princes. L'honneur lui dit de partir, l'honneur, ce vieux conseiller des gentilshommes que Chateaubriand ne cessa jamais d'écouter.

Il revint donc en France, se maria dans sa famille, et presque aussitôt partit pour l'armée de Condé. Il assista au siége de Thionville et faillit périr, abandonné comme malade, durant la retraite des Prussiens en 92. Réfugié à Londres, pauvre et obscur émigré, il sentit sa vocation littéraire de plus en plus persistante et impérieuse. Il se mit à écrire avec chaleur d'une plume hâtive et superbe les *Natchez*, épopée sur la vie sauvage, épopée volumineuse où plus tard il fit de larges suppressions pour mettre un peu de jour dans ce chaos. Une œuvre plus nette et plus arrêtée s'élança de cet impétueux cerveau. Ce fut l'*Essai sur les révolutions*, composé de 1794 à 1797. Cet ouvrage, écrit sous l'action de la philosophie de Rousseau, contenait bien des pensées que Chateaubriand désavoua plus tard. La mort de sa mère, en 1799, frappa un grand coup dans l'âme de Chateaubriand. Le chrétien se releva armé de sa foi et de son espérance. Chateaubriand a éternisé le témoignage de sa conversion dans une lettre admirable écrite à Fontanes : « J'ai pleuré et j'ai cru. » Telles sont les paroles qui jaillissaient alors de son cœur. Suivant l'expression de Pascal, cette lettre est d'un « homme qui s'est mis à genoux. »

De cette conversion naquit le *Génie du christianisme*. A la philosophie du dix-huitième siècle encore triomphante, maîtresse partout, à l'Institut, au Lycée, au Tribunat, Chateaubriand voulut opposer une apologie de la religion chrétienne. Cet ouvrage, commencé à Londres, fut achevé à Paris sous les yeux d'amis dévoués, critiques sûrs et excellents, tels que Fontanes, le futur grand maître de l'Université; le poëte Chênedollé, le plus fin et le plus délicat des moralistes. Les salons brillants qui se rouvraient accueillaient Chateaubriand comme celui dont on attendait le succès de demain, et qui allait être à la mode. Mais aucun salon ne posséda plus M. de Chateaubriand que celui de madame de Beaumont, dont les réunions de la rue Neuve-du-Luxembourg offraient le caractère et l'image

d'un esprit nouveau à la veille de naître, « comprenant le passé et le réconciliant avec l'avenir. »

Détaché du *Génie du christianisme*, où il figurait à titre d'exemple, le roman d'*Atala* parut en un volume. Grandes attaques de la part des philosophes et des élèves du dix-huitième siècle : grande faveur de la part du public. Que pouvaient dire les critiques? Il y avait là le charme, et, comme disait Joubert, le talisman. Dans ce langage moderne un accent antique résonnait avec grandeur. Cette prose était plus mélodieuse que de la poésie L'image y abondait, neuve, saisissante, lumineuse. Un grand écrivain de plus était né pour la France. Rousseau et Buffon avaient admirablement saisi les lignes de la nature; Chateaubriand en mêlait les nuances et les reflets. « Il rendait le sentiment de l'ineffable. » L'émotion sincère, la pénétrante tristesse du sujet, l'intérêt du récit, donnèrent encore un prix inestimable à ce véritable chef-d'œuvre. Il y avait déjà un écho pour les regrets, les inquiétudes, les rêves d'une génération attristée, et quand Chateaubriand disait : « Homme, tu n'existes que pour le malheur, tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton âme et l'éternelle mélancolie de ta pensée, » bien des cœurs le comprenaient avec sympathie et reconnaissance.

Beaucoup de détails de style paraissaient bizarres aux fidèles de la presse voltairienne. Mais le public s'y attachait avec curiosité et y trouvait un attrait inaccoutumé. Joubert écrivait avec raison à son ami : « L'essentiel est d'être naturel pour soi : on le paraît bientôt aux autres. Que chacun garde avec soin les singularités qui lui sont propres s'il en a de telles. »

Le déchaînement de la critique, toujours hostile aux novateurs, redoubla à l'apparition de l'ouvrage attendu avec impatience et anxiété, de la fameuse apologie qui devait paraître sous le titre de *Génie du christianisme*. Cette publication coïncida avec le traité d'Amiens et le rétablissement du culte. C'était un moment de paix, d'espérance et de réconciliation. Jamais heure ne fut plus favorable à un livre qui répondait à un élan de l'opinion publique. Le premier consul fut ravi d'un ouvrage qui s'accordait si bien avec ses projets de restauration sociale et religieuse.

L'ouvrage était aussi d'un genre nouveau. Ce n'était pas une réfutation théologique de toutes les doctrines antichrétiennes. L'auteur s'attachait à faire ressortir les grandeurs morales et les beautés poétiques d'une religion que ses adversaires accusaient de rétrécir l'âme et d'abaisser l'esprit. Il appela au secours de la foi tous les « enchantements de l'imagination et tous les intérêts du cœur. » Il fit des *beaux-arts* les auxiliaires naturels du christianisme, et réclama justement pour notre religion la gloire d'avoir suscité d'admirables poëtes, une incomparable école de peinture, et d'avoir fait naître cet art dont l'antiquité ignorait les mystérieuses profondeurs, l'infini de la musique.

Trop d'ornements, trop de grâces factices, voilà ce que l'on est en droit de reprocher à un ouvrage où l'on pourrait exiger plus de sérieux et de solidité. C'est un riche tableau dont les couleurs sont encore saillantes quoiqu'un peu fanées, mais dont la toile craque et se fend par maint endroit. Ce qui est le plus durable dans le *Génie du christianisme*, ce sont les descriptions de la nature, ce sont aussi les pages de critique littéraire où tant d'aperçus nouveaux et vraiment trouvés se sont produits pour la première fois. Jamais moderne n'avait eu le sens plus juste de l'art virgilien, l'intelligence plus nette des beautés homériques. On trouve aussi dans cet ouvrage le goût du moyen âge, le sentiment de l'architecture gothique, le génie de l'histoire nationale, tout ce qui s'est propagé depuis, mais qui n'existait alors que dans l'intuition d'un écrivain tel que Chateaubriand.

Dans le *Génie du christianisme*, à sa première édition, se trouvait aussi compris le petit roman de *René*, ce chef-d'œuvre et cette œuvre de prédilection de Chateaubriand, car il croyait s'être peint dans René. René était mieux que le portrait d'un homme. C'était un type, le type des générations qui se sont succédé de 1800 à 1830, générations tristes et inquiètes, mécontentes du présent, pieuses et dolentes à l'endroit du passé, pleines de vagues et enthousiastes aspirations vers l'avenir.

Le succès du *Génie du christianisme* attira sur l'auteur la faveur du premier consul. Il fut nommé secrétaire d'ambassade à Rome

Digitized by Google

auprès du cardinal Fesch. Ses relations avec l'ambassadeur furent difficiles et compliquées. La mésintelligence devait être prompte. Il revint à Paris, emportant de Rome des souvenirs très-profonds, qui se traduisirent, dans différents ouvrages, par les pages les plus belles peut-être qu'il ait écrites. Cette ville des tombeaux trouva dans Châteaubriand, à toutes les époques, l'interprète le plus fidèle de sa beauté de morte et de sa splendeur calme. De retour, le jeune diplomate fut nommé ministre dans le Valais. Mais à ce moment éclata la fatale affaire du duc d'Enghien. Chateaubriand envoya sa démission.

Pendant les dernières années de l'Empire, il publia son épopée des *Natchez*, déjà réduite, et qui nous produit encore l'effet d'une œuvre confuse et par trop touffue. Il exécuta un poëme en prose moins long et plus harmonieux, les *Martyrs*, où l'intérêt réside dans un perpétuel rapprochement entre les grandeurs poétiques du christianisme naissant et les fictions gracieuses du paganisme à la veille de sa chute. Des longueurs, de la monotonie, l'affectation du grandiose, nous empêchent de sentir dans ce poëme toutes les beautés de détail qui y sont éparses.

Peu de temps après les *Martyrs*, parut l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, qui se terminait comme le poëme par des adieux à la muse. Chateaubriand ne rentra sur la scène que trois ans plus tard par la politique et en 1814[1]. Le retour des Bourbons ramena Chateaubriand sur le premier plan. Le grand écrivain allait devenir un homme d'État.

Appelé à la Chambre des pairs, il servit d'abord les Bourbons avec la violence passionnée d'un ancien adversaire de l'Empire. Sa brochure de *Bonaparte et les Bourbons* fut un puissant véhicule pour les idées du parti royal. C'était la formule superbe de tous les regrets et de tous les ressentiments. L'effet de cette œuvre fut immense. Elle rallia tous ceux qui, depuis 1794, renfermaient dans leur cœur le désir d'une restauration. Trop de colère, une exagération évidente, font tort à cet écrit pour ceux qui maintenant le lisent de sang-froid. La modération manquait à Chateaubriand comme homme politique.

[1] Un petit roman composé à la même époque, le *Dernier des Abencerrages*, ne parut que quinze ans plus tard.

Il se rangea d'abord dans le parti des royalistes exaltés, des *ultra*, décidés à ne faire aucune concession aux exigences de l'esprit moderne et à ces nécessités sorties de la Révolution française, qui rendaient impossible le rétablissement de l'ancien régime. Tel fut le rôle de Chateaubriand, de 1814 à 1824. Les *Réflexions politiques*, publiées en 1814, la *Monarchie selon la Charte*, étaient le manifeste des *ultra*. Après la mort du duc de Berry, Chateaubriand improvisa un opuscule où il se laissait aller à dire du duc Decazes, premier ministre de Louis XVIII : « Le pied lui a glissé dans le sang. » De telles phrases sont éternellement regrettables. En 1823, Chateaubriand arriva au ministère. Il contribua à décider la guerre d'Espagne. Ses dissentiments avec M. de Villèle le firent tomber du pouvoir. Subitement converti à l'amour des institutions constitutionnelles, Chateaubriand se jeta dans l'opposition avec une véhémence qui ne convenait pas à un royaliste aussi déclaré. Il enrégimenta les opposants et les groupa autour de l'éclatant drapeau qu'il agitait dans le *Journal des Débats*. Tout le jeune parti libéral s'enrôla autour de Chateaubriand, dont les attaques persistantes firent bien du mal à la monarchie. Il dépassa le but qu'il se proposait, emporté par l'imagination irritable d'un poëte qui se croyait peut-être à tort les qualités d'un homme d'État. Pendant le court ministère Martignac, Chateaubriand fut envoyé comme ambassadeur à Rome. Il en revint pour se rejeter dans l'opposition. La chute du trône de Charles X, en 1830, le surprit peut-être; cette catastrophe renversait ses espérances, ses ambitieux projets et ses convictions aussi. Il protesta à la Chambre des pairs contre l'élection de Louis-Philippe, et se retira dans la vie privée. Il publia de loin en loin quelques ouvrages, les *Études historiques*, où, dans un amas confus de documents, brillent des éclairs de génie; la traduction du *Paradis perdu;* un *Essai sur la littérature anglaise*, un récit du *Congrès de Vérone*, où il avait pris part sous la Restauration, et enfin la *Vie de Rancé*. Ces derniers ouvrages étaient bien indignes de ses glorieux commencements. Cependant il préparait les *Mémoires d'Outre-Tombe*, publiés après sa mort, œuvre grande et vaste, mélangée de beautés réelles et de défauts incontestables, empreinte d'une *manière* nouvelle, éclatante

Digitized by Google

d'originalité, mais, de tous côtés, donnant prise à la critique, en fait de sentiment moral comme en fait de goût littéraire.

Chateaubriand vivait au milieu d'un cercle choisi d'amis qui s'ouvrait à une élite plus nombreuse d'admirateurs. Les hommages ne lui manquaient pas. Les amitiés fidèles ne l'abandonnèrent point. Madame Récamier, Ballanche, fûrent, pour ce vieillard si désenchanté, les consolateurs parfaits et suprêmes. Quelle cour autour de lui, dans ces réunions de l'Abbaye-aux-Bois, où Chateaubriand régnait comme un souverain et recevait l'encens comme une idole! A ces applaudissements doux et discrets, aux applaudissements du dehors, Chateaubriand ne répondait souvent que par la froideur. Il désavouait l'école moderne, qui l'avait acclamé comme son fondateur. Une grande jalousie contre M. de Lamartine et M. Victor Hugo perçait dans ses paroles et jusque dans son silence. En général, Chateaubriand *posait* en public : il ne se livra et ne s'abandonna qu'en particulier, avec un très-petit nombre d'amis. Huit à dix personnes tout au plus connurent le vrai Chateaubriand.

Mais le Chateaubriand que le public connaît, l'auteur de *René* et d'*Atala*, malgré ses défauts qui tiennent à son temps, aux inégalités de son goût, à des restes d'apprêt classique, demeure pour la postérité un écrivain supérieur, et le véritable initiateur de la littérature moderne, celui qui, par la puissante et décisive influence de ses chefs-d'œuvre, a plus que tout autre suscité et fécondé tous ces genres où l'innovation a été nécessaire et durable, le roman, l'histoire et le poëme lyrique. Chateaubriand a parlé quelque part des génies mères. Sans le vouloir il donnait la définition de son propre génie!

CXXXVII

ANDRÉ CHENIER

NÉ EN 1762 — MORT EN 1794

O mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
    Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des ombrages verts,
Les amours des baisers, les muses des concerts:
    Je ne veux pas mourir encore!

Tel était le cri que jetait dans sa prison ce jeune et sublime poëte qui sembla mourir tout entier : car la gloire ne sortit de sa tombe qu'au bout de vingt-six ans. André Chénier se releva tout à coup vivant et comme transfiguré : sans doute il emporta dans son supplice bien des strophes sublimes qui se fussent exhalées de ses lèvres glacées par le contact de la mort violente, mais déjà il avait assez chanté pour se faire une seconde vie plus durable que la première.

Ce beau génie, qui eut tant de rapports avec l'antiquité, touchait en effet à la Grèce par sa naissance. Son père, consul général de France dans le Levant, avait épousé une Grecque aussi remarquable par son esprit que par sa beauté. André de Chénier naquit à Constantinople. Il était encore fort jeune lorsqu'il fut envoyé à Carcassonne chez une sœur de son père. Dans cette ville pittoresque et qui, du haut de ses remparts si merveilleusement conservés, domine les riantes et fertiles plaines du Languedoc, André mena quelques bonnes années d'insouciance et de paresse. Puis il lui fallut aller à Paris et entrer au collége de Navarre. Son goût pour la poésie naquit en même temps qu'il faisait ses études. Dès sa seizième année, il traduisait en vers une ode de Sapho.

Du collége il passa, comme sous-lieutenant, au régiment d'Angoumois. Mais la vie de garnison n'était pas ce qui convenait à cette imagination ardente et fière : l'épée fut mise au clou. André revint

Digitized by Google

au bout de six mois; il se lia avec les littérateurs et les artistes les plus distingués, entre autres avec le poëte Roucher, qui fut son compagnon de mort.

Cependant la modicité de sa fortune le contraignit à adopter une carrière. Il suivit en Angleterre M. de la Luzerne, ambassadeur de France : condamné à vivre trois ans à Londres, il y puisa tout l'ennui des brouillards, et la morgue des habitants n'était pas de nature à le raccommoder avec le climat.

Il revint à Paris en 1790. Combien cette ville était changée! L'autorité avait passé des mains du roi à celles du peuple; on reconstruisait l'édifice social tout entier sur les ruines de la Bastille. On n'en était pas encore au cauchemar du terrorisme; il y avait dans l'air mille souffles généreux de progrès et de liberté.

Il n'est pas étonnant que l'enthousiasme se soit emparé d'André Chénier; il voyait, pensait, agissait en poëte. Il aimait la liberté, mais il ne la séparait point de la royauté, pour laquelle il professait un profond respect.

Ses débuts dans la poésie politique ne furent pas heureux. Son ode au peintre David, sur le *Jeu de paume*, est d'une forme lourde et pénible. Cette ode n'eut que le mérite de dessiner l'opinion d'André Chénier. Le jeune poëte avait porté aux feuillants son antipathie contre les jacobins : ceux-ci n'eurent pas d'adversaire plus intrépide ni plus désintéressé. André devait tout sacrifier dans cette lutte, son repos, ses amitiés, sa vie, et jusqu'à la tendresse de son frère Marie-Joseph, qui se jeta dans le camp opposé. Il ne se dissimulait pas la grandeur et les périls de la crise. « La révolution qui s'achève parmi nous, écrivait-il, est, pour ainsi dire, grosse des destinées du monde. Les nations qui nous environnent ont l'œil fixé sur nous et attendent l'événement de nos combats intérieurs avec une impatience intéressée et une curieuse inquiétude; et l'on peut dire que la race humaine est maintenant occupée à faire sur nos têtes une étrange expérience. »

Divers écrits très-incisifs sortirent de sa plume et le signalèrent à l'attention des électeurs du département de la Seine. Sa candidature ayant échoué, il se rejeta dans le journalisme pour y chercher sa

part d'action et d'influence. Il conseilla à la nouvelle Assemblée de ne tenir compte ni des discours ni des félicitations des clubs, d'être impassible devant les uns et indifférente pour les autres. Il gourmanda la *peur* qui s'était emparée des meilleurs citoyens. Il écrivit avec une audace inouïe dans le *Journal de Paris* contre « les brigands à piques, » contre « cet abominable amas de brouillons qui vivent de la liberté comme les chenilles vivent des arbres fruitiers qu'elles tuent. »

Pétion, Robespierre, Collot-d'Herbois, passèrent sous la lanière de sa sanglante satire.

Un concert de haines et de vociférations répondit à cetté courageuse franchise. Les clubs vomirent toutes leurs menaces. On poussa Marie-Joseph à se porter contre son frère le défenseur des jacobins.

La journée du 10 août mit fin à cette triste polémique. Les « brigands à piques » trouvèrent le meilleur moyen d'imposer silence au *Journal de Paris :* ce fut d'aller briser ses presses.

Toutefois l'oppression qui pesait sur les amis de la vraie liberté n'empêcha pas André Chénier de lancer contre Brissot des accents d'une virulence terrible. Cet écrit est plein de tristes pressentiments ; Chénier n'y cache pas qu'il s'attend au succès des gens qui ne raisonnent que par l'assassinat. Mais « il mourra content de n'avoir plus sous les yeux l'avilissement d'une grande nation réduite par ses fautes à choisir entre Coblentz et les jacobins, entre les Autrichiens et Brissot. »

Après la mort du roi, qu'il avait offert de défendre sans l'avoir connu autrement que par son infortune, André Chénier se retira à Rouen, puis à Versailles. Dans sa retraite, il mûrit son talent poétique, il fixa sa forme, il devint maître de la langue en s'appliquant à imiter les anciens, en prenant corps à corps Homère, Virgile, Théocrite. Que ne serait pas devenu l'auteur de la *Jeune Captive*, si le temps ne lui avait manqué?...

Son arrestation fut l'œuvre d'une inconcevable fatalité. Le 17 nivôse an II (6 janvier 1794), il apprend que M. de Pastoret, l'un de ses meilleurs amis, vient d'être arrêté. Il court à Passy porter des

Digitized by Google

consolations à la famille du prévenu. En ce moment même on venait arrêter madame de Pastoret; et, quoiqu'il n'y eût pas de mandat lancé contre André Chénier, on l'emmena sans plus de façon. Il fut écroué à Saint-Lazare, après avoir été refusé à la geôle du Luxembourg.

Pendant six mois on l'oublia. Sans doute Collot-d'Herbois ignorait qu'il eût été incarcéré. Par malheur, M. Louis de Chénier, le père du poëte, ne put maîtriser ses craintes et son impatience. N'écoutant pas le sage conseil de Marie-Joseph, qui lui recommandait le silence et l'inertie, il remit au comité de sûreté générale une note où il sollicitait l'élargissement de son fils. Cette note causa la perte d'André.

« Votre fils sortira dans huit jours, » dit-on à M. Louis de Chénier. Le pauvre père alla tout joyeux conter ses espérances à ses amis.

André ne devait sortir que pour aller à l'échafaud. Déclaré *ennemi du peuple*, chargé du délit assez étrange d'avoir *conspiré* pour s'évader, il ne daigna point se défendre. A quoi bon, en effet, quand on est condamné d'avance?

L'exécution eut lieu le même jour, 7 thermidor, c'est-à-dire quarante-huit heures avant la chute de Robespierre!

La victime venait de monter sur la charrette où trente-sept personnes devaient être entassées avec elle, quand la porte d'un cachot s'ouvrit et laissa passer un homme d'une figure grave et noble.

C'était Roucher, l'auteur des *Mois*, celui qui avait écrit au bas de son portrait, fait *in extremis*, ces vers si touchants, adieu adressé à sa famille :

> Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
> Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage :
> Quand un savant crayon dessinait cette image,
> J'attendais l'échafaud, et je pensais à vous.

« — Vous! s'écria Chénier, le plus irréprochable de nos citoyens! un père, un époux adoré! c'est vous qu'on sacrifie!

« — Vous! répliquait Roucher, vous, vertueux jeune homme! on vous mène à la mort, brillant de génie et d'espérance!

« — Je n'ai rien fait pour la postérité, » répondit Chénier.

« Puis, en se frappant le front, il ajouta : « *Pourtant, j'avais quelque chose là !* »

« ... Cependant le char s'avançait, et à travers les flots de ce peuple, que son malheur rendait farouche, leurs yeux rencontrèrent ceux d'un ami, qui accompagna toute leur marche funèbre, comme pour leur rendre un dernier devoir, et qui raconta souvent au malheureux père, qui ne survécut que dix mois à la perte de son fils, les tristes détails de leur fin.

« Ils parlèrent de poésie à leur dernier moment : pour eux, après l'amitié, c'était la plus belle chose de la terre. Racine fut l'objet de leur entretien et de leur dernière admiration. Ils voulurent réciter ses vers, comme pour étouffer les clameurs de cette foule qui insultait à leur courage et à leur innocence... C'était la première scène d'*Andromaque*.

« Ainsi, tour à tour, ils récitèrent le dialogue qui expose cette noble tragédie. Chénier, que cette idée avait frappé le premier, commença; et peut-être un dernier sourire effleura ses lèvres lorsqu'il prononça ces beaux vers :

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle;
Et déjà son courroux semble s'être adouci,
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici [1]. »

Pauvre Chénier! il resta Grec jusqu'à la fin. Nous nous demandons s'il n'eût pas éprouvé une consolation et une force au-dessus du stoïcisme, en allant à l'échafaud avec la foi chrétienne dans le cœur et un crucifix devant les yeux!

[1] Cette citation est empruntée à Henri de Latouche, le poëte que nous devons bénir éternellement; car c'est lui qui, avec un soin pieux, a recherché, réuni et mis au jour les œuvres d'André Chénier.

Digitized by Google

CXXXVIII

PRUDHON

NÉ EN 1759 — MORT EN 1823

Le grand et malheureux artiste qui a légué ce glorieux nom à la France est un exemple de plus de la fausseté du paradoxe qui veut que le génie finisse invariablement par triompher. Prudhon se trouva, par ses qualités particulières, par le naturel de ses compositions, par sa grâce élégante, en opposition involontaire avec l'école de David : ce fut sa perte. Il ne voulut pas s'assujettir aux contours roides, à un faux archaïsme substitué à l'antique ; il resta pittoresque, et il fut proscrit.

Nul homme n'a été plus méconnu, plus dédaigné de son vivant et n'a tiré par sa mort une plus éclatante revanche des mépris de ses contemporains.

Fils d'un maître maçon de Cluny, il reçut de la charité des moines de l'abbaye une instruction qui, si elle ne fut pas complète, servit du moins à élever son âme et à la mettre sur la voie des idées qu'il développa plus tard. La vue de quelque tableau médiocre suffit pour éveiller sa vocation ; dès l'âge de quatorze ans, il était possédé d'un tel besoin de peindre, qu'il se fabriquait des pinceaux et des couleurs. Instruit de ces rares dispositions, l'évêque de Mâcon envoya le jeune homme à l'école de Dijon, qui alors était florissante.

Les états de Bourgogne avaient fondé un prix triennal de peinture qui consistait dans l'envoi à Rome avec une pension. Prudhon concourut, et l'on rapporte à ce sujet une anecdote qui honore son cœur. Comme il était en loge, il entendit à travers une cloison un de ses concurrents qui se lamentait, craignant de n'avoir pas achevé son tableau à temps. Il réussit à communiquer avec lui, travailla à sa toile, et fit si bien, que le prix fut adjugé au c ncurrent. Mais ce dernier eut la loyauté de réclamer contre un honneur immérité, et de faire restituer le prix à son généreux rival.

Prudhon, qui, à Rome, s'était lié avec Canova, ne jouit pas longtemps de l'utile séjour de la ville éternelle. Des embarras d'argent l'en chassèrent. Il s'imagina que Paris lui offrirait plus de ressources; mais il ne s'était pas suffisamment rendu compte de l'affreuse position où il se plongeait, quand, à dix-neuf ans, il s'était marié à une femme vulgaire, indigne de lui, et qui devait empoisonner sa vie entière par les plus odieuses tracasseries.

C'est à cette union déplorable qu'il faut attribuer la plupart des chagrins de Prudhon, sa pauvreté, l'obscurité même où il languit si longtemps; car, obligé de faire exister sa famille, il dut se multiplier dans une foule de besognes rebutantes, et Dieu sait tout ce qu'il composa de vignettes pour les confiseurs et les bijoutiers.

En 1794, il eut la bonne fortune de se lier avec M. Frochot, depuis préfet de la Seine, qui lui accorda une protection constante.

La première fois qu'il sortit de son obscurité, ce fut avec un grand dessin qui représentait la *Vérité descendant des cieux et conduite par la Sagesse*. Il se révélait comme un maître, prenait place parmi les peintres d'histoire, et obtenait un logement et un atelier au Louvre. C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter contre lui des jalousies implacables. Au reste, il est aisé de comprendre combien les encouragements devaient manquer à Prudhon, au milieu de l'engouement fanatique dont David ne cessait d'être l'objet. N'être pas de l'école de David, c'était être relégué parmi les médiocrités.

Oublié du monde, tourmenté dans son intérieur, Prudhon était arrivé presque au déclin de l'âge sans avoir donné la mesure exacte de son talent, lorsqu'il céda aux conseils de ses amis, et se sépara judiciairement de sa femme, en s'engageant à lui payer une pension. Il respira, il devint lui-même. Soutenu par le dévouement de sa meilleure élève, mademoiselle Meyer, il entreprit le plafond de *Diane implorant Jupiter*, qui décore l'une des salles du Musée des antiques. C'est un de ses plus beaux ouvrages, comme un des mieux conservés.

Peut-être Prudhon, qui, par suite des cruelles nécessités de sa vie, ne put produire qu'un nombre restreint de peintures, ne s'est-il jamais montré plus abondant, plus original, plus varié, que dans ses

Digitized by Google

dessins sur papier bleu, aux deux crayons. Ces dessins ont enrichi les collections.

En 1808, parut le tableau de la *Justice et la Vengeance divine poursuivant le Crime*. Ce fut une révélation pour le public, un coup terrible pour les artistes en possession de la vogue. Napoléon, qui savait se mettre au-dessus des cabales, décora lui-même le peintre, qui, ce jour-là, prenait enfin sa place. Et cependant l'esprit de coterie continua de persécuter Prudhon; le public, qui se défiait de son propre suffrage, resta réservé vis-à-vis de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, comme il devait l'être plus tard à l'égard de Géricault.

La Restauration ne fut pas prodigue d'encouragements pour Prudhon, peut-être parce qu'il avait fait son admirable portrait de Joséphine, et eu l'honneur de donner des leçons de peinture à l'impératrice Marie-Louise. L'Institut ne lui ouvrit que très-tardivement ses portes.

Une grande douleur accabla la vieillesse de Prudhon : l'Antigone qui l'avait soutenu, mademoiselle Meyer, s'en alla brusquement de ce monde...

Avec cette amie sincère, Prudhon perdit cette force de la vieillesse qui était venue le ranimer; on pourrait dire ce soleil d'hiver qui lui avait donné quelques derniers rayons. Un de ses élèves, M. de Boisfremont, le recueillit dans sa maison : c'est là que Prudhon peignit son *Christ* et l'*Ame quittant la terre*. Le 16 février 1823, il s'éteignit en prononçant ces paroles touchantes : « Mon Dieu, je te remercie; la main d'un ami fidèle me ferme les yeux! »

CXXXIX

CUVIER

NÉ EN 1769 — MORT EN 1832

Dans la même année qui vit naître Humboldt, Wellington, Canning, Walter Scott et Napoléon, le plus grand de tous, dans cette année mémorable Georges Cuvier reçut le jour à Montbelliard, alors chef-lieu d'une principauté appartenant aux ducs de Wurtemberg.

Issu d'une famille protestante et pauvre, il fut élevé à l'Académie de Stuttgard, espèce d'école polytechnique où l'on donnait une instruction à la fois normale et militaire. Il en sortit capable de briller dans toutes les carrières, d'endosser l'uniforme d'officier ou la robe de professeur, d'être avocat ou médecin, ou même de mener la vie séduisante de l'artiste, grâce à la facilité de son crayon. Mais, contrairement à tous les hommes qui se sentent du mérite, il ne formait pas de rêves ambitieux : il commença donc par remplir les fonctions de précepteur auprès d'un jeune gentilhomme protestant d'une famille de Normandie[1]. C'est là, dans cette studieuse retraite, au bord de la mer, loin du séjour enivrant des villes et des orages politiques de cette époque, qu'il trouva un air fortifiant pour sa frêle santé. En outre, cette existence était favorable à ses études de naturaliste. Ajoutons que les relations de voisinage lui créèrent des amis savants et recommandables qui conçurent une haute opinion du jeune professeur, devinèrent son génie et l'engagèrent fortement à aller à Paris pour partager leurs travaux.

Dans la capitale, un homme tel que Georges Cuvier devait facilement se faire une position et donner l'essor à ses talents. Lui qui avait tout appris sans maître et sans livres, au contact de tant d'intelligences éclairées, dans la société de l'abbé Tessin, de Jussieu, de Parmentier, de Millin et d'Étienne Geoffroy, il vit ses doutes se dis-

[1] M. d'Héricy.

siper, il arrêta le plan de ses travaux, et enfin, comme a dit un homme d'esprit en parlant des débuts de Cuvier, « il devint à l'instant l'égal de ses maîtres et le maître de ses égaux. » A force de discrétion et de modestie, il sut se faire pardonner sa supériorité. On l'admira sans jalousie, on l'applaudit sans réserve.

Bientôt, grâce à ses protecteurs, il fut nommé membre de la commission des arts, professeur à l'école centrale du Panthéon, et adjoint pour le cours d'anatomie comparée au Muséum d'histoire naturelle. Sa première leçon, au Jardin des Plantes, fut un véritable triomphe.

C'est alors que, rassemblant ses feuilles volantes, ses esquisses composées dans la retraite, filons précieux d'où sortirent tant d'œuvres importantes, il publia quelques essais qui parurent neufs et furent extrêmement goûtés : son Mémoire sur le *larynx inférieur* des oiseaux, des considérations sur une *nouvelle classification* des animaux, où se trouve l'ébauche de cette belle loi de subordination de coexistence, principe essentiel de ses découvertes.

Quelques ossements fossiles qu'il dut comparer à des os récemment dénudés donnèrent tout à coup à ses études une tendance précise vers un but déterminé. Il alla chercher lui-même dans les mansardes du Muséum les vieux squelettes autrefois réunis par Daubenton, et que Buffon avait fait entasser comme des fagots. Il invita, par un programme qui fit sensation en Europe, les savants de tous les pays à lui envoyer les documents qu'ils pourraient se procurer pour venir en aide à ses idées sur les races détruites par un de ces cataclysmes dont la surface de la terre porte des traces éternelles. Cet appel, qui profitait à ses lumières comme à sa renommée, fut entendu de toutes les parties du globe, et eut pour résultat d'enrichir son musée d'ostéologie, qui est devenu si utile à la science paléontologique. Il put réunir dans sa collection incomparable cent soixante-dix espèces d'animaux ressuscités à force de patience et de sagacité, espèces si différentes des genres connus et qu'aucun naturaliste n'avait décrites avant lui. Après avoir éclairé l'histoire des fossiles, Cuvier s'occupa de géologie, science fort conjecturale à cette époque. Il publia, en collaboration de son ami Brongniard, son important

ouvrage sur les *Terrains des environs de Paris*. Nous n'entreprendrons pas de donner un aperçu de ses idées sur le globe terrestre et ses transformations successives. Nous dirons seulement qu'il respecta toujours les traditions sacrées, les croyances bibliques, et que, le regard levé vers le ciel, il s'inclinait en reconnaissant la vanité de tous les systèmes.

Cependant il ne faudrait pas croire que la vie de Cuvier fut totalement consacrée à la science. Sa rare capacité et ses aptitudes presque universelles en firent aussi un homme politique et un bon administrateur. Napoléon, à son retour d'Égypte, lorsqu'il avait encore le temps d'avoir des loisirs littéraires, fit partie de l'Institut à côté de Cuvier, qui était alors secrétaire de ce corps savant. Le jeune général put alors juger des talents administratifs de son collègue. Devenu premier consul, il se souvint de Cuvier. Il le nomma successivement inspecteur général de l'Université, chevalier de l'Empire, maître des requêtes, et le chargea de former les académies de l'Italie et de la Hollande. On dit même qu'il avait le dessein de lui confier l'éducation du roi de Rome. Mais l'heure des revers avait sonné; et telle était alors l'extrême disette d'hommes de mérite, ailleurs qu'à l'armée, que, par ordre de l'Empereur, l'illustre anatomiste quitta ses scalpels et ses crayons, pour organiser la défense des frontières menacées.

Louis XVIII reconnut la gloire de Cuvier en l'élevant à de nouvelles dignités. Il le fit conseiller d'État, grand maître des cultes dissidents, commissaire du roi près les Chambres, grand officier de la Légion d'honneur, baron, et enfin pair de France. Mais Cuvier, généreux et désintéressé, n'aurait su comment fonder son majorat si le roi ne lui en eût fait don. Partout Cuvier fut supérieur à ses collègues et à ses devoirs. Oracle des académies, prince des savants, il fut surtout orateur. On l'écoutait avec bonheur, tant sa parole était harmonieuse et attachante. Il n'exista jamais d'homme plus accessible et plus serviable; jamais non plus existence ne fut mieux ordonnée pour exclure l'oisiveté et l'ennui. Cuvier se délassait de ses études en en diversifiant le sujet. Il passait de la dissection à la législation et à l'histoire, de la zoologie au dessin et à la géographie ou

au blason, car toutes ces connaissances lui étaient également familières. Si la gloire pouvait tenir lieu de bonheur, il n'eût eu rien à envier : mais l iéprouva des chagrins de famille. La science et l'étude vinrent encore alléger ses douleurs. Le jour même de la mort d'un de ses fils, il composa une page admirable sur les secours que l'histoire naturelle prête aux malheureux.

Le plus grand de tous les mérites du baron Cuvier fut son caractère plein de noblesse.

Le 8 mai 1832, il rouvrit un cours au collége de France. Après sa première leçon, il fut frappé d'une paralysie qui l'enleva en cinq jours. Dans cette dernière séance, devant un auditoire enthousiaste, il avait peint avec calme et grandeur les beautés de la création, et élevé ses regards vers le Créateur. Quand, de cette puissance infinie, il vint à envisager sa propre faiblesse, sa fragilité, sa voix prit tout à coup une expression de tristesse, comme s'il pressentait le terme prochain de sa course. Dans ses derniers moments, il montra une sérénité et un courage dignes de toute sa vie. On lui exprimait l'intérêt général dont il était l'objet : « J'aime à le croire, dit-il ; il y a longtemps que je travaille à m'en rendre digne. »

Il n'était âgé que de soixante-trois ans. On dit que le crâne de cet homme d'un génie si universel avait des dimensions extraordinaires.

« Pour résumer ses ouvrages, a dit un écrivain, il faudrait passer en revue l'univers et les sciences qui en exposent les merveilles. »

CXI.

JACQUART

NÉ EN 1752 — MORT EN 1834

L'histoire de Jacquart offre une analogie frappante avec celle de Bernard Palissy. On y admire la même constance dans les efforts,

la même patience contre l'injustice. Et encore faut-il convenir que, malgré la beauté des travaux de Palissy, les recherches de Jacquart furent incomparablement plus utiles à l'humanité. On se sent pris d'une vénération profonde pour le nom et le souvenir de cet homme de génie qui usa du don inné de la mécanique pour le bien, pour le salut de ses semblables. Tout ce que n'eussent pu faire ni l'hygiène, ni la médecine, ni les progrès des temps, il l'a opéré avec un *métier*. Il a été le bienfaiteur, — c'est peu dire, le sauveur de cette classe des *canuts* de Lyon qui croupissait dans la misère, la souffrance, la difformité, et qui ne connaissait pas la vieillesse. Il a même enrichi sa ville natale, où, grâce à sa découverte, l'industrie a triplé son essor. Et ce qui rend encore plus respectable et plus glorieuse l'auréole dont sa mémoire est entourée, c'est qu'il a souffert la persécution.

Le père de Charles-Marie Jacquart était lui-même du nombre des *canuts;* seulement, il était des privilégiés : car il possédait un atelier de tissage; sa mère, Antoinette Rives, était *liseuse de dessins*. Ni l'un ni l'autre ne songeaient que leur fils pût exercer un autre état que le leur, et surtout recevoir la moindre instruction. Vainement Jacquart implorait-il ce bienfait : ses parents restèrent sourds à ses prières. En attendant qu'il fût en âge d'apprendre à tisser, on le laissait libre, et déjà il montrait son étonnante aptitude en construisant de petites maisons avec leur mobilier complet.

Un instant, Jacquart travailla chez un relieur; mais déjà sa pensée lui avait révélé la possibilité de simplifier ces machines, si compliquées, qu'un ou deux ouvriers servants étaient nécessaires pour mettre les cordes et les pédales du métier en mouvement, sans compter l'ouvrier chargé du tissage, lequel se trouvait sur un escabeau élevé, et devait constamment lancer ses jambes à droite et à gauche pour donner aux fils de la chaîne les diverses positions qu'exigeait le brochage ou le façonnage d'une étoffe. Jacquart se promit de modifier cette industrie, qui tuait ses enfants.

Orphelin à l'âge de vingt ans, il se maria et fut bientôt réduit, pour subsister, à accepter un chétif emploi dans une carrière à plâtre du Bugey. Sa femme, pendant leur séparation forcée, dirigea une petite fabrique de chapeaux de paille.

Digitized by Google

La Révolution arriva : Jacquart en avait embrassé les principes avec ardeur. Mais il fut des premiers à concourir à la défense de Lyon quand cette ville eut arboré l'étendard de la résistance. Après la mitraille, l'échafaud. Jacquart dut se cacher pour se soustraire à la proscription. Mais il avait dans l'armée républicaine un fils qui le sauva de ce danger. Le pieux jeune homme couvrit son père d'une cocarde tricolore, lui mit un fusil à la main, le coucha sur les contrôles d'un bataillon, et ils marchèrent ensemble vers la frontière. A quelque temps de là, ce digne fils expirait, frappé d'une balle sous les yeux de celui qu'il avait arraché à la justice de Couthon. Jacquart ne songea plus qu'à revenir dans sa ville natale : il avait besoin de revoir sa pauvre femme, de pleurer avec elle... Mais, hélas ! existait-elle encore ?

Il arrive, palpitant d'émotion, dans cette ville toute noire de l'incendie. Il se traîne vers la rue qu'habitait autrefois sa femme... A la place de la maison est un monceau de débris... A qui demander un renseignement ? La plupart de ses amis sont morts ou en fuite. Il serait dangereux de parler, dangereux même de laisser paraître des larmes.

Enfin, à force de recherches, Jacquart retrouva sa pauvre femme et une servante dévouée dans un misérable grenier où elles tressaient toujours des chapeaux de paille. Il les aida dans ce trava mais, tandis qu'il occupait ses doigts à une besogne si humble, son génie inventeur s'étendait par la méditation ; sa création fermentait dans son cerveau.

Quelques hommes généreux se cotisèrent. Jacquart put construire sa machine et la présenter à l'Exposition de l'industrie qui eut lieu en septembre 1801. Le jury d'alors, avec ce beau discernement qu'ont eu presque toujours les jurys, lui octroya une médaille de bronze, la plus modeste récompense.

L'année suivante, le premier consul vint à Lyon pour présider la *Consulta* cisalpine. Cet événement attira dans la ville une foule de savants et d'artistes étrangers qui allèrent voir Jacquart, et lui donnèrent d'unanimes témoignages d'estime. Sans doute l'autorité municipale eut connaissance de ces suffrages, car elle accorda à Jac-

quart un logement au palais de Saint-Pierre, à la condition de former de jeunes ouvriers. Il y resta deux ans, tout occupé à la construction de machines-modèles, et ne songeant pas à ses intérêts de fortune. Il avait travaillé notamment à l'invention d'une mécanique propre à la fabrication des filets de pêche maritime, pour laquelle un concours était ouvert. Mécontent de ses essais, il les avait condamnés, lorsqu'un de ses amis, sans le consulter, les remit au préfet, qui les envoya à Paris.

Laissons Léon Faucher donner à cet épisode le charme de son piquant récit.

« Jacquart, mandé à la préfecture, y reçut un accueil qui n'était guère de nature à le rassurer.

« — Vous allez partir pour Paris, monsieur Jacquart, dit le préfet, par ordre du premier consul.

« — Pour Paris, monsieur? cela se peut-il? Qu'ai-je donc fait? Comment puis-je laisser là mes affaires?

« — Non-seulement vous partirez pour Paris, mais vous partirez aujourd'hui même, et à l'instant.

« Ce n'était pas une époque où l'on pût résister aux ordres de l'autorité : une chaise de poste attendait le mécanicien et l'emporta rapidement vers la capitale, sous l'escorte d'un gendarme qui ne devait pas le perdre de vue.

« Jacquart n'était jamais venu à Paris : on le mena droit au Conservatoire, où les premières personnes qu'il vit furent Napoléon et Carnot. Carnot lui dit brusquement .

« — Est-ce vous qui prétendez faire ce que Dieu lui-même ne ferait pas, et former un nœud sur une corde tendue?

« Jacquart fut interdit par la présence du maître et par la brusquerie du ministre; il ne put répondre un seul mot. Mais Napoléon, avec cette condescendance des esprits supérieurs, le rassura, lui promit sa protection et l'encouragea à poursuivre ses recherches…

« Le voilà installé au Conservatoire. On lui ordonne de construire une machine pour la confection des filets, et il la construit. Tous les secrets de la mécanique, qu'il ne lui a pas été donné d'étudier dans les livres ni avec les yeux de la science, il les prend là sur le fait, au

Digitized by Google

milieu de toutes les merveilles de l'industrie. Bientôt il découvrira le principe unique qui domine toutes les combinaisons du tissage. »

Lyon redemandait Jacquart; il y revint et fut installé à l'hospice de l'Antiquaille, où il monta des métiers à tapisserie. Un décret impérial, daté de Berlin (27 octobre 1806), autorisa l'administration municipale de Lyon à accorder à Jacquart une pension viagère de 3,000 francs, dont la moitié réversible sur la tête de sa femme. Moyennant cette bouchée de pain, il cédait à la ville toutes ses machines, tous ses procédés, toutes ses découvertes passées et futures... Le pauvre Jacquart se contentait de peu : il est vrai qu'il avait du génie.

Encore s'il eût pu jouir tranquillement de son œuvre! Les ouvriers, aveugles comme le sont toujours leurs pareils quand un progrès les effraye, s'ameutèrent contre Jacquart. « A mort l'ennemi du peuple!... criaient-ils. — A mort celui qui veut nous réduire à la misère!... — Jetons-le dans le Rhône!... » Déjà on l'entraînait, déjà les bras des furieux allaient le lancer dans le fleuve, lorsque des secours arrivèrent à temps. Mais, si l'on ne tuait pas l'inventeur, on voulut du moins tuer l'invention : le nouveau métier fut, par ordre des prudhommes, porté et mis en pièces sur la place des Terreaux, aux acclamations de la foule...

Or, comme les chiffres sont la meilleure raison en ce monde, nous dirons simplement ceci : en 1801, époque de la découverte de Jacquart, deux mille huit cents métiers étaient en mouvement; et en 1825, année où ces métiers prévalurent définitivement, leur nombre s'élevait à plus de vingt mille.

A la patience de l'ouvrier lyonnais il n'y avait d'égal que son désintéressement. L'étranger lui fit des propositions magnifiques; il les repoussa sans dédain, mais avec fermeté.

Après l'Exposition de 1819, il reçut la décoration de la Légio d'honneur. Il en était fier, mais il ne l'avait pas sollicitée. Toujours il devrait en être ainsi.

Sur la fin de sa vie, Jacquart se retira dans une petite campagne, à Oullins, près Lyon. « C'est là, dit Léon Faucher, que d'illustres voyageurs, des savants, des hommes d'État, venaient le chercher,

tout étonnés de l'existence modique d'un homme dont le nom était européen... Jacquart se trouvait heureux de cet empressement, mais il n'en ressentait aucun orgueil. La gloire avait été pour lui chose si laborieuse, elle était venue si tardivement, et après tant d'amertumes, qu'il avait bien le droit de la prendre en pitié. »

Le digne vieillard s'éteignit dans cette paisible retraite le 7 août 1834, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il ne laissait que quelques milliers de francs pour la fidèle servante qui avait partagé ses périls et sa misère aux jours de la Terreur.

David d'Angers, l'artiste de la reconnaissance nationale, a sculpté la statue de Jacquart, qui fut érigée, en 1840, sur la place Sathonay.

CXLI

MONGE

NÉ EN 1746 — MORT EN 1818

Un pauvre marchand forain avait trois fils. Par une coïncidence remarquable, ces trois fils témoignaient un goût égal pour les sciences. Le marchand forain comprit que son devoir était de faire aboutir ces merveilleuses dispositions. Les trois jeunes gens se destinèrent à l'enseignement : mais l'aîné avait pris les devants de toute façon, et ses frères ne purent le suivre que de loin.

Celui-ci, qui avait nom Gaspard Monge, étudia d'abord chez les oratoriens de Beaune, puis chez ceux de Lyon.

Il est à remarquer que nous devons aux ordres religieux la plupart de nos grands hommes, et surtout ceux que la fortune avait maltraités.

Monge avait seize ans à peine lorsqu'il fut jugé digne de s'asseoir à côté de ses maîtres, et de professer la physique.

Pendant les vacances, il entreprit de lever le plan de Beaune sur

Digitized by Google

de larges proportions; les instruments lui manquaient, il en créa; il fit présent de son œuvre à l'administration municipale. Ce ne fut pas un travail perdu; car il arriva qu'un lieutenant-colonel du génie, frappé de la précision de ce plan, recommanda Monge au commandant de l École spéciale fondée depuis quelques années à Mézières. Mais cet établissement ne recevait que vingt élèves, et, pour y entrer, il fallait appartenir à la noblesse, — l'un des plus déplorables abus de l'ancien régime. Le fils du marchand forain, qui, pour parchemins, n'avait que du génie, dut s'estimer heureux d'être admis parmi les appareilleurs et conducteurs des travaux de fortifications. On ne l'apprécia d'abord que comme dessinateur adroit, et il souffrait de la position inférieure qui lui était faite. Le hasard voulut que le commandant de l'école jetât les yeux sur lui pour faire les calculs pratiques d'une opération de défilement. Monge, s'ennuyant des lenteurs par lesquelles il lui faudrait passer pour arriver à la solution du problème, imagina une voie géométrique plus courte et non moins sûre. Il va sans dire qu'on se récria; mais on fut obligé d'examiner son système, et l'examen conduisit à l'admiration.

Monge n'avait alors que dix-neuf ans. Bossut, professeur pour les mathématiques à Mézières, se l'adjoignit comme suppléant; il fut attaché, avec le même titre, à l'abbé Nollet, pour la chaire de physique. Dans ce dernier poste, où bientôt il fut titulaire, il fit de nombreuses et utiles observations. Par exemple, il se trouva avoir découvert en même temps que Cavendish la production de l'eau par la combustion de l'air inflammable. Dans le même temps, il généralisait ses premiers essais mathématiques, et arrivait à fonder cette doctrine féconde qui s'appelle la géométrie descriptive. Toutes les anciennes méthodes s'insurgèrent contre cette nouveauté; et tel est l'empire de la routine, qu'il fallut à Monge plus de vingt ans pour obtenir l'application de la géométrie à la charpente. Le corps du génie n'était d'ailleurs que trop disposé à garder pour lui-même les précieuses découvertes de Monge.

En 1780, après avoir publié quelques Mémoires sur le calcul intégral et s'être mis en relation avec les principaux savants de

l'époque, dans lesquels il trouva des patrons actifs[1], Monge fut admis à l'Académie des sciences.

Nous le voyons, la même année, adjoint à Bossut, nommé professeur d'hydrodynamique au Louvre; en 1783, examinateur de la marine, en remplacement de Bezout. Il refusa noblement de corriger les ouvrages de ce savant, unique ressource de sa veuve, et consentit seulement à composer, pour les élèves de la marine, un traité de statique. Sa carrière scientifique avait été déjà très-remplie lorsque éclata la Révolution, que Monge accueillit avec les illusions les plus généreuses.

Après la terrible journée du 10 août, l'honorable savant fut porté au ministère de la marine. Il fit partie ainsi du Conseil exécutif, ce qui entraîna pour lui la triste charge de concourir au supplice de Louis XVI. Si nous ne savions que plus tard il déplora avec les plus amers regrets sa participation à ce meurtre, ses talents et ses hautes qualités n'eussent pu l'absoudre à nos yeux. Mais il fut de ceux qui ne craignirent pas de laisser parler tout haut leur conscience.

Son passage au ministère n'eut pas de très-heureux résultats. Monge se rendit bien autrement utile en contribuant à organiser la défense du territoire contre la coalition européenne. Neuf cent mille hommes étaient prêts à marcher; mais il fallait les armer, il fallait créer les approvisionnements, l'acier, la poudre, et surtout il fallait ne pas perdre de temps. Monge se consacra tout entier à cette tâche immense; il surveillait tous les travaux, il en simplifiait l'exécution, il multipliait les instructions sur la préparation du salpêtre, il trouvait le moyen le plus facile d'obtenir l'acier.

Ces services rendirent quelque faveur aux savants, qu'on avait commencé par proscrire. Après la chute de Robespierre, l'École normale fut créée, et Monge put mettre enfin au jour sa *Géométrie descriptive*. C'est à l'influence de cet homme supérieur aussi bien qu'aux mesures législatives provoquées par Carnot, Prieur et Fourcroy, qu'est due la fondation de l'École polytechnique, dont les commencements furent si beaux.

[1] Lavoisier, Condorcet, la Rochefoucauld, Bochard de Saron et d'Alembert.

Digitized by Google

Sous le Directoire, Monge remplit diverses missions en Italie. Il était encore à Civita-Vecchia quand Bonaparte, qui faisait voile pour l'Égypte, l'appela auprès de lui. Monge s'embarqua avec Desaix, et rejoignit l'armée à Malte. L'École polytechnique avait fourni quarante et un de ses élèves à la colonie savante emmenée en Égypte. Sous la direction de Monge, de Berthollet et de Fourier, ils exécutèrent la description géodésique et monumentale de cette merveilleuse contrée. Monge fut le président de l'Institut du Caire. Il eut bientôt à déployer autant d'activité qu'il en avait montré en 1793; car la fatale défaite navale d'Aboukir avait isolé l'armée de toute communication avec l'Europe, et il fallait créer, indépendamment des approvisionnements militaires, jusqu'aux ustensiles nécessaires aux usages de la vie. Encore une fois Monge se multiplia, admirablement secondé par Berthollet. Dans la révolte du Caire, ils sauvèrent, à force de courage et de fermeté, les trésors scientifiques de l'Institut.

Monge était le compagnon habituel des excursions du général en chef; à Suez, il reconnut les vestiges du canal qui avait joint par le Nil la mer Rouge à la Méditerranée, et qui, pour l'honneur de notre siècle, sera reconquis par la persévérance admirable de M. de Lesseps. Il était aussi de l'expédition de Syrie, et il tomba gravement malade devant Saint-Jean d'Acre.

De retour en France, il présida la Commission des sciences et des arts d'Égypte, qui nous a laissé de si beaux souvenirs de ses travaux. Se regardant comme le père de l'École polytechnique, il en défendit l'organisation première, et vit surtout avec peine que l'accès en fût fermé à la capacité sans fortune. Ses observations, reproduites avec insistance, ne furent pas écoutées; mais nous aimons à penser que l'avenir leur donnera raison, et que tôt ou tard le principe équitable de la gratuité prévaudra pour l'École polytechnique, comme il a prévalu pour l'École normale.

Si l'Empereur avait résisté à Monge sur ce point, en revanche il le combla de faveurs et de dignités.

Personne ne fut plus sensible que Monge aux malheurs qui accablèrent coup sur coup Napoléon : car dans le souverain il n'avait cessé de voir l'ami. La dislocation de l'École polytechnique l'affligea

Digitized by Google

aussi profondément; il se vit, en outre, avec indignation, rayé de l'Institut par la maladroite épuration de 1816. Deux ans après, il succombait à la suite de plusieurs attaques d'apoplexie.

Berthollet fit entendre, sur la tombe de cet homme célèbre, les touchants regrets d'une amitié qui datait d'un demi-siècle.

CXLI

MADAME DE STAËL

NÉE EN 1766 — MORTE EN 1817

Fille d'un père qui eut les prétentions du littérateur comme les visées de l'homme d'État, d'une mère qui a laissé une réputation d'écrivain moraliste, Germaine Necker était comme prédestinée à l'exercice des talents littéraires. De bonne heure elle compta parmi les enfants prodiges dont la précocité tient à l'éducation qu'on leur donne tout autant qu'à leur compréhension naturelle. On voyait dans le salon à la mode de madame Necker, près du fauteuil de la maîtresse de maison, toute droite sur un tabouret, cette petite fille de dix ans qui vivait dans la familiarité de Grimm, Thomas, Raynal, Gibbon, Marmontel. Tous ces grands hommes du jour se plaisaient au babil spirituel, parfois étonnant, de l'enfant au-dessus de son âge. Les amusements de Germaine Necker consistaient à représenter des tragédies avec des bonshommes en papier. Bientôt elle alla au théâtre, et on l'exerça à faire, au retour, des extraits de comédies. C'était une éducation de serre chaude dont, par bonheur, ne sortit pas une fleur artificielle.

A quinze ans, lors de l'apparition du *Compte rendu* de M. Necker, cette jeune fille, d'un génie anticipé, écrivit à son père une lettre touchante et élevée. On y reconnaît la sensibilité dominante vers la fin du dix-huitième siècle, qui avait et son affectation et ses charmes. Mais rien ne fut plus sincère, plus profond, que le culte

de cette fille pour son père, religion de famille où l'admiration se mêlait au respect et à la tendresse.

Les premiers essais de Germaine Necker, pâles et faciles, décelaient la sentimentalité à la mode. Un petit drame en vers, *Sophie;* des nouvelles, *Mirza*, *Adélaïde*, *Pauline*, furent autant de productions d'une aisance courante, sans originalité décidée. L'ouvrage de quelque valeur par lequel elle s'annonça pour la première fois fut, en 1787, une série de lettres sur Jean-Jacques Rousseau, d'une éloquence déjà grave et soutenue, animée par un souffle continuel. Un grand succès accueillit cet éloge ingénieux et convaincu de Jean-Jacques.

Ce fut à cette époque que Germaine Necker épousa M. le baron de Staël, ambassadeur de Suède à la cour de Versailles. Elle vécut toujours dans un monde à la fois aristocratique et littéraire. Le rôle politique de son père la plaçait aussi au centre réformateur, dans l'élite des constituants libéraux et modérés, parmi les Monnier, les Malouet, les Lally-Tolendal, et même à côté des Narbonne, des Montmorency, des la Fayette, vers lesquels l'attiraient ses idées plus audacieuses que celles de son père. Au reste, en fait de politique, elle ne publia rien pendant cette période qu'un article de journal favorable à Mirabeau. Pourtant les allusions blessantes, même les sarcasmes, ne lui furent pas épargnés par les journalistes du parti de l'ancien régime, tels que Rivarol et Champcenetz.

Unie par les sympathies comme par les opinions aux royalistes sincèrement constitutionnels de 1791, aux Feuillants, comme on disait alors, madame de Staël se trouvait en butte aux inimitiés ou tout au moins aux défiances des Girondins vainqueurs. Peut-être l'eussent-ils persécutée : les Montagnards l'eussent proscrite. Elle quitta Paris, non sans danger, après le 2 septembre, et pendant la Terreur se réfugia dans le pays de Vaud. Un seul cri lui échappa dans sa méditative et silencieuse retraite, un cri d'indignation contre les bourreaux. Elle eut la généreuse pensée de s'offrir pour défendre la reine. Le 9 thermidor la délivra d'une angoisse quotidienne et d'une oppression trop violente pour laisser aucun essor à sa pensée. Elle profita de cette délivrance d'esprit pour écrire ses *Réflexions sur*

la paix extérieure et intérieure, où elle faisait un généreux appel à la conciliation. Elle se rattachait loyalement à la République. Elle resta, pendant le Directoire, fidèle à cette politique sincèrement adoptée.

Rassérénée pour ainsi dire, rendue à elle-même, elle publia ses premiers mélanges, et y joignit un *Essai sur les fictions*, où toute sa poétique pouvait être prévue. A quelque temps de là, parut son livre *de l'Influence des passions*, ouvrage des plus remarquables, et qui de tout autre serait considéré comme un chef-d'œuvre. Une mélancolie saine, une haute moralité, un sentiment rare de sociabilité, pour ainsi dire fraternelle, un noble amour de l'humanité, des illusions et des croyances généreuses, font encore l'attrait et l'honneur de cet ouvrage. Madame de Staël jouit de l'universel succès de ce livre à Paris, où depuis 1795 elle était revenue.

Favorable au gouvernement du Directoire, elle secondait de tous ses efforts l'établissement d'une république modérée. Dans son salon se groupaient des hommes d'État éclairés et honnêtes, distingués par des talents étrangers à la politique, Tracy, Lanjuinais, Boissy d'Anglas, Ginguené, Cabanis, Garat, Damiron, Joseph Chénier. Benjamin Constant, encore très-jeune, y figurait comme la plus brillante espérance des lettres et de la tribune.

La chute du Directoire ébranla les projets constitutionnels et républicains de madame de Staël. Les lettres seules lui restaient. Mais quel magnifique refuge! En 1800, un an avant l'ouvrage attendu de Chateaubriand, elle fit paraître un livre, son œuvre fameuse de la *Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. L'idée hardie qui inspirait cet ouvrage était celle de la perfectibilité. De là bien des audaces parfois discutables en fait de jugements littéraires. Les préférences pour les modernes, pour les poëtes du Nord, étaient franchement accusées. Le romantisme s'annonçait dans un de ses manifestes les plus éloquents. Le livre fut violemment attaqué par tous les partisans d'une réaction monarchique et littéraire qui recevaient leur mot d'ordre du premier consul. Fontanes, dans le *Mercure*, fit paraître des articles contre l'ouvrage de madame de Staël. Il lui opposait déjà la rivalité de l'œuvre inédite de Chateaubriand, de ce livre qui devait s'appeler le *Génie du christianisme*.

Digitized by Google

Geoffroy attaqua aussi avec acharnement ces théories novatrices que Ginguené défendit avec autant d'ardeur. C'était le temps du zèle et de la passion pour les choses de l'esprit.

Le succès ne manquait pas à madame de Staël, malgré ces chicanes d'adversaires politiques, religieux ou littéraires. La gloire autour de son front allumait ses naissantes auréoles. Le rayonnement fut complet, quand *Delphine* parut en 1802. C'était un roman par lettres, roman d'observation morale et de détails intimes. Éloges et attaques ne firent pas encore défaut à cette œuvre. M. de Feletz, entre autres, censura vivement les tendances de l'ouvrage; il en critiquait aussi le style, et y relevait de prétendus néologismes, « insistance, vulgarité, persistance, » qui depuis ont bien passé dans la langue. Michaud et Fiévée furent du nombre de ces adversaires souvent injustes, toujours acharnés. Madame de Genlis l'attaqua aussi avec une animosité qui n'avait d'égal que la mansuétude de madame de Staël.

La rancune fut inconnue au noble écrivain. Elle pardonna tout à Fontanes et à Michaud; elle n'avait sur les lèvres et sous la plume que des mots flatteurs pour madame de Genlis. L'humanité était son fonds comme la bienveillance. Au 18 fructidor, elle sauva M. de Norvins, en danger d'être fusillé. En 1802, elle s'occupa de parer à la proscription dont était menacé Chénier, en lui faisant offrir asile, argent, passe-port; en courant chez lui avec toutes les ressources et tous les secours de l'amitié. « Mes opinions politiques sont des noms propres, » disait-elle.

L'attitude de ses amis au Tribunat lui fit grand tort dans l'esprit du premier consul. Autour d'elle se formait comme le noyau d'une nouvelle opposition. « Le jour où l'un de mes amis donna au Tribunat le signal de l'opposition, nous dit madame de Staël dans ses *Dix années d'exil*, je devais recevoir à dîner plusieurs personnes qui tenaient toutes au gouvernement nouveau. Je reçus dix billets à cinq heures. »

Exilée à la fin de 1803, elle s'établit à Coppet, où elle eut la douleur de perdre son père, M. Necker. Ce séjour fut coupé, en 1804, par un voyage d'Italie, d'où elle devait rapporter des impressions ineffa-

çables. Elle voyagea aussi en Allemagne, et entra en relation avec Gœthe, Schiller, les Schlegel, ces initiateurs du romantisme. Mais ce fut à Coppet qu'elle fixa véritablement son séjour, et, on peut le dire, son empire; car c'était comme une cour, où l'élite de l'Europe venait rendre hommage à cette reine de l'esprit. Jamais la conversation, cet art exquis et profond, ne fut si brillante et si sérieuse que dans ce cercle enchanté, où madame de Staël et Benjamin Constant avaient encore l'avantage sur tant de talents et tant de gloire. A ce rendez-vous du génie, outre les Schlegel, parurent le prince Auguste de Prusse, M. de Bonstetten, madame Récamier, M. Mathieu de Montmorency, M. Prosper de Barante, Zacharias Werner, le poëte danois Œlenschlœger, et, en 1816, Lewis et Byron.

Ce fut de Coppet que sortit le roman de *Corinne*, moins émouvant peut-être que *Delphine*, mais d'une inspiration plus haute et plus sereine. Le livre de l'*Allemagne* ne parut qu'en 1813, à Londres. A Paris, en 1810, les censeurs impériaux firent anéantir l'édition. Moins complet maintenant, cet ouvrage révélait l'Allemagne à la France et rendait fidèlement ce mouvement d'éclosion qui, au commencement du siècle, s'était produit dans la poésie germanique.

Inquiétée dans sa retraite de Coppet, elle se crut obligée de passer en Angleterre. Elle dut y aller par Saint-Pétersbourg. Ce fut là, dans ces ennuis de l'exil, que la Restauration trouva madame de Staël. Elle revint en France, convertie aux idées anglaises sur la monarchie constitutionnelle. Elle accueillit avec plaisir les Bourbons et la charte avec reconnaissance. Les *Considérations sur la Révolution française*, son suprême ouvrage, donnent son dernier mot sur toutes ces questions. Elle ne vit pas le développement et les vicissitudes de ses idées favorites; car elle mourut en 1817, usée de santé, mais dans la plénitude du génie et du sentiment, entourée d'une famille éprouvée et choisie, et trouvant encore au dernier moment pour sa fille, son gendre, M. de Broglie, et tous ces êtres aimés, les paroles nobles et tendres d'une des plus grandes âmes qui aient glorifié la nature humaine!

Digitized by Google

CXLIII

EUGENE DE BEAUHARNAIS

NÉ EN 1781 — MORT EN 1824

Nous laissons sur notre passage une foule d'hommes célèbres, chez qui, par malheur, le caractère ne fut pas à la hauteur du talent. Quels qu'aient été leurs titres de gloire, et peut-être par cela même qu'ils eurent le plus d'éclat, nous gémissons sur la versatilité des opinions. Notre intention a été de n'esquisser que les traits des figures irréprochables, et nous n'avons pas cru mettre une lacune dans notre cadre en n'y introduisant point les Talleyrand, les Fouché, ni même ces maréchaux qui, comblés de dignités par Napoléon, s'empressèrent de l'abandonner au jour de ses revers.

Combien nous sommes ému, au contraire, devant cette noble, simple, chevaleresque image du prince Eugène, le Bayard de l'Empire ! Tout ce qu'il y eut jamais en France de traditions d'honneur palpitait dans ce cœur généreux, qui n'eut qu'un serment, qui ne comprit qu'un devoir.

L'histoire du prince Eugène commence au pied d'un échafaud. Le vicomte Alexandre de Beauharnais, son père, était du nombre de ces gentilshommes qui, en accueillant la Révolution, firent spontanément en sa faveur l'abandon de leurs privilégés, récompensés d'avance par les satisfactions de la conscience. Député de la noblesse de Blois aux états généraux, il présida deux fois l'Assemblée constituante ; puis, en 1793, il alla commander l'armée du Rhin. Ainsi il servait de toute manière son pays ; et parce qu'il était *modéré*, c'est-à-dire ami de la vraie et honnête liberté, il fut condamné à mort et périt le 22 juillet 1794.

Il laissait pour veuve cette femme si séduisante, si bonne, Joséphine de la Pagerie, dont le nom sera éternellement populaire en France.

Il laissait en outre deux enfants : Eugène, qui est devenu le vice-

roi d'Italie et a si bien gouverné ce pays, le moins gouvernable du monde, et Hortense, qui devait un jour porter sur son front radieux de grâce et de beauté la couronne de Hollande.

Les destinées et le mérite du prince Eugène et de la reine Hortense leur assignent ici une place que notre impartialité ne saurait leur refuser.

Quelle épreuve pour Eugène que ce début dans la vie, et de quelle générosité n'était-il pas animé, lui qui n'éprouva point de ressentiment contre ses compatriotes égarés!... On lui avait pris son père; sa mère languissait sous les verrous : il ne songe qu'à obéir au dernier vœu de l'infortuné M. de Beauharnais : il va en Bretagne rejoindre le général Hoche. L'honneur n'existait plus que dans les camps.

Mais Eugène apprend que sa mère a recouvré la liberté ; aussitôt il renonce aux avantages que lui promettait sa position, et il vole dans les bras de sa mère. Le ciel allait récompenser la piété filiale.

Un décret de la Convention venait de prescrire rigoureusement aux habitants de la capitale de remettre aux autorités les armes de toute nature qui se trouvaient en leur possession. Eugène frémit de douleur : il avait conservé le sabre de son père... C'était son unique, son précieux héritage! Se séparerait-il de ce souvenir qui lui retraçait une noble existence tranchée par la main du bourreau ? Il eut l'idée de courir chez le général Bonaparte; et, quand le jeune homme fut en présence du héros, la prière fut aisément comprise par le génie.

Non-seulement Bonaparte embrassa Eugène et lui accorda ce qu'il demandait, mais encore il alla dès le lendemain féliciter madame de Beauharnais d'avoir un tel fils. On sait combien il fut touché des manières exquises de cette noble femme; il ne tarda pas à lui donner son nom, contre-signé par la victoire. Ainsi Eugène avait été en quelque sorte le trait d'union entre eux.

Dès ce jour Bonaparte se considéra comme le père d'Eugène, et il s'attacha à compléter son éducation, nécessairement un peu négligée au milieu de tant de secousses. Sur la fin de la merveilleuse campagne d'Italie, il appela auprès de lui Eugène, lui conféra le grade de sous-lieutenant, et le chargea d'aller notifier la prise de posses-

Digitized by Google

sion des îles Ioniennes, que le traité de Campo-Formio annexait à la République. Eugène s'acquitta de cette mission avec une gravité bien au-dessus de son âge. De même, se trouvant à Rome, au moment où le bas peuple venait de massacrer le général Duphot, il courut relever le cadavre de son malheureux compatriote, et, au milieu des vociférations et des menaces, l'emporta dans ses bras jusqu'au palais de l'ambassade.

Eugène ne fut pas oublié dans l'expédition d'Égypte : il s'y associa avec joie, avec ardeur. Dès l'attaque de Malte, il se signalait en enlevant un drapeau à l'ennemi. Tous les champs de bataille, toutes les étapes de triomphe, furent témoins de son courage : il était à Alexandrie, aux Pyramides, au Caire, à El-Arich, à Jaffa, à Aboukir. Après avoir si bien fait ses preuves, il n'avait encore conquis que le grade de lieutenant ; comme si le général en chef voulait prouver qu'il demandait plus à Eugène qu'à tout autre, justement parce qu'il se l'était uni par le titre le plus cher. Mais Bonaparte, qui se connaissait si bien en mérite, avait dit : « Eugène se distinguera ; avant qu'il ait trente ans, il me fera honneur. » Et cette prédiction n'attendit pas le terme marqué pour se réaliser.

Après le 18 brumaire, Eugène fut nommé capitaine aux chasseurs à cheval de la garde consulaire.

Sur le champ de bataille même de Marengo, il obtint le grade de chef d'escadron.

Quand Napoléon, devenu empereur des Français, alla à Milan poser sur sa tête la couronne de fer des rois lombards, Eugène, qui l'avait suivi, apprit qu'il était colonel, prince impérial, et vice-roi d'Italie!

Pour n'être pas ébloui de tant d'honneurs à vingt-quatre ans, il fallait avoir une trempe d'esprit peu commune ; surtout Eugène ne devait pas oublier qu'en Italie il représentait la France et l'Empereur. Mais, d'autre part, il devait dans une certaine mesure se faire Italien et défendre avec prudence les intérêts de la nation confiée à ses soins. Sa tâche demandait une circonspection qu'on ne trouverait pas toujours chez un homme blanchi dans les affaires. N'oublions pas non plus que l'Italie, agitée par les guerres précédentes, tra-

versée par la conquête, était à réorganiser presque entièrement. Eugène comprit, mesura ses devoirs, et fut aussi grand qu'eux : éclairé par les conseils que Napoléon lui adressait dans les circonstances difficiles, n'ayant pas, comme il arriva plus tard à Murat, le fol orgueil de ne vouloir accepter aucun avis, il sut imprimer une impulsion active à toutes les branches de service administratif, introduire partout de larges économies, mettre sur des bases meilleures les cours de justice, faire refleurir les universités, donner aux établissements de bienfaisance une utilité pratique, diminuer énormément le fléau de la mendicité, et réprimer avec vigueur les délits contre les personnes et les biens. Ajoutons que l'agriculture, l'industrie, le commerce, reçurent de notables améliorations; et enfin que les beaux-arts, qui, au dix-huitième siècle, avaient penché de plus en plus vers la décadence, reprirent l'éclat d'une véritable renaissance.

Que ne peut un homme lorsqu'il est animé de bonnes et loyales intentions!

Eugène songea aussi à la défense du territoire, et il créa une armée italienne qui, pour la discipline et le courage, pouvait soutenir le parallèle avec les troupes françaises.

Pendant les admirables campagnes qui valurent à Napoléon les lauriers d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau et de Friedland, Eugène dut rester à Milan pour consolider son œuvre et observer l'Autriche : mais de loin il se rendait aussi utile à l'Empereur que s'il avait combattu à ses côtés. Napoléon savait que *la fidélité veillait.*

C'est à cette époque que, par les soins du prince Eugène, s'élevaient les arcs de triomphe de Marengo et du Simplon, et ce cirque immense qui est tour à tour et à volonté une naumachie et un hippodrome.

Uni à Amélie de Bavière, le prince Eugène n'avait dans son existence que des sujets de bonheur, lorsque plusieurs événements de la plus haute importance l'arrachèrent au calme laborieux de sa vice-royauté.

La guerre d'Espagne venait d'enhardir l'Autriche à reprendre l'offensive et envahir la Bavière. Le poids des premières hostilités

Digitized by Google

tomba sur Eugène, qui fut vaincu d'abord, mais qui ensuite s'ouvrit les routes de la monarchie autrichienne par les brillantes affaires de la Piava, de Saint-Daniel, de Tarvis et de Saint-Michel. A la bataille de Raab, baptisée par l'Empereur du nom glorieux de *petite-fille de Marengo*, Eugène vainquit les archiducs réunis; puis il alla prendre sa part de Wagram.

La seconde circonstance grave qui vint agiter le prince, ce fut le divorce. Jamais Eugène ne fut plus admirable que dans cette occasion, où il accorda ce qu'il avait de tendresse pour son incomparable mère, et ce qu'il devait de reconnaissance à son père adoptif. Il resta le fils des deux époux que le divorce politique allait séparer.

Au moment du second mariage de l'Empereur, Eugène eût pu devenir roi de Suède. Il refusa par abnégation, et ce fut assurément un malheur pour la France.

Dans l'expédition de Russie, il reçut le commandement du quatrième corps, et se fit remarquer à tous les combats. Pendant la retraite, il culbuta les Russes à Malojaroslawitz.

Napoléon en convint noblement : s'il eût écouté le sage conseil d'Eugène, il n'eût pas prolongé son séjour à Moscou, et combien de désastres eussent été évités!

Il est à remarquer qu'après les rigueurs de la retraite, Eugène, avec des forces peu considérables, se maintint quatre mois sur les bords de l'Elbe.

A la bataille de Lutzen, il s'avança de lui-même au bruit du canon et contribua puissamment au gain de la journée.

Tandis que l'Empereur faisait en France la plus belle de ses campagnes, le prince Eugène tenait énergiquement en Italie. Murat, Bernadotte, le roi de Bavière, avaient fait défection; l'Europe coalisée offrit à Eugène une couronne qu'il repoussa.

Voici comment il raconta lui-même le fait dans une lettre adressée à la reine Hortense. Nous transcrivons ce chef-d'œuvre de loyauté.

« Ma chère sœur,

« Depuis longtemps j'ai le projet de t'écrire, et sans cesse une occupation nouvelle vient m'en détourner. J'ai pourtant besoin de

t'informer de ce qui m'est arrivé la semaine dernière. Un parlementaire sollicite avec instance de pouvoir me remettre des papiers du plus haut intérêt. J'étais justement à cheval : je me rends aux avant-postes, et je trouve un aide de camp du roi de Bavière qui avait été sous mes ordres dans la dernière campagne. Il était chargé de me faire les offres les plus belles, et engageait sa parole que les souverains coalisés approuveraient que je m'entendisse avec mon beau-père pour m'assurer la couronne d'Italie. Tout cela eût été bien séduisant pour un autre que moi !... J'ai répondu à ces propositions comme je le devais, et le jeune envoyé est parti, rempli, disait-il, d'admiration pour ma loyauté, mon désintéressement, etc., etc. J'ai cru devoir rendre compte de cela à l'Empereur, en supprimant toutefois les compliments qui ne s'adressaient qu'à ma personne. J'aime à penser, ma bonne sœur, que tu aurais approuvé ma conversation si tu avais pu l'entendre. Ma plus douce récompense, c'est de voir que si ceux que je sers ne peuvent me refuser leur confiance, ma conduite a su gagner l'estime de nos ennemis.

« Adieu, ma bonne sœur, ton frère sera, dans tous les temps, digne de toi et de sa famille. »

Au prince de Taxis, qui porta à Eugène, de la part des souverains, une proposition formelle, il répondit :

« L'Empereur a reçu mes serments; tant qu'il ne m'en aura pas dégagé, je lui demeurerai fidèle. J'ignore le sort qui m'est réservé, mais je connais mon beau-père, et, quoi qu'il arrive, je suis sûr qu'il aimera mieux retrouver son gendre simple particulier, mais honnête homme, que de le savoir assis sur un trône acheté par la trahison et le parjure. »

Cette loyauté fut appréciée par l'empereur Alexandre, qui, lors du débarquement de Napoléon, s'opposa vivement à l'arrestation du prince Eugène, qu'on voulait envoyer dans une forteresse de Hongrie.

Retiré à Munich auprès du roi Maximilien, le prince gagna bientôt l'affection du peuple bavarois. Son beau-père lui avait conféré le titre de duc de Leuchtemberg. Mais, quand Eugène pouvait espérer encore une longue suite d'années heureuses et paisibles, il sentit les atteintes

Digitized by Google

de la maladie qui l'emporta, le 21 février 1824, le prenant dans les bras d'une épouse adorée. Sa fin fut calme et religieuse.

Il ne pouvait pas finir autrement, celui qui avait pris pour devise :

« *Honneur et fidélité.* »

CXLIV

LA REINE HORTENSE

NÉE VERS 1783 — MORTE EN 1837

La biographie que nous venons d'écrire doit avoir pour corollaire celle de la femme éminemment gracieuse, distinguée et spirituelle, qui a le mieux représenté son époque. La reine Hortense a conservé dans les souvenirs de la France cette popularité qui s'attache aux noms vraiment illustres. Elle fut le meilleur type de son sexe au temps du premier Empire; et ce qu'il y eut surtout de remarquable en elle, c'est ce mélange de dignité et de naturel, ce grand air princier qui lui seyait si bien, tempéré par un secret éloignement pour l'étiquette; on aimait aussi ce goût déclaré pour les arts qui corrigeait un peu ce que l'époque avait de trop belliqueux et violent : en sa compagnie, l'esprit trouvait des trêves charmantes entre deux guerres. Elle avait l'éloquence du beau, le goût de l'idéal, et elle aurait fait aimer la peinture, la musique et la poésie à des gens qui ne connaissaient que la fumée des batailles, ne savouraient que le tonnerre du canon, et ne chantaient d'hymnes qu'au farouche Mars.

Il ne faudrait pas croire cependant que cette existence, où les arts tinrent tant de place, manqua d'agitations et de douleurs. La reine Hortense devait, au contraire, par son exquise sensibilité, par l'ardeur toute loyale de son âme, ressentir plus vivement que personne le contre-coup des grandes péripéties du drame immense qui se joua sous ses yeux, et auquel elle se trouva mêlée à plusieurs reprises.

Toutes ses affections furent pour elle autant d'épreuves douloureuses.

Devant les souvenirs de cette vie qui fut si agitée, si battue par l'orage des événements, on peut se prendre à méditer sérieusement le mot de Bossuet sur les larmes que contiennent les yeux des rois.

Nous avons dit l'enfance du prince Eugène; c'était dire celle d'Hortense, qui devint, comme son frère, l'objet de l'affection et des soins paternels du glorieux Bonaparte. Mise dans le pensionnat de madame Campan, elle en fut bientôt l'élève la plus remarquable : son esprit, sa facilité à tout apprendre, en faisaient un modèle pour ses jeunes compagnes. Un biographe dit même que celles-ci la considéraient comme une « souveraine; » nous n'admettons ce mot qu'au point de vue de la supériorité intellectuelle qu'on lui reconnaissait : l'enfance ne sait pas flatter.

Hortense alla rejoindre sa mère aux eaux de Plombières, tandis que Bonaparte était en Égypte; et jusqu'à son mariage elle ne quitta plus Joséphine. A dix-sept ans, elle jetait un charme tout particulier sur la cour consulaire; on peut dire qu'elle excellait en toute chose; elle donnait à ses perfections l'attrait irrésistible de l'enjouement et de la bonté.

Un premier projet de mariage d'Hortense avec le général Duroc échoua. Au reste, la famille trouva beaucoup plus de convenances à unir mademoiselle de Beauharnais à Louis Bonaparte. La cérémonie religieuse eut lieu le 7 janvier 1802, dans l'hôtel de la rue de la Victoire. Les fêtes qui la suivirent furent de toute magnificence. Le premier-né de cette union, Napoléon-Louis-Charles, fut tenu sur les fonts de baptême par Bonaparte, qui ne se proposait rien moins que de l'adopter, et qui, disons-le tout de suite, témoigna la plus profonde tendresse à cet enfant. Le second fils, Napoléon-Louis, et le troisième, Charles-Louis-Napoléon, eurent également l'Empereur pour parrain. De ces trois princes, venus au monde sous les plus beaux auspices, le premier mourut en 1807; le second, dans son exil en Italie; le troisième, après avoir subi les leçons du malheur, après avoir fortifié son âme, agrandi le cercle de ses connaissances, appris en quelque sorte l'héroïsme patient dans les leçons si profitables de

Digitized by Google

l'expérience, est devenu le type du souverain des temps modernes, — le général, — le politique, — le savant, — l'écrivain, — l'homme qui était né pour occuper un trône, et qui a su le conquérir.

Hortense n'avait pas connu encore les tristesses de son rang; elle n'avait pas subi le contre-coup des agitations publiques. Elle recevait une véritable ovation au camp de Boulogne. L'année suivante, elle devenait reine de Hollande; mais tous les contemporains sont d'accord pour reconnaître qu'elle eût préféré un royaume en Italie, « avec la mission d'y rallumer la flamme des beaux-arts, » à ce pays méthodique, brumeux, peuplé « de bourgmestres pesants et épais. » « Le soleil et la société, disait-elle, sont les premiers biens d'une âme comme la mienne. » Il est certain qu'on ne saurait comprendre la reine Hortense à Amsterdam; et que plus tard, dans sa retraite, soit à Rome, soit à Arenenberg, elle exerça plus réellement la royauté pour laquelle elle était née, la royauté de l'intelligence.

La douleur immense que la reine avait ressentie de la perte de son premier enfant lui rendit le séjour de la Hollande encore plus désagréable. Elle n'y revint qu'en 1809. Son existence se partageait entre son hôtel de la rue Cérutti et quelques excursions à Saint-Leu et à la Malmaison. Un cercle choisi et très-restreint l'entourait; elle était l'arbitre de la mode et du goût; et déjà, par la protection qu'elle accordait aux peintres Richard et Révoil, elle donnait à l'art cette impulsion qui a fait éclore l'école romantique. On admirait ses dessins de paysage et de fleurs; partout on chantait ses romances; nul n'a oublié les airs : *Partant pour la Syrie*, et : *Reposez-vous, bon chevalier*.

On sait quels dissentiments éclatèrent entre l'Empereur et le roi Louis, et comment ce dernier dut cesser d'exercer une souveraineté difficile et précaire. Hortense en conçut d'abord beaucoup de chagrin; mais à ses yeux l'art valait une couronne. « J'aurai maintenant, disait-elle, le loisir de faire de la musique. Ce rôle de *reine honoraire* a bien son agrément. »

Les tristes conséquences des désastres de Russie ne devaient pas tarder à troubler ces loisirs artistiques : un accident déplorable en fut comme le signe précurseur. La reine s'était rendue aux eaux

d'Aix, en Savoie. Là, elle eut la douleur de voir sa meilleure amie, la générale de Broc, tomber dans un précipice et périr sans qu'on pût lui porter secours. En souvenir de son amie, Hortense fonda à Aix un hospice pour les malades pauvres, et elle confia le soin de cet utile établissement à des Sœurs joséphistes qu'elle fit venir tout exprès. Le 15 août de cette même année (1813), elle célébra la fête de l'Empereur en donnant à quatre cents indigents de la ville un dîner, avec autorisation d'emporter les ustensiles qui avaient servi à préparer le repas. Ce sont tous ces détails qui montrent combien son cœur était ingénieux dans la charité. C'est elle encore qui, compatissante pour une noble infortune, avait obtenu, en 1805, une pension de six mille francs en faveur de la vieille duchesse de Gèvres, dernière descendante de du Guesclin.

Au retour, elle trouva la France envahie par l'étranger, et elle se consacra au soin de faire de la charpie pour nos blessés. Décidée à rester à Paris malgré le danger, elle blâma la faiblesse de caractère qui fit sortir Marie-Louise de la capitale. « Je voudrais être, disait-elle, la mère du roi de Rome : je saurais, par l'énergie que je montrerais, en inspirer à tous. »

Cependant, sur les instances de Regnault de Saint-Jean-d'Angély, elle dut se résigner à s'éloigner de Paris. Elle n'alla que jusqu'à Rambouillet, et elle revint auprès de sa mère à la Malmaison.

L'empereur Alexandre témoigna à l'ex-impératrice et à sa fille une sympathie et une bienveillance notables. Par la convention de Fontainebleau il fut stipulé que le roi Louis aurait un revenu de deux cent mille francs, tandis que la reine Hortense et ses deux enfants recevraient à part quatre cent mille francs. La Restauration érigea, en outre, son apanage en duché de Saint-Leu. Ces faits ont de l'importance historique, car ils marquent une sorte de reconnaissance par le gouvernement des Bourbons de l'état de choses qui avait précédé.

Après la perte de sa mère, la reine Hortense alla joindre son frère à Bade ; elle y fut reçue avec de grands honneurs. Quand elle revint à Paris, où elle était plus que jamais le point de mire des espérances de l'opposition, sa sûreté fut compromise par la nouvelle du

Digitized by Google

débarquement de l'Empereur au golfe Juan. La reine dut écouter des conseils prudents et accepter une retraite chez une créole dévouée. Le 20 mars arriva : Napoléon, heureux de se retrouver aux Tuileries et d'entendre les acclamations de la foule, accueillit avec tendresse les enfants d'Hortense, et les montra au peuple. Hortense se souvint des égards dont elle avait été l'objet de la part de la famille royale, et ce fut sur son instante recommandation que l'Empereur autorisa la duchesse douairière d'Orléans et la duchesse de Bourbon à rester en France[1]. La reine s'enivrait de l'enthousiasme des Parisiens; elle avait écrit un air se terminant ainsi :

Il faut défendre sa patrie.

Lorsque, après Waterloo, Napoléon se retira à la Malmaison, il trouva encore Hortense fidèle à sa mauvaise fortune. Jusqu'au dernier moment, elle refusa de fuir; elle fut témoin de l'entrée des souverains alliés, et elle resta, comme un témoignage de tant de grandeur déchue, debout parmi les ruines de la veille, sans se préoccuper des dangers que pouvait lui faire courir l'effervescence des passions politiques.

Enfin M. Decazes, alors préfet de police, se décida à charger M. d'Arjuzon de notifier à la reine un ordre de départ. M. d'Arjuzon refusa noblement de s'associer à cette mesure de rigueur. Heureusement pour l'honneur français, ce fut un étranger, le baron de Muffling, commandant de Paris pour les alliés, qui signifia de lui-même cette injonction à la reine. Il fit plus, il donna en tout deux heures pour le départ. Sa condescendance, il est vrai, offrit à l'exilée une escorte de troupes; mais Hortense n'accepta pour l'accompagner que le comte de Voyna, officier autrichien, un vrai gentilhomme, qui témoigna à son infortune les égards les plus parfaits.

Genève lui refusa l'hospitalité et ne lui permit même pas d'habiter une propriété qu'elle avait à Prégny : l'antique Helvétie avait

[1] A la première Napoléon fixa quatre cent mille francs de rente, à la seconde] deux cent mille.

peur de se compromettre. « Je n'ai donc qu'à me jeter dans le lac! s'écria la pauvre reine, car enfin il faut bien que je sois quelque part. »

Elle se retira à Aix-les-Bains; mais les autorités sardes ne lui firent pas meilleur accueil que le gouvernement génevois. A la sollicitation du comte de Voyna, les ministres des puissances alliées avaient décidé qu'elle pourrait habiter la Suisse; mais c'était la Suisse qui ne le voulait pas; et, lorsque la reine témoigna le désir de se fixer à Constance, dans l'État de Bade, cette même Suisse lui opposa des difficultés inouïes pour le passage. Sa santé était devenue déplorable, à la suite de tant de chagrins; des suffocations continuelles menaçaient sa vie. Et cependant il fallait partir, et elle allait être en butte à toutes les tracasseries policières. A Prégny, sa maison fut cernée de nuit par des gendarmes; à Morat, elle fut retenue prisonnière durant deux jours; à Berne, on lui posa un interrogatoire. Enfin, elle arrive à Constance pour s'entendre déclarer que le séjour de la ville lui est interdit!

Assurément c'était contre son gré que le grand-duc de Bade laissait ses agents tenir ce langage, lui qui aimait tendrement sa femme, Stéphanie de Beauharnais, et qui avait pour Hortense l'affection d'un parent dévoué. Croirait-on que l'ancienne reine de Hollande dut se confiner dans une auberge sans aucun moyen de distraction! Mais ces mauvais jours passèrent : Hortense put louer une maison convenable au bord du lac, reprendre ses occupations favorites et recevoir quelques visites. Elle revit son frère, ce fut un adoucissement à ses peines.

Nous ne nous étendrons pas sur ces difficultés, qui durèrent jusqu'à 1817. Obligée de quitter Constance, la duchesse de Saint-Leu se décida à acheter le château d'Arenenberg, dans le canton de Thurgovie. Elle eût pu enfin trouver dans ce séjour, sinon le bonheur, du moins le calme, si en quelques années la mort ne lui avait ravi la plupart des êtres qu'elle chérissait : Napoléon, Eugène, madame Campan, madame de Caulaincourt, et enfin madame Cochelet, sa lectrice, devenue madame Parquin.

L'Italie seule pouvait la distraire : elle prit l'habitude d'aller

Digitized by Google

passer chaque hiver à Rome[1], où son salon réunissait toutes les illustrations. Là revivait la conversation avec les charmes et le naturel d'autrefois; on pouvait y parler de tout, sauf de politique. La reine était si heureuse de garder quelques intimes pour *causer France!*... Que d'artistes de notre nation furent encouragés par elle et lui durent leur avenir!...

La Révolution de 1830 vint encore troubler ce calme. La duchesse de Saint-Leu et ses fils s'étaient flattés de l'espoir de rentrer dans leur patrie, ne pensant pas qu'une révolution qui avait détruit le principe de 1815 en conserverait les arrêts de proscription.

Nous touchons à un des moments les plus cruels de cette existence si agitée. Pie VIII est mort; des mouvements insurrectionnels se déclarent en Italie. La duchesse quitte Rome pour aller rejoindre ses fils à Florence; elle apprend qu'avec l'ardeur de leur âge et leurs injures à venger, ils se sont joints à la jeunesse en armes...

Cette révolte ne pouvait tenir contre les forces autrichiennes. Bientôt les deux princes durent chercher à se soustraire aux poursuites dirigées contre eux. Le roi Louis, Jérôme, le cardinal Fesch, étaient au désespoir. La duchesse de Saint-Leu conçut alors un plan hardi, celui de les conduire en Angleterre en passant par la France. Tout était prêt : soudain son fils aîné, qui avait négligé les premiers symptômes d'une rougeole, tombe mortellement malade; et, quand la duchesse arriva à Pesaro, elle ne trouva plus que Louis-Napoléon!... Ah! celui-là du moins elle le sauvera! Plus elle ressent de douleur, plus elle a d'énergie.

Après avoir réussi à traverser l'Italie, elle dut redoubler de précautions depuis la frontière française jusqu'à Paris, où elle fit connaître son arrivée à Louis-Philippe. L'accueil qu'elle reçut au château fut honorable; on dit même qu'il fut empressé. Mais le gouvernement d'alors s'effrayait facilement, et comme précisément le 5 mai arriva et que le peuple se porta en foule autour de la colonne avec des couronnes d'immortelles, le ministre, Casimir Périer, exigea le départ de la duchesse de Saint-Leu et de son fils, qui était

[1] Elle y habitait la *villa Paolina*, appartenant à sa belle-sœur, la princesse Borghèse.

rétabli à peine d'une fièvre violente : maladroit abus de la force qui, dégageant le prince de toute obligation, le laissa libre de revendiquer plus tard le droit napoléonien [1].

La duchesse de Saint-Leu était à Arenenberg en 1836, lorsqu'elle apprit l'affaire de Strasbourg, qui avait eu lieu le 30 octobre. Bien que souffrante, elle partit immédiatement pour la France ; elle s'arrêta à Viry, chez madame la duchesse de Raguse : c'est de là que, par l'intermédiaire de madame Salvage [2], elle dirigea ses démarches pour que son fils lui fût rendu.

Heureusement le comte Molé, l'un des hommes les plus distingués de notre époque, était président du conseil.

Le prince partit pour l'Amérique sur un bâtiment de l'État. A un an de distance, il devait revenir en toute hâte pour recueillir le dernier soupir, pour recevoir l'adieu suprême de cette mère si tendre, si dévouée, qui mourut dans les plus admirables sentiments de piété [3].

Son testament, d'une grandeur et d'une simplicité touchantes, contenait ces lignes, dont le sens est profond : « *Je n'ai point de conseils politiques à donner à mon fils ; je sais qu'il connait sa position et tous les devoirs que son nom lui impose.* »

Elle n'oublia aucune des personnes qui lui avaient témoigné de l'attachement ; mais le plus beau legs qu'elle ait fait à son pays, c'est Napoléon III.

[1] Casimir Périer, interpellé dans la Chambre par M. Mauguin, exposa les faits et dit qu'on avait offert des *secours* à la duchesse. Des *secours !*... ce mot sent l'ancien banquier.

[2] Qui fut depuis son exécutrice testamentaire.

[3] Le 5 octobre 1837.

Digitized by Google

CXLV

DUMONT D'URVILLE

NÉ EN 1791 — MORT EN 1842

Le 8 mai 1842, un train considérable, attelé de deux locomotives, ramenait de Versailles, par la rive gauche, une de ces multitudes joyeuses qui, le dimanche, vont respirer le grand air et se délasser des travaux de la semaine par l'oubli d'un jour de fête. C'était vers six heures du soir. Soudain le bruit se répand dans Paris qu'une épouvantable catastrophe a eu lieu; la part de l'exagération faite, on acquit la triste conviction que, si tout le monde n'avait pas péri, du moins il y avait à pleurer de nombreuses victimes.

Un essieu de la première locomotive s'étant rompu, les roues s'étaient détachées; la locomotive était sortie de la voie et avait versé par le choc de la seconde machine. Il s'était fait un amoncellement de voitures brisées; puis le feu, courant le long des rails, n'avait pas tardé à envelopper les wagons et les voyageurs dans le cercle horrible de l'incendie.

A travers la stupéfaction générale, on apprit avec un redoublement de douleur que Dumont d'Urville, l'intrépide marin, le savant si honorable, avait péri dans ce désastre avec sa femme et son fils. Le deuil fut universel. Chacun se sentait frappé dans ce sentiment profond et sacré qui fait d'un grand citoyen un membre de chaque famille. C'est à peine si de ces êtres, qui s'étaient tant aimés, il restait quelques débris reconnaissables.

Ainsi, se disait-on, Dumont d'Urville a fait trois fois le tour du monde, s'exposant courageusement aux périls, aux maladies, aux fureurs des tempêtes : et quand, dans la force de l'âge et la maturité du talent, il pouvait rendre encore tant de services à la France, il a misérablement trouvé la mort dans une simple promenade à Versailles !

Joignons notre souvenir aux hommages qui furent rendus à cette noble existence trop tôt tranchée.

C'est à Condé-sur-Noireau (Calvados) qu'était né Jules-Sébastien-César Dumont d'Urville. Il appartenait à une ancienne famille. Son oncle, chanoine de la cathédrale de Caen, s'appliqua à le diriger de bonne heure vers les études sérieuses, à lui inspirer l'amour des immortels écrivains de l'antiquité. Ces débuts eurent une influence marquée sur l'esprit de Dumont d'Urville, qui conserva toujours une vive admiration pour les auteurs grecs et latins, au point de ne chercher ses délassements que dans leur lecture.

Sa vingtième année était accomplie quand il se présenta à l'École polytechnique : le chiffre d'âge, inexorable comme tous les chiffres, l'écarta du concours. Cette circonstance détermina son choix pour la marine ; après l'examen le plus brillant, il fut immédiatement nommé aspirant de première classe.

Il fit, comme enseigne de vaisseau, deux des campagnes scientifiques du capitaine Gaultier dans la mer Noire. Le résultat de ses voyages et de ses études se traduisit dans un *Mémoire géologique sur l'île volcanique de Santorio*, puis un *Mémoire archéologique sur les ruines d'un temple à Melos*.

Ce sont là, du reste, des travaux tels qu'en peut faire tout enseigne de vaisseau un peu instruit. Mais il est une dette immense que le pays a contractée envers Dumont d'Urville : ce fut lui qui, avec un goût excellent, comprit la valeur de ce chef-d'œuvre appelé la *Vénus de Milo ;* il le signala à l'ambassade française de Constantinople : nous pouvons donc dire que son jugement nous a valu un trésor.

Arrivons à l'année 1822. Là, notre marin commandait en second la corvette la *Coquille*, lorsqu'il fit le tour du monde avec le capitaine Duperrey. Il avait été chargé de la partie botanique. Le cabinet d'histoire naturelle reçut de lui une riche collection d'insectes et plusieurs centaines de plantes nouvelles.

A son retour, Dumont d'Urville publia une *Flore des Malouines* qui est très-estimée. Il y avait, comme Érasme et Scaliger, employé la langue de Cicéron.

Tous ces travaux furent récompensés par le grade de capitaine de

Digitized by Google

frégate. Il allait rédiger la partie descriptive et botanique du voyage, quand il fut appelé au commandement d'une nouvelle expédition de découverte qui s'éloigna de Toulon le 20 avril 1826.

Il monta la corvette l'*Astrolabe*, pour aller à la recherche du lieu exact où périt la Pérouse.

Cette expédition comprit trois années. La relation qu'en a faite Dumont d'Urville n'a pas moins de onze volumes in-8° de texte, avec un atlas de 5 volumes in-folio.

En embrassant par la pensée ce travail si instructif, si pittoresque, et qui a fait avancer la science, on se sent saisi de vénération. Dès le discours préliminaire, le lecteur est mis parfaitement au courant de l'histoire des voyages et découvertes. En quelques pages, on suit les Magellan, les Garcia de Loaysa, les Sébastien del Cano, les Juan Gaëtan, les Cowley, les Dampier; mais surtout on s'intéresse à Carteret, à Bougainville, à Cook, à Vancouver, à d'Entrecasteaux. L'auteur puise dans son noble caractère une sympathie et une équité parfaites pour ses illustres devanciers. Il les raconte, il les résume; son livre eût pu être intitulé : *Annales du génie maritime.*

Laissons parler cette voix tant regrettée. L'*Astrolabe* a mouillé, entre des récifs dangereux, à Vanikoro, l'île inhospitalière où, selon toute présomption, vint se briser l'expédition de la Pérouse.

« A cet aspect, dit Dumont d'Urville, nos cœurs furent agités par un mouvement indéfinissable d'espérance, de douleur et de satisfaction. Enfin nous avions sous les yeux ce point mystérieux qui avait caché si longtemps à la France, à l'Europe entière, les débris d'une noble et généreuse entreprise; nous allions fouler ce funeste sol, interroger ses plages et questionner ses habitants. Mais quel allait être le résultat de nos efforts? Nous serait-il possible seulement de payer notre tribut de larmes à la mémoire de nos malheureux compatriotes? Telles étaient les tristes réflexions qui nous laissèrent plongés dans une morne rêverie... »

Les féroces indigènes, craignant que les Européens ne veuillent tirer vengeance du massacre de leurs compatriotes, refusent d'abord toute explication. Enfin, un chef les conduit à un endroit où se trouvent, à la profondeur de douze à quinze pieds, des ancres, des

canons, des boulets. C'est là qu'eut lieu le désastre!... — Un monument funèbre est érigé par l'équipage français, bien que nos marins et leur chef soient en proie à des fièvres accablantes. Vingt et un coups de canon saluent le cénotaphe...

« Quarante ans auparavant, dit l'illustre auteur, les échos de ces mêmes montagnes avaient peut-être répété les cris de nos compatriotes expirant sous les coups des sauvages ou succombant sous les atteintes de la fièvre!... Et nous-mêmes, n'avions-nous pas à craindre une destinée pareille? Le cénotaphe que, de nos mains défaillantes, nous venions d'élever en l'honneur des compagnons de la Pérouse, ne pouvait-il pas aussi devenir le dernier témoin des longues épreuves et du désastre de la nouvelle *Astrolabe?* »

Mieux eût valu pour Dumont d'Urville partager la destinée de la Pérouse et tomber sur ces plages lointaines que de périr misérablement dans un choc de wagons. Mais l'homme n'est pas libre de régler sa fin. Nous avons dit de quels regrets fut suivie la perte du célèbre marin. Dès le 11 mai, le conseil municipal de Paris vota une concession à perpétuité de quatre mètres de terrain dans le cimetière du Sud, pour la sépulture du contre-amiral Dumont d'Urville, de sa femme et de son fils.

Au service funèbre, qui eut lieu à Saint-Sulpice, se pressaient les hommes les plus éminents, et tous les yeux se mouillaient de larmes à la vue des trois cénotaphes qui représentaient, unis dans la mort, ceux qui, peu de jours auparavant, palpitaient de la même affection et des mêmes espérances : ce père si glorieux qui, selon l'expression de M. Berthelot[1], avait « porté le flambeau de l'observation jusqu'aux dernières limites des mers navigables, » cette épouse dévouée dont le nom sera immortalisé par la *Terre Adélie*, et enfin ce jeune fils si distingué, si studieux, botaniste et philologue, qui, dès l'âge de neuf ans, avait traduit du chinois en français, le *Ta-hio* de Confucius.

Un monument a été élevé à ces trois victimes; c'est une souscription nationale qui en a fait les frais.

[1] Secrétaire général de la Société de géographie.

Digitized by Google

CXLVI

LE GÉNÉRAL DROUOT

NÉ A NANCY EN 1774 — MORT LE 24 MARS 1847

Sur la place du champ de foire, à Nancy, s'élève une statue de bronze que tous les étrangers aiment à contempler, non moins que celles de Stanislas et de Mathieu de Dombasle. Ces traits fiers et doux à la fois, cette sérénité de l'homme d'honneur, du brave qui illustra sa ville natale, tout s'accorde chez Drouot avec les souvenirs d'une longue existence où il n'y eut pas une tache. Bien des gloires militaires de notre époque ont été plus éclatantes; mais peu de noms brillent autant dans les fastes de la vertu antique. Drouot fut ce qu'on appelle une *figure :* il appartient de droit à ce livre, où nous avons voulu placer surtout les hommes dont la mémoire fut irréprochable.

Un simple boulanger de Nancy avait douze enfants, et l'on peut dire que les familles nombreuses sont bénies, si l'on songe qu'Antoine Drouot était le troisième dans cette florissante lignée. Il reçut la meilleure éducation, celle de la pauvreté; nous devons croire que la douleur n'accompagnait point ses privations, puisque plus tard il ne cessa de se rappeler avec regret ce foyer paternel vivifié par la foi et la tendresse.

Il avait trois ans à peine quand il demanda avec instance à être admis chez les frères de la doctrine chrétienne. Son âge le fit refuser, au grand désespoir de l'enfant; aussi, dès qu'il put suivre les cours, fit-il des progrès tellement rapides, que ses parents jugèrent nécessaire de s'imposer des sacrifices pour le mettre à un plus haut enseignement.

Mais la culture qu'on donnait à son esprit ne le dispensait pas de s'associer à la besogne manuelle, aux corvées de famille. Antoine, dans les intervalles des classes et aux heures où les écoliers dégourdissent leurs jambes et délassent leur esprit, devait aller par la ville

porter le pain aux pratiques. Avec quelle joie il revenait à l'étude! et pourtant c'était au milieu du bruit de ses frères et sœurs, et d'un va-et-vient continuel, qu'il faisait ses thèmes et ses versions. Le soir, pas de lumière; Antoine emprunta plus d'une fois ses rayons à la lune. Vers deux heures du matin, le travail de la boulangerie commençait, à la lueur d'une mauvaise lampe: le jeune homme profitait de cette clarté douteuse pour reprendre ses travaux et suivre la lecture de ses auteurs favoris, Tite-Live, César et Plutarque.

Cependant il n'était pas tellement sensible aux grands faits de l'antiquité, qu'il ne fût avant tout un chrétien fervent. Son ambition se fût bornée à prendre la robe de chartreux. La Révolution en ordonna autrement.

On était en 1793, et Drouot avait dix-neuf ans. Une circonstance fortuite détermina sa vocation. Laissons-le raconter lui-même dans une lettre à un ami ce fait qui lui ouvrit la carrière militaire.

« Un jour, je lus une affiche qui prévenait les jeunes gens qu'un examen pour entrer dans l'artillerie allait avoir lieu à Châlons; j'obtins de mon père la permission d'y aller. Ma famille n'était pas riche, et je reçus six francs pour faire mon voyage. Je partis, bien entendu, à pied, et, arrivé à Châlons, j'allai tout droit dans la salle où se passaient les examens. J'y fus reçu par un immense éclat de rire. Il faut dire que j'étais petit, maigre, chétif, que je me présentais tout poudreux encore de ma route, un bâton à la main et chaussé de gros souliers. Un peu interdit, je m'arrêtai, lorsque l'examinateur[1] me dit avec une bonté qui me rendit un peu de courage:

« — Vous vous trompez sans doute, mon ami; que demandez-vous?

« — Je voudrais subir l'examen, monsieur.

« Et un nouvel éclat de rire retentit dans toute la salle.

« — Mais, reprit l'examinateur, vous savez que c'est un examen pour l'artillerie; vous connaissez donc les matières indiquées au programme?

« — Monsieur, je les ai étudiées.

[1] Laplace.

Digitized by Google

Imp. Godard Paris.

Vous vous trompez sans doute, mon ami; que demandez vous?
— Je voudrais subir l'examen Monsieur.

« — Eh bien, mon ami, asseyez-vous, et, lorsque votre tour viendra, je vous appellerai.

« J'allai m'asseoir dans un petit coin, poursuivi par les sourires moqueurs des jeunes gens qui, comme moi, venaient se faire examiner. Cependant j'écoutais les questions de l'examinateur, les réponses de ces jeunes gens, et le courage me revenait, car je me disais : « J'en sais bien autant qu'eux. » Enfin mon tour arriva. La salle, qui s'était dégarnie, fut bientôt pleine de curieux qui venaient assister à l'examen du petit paysan. L'examinateur commença par me demander les principes de l'arithmétique ; il poursuivit ses questions, et bientôt je le vis s'arrêter et me regarder étonné.

« — Où avez-vous suivi votre cours de mathématiques? me dit-il.

« — J'ai presque toujours travaillé seul, monsieur, lui répondis-je; et, si vous voulez bien m'examiner sur les matières qui ne font pas partie du programme, j'espère pouvoir y répondre.

« Mon examen dura deux heures; lorsqu'il fut terminé, l'examinateur se leva, vint m'embrasser, et me dit :

« — Recevez mon compliment ; dès aujourd'hui vous pouvez vous regarder comme faisant partie du corps de l'artillerie.

« Un plus grand honneur m'attendait encore : les jeunes gens qui m'avaient d'abord accueilli le matin avec des huées m'entourèrent, et, malgré moi, me portèrent en triomphe dans les rues de Châlons. Ce fut le plus beau jour de ma vie. »

Un mois à peine après son entrée à l'école, Drouot était appelé à faire partie du corps de troupes envoyé par la République au secours de Dunkerque. Cette ville, assiégée par les Anglais et les Hollandais, dut son salut à une terreur panique qui s'empara de l'ennemi. Celui-ci décampa subitement et alla se retrancher près de la petite ville d'Hondschoote, à quatre lieues de là. On l'attaqua à trois reprises; le succès de la troisième affaire fut dû à Drouot, qui établit une batterie avec une rare dextérité. Comme, pour ménager les troupes fatiguées, l'on ne poursuivait pas les Anglais, il dit ce beau mot : « Des troupes victorieuses n'ont pas besoin de repos. »

Drouot, dès sa troisième année de service, avait conquis le grade de capitaine. Au témoignage du général Moreau, sa compagnie d'ar-

tillerie était une des plus belles qu'on eût jamais vues. En 1799, à la tête de cette seule compagnie, il protégea et couvrit la retraite de Macdonald, qui tentait vainement de se frayer un passage à travers les Russes et les Autrichiens. Macdonald n'oublia point ce service.

En 1804, Drouot fit partie de l'expédition destinée aux Antilles.

En 1808, parvenu au grade de major de l'artillerie de la garde, il concourut à la prise de Madrid. Mais ce fut surtout à la bataille de Wagram qu'il se signala en assurant le succès de l'armée française dans le moment le plus critique. Cette journée lui valut le grade d'officier de la Légion d'honneur, celui de colonel et le titre de baron de l'Empire.

Les distinctions étaient venues le chercher; elles le trouvèrent toujours indifférent.

Où il faut surtout admirer Drouot, c'est dans la campagne de Russie. Il donnait l'exemple de la patience, du courage; indifférent pour sa part aux souffrances, il ne s'occupait que de ranimer le moral du soldat. Il eut le bonheur de ramener toutes ses batteries en Pologne sans avoir perdu un seul canon. Ce fut alors que l'Empereur le nomma général de brigade d'artillerie, et l'attacha à sa personne en qualité d'aide de camp. A Lutzen, à Bautzen, à Wachau, Drouot organisa avec la rapidité de l'éclair des batteries de cent à cent cinquante bouches à feu. Mais, selon la belle expression d'un historien, « la victoire était mélancolique et découragée, parce qu'elle donnait la gloire sans donner le salut. »

Fidèle compagnon de l'Empereur, à qui il semblait plus attaché à mesure qu'il le voyait plus malheureux, il le suivit dans sa retraite de l'île d'Elbe. Combien il souffrit lorsqu'il apprit, des lèvres mêmes de Napoléon, son téméraire projet de retour en France! Pour sa part, il avait accepté le sacrifice de l'exil et s'était résigné à finir ses jours loin de sa patrie. Lui faudrait-il se rendre complice d'une tentative qui allait replonger la France dans les terribles hasards de la guerre? Il essaya toutes les représentations; puis il se dit qu'il ne pouvait abandonner dans un effort suprême le héros que l'Europe entière avait accablé...

Il fut donc de cette troupe de quatre cents hommes qui débarqua

Digitized by Google

au golfe Juan, et arriva à Paris sans avoir eu à brûler une amorce. Il fut aussi du nombre des braves de Waterloo; et, si sa voix eût été écoutée à Paris, la défense nationale se fût prolongée. Il dut se retirer sur la Loire avec la garde.

Compris par le gouvernement royal parmi les généraux proscrits, il quitta son commandement, accourut à Paris et demanda des juges. Il eut beaucoup de peine à se faire recevoir comme prisonnier à l'Abbaye. Sa captivité dura huit mois; le procès se termina par un acquittement. Le lendemain même, Louis XVIII l'envoya chercher, le traita avec beaucoup de bonté et loua la fidélité qu'il avait montrée à Napoléon. Mais vainement le roi chercha-t-il à le faire rentrer dans les rangs de l'armée; Drouot avait dit adieu aux honneurs et aux emplois.

Ce fut le 24 mars 1847, après trente ans passés dans la retraite, que Drouot, l'honneur de Nancy, le bienfaiteur des anciens soldats, des sourds-muets, des pauvres, le *sage de la grande armée*, rendit son âme à Dieu. Toute son humilité religieuse éclatait dans son testament. « Mon intention, y était-il dit, est que mes obsèques se fassent sans pompe; qu'aucun honneur militaire ne me soit rendu, et qu'aucun discours ne soit prononcé sur ma tombe. »

L'autorité locale refusa de reconnaître cette clause du testament; elle voulut, outre les honneurs militaires usités en pareille circonstance, rendre à ses dépouilles des hommages inaccoutumés; jamais, depuis la translation des cendres de ses ducs, la Lorraine n'avait vu de cérémonie funèbre comparable; jamais la douleur publique n'avait été plus sincère ni plus générale. Elle s'exhalait de toutes les bouches et ne laissait dans tous les cœurs qu'une seule et même pensée d'admiration et de regret.

C'est que le général Drouot avait été le héros chrétien par excellence, l'homme de bien par-dessus tout. Pas un seul jour il n'avait démenti les principes d'une piété ferme et solide. Aux camps, il emportait la Bible et la lisait sans se cacher; toujours préparé à la mort par l'exercice de la foi, il avait offert le constant exemple d'un calme que n'altère aucun danger; d'autant plus fort contre l'ennemi qu'il était plus fort contre les passions. Lorsque les circonstances et le déclin de sa santé l'eurent amené à se retirer de la vie active, il se

consacra tout entier à des œuvres charitables. Habitué au régime le plus modeste, il se trouvait trop riche encore avec deux mille cinq cents francs de rente. A la suite de la mort de l'Empereur, — événement qui remplit Drouot d'une douleur profonde, — l'illustre général se trouva, tant par sa pension de retraite que par un legs de Napoléon, à la tête d'un revenu de douze mille francs environ. Il ne changea rien à sa manière de vivre; ce qui lui semblait le superflu fut par lui consacré à la fondation de quelques lits à l'hôpital de Saint-Julien, en faveur des vétérans de nos armées. C'étaient autant de frères pour cet homme si bon et si généreux; il compatissait à leurs misères, et il allait si grand train dans la bienfaisance, que ses amis se croyaient obligés de lui faire des représentations à cet égard. « Eh bien, disait-il, je finirai mes jours dans un des lits que j'ai fondés, et je ne serai pas si à plaindre. »

L'estime, c'est trop peu dire, la vénération générale le suivit dans la retraite qu'il voulut se donner sur la paroisse même où il avait reçu le baptême. Là, ayant pour unique serviteur un vieux soldat, il aimait à interroger ses souvenirs, à les dicter même; mais, le soir venu, il brûlait les pages écrites dans la journée. Sa modestie, son horreur du bruit, étaient telles, qu'il priva ainsi la postérité de Mémoires qui eussent été consultés avec fruit. Du moins il ne put enfouir le souvenir de ses grandes actions : l'histoire a été plus équitable envers lui qu'il ne le fut lui-même.

En plus d'une occasion, il reçut d'éclatants témoignages d'admiration. Voici, entre mille, une anecdote que rapporte un de ses biographes.

« Un jour, un régiment de dragons traversait Nancy. Rompus par quatre, les escadrons, encore étendus par la marche, occupaient un espace immense. La circulation transversale, interrompue longtemps, avait accumulé aux embouchures des voies de communication une masse de spectateurs. La musique attirait le peuple, les fenêtres s'ouvraient, et, joyeux, tous les citoyens semblaient saluer le régiment. Poudreux comme on l'est en voyage, les dragons caressaient du regard ce gîte d'étape qui est l'affaire principale de la journée. Le colonel des dragons avait laissé filer quelques pelotons de la tête

Digitized by Google

de colonne. Son cheval, arrêté précisément au débouché d'une rue, permettait au chef d'apercevoir au loin. Dans le prolongement de cette rue, un homme âgé, ou plutôt accablé par les fatigues et les souffrances physiques, venait avec lenteur. Le colonel vit cet homme, le reconnut, et d'une voix éclatante fit faire halte au régiment. Les rangs s'ouvrirent, le vieillard se découvrit, salua le régiment, et franchit cette longue chaîne d'hommes et de chevaux. Étonné, le peuple regarda : c'était Drouot, à qui le régiment rendait hommage. Alors ce furent des applaudissements, des cris de joie, qui s'élevaient de la foule, qui sortaient des maisons et envoyaient à la piété des jeunes soldats pour le vieux général la bénédiction des familles. On se disputa le plaisir de loger les dragons ; chacun d'eux fut fêté par ses hôtes, comme si Drouot eût présidé à chaque foyer domestique. Et le lendemain, lorsque les trompettes sonnèrent la marche, le peuple accompagna les dragons, *parce que les dragons connaissaient le général Drouot.* »

Dans les quatorze dernières années de sa vie, Drouot fut atteint de cécité. On eut alors le spectacle de sa résignation parfaite. Guidé par une main fidèle, il traversait chaque matin les rues pour se rendre à la messe; chacun le saluait à son passage, bien qu'il ne pût s'apercevoir de ces hommages pieux. Pour se promener dans son jardin, il avait fait tendre des fils de fer le long des allées. C'était, avec la prière et la société de quelques vieux compagnons d'armes, la distraction de cet homme si simple que décoraient les titres de pair de France, comte de l'Empire, commandant de la garde impériale, grand-croix de la Légion d'honneur.

Nous avons dit de quels honneurs furent entourées les funérailles de celui que M. le préfet de la Meurthe proclama *héroïque comme soldat, sublime comme citoyen*. La religion vint aussi au bord de cette tombe, et ce fut le P. Lacordaire qu'elle prit pour interprète.

L'orateur chrétien fut à la hauteur du héros chrétien. Citons quelques-unes de ses belles paroles :

« Rien n'est plus difficile, même aux hommes supérieurs, que de supporter le repos. Quand l'âme et le corps se sont habitués au travail solennel des grands événements, ils ne peuvent plus souffrir la

simple et pacifique succession des jours. Cette paix froide leur est un tombeau. Ils regrettent le bruit, l'agitation, les alternatives des revers avec les succès, et toute cette tragédie de choses humaines où ils avaient naguère leur part et leur action. L'histoire ne compte qu'un très-petit nombre d'hommes qui aient passé de la vie publique à la vie privée en conservant avec la tranquille possession d'eux-mêmes la plénitude de leur grandeur. La plupart se consument dans un ennui vulgaire; d'autres demandent aux passions des sens l'oubli d'eux-mêmes et de leur dignité; les plus élevés succombent au poison mystérieux du chagrin. A regarder les vicissitudes qui avaient enlevé le jeune Drouot de la boutique de son père pour le porter au pied d'un trône et aux côtés d'un conquérant, il semble que nul plus que lui n'aurait dû éprouver, dans l'affaissement subit de sa destinée, le désespoir des souvenirs et l'impuissance de vivre avec soi. Qui avait vu davantage et plus vite? Qui avait passé en moins de temps par plus de contrastes et d'émotions? Il est vrai; mais cette âme était plus grande encore que les événements dont la Providence lui avait donné le spectacle; elle revenait, fortifiée et non pas abattue, donner elle-même au monde un spectacle capable de l'instruire et de le consoler...

« Vous avez vu pendant trente années le général Drouot, descendu des hautes charges, oublier tout seul ce qu'il avait été, n'en parler jamais qu'avec l'alarme d'une exquise pudeur, ne se souvenir enfin du passé que pour élever les services des autres et honorer la mémoire du héros dont il était le serviteur et l'ami. Vous l'avez vu, content d'une maison dans un faubourg de votre ville, réduire ses besoins avec l'austérité d'un Spartiate et le calcul d'un chrétien qui aime les pauvres avec la pauvreté. Vous l'avez vu, pénétré d'une foi sincère, rapporter à Dieu tout le cours de sa vie, et donner de la vérité de sa religion une preuve que les camps eux-mêmes n'avaient point affaiblie. Vous l'avez vu se suffire à lui-même dans une solitude presque constante, non par l'éloignement des hommes, mais par une certaine force intérieure qui lui faisait de la retraite un besoin et comme un devoir. Vous l'avez vu pendant vingt ans, assiégé d'infirmités douloureuses, totalement aveugle les quatorze dernières années de sa vie,

Digitized by Google

et néanmoins toujours calme et serein, ne parlant de son sort que pour le bénir et s'estimer plus heureux qu'aux jours de sa jeunesse et de sa prospérité. On n'approchait de sa maison que comme d'un sanctuaire, pour y chercher les plus saintes leçons de la vie ; on n'y entendit jamais que des actions de grâces et des louanges pour Dieu. Un parfum d'honneur, de sincérité, de justice, de droiture, de piété et de joie, s'en exhalait à toute heure, et y appelait une gloire que le temps ne diminuait pas. . . . .

. . . .

« Si le général vécut trente années dans le silence et la retraite; si, à l'âge de quarante-deux ans à peine accomplis, il disparut de la scène du monde, c'est qu'il le voulut fermement par un acte de souveraine élection. Pourquoi le voulut-il, et quel était le mystérieux aliment de cette vie auparavant si agitée, tout à coup si calme? C'est, messieurs, le secret que je dois vous dire, sous peine de ne vous avoir montré que le dehors de ce grand homme, et de trahir à la fois, avec votre admiration, votre juste et sainte curiosité. Ouvrons donc, il en est temps, ouvrons ce cœur dont nous venons de suivre pendant un demi-siècle les actes magnanimes et jamais démentis ; pénétrons jusqu'au sanctuaire, et cherchons-y la flamme où s'alluma toute cette généreuse vie. Vous l'avez deviné ou pressenti, un triple amour en était l'incorruptible et immortel foyer : l'amour des lettres, l'amour des hommes, l'amour de Dieu. »

Ces paroles éloquentes vivront aussi longtemps que le souvenir de l'homme qui les inspira. Résumons-nous en répétant qu'il y a eu dans l'histoire militaire française des gloires plus éclatantes que celle de Drouot, mais non une plus belle âme.

CXLVII

QUELQUES FIGURES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

LETTRES

BENJAMIN CONSTANT — DUCIS — NÉPOMUCÈNE LEMERCIER — CREUZÉ DE LESSER — RAYNOUARD — PARSEVAL-GRANDMAISON — BAOUR-LORMIAN — CHÊNEDOLLÉ MILLEVOYE — LEGOUVÉ — LA PRINCESSE DE SALM — DELILLE — ESMÉNARD BOISJOLIN — CAMPENON — MICHAUD — MOLLEVAULT — SAINT-VICTOR — ANDRIEUX COLLIN-D'HARLEVILLE — A. DUVAL — DUPATY — ÉTIENNE PICARD — JOSEPH ET XAVIER DE MAISTRE — DARU — JAY — SISMONDI — LACRETELLE LEMONTEY — SÉGUR — DAUNOU — SAY — DE TRACY — MAINE DE BIRAN ROYER-COLLARD — DE PRADT — DE BONALD — MESDAMES COTTIN, DE DURAS DE GENLIS, DE BAWR ET DE SOUZA — BALLANCHE — A. SOUMET A. GUIRAUD — H. DE LATOUCHE — BRIZEUX — ANCELOT — CASIMIR DELAVIGNE ALFRED DE MUSSET — BALZAC — CHARLES DE BERNARD — ÉD. OURLIAC ÉMILE SOUVESTRE — BRISSET — GÉRARD DE NERVAL TOPFFER — CHARLES NODIER

Notre siècle, qui a dépassé la moitié de son cours, a été fécond en belles intelligences, sinon en gloires de premier ordre. A son début, la guerre l'absorba; puis ce fut la lutte parlementaire, l'établissement d'un droit administratif nouveau; l'industrie vint ensuite lui révéler des sources de richesse qu'il n'avait pas encore soupçonnées. Il résulte de tous ces mouvements divers une certaine variété d'action et de tons qui enlève au dix-neuvième siècle le grand caractère d'unité qu'on admire dans l'époque de Louis XIV.

Cependant ne soyons pas injustes pour ceux que la mort a frappés déjà et qui furent nos contemporains. Que leurs noms se trouvent enregistrés ici, comme le complément de notre travail. Beaucoup de réputations, quel qu'en soit l'ordre, concourent à l'honneur d'une nation.

Et d'abord Benjamin Constant[1] frappe le souvenir. Né en Suisse, il descendait d'une ancienne famille française expatriée à la suite de

[1] Né à Lausanne en 1767, mort à Paris en 1830.

Digitized by Google

la révocation de l'édit de Nantes. Il vint à Paris en 1795, sous les auspices de madame de Staël, sa compatriote : son ambition était excessive, comme son ardeur, et ses opinions étaient ce que les faisaient ses protecteurs. Bientôt ses articles de journaux, ses discours au club de Salm, le firent remarquer; il défendit, puis attaqua le Directoire. Porté au Tribunat lors de l'avénement du premier consul, il commit l'erreur de s'imaginer que Bonaparte ne tarderait pas à tomber. Ce fut l'écrivain qui dut s'incliner et prendre le chemin de l'exil. 1813 le trouva avec les alliés, dont il défendit la cause dans sa célèbre brochure : *De l'esprit de conquête et de l'usurpation*. Il fut donc d'abord le partisan des Bourbons et devint un des rédacteurs habituels du *Journal des Débats*. Après le retour de l'île d'Elbe, il se laissa faire conseiller d'État par Napoléon, qu'il avait traité d'*Attila*, de *Gengiskan*... En 1816, il était à la tête de l'opposition par la presse et les coteries; en 1819, il était envoyé à la Chambre par le département de la Sarthe, et il devenait l'adversaire personnel et acharné du comte de Villèle. Lors de la Révolution de juillet, Benjamin Constant, usé par les fatigues de la vie parlementaire, n'était plus que l'ombre de lui-même. Il signa la protestation des députés; mais il la signa d'une main affaiblie déjà par l'approche de la mort. Il défendit quelque temps, à la tribune, la royauté nouvelle; puis succomba de langueur et fut porté au Panthéon. Ses œuvres politiques sont abondantes : on y reconnaît partout l'homme indécis, ardent, actif, remuant, qui fut « ami de la liberté et amant de la puissance. » Son roman d'*Adolphe* a joui d'une certaine célébrité : c'est une histoire intime ayant pour base le fatalisme.

Voyons maintenant la figure honnête de Ducis[1]. Honoré de la faveur du comte de Provence, appelé à l'honneur périlleux de remplacer Voltaire à l'Académie française en 1778, il n'ambitionna jamais que la gloire littéraire, refusa le titre de sénateur avec la riche dotation qui y était attachée et se voua au théâtre pour y répandre de « grandes vérités morales. » Hardi dans sa timidité, il songea à faire passer sur notre scène quelques-uns des drames im-

[1] Né à Versailles en 1733, mort en 1816.

mortels de Shakspeare. Ce qu'avait d'inouï cette tentative ne saurait plus frapper nos esprits ; mais qu'on se reporte à une époque où la toge et le peplum avaient seuls droit de paraître devant le public, où tout héros de théâtre devait, soit avoir vécu en Grèce, soit mourir à Rome, et qu'on mesure l'effet de l'apparition d'un *Hamlet*, d'un *Macbeth*, d'un *Othello :* sans doute Hamlet, moins le fantôme du roi assassiné et moins le crâne du bouffon Yorick; — sans doute Macbeth, moins les sorcières et leur cri satanique; — sans doute Othello, moins sa véritable couleur africaine; mais enfin, n'était-ce rien que de chercher des voies nouvelles?

A côté de Ducis marchait un homme incorrect, rude, téméraire, à la physionomie tranchée, et en même temps marquée d'une espèce de sceau de malheur. C'était NÉPOMUCÈNE LEMERCIER[1].

Embrasser la vie de ce poëte étrange, qui eut de belles inspirations mêlées de défectuosités et de disparates, allant d'une victoire à une défaite et d'une défaite à une victoire, ce serait une tâche impossible ici. Quelques traits seulement.

Méléagre fut son début. *Clarisse Harlowe* vint ensuite, puis le *Lévite d'Éphraïm* et le *Tartufe révolutionnaire*. C'est dans *Agamemnon* qu'il révéla son talent original. Il avait su remonter droit à Eschyle. *Pinto* fut la seconde bataille gagnée par Lemercier. Notre siècle s'ouvrit par cette comédie inaccoutumée, que Beaumarchais applaudit sans réserve. Oublions *Charlemagne*, le *Faux bonhomme*, le *Complot domestique*, pour signaler les tragédies de *Frédégonde* et de *Charles VI*, et arriver, enfin, à la *Panhypocrisiade*, qui a produit évidemment le *Ahasvérus* d'Edgar Quinet.

En même temps, un retour vers les idées de la chevalerie se produisait dans le poëme de la *Table ronde*, de CREUZÉ DE LESSER, et, au théâtre, dans les *Templiers*, de RAYNOUARD. Ne se bornant pas à ce succès, Raynouard puisa dans nos annales les *États de Blois*, joués en 1814. On sait, en outre, combien furent utiles ses recherches sur la langue *romane*. Il mérita qu'on écrivît de lui : « Il a reconstruit une langue; il a produit la dernière tragédie française, et,

[1] Né à Paris en 1770, mort en 1840.

Digitized by Google

avec un caractère désintéressé et intègre, il a défendu la liberté[1]. »

Le sentiment patriotique dicta aussi à PARSEVAL-GRANDMAISON son épopée de *Philippe Auguste*, plus honorable comme tendance qu'heureuse dans le résultat même.

Dans un autre ordre, c'était un entraînement vers l'inconnu que les chants bardiques essayés par BAOUR-LORMIAN. Le poëte toulousain vit son soleil dans les nuages de l'Écosse, et la brume de Mac-Pherson lui prêta un certain charme rêveur. Ces ombres de héros, de bardes, de jeunes filles aux longs cheveux, ces harpes d'or, en un mot, Ossian, Fingal et Malvina, plurent au vainqueur de l'Europe : le volume de Baour-Lormian accompagnait Napoléon jusque dans ses campagnes.

CHÊNEDOLLÉ, l'honnête homme, célébrait dans ses odes Klopstock et Gœthe. MILLEVOYE, LEGOUVÉ, CONSTANCE DE SALM, essayaient l'élégie intime; autour de DELILLE, le célèbre traducteur des *Géorgiques*, convergeaient ESMÉNARD, BOISJOLIN, CAMPENON, MICHAUD, MOLLEVAULT et SAINT-VICTOR. Puis se présentaient les auteurs comiques, COLLIN D'HARLEVILLE, ANDRIEUX, ALEXANDRE DUVAL, DUPATY, ÉTIENNE, PICARD, qui, en empruntant surtout aux mœurs et aux usages leurs surfaces et leurs détails agréables, ont préparé l'avénement de la comédie d'action, de trait et de quiproquo.

Évidemment, il y avait alors une assez active élaboration intellectuelle, si l'on veut bien se rappeler qu'en dehors de la poésie et du théâtre la prose politique produisait les noms de JOSEPH DE MAISTRE, de DARU, l'historien de Venise; de JAY, l'historien du cardinal de Richelieu; de MICHAUD, l'historien des croisades; de SISMONDI, l'historien des républiques italiennes; de LACRETELLE, de LEMONTEY, de SÉGUR; que dans cette période la science administrative, l'économie politique, la philosophie, purent revendiquer DAUNOU, SAY, DE TRACY, MAINE DE BIRAN, ROYER-COLLARD, DE PRADT et DE BONALD.

Au chapitre du roman s'inscrivaient les noms de madame COTTIN,

[1] Charles Labitte, *Études littéraires*. — Quand Raynouard mourut, à Passy, le 27 octobre 1836, il y avait en tout quatre membres de l'Académie à ses obsèques. L'un d'eux, Michaud, toujours spirituel, même devant un catafalque, disait, à propos de ce nombre quatre : « Il ne nous manque qu'un zéro pour être au complet. »

de madame DE DURAS, de madame DE GENLIS, de madame DE BAWR, de madame DE SOUZA, qui disait d'elle-même avec raison : « J'ai voulu montrer dans la vie ce qu'on n'y regarde pas... ces mouvements ordinaires du cœur qui composent l'histoire de chaque jour. »

S'il nous est permis de signaler un exemple emprunté à l'époque dont nous parlons, qu'on songe à ce délicieux petit volume de XAVIER DE MAISTRE, le *Voyage autour de ma chambre*. Quel portrait frappant de la physionomie humaine ! L'auteur est-il romancier, historien ? Il est tout cela. Il a su peindre l'homme en se transportant lui-même dans le pays de l'imagination. Son *Lépreux d'Aoste* sera la plus terrible légende du malheur sans espoir, comme sa *Jeune Sibérienne* le plus touchant symbole de l'infortune consolée.

En ce moment, BALLANCHE préparait dans l'ombre sa *Palingénésie sociale*, livre de théogonie étrange qui semble la fusion des croyances helléniques et des dogmes chrétiens.

Le romantisme allait naître. L'homme dont la maison servit de sanctuaire à ce culte nouveau était un poëte célèbre à vingt et un ans, ALEXANDRE SOUMET. Chez lui, tout était poésie : son inspiration, sa parole, son âme. Il improvisait l'application comme le précepte; il disait : « Marchez ! » et il marchait. Dans son existence devaient se trouver deux œuvres magistrales : *Jeanne d'Arc*, réparation d'un martyre sublime; la *Divine Épopée*, cette sœur du *Paradis perdu*, œuvre si ample, si élevée, et qui n'a d'autre tort que d'être trop vêtue de pourpre.

Parmi les principaux adeptes de Soumet, se trouvaient ALEXANDRE GUIRAUD, l'auteur des *Machabées;* HENRI DE LA TOUCHE, envers qui la France a contracté la dette éternelle de la résurrection des vers d'André Chénier; BRIZEUX, l'incomparable chantre de *Marie;* ANCELOT, dont la jeune gloire allait rivaliser par *Louis IX* avec celle de CASIMIR DELAVIGNE, qui venait de se révéler par les *Messéniennes* et qui avait l'instinct de l'innovation sans en posséder complétement la force.

Quelques années après, ALFRED DE MUSSET transportait chez nous, d'Espagne et d'Italie, la ballade fantasque et gracieuse que, par parenthèse, ni les Espagnols ni les Italiens, ces classiques mythologues, n'ont su trouver, malgré l'incomparable richesse de leurs langues

Digitized by Google

sonores. De Musset préludait par le conte libre et original, en attendant le moment où son génie poétique se développerait et ferait explosion dans *Rolla*, dans la *Coupe et les Lèvres*, dans les *Nuits*, ces hymnes du désespoir.

Balzac prenait le roman des mains de ses prédécesseurs et le plaçait dans l'immense cadre de sa *Comédie humaine*. Ce Titan de l'observation descendit au fond de la société contemporaine, l'interrogea résolûment, sonda ses douleurs, épia ses ridicules, lui surprit ses secrets et ne lui fit grâce d'aucun aveu.

Après ce romancier hors ligne qui, au lendemain de tant de rudes batailles, se repose sur une grande œuvre accomplie, qu'il nous soit permis de citer l'aimable Charles de Bernard, qui fut le profil de Balzac; Édouard Ourliac, qui commença par Diderot et finit par Bossuet; Émile Souvestre, qui sacrifia peut-être trop à l'émotion humaine le sentiment religieux; Brisset, qui mit si bien en scène la *Satire Ménippée;* Gérard de Nerval, qui fut un Allemand de Paris; Topffer, qui fut un Parisien de Genève.

Nous avons gardé pour la fin notre bon Charles Nodier[1]. Chez lui, il y avait de l'enfant naïf, du conteur fantasque et humoriste, de l'érudit ardent, investigateur; rien de précis, rien de dominant. Tantôt il se consumait en philologue sur les mystères de la virgule, sur les énigmes du participe, sur les filiations du dérivé; un instant après, la *folle du logis*, sa grande amie, reprenait le dessus; et *Trilby*, penché avec la *Fée aux Miettes* sur le dossier du fauteuil, ordonnait à l'aimable conteur de prendre du papier et d'improviser sous sa dictée. Puis un libraire venait et emportait la promesse d'une préface; et jamais éditeur n'a deviné si juste que celui qui commanda à Nodier la biographie de Goldsmith, pour servir d'introduction au *Vicaire de Wakefield;* car, ainsi que le pauvre Olivier, Charles Nodier fut toujours obligé de sacrifier aux dures nécessités de la vie.

En résumé, le labeur de l'esprit ne s'est point ralenti de nos jours. Si le regard pouvait embrasser à la fois tant d'essais ingénieux et de tentatives énergiques, il serait effrayé de ce qu'a pu accomplir le demi-siècle.

[1] Né à Besançon en 1763, mort à Paris en 1844.

ART

GROS — GIRODET — GÉRARD — GÉRICAULT — DELAROCHE

Le nom d'Antoine Gros[1] mérite d'être cité le premier dans la pléiade des artistes qui ont ramené la peinture vers les voies du naturel et ont surtout contribué à l'arracher au genre académique. Le goût du dessin était inné en lui; d'ailleurs, il avait des guides excellents dans son père et sa mère, l'un et l'autre habiles en miniature et pastel. Ainsi, tout en faisant ses études au collége Mazarin, il recevait de son père d'utiles leçons qui lui donnèrent pour toujours la sûreté de la main et du coup d'œil. Quand on lui permit de se choisir un maître, il désigna de lui-même David, chez qui il entra, en 1789, à l'âge de quatorze ans. Ayant concouru, en 1790, pour le grand prix, il n'obtint que la seconde place; mais l'opinion publique lui décerna la première.

Le jeune artiste, tout en saluant comme tant d'autres l'aurore de la liberté, ne put voir sans horreur les moyens mis en œuvre pour arriver à la réforme. La violence du maître qu'il chérissait le faisait surtout souffrir. Il demanda à s'éloigner, et David lui obtint un passe-port pour l'Italie.

A Gênes, Gros rencontra Girodet, qui revenait de Rome; il le soigna comme un frère dans une maladie dangereuse, et, pour subvenir aux besoins de la communauté, se mit à faire nombre de miniatures: on serait étonné de voir combien un peintre aussi fougueux réussissait dans ce genre, qui exige tant de patience.

Il eut le bonheur, à Milan, d'être présenté au général Bonaparte, qui l'apprécia et lui donna un atelier à la villa Serbelloni. Le portrait en pied du général en chef enlevant un drapeau à la bataille d'Arcole lui fut commandé, et, par la manière dont il l'exécuta, Gros reconnut dignement la faveur d'un grand homme. Bonaparte allait

[1] Né à Paris en 1771, mort en 1835.

souvent le voir travailler, et il lui prodigua les marques de sa bienveillance. Il l'attacha en qualité d'interprète à l'état-major; il le comprit dans la commission chargée de choisir et d'envoyer en France les trésors artistiques de l'Italie.

De retour à Paris, Gros eut à faire le tableau des *Pestiférés de Jaffa*. Il entreprit et acheva ce chef-d'œuvre en l'espace de sept mois. Ce tableau fut couronné au Louvre. Désormais, Gros était le premier peintre de son époque. Sa force, son habileté de composition, l'éclat de son coloris, étaient incomparables.

Les titres de ses autres œuvres sont dans toutes les mémoires. Chacun nommera la *Bataille d'Aboukir*, celle des *Pyramides*, *Eylau*, l'*Entrevue de Charles-Quint et de François Ier*, page remplie de grâce, et la magnifique *coupole de Sainte-Geneviève*.

En 1808, il reçut la croix de la Légion d'honneur. L'Empereur, en parcourant la liste des présentations, vit son nom marqué le dernier; il le raya pour le reporter lui-même en tête; il fit plus, il détacha sa propre croix pour l'offrir à l'artiste.

A la chute de l'Empire, Gros, vivement affecté, se réfugia dans son atelier comme dans une sorte d'asile, loin des bruits extérieurs. La faveur des Bourbons vint l'y chercher. Appelé à l'Institut, nommé professeur à l'école des Beaux-Arts, il donna durant dix-neuf ans cet enseignement éclairé qui produisit les Delaroche, les Bellanger, les Court, les Hesse, les Camille Roqueplan, les Lemaire. Le malheur voulut qu'en 1835 il s'avisât d'envoyer à l'Exposition un tableau d'*Hercule et Diomède* qui, tombant en plein romantisme, fut criblé des flèches les plus aiguës de la critique. Gros avait été trop favorisé par la gloire et la fortune pour pouvoir accepter la décadence et l'humiliation. Dès lors il se considéra comme un homme mort; et, quelque temps après, il commit ce crime du suicide qui devait être imité par Léopold Robert. Plaignons ce beau génie de n'avoir pas compris que de misérables critiques passent, et que les chefs-d'œuvre demeurent.

Nous avons nommé Girodet-Trioson[1], qui fut, à l'atelier, le compagnon de Gros. Orphelin de bonne heure, il dut le bienfait d'une

[1] Né à Montargis en 1767, mort en 1824.

éducation soignée à son tuteur, M. Trioson, médecin de Mesdames. Ce ne fut guère que vers la fin de ses classes qu'il montra des dispositions pour la peinture. Il entra chez David et ne tarda pas à faire des progrès rapides. A vingt-trois ans, il obtenait, sur le sujet de *Joseph rendu par ses frères*, le prix si désiré qui devait le conduire à Rome, — Rome, la vraie patrie de l'artiste. A peine y fut-il en face des modèles, qu'il sentit se modifier en lui les idées acceptées chez David. Il comprit que la poésie devait vivifier un dessin savant. Son *Endymion* fut un témoignage de son esthétique nouvelle. Cet ouvrage, qui eut un succès immense, fut suivi d'une œuvre inspirée par la reconnaissance envers M. Trioson : *Hippocrate refusant les présents des envoyés d'Artaxerce*. M. Trioson légua ce tableau à l'école de Médecine de Paris.

Girodet se trouvait encore à Rome lorsque le contre-coup des événements de France fit fermer l'école et dispersa les élèves. Il courut le risque d'être assassiné. Il alla passer quelques années d'étude dans le royaume de Naples, mais à cette époque il ne fit rien d'important. Il trouva, à Paris, qu'on n'avait pas oublié son *Endymion;* un logement lui fut donné au Louvre. Il peignit une *Danaé*, les *Quatre Saisons* pour le roi d'Espagne; *Ossian* pour Bonaparte. C'était en 1802. Quelques années après, il sortait de sa retraite volontaire avec le tableau du *Déluge*. Au concours pour le prix décennal, le *Déluge* l'emporta sur les *Sabines* de David, qui s'associa noblement lui-même à la décision du jury académique. L'*Inhumation d'Atala* eut aussi un brillant succès : aux yeux de nos contemporains, c'est le meilleur ouvrage de Girodet.

De 1810 à 1819, l'artiste, éprouvé par de cruelles souffrances physiques, se tint retiré du monde et du bruit. Tout à coup il reparut au Salon avec *Pygmalion et Galatée*. L'enthousiasme général fit explosion. Une dame dit ce mot charmant : « On n'a rien vu d'aussi beau depuis le *déluge*. » C'était le terme de ses travaux. Le 9 décembre 1824, il succombait à sa cruelle maladie. Malgré l'honorable aisance acquise par ses travaux, il avait toujours vécu d'une manière très-modeste. Il ne s'était pas marié.

François Gérard naquit à Rome en 1770. Celui qui devait, de

Digitized by Google

par son pinceau, devenir baron, était tout simplement le fils du concierge de l'ambassadeur de France, le cardinal de Bernis. Il eut successivement pour maîtres le sculpteur Pajou, Brenet et David. Si l'influence de David lui fut utile sous le rapport du talent, en revanche elle mit une tache ineffaçable dans sa vie ; car Gérard, cédant aux conseils, aux ordres peut-être, du fougueux démocrate, se laissa comprendre au nombre des jurés du tribunal révolutionnaire. Au reste, tout sentiment d'humanité n'avait pas disparu de son cœur ; il ne manquait pas de feindre quelque indisposition quand il s'agissait de prononcer un arrêt de mort. Ce fut ainsi qu'il s'absenta lors du procès de la reine. Il rompit le plus tôt possible avec une fonction pareille.

Son *Bélisaire*, qui date de 1795, le plaça à une grande hauteur. Vinrent ensuite la *Psyché*, les *Trois Ages*, la *Bataille d'Austerlitz ;* mais ce qui mit le comble à sa gloire, ce fut l'*Entrée d'Henri IV à Paris*, ouvrage fait de verve, et où les têtes sont si belles et si franches d'expression.

Gérard a produit bon nombre d'autres œuvres, et il n'en est pas une qui n'offre des qualités d'un ordre supérieur. Il mettait dans ses travaux beaucoup de cet esprit fin et observateur qu'on aimait dans sa conversation, et qui lui a concilié tous les grands personnages de son temps.

Voici sur le baron Gérard une piquante anecdote que madame de Bassanville lui a entendu raconter et qu'elle redit avec sa grâce de style :

« Un jour, comme Gérard était encore élève de l'école de Rome, le fils d'un riche marchand, à la veille de se marier, mais voulant faire les choses au meilleur marché possible, vint lui commander un tableau représentant l'*Hymen* pour orner sa maison nouvelle. C'était, comme vous le voyez, tout à fait un tableau de circonstance.

« Gérard, qui avait fort peu de commandes, et qui, comme tous les jeunes gens, était très-pressé d'argent, se met à l'œuvre avec tant d'ardeur, que, la veille du mariage du jeune homme, le tableau se trouva prêt. Tout triomphant, l'artiste porte sa toile à l'époux. Il s'attendait à des compliments qu'il croyait mérités. Quelle fut sa dé-

convenue quand le jeune homme, après quelques instants de silence et un froncement de sourcil fort significatif, lui adressa ces paroles :

« — Mon cher Gérard, il y a de jolies choses dans votre tableau, j'en conviens; mais la figure de l'*Hymen* est trop triste. Je vous prie d'égayer sa physionomie, vous m'obligerez fort. Seulement je vais vous remettre le prix du tableau, et vous l'achèverez à votre aise.

« La fin du discours consola Gérard du commencement. Il empocha l'argent et remporta son tableau. N'étant plus aussi pressé, et se trouvant en outre atteint d'une fièvre qui le força à garder plusieurs mois le lit, il laissa écouler quelque temps avant de porter l'*Hymen* à celui qui le lui avait commandé. Cependant, un beau jour, son tableau sous le bras, il retourna chez le jeune homme. Comme la première fois, celui-ci l'examina durant quelques instants avec une grande attention et en gardant un profond silence.

« — Vous avez donné trop de portée à mon observation, mon cher Gérard, dit-il enfin. Cet *Hymen* a une figure d'une gaieté exagérée... d'un enjouement excessif... Ce n'est pas ça, que diable ! ce n'est pas ça du tout !... Soyez de bon compte...

« — Eh bien, je le serai, monsieur, interrompit en riant l'artiste : je n'ai pas donné un seul coup de pinceau à mon tableau ; je vous le rapporte tel qu'il était la première fois que je vous l'ai présenté, espérant que le temps l'embellirait assez pour qu'il pût vous plaire... Seulement je ne me suis pas assez pressé : j'aurais dû revenir quelques semaines plus tôt.

« Le jeune homme ne put pas conserver son sérieux en écoutant l'artiste, et il accepta l'*Hymen* tel qu'il était. »

Attaqué presque subitement d'une fièvre paralytique, Gérard y succomba le 12 janvier 1837. Il était âgé de soixante-sept ans.

Parmi les novateurs qui préparèrent le mouvement de l'école moderne, il n'en est pas un qui ait eu plus d'influence que Géricault. De Rouen, où il était né en 1790, il vint à Paris étudier sous Carle Vernet et Guérin. Sa manière ne se révéla pas d'abord : il fallut pour la déterminer, le contre-coup de l'impression produite sur la France par les œuvres dramatiques de Schiller et de Byron. Alors Géricault

Digitized by Google

s'abandonna à sa fougue et rompit avec la théorie du *beau idéal*. Il causait à son bon maître Guérin les saisissements les plus douloureux par son dessin nerveux, par sa couleur raboteuse. Il était moins souvent dans l'atelier que dans les écuries et sur les champs de courses, où il interrogeait patiemment toutes les habitudes du cheval.

En 1812 il débuta par son *Chasseur à cheval* de la garde, où, sauf quelques exagérations de pose, il déploya les qualités les plus éclatantes. L'année suivante, il exposa son *Cuirassier blessé*, un poëme de douleur. — Ce fut en 1819 que parut le *Naufrage de la Méduse*. Tout a été dit sur cette page immense d'où le style académique était entièrement banni. Désormais l'art était revenu à la vérité. Ce fut une révolution.

Par malheur, Géricault se laissa, vers cette époque, entraîner dans le tourbillon des plaisirs. Une complication de maladies ruina sa santé. Quand il mourut, en 1824, il était comme réduit à l'état de momie. Triste fin d'un homme qui eût pu donner tant de splendeur à l'école française, s'il eût été, par-dessus tout, épris de son art.

Paul Delaroche a eu en madame la comtesse de Bassanville un biographe distingué. C'est à l'auteur des *Salons d'autrefois* que nous sommes encore heureux d'emprunter la notice suivante.

« :... Dans une rue déserte et aussi complétement inconnue aux Parisiens que Tombouctou ou le Congo, même plus encore peut-être, car au moins ces pays figurent sur la carte, tandis qu'on sait qu'en 1824 la rue de la *Tour des Dames*, la *Nouvelle-Athènes*, comme l'appelaient alors les artistes qui y avaient élu domicile, était complétement ignorée, de joyeuses fanfares mettaient en fuite les oiseaux, paisibles habitants de ces lieux où il y avait encore plus de bocages que de maisons.

« Qui causait donc cette révolution dans le royaume de l'air?

« Le triomphe d'un modeste artiste salué d'une façon un peu trop bruyante par ses camarades; et cet artiste modeste, homme de caractère et de talent, était Paul Delaroche, ou plutôt Hippolyte Delaroche, car Paul n'est qu'une abréviation de ce premier nom; lequel Delaroche, à la suite d'un véritable succès au Salon, venait d'obtenir et

la médaille d'honneur et une commande importante de madame la duchesse de Berry, protectrice éclairée des arts, toujours prête à donner la main à tout avenir dont elle devinait l'aurore.

« Paul Delaroche avait exposé au Salon cinq tableaux : le *Songe d'Athalie*, *Jeanne d'Arc*, *Saint Sébastien secouru par Irène*, *Saint Vincent de Paul aux Enfants-Trouvés*, *Philippe Lippi ;* et Madame, non-seulement avait acheté pour elle le *Saint Vincent de Paul*, mais encore elle avait obtenu du ministre trois commandes fort importantes pour le jeune artiste. Voilà ce que ses camarades, c'est-à-dire ses amis, car son aimable caractère et la droiture de son cœur avaient su lui gagner l'affection de tous, venaient fêter, à grand renfort de trompettes, de cors de chasse, de violons, de guitares, de mirlitons même, ce qui faisait un charivari propre à effrayer tous les habitants du quartier, si le quartier avait eu d'autres habitants que les artistes qui donnaient la sérénade, et les oiseaux.

« Les camarades en foule montèrent donc très-bruyamment au réduit du jeune médaillé après avoir exécuté sous ses fenêtres l'aubade qui avait si fort effarouché les timides hôtes de ce lieu désert. Puis on chanta et l'on but au triomphe et à la gloire de Delaroche; enfin on ne se quitta qu'après lui avoir prédit la ligne de Raphaël et le coloris de Rubens.

« Cet artiste était le second fils d'un estimateur d'objets d'art au mont-de-piété, et son éducation scolaire fut peu suivie, car les appointements paternels, qui étaient plus que modestes, suffisaient à peine à l'entretien de la famille ; seulement, comme M. Delaroche père avait de sérieuses connaissances en sculpture et en peinture, il dirigea ses fils dans cet art et leur en inculqua de si bonne heure le goût et les connaissances premières, qu'ils arrivèrent facilement à s'y faire un nom. Paul fut pris en affection par Gros, et cette affection le conduisit où nous l'avons vu arriver plus tard ; le grand artiste, qui en avait fait son élève favori, se prépara ainsi un successeur.

« L'esprit de Paul Delaroche inclinait naturellement vers les sujets graves et dramatiques. Il peignit tour à tour la *Mort du duc de Guise*, *Charles Ier insulté par les soldats*, le *Supplice de Jane Grey*, *Strafford allant au supplice*, *Marie-Antoinette sortant du tribunal*

révolutionnaire; ce qui fit faire, à un critique du temps, cette sotte plaisanterie que Delaroche était le peintre ordinaire de toutes les majestés décapitées. Cependant son caractère était gai dans l'occasion. ..

« ... Parmi ses amis les plus intimes et ses conseillers les plus consciencieux, il faut mettre au premier rang Horace Vernet; leur liaison était fort sérieuse, quand elle se resserra encore par le mariage de Louise Vernet, fille de l'illustre auteur de la *Smala* et de tant d'autres chefs-d'œuvre, avec Paul Delaroche. Il y avait une grande différence d'âge entre les deux époux; mais Louise Vernet était une femme supérieure, qui joignait à une beauté de reine les dons les plus rares de l'esprit, et une élégance extrême de sentiments et de manières. Aussi son mari s'attacha-t-il à elle par une de ces affections profondes qui sont plus fortes que la mort même. Il la regardait comme le génie de son inspiration et comme la fée protectrice de sa gloire. Dans tous ses tableaux il reproduisait ses traits; aussi, quand elle mourut, il fut atteint au cœur, et, malgré sa tendresse extrême pour les deux enfants qu'elle lui laissait, il tomba dans un marasme qui devait le conduire rapidement au tombeau.

Quand il s'éteignit à son tour, j'entendis dire ceci à Eugène Guinot, qui, lui encore, vient de nous quitter il y a quelques mois à peine :

« Je ne suis pas capable de décider si le peintre de *Jane Grey*
« était un grand peintre; mais ce que je sais, c'est qu'il était un
« grand cœur ; car la maladie dont il est mort, c'est la perte de sa femme... »

Digitized by Google

CXLVIII

NAPOLÉON

NÉ LE 15 AOUT 1769, A AJACCIO — MORT A SAINTE-HÉLÈNE, LE 5 MAI 1821

I

L'histoire de Napoléon a été écrite partout. Elle vit par le marbre, le bronze, la poésie; elle est dans les noms glorieux de nos plus grandes batailles; le Code la redit; les monuments la racontent; les arcs de triomphe en sont les jalons gigantesques. Ce nom immense remplit le monde, où il est ce que fut César pour Rome, Charlemagne pour l'Europe du neuvième siècle. Plus complet peut-être que ces deux devanciers, Napoléon répond mieux d'ailleurs au sentiment comme aux passions des temps modernes. Il en est la légende, le romancero, l'épopée.

Nous n'aurions donc besoin que d'inscrire ce nom qui dit tout : car le captif de Sainte-Hélène existe toujours, avec cette auréole dont les rayons sont plus brillants que jamais.

Il nous a semblé pourtant que ce livre ne pouvait être complet qu'en offrant, pour couronner les nombreuses biographies qui le composent, la vie la plus prodigieuse et la plus remplie, — école éloquente de grandeur et de fautes, de prospérités inouïes et d'infortune noblement supportée.

Dans cette histoire si mémorable les commentaires sont superflus : les faits y parlent d'eux-mêmes. Tout y est miraculeux, à commencer par l'organisation si complète du grand homme qui, durant vingt années, tint le monde dans sa main; miraculeux, si l'on songe que, pour donner son libre essor à ce génie aux larges ailes, il n'avait pas fallu moins qu'une révolution qui abattît toutes les institutions du passé, détruisît l'œuvre de douze siècles, et ouvrît l'espace nécessaire au géant moderne.

Digitized by Google

Toutes les circonstances s'accordèrent pour préparer l'avénement de Bonaparte. Les passions, les chocs de partis, les violences, les malheurs publics, douloureux enfantement de la société nouvelle, travaillèrent en sa faveur. Il eut la chance d'être un grand homme de guerre, au moment où l'épée d'un capitaine devait remplacer les haches des tribuns du peuple ; la chance encore de ne pas appartenir par sa naissance aux races qui héritent des trônes, au lieu de les conquérir. Mêlé d'abord aux rangs obscurs, il dut trouver en lui-même toute sa force, et demander à l'étude, à son courage, à son coup d'œil sûr, à son jugement précoce, ce que les hommes nés de sang royal n'attendent que d'un droit de succession. Il se fit lui-même : les autres ont le malheur d'être tout faits.

Et cependant, nous le répétons, les événements concoururent pour une part considérable à cette prodigieuse destinée.

Nous ne voulons pas chercher ce qu'eût été Napoléon sous l'ancien régime ; car notre conviction est qu'il vint à son heure et pour l'ordre de faits qu'il devait accomplir.

Napoléon de Buonaparte appartenait à une famille noble, originaire de Toscane. Le bruit de la guerre civile entoura son berceau ; autour de l'enfant l'air résonna des tintements du tocsin et du sifflement des balles. Paoli avait tenté d'arracher la Corse à la France, et cette folle résistance n'avait abouti qu'à la fuite du patriote. M. de Marbœuf, gouverneur de l'île, s'intéressa au fils de Charles de Buonaparte, qui s'était montré sympathique à la France, et il le fit admettre à l'école militaire de Brienne. Napoléon avait près de dix ans.

Son teint brun, son œil sombre, son accent natal, en faisaient pour ses camarades une sorte d'étranger. Il eut d'abord à subir l'épreuve d'une curiosité railleuse. Ce fut une sorte de préparation aux luttes de l'avenir.

Dès le début son goût pour les mathématiques se révéla, tandis qu'il montrait peu de dispositions pour les langues anciennes. Mais déjà s'était éveillé en lui l'instinct de l'art militaire. Dans le petit carré de jardin qu'on lui avait donné, il s'amusait à ranger en ordre de bataille des cailloux de grosseur proportionnée aux grades. Le général en chef était une espèce de rocher. Tout le monde connait

l'histoire de la redoute de neige construite par ses soins dans le rude hiver de 1783, et emportée ensuite par lui, malgré la résistance héroïque des défenseurs.

Au bout de cinq ans, il était arrivé à la quatrième, et savait autant de mathématiques que son professeur, le P. Patrault, avait pu lui en montrer. Ses notes étaient excellentes ; elles prédisaient qu'il deviendrait un « excellent marin. » Il fut admis à l'école militaire de Paris ; et tout de suite son admirable esprit d'organisation lui dicta un Mémoire plein de sagacité qu'il adressa au P. Berton, son ancien sous-directeur. Il y relevait les abus du luxe dont les élèves étaient entourés, la mollesse où on les faisait vivre au lieu de les habituer à se servir eux-mêmes et à se contenter d'une nourriture frugale, plus conforme à leur futur état et à leur situation de fortune. Il n'avait encore que quinze ans et demi ; le réformateur perçait sous l'adolescent.

Au bout d'un an, c'est-à-dire en 1785, Bonaparte fut nommé sous-lieutenant en second au régiment de la Fère, alors en garnison à Grenoble. De Grenoble, il alla se fixer à Valence, où il appela auprès de lui son jeune frère Louis, dont il devint le précepteur. Il habitait une modeste chambre dans la Grande-Rue, et passait les meilleures heures de liberté dans la boutique du libraire Marc-Aurèle, lisant et relisant pendant ses trois années de garnison. Il voyait M. de Tardiva, ex-abbé de Saint-Ruf ; M. de Montalivet, qu'il fit plus tard ministre de l'intérieur ; M. Bachasson, qui devint inspecteur des approvisionnements de Paris. De plus, il s'avisa de tomber amoureux de mademoiselle Grégoire du Colombier et de la demander en mariage : madame du Colombier, en mère prudente, ne fonda pas grande créance sur l'avenir d'un sous-lieutenant sans fortune, et elle mit de côté le joli petit roman juvénile pour donner sa fille à M. de Bressieux, gentilhomme dauphinois, qui jouissait de quelque bien. En 1806, madame de Bressieux entrait comme dame d'honneur dans la maison d'une des sœurs de l'Empereur, et son mari était nommé baron et administrateur des forêts de l'État. Jamais l'Empereur n'oublia personne. Les hommes vraiment supérieurs ont tous la mémoire du cœur.

Digitized by Google

Il y eut dans cette existence une sorte de temps d'arrêt qui fut consacré aux lettres. Le sous-lieutenant devait jusqu'à 1792 user dans des Mémoires scientifiques et même des historiettes et des poésies cette activité qui ne trouvait pas d'emploi. Il discutait avec l'abbé Raynal, et, rappelé à Paris, il avait associé sa pauvreté à celle de Bourrienne, son ancien condisciple. L'un et l'autre sollicitaient auprès du pouvoir, et on ne les écoutait ni à la guerre ni aux affaires étrangères. Bonaparte n'assista qu'en simple spectateur aux débats de la Révolution. Il n'était pas sympathique aux violences démagogiques. On rapporte que se promenant sur la terrasse du bord de l'eau, le 20 juin 1792, il vit un homme du peuple coiffer le roi d'un bonnet rouge, et qu'il ne put retenir cette exclamation : « Comment a-t-on pu laisser entrer cette canaille? Il fallait en balayer quatre ou cinq cents avec du canon, et le reste courrait encore. » Après le 10 août, il retourna en Corse. Paoli y était revenu. Le jeune officier et le vieux général se virent et s'apprécièrent. Ce fut de l'enthousiasme de part et d'autre. Un peu plus tard, Paoli prêchait dans l'île la cause de l'Angleterre; Bonaparte voulut rester Français; il combattit à la tête des gardes nationales, et ne quitta la Corse qu'après le triomphe des Anglais et l'incendie d'Ajaccio.

La famille Bonaparte était proscrite pour sa fidélité à la France. Sans asile, sans patrie, elle vint se réfugier à Marseille : son unique soutien était le pauvre sous-lieutenant d'artillerie. Mais le gouvernement s'émut de sa situation : Joseph et Lucien obtinrent de l'emploi dans l'administration de l'armée, Louis fut nommé sous-officier, et Bonaparte franchit rapidement le grade de lieutenant en premier dans le quatrième régiment d'artillerie, pour arriver à celui de capitaine dans le même corps.

On était en 1793. La France était en feu; l'Ouest, le Midi, luttaient contre la tyrannie parisienne; Lyon n'avait cédé qu'au bout de trois mois de siége; Toulon s'était livré aux Anglais par une de ces trahisons ou plutôt de ces démences qu'expliquent seulement les guerres civiles. Une armée de trente mille hommes fut envoyée contre la ville rebelle : la Convention en avait confié le commandement au général

Carteaux, un de ces sabreurs dont l'ignorance n'était égalée que par leur présomption. Cartaux comptait prendre Toulon à la baïonnette. Ce trait suffit pour le faire juger.

Heureusement la direction de l'artillerie échut à Bonaparte. Il ne trouva rien, ni équipage de siége, ni matériel, ni troupes du génie. A peine y avait-il quelques batteries, et encore avaient-elles été placées à trois portées de distance des remparts qu'il s'agissait d'attaquer. Le jeune *capitaine Canon*, comme on l'appelait, ne se gêna point pour critiquer les dispositions de son supérieur : appuyé par le représentant du peuple Gasparin, et surtout par Dugommier, qu'on donna pour remplaçant à Cartaux, il obtint la faculté de suivre son plan comme il l'entendait. Ce plan amena la reddition de la place, d'où les Anglais ne sortirent pas sans avoir eu soin de mettre le feu à l'arsenal, aux magasins de la marine et aux vaisseaux français qu'ils ne pouvaient emmener.

Douze jours après la prise de Toulon, le jeune chef de bataillon recevait le grade de général de brigade à l'armée de Nice. Il était envoyé à Gênes pour recueillir par ses propres yeux tous les faits qui pouvaient déceler les intentions du gouvernement gênois, relativement à la coalition. Mais il n'eut pas le temps de remplir cette mission utile. Le 9 thermidor, en abattant Robespierre, compromit le général Bonaparte, qu'on savait avoir été lié avec Robespierre jeune. Les nouveaux représentants du peuple près l'armée des Alpes et d'Italie, Albitte, Salicetti et Laporte, ordonnèrent l'arrestation du vainqueur de Toulon. Conduit à la prison de Nice, Bonaparte y resta quatorze jours. Au sortir, il se trouva sans emploi. Un nommé Aubry, qui dirigeait le comité de la guerre, avait jugé à propos de s'investir du grade de général d'artillerie. Bonaparte, qu'il voulait envoyer en Vendée comme général d'infanterie, déclina ces fonctions, et, par suite, fut rayé de la liste des officiers généraux en activité.

Il songea d'abord sérieusement à se retirer aux champs, comme un autre Cincinnatus; sa prédilection le poussait vers les environs de Valence : sa destinée le ramena à Paris, où il végéta oublié en apparence jusqu'au jour où la Convention, attaquée par les sections de Paris, eut besoin de choisir pour sa défense un homme énergique et

Digitized by Google

résolu. Barras, nommé commandant en chef de l'armée de l'intérieur, s'adjoignit Bonaparte. Le canon du 13 vendémiaire 1795 dispersa les insurgés. La reconnaissance de la Convention donna à Bonaparte le titre de général en chef de l'armée d'Italie.

Il n'avait que vingt-sept ans, et il allait accomplir des miracles.

II

Le 21 mars 1796, il partit pour l'Italie avec les très-faibles ressources que le Directoire avait pu lui fournir. A Nice, il trouva des troupes sans discipline, sans vêtements, sans vivres. Il leur montra du doigt les riches plaines où les attendaient, il est vrai, deux cent mille Impériaux et Sardes. Il n'avait que trente mille hommes. A la tête de cette petite armée, il battit cinq fois en onze jours l'ennemi[1]; puis, mettant à profit ses victoires, il s'empara des forteresses de Coni, Tortone, Alexandrie et la Ceva, forçant le roi de Sardaigne à capituler dans sa propre capitale. Alors il marche vers la haute Italie, passe le Pô à la poursuite du général autrichien Beaulieu, le chasse de Lodi, prend Pavie, Pizzighitone, Crémone, le château de Milan, et oblige son adversaire à s'enfermer dans Mantoue.

Le siége de Mantoue commence; le cabinet de Vienne, comprenant la gravité de la situation, envoie deux corps d'armée au secours de Beaulieu : l'un, de trente-cinq mille hommes, commandé par Wurmser; l'autre, de vingt-cinq mille, aux ordres de Quosnadowich. Le premier marche sur Mantoue, le second sur Brescia. Bonaparte, apprenant qu'ils se sont divisés, profite de leur faute : il se porte rapidement au-devant de Quosnadowich, qu'il bat à Salo et Lonato et rejette dans les gorges du Tyrol; puis il se retourne vers Wurmser, qu'il écrase à Castiglione. Sans perdre de temps, il revient à Quosnadowich, le bat dans trois nouvelles rencontres[2], et revient mettre le siége devant Mantoue, où Wurmser s'est réfugié.

[1] A Montenotte, à Millesimo, à Dego, à Vico et à Mondovi.

[2] A San Marco, à Serravalle et à Roveredo.

En même temps, il fonde comme des auxiliaires les républiques cispadane et transpadane, et chasse les Anglais de la Corse.

Cependant une nouvelle armée, conduite par Alvinzi et son lieutenant Davidowich, s'approche menaçante. Une fois de plus, les Autrichiens ont commis la faute de se séparer. Bonaparte profite encore de cette circonstance pour fondre sur Alvinzi, à qui il gagne la bataille d'Arcole, puis sur Davidowich, qu'il refoule vers le Tyrol, et sur Wurmser, qu'il ramène dans Mantoue. Il revient à Alvinzi pour le vaincre à Rivoli, et, finalement, prend Mantoue au moment où une cinquième armée, conduite par un archiduc, s'avance pour la secourir. Le 10 mars 1797, le prince Charles est battu au passage du Tagliamento. Cette victoire ouvre aux Français les routes de la capitale de l'Autriche : ils ne sont plus qu'à trente lieues de Vienne. Bonaparte s'arrête : les parlementaires de l'ennemi ne tardent pas à se présenter.

Leoben fut fixé pour le siége des négociations. La diplomatie autrichienne, qui a toujours su le prix du temps, s'ingéniait à traîner les choses en longueur. Bonaparte s'irrite un jour, se lève, saisit un magnifique cabaret de porcelaine et le brise à ses pieds en s'écriant :

« C'est ainsi que je vous pulvériserai tous, puisque vous le voulez ! »

Puis, comme dans le premier article du traité l'empereur déclarait reconnaître la République française :

« Rayez ce paragraphe, dit vivement Bonaparte ; la République française est comme le soleil : aveugle qui ne la voit pas ! »

Le traité de Campo Formio laissait Venise à l'Autriche, mais lui enlevait tout droit sur le reste de l'Italie comme sur la Belgique. La guerre avait duré deux ans et dévoré toutes les ressources de l'ennemi.

A cette époque, la popularité de Bonaparte était immense. Idole de l'armée, il avait reçu des soldats tous les grades inférieurs, que ceux-ci croyaient devoir lui conférer pour équilibrer son avancement rapide. C'est de là que lui vint le surnom de *petit-caporal*, qui lui est resté. Avant de rentrer en France, il fit des courses triom-

Digitized by Google

phales à travers les provinces qu'il avait conquises, fut acclamé en Suisse, passa à Rastadt et s'en revint incognito à son petit hôtel de la rue Chantereine retrouver la bonne Joséphine, si fière de la gloire du jeune héros. L'enthousiasme était universel. Le conseil des Cinq-Cents projetait de donner au vainqueur d'Italie le domaine de Chambord et un des plus magnifiques hôtels de Paris. Le Directoire, malgré sa jalousie, prépara une fête splendide. Au Luxembourg, eut lieu en grande pompe la réception du général. On avait multiplié les trophées et suspendu dans un vaste amphithéâtre les drapeaux conquis en Italie. Le *Chant du Retour*, paroles de J. Chénier, musique de Méhul, fut exécuté par les élèves du Conservatoire. Un dîner superbe et un bal terminèrent la fête, que le Corps législatif renouvela, dix jours après dans la galerie du Muséum. Bonaparte ne pouvait paraître au théâtre sans être acclamé. L'excès de cette popularité le fatiguait : peut-être en prévoyait-il le terme, sachant bien que le peuple est inconstant comme les flots.

En outre, l'inaction lui pesait déjà. Il sentait que sa force ne devait pas s'user dans le repos, et il calculait les services qu'il pouvait rendre encore à son pays. D'accord en cela avec le Directoire, qui désirait l'éloigner, il appelait de tous ses vœux un nouveau théâtre d'événements et de triomphes. Pouvait-on lui en offrir un plus éclatant que l'Orient? Il fut envoyé à Toulon, où se rassemblait une flotte considérable.

Le Directoire lui donnait l'Égypte à conquérir; mais le Directoire espérait qu'il n'en reviendrait pas.

Ici commence ce poëme éclatant de l'expédition d'Égypte qui devait livrer à la France la route de l'Inde et lui assurer l'empire de la Méditerranée. Comme un autre Cambyse, comme un autre Alexandre, Bonaparte allait prendre possession de la vieille terre des Pharaons. Il se trouvait reporté par un bond prodigieux aux origines les plus mystérieuses du monde; il allait dire à ses troupes : « Soldats, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent ! » lui que, dans quarante siècles, on contemplera encore, à travers le lointain poétique. Et ce n'était pas une armée seulement qu'il emmenait : toute une colonie de savants s'était groupée autour

de lui pour fonder un Institut d'Égypte. La civilisation escortait la guerre.

De même qu'autrefois les Sarrasins avaient attendu saint Louis sur les bords du Nil, de même Mourad-bey avait appelé ses mamelouks, lancé au courant du fleuve une flottille, et sur les bords ses rapides et brillants cavaliers que Desaix, à la tête de l'avant-garde, rencontra au village de Minieh-Salam.

Il y eut un choc terrible : les mameluks se brisèrent sur les bataillons carrés, qu'il leur fut impossible d'entamer.

Mourad fit prêcher la guerre sainte : il eut bientôt six mille cavaliers qui vinrent camper entre Embabeth et Gyzeth.

Le 23 juillet[1], au lever du jour, les Français arrivèrent; leurs acclamations saluèrent les pyramides.

Les carrés furent formés; ils devaient se mettre en mouvement ensemble, marcher sur Embabeth, et tout jeter dans le Nil.

Mourad ne les attendit pas; à son signal, les mameluks se ruèrent sur les divisions Desaix et Régnier. Les carrés les laissèrent approcher à dix pas, puis ils éclatèrent; chevaux et cavaliers furent arrêtés soudain par cette muraille de flamme. Et tour à tour les mameluks se précipitaient d'une division sur l'autre, longeant ces files serrées qui ne s'ouvraient que pour laisser passer la mitraille. Tel était leur acharnement, qu'ils retournaient leurs chevaux, les forçaient d'avancer à reculons, les faisaient cabrer et se renversaient avec eux, tandis que les cavaliers démontés rampaient comme des serpents pour aller couper les jarrets de nos soldats.

Cette horrible mêlée dura trois quarts d'heure. Mais les retranchements des musulmans étaient pris, leurs canons tournés contre eux-mêmes; leur flottille avait sauté. Mourad comprit qu'il avait perdu la bataille; il rallia les débris de ses troupes, s'élança contre la double ligne de feux, passa comme un tourbillon dans l'ouverture que la division Desaix laissait entre elle et le Nil, et traversa le village de Gyzeth, se retirant vers la haute Égypte.

Le butin fut immense; on l'abandonna aux soldats vainqueurs.

[1] 1798.

Digitized by Google

Le surlendemain, Bonaparte entra au Caire par la porte de la Victoire.

Il parle aux peuples soumis le langage coloré qu'ils entendent le mieux; il les étonne, il les subjugue pour l'ascendant de son génie. La révolte du Caire ne tient pas contre sa prudence et sa fermeté; Ibrahim-bey est écrasé à Saheleyk. L'Égypte est à nous, Bonaparte l'espère du moins, quand retentit la nouvelle du désastre d'Aboukir... C'en est fait, Nelson, le plus redoutable ennemi de la France, a détruit notre flotte! « Eh bien, dit Bonaparte, il faut rester en Égypte ou en sortir grands comme les Anciens. »

A défaut de l'Inde, il tentera de soumettre la Syrie; car, en attendant que la Turquie envoie une expédition par mer, il peut craindre une attaque par Gaza et El-Arych. Il part avec dix mille hommes et ses meilleurs généraux, prend plusieurs places, et arrive devant Saint-Jean d'Acre, où commande Djezzar-pacha, surnommé le *Boucher*, et que défend Phélippeaux, un royaliste français, ancien camarade de Napoléon à l'école Militaire. Au premier coup d'œil, Bonaparte devine derrière les remparts un adversaire redoutable. Trois assauts sont donnés sans résultat. De tous côtés les secours arrivent à Djezzar : les Anglais approchent avec leur flotte, commandée par Sydney-Smith. Il faut aller au-devant de l'ennemi : la bataille du Mont-Thabor est un triomphe de plus pour Bonaparte; cependant Saint-Jean d'Acre ne s'est pas rendu, et la peste, digne auxiliaire de tels ennemis, ravage le camp français.... L'armée se retire d'abord sur Jaffa, où Bonaparte, invulnérable comme l'Achille d'Homère, visite les pestiférés, les exhorte, les console, et donne à Gros le sujet de sa plus belle toile.

L'expédition turque était arrivée. A peine Bonaparte avait-il goûté un peu de repos au Caire qu'il apprend ce nouveau péril. Il part, il trouve les Turcs à Aboukir. Au bout de trois heures de combat, l'ennemi prend la fuite : Mustapha-pacha, qui avait quitté Constantinople avec toute la présomption d'un conquérant, est obligé de rendre son sabre à Murat : deux mille hommes restent sur le champ de bataille, dix mille sont noyés, vingt pièces de canon, les tentes, les bagages, tombent entre nos mains; le fort d'Aboukir est

Digitized by Google

repris ; les mameluks sont rejetés dans le désert, et les Anglais et les Turcs cherchent un asile sur leurs vaisseaux.

Cependant les nouvelles d'Europe tourmentent Bonaparte; il sait qu'une coalition s'est reformée contre la France, qui se défend péniblement ; il sait que le Directoire est de plus en plus discrédité Il combine secrètement son départ, laisse l'Égypte à Kléber, emmène Berthier, Murat, Lannes, Marmont, Andréossy, et les savants Denon, Monge et Berthollet, traverse les croisières anglaises et débarque à Fréjus.

En ce moment, nos armées avaient repris l'avantage ; le général Brune avait gagné les batailles de Berghen et de Kastricum ; Lecourbe avait repoussé Suwarow au delà du Saint-Gothard. Toutefois, Paris accueillit comme un sauveur le vainqueur des Pyramides.

Le 16 octobre 1799, Bonaparte arriva dans la capitale, où se renouvelèrent l'enthousiasme et les fêtes qui avaient suivi le retour d'Italie.

Une guerre d'influence allait s'engager entre le héros entouré du prestige de la popularité et le Directoire déjà caduc. Le conseil des Anciens se montrait favorable à Bonaparte, et il y avait lieu d'espérer que Lucien, récemment nommé président des Cinq-Cents, entraînerait cette assemblée.

A la séance du conseil des Anciens, qui fut tenue chez Lemercier, son président, on décréta que le Corps législatif serait transféré au palais de Saint-Cloud ; que le général Bonaparte, chargé de l'exécution du présent décret, prendrait toutes les mesures nécessaires pour la sûreté de la représentation nationale ; que toutes les troupes qui se trouvaient dans la commune de Paris, dans l'arrondissement constitutionnel et dans toute l'étendue de la dix-septième division, seraient immédiatement sous ses ordres, etc., etc.

Sieyès et Roger-Ducos s'étaient engagés à donner leur démission de directeurs ; on espérait que cet exemple serait suivi par les trois autres, et que le Consulat serait établi.

Dès le matin du 18 brumaire, les rues de Paris furent occupées militairement ; la cavalerie campa sur les boulevards. Deux affiches,

Digitized by Google

l'une à l'armée, l'autre à la garde nationale, furent posées sur les murs.

A deux heures les conseils se réunirent, les Anciens dans la grande galerie du palais de Saint-Cloud, les Cinq-Cents dans l'Orangerie.

On sait quelles scènes tumultueuses eurent lieu dans ces assemblées, surtout dans la seconde, où les cris : « *Hors la loi le tyran !* » furent vociférés avec énergie. Le général Leclerc pénétra avec ses grenadiers dans la salle et prononça la dissolution du Corps législatif ; mais la résistance tint bon, et, s'il faut en croire la plupart des historiens, Bonaparte, un moment découragé par l'animosité de ses adversaires, n'aurait dû qu'à l'attitude et aux conseils de Lucien la fermeté dont il avait besoin pour mener à fin sa difficile entreprise.

Les deux frères sortirent du palais, montèrent à cheval, s'élancèrent au milieu des troupes et les haranguèrent, qualifiant les députés opposants de « *représentants du poignard.* » Il faut convenir que leur éloquence véhémente était de nature à produire une vive impression sur des soldats auxquels on rappelait les victoires du passé et les souffrances du présent.

Le soir, à huit heures, les conseils tinrent une séance en minorité. Là furent confirmés tous les événements de la journée ; le Directoire aboli ; une commission consulaire exécutive formée de Sieyès, Roger-Ducos et Bonaparte.

Les consuls prêtèrent serment de fidélité à la souveraineté du peuple, à la République, à la liberté, à l'égalité et au système représentatif. Ils quittèrent Saint-Cloud pour s'établir au Luxembourg, où ils se mirent à façonner la Constitution de l'an VIII.

Il y avait un mois que Bonaparte était revenu d'Égypte.

III

Le Consulat fut peut-être l'époque la plus féconde dans cette existence qui se divise en phases si distinctes.

Jamais Bonaparte ne parut si grand qu'à ce moment, où une

Digitized by Google

magistrature lui donnait un pouvoir respecté et où, aux yeux de l'étranger, il ne paraissait pas agir dans un intérêt d'ambition personnelle.

Son rôle aussi était plus distinct de celui des souverains ordinaires, qui, pour la plupart, écoutent la vanité dynastique et avancent moins leur peuple que leur famille.

Plus tard, ce sera Charlemagne, ou, ce qui est plus juste, ce sera Napoléon : en ce moment, il est encore Bonaparte et il défend la République française, qui lui a confié ses destinées. Les haines extérieures se portent sur la nation plus que sur l'homme : mais l'homme protége la nation par la force de son génie.

Il y avait au dedans bien des plaies à cicatriser, bien des traces de sang à faire disparaître; les institutions avaient été renversées sans discernement; le bien avait disparu comme le mal; les finances étaient dans un état déplorable; le crédit faisait défaut; l'art s'était arrêté.

Le premier consul embrasse de son coup d'œil d'aigle toute cette société à reconstruire : un autre s'effrayerait d'une pareille tâche; il accepte cette tâche comme un devoir, et il l'accomplira.

Il rédige d'abord une constitution créant un Sénat conservateur composé de quatre-vingts membres inamovibles; un Corps législatif de trois cents membres, renouvelés par cinquième tous les ans; un Tribunat; un conseil d'État et une commission de comptabilité nationale.

Ces institutions n'étouffaient pas sa volonté, mais devaient concourir avec énergie à l'action de son gouvernement.

Au milieu de ces travaux, il trouvait le temps de se montrer partout où sa présence fortifiait sa popularité. L'École polytechnique, l'Institut, les Invalides, les prisons, étaient fréquemment visités par lui. Il recevait les corps constitués, il passait des revues. Il s'occupait de tout le monde et savait ne renvoyer personne mécontent. Un de ses premiers soins fut de fermer tous les clubs, et, pour prendre une telle mesure, il fallait qu'il se sentît bien fort. La mesure ne froissa que les clubistes; elle concilia à Bonaparte l'affection de tous les gens de bien. Enfin l'on respirait; et la liberté allait

Digitized by Google

cesser d'être autre chose qu'une fausse enseigne servant à abriter la tyrannie. Les émigrés espérèrent et reportèrent les yeux vers leur patrie. Quarante députés, enveloppés dans les précédentes proscriptions, furent rappelés de l'exil : de ce nombre étaient Carnot, Barthélemy, Boissy-d'Anglas, Dumolard, Barbé-Marbois, Quatremère de Quincy, Lafont-Ladebat, Dumas, Villaret-Joyeuse, etc. — Les prêtres catholiques furent autorisés à célébrer le culte divin dans les églises rendues à Dieu. La déesse de la Raison alla retrouver l'Olympe païen. On fit de dignes funérailles au pape Pie VI, mort à Valence en Dauphiné.

Cela représentait vraiment un ordre social ; la France en avait fini avec les saturnales.

En même temps le premier consul s'appliquait à doter Paris des embellissements qui lui manquaient. Il faisait construire le quai d'Orsay pour mettre fin aux inondations de la Seine, qui, chaque hiver, interceptaient les communications avec le faubourg Saint-Germain ; il débloquait la cour des Tuileries des échoppes qui l'obstruaient ; il jetait le pont des Arts entre le Louvre et les Quatre-Nations ; il décrétait l'érection de la colonne Vendôme fondue avec le bronze des canons autrichiens, la reconstruction en fer de la halle aux blés ; il rendait à sa destination première l'église des Invalides ; enfin il projetait, de Saint-Germain-l'Auxerrois à la barrière du Trône, une voie large de cent pieds plantée d'arbres et bordée d'arcades comme la rue de Rivoli.

Les travaux de la paix ne nuisaient pas à ceux de la guerre. La jeunesse avait répondu avec ardeur à la loi de recrutement ; Moreau était placé à la tête de l'armée du Rhin et du Danube ; Augereau prenait le commandement de l'armée de Batavie : de puissantes réserves s'organisaient pour répondre aux préparatifs considérables que faisait l'ennemi. Et il faut dire que celui-ci déployait une rare activité ; l'Angleterre avait pris à sa solde douze mille Bavarois, six mille Wurtembergeois, des régiments suisses, la légion de Condé. L'Autriche, qui ne s'est jamais lassée d'être battue, envoyait ses meilleures troupes en Italie. Là cependant chaque nom de plaine ou de ville lui rappelait une défaite.

Au milieu de ces bruits de guerre, qui pouvaient si bien réveiller son ardeur, le premier consul témoigna d'un noble désir de conciliation. Il adressa la lettre suivante au roi d'Angleterre George III :

« Appelé par le vœu de la nation française à occuper la première magistrature de la République, je crois convenable, en entrant en charge, d'en faire directement part à Votre Majesté. La guerre qui depuis huit ans ravage les quatre parties du monde doit-elle être éternelle? N'est-il donc aucun moyen de s'entendre? Comment les deux nations les plus éclairées de l'Europe, puissantes et fortes plus que ne l'exigent leur sûreté et leur indépendance, peuvent-elles sacrifier à des idées de vaine grandeur le bien du commerce, la prospérité intérieure, le bonheur des familles? Comment ne sentent-elles pas que la paix est le premier des besoins comme la première des gloires? Ces sentiments ne peuvent pas être étrangers au cœur de Votre Majesté, qui gouverne une nation libre et dans le seul but de la rendre heureuse. Votre Majesté ne verra dans cette ouverture que mon désir sincère de contribuer efficacement pour la seconde fois à la pacification générale, par une démarche prompte, toute de confiance, et dégagée de ces formes qui, nécessaires peut-être pour déguiser la dépendance des États faibles, ne décèlent dans les États forts que le désir mutuel de se tromper. La France, l'Angleterre, par l'abus de leurs forces, peuvent longtemps encore, pour le malheur de tous les peuples, en retarder l'épuisement; mais, j'ose le dire, le sort de toutes les nations civilisées est attaché à la fin d'une guerre qui embrase le monde entier. »

A cette ouverture pleine de dignité et de modération Georges III opposa une réplique acrimonieuse. Il y dépeignait la France comme le foyer de la perturbation européenne, et marquait comme l'unique remède au mal, comme l'unique garantie de l'ordre et de la paix, le retour de l'antique race des Bourbons. Pour prendre au sérieux cette prenière amorce, il faudrait ne pas se rappeler que les Anglais furent, sous les Bourbons comme au temps de Napoléon, à la tête de toutes les coalitions antifrançaises, et qu'ils ne firent pas moins de mal à Louis XIV qu'à l'Empereur.

Digitized by Google

C'était la guerre qu'on voulait ; Bonaparte n'était pas homme à reculer devant la guerre.

Il créa des ressources nouvelles par la fondation de la Banque, par l'impôt du timbre, par les octrois municipaux. Les enrôlements, les dons volontaires, se multiplièrent à l'infini. La confiance était générale ; et ce qui le prouve, c'est que le tiers consolidé monta de six francs à vingt-quatre.

La guerre allait recommencer ; et, cette fois, la France avait aussi bien qu'en 1792 le bon droit de son côté : car il s'agissait de la partager.

Bonaparte, habitué à surprendre l'ennemi, partit à l'improviste, arriva à Genève, puis, comme le prélude merveilleux d'une campagne qui allait être si brillante, opéra en trois jours le passage du grand Saint-Bernard. Les bagages furent portés à dos de mulet, les pièces de canon traînées par les soldats avec ce courage et cette gaieté qui caractérisent si bien nos admirables Français. Ainsi Bonaparte retrouvait la route aérienne suivie autrefois par Annibal. En trente jours il devait reconquérir l'Italie.

Bonaparte arrive devant Milan ; il y entre sans résistance ; il envoie Murat à Plaisance, Lannes à Montebello. On lui annonce que Masséna, bloqué dans Gênes et réduit à toute extrémité, a capitulé. Pour compenser cet échec, il court livrer la bataille de Marengo.

Tout a été dit et écrit sur cette bataille, où les forces étaient si disproportionnées et qui n'a d'analogue que celle de Magenta.

Foudroyé par une artillerie écrasante, le centre de l'armée française dut reculer devant des masses dont tout l'effort tendait à l'enfoncer ; la retraite se fit par échiquier, sous le feu de quatre-vingts pièces d'artillerie qui précédaient les bataillons autrichiens. Durant deux heures, l'armée tout entière, sillonnée par les boulets, décimée par la mitraille, recula sans qu'un seul homme quittât son rang pour fuir. Neuf cents grenadiers se formèrent en carré, et, semblables à un mur de granit, arrêtèrent la colonne du général Elfnitz.

Il était trois heures du soir ; la moitié des Français était hors de combat. Tout reculait, à l'exception du général Carra Saint-Cyr, qui, isolé dans le village de Castel-Ceriolo, se trouvait à plus d'une lieue

du corps d'armée. Soudain un aide de camp, envoyé au-devant de la division Desaix, sur laquelle reposent en ce moment les destinées de la France, arrive ventre à terre, annonçant que la tête des colonnes paraît à la hauteur de San Giuliano. Bonaparte se retourne, aperçoit la poussière qui indique l'arrivée des troupes, embrasse la ligne d'un coup d'œil, et crie : « Halte ! »

Ce mot est magique : tout s'arrête.

Desaix arrive.

« Que pensez-vous de la bataille? lui demande le premier consul.

— Je pense qu'elle est perdue; mais il n'est que trois heures, et nous avons encore le temps d'en gagner une autre. »

Ici va commencer cette seconde bataille qui sera décisive. Bonaparte s'élance sur le front de la ligne :

« Camarades, s'écrie-t-il, c'est avoir trop fait de pas en arrière. Souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur les champs de bataille !

« — Vive Bonaparte! Vive le Premier consul! »

Les tambours battent la charge; les divisions, placées les unes derrière les autres, s'ébranlent à la fois. Les Autrichiens, qui ne se sont pas aperçus du renfort reçu par les Français, continuent d'avancer en bon ordre. Une colonne de cinq mille grenadiers, commandée par le général Zach, débouche par la grande route, prête à attaquer la division Boudet, qui couvre San Giuliano. Derrière cette division, Bonaparte place quinze pièces d'artillerie. Au moment où cette batterie démasquée vomit le feu, Kellermann s'élance avec ses cuirassiers; Desaix court en avant de sa division et tombe... Ses soldats redoublent d'ardeur pour venger sa mort. Kellermann se retourne, revient sur les grenadiers autrichiens, les culbute, et en moins d'une demi-heure la colonne est anéantie. Le mouvement est général : Murat, Lannes, Champeaux, ne laissent pas un instant de répit à l'ennemi; les Autrichiens veulent se reformer à Marengo même; ils y sont poursuivis de rue en rue, de maison en maison; ils se précipitent vers les ponts pour passer la Bormida : Carra Saint-Cyr les y a précédés; c'est sous le feu de toute notre ligne qu'ils sont

Digitized by Google

obligés de traverser la rivière à gué. Ils ne s'arrêtent qu'à leur camp d'Alexandrie.

Cette journée coûta aux Autrichiens quatre mille cinq cents morts, huit mille blessés, sept mille prisonniers, douze drapeaux et trente pièces d'artillerie.

Ainsi, à deux heures de l'après-midi, la France était gravement menacée; à cinq heures, la victoire lui était redevenue fidèle, et sur ce champ de bataille on eût pu voir s'élever magiquement le trône de Napoléon.

Le lendemain, le prince de Lichtenstein se présenta aux avant-postes avec les propositions du général Mélas. Le vainqueur dicta les siennes : c'était l'évacuation de l'Italie par les Autrichiens.

Milan s'illumina. Bonaparte triomphant remit l'armée aux mains de Masséna, et revint à Paris, où il fut acclamé. Mais il y trouva des conspirations; il y trouva la machine infernale.

Heureusement, la Providence veillait. Quelle honte pour l'humanité si les haines politiques avaient étouffé une si grande destinée!

La France n'avait déjà que trop perdu par l'assassinat de Kléber et la mort de Desaix.

Le traité de Lunéville fut signé le 9 février 1801 : il confirmait les clauses du traité de Campo Formio.

Restait l'Angleterre, l'ennemi le plus acharné de la France. Bonaparte, se rappelant la maxime de Mithridate, songea à attaquer chez elle cette puissance qui ne cessait de fomenter la guerre au dehors. Un camp de deux cent mille hommes fut réuni à Boulogne, et une immense quantité de bateaux plats, destinés à transporter cette armée d'invasion, furent rassemblés dans tous nos ports du Nord. L'Angleterre, effrayée, signa la paix d'Amiens, avec l'intention de la rompre au moment favorable.

Toute l'Europe était frémissante; sa jalousie ne pouvait pardonner au premier consul d'avoir été l'utile médiateur des troubles de la Suisse, d'avoir organisé avec cinquante-six députés notables de ce pays la constitution helvétique. Une guerre contre l'Angleterre était imminente; tout s'armait; nos principales villes équipaient des vaisseaux. Cependant les complots se multipliaient : Londres en était le

foyer; Georges Cadoudal, Pichegru et Moreau en étaient l'âme. Le malheureux duc d'Enghien, qui vivait fort retiré dans le château d'Ettenheim, paya pour les conspirateurs : l'histoire de son enlèvement, de son procès rapide et de sa fin tragique, est une de ces tristes légendes dont on voudrait pouvoir faire disparaître le souvenir. Mais il faut, pour être juste, se reporter à une époque où l'acharnement des passions pouvait faire considérer à Bonaparte cette mesure violente comme le seul moyen d'arrêter le bras de mille ennemis invisibles.

Tout amenait l'Empire. Il était dans les prévisions générales; il devenait la conséquence des triomphes du héros d'Italie, et peut-être aussi une nécessité en face des factions. Le Tribunat voulut devancer le vœu de l'armée; Curée y proposa l'Empire et fut appuyé par la grande majorité de ses collègues. Le Sénat également opina en ce sens. Le peuple fut consulté : trois millions cinq cent mille votes affirmatifs consacrèrent le nouvel ordre de choses, contre lequel Louis XVIII protesta formellement.

Le sacre eut lieu. C'est une des pages les plus mémorables de la vie de Napoléon. Ici nous laissons la parole à l'auteur des *Histoires populaires*[1] :

« Des négociations avaient été ouvertes avec le Saint-Siége, qui devait bien quelque chose à l'auteur du Concordat. Pie VII, parti de Rome le 2 novembre, arriva le 25 à Fontainebleau : l'Empereur alla au-devant de lui; et, le 2 décembre, par un froid des plus rigoureux, Napoléon et Joséphine furent sacrés dans l'église métropolitaine de Paris, par le pape en personne. L'arrivée du pape excitait une grande émotion dans la capitale, qui pour la première fois voyait entre ses murs un successeur de saint Pierre.

« Cette cérémonie du sacre est l'une des plus magnifiques qui aient eu lieu en France... Napoléon et Joséphine, dans une voiture traînée par huit chevaux blancs, escortée par la garde consulaire devenue garde impériale, arrivèrent à Notre-Dame. La foule des courtisans était immense, et depuis un temps immémorial on n'avait

[1] M. Augustin Challamel.

Digitized by Google

pas vu déployer un luxe aussi étourdissant. Napoléon avait fait présent à la cathédrale de Paris d'un assortiment de vases sacrés en vermeil, enrichis de diamants, d'aubes en dentelles les plus précieuses, d'une croix processionnelle, de chandeliers, d'encensoirs, en un mot de tous les ornements nécessaires pour officier avec pompe. Les fidèles de Napoléon étaient à ses côtés, et portaient tous les emblèmes du sacre, qui le sceptre, qui la couronne impériale, qui l'épée de Charlemagne, qui la main de justice, qui le manteau du maître. Un grand et un petit trône avaient été dressés dans l'église. Les cardinaux, les archevêques, les évêques et tous les grands corps de l'Empire étaient présents. En descendant de voiture, Napoléon fut harangué et conduit, le sceptre en main, jusqu'au trône placé au fond de l'église; le grand aumônier, un cardinal et un évêque l'amenèrent au pied de l'autel; le pape versa sur sa tête l'huile sainte et prononça cette oraison : « Dieu tout-puissant qui « avez établi Hazaël pour gouverner la Syrie, et Jéhu, roi d'Israël, « en leur manifestant vos volontés par l'organe du prophète Élie; « qui avez également répandu l'onction sainte des rois sur les têtes « de Saül et de David par le ministère du prophète Samuel, ré- « pandez par mes mains les trésors de vos grâces et de vos bénédic- « tions sur votre serviteur *Napoléon*, que, malgré notre indignité « personnelle, nous couronnons aujourd'hui empereur en votre « nom. »

« L'Empereur posa lui-même la couronne sur sa tête et sur celle de Joséphine. Le pape reconduisit Napoléon jusqu'à son trône; l'empereur sacré prêta le serment voulu par la Constitution, et un héraut d'armes cria : « Le très-glorieux et très-auguste empereur des « Français, Napoléon, est consacré et intronisé! Vive l'Empereur! »

« Dans l'église et au dehors le même cri fut répété; puis le pape chanta le premier verset d'un *Te Deum* solennel, et des détonations terminèrent la cérémonie...

« La Révolution était finie; Napoléon la confisquait à son profit. Mais qu'on ne s'y trompe pas, si le général dut s'attirer la haine des vrais républicains en s'élevant lui seul au détriment de tous, l'empereur mérita l'estime et l'amour des Français sous beaucoup de rap-

ports, pour la manière dont il gouverna la France, pour le rang qu'il lui fit tenir en Europe. »

IV

La vue de l'Empereur s'appliquait à toutes choses. Un ordre nouveau de gouvernement était fondé, une noblesse nouvelle y fut adjointe, noblesse qui prenait ses racines dans le peuple; la Légion d'honneur fut créée; c'était encore une institution populaire. Dix-huit maréchaux entourèrent le trône[1].

Trois mois après le couronnement, Napoléon se fit inviter par la consulte d'État de la république cisalpine à accepter le titre de roi d'Italie. Le 26 mai 1805, il alla à Milan ceindre la couronne de fer des vieux rois lombards. Il fit de Gênes et de son territoire trois départements français; de Lucques, la principauté de Piombino. Eugène devint vice-roi d'Italie.

Cependant l'Angleterre, pour échapper à la menace de l'invasion, a décidé l'Autriche à une guerre nouvelle. Paul Ier a été assassiné, et son successeur Alexandre vient de signer un pacte d'alliance contre la France.

Accusera-t-on Napoléon d'avoir été toujours l'agresseur?

Il obtient du Sénat une levée de quatre-vingt mille hommes, passe le Rhin le 1er octobre, entre le 6 en Bavière, délivre Munich, prend Ulm, occupe Vienne le 13 novembre, fait sa jonction avec l'armée d'Italie; et, le 2 décembre, anniversaire de son couronnement, il se trouve en face des Austro-Russes, dans les plaines d'Austerlitz.

Les trois empereurs commandaient leurs armées.

Dès la veille, Napoléon s'aperçut de la faute que l'ennemi avait commise en concentrant toutes ses forces sur le village d'Austerlitz pour tourner la gauche des Français. En rentrant dans la baraque

[1] Ces dix-huit élus furent Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Masséna, Augereau, Soult, Bernadotte, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davoust, Bessières, Kellermann, Lefèvre, Pérignon et Serrurier.

Digitized by Google

qu'il s'était fait construire sur un plateau qui dominait la plaine, il dit : « Avant demain soir toute cette armée sera à moi. »

La nuit venue, il sortit à pied pour visiter les bivacs. Les soldats le reconnaissent; ils se rappellent la date du 2 décembre; quelques-uns d'entre eux ont l'idée de prendre la paille de leurs lits et d'en faire des fanaux qu'ils placent au bout de leurs fusils; l'exemple est suivi; plus de quarante mille torches brûlent à la fois. L'ennemi se réveille et regarde stupéfait cette illumination dont le sens lui échappe.

A huit heures du matin s'engagea cette bataille gigantesque. A la nuit, il ne restait plus de l'armée autrichienne et russe que des débris dispersés. Quarante mille hommes avaient été foudroyés par notre artillerie ou engloutis dans les lacs; trente mille autres étaient prisonniers. Cent cinquante pièces de canon, quarante-cinq drapeaux, les étendards de la garde russe, les bagages, étaient aux mains des Français.

Le lendemain, l'empereur d'Autriche vint en personne solliciter la générosité du vainqueur. L'entrevue eut lieu dans une grange.

« Sire, dit Napoléon, je vous reçois dans le seul palais que j'habite depuis deux mois.

— Vous tirez si bon parti de votre habitation, qu'elle doit vous plaire, » répondit François II.

Poursuivi par Davoust, l'empereur Alexandre implora une suspension d'armes. On lui permit de se retirer tranquillement, sur sa simple promesse qu'il évacuerait l'Allemagne et la Pologne prussienne et autrichienne.

La victoire d'Austerlitz fut suivie de la paix de Presbourg. Napoléon renversa le roi Ferdinand de Naples et mit Joseph à sa place; il érigea en royaume, au profit de Louis, la république batave; Murat reçut le grand-duché de Berg; Berthier fut fait prince de Neuchâtel; Talleyrand, prince de Bénévent; les maréchaux eurent des fiefs : l'empire de Charlemagne se reconstruisait.

Mais la Prusse voyait d'un mauvais œil ces remaniements : Napoléon reçoit son rendez-vous au delà du Rhin : il y vole. En dix-sept jours il a conquis la Prusse : Iéna est la revanche de Rosbach. Libre

alors de ne plus songer qu'à l'Angleterre, Napoléon établit le blocus continental, espèce d'excommunication dont il frappe cette puissance dans ses intérêts les plus chers et ses forces les plus vitales.

Les Russes ont oublié que l'Empereur leur fit grâce après Austerlitz : ils s'avancent à grands pas au secours de la Prusse. La bataille d'Eylau reste indécise; celle de Friedland est suprême. Alexandre y perd soixante mille hommes. Entre son territoire et les Français victorieux il n'y a plus que le Niemen : le czar s'humilie une seconde fois : la paix est jurée dans l'entrevue des deux empereurs sur le Niemen. C'est la paix de Tilsitt[1]. Il en sortit les royaumes de Saxe et de Westphalie.

Ce fut l'apogée de la grandeur de Napoléon.

L'année suivante, il portait la guerre en Espagne. Cette guerre désastreuse dévora l'élite de nos soldats. Elle n'empêcha cependant pas l'Empereur de trouver une nouvelle armée pour répondre à l'attaque de François II, et d'abattre une fois encore l'Autriche par la victoire de Wagram.

Deux ans après, ce maître de l'Europe, qui avait forcé la maison de Lorraine à lui donner pour femme une archiduchesse, entraînait à sa suite des contingents de toutes les nations et marchait contre la Russie avec quatre cent mille hommes d'infanterie, soixante-dix mille cavaliers et mille bouches à feu.

Lamentable drame qui commence par la dévastation du territoire russe, se poursuit par l'affreuse bataille de la Moskowa, par l'incendie de Moscou, par la retraite, et se termine par l'intervention subite d'un allié des Russes, le froid glacial.

La grande armée avait semé sur sa route deux cent mille hommes et cinq cents pièces de canon. Le désastre se compléta au passage de la Bérésina.

Tous les vieux soldats ont péri : la France ne peut plus donner à son Empereur que de jeunes conscrits. Il part à la tête de ces recrues; des enfants lui gagnent les batailles de Lutzen et de Bautzen.

L'Autriche entre dans la coalition. L'ennemi a cinq cent mille combattants : Napoléon le joint et l'écrase à Dresde.

[1] 9 juillet 1809.

Digitized by Google

Mais dans cette campagne l'Empereur est vaincu partout où il est absent. Défections sur défections : à Leipzig, trente mille Saxons passent tout à coup à l'ennemi. Une main imprudente fait sauter le pont de l'Elster, et quarante mille Français sont perdus.

L'empire est envahi de tous les côtés : les Autrichiens s'avancent en Italie, les Anglais franchissent la Bidassoa, Schwartzenberg débouche par la Suisse, Blücher entre par Francfort avec cent trente mille Prussiens; *Bernadotte* envahit la Hollande et pénètre en Belgique avec cent mille Suédois et Saxons.

Napoléon fait face à tout : il espère pouvoir par ses lieutenants arrêter l'ennemi sur les frontières. Quant à lui, il se met à la tête de soixante mille hommes, et écrase Blücher à Champaubert, à Montmirail, à Château-Thierry, à Montereau. Dix jours lui ont suffi pour remporter cinq victoires et faire perdre aux alliés quatre-vingt-dix mille hommes.

Mais encore une fois, en France comme en Allemagne, là où n'est pas Napoléon les alliés l'emportent. D'ailleurs, les partis travaillent le pays; il y a dans le Midi une fermentation royaliste; la nation laisse l'armée combattre, sans combattre elle-même.

Le 29 mars, Napoléon apprend à Troyes que les Russes et les Prussiens marchent en colonnes serrées sur Paris.

Le 1er avril, il est à Fontainebleau : là, il reçoit la nouvelle que Marmont a capitulé la veille!

Il eût pu prolonger la résistance, rallier tous ses corps d'armée, gagner l'Italie ou se retirer derrière la Loire.

Il préféra se sacrifier et écrivit ces lignes :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce pour lui et ses héritiers au trône de France et d'Italie, parce qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire à la France. »

L'île d'Elbe avait été assignée comme domaine et séjour à l'homme

Digitized by Google

pour qui l'Europe avait été trop étroite. Napoléon était roi d'une île.

Quatre cents hommes, pris parmi les grenadiers et les chasseurs à pied de la vieille garde, obtinrent la permission de partager l'exil de leur empereur. Bertrand, Drouot, Cambronne et quelques autres formèrent le cortége de la fidélité.

Napoléon, arrivé le 3 mai 1814, s'occupa d'organiser son petit royaume. Il se logea dans une jolie maison bourgeoise de Porto-Ferrajo, et se créa des occupations régulières pour combler le vide qu'il devait nécessairement éprouver en passant de la vie la plus active au repos le plus absolu. Il rédigeait ses Mémoires militaires, inspectait les travaux qu'il avait commandés, interrogeait ses soldats, se promenait dans l'après-midi soit en calèche, soit à cheval, et passait les soirées tantôt chez sa sœur, la princesse Pauline, tantôt chez Madame-Mère, qui était venue aussi le rejoindre.

L'île d'Elbe était devenue le rendez-vous de tous les curieux de l'Europe. Napoléon, dans sa retraite, régnait encore par l'éclat de sa gloire.

Ces visites étaient loin de plaire aux puissances, qui redoutaient le réveil du lion. Le congrès avait bonne envie d'éloigner des côtes de l'Italie un trop dangereux voisin; Malte fut proposée, mais l'Angleterre parla de Sainte-Hélène... On voulait amener Napoléon à quitter volontairement l'île d'Elbe.

L'Empereur connaissait par ses agents secrets ces intentions perfides; il savait qu'un jour peut-être, au mépris du traité de Fontainebleau, on en viendrait à employer contre lui la violence.

Il prévint ses ennemis acharnés.

En huit jours son plan fut arrêté, ses dispositions furent faites. Il eut l'air de s'occuper plus que jamais des travaux d'embellissements qu'on poursuivait, par ses ordres, sur divers points de l'île. Le moment venu, il s'embarque avec ses vieux compagnons d'armes, et opère, à travers mille dangers, ce retour qui restera peut-être comme l'événement le plus inouï d'une existence extraordinaire.

Le 1er mars, à trois heures, la flottille mouilla au golfe Juan. A cinq heures Napoléon mit pied à terre, et l'on établit le bivac dans

Digitized by Google

un bois d'oliviers. Le 5, la petite colonne arrivait à Gap, épuisée par sa longue marche.

Jusque-là, les populations avaient bien accueilli l'Empereur. Mais quelle serait l'attitude de l'armée?

Tout dépendait de la première rencontre.

Ce moment qui faisait palpiter tous les cœurs arriva. Cambronne marchait en avant avec quarante grenadiers; il aperçut un bataillon qu'on avait envoyé de Grenoble pour fermer la route; le chef du détachement dit à Cambronne : « Je ne vous connais pas! »

Napoléon suivait dans une mauvaise calèche. Il descend, s'avance vers le bataillon, qui reste muet et immobile. S'arrêtant à quelques pas de la ligne, au moment où le feu va être commandé :

« Eh quoi! mes amis, dit-il, ne me reconnaissez-vous point? Je suis votre empereur. S'il est parmi vous un soldat qui veuille tuer son général, il le peut, me voilà! »

Ces paroles sont à peine prononcées, que le cri de : *Vive l'Empereur!* sort de toutes les bouches; l'enthousiasme touche au délire; les soldats rompent les rangs, se précipitent aux pieds de Napoléon, lui baisent les mains, et jurent de mourir pour lui.

De Vizille on s'avance vers Grenoble. Un officier d'infanterie accourt, à demi mort de fatigue : il a voulu être le premier à donner une bonne nouvelle. Le 7e régiment d'infanterie, aux ordres de Labédoyère, a été envoyé de Grenoble contre l'Empereur. En route, le colonel a commandé halte, et, tirant une aigle d'une caisse que lui présentait un tambour, l'a montrée à son régiment comme le signe glorieux qui naguère conduisait les soldats à la victoire. « Que ceux qui m'aiment me suivent, a-t-il dit. *Vive l'Empereur!* » Et tout le régiment l'a suivi.

Aussitôt Napoléon s'élance. Arrivé au haut d'une colline, il aperçoit le 7e d'infanterie qui s'avance au pas accéléré. A sa vue, le cri de : *Vive l'Empereur!* retentit avec frénésie. Labédoyère saute de son cheval pour embrasser les genoux de Napoléon. Mais l'Empereur lui ouvre ses bras.

Il était huit heures du soir quand on arriva sous les murs de Grenoble. La garnison, qu'on craignait un peu, attendait impatiemment

la petite colonne pour fraterniser. Les portes étaient fermées; Labédoyère monte sur un tertre voisin des remparts, et adresse ces quelques mots aux régiments qui garnissaient les murailles : « Soldats, nous vous ramenons le héros que vous avez suivi dans tant de batailles; c'est à vous de le recevoir et de répéter avec nous l'ancien cri de ralliement des vainqueurs de l'Europe : *Vive l'Empereur!* »

Ce cri retentit dans toute la ville ; on se précipite vers les portes ; à défaut de clefs, on se sert de poutres pour abattre cet obstacle. Les portes cèdent ; des milliers d'hommes s'élancent ; ils enlèvent l'Empereur, le portent en triomphe. Enfin, Napoléon s'arrête dans un hôtel où son état-major le rejoint. Toute la nuit est employée à imprimer des proclamations.

Il a six mille hommes ; il connaît les sentiments des Lyonnais, et il n'hésite pas à prendre le chemin de la seconde ville de France.

Lyon l'acclame. Mâcon, Auxerre, suivent cet exemple. Ainsi qu'il l'a dit, « l'aigle vole de clocher en clocher jusqu'à Notre-Dame. »

Il est une date à jamais fameuse, le 20 mars. Ce fut le 20 mars au soir que Napoléon entra dans la cour des Tuileries, qu'il monta cet escalier descendu par Louis XVIII si peu de temps auparavant. Dans la nuit même il réorganisa son gouvernement.

Il serait superflu de retracer ici en détail les événements qui se succédèrent avec tant de rapidité. Déjà les esprits étaient trop revenus au régime parlementaire pour que l'action de Napoléon fût suffisamment puissante. Le retour de l'île d'Elbe avait été un fait surprenant qui ne pouvait être justifié que par des victoires écrasantes. Le 14 juin la campagne était ouverte; le 18, Waterloo s'inscrivait en lettres de sang dans les annales de la France. Il semblait que la fatalité antique eût voulu accabler le Titan moderne.

Une seconde fois Napoléon avait abdiqué. Il n'allait pas avoir une île pour royaume, mais une île devait être sa prison, ou plutôt le tombeau du captif vivant encore. Par une de ces fictions romanesques qui sont le propre des grandes âmes, il crut à la magnanimité de l'Angleterre. A bord du *Bellérophon*, sur lequel il avait cherché un asile, il écrivit au prince régent, « comme au plus puissant, au plus constant et au plus généreux de ses ennemis. » La

Digitized by Google

réponse se fit attendre quinze jours; mais la résolution des puissances était prise : le 30 juillet, un commissaire vint signifier à Napoléon qu'il allait être transporté à Sainte-Hélène.

La protestation de l'Empereur restera comme un ineffaçable stigmate pour la politique anglaise :

« Je proteste solennellement ici, à la face du ciel et des hommes, contre la violence qui m'est faite, contre la violation de mes droits les plus sacrés, en disposant, par la force, de ma personne et de ma liberté. Je suis venu librement à bord du *Bellérophon ;* je ne suis pas le prisonnier, je suis l'hôte de l'Angleterre. Je suis venu à l'instigation même du capitaine, qui a dit avoir des ordres du gouvernement de me recevoir et de me conduire en Angleterre avec ma suite, si cela m'était agréable. Je me suis présenté de bonne foi pour venir me mettre sous la protection des lois de l'Angleterre. Aussitôt assis à bord du *Bellérophon*, je fus sur le foyer du peuple britannique. Si le gouvernement, en donnant ordre au capitaine du *Bellérophon* de me recevoir, ainsi que ma suite, n'a voulu que tendre une embûche, il a forfait à l'honneur et flétri son pavillon. Si cet acte se consommait, ce serait en vain que les Anglais voudraient désormais parler de leur loyauté, de leurs lois et de leurs libertés : la foi britannique se trouvera perdue dans l'hospitalité du *Bellérophon*. J'en appelle à l'histoire : elle dira qu'un ennemi, qui fit longtemps la guerre au peuple anglais, vint librement, dans son infortune, chercher un asile sous ses lois : quelle plus grande preuve pouvait-il donner de son estime et de sa confiance? Mais comment répondit-on, en Angleterre, à une telle magnanimité? On feignit de tendre une main hospitalière à cet ennemi; et, quand il se fut livré de bonne foi, on l'immola.

NAPOLÉON,

« A bord du *Bellérophon*, en mer. »

V

Sainte-Hélène est le poëme de la douleur. — La torture, qui dura six ans, n'a d'analogue que les souffrances du Temple. Moins à plaindre cependant que Louis XVI, Napoléon n'eut pas ses sujets pour bourreaux. Son tourmenteur, l'infâme Hudson Lowe, était un étranger, un ennemi-né. Dans cette passion, sur ce Calvaire, Hudson Lowe joua le rôle de Judas.

Mais peut-être la fin de Napoléon s'est-elle embellie de ce rayonnement du martyre; peut-être la figure du grand homme a-t-elle pris encore des proportions plus vastes et un caractère plus sublime, vue par delà les mers, sur le sommet d'un rocher stérile.

C'est là que la légende s'environne de tous ses mystères. Cet exilé, ce persécuté, ce héros qui fut si puissant et qu'on a assez redouté pour faire de l'Océan sa prison; ce captif dévoré par un climat de feu, expirant entre les bras de quelques compagnons fidèles, et léguant « à toutes les familles régnantes l'horreur et l'opprobre de ses derniers moments; » cette âme qui fut si agitée, allant chercher enfin le repos... ces tristes funérailles, et, à côté des serviteurs qui pleurent, Hudson Lowe venant déclarer que sur l'inscription de sa tombe l'Empereur ne sera que « le général Buonaparte, » quel tableau! Nous le redisons encore, quelle légende!...

FIN.

Digitized by Google

TABLE

I. Les Saintes mérovingiennes. 1
Geneviève. — Clotilde. — Radegonde. — Bathilde.
II. Karle le Grand. 7
III. Éginhard. 11
IV. Rollon. 13
V. Gerbert (Silvestre II). 16
VI. Hugues Capet. 18
VII. Robert Guiscard. 19
VIII. Guillaume le Conquérant. 24
IX. Godefroi de Bouillon. 27
X. Abailard. 31
XI. Saint Bernard. 34
XII. Suger. 37
XIII. Philippe Auguste. 40
XIV. Blanche de Castille. 43
XV. Saint Louis. 45
XVI. Le sire de Joinville. 51
XVII. Gaucher de Chastillon. 54
XVIII. Bertrand du Guesclin. 55
XIX. Jean Gerson. 60
XX. Valentine de Milan. 64
XXI. Alain Chartier. 66
XXII. Christine de Pisan. 68
XXIII. Charles d'Orléans. 71
XXIV. Dunois. 74
XXV. Jeanne d'Arc. 76
XXVI. Jacques Cœur. 81
XXVII. René d'Anjou. 85
XXVIII. Marguerite d'Anjou. 88
XXIX. Louis XI. 92
XXX. Louis XII et Anne de Bretagne. 95
XXXI. Clémence Isaure. 100

Digitized by Google

XXXII. Batard. 102
XXXIII. Marguerite de Valois. 107
XXXIV. François Ier. 112
XXXV. Clément Marot. 115
XXXVI. Rabelais. 117
XXXVII. Anne de Montmorency. 120
XXXVIII. Les Artistes de la Renaissance. 122
Philibert Delorme. — Jean Cousin. — Bullant. — Jean Goujon. — Pierre Lescaut. — Germain Pilon.
XXXIX. Les Estienne. 125
XL. Amyot. 128
XLI. François de Guise. 131
XLII. L'Hôpital. 136
XLIII. Bernard Palissy. 141
XLIV. Les du Bellay. 144
XLV. Ambroise Paré. 146
XLVI. Ronsard. 149
XLVII. Jeanne d'Albret. 152
XLVIII. Gaspard de Coligny. 157
XLIX. Saint Vincent de Paul. 163
L. Crillon. 168
LI. Sully. 170
LII. Henri IV. 174
LIII. Michel Montaigne. — Étienne la Boétie. — Marie Lejars de Gournay. 176
LIV. Malherbe. 179
LV. Mathurin Régnier. 182
LVI. Agrippa d'Aubigné. 184
LVII. Le cardinal de Richelieu. 188
LVIII. Mazarin. 191
LIX. Mathieu Molé. 194
LX. Paul de Gondi (cardinal de Retz). 196
LXI. La Rochefoucauld. — Les Femmes de la Fronde. 200
LXII. Le grand Condé. 202
LXIII. Bossuet. 205
LXIV. L'Hôtel de Rambouillet. 207
La marquise de Rambouillet. — Julie d'Angennes. — Mademoiselle de Scudéry. — Georges de Scudéry. — Godeau. — Voiture. — Benserade. — Chapelain. — Segrais. — Vaugelas. — Ménage. — Le duc d'Enghien. — Le comte d'Avaux. — Le président de Maisons. — Le maréchal de Schomberg. — Mademoiselle Paulet. — Madame de la Fayette.
LXV. Paul Scarron. 213
LXVI. Balzac. 215
LXVII. Descartes. 217
LXVIII. Pascal. 220
LXIX. Jean Rotrou. 224
LXX. Pierre Corneille. 226
LXXI. Louis XIV. 229
LXXII. Colbert. 232
LXXIII. Molière. 235
LXXIV. Riquet. 241
LXXV. Racine. 243
LXXVI. Fénelon. 247
LXXVII. Turenne. 250
LXXVIII. Vauban. 252
LXXIX. Lulli. — Quinault. 254

Digitized by Google

LXXX. Catinat. 256
LXXXI. Luxembourg. 258
LXXXII. La Bruyère. 260
LXXXIII. Madame de Sévigné. 262
LXXXIV. Boileau. 264
LXXXV. Villars. 267
LXXXVI. Les Marins. 271

Ango. — Jacques Cartier. — D'Annebaut. — D'Escoubleau de Sourdis. — Le marquis de Brézé. — Abraham Duquesne. — Duguay-Trouin. — Tourville. — Jean Bart. — Le comte de Forbin.

LXXXVII. Madame de Maintenon. 282
LXXXVIII. La Chaire chrétienne. 286

Bourdaloue. — Mascaron. — Fléchier. — Massillon.

LXXXIX. La Fontaine. 292
XC. Les Artistes du dix-septième siècle. 298

Jacques Callot. — Nicolas Poussin. — Claude Lorrain. — Eustache Lesueur. — Charles Lebrun. — Puget. — Claude Perrault. — Mansart. — Mignard. — Rigaud. — Sébastien Bourdon. — Santerre. — Jouvenet. — Les Parrocel. — Les Coypel. — Coysevox. — Les Coustou.

XCI. Le maréchal de Saxe. 308
XCII. Le chancelier d'Aguesseau. 310
XCIII. Berwick. 313
XCIV. Fontenelle. 316
XCV. Regnard. 319
XCVI. Le Sage. 322
XCVII. Jean-Baptiste Rousseau. 325
XCVIII. Stanislas et Marie Leczinska. 329
XCIX. Chevert. 332
C. Bougainville. 335
CI. Montesquieu. 337
CII. Jean-Jacques Rousseau. 341
CIII. Voltaire. 346
CIV. L'abbé de l'Épée. 351
CV. Diderot. 354
CVI. Marivaux. 358
CVII. Buffon. 360
CVIII. Rollin. 363
CIX. Sédaine. 365
CX. Grétry. 368
CXI. Jean-Baptiste de la Salle. 373
CXII. Parmentier. 375
CXIII. Gilbert. 378
CXIV. L'abbé de Saint-Pierre. 381
CXV. Le bailli de Suffren. 384
CXVI. Malesherbes. 387
CXVII. Le duc de Penthièvre. 390
CXVIII. Turgot. 394
CXIX. Brémontier. 400
CXX. Crébillon. 403
CXXI. Beaumarchais. 407
CXXII. Les Artistes du dix-huitième siècle. 413

Joseph Vernet. — Boucher. — Antoine Watteau. — Nicolas Lancret. — Lantara. — La Tour. — Carle Vanloo. — Greuze.

CXXIII. Lavoisier. 423

CXXIV. Condorcet. 426
CXXV. Bailly. 432
CXXVI. La Tour d'Auvergne. 440
CXXVII. Chamfort. 442
CXXVIII. Rivarol. 445
CXXIX. Madame Élisabeth. 448
CXXX. Mirabeau. 452
CXXXI. Bernardin de Saint-Pierre. 459
CXXXII. Le cardinal Maury. 462
CXXXIII. Marie-Antoinette. 466
CXXXIV. Hoche. 475
CXXXV. Carnot. 478
CXXXVI. Chateaubriand. 482
CXXXVII. André Chénier. 490
CXXXVIII. Prudhon. 495
CXXXIX. Cuvier. 498
CXL. Jacquart. 501
CXLI. Monge. 506
CXLII. Madame de Staël. 510
CXLIII. Eugène de Beauharnais. 515
CXLIV. La reine Hortense. 521
CXLV. Dumont d'Urville. 529
CXLVI. Le général Drouot. 535
CXLVII. Quelques Figures du dix-neuvième siècle. 542

Lettres : Benjamin Constant. — Ducis. — Népomucène Lemercier. — Creuzé de Lesser. — Raynouard. — Parseval-Grandmaison. — Baour-Lormian. — Chênedollé. — Millevoye. — Legouvé. — La princesse de Salm. — Delille. — Esménard. — Boisjolin. — Campenon. — Michaud. — Mollevault. — Saint-Victor. — Andrieux. Collin-d'Harleville. — A. Duval. — Dupaty. — Étienne. — Picard. — Joseph et Xavier de Maistre. — Daru. — Jay. — Sismondi. — Lacretelle. — Lemontey. — Ségur. — Daunou. — Say. — De Tracy. — Maine de Biran. — Royer-Collard. — De Pradt. — De Bonald. — Mesdames Cottin, de Duras, de Genlis, de Bawr et de Souza. — Ballanche. — A. Soumet. — A. Guiraud. — H. de Latouche. — Brizeux. — Ancelot. — Casimir Delavigne. — Alfred de Musset. — Balzac. — Charles de Bernard. — Édouard Ourliac. — Émile Souvestre. — Brisset. — Gérard de Nerval. — Topffer. — Charles Nodier.

Art : Gros. — Girodet. — Gérard. — Géricault. — Delaroche.

CXLVIII. Napoléon. 556

FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google